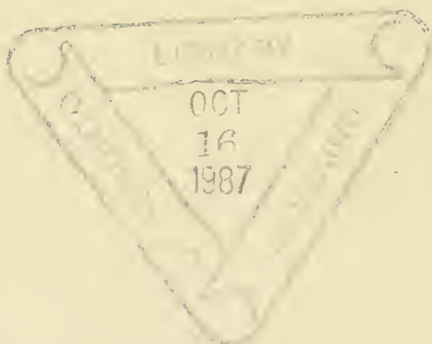

OCT
16
1987

L'Instantané

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

3e Année. N° 44 — 2e semestre — 29 Septembre 1900

LE CONSERVATOIRE DES ARTS ET MÉTIERS



211. — ENTRÉE DU CONSERVATOIRE DES ARTS ET MÉTIERS

Cliché de Bogaert. Gravure de Ruckert.



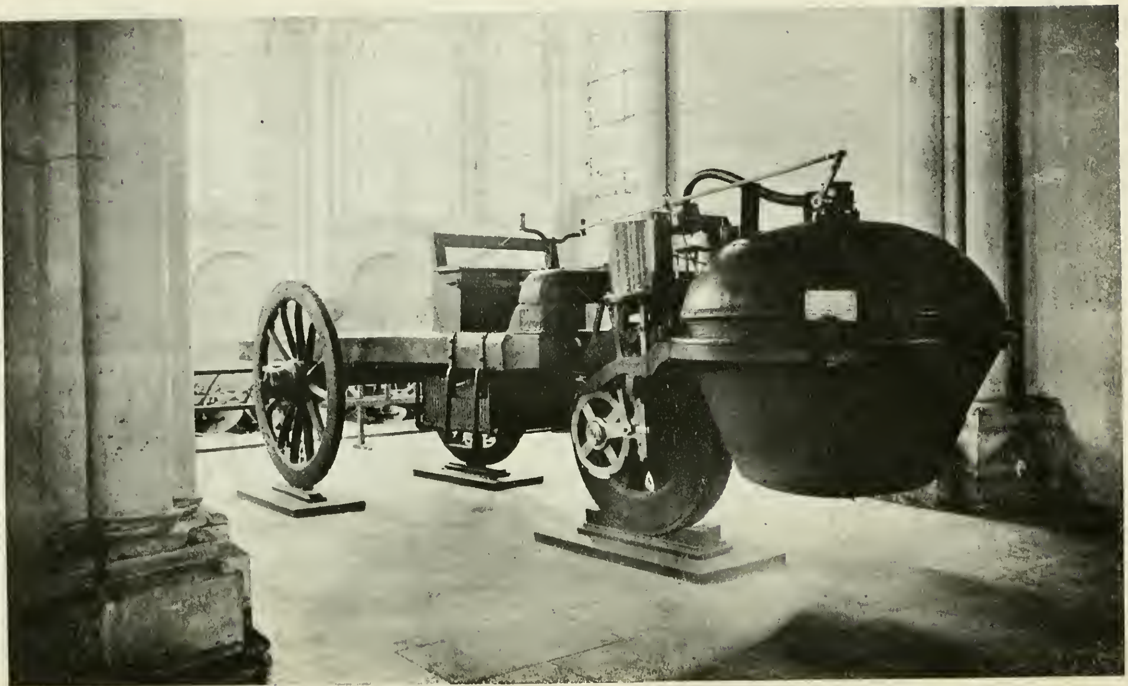
212. — ENTRÉE DE LA GALERIE D'EXPOSITION DES MODÈLES

Cl. de Bogaert. Gr. de G. de Résener.

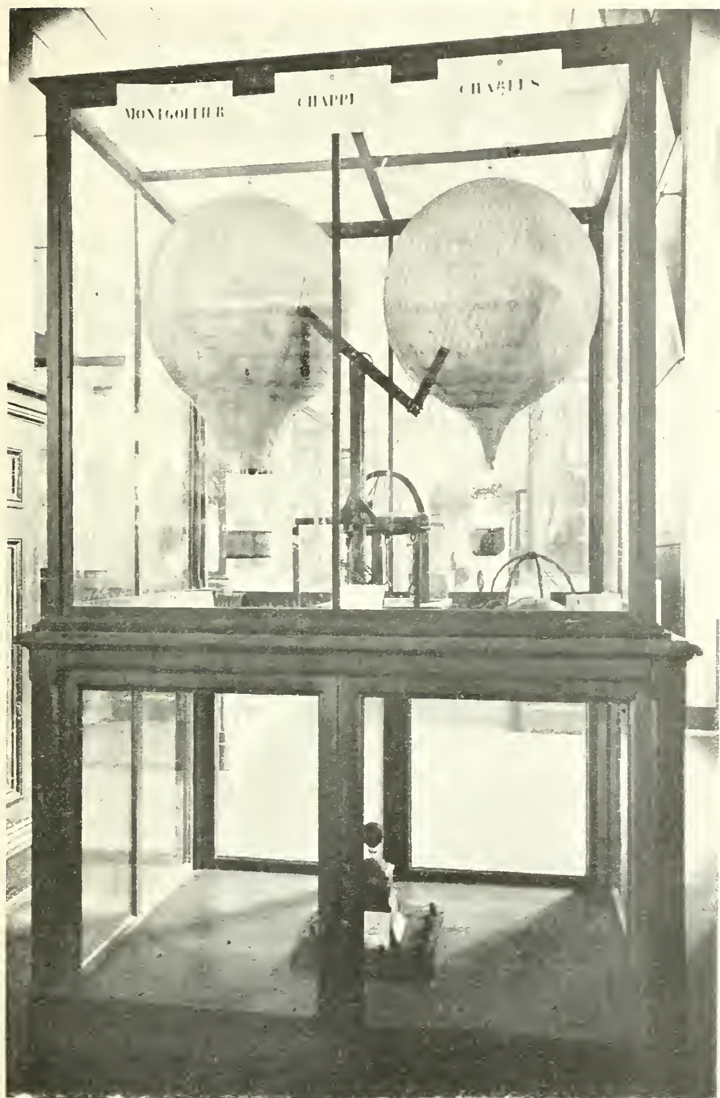


213. — PRESSE TYPOGRAPHIQUE DU COMMENCEMENT DU XVI[e] SIÈCLE
(Galerie des modèles)

Obtenu avec jumelle Mackenstein. Gr. de G. de Résener.



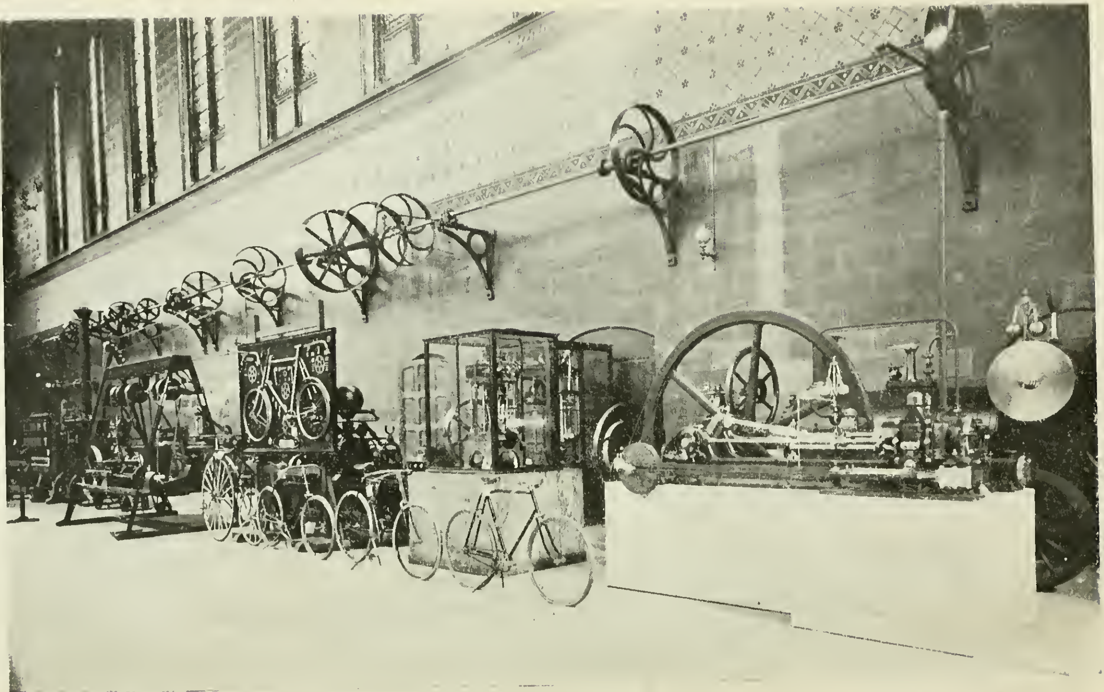
214. — VOITURE A VAPEUR CONSTRUITE PAR CUGNOT EN 1770
(Galerie des modèles)



215. — LES AÉROSTATS DE MONTGOLFIER ET DE CHARLES, LE TÉLÉGRAPHE CHAPPE

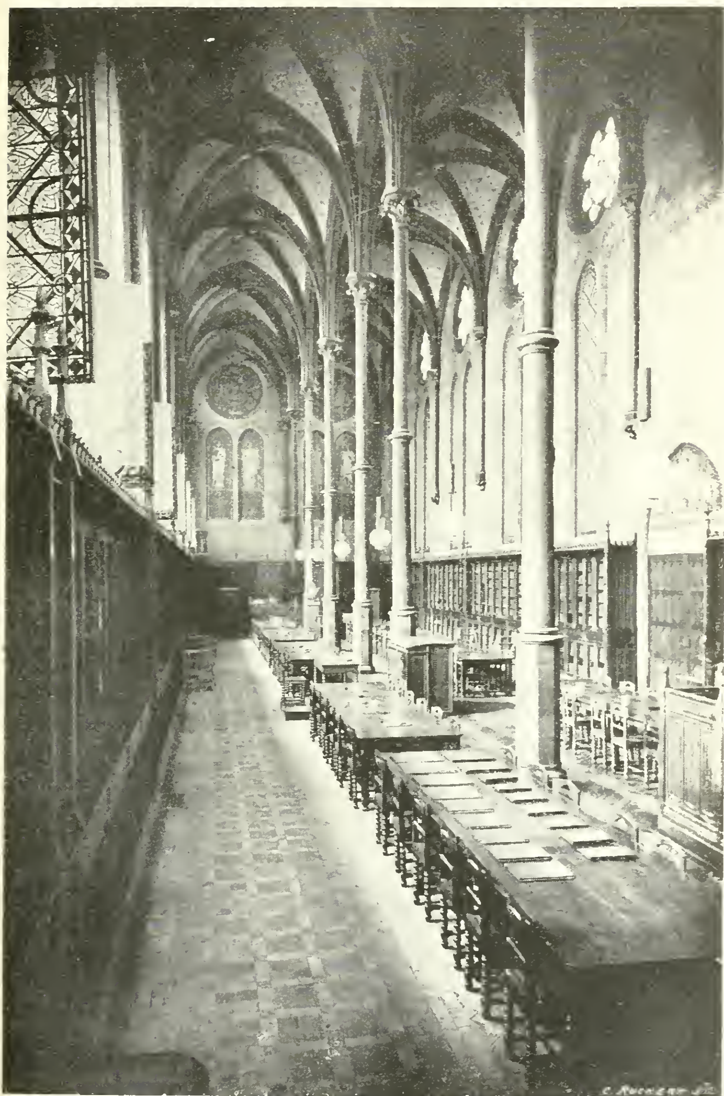
(Galerie des modèles)

Obtenu avec jumelle Mackenstein. Gr. de G. de Résener.



216. — LA SALLE DES EXPOSITIONS TEMPORAIRES (MACHINES EN MOUVEMENT)
(Galerie des modèles)

Gr. de G. de Résener.



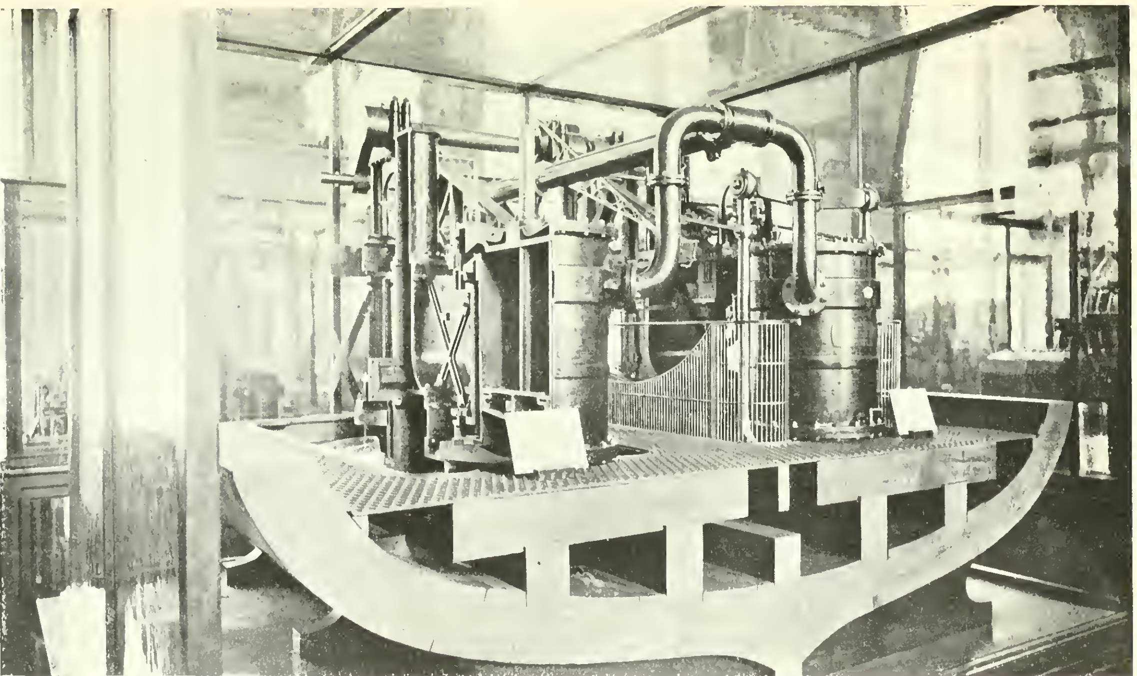
217. — LA BIBLIOTHÈQUE

Obtenu avec jumelle Mackenstein. Gr. de Ruckert.



218. — LABORATOIRE DE CHIMIE INDUSTRIELLE
(Cours de M. Florent)

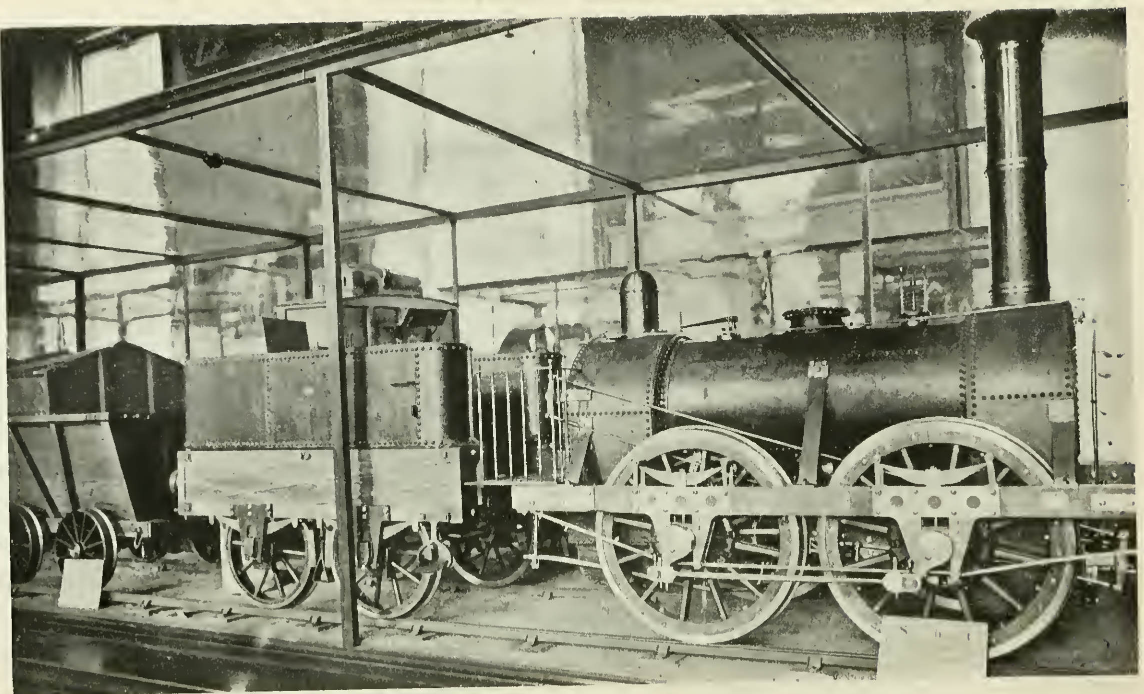
Gr. de Ruckert.



219. — APPAREIL DU BATEAU A VAPEUR « LE SPHINX »

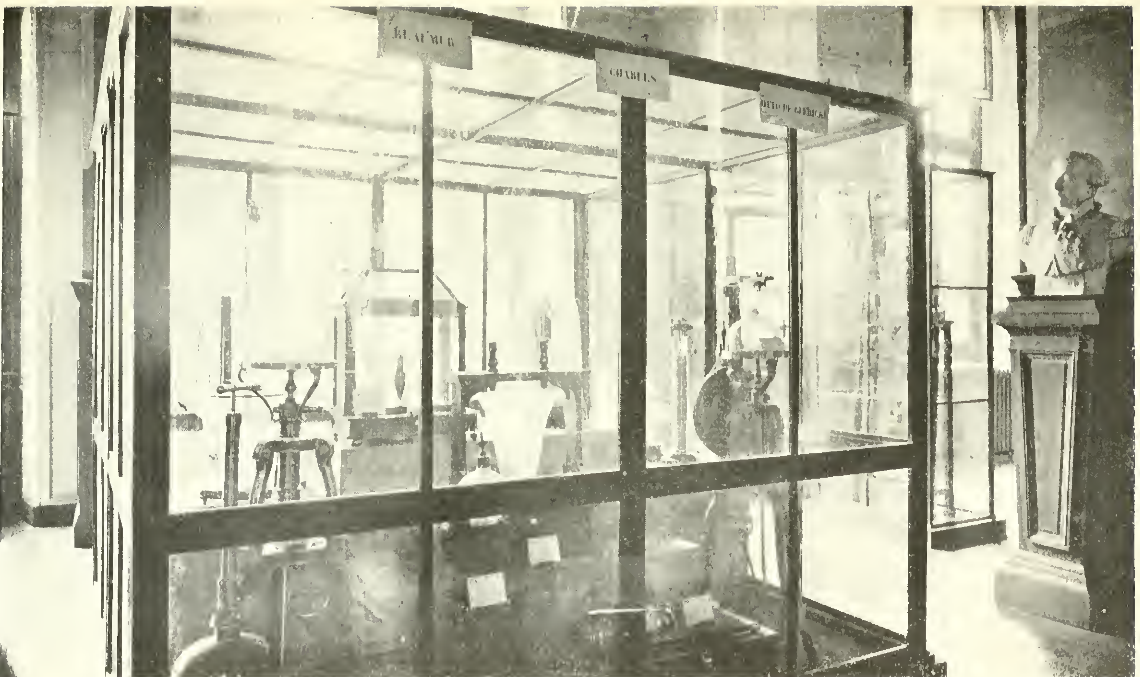
(Galerie des modèles)

Obtenu avec jumelle Mackenstein. Gr. de G. de Resener.



220. — LOCOMOTIVE CONSTRUITE EN 1833 PAR M. PHILIPPE, D'APRÈS STEPHENSON
(Galerie des modèles)

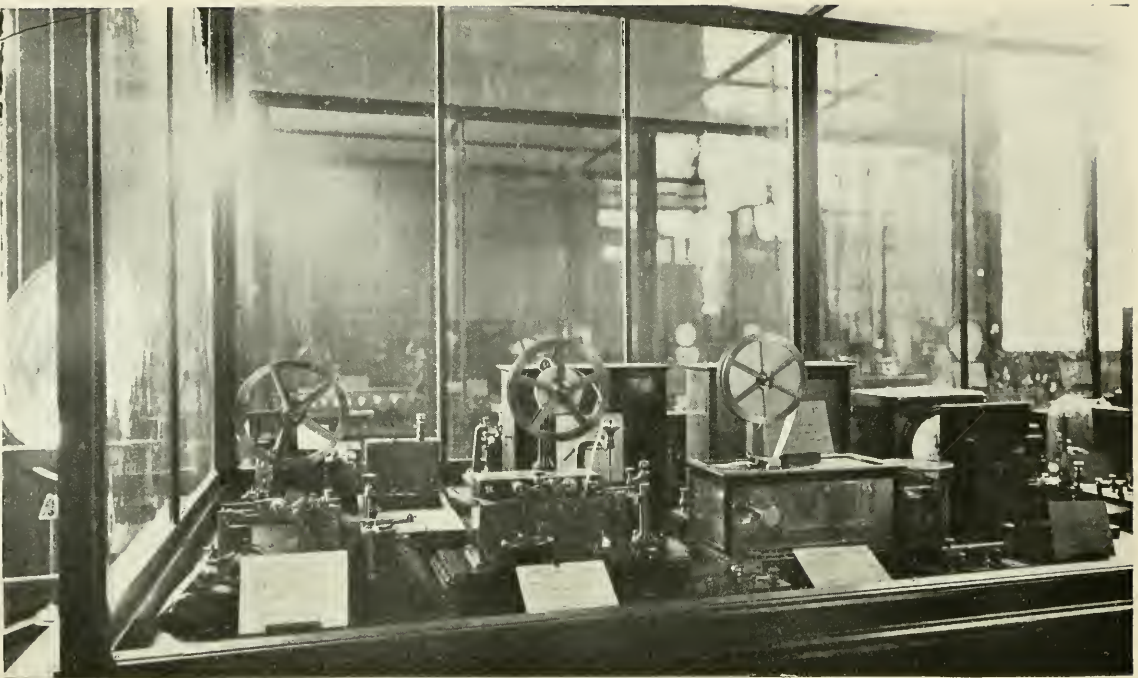
Cl. de Bogaert. Gr. de G. de Résener.



221. — INSTRUMENTS DE PHYSIQUE

(Galerie des modèles)

Obtenu avec jumelle Mackenstein. Gr. de G. de Résener.



222. — LES PREMIERS APPAREILS TÉLÉGRAPHIQUES MORSE
(Galerie des modèles)

Cl. de Bogaert. Gr. de G. de Résener.

NOS GRAVURES

211 à 222. — **Le Conservatoire national des Arts et Métiers.** — Le Conservatoire des Arts et Métiers (rue Saint-Martin, 292), occupe tout ce qui reste de l'ancien prieuré de Saint-Martin des Champs, fondé en 1060 par le roi Henri Ier, c'est-à-dire les bâtiments qui servaient d'habitation aux moines et qui contenaient les grandes salles de réunion, l'église, le cloître et le réfectoire. Ces constructions ont été, en grande partie, dégagées, restaurées ou agrandies (1845 à 1897) par L. Vaudoyer, Ancelet et Gerhardt.

Le prieuré de Saint-Martin des Champs fut donné à Cluny par Philippe Ier, en 1078, et porta le titre de troisième et plus tard de seconde fille de cette abbaye. Il ne fit partie de la ville qu'après la construction de la quatrième enceinte, commencée au XIVe siècle. Les biens du monastère, dont le cardinal de Richelieu fut un des plus illustres titulaires, étaient considérables. Pendant la Révolution, le prieuré fut occupé par une institution d'éducation, la Société des Jeunes Français, que dirigeait Léonard Bourdon, puis par une manufacture d'armes. Ce ne fut qu'en 1798 qu'il fut affecté au Conservatoire des Arts et Métiers, créé par un décret de la Convention du 19 vendémiaire an III (10 octobre 1794), et où furent réunies la collection de Vaucanson et plusieurs autres.

Les cours de haut enseignement du Conservatoire sont au nombre de dix-huit. — Ces cours sont publics et gratuits ; ils ont lieu le soir, tous les jours de la semaine, du commencement de novembre au mois d'avril.

A droite, dans la cour d'honneur, s'élève le réfectoire, très bel édifice du XIIIe siècle, un des chefs-d'œuvre de Pierre de Montereau.

L'intérieur, magnifique nef longue de 42 mètres, large de 10, et partagée en deux par sept élégantes colonnes, renferme la **bibliothèque** (plus de 40,000 volumes relatifs aux sciences, aux arts et à leurs applications industrielles).

A l'extrémité E. de la salle, à gauche, on admire la *chaire* du lecteur (XIIIe siècle), en pierre, dont l'escalier est pratiqué dans le mur. La porte S. est, à l'extérieur, l'un des spécimens les plus rares du gothique fleuri et appartient au premier cloître de l'abbaye, entièrement reconstruit sur tous les autres points.

De la cour d'honneur on passe à droite, par la *cour des Laboratoires*, dans la *cour* de l'ancienne église avec, au centre, le *monument de Boussingault*, par Dalou. Le portail de l'ancienne église date du XIIIe siècle ; il a été restauré et sa décoration a été complétée par l'adjonction à droite d'une tourelle hexagonale semblable à celle de gauche.

Entre la bibliothèque et l'église se trouve le *moyen* (ou *ancien*) *amphithéâtre* (400 places), adossé au réfectore, et le *grand amphithéâtre* (700 places). — Le *petit amphithéâtre* (200 places) se trouve dans le bâtiment S. de la rue Saint-Martin, ainsi que des laboratoires.

Revenant à la cour d'honneur, on trouve au rez-de-chaussée, à gauche du vestibule, une salle où sont exposés des spécimens des *poids et mesures* français et étrangers, anciens et modernes, dont un assez grand nombre sont des étalons.

La deuxième salle est consacrée à l'*astronomie, géodésie*, *topographie*, *horlogerie*, et aux *arts de précision.*

Aile du N. — 3e salle : Collection de marbres, tableaux en marqueterie, verres pour dallages, éléments de la construction. — 4e salle : *Géométrie, perspective :* modèles fixes et mobiles pour l'étude de la géométrie descriptive, instruments pour la démonstration de l'art de la perspective. — 5e salle : *Coupe des pierres*, *appareillage*, *charpente en bois et en fer :* modèles d'escaliers, charpentes diverses, planchers, combles. — 6e salle : *Travaux hydrauliques :* modèles de ponts, de voûtes, de bassins de radoub. — 7e salle : *Matériel des chantiers*, *outillage des industries du bâtiment :* appareils de levage,

outils divers, maison en construction. — 8e salle : *Matériel et modèles des travaux publics et céramique monumentale :* plan en relief du canal de Suez, modèles d'excavateurs, de perforateurs, de charpentes, de ponts, etc. — 9e salle : *Matériaux :* pierres, tuiles, carreaux mosaïques, etc.

A droite du vestibule, 1re, 2e et 3e salles : *Exploitation des mines et métallurgie.* — 4e, 5e et 6e salles : *Travail des métaux.* — 7e salle : *Travail du bois.* Dans cette salle, s'ouvre le couloir conduisant à l'ancienne église.

Ancienne église. — Elle appartient à deux époques distinctes. La nef, sans collatéraux, percée de fenêtres à meneaux, couverte d'une voûte en bois ornée de peintures récentes, ainsi que les murs, date de la fin du XIIIe siècle. « Le rond-point, entouré de chapelles, est peut-être le premier édifice de Paris où se soit montrée l'ogive. Il est aussi très curieux par son style fleuri, qui rappelle plutôt les monuments de transition du Beauvaisis que ceux des environs de Paris. » (ANTHYME SAINT-PAUL.) Dans l'ancienne église sont installés, outre un grand nombre d'appareils divers de grandes dimensions, deux presses typographiques Marinoni et d'Alauzet.

Aile du S. — 8e salle, consacrée à l'*agriculture* et au *génie rural.*

Nouvelle galerie (sur la rue Vaucanson). — Série de modèles et de tableaux relatifs aux *constructions* et *travaux agricoles,* à l'*économie sociale,* à l'*éclairage,* au *chauffage,* à l'*hygiène* et aux *travaux publics.*

Au 1er étage, salon central : *collection Lavoisier* et *appareils* historiques de *physique,* de *mécanique,* de *chimie,* etc. A droite, appareils d'observations et d'expériences, *mécanique* générale et industrielle. — Une porte dans cette partie de la galerie donne accès à l'ancienne salle des tours. — A gauche, *chimie* industrielle, fabrication du *papier,* industrie du *gaz.*

Une porte à gauche dans cette partie de la galerie donne accès à une salle de *filature* et *tissage.*

Aile du N. — Salles à gauche : *arts graphiques, typographie, gravure* et *lithographie, photographie.*

Salles à droite. — 1re salle : fabrication de *produits chimiques*, appareils et machines pour la *teinture* et l'*impression* des tissus. — 2e salle : fabrication de la *porcelaine* et de la *poterie.* — 3e salle : *verres* et *cristaux.* — 4e salle : *céramique* et *verrerie* françaises et étrangères.

Aile du S. — 1re salle : *instruments de physique.* — 2e salle : *physique générale* (pesanteur, chaleur, électricité). — 3e salle : *météorologie.*

Nouvelle galerie (sur la rue Vaucanson). — Au centre, machines de Vaucanson, *tours*, dont ceux de Louis XVI et de Pierre le Grand. — Dans la partie N., *cinématique* et modèles de *mécanique* générale et industrielle. — Dans la partie S., appareils d'*optique*, d'*acoustique*, de *télégraphie*, de *téléphonie.*

2e étage. — Appareils anciens de *physique,* instruments et tableaux de *calcul, art appliqué aux métiers.* — Cet étage se termine par les nouveaux laboratoires de *photométrie* et de *photographie.*

Galerie du Portefeuille et des Brevets, renfermant une remarquable collection de dessins de Vaucanson et de dessins modernes, ainsi que les brevets que la loi de 1844 prescrit de déposer au Conservatoire des Arts et Métiers, et que tous les industriels peuvent y étudier.

Les archives du Conservatoire possèdent un grand nombre de pièces d'un haut intérêt, telles que des épures de Vaucanson, la lettre autographe par laquelle Fulton fait connaître au gouvernement français son invention sur la navigation à vapeur, etc.

Le directeur-gérant : P. MAINGUET. PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie. — 1502.

LA FAUTE D'AUTRUI

(*Suite*)

IV

D'un pas très lent, Thérèse rentrait à l'hôtel sans s'apercevoir même que les promeneurs commençaient à devenir rares, tant lui semblait exquise la douceur de cette soirée d'août, baignée de lumière pâle.

Mme Arthuise devinait juste quand elle prétendait que Thérèse Erlennes avait l'amour de la solitude. La jeune femme l'aimait, à certaines heures surtout, comme le font ceux qui ont mesuré l'impossibilité d'une absolue communion entre les âmes.

Bien qu'elle parlât très rarement d'elle-même, il lui arrivait parfois de dire, avec un étrange sourire, qu'elle était une morte vivante; et elle n'exagérait pas beaucoup, tant il y avait en elle de détachement pour tout ce qui la touchait seule, tout ce qui passionne la foule des créatures; comme si, pour avoir trop jeune entrevu la vie pareille à une mystérieuse force, brutale et mauvaise, elle en avait à jamais perdu le goût.

C'est qu'elle avait grandi, en effet, dans une atmosphère tourmentée; entendu, tout enfant, bien des scènes cruelles entre son père et sa mère; elle avait été troublée dans l'épanouissement de sa nature ardente et tendre, par le constant spectacle de la muette douleur qui broyait sa mère...

Et, parce qu'elle la voyait ainsi souffrir, elle l'avait

aimée, non pas seulement avec tendresse, mais avec adoration, avec une soif généreuse de se dévouer à elle sans mesure, comme pour compenser un peu le mal qu'un autre lui infligeait et qui faisait de cette femme, déjà si frêle, une pauvre créature brisée...

Vraiment, dans ses plus lointains souvenirs de petite fille, il lui fallait chercher pour trouver une image souriante de sa mère. Dès qu'elle évoquait son passé d'enfant, elle la revoyait délicate et pâle, ayant très souvent un air de grande fatigue qui se dissipait quand son mari était près d'elle. Alors une force vive semblait la transfigurer. Seulement, peu à peu, la présence chère, qui soutenait cette faiblesse, s'était faite rare; et Thérèse, sans comprendre le calvaire que gravissait sa mère, avait vu devenir, de jour en jour, plus effilé le pauvre visage amaigri, où les yeux s'enfiévraient sous les paupières brûlées de larmes; elle avait surpris les mots, toujours les mêmes, murmurés sourdement : « Ah! cette femme! cette femme! »

De quelle femme sa mère parlait-elle? et quel grand chagrin l'accablait ainsi? Ç'avait été le premier mystère qui agitât la jeune quiétude de Thérèse. Mais elle était trop délicate pour interroger, bien que cette question sans réponse hantât son cerveau et lui jetât au cœur une colère sombre contre l'inconnue qu'elle devinait d'instinct responsable de cette grande douleur.

Alors quand elle voyait des larmes couler sur le cher visage, elle murmurait avec toute sa tendresse d'enfant :

— Ne pleurez pas, maman, je vous aime tant!...

Mais une révolte la bouleversait d'être impuissante à écarter toute souffrance de sa mère; une de ces révoltes dont, plus tard, elle devait plus d'une fois être ébranlée toute devant la destinée injuste.

Seulement, jamais plus, elle ne faisait une allusion à l'absence désormais presque continuelle de son père, depuis qu'elle avait entendu l'accent de Mme Erlennes, répondant à l'une de ses innocentes réflexions :

— Ne me parle pas de lui... tu me fais mal!

Soudain elle avait compris : c'était par son père que sa mère souffrait tant; et depuis lors, instinctivement elle fuyait les distraites caresses dont il voulait l'effleurer dans les moments fugitifs où il reparaissait en leur maison. Dans le secret de son jeune cœur, elle lui en voulait passionnément du mal que lui, si fort et si beau, faisait à la fragile créature qu'était sa mère; et avec une sévérité inconsciente, elle le jugeait, dans sa pensée d'enfant...

D'ailleurs, elle ne reconnaissait plus en lui le père que, toute petite, elle demeurait des heures à regarder peindre dans son grand atelier où la lumière baignait les tapisseries gothiques, les meubles bizarres, la profusion de bibelots précieux dont il s'entourait princièrement...

Non qu'il eût changé au physique; il avait toujours la même aisance hautaine et séduisante, mais l'expression de ses traits fins était devenue autre, comme son regard; et Thérèse ne voyait jamais plus luire le sourire de jadis entre les fils souples de la longue barbe brune à reflets de cuivre. Quand elle était toute petite, elle aimait à cacher, avec des éclats de rire, sa figure de bébé dans cette soie tiède qui frôlait, pareille à une caresse, ses joues fraîches, ses paupières closes dont les cils avaient alors des frémissements d'ailes. Ce joyeux temps-là était bien passé et Thérèse fuyait presque son père dans les rares instants où il reparaissait encore chez lui, nerveux, irritable, violent...

Puis un jour était arrivé, où il n'était plus revenu.

Déjà, une à une, les richesses enfermées dans l'atelier déserté avaient été enlevées et vendues... Puis ç'avait été l'hôtel... Puis étaient venues toutes les amertumes d'un procès; et, le divorce prononcé, dans le petit appartement où s'étaient réfugiées la mère et l'enfant abandonnées, la terrible maladie de Mme Erlennes dont Thérèse l'avait sauvée, semblait-il, à force de l'aimer et de vouloir qu'elle vécût.

Et elle avait, en effet, recommencé à vivre, mais comme un pauvre être dont l'existence est minée dans son essence même, les lèvres désormais closes au nom

de son mari qu'elle ne portait plus, impuissante à se reprendre à un avenir nouveau, dont son enfant serait l'âme; parce que chez elle, l'épouse avait toujours dominé la mère! Sans désir, sans volonté, atteinte irréparablement, au physique comme au moral, elle s'abandonna, passive, à la jeune volonté de sa fille.

Et elle avait raison. Des dernières épreuves traversées, de la maladie de sa mère, cette enfant de quatorze ans était sortie avec une âme et une pensée de femme. Elle avait entendu, pendant des nuits entières, les paroles de désespoir, les plaintes, les révélations décevantes échappées à Mme Erlennes dans son délire; et, si elle ne les avait pas toutes comprises, les unes et les autres avaient pourtant suffi pour jeter une clarté soudaine sur bien des faits du drame intime qui s'était déroulé entre son père et sa mère et dont une femme, à elle restée inconnue, avait été l'âme malfaisante. De cette cruelle histoire qui avait assombri son enfance, et qui pesait encore sur sa jeunesse, elle avait gardé le mépris et la secrète terreur de l'amour des hommes; les enveloppant tous, avec la rigueur des êtres jeunes, dans le muet jugement qu'elle portait involontairement sur celui qui avait dévasté ainsi l'existence de sa mère.

Et ses années de Conservatoire et d'atelier, ses débuts dans la carrière artistique, ne furent point pour modifier cette impression instinctive. En cette période de sa vie, elle put apprécier, de façon inoubliable, la nature des hommages qu'est en droit d'attendre de la plupart des hommes une femme très séduisante, pauvre et artiste, qui ne ressemble point à la foule des autres; car, en effet, déjà, elle avait, à vingt ans, une personnalité. Mais, enfermée dans une réserve fière, elle garda pour elle ses froissements, ses révoltes, les difficultés de toute sorte auxquelles elle se heurtait dans une existence résolument acceptée; parce qu'elle était de la race de ceux qui font jusqu'au bout ce qu'ils jugent devoir faire, sans se plaindre jamais...

Tout entière, elle se donna à cette mère ardemment plainte et aimée, qu'aujourd'hui elle venait d'ame-

ner en Auvergne avec l'espoir de ranimer les forces qui s'épuisaient. Mais ce n'étaient pas seulement les forces, c'était aussi la pensée qui semblait devenir lointaine, comme usée enfin par l'épreuve trop longue. Maintenant, repliée sur elle-même, Mme Erlennes paraissait indifférente même à sa fille dont la présence semblait parfois lui être importune; l'arrachant à quelque mystérieux rêve de malade qui l'absorbait toute. Et cette indifférence était lourdement cruelle à Thérèse...

Les dix coups de l'heure vibraient dans la nuit paisible, quand elle atteignit l'hôtel dont les fenêtres éclairées trouaient l'ombre de la façade. Le jardin était désert; mais, sur le perron un peu élevé, se découpait, sombre sur le fond clair du vestibule, le groupe formé par un homme et une jeune femme. Ce devaient être de nouveaux arrivés dans l'hôtel, car les yeux observateurs de Thérèse ne connaissaient pas encore cette silhouette de femme, dessinée d'une ligne harmonieuse par la longue casaque de voyage, ni ce profil souple sous l'envolement des ailes de la toque. Au moment où Thérèse approchait, l'inconnue disait à son compagnon, se détournant à demi pour rentrer :

— Puisque vous sortez, bonsoir. Je suis très lasse du voyage et je vais dormir.

Il répéta :

— Bonsoir.

Sa voix, d'une sonorité chaude, s'élevait comme celle de la jeune femme, avec un accent d'indifférence profonde. Pourquoi donc, en l'entendant, Thérèse s'arrêta-t-elle sans en avoir même conscience, les nerfs tendus par un frémissement? Mais ce ne fut qu'une impression fugitive. Secouant la tête comme pour mieux chasser l'idée soudaine, elle murmura :

— Je me trompe... C'est impossible!

L'inconnue avait disparu dans l'hôtel. Son compagnon demeura une seconde immobile sur le perron que dominait sa silhouette hautaine, la tête un peu rejetée en arrière comme pour mieux contempler l'incomparable décor des montagnes sous une clarté de lune; puis, d'un geste brusque, secouant la cendre de

son cigare, il descendit les marches. Thérèse les montait lentement. Il s'effaça pour la laisser passer, se découvrant au moment où elle le croisait. Elle attacha son regard une seconde sur la tête impérieuse de cet étranger où les yeux luisaient, avec un éclat de flamme dans le visage énergique et tourmenté. Puis elle passa avec un léger salut. Mais ses lèvres murmurèrent très bas :

— Est-ce vraiment lui? Comme ce serait étrange!

Et sur sa bouche passa l'indéfinissable sourire où se confondaient tant d'amertume, d'ironie et de scepticisme triste.

Dans le vestibule, le groom somnolait sur une banquette. Au bruit de son pas, il releva une tête paresseuse pour l'avertir qu'il y avait des lettres pour elle et se mit en devoir d'aller les lui chercher. Tandis qu'elle les attendait debout, elle considérait machinalement la liste des habitants de l'hôtel, rédigée en tableau. De nouveaux noms venaient d'y être ajoutés, — ceux des voyageurs arrivés par le train du soir, et, les derniers de tous, elle lut : « M. et Mme Philippe de Gardannes et leur fille. »

Alors, dans les plus obscures profondeurs de son être, elle éprouva un choc sourd qui la bouleversa d'une impression d'angoisse. Puis le même étrange sourire effleura sa bouche qui avait pâli un peu :

— Allons, je l'avais bien reconnu… C'est lui… Il a vieilli!

Elle respira longuement, ainsi qu'une personne oppressée soupire après un souffle d'air. Mais elle continuait à considérer le nom si tôt jeté par le hasard sous ses yeux.

— Ce monsieur et cette dame sont arrivés tout à l'heure. Ils avaient retenu, il y a deux jours, leur appartement, crut devoir expliquer le chasseur qui revenait avec les lettres et voyait son air attentif. Ils ont avec eux leur petite demoiselle.

Il ne continua pas; elle s'était retournée avec cette expression sur les traits qui la mettait très loin de ceux qui l'entouraient; et prenant les lettres :

— C'est bien, je vous remercie, fit-elle.

Et, sans un mot de plus, elle s'engagea dans l'escalier qui conduisait à l'appartement qu'elle et Mme Erlennes occupaient. Aucune émotion ne la troublait plus; seulement, tout à coup, sa pensée lui échappait invinciblement, allant vers des heures mortes de son passé, que, depuis des années, elle laissait ensevelies dans le silence d'un oubli volontaire; et un impérieux désir de solitude s'abattait sur elle, si aigu qu'elle monta très vite les marches dans une hâte de retrouver l'intimité paisible de sa chambre.

La pièce était presque obscure. Une seule lampe y brûlait sous le voile de l'abat-jour jetant aux murs l'ombre incertaine des meubles. Mais, dans le cadre de la fenêtre ouverte, rayonnait la nuit lumineuse, dont la sérénité parlait de paix et d'oubli...

Et Thérèse, d'instinct, se rapprocha de la fenêtre pour mieux sentir l'apaisement de cet infini calme.

Mais de la pièce voisine dont la porte était entr'ouverte une voix faible appela, élevée par un effort :

— Thérèse, est-ce toi ?

Il était si rare que sa mère la demandât ainsi que, tout de suite oublieuse d'elle-même, elle passa dans la chambre. Sur la blancheur des oreillers, dans la pénombre du lit, le visage émacié de Mme Erlennes avait des tons de cire pâle, toute la vie concentrée dans les yeux qui s'attachèrent sur Thérèse, avec une expression d'anxiété, et aussi de tendresse inaccoutumée.

— Qu'y a-t-il ? ma chérie. Tu désirais quelque chose ? demanda Thérèse doucement.

— Non, rien, rien !

Mais elle avait dit ces mots d'un accent si singulier que Thérèse, inquiète, insista, devinant qu'une émotion violente venait de la bouleverser.

— Pourtant, tu m'as appelée ?...

Les doigts frêles de Mme Erlennes s'attachèrent à la main de Thérèse, en une sorte de caresse. Puis sa voix s'éleva, basse et entrecoupée :

— Tu as été trop longtemps sortie ce soir; j'étais inquiète tout à l'heure : j'ai sonné pour demander si tu

n'étais pas rentrée. J'avais entendu du bruit... Mais, c'étaient de nouveaux venus qui s'installaient...

Mme Erlennes s'interrompit. Thérèse, d'un geste instinctif, avait retiré sa main; et elle fit un léger mouvement en arrière qui la rejeta hors du cercle lumineux de la lampe. Mais elle ne prononça pas un mot. Et ce fut encore Mme Erlennes qui reprit du même ton, assourdi et frémissant :

— Ils ont un enfant... j'ai entendu sa petite voix... c'est ce qui m'a fait remarquer leur présence et m'informer. La femme de chambre, par hasard, m'a dit leur nom...

Thérèse avait compris. Elle vit le tremblement des pauvres lèvres qui voulaient articuler le nom et, tout de suite, elle interrompit, sans que sa voix, à elle, tremblât :

— Je sais, mère, qui tu veux dire! J'ai lu les noms écrits en bas sur la liste des étrangers et j'ai croisé... M. de Gardannes comme je rentrais...

— Et... il t'a vue?

— Nous avons passé l'un près de l'autre et nous nous sommes salués, comme se saluent deux étrangers...

La belle voix grave de Thérèse avait pris des notes presque dures; et quand elle se tut, il y eut, entre elle et sa mère, un silence. Puis, après un instant, elle interrogea sur la même note basse qui ouvre les âmes, retrouvant sa tendresse d'accent :

— Pourquoi t'occupes-tu de cette arrivée? ma chérie. Est-ce parce qu'il te serait trop pénible de vivre quelques jours si près de... lui? Est-ce que tu voudrais... partir?

L'ombre d'un sourire amer effleura le visage de Mme Erlennes.

— Rien ne peut plus m'être pénible maintenant de ce qui me touche seule... Je l'ai compris, tout à l'heure, quand j'ai entendu tout à coup... ce nom. Rien ne peut plus m'émouvoir de ce qui m'a tant torturée!... Non, rien!... Mon cœur est une pierre... C'est à toi, Thérèse, que j'ai pensé... à toi seule... J'ai eu peur...

— Peur de quoi? mère, fit Thérèse, toute droite.

Mme Erlennes hésitait. Puis, dominée par la muette volonté de Thérèse, elle murmura, fermant les yeux :

— Peur que tu aies peut-être... le regret de... de ce qui aurait pu être,... quand tu *le* reverras... que tu souffres...

Cette fois, Thérèse tressaillit toute. Quel soudain réveil se faisait donc dans l'âme de sa mère où, depuis tant de jours, dormait la tendresse maternelle; qui semblait devenue si étrangère à toutes les émotions dont peuvent être ébranlées les pauvres créatures humaines?...

C'était la première fois, depuis bien des années, qu'elle faisait allusion à la crise suprême qui avait brisé la vie de sa fille et dont Thérèse ne voulait plus se souvenir... Aussi, avec une autorité suppliante, la jeune femme implora :

— Mère, je t'en prie, ne parle pas ainsi. Ne pense pas au passé. Fais comme moi, pour qui il n'existe plus. Je ne regrette rien de ce qui a été, rien, rien!

Mme Erlennes ne répondit pas; ses yeux mi-clos ne distinguaient pas l'expression, tout ensemble douloureuse et volontaire, des traits de Thérèse. Et, de nouveau, un silence s'abattit sur la pièce, si profond que le murmure lointain de la Dordogne résonna très fort à l'oreille de la jeune femme. Debout au pied du lit, elle demeurait immobile, le regard absent, tourné vers l'invisible monde des jours enfuis, où sa pensée s'aventurait avec la même curiosité aiguë et poignante qui l'avait un instant étreinte, après sa rencontre avec Philippe de Gardannes.

— Thérèse! fit la voix faible de Mme Erlennes.

Elle abaissa la tête vers le cher visage ravagé; sur les joues de cire, les cils battaient faiblement; et une pitié ardente lui pénétra l'âme avec la certitude qu'une grande secousse morale venait d'ébranler sa mère.

— Maman? interrogea-t-elle, d'un ton de tendresse infinie, retrouvant l'appellation de sa petite enfance.

Alors elle s'aperçut que, sous les paupières fanées, des larmes glissaient.

— Maman, ma chérie, qu'as-tu? supplia-t-elle, étreinte par une intolérable angoisse.

Mme Erlennes ouvrit les yeux. D'un geste à peine esquissé, elle attira Thérèse vers elle; et tout bas, d'un accent de prière, elle demanda :

— Thérèse, tu n'es pas trop malheureuse?

— Malheureuse, moi? Quelle idée folle de penser à rien de pareil! Certes non, je ne suis pas malheureuse, ma chérie!

Toujours bas, Mme Erlennes continuait, avec la même simplicité poignante, tandis que Thérèse se détournait un peu, fuyant le regard avide qui l'interrogeait :

— Quelquefois, Thérèse, plus souvent que tu ne pourrais le croire! j'ai pensé que j'avais peut-être été bien cruelle envers toi... Ce n'est pas parce qu'on a souffert qu'on a le droit d'imposer la souffrance aux autres... Ce soir, quand j'ai brusquement appris qu'*il* était là, j'ai resongé au mal que peut-être je t'avais fait... Je me suis rappelé... Maintenant il est trop tard pour réparer ce mal... Je ne peux plus que te demander de me pardonner...

Incapable de répondre, Thérèse mit ses lèvres sur les mains diaphanes, envahie par un étrange désir de se serrer contre cette mère qui avait été sa vie même, comme font les petits dans leurs minutes de trouble. Mais elle se raidit et, la voix apaisante, elle répéta :

— Mère, ne te tourmente pas pour moi; je ne suis pas malheureuse, je te l'assure... Crois-moi, ma chérie... J'ai mon art que j'aime et qui, à lui seul, me tiendrait lieu de tous les autres bonheurs... Oh! non, je ne suis pas malheureuse...

Doucement, avec des mots bienfaisants, sans un retour sur elle-même, elle continuait à bercer cette angoisse qui frémissait près d'elle... Et peu à peu, se détendait l'expression douloureuse des traits de sa mère qui n'essayait pas de douter de sa sincérité.

L'excitation qui avait un instant soutenu la faiblesse de Mme Erlennes tombait maintenant; et la torpeur qui suit les émotions trop fortes l'envahissait, tout en

endormant sa pensée, y effaçant le souvenir, l'emportant insensiblement vers ce néant du sommeil qui apporte l'oubli...

— Mère, veux-tu que je reste près de toi cette nuit? murmura Thérèse.

Mais elle ne répondit pas. Elle s'était endormie.

V

Thérèse avait regagné sa chambre, si calme avec un charme d'intimité sous la discrète lumière de la lampe... Mais elle n'était plus à l'unisson avec cette paix autour d'elle.

Oh! pourquoi Mme Erlennes lui avait-elle parlé ainsi, de cet accent dont elle était déshabituée, où elle avait soudain retrouvé un écho de la sollicitude qui l'entourait au temps bienheureux de son enfance?... Elle était entrée chez sa mère maîtresse de l'émotion éprouvée un instant; et maintenant, voici que la tempête des mauvais jours s'élevait dans les profondeurs de son être moral; et, l'ébranlant toute, réveillait en elle, obscurément, la vieille souffrance, étouffée à force de volonté, la vision amère de ce qui aurait pu être et n'avait pas été par la faute des autres...

Elle eut conscience de sa faiblesse; et, la bouche ironique et sombre, elle murmura :

— Et moi qui me croyais si bien morte à ce passé! Je ne *veux* plus y penser. Il n'existe plus pour moi...

Mais des lèvres seulement, elle disait ces mots. Sa volonté semblait devenue incertaine et molle devant l'âpre désir, qui s'avivait en elle, de regarder un moment vers les heures si brusquement évoquées par le hasard d'une rencontre.

Et cependant pourquoi, après tant d'années, en effleurer même le souvenir, sinon pour troubler le calme — un calme de mort, — qu'au prix de si rudes efforts, elle était parvenue à imposer à son âme tourmentée? Une minute, elle pensa cela. Mais l'impénétrable voile

qui, depuis des années, ensevelissait le souvenir même de ces jours enfuis, semblait s'être tout à coup déchiré sous un mystérieux attouchement; et voici que, un à un, ils se dressaient dans leur mélancolie poignante d'ombres vaines.

Lassée, autant qu'après une marche épuisante, Thérèse s'assit sur une chaise basse restée devant sa fenêtre ouverte; et elle demeura immobile, enveloppée par le silence de cette nuit d'août, dont la sérénité était impuissante à engourdir la fièvre qui s'insinuait en elle. Insensiblement, elle ne luttait plus pour se dérober à l'obscure résurrection; même plus, une sorte de curiosité douloureuse l'avait saisie de revivre le drame intime de sa vie pour le juger, d'un esprit détaché, comme elle eût jugé l'histoire d'une autre femme...

Pour la distraire, aucun bruit n'arrivait jusqu'à elle, autre que le murmure des eaux sur leur lit caillouteux et les notes lointaines d'un violon, venues, sans doute, du casino qu'elle ne voyait pas de sa fenêtre. Sous le ciel immense où montait un pâle croissant de lune, la cime des montagnes avait des ondulations molles, à travers la transparence d'une brume laiteuse.

Thérèse les contemplait fixement; mais elle ne les voyait plus. Avec les yeux de l'âme, elle regardait, non plus ces montagnes sombres, mais de hautes falaises crayeuses au pied desquelles haletait l'infini des vagues... Le murmure bavard de la Dordogne s'était perdu, pour son oreille, dans le bruit sourd et large des eaux de la mer s'abattant sur les galets d'une plage qu'elle avait aimée; surtout aux heures où la foule bariolée des baigneurs élégants l'abandonnait enfin. Et redevenue la Thérèse d'autrefois, elle n'était plus en Auvergne; elle se retrouvait neuf ans plus tôt à Etretat, où elle était venue attirée par des amies cubaines qui souhaitaient la faire entendre dans leur colonie étrangère; s'étant enthousiasmées d'elle, comme femme et comme artiste, après l'avoir entendue dans un concert.

Par raison, elle avait répondu à leur désir, parce qu'il le fallait, dans l'intérêt de sa carrière d'artiste.

Elle était partie sans nul pressentiment qui l'avertît que, sur cette riante petite plage normande, sa destinée se déciderait. Au contraire même, sachant sa mère installée selon ses goûts, dans une maison amie en Touraine, elle éprouvait une sorte de plaisir devant la perspective de quelques semaines d'une vie dépouillée des responsabilités, des soucis quotidiens, dans l'atmosphère de chaude sympathie dont l'entouraient ces étrangères...

Avec quelle netteté, tout à coup, elle les revoyait ces brillantes Cubaines reparties dans leur pays et dont elle ne savait plus rien depuis longtemps; la jeune femme, Mme d'Yriartès, grande et superbe de forme; sa sœur Lola, au contraire, presque trop svelte, toutes deux avec des visages pâles de créoles où brûlaient leurs larges prunelles sombres et veloutées, toutes deux prime-sautières avec un esprit léger d'oiseau, ardentes au plaisir, très enthousiastes, affectueuses, et foncièrement bonnes.

Et c'était par elles qu'allaient venir à Thérèse les suprêmes joies et les pires douleurs dont elle gardait l'empreinte. Qu'elle n'eût pas été entendue par Manuelà d'Yriartès, qu'elle n'eût pas accepté son invitation pour un séjour à Etretat, et peut-être tout son avenir eût été autre. L'idée lui en déchira l'esprit en cette minute où le passé la ressaisissait. Mais, secouant la tête, elle murmura d'une voix de rêve :

— De quoi me plaindrais-je? Est-ce que je n'ai pas connu des minutes où je ne désirais plus rien?

Oh! ces minutes, comment avait-elle cru que sa volonté suffirait à lui en enlever à jamais le souvenir?... Non, elle n'avait rien oublié de ce temps-là ; même de menus détails des choses extérieures. Est-ce que, tout à coup, elle ne se retrouvait pas vraiment dans la grande chambre claire où Lola l'avait introduite, le jour de son arrivée à Etretat? Elle en revoyait la tenture, de grandes fleurs japonaises dressées bizarrement sur un fond pâle, les meubles de citronnier ; sur une table, devant la baie large ouverte, toute une floraison de chèvrefeuille épanouie dans un vase de vieille

faïence. Et la vision se précisait si nette qu'elle apercevait même la lueur de flamme allumée alors par le soleil couchant sur le cristal de Venise d'une aiguière.

Elle retrouvait le geste gracieux de Lola se rapprochant d'elle pour l'embrasser et la remercier d'être venue; comme aussi l'élan qui l'avait attirée, une fois seule, dans le cadre de la fenêtre, vers cet immense horizon de la mer dont la beauté la pénétrait toute, tandis qu'elle le contemplait sous le grand souffle pur qui montait du large. Oh! la jouissance de cette contemplation, de cette caresse d'air vif qui frôlait ses lèvres, éveillait dans son être un désir d'oublier quelques jours le fardeau des responsabilités, appesanti sur elle depuis des années, pour goûter un instant l'ivresse de se sentir jeune...

Comment pouvait-il donc se faire que, si longtemps après, quelque chose tressaillît encore en elle, de l'émotion éprouvée en cette fin de jour ; et aussi de son regret d'en être brusquement distraite par un bruit de voix, sous sa fenêtre? De la terrasse, Lola parlait, penchée sur la balustrade feuillue, à un cavalier dont l'altière silhouette s'enlevait avec un singulier relief sur ce ciel de fin de jour. Hardiment ferme sur son cheval dont il caressait tout en causant la tête impatiente, il avait ainsi une allure dominatrice dont la beauté mâle avait frappé son goût d'artiste ; tellement qu'elle n'avait pas pris garde au caquetage de Lola. Celle-ci pourtant devait parler d'elle, car le cavalier avait relevé la tête vers la fenêtre où elle était, et ses yeux, à elle, avaient rencontré un regard d'homme dont l'éclair illuminait un visage brun, énergique et impérieux, auquel le sourire donnait une indéfinissable séduction.

Oh! cette première vision... Des années et des années pouvaient passer sans la lui faire oublier!

Puis Lola était revenue, toute souriante. Et voici qu'en cette minute, Thérèse la revoyait vraiment debout devant elle, un brin de chèvrefeuille dans les doigts, lui parlant, avec son accent guttural d'Espagnole, de Philippe de Gardannes, un ami de son beau-frère, dont l'humeur volontaire et pourtant séduisante,

la courtoisie délicate, la piètre réputation de vertu masculine, semblaient, tout ensemble, l'effarer et la charmer.

Avec des sous-entendus d'une hardiesse naïve, elle le laissait voir, donnant des détails que Thérèse écoutait indifférente, non seulement sur Philippe de Gardannes lui-même, mais encore sur sa mère, une femme très belle, veuve depuis de longues années, et qui allait arriver à Etretat. Puis, s'interrompant dans l'enthousiaste portrait de Mme de Gardannes, elle en revenait à son fils, racontant qu'il était un musicien passionné, très désireux d'être présenté à Thérèse... Surtout, ajoutait-elle, une flambée de malice dans ses prunelles noires, depuis qu'il venait de l'apercevoir! Cela, une idée à elle, jaillie de sa vive imagination!

Et, le lendemain même, avait lieu cette présentation; Mme d'Yriartès ayant prié Thérèse de se faire entendre devant quelques-uns de ses intimes qui étaient de fervents dilettantes. Elle avait joué comme elle le faisait dans les milieux qui lui plaisaient, avec cette passion contenue, ces emportements et ces audaces d'exécution, fondus tout à coup en notes profondes, caressantes ou graves, qui donnaient à son jeu tant de chaude saveur d'imprévu...

— Thérèse, laissez-moi vous présenter un de mes amis, ou pour mieux dire, un de vos admirateurs.

Manuela d'Yriartès était là, lui amenant le cavalier de la veille ; et, comme la veille aussi, Thérèse avait senti passer sur elle la flamme de ses yeux qui baignaient de lumière la tête altière.

Lui ne s'était pas répandu comme les autres en félicitations d'une inévitable banalité. Mais, tout de suite, il s'était mis à lui parler de la page qu'elle venait de jouer, de la façon dont elle l'avait comprise, dont il la sentait lui-même ; la remerciant du plaisir intense qu'elle lui avait ainsi procuré ; tout cela exprimé dans une langue rapide, colorée, avec des mots qui révélaient en lui, avec l'amour des choses de l'art, une indépendance, une sûreté, une originalité de jugement dont elle avait été frappée, habituée qu'elle était à l'élégante nullité de la plupart des hommes du monde.

Et sans en avoir conscience, attirée par la personnalité puissante de cet inconnu, elle était sortie pour lui de la réserve un peu hautaine dans laquelle, toujours, elle s'enfermait avec les hommes. Elle s'était abandonnée au plaisir très vif de sentir sa pensée en contact avec une autre qu'elle devinait supérieure ; et, pendant un instant, ils avaient causé, aussi oublieux l'un que l'autre du cercle qui les entourait.

Puis que de causeries avaient suivi celle-là ! Et chez Manuela... Et durant les promenades qui les rapprochaient presque journellement... Et dans les salons où elle se faisait entendre... De ces causeries qui nouent des liens imperceptibles et forts entre des êtres créés pour se trouver en communion de sentiment et de pensée.

Philippe de Gardannes était un intime chez les Yriartès dont la maison lui était toujours ouverte ; et Lola, avec sa perspicacité féminine, affirmait qu'il n'avait jamais paru trouver tant de charmes à la villa que depuis le jour où Thérèse y était entrée.

Et Lola voyait juste.

Thérèse, elle, était trop habituée à exciter l'attention des hommes, à la fois par sa grâce de femme et par sa séduction d'artiste, pour n'avoir pas remarqué tout de suite l'impression qu'elle faisait sur celui-ci ; pour n'en pas sentir la profondeur à ce soin, voilé mais constant, qu'il apporta très vite à se trouver avec elle, à profiter des plus petites occasions de rapprochement que lui offrait la liberté de la vie de plage.

Pourtant il ne lui faisait pas la cour ; il la traitait avec le même respect délicat que si elle eût été, non une artiste habituée, en cette qualité, à beaucoup entendre, mais une fille du monde qui aurait toujours vécu soigneusement enveloppée de la protection maternelle. Et de cet hommage, pour elle, très rare, elle lui savait un gré si profond, qu'elle ne s'offensait pas de voir cette pensée et cette âme d'homme chercher constamment son âme et sa pensée.

Elle n'essayait pas de se dérober à l'intérêt qu'il éveillait en elle par la vivacité originale et puissante de

son esprit, par l'intensité du sens artistique qui, allié chez lui à une aventureuse humeur, lui faisait goûter le charme des voyages avec une sensibilité aiguë, comme il goûtait la musique, la nature, la beauté sous toutes ses formes.

Moralement, il était bien l'homme qu'il annonçait physiquement ; celui qu'elle avait aperçu pour la première fois maîtrisant d'un geste dominateur la fougue de son cheval ; un de ces passionnés, d'âme et d'intelligence toutes vibrantes d'indomptable volonté, capables de briser n'importe quelle loi dressée en travers de cette volonté, sans plus d'hésitation qu'un enfant brise en jouant un fil ténu... Un de ces hommes dont les circonstances font aussi bien des héros que des révoltés; mais qui, dans leurs pires folies, gardent le mépris hautain des plus légers mensonges; chez lesquels, aussi, ne renaît jamais la confiance perdue, même en un être cher, parce que les impressions sont chez eux trop fortes pour ne pas y demeurer ineffaçables et rendre vain tout raisonnement. Ceux-là pardonnent tout, sauf une trahison.

Et peu à peu, une chose inattendue arrivait, au contact de cette nature noblement altière et loyale : l'âpre dédain de Thérèse pour les hommes s'émoussait, se fondait ; tout au moins, à l'égard de celui-ci qu'elle s'étonnait de devoir mettre en dehors de la foule des autres. Insensiblement, elle en venait à trouver un plaisir inconnu et subtil à sentir ce désir ardent qu'il avait de connaître ses goûts, de pénétrer ses idées ; de constater qu'ils avaient compris, jugé, aimé de même, non seulement des œuvres d'art, des œuvres littéraires, mais encore des horizons, certains paysages, certaines villes qu'ils avaient vus l'un et l'autre. Elle éprouvait un charme, contre lequel elle ne se défendait pas, à subir cette espèce de résolution, à la fois impérieuse et suppliante, qu'il apportait à lui faire partager ses admirations et ses enthousiasmes, quand ils étaient en désaccord. Et cela, parce que, impuissant à modifier ses propres impressions, il ne pouvait se résigner à n'être pas à l'unisson avec elle.

Une mystérieuse allégresse s'emparait d'elle, lui faisant l'âme légère comme elle ne l'avait jamais eue. Etait-ce qu'après tant d'années sombres de lutte, l'irrésistible besoin la dominait tout à coup de goûter un instant à pleines lèvres la saveur fugitive de ses vingt ans; de vivre, la pensée joyeuse, comme ces jeunes femmes qui l'entouraient, pour quelques jours, oubliant les difficultés qui broient les pauvres existences?... Comme si elle avait le pressentiment que ces heures lumineuses de sa vie n'auraient pas de lendemain.

Une sorte d'épanouissement se faisait en tout son être, avivant l'éclat pourpré de sa bouche, dorant sa blancheur mate. Soudain, quelque chose ressuscitait en elle de la petite fille impétueuse et gaie qu'elle avait été, et, très souvent, elle avait maintenant aux lèvres un rire de jeune créature heureuse qui contrastait délicieusement avec sa pensée hardie de femme et son autorité d'artiste.

Oui, ainsi que dans un rêve très doux, sans se demander pourquoi, elle était heureuse. Avec une joie inéprouvée, elle entendait à toute heure la muette prière d'un cœur d'homme qui, avec une obstination jalouse, appelait le sien, son pauvre cœur, obscurément conquis déjà, et sans retour. A n'en pouvoir douter, elle savait qu'elle était, à cette heure, la seule femme au monde qui existât pour lui. Elle le devinait soumis à elle tout entier ; prêt, lui si jaloux de son indépendance, à accepter d'elle tous les jougs, parce qu'il n'avait plus qu'elle dans tout son être.

Et cependant, pas une fois l'idée ne l'effleura — qui fût venue aux autres jeunes filles, — que, lui appartenant ainsi, il lui demanderait de devenir sa femme. Son scepticisme demeurait vivant; et la conviction lui restait très nette qu'aucun lien ne pouvait exister entre elle et cet homme, — trop riche, d'ailleurs, — auquel il lui eût été divinement bon de donner sa vie; dût-elle payer ensuite des pires souffrances l'ivresse de s'être confiée à son amour et abandonnée, avec une joie d'enfant protégée, à sa volonté qu'elle devinait devoir être si douce pour l'aimée. Mais il lui était désormais

impossible d'espérer de la vie plus que de courts instants de bonheur dont elle ne pouvait jouir qu'à la condition d'en oublier la brièveté fatale.

Et c'est pourquoi, résolument, elle refusait de se demander ce qu'il en adviendrait de cette passion qui montait vers elle, pareille à une flamme attirante.

Oui, ils avaient été infiniment bons, ces jours dont l'évocation soudaine la meurtrissait encore après neuf années et dont, pourtant, elle cherchait à ressusciter les plus futiles incidents, comme pour les revivre plus pleinement.

Et voici que des phrases, des mots qu'il lui avait dits lui revenaient. Elle entendait encore l'accent de sa voix chaude, un peu métallique, devenue presque caressante, quand, après l'avoir pressée très vivement pour qu'elle partageât une idée à lui, il s'excusait, disant : « Pardonnez-moi, mais je ne puis accepter que nous soyons en désaccord!... »

Elle revoyait aussi son regard un soir qu'elle venait de jouer et que d'autres hommes l'entouraient; un regard rempli d'angoisse, de jalousie, de passion suppliante, qui l'avait fait frissonner toute du bonheur des aimées.

De nouveau, elle marchait dans les sentiers de falaise où, ensemble, ils s'étaient arrêtés à contempler la grande mer glauque, striée d'écume. Elle se retrouvait sur la plage à l'heure bruyante du bain où, dans la cohue élégante qui bariolait de teintes claires les galets, elle avait, pour la première fois, rencontré Mme de Gardannes, tout nouvellement arrivée. Lola l'avait arrêtée au passage; et, dans le groupe qui entourait Mme d'Yriartès, elle s'était soudain trouvée en présence de la femme qui allait briser toute sa vie, la faisant pour jamais seule dans l'avenir.

Jusqu'au jour de cette rencontre, tout ce qu'elle savait de Mme de Gardannes, elle l'avait appris par les Yriartès qui étaient avec elle en relations mondaines. Par son fils, rien. Jamais il ne parlait d'elle. Une fois seulement, comme pour excuser le côté volontaire de sa nature, il avait eu une allusion à son enfance soli-

taire que personne n'avait dirigée ni dominée ; et Mme d'Yriartès lui avait raconté que Philippe, ayant perdu son père tout enfant, avait, en effet, grandi dans une indépendance absolue, car sa mère ne s'occupait guère de lui, absorbée toute par sa vie de mondaine très recherchée et très en vue. Et dès que Thérèse l'aperçut, sous l'auréole de son grand chapeau de paille, dans l'élégance de sa forme demeurée superbe, elle comprit certains propos échappés à Ramon d'Yriartès sur la « belle Mme de Gardannes ». Dans sa maturité, elle avait gardé sa séduction troublante, elle restait de celles qui peuvent rendre les hommes capables de toutes les lâchetés, rien qu'en les affolant de leur sourire.

Mais sa puissance charmeuse, dont avait hérité son fils, avait échoué complètement sur Thérèse. Même plus, une antipathie bizarre, presque une répulsion était née spontanément en elle, dès cette première rencontre, jaillie peut-être du singulier regard, curieux et insistant, dont l'avait longuement enveloppée Mme de Gardannes, sans qu'elle pût en démêler le sens...

Plus tard seulement, elle avait compris...

Et puis enfin, il était venu le jour où elle allait connaître un instant l'infini du bonheur humain. Oh! ce jour-là! elle n'avait pas besoin d'en rechercher les détails! De nouveau, elle montait l'étroit sentier qui escaladait la falaise dans l'herbe roussie qu'écrasait, sur la terre, le furieux effort d'un vent de tempête. Devant elle, se dressait, sur le fond du ciel tourmenté, la silhouette souple de Lola. D'autres jeunes filles, des jeunes femmes, des hommes suivaient aussi le sentier. Elle entendait, à travers le bruit formidable des vagues abattues en torrent sur les galets, le son de leurs rires, de leurs exclamations. Et elle aussi avançait, l'âme divinement légère, occupée des deux êtres qui semblaient emplir toute sa vie, sa mère depuis la veille auprès d'elle et *lui* qui devait déjà l'attendre pour lui montrer l'espèce de gorge dans la falaise où la mer s'engouffrait superbe, aux jours de la tempête.

Elle arrivait. Il était déjà là, ainsi qu'elle l'avait

prévu, et la saluait d'une exclamation où palpitait l'ivresse d'une joie.

— Enfin, vous voilà! Que vous avez donc été lente à venir!...

Dieu! avec quelle vivacité joyeuse elle avait descendu l'abrupt escalier, taillé à pic dans la falaise, contre laquelle venaient se heurter les torrents d'une eau sombre que marbrait le soleil, apparu dans la déchirure des nuées lourdes! Devant, comme derrière elle, des promeneurs descendaient. Pourtant elle avait l'impression d'être seule avec *lui*, protégée par *lui*, qui surveillait avidement sa descente ; encore qu'elle eût refusé de se laisser soutenir par son bras...

Tout à coup, l'escalier finissait brusquement devant une coulée noire, creusée dans la falaise, où déjà ses amies s'étaient engagées. Elle entendait leurs appels et elle hésitait à les suivre, presque effrayée du bonheur qu'elle trouvait à se laisser ainsi guider par lui, qui voulait l'emmener elle ne savait où, dans cette ombre.

Il avait répété avec une douceur impérieuse :

— Qu'attendez-vous? Venez.

Lola, sa voix étouffée par la voûte basse, lui criait aussi :

— Venez!

Elle avait obéi. Ils étaient arrivés à l'extrémité de la sombre galerie qu'emplissait la voix formidable de la mer... Et un cri d'admiration avait jailli de ses lèvres quand elle avait atteint la petite plate-forme que battait le flot. Poussées par d'invisibles courants, par le vent de tempête, les vagues venaient s'engouffrer dans cette étroite échancrure de la côte, avec un élan furieux; montagnes obscures qui s'affaissaient, en jetant, vers le ciel, un poudroiement d'écume, couleur de neige... Et, sans relâche, arrivaient de ces lames irrésistibles, agitées de remous sans fin, car la mer était haute; des lames effrayantes de force aveugle, creusées tout à coup en abîmes, et, dans les rares minutes d'accalmie venant mordre le sable qu'elles fuyaient aussitôt d'une ondulation molle.

Haletante, Thérèse avait oublié même que d'autres

qu'elle et *lui* étaient là, sur cette plate-forme mouillée d'écume blanche. Parce qu'elle était tout au bord du gouffre, il lui avait saisi la main, sans qu'elle y songeât même, et il demeurait debout, tout près d'elle, envahi, lui aussi, par l'ivresse que distillait cette immensité frémissante.

Et soudain, elle avait entendu la voix chère s'élever très basse, et pourtant dominant pour elle le bruit de tempête.

— Je vous aime, Thérèse, je vous aime, je vous aime! Je veux vous avoir à moi, pour ne jamais vous perdre... Ne vous offensez pas... Je vous aime... Dites que vous voulez bien me donner votre vie, que je puisse vous adorer toujours...

Les lèvres muettes, scellées par l'émotion, elle avait levé les yeux vers lui... Dans son regard d'homme, il y avait l'infini de l'amour humain, si fort et si fragile!

Ah! oui, si fragile! Est-ce que l'homme qui lui avait dit en cette minute-là des mots tremblants de passion, qui la voulait sienne à travers le temps, n'était pas celui-là même qu'elle venait, neuf années plus tard, de croiser comme un étranger, plus séparé d'elle que s'ils ne se fussent jamais rencontrés?... Il était devenu le mari d'une autre femme et l'enfant né de son amour pour cette femme dormait tout près de Thérèse.

Alors c'était donc un pressentiment que ce désir qui lui avait déchiré l'âme autrefois, dans la minute divine, d'être emportée avec *lui*, enveloppée par son étreinte, dans cet océan qui semblait, ainsi que lui, un être de passion et de volonté, dans sa fureur grandiose.

— Une de ces vagues aurait dû nous saisir et broyer nos corps... Nos pauvres âmes ainsi ne l'auraient pas été!

Faiblement, elle murmura ces mots, la gorge serrée par une envie lourde de sangloter ; de sangloter éperdument, comme si les sanglots eussent dû la délivrer du poids qui la meurtrissait.

Cette fois, sa fière énergie, son scepticisme, son calme hautain étaient vaincus par le souvenir des heures aimées; et une plainte lui jaillit des lèvres :

— Oh! ma jeunesse finie et perdue! Comme je donnerais tout ce qu'ils appellent ma beauté, mon talent, tout, pour me retrouver, même une seconde, ce que j'ai été ce jour-là! Tout, pour sentir encore le bonheur que j'ai perdu... perdu volontairement... Mais je ne pouvais pas agir autrement. Non, je ne pouvais pas!

Et, d'un geste instinctif de prière, elle serra ses deux mains, comme pour en appeler à la puissance mystérieuse qui l'avait si durement frappée, elle, innocente...

... Ironie, cela, comme la vie elle-même, comme la sérénité de cette nuit claire dont la douceur ne pouvait apaiser l'angoisse qui la poignait.

Dans le ciel immense, la lune poursuivait sa course solitaire baignant de lumière pâle la route qui fuyait en un sillon blanc, à travers la masse obscure des bois.

Mais les yeux de Thérèse étaient clos à la vision du monde des choses. Elle songeait... Elle interrogeait le passé et, tout bas, elle répéta encore, de la même voix de rêve :

— Non, je ne pouvais pas agir autrement!... Il fallait bien accomplir mon sacrifice...

Puis soudain, brusquement, elle se détourna et prit un petit coffret qu'elle emportait toujours dans ses voyages, y serrant des objets précieux. Alors, d'un geste résolu, elle en tira une sorte de portefeuille fermé, scellé, dont elle brisa les cachets. Et des feuillets jaunis s'éparpillèrent sur ses genoux. Elle les considéra sans même les effleurer du doigt... Ils enfermaient le roman de sa jeunesse morte; ce qu'elle n'avait jamais confié à aucune créature et qu'elle avait jeté à ce papier, dans un besoin éperdu de crier à un confident aveugle et muet l'agonie de sa désespérance sans consolation.

Un souffle de vent souleva les feuillets. Elle vit une date, 29 août 189... Neuf ans qu'elle avait écrit ces lignes après qu'elle venait d'entendre l'inoubliable aveu! « Mon bonheur est si immense, qu'il me fait peur... »

Elle eut un frisson et rejeta la page. C'étaient les autres qu'elle voulait relire, celles qui s'étaient échappées de son cœur broyé, le soir de ce même jour, après

l'horrible écroulement de son espoir; celles aussi qu'elle avait écrites, ensuite, quanr il avait fallu se reprendre à vivre... Elle trouva :

30 août, une heure du matin.

Ainsi, je ne rêve pas... C'est bien vraiment — non dans un cauchemar! — que je suis rentrée ce soir, après le concert du Casino où j'avais joué pour *lui* seul, sans voir même, dans toute cette foule, d'autre visage que le sien éclairé par ce regard que je sentirai encore dans ma dernière minute de vie... C'est bien réellement que le premier mot qui m'ait accueillie à mon retour a été celui-ci :

— Vite, mademoiselle, Madame est très souffrante. Je ne sais que faire pour la calmer!

Souffrante! Elle que j'avais quittée paisible deux heures plus tôt!

Je me souviens que j'ai eu cette question :

— Que lui est-il donc arrivé?

Et tandis que je montais les marches en courant, j'entendais de vagues explications :

— Madame était revenue de sa promenade très émue. Elle avait lu une lettre, puis...

Je suis entrée, sans en écouter plus, dans la chambre de ma pauvre chérie. Elle était d'une pâleur de cendre, avec des yeux de fièvre, le visage ravagé par l'expression des plus cruels jours. Ah! je n'ai pas eu besoin de la questionner!... A ma vue, elle s'est dressée; et, tout de suite, dans une espèce de cri d'angoisse, d'horreur, de supplication, un cri d'être en détresse! elle m'a jeté ces mots que je donnerais tout! oh! tout! pour n'avoir pas entendus et que, sans relâche, j'entends ma pensée redire :

— Thérèse, promets-moi, jure-moi que tu n'épouseras pas ce Philippe de Gardannes!

Je crois bien que j'ai dû la regarder comme si elle prononçait des paroles insensées...

Avec la même véhémence éperdue, elle répétait :

— Jure-le-moi, Thérèse... Je te dis que c'est impossible, impossible!

Dans ma stupeur, je me rappelle avoir murmuré inconsciemment :

— Impossible, pourquoi ?... qu'y a-t-il ?

Et elle m'a répondu, incapable de mesurer ses paroles. Je sais maintenant la vérité, la vérité torturante qui s'est abattue sur moi, tellement imprévue, inouïe, que ma raison n'y croit pas encore. Pourtant j'ai entendu tous les détails qui la précisent et je ne puis plus douter. J'ai beau me débattre devant l'évidence... Il faut bien que j'admette ce qui est... Cette femme que... mon père a adorée, à qui il a tout sacrifié, famille, fortune, talent, tout, tout ! cette femme qui est cause qu'il a fini misérablement, l'intelligence morte, parce que, rejeté par elle, qui l'avait affolé pendant des années, il a joué sa raison, sa vie, pour l'oublier, cette femme, c'est Mme de Gardannes !

Et cette chose affreuse est vraie. Et je ne puis croire que je rêve, que je souffre ainsi dans un cauchemar. Devant moi, j'ai le billet de Manuela d'Yriartès, un court billet très affectueux, qu'elle a écrit, je suis sûre, avec la pensée que ma pauvre chérie serait heureuse en le lisant. Elle lui disait son désir de la voir demain pour lui faire part « des sentiments que j'ai inspirés à un ami de son mari, M. de Gardannes, qui vient de la prier de plaider sa cause ». Et puis des éloges sur lui, sur Mme de Gardannes aussi...

Et moi qui sais quelle fragile créature est aujourd'hui ma mère, impuissante à supporter la plus lointaine allusion même au passé, je devine la violence d'émotion qu'a soulevée en elle cette lettre, surtout après que, sur la plage, elle venait d'entrevoir cette femme...

O mère, qui es devenue mon enfant, je ne devrais songer qu'à ton angoisse, moi qui me croyais prête à n'importe quel sacrifice pour toi, et j'ai peur de moi-même ; car je suis écrasée, surtout par mon malheur à moi !...

Pendant que, dans sa fièvre, elle réveillait toutes les misères de cet horrible passé dont cette femme est l'âme, quelque chose en moi lui criait de se taire et de

me laisser la grâce de douter encore, pour échapper à l'impitoyable conviction que nos deux vies, à *lui* et à moi, vont être séparées pour *jamais!*... Et cependant ma bouche n'a rien dit... j'avais au contraire soif de tout savoir... Mais ses paroles tombaient sur ma blessure, comme le feraient des charbons sur une plaie vive. Je revivais ces jours dont elle parlait... Je la revoyais dans sa maison qu'*il* lui a prise, avec son pauvre visage amaigri, et si triste qu'il me faisait sangloter quand j'étais toute seule...

Est-ce donc parce que maintenant *j'aime*, moi aussi, que je comprends le supplice de ses heures d'agonie et ses efforts désespérés pour lutter contre le charme de *l'autre*, qui s'était emparée de lui tout entier?... Que m'a-t-elle donc dit qui m'a fait tant de mal?... Ceci, je me souviens... Un jour, affolée de le voir lui échapper, quand elle l'adorait, elle a fait cette chose insensée d'aller supplier cette femme de ne pas le lui prendre... Et l'autre, sans se troubler, a tout nié, se faisant hautaine comme pour repousser une accusation insolente.

Quoi encore?... Ah! je ne me rappelle plus... Je n'ai plus dans l'oreille que sa voix entrecoupée, que l'accent dont elle m'a jeté, me regardant avec des yeux où il y avait de l'épouvante :

— Comprends-tu, Thérèse, qu'il serait monstrueux, qu'il est impossible qu'il existe même jamais l'ombre d'un lien entre le fils de cette femme et toi... que tu ne *peux* être sa fille!

Et je sentais en elle un tel soulèvement d'horreur à cette seule idée que la conviction qui existait en elle d'un obstacle invincible entre lui et moi me pénétrait toute, malgré la révolte de ma volonté!...

Ses pauvres mains se crispaient sur les miennes pendant qu'elle me répétait :

— Jure-moi, Thérèse, que tu ne la reverras plus, ni son fils!

Mais j'ai été lâche, je n'ai pas juré!... La force m'a manqué. Ne plus le revoir, lui! Est-ce que, volontairement, je peux accepter un pareil sacrifice?... J'ai essayé de calmer avec des mots tendres, des promesses vagues,

sa douleur exaspérée dont la violence m'effrayait. Enfin, épuisée, elle est tombée dans une sorte de torpeur.

Et je suis demeurée sans pensée, près de son lit... Combien de temps?... Je ne sais pas... La chambre était sombre. Par la fenêtre entr'ouverte, j'apercevais un ciel noir... J'écoutais stupidement le bruit de la mer... Puis, tout à coup, un besoin si aigu m'a étreinte de crier ma torture que je me suis mise à écrire... Comment même puis-je trouver des mots au milieu d'une pareille tempête morale!

Est-ce hier, ou y a-t-il des siècles que j'étais près de lui, à regarder ces vagues qui auraient dû me prendre, si la pitié existe dans le monde!

Deux heures du matin.

Je suis revenue près d'elle, croyant qu'elle m'appelait. Mais non ; elle était toujours dans la même torpeur, livide, avec un visage de morte... Ainsi je l'ai vue déjà, il y a six ans, une nuit que j'ai crue la dernière pour elle... Et cette nuit-là... comment ai-je oublié?... J'ai fait cette prière, avec toute ma ferveur de petite fille croyante, qu'elle me fût laissée, au prix même de mon bonheur... Oui, j'ai fait cette prière d'une témérité folle! Elle a vécu, ma pauvre aimée. Maintenant je dois payer ma dette... C'est juste... Mais c'est trop cruel! J'étais une enfant quand j'ai eu ce renoncement aveugle! Je ne savais pas ce que c'est que d'aimer!

Eh bien, non! je ne puis pas me résigner à le perdre, *lui*, maintenant qu'il m'a parlé! Je ne puis pas... Pourquoi est-ce que je supporterais le poids de la faute des autres? Un homme et une femme se sont aimés au mépris de tout ce qui les séparait. Qu'est-ce que cela me fait? J'ai soif, moi aussi, de ma part de bonheur! Est-ce que déjà je n'ai pas souffert bien plus, qu'à mon âge, on n'a mérité de souffrir? Je n'en peux plus! J'ai besoin d'être heureuse comme de respirer, maintenant que je sais pouvoir l'être, autant, plus que les autres créatures. Ah! Dieu! j'ai blasphémé l'amour... Je ne le connaissais pas... Aujourd'hui je le connais! Un être cher m'a pris ma pensée, mon âme, moi toute! Lui dis-

paru de ma vie, c'est une tombe qui se ferme sur moi. Il m'a pris mon courage... J'étais vaillante... Et voici que j'ai peur de la vie, peur de cette justice qui exige que moi, innocente, j'expie pour ceux qui ont fait le mal!

Six heures du matin.

Toute la fin de la nuit, elle a divagué dans la fièvre. Mais les mêmes mots lui revenaient toujours, étant le cri de tout son être :

— Promets-moi, Thérèse... Emmène-moi... j'ai peur de la voir. Emmène-moi!

Il y a un moment, elle a ouvert les yeux; et, retrouvant sa pleine conscience, elle m'a murmuré :

— S'ils essayent de te prendre à moi, comme elle me l'a pris, *lui*, j'en mourrai!... Je t'en supplie, emmène-moi!

Le médecin, qui sort d'ici, m'engage, lui aussi, à partir!

Savent-ils tous deux ce qu'ils me demandent?

Partir, c'est renoncer à *lui!* Aurai-je jamais le courage d'accepter cela? Et puis que lui dire, à lui, qui ignore? Je ne peux pourtant pas lui avouer que nous sommes perdus l'un pour l'autre parce que sa mère est une misérable créature!... Il est impossible que ce soit par moi, à cause de moi, qu'il reçoive une pareille révélation!... Mais que pensera-t-il quand il saura que je le repousse?...

Oh! la nuit! la nuit en moi! Combien de fois ai-je répété ces mots pendant les dernières heures, pendant que je me débattais toute seule dans ce chaos sombre... Ah! je comprends, maintenant, l'insistance avec laquelle cette femme me regardait souvent! N'y a-t-il pas des instants où je ressemble à mon père tellement, que, je l'ai senti plus d'une fois! ma présence même devient alors douloureuse à ma pauvre aimée?...

30 août, deux heures.

Cette interminable journée se traîne. Manuela et Lola sont venues. J'ai saisi un prétexte pour ne pas les

recevoir ; je les redoutais trop, elles qui auraient pu me parler de *lui*!

Ma pauvre malade est toujours dans le même état de surexcitation qui l'épuise, me répétant sans cesse qu'elle veut partir, me suppliant de l'emmener... Et moi, toujours lâche, j'essaye de gagner du temps... J'attends!... Quoi?... l'impossible... Rien de ce qui est ne peut changer! Alors comment l'espérance irraisonnée me reste-t-elle encore que le sacrifice me sera épargné?

Ah! c'est que j'ai l'égoïsme farouche de mon amour que je défends désespérément contre la fatalité aveugle, cruelle, monstrueuse!... Tout mon être se révolte devant la séparation sans retour possible... Je ne l'accepte pas, je ne *peux* pas l'accepter!...

Et pourtant, déjà, j'ai en moi la certitude qu'elle s'accomplira... Je ne puis être sa femme. C'est vrai! Tous ceux qui l'affirmeraient, avec la lucidité froide d'individus désintéressés dans une telle question, ont raison. Je reconnais avec eux qu'il existe entre lui et moi un obstacle moral infranchissable... que je n'ai pas le droit de condamner ma mère à une torture atroce qui la briserait... Je sais que mes révoltes sont vaines!...

Ah! la vie est plus forte que nous... Elle nous [illegible]...

C[illegible]

— Je viens de le voir, lui...

J'étais dans le vestibule, donnant un ordre. Il avait appris que ma mère était très souffrante et venait s'informer. Il m'a aperçue dans l'ombre où j'étais. Quel visage avais-je donc pour que, sur le sien, ait passé aussitôt une telle expression d'anxiété? qu'il m'ait interrogée avec cet accent?...

— Qu'y a-t-il?... Êtes-vous à ce point tourmentée?

Mais je comprenais à peine ses paroles. Une seule idée était en moi, torture... Était-il possible vraiment que, à cause d'un passé mort, nous fussions séparés *pour toujours*!... que jamais plus nous ne dussions nous retrouver comme nous l'étions là-bas au bord de la falaise : que jamais plus je n'eusse le droit de l'en-

tendre me dire les mots qui m'appelaient à lui?...

Et de nouveau, étant près de lui, sous son regard qui me faisait à la fois tant de bien et tant de mal, il me semblait insensé qu'au nom de je ne sais quelle loi idéale, il me fallût m'arracher à lui, sans pitié pour moi et pour lui... Insensé et monstrueux! Et pourtant l'horrible certitude m'écrasait, toujours aussi inflexible, qu'en dépit de ma souffrance, de mes révoltes, de ma volonté qui me donnait à lui, nous allions être séparés!

Je devais le regarder comme on regarde ceux qu'on ne reverra plus... Cela, tandis que je lui répondais avec les mots qu'il fallait, des mots très naturels, sans doute, car il n'en avait pas l'air surpris. Seulement son visage gardait la même expression inquiète et il m'a dit... Quelle autorité tendre de maître qui aime avait son accent!

— Vous êtes épuisée... Il faut que vous vous reposiez... Est-ce que je ne puis rien pour vous?... Moi, votre ami... n'est-ce pas?

Il a un peu hésité sur ces mots «votre ami».

Clairement, je devinais ce qu'il pensait! Il se souvenait de son aveu d'hier. Par délicatesse, me voyant si bouleversée, il se refusait le droit d'y faire allusion. Et moi, faible créature, qu'allais-je lui répondre, quand toute mon âme me jetait vers lui?...

Mais déjà on m'appelait... Ma pauvre malade était plus agitée et me voulait tout de suite...

C'était la fin, la fin de tout, entre lui et moi... En cette seconde, j'en ai eu la certitude si absolue, que les mots mêmes de la vérité me sont échappés :

— Adieu. Je ne m'appartiens pas... Merci de ce que vous avez été, de ce que vous avez fait pour moi!

Lui ne pouvait comprendre... Il tenait ma main serrée comme hier. Il l'a portée à ses lèvres, d'un baiser qui m'a brûlée. En moi, grondait le désir fou de lui crier :

— Emportez-moi! Gardez-moi malgré tout... Ne me laissez pas partir, car je ne reviendrai pas!...

Je lui ai simplement répété : «adieu» et je l'ai quitté...

Seulement, au moment de monter les premières marches, j'ai faibli, je me suis détournée pour l'apercevoir encore, encore, encore!... Il n'avait pas bougé et me regardait ; ses traits n'avaient pas leur habituelle expression de volonté presque dure... Une émotion les altérait... Comme la première fois que je l'ai vu, il y avait derrière lui un ciel de couchant. Mais l'autre ressemblait à une gloire et celui-ci était tourmenté, lourd de tempête... Dans les yeux, il avait cette flamme à laquelle je me suis réchauffée toute et dont je ne peux plus me passer...

Voyant que je m'arrêtais, il a fait un mouvement pour venir vers moi et sa voix m'est arrivée avec une question dite comme une prière :

— Thérèse, qu'y a-t-il?... N'avez-vous rien à me dire?... Pourquoi êtes-vous si froide?

J'ai secoué la tête et je me suis enfuie...

Six heures.

Le médecin sort d'ici. Il paraissait étonné que les calmants ordonnés n'eussent produit aucun bien ; et, avec des mots prudents, il m'a déclaré que cet état de surexcitation pouvait devenir grave, en ne cessant point, et devait tenir à une cause morale devant laquelle il était impuissant. A moi d'y remédier, si la chose était en mon pouvoir. Lui parti, comme je me penchais vers ma cruelle aimée, elle s'est dérobée ; et, avec une espèce de violence, elle m'a jeté :

— Laisse-moi! Ah! tu es bien sa fille... Sans pitié comme lui... Quand ta satisfaction est en jeu, tu me briserais comme il m'a frappée.

Ah! ce reproche d'un être supplicié! et supplicié par moi, cette fois, comme elle le dit... Que ne lui ai-je pas murmuré pour la ramener à moi? Et d'abord, cette promesse qu'elle m'a tout de suite arrachée, que demain nous partirions... Et si elle en a la force, nous partirons... Ensuite... Ah! je ne veux pas penser à ce qui arrivera ensuite!... Demain, dans des semaines, des mois, des années, elle pensera ce qu'elle pense aujourd'hui! Jamais elle n'admettra que, nous aimant, nous

ayons le droit d'oublier la misère du passé, de franchir l'abîme qu'il a creusé entre nous...

J'ai une telle soif d'anéantissement que j'en ai peur!

Neuf heures.

Tout est fini entre lui et moi. Maintenant il me semble que j'étais folle quand j'ai prononcé les mots qui nous séparent... Mais je ne souffre même plus. Tout est mort en moi.

Je me souviens que, ma mère endormie enfin par son désir d'être assez forte pour partir demain, on est venu me dire que Manuela était en bas et me demandait. A cette heure-là? qu'y avait-il encore?

Je suis entrée dans le salon. Elle était restée debout et elle aussi m'a jeté sa question, à *lui*:

— Que se passe-t-il? Thérèse. Je viens de voir Philippe de Gardannes qui m'a suppliée de venir vous trouver tout de suite parce qu'il était follement inquiet de vous...

Une joie douloureuse m'a déchirée en entendant cela. J'ai répondu, mais la sensation m'envahissait de me mouvoir dans un cauchemar et mes propres paroles me paraissaient dites par une autre :

— Il n'y a pas à être inquiet pour moi... Je ne suis pas malade, certes... Et M. de Gardannes ne doit pas être préoccupé à mon sujet... De quel droit, d'ailleurs, le serait-il?

— De quel droit?... Oh! Thérèse, pourquoi parlez-vous ainsi? Est-ce que vous ne savez pas tout ce que vous êtes devenue pour Philippe? Est-ce que vous ne savez pas qu'il a le seul désir maintenant de faire de vous sa femme?

Et j'ai répondu par des mots que me dictait la même force inconnue, par laquelle ma volonté était vaincue :

— Je ne puis pas être sa femme... Dites-le-lui... Moi, je n'ai pas le courage de le faire...

Sans doute mes paroles lui ont semblé absurdes. Elle m'a pris les deux mains et m'a dit très doucement :

— Thérèse, vous êtes trop fatiguée. Vous ne vous rendez plus compte de ce que vous dites. Je vous répète que Philippe de Gardannes vous aime... passionnément... qu'il nous a priés, mon mari et moi, de parler à votre mère...

Je l'ai interrompue, impuissante à chercher un prétexte :

— Il ne faut pas lui parler... Je vous jure que je ne déraisonne pas... Clairement, sans pouvoir hésiter, je sais que je ne puis être la femme de M. de Gardannes... Je vous le répète. Ne demandez pas pourquoi... Ni lui non plus... Je ne suis pas libre, je ne m'appartiens pas. Je crois bien que je le lui ai dit déjà tout à l'heure pendant cet instant où nous avons été ensemble... Priez-le d'avoir pitié de moi... qu'il ne me demande rien... Je me souviendrai jusqu'à ma dernière minute du bonheur qu'il m'a donné en... m'aimant... Dites-lui que...

Mais non, je ne pouvais pas lui dire que toute mon âme était à lui... Alors, il aurait voulu savoir pourquoi je le repoussais... Et je ne *veux* pas qu'il sache par ma faute. S'il apprend un jour la vérité, il comprendra...

— Demandez-lui aussi de me pardonner le mal que je vais peut-être lui faire...

— Peut-être ?... Oh ! Thérèse !...

Manuela me considérait avec cette même expression inquiète que j'avais vue sur ses traits, à *lui*. Machinalement, j'ai tourné les yeux vers la glace pour y apercevoir mon visage. Il était sans couleur, presque rigide, mon regard avait quelque chose de fixe ; mais, en somme, j'avais l'air très calme... Toute ma fièvre s'était glacée dans une sensation d'irrévocable.

Nous sommes restées silencieuses... Combien de temps ? je ne m'en doute pas. Manuela songeait. Moi, j'étais sans pensée... Tout à coup, elle m'a dit :

— Je n'ose pas forcer votre confiance, Thérèse, mais, je vous en supplie, réfléchissez... Ne prenez pas une décision dont dépend votre avenir entier, dans un moment où vous n'êtes peut-être pas absolument de

sang-froid, et pour obéir à une raison dont vous croyez devoir être seule juge... Dites, vous n'avez aucune explication à me donner pour M. de Gardannes?

— Aucune... Je vous répète que je ne m'appartiens pas, que je ne suis pas libre... Demain, toujours, ce sera comme aujourd'hui!...

Je ne me souviens plus comment nous nous sommes quittées... Je crois bien qu'elle a encore essayé — ô ironie! — de plaider *sa* cause. Puis, enfin, elle s'est levée, m'a embrassée. Je ne lui ai pas dit que demain, sans doute, nous serions loin d'ici... Lui voudra-t-il peut-être me revoir, m'arracher mon secret. Et je dois me taire...

9 septembre, près Marly.

Nous sommes parties. Et je ne l'ai revu, ni *lui*, ni même Manuela a qui j'ai griffonné un mot d'adieu le lendemain matin de notre conversation. A lui aussi, j'ai écrit quelques lignes brèves afin de ne pas disparaître comme une aventurière, lui disant que je me devais toute à ma pauvre mère. Maintenant, nous sommes dans ce village isolé, où personne ne viendra nous chercher. Au printemps, j'y avais amené ma malade. Je l'y ai conduite de nouveau pour obéir à la recommandation péremptoire d'un calme absolu autour d'elle...

Il me semble que c'est un silence de mort qui écrase ce petit pays, le même pourtant où j'ai passé, il y a quelques mois, des heures très bonnes... J'ai soif du bruit de la mer et ces bois m'étouffent que j'aperçois enserrant l'horizon. Mais pourquoi m'occuper de moi? je ne veux penser qu'à elle, ma cruelle aimée, *mon enfant*, qui demeure si faible que je puis mesurer à quel point cette émotion soudaine l'a atteinte, combien elle serait incapable de résister à ce qui, pour moi, devenait la seule raison d'être... Des heures entières, elle demeure immobile sur ses coussins, le regard perdu dans le monde invisible où je ne la suis pas, avec ce visage souffrant que je lui ai vu durant nos dernières journées à Etretat...

Pense-t-elle? Revit-elle le terrible passé? Ou entre-

voit-elle enfin le mal qu'elle m'a fait et en a-t-elle un peu pitié? Je ne sais. A peine, elle parle. Sur ce qui s'est passé entre nous, pas un mot, ni même une allusion. Jamais, elle n'a une question pour me demander si je n'étais pas, moi aussi, attachée par toute mon âme à cet homme qui m'aime... qui m'aimait!...

Et moi? moi, qui ne suis pas encore arrivée à tuer tout à fait l'espérance folle qu'il me fera cette violence divine de se révolter devant notre séparation sans retour... moi, je peux cependant, comme à l'ordinaire, aller et venir, donner des ordres, soigner ma bien-aimée; même m'asseoir devant mon chevalet et essayer de peindre ces bois d'automne... Pourtant, j'ai le cœur broyé... Oh! un mot de lui!... Que je sache ce qu'il pense, ce qu'il croit, ce qu'on lui a dit. Cette ignorance de tout ce qui est lui, me dévore... Comment ai-je pu prier Manuela de lui dire que je lui défendais de chercher à me voir, comme aussi de m'écrire!.. Oh! pourquoi l'a-t-il écoutée?

Je suis lâche, misérablement lâche! Je devrais essayer de me ressaisir, occuper, à des travaux qui me prennent toute, les heures que je passe à marcher devant moi, me donnant ce prétexte que je voudrais, par la fatigue, engourdir ma pensée qui me torture...

Ah! Dieu! Comment oublier dans cette solitude des bois! Au lieu d'oublier, je me prends, comme font ceux qui ont perdu un être très cher, à revivre toutes les heures que nous avons vécu ensemble... Je recherche éperdument ses paroles, son regard, sa voix... Et après? Quand je me suis ainsi rappelé ce qu'il était près de moi, j'en reviens à croire impossible qu'il accepte mon impitoyable refus...

Mon Dieu, je voudrais tant savoir quelque chose de lui!

HENRI ARDEL.

A suivre.)

FAZENDAS ET ESTANCIAS

NOTES DE VOYAGE

SUR

LE BRÉSIL ET LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE

(*Suite*)

Le hasard nous fait rencontrer à Prudentopolis avec un aimable garçon aperçu déjà à Curityba; il possède ici la plus importante fabrique de bière de la contrée. Très obligeamment, il nous fait les honneurs de la colonie, et, après le déjeuner, nous partons dans une victoria attelée de cinq chevaux vigoureux pour aller visiter les chutes du rio dos Patos (rivière des Canards), situées à 15 kilomètres du village. Dans un site tourmenté, cette rivière, grande comme le Rhône, et roulant des flots tumultueux, fait un saut terrifiant et imposant de 30 mètres de haut. Le chemin, pour arriver aux chutes, n'est pas des meilleurs, et j'ai conservé le souvenir d'un pont très mal suspendu au-dessus d'un torrent et dont les planches vermoulues craquaient à notre passage avec un bruit sinistre des moins rassurants. Toutefois, la promenade se fit sans encombre.

La colonie de Prudentopolis s'étend sur une superficie de 66 kilomètres de long sur 30 de large, peuplée aujourd'hui de 10,500 à 11,000 habitants. On a tracé

sur le terrain, à intervalles réguliers, de grandes lignes droites formant les routes, reliées entre elles par des chemins de moindre importance. Les terres se sont trouvées divisées ainsi en grands carrés uniformes contenant un certain nombre de lots d'une contenance égale de 25 hectares. Ce sont ces lots que l'on distribue aux colons.

Les paysans polonais qui constituent le principal appoint dans la population de cette colonie ont conservé le caractère doux et craintif des anciens serfs dont ils sont issus. Opprimés depuis des générations, ceux de la génération actuelle qui se sont laissé déraciner de leur sol natal et conduire ici ne se sont pas encore habitués à leur sort. Leur situation nouvelle d'hommes libres les étonne sans les émouvoir. Ils ont conservé leurs mœurs, leurs coutumes, leurs vêtements du Nord; leur croyance aussi, et le *Padre*, polonais comme eux, est la seule autorité du pays à laquelle ils obéissent aveuglément. Leur foi rappelle celle des Bretons, et à les voir, un dimanche, à la messe, égrenant pieusement leur chapelet, à genoux sur la terre battue de la petite chapelle en bois qu'ils ont construite avant leur maison, on croirait assister à un Pardon célèbre de notre vieille et croyante Bretagne. Mais s'ils ont la foi du Breton, ils ont aussi sa très grande affection pour l'alcool, et la canne à sucre est la seule plante de cette terre, nouvelle pour eux, qu'ils aient réellement appréciée, à cause de la cachaça qu'elle peut produire...

La culture à Prudentopolis est loin d'être aussi avancée qu'à la colonie Thomaz Cuelho. Il faut penser que nous sommes loin de la capitale, et que 127 kilomètres déjà nous séparent de Ponta Grossa, la dernière station du chemin de fer.

Dans ces conditions, une aroba (15 kilos) de marchandises coûtant à peu près un franc de transport par les voituriers dont je vous ai narré la rencontre le long

du chemin, il n'est guère possible de produire que pour la consommation locale.

Une autre raison qui donne à la colonie de Prudentopolis cet aspect de culture un peu grossière, c'est qu'elle a été fondée au milieu des bois. A l'encontre de la colonie Thomaz Cuelho et des autres colonies situées en plaine, où il suffit de retourner la terre, il faut ici conquérir d'abord le terrain sur la forêt, c'est-à-dire défricher, en donnant à ce terme sa signification la plus absolue. On s'y prend ici comme dans tout le Brésil : couper les arbres, laisser sécher, et mettre le feu. On s'en remet à l'action du temps pour pourrir et faire disparaître les vieux troncs calcinés qui, au milieu des champs de seigle, esquissent de-ci de-là des silhouettes sinistres. Donc, pour le moment, Prudentopolis produit à peu près uniquement sa consommation locale en seigle, tabac et légumes. Comment, alors, ses colons pourront-ils rembourser le gouvernement des avances faites par lui ? C'est l'herva-matte, ce facteur économique primordial de l'Etat du Parana qu'on retrouve partout, qui est chargé de résoudre la question. Tous les colons vont dans la forêt récolter l'hervamatte; le prix, très rémunérateur pour eux, auquel l'achètent les agents des grands exportateurs de Curityba, les invite à abandonner les travaux des champs, à ne faire que juste leur consommation personnelle de seigle, légumes, etc., et à courir les bois à la recherche de l'herva...

Prudentopolis est, sur le chemin de Guarapuava, le point terminus de la route carrossable. Nous allons maintenant faire l'ascension de la serra da Esperança, chaîne de montagnes de 1,300 mètres d'altitude (1), qui sépare les *campos Geraes* des *campos de Guarapuava*. Un chemin de muletier seulement nous conduira dans

(1) Baron de Sero-Azul.

cette petite ville, sentinelle avancée du monde civilisé.

La route, la *picada* serait peut-être une expression plus exacte, est une succession de montées et de descentes à pic, tantôt sur un sol détrempé où ma pauvre mule enfonce jusqu'au genou, tantôt sur des cailloux roulants qui la font glisser lamentablement. La bicyclette dans ces parages sera toujours, je le crains, d'un emploi difficile!

Je m'en remets à l'instinct de l'animal qui me porte, et, lui laissant la bride sur le cou, je me contente de mesurer d'un regard résigné les précipices cotoyés, ou d'admirer les points de vue multiples de la montagne qui, sous un soleil ardent, succédant aux pluies de ces jours passés, s'empourprent de teintes multicolores.

La végétation, malgré tout, ne perd pas ses droits, et le pin paranense redresse toujours fièrement son beau panache verdoyant au-dessus du fourré désordonné d'où s'envolent de temps à autre l'*aguia* ou aigle blanc, et le *graia*, geai bleu dont la gorge semble enveloppée dans une gaine de velours. Nous arrivons bientôt au point culminant, à *Alto da Serra*, où une petite cabane en bois, pourvue de cachaça et de café, sert d'hôtel aux voyageurs. Mais comme il est encore de bonne heure, nous décidons de descendre la montagne et notre guide nous conduit jusqu'au Rio das Pedras (rivière des Pierres) où nous couchons chez un caboclo, en compagnie de puces innombrables.

Nous voici dans les campos de Guarapuava, moins vallonnés que les campos Geraes, et, le lendemain matin, bien avant d'y arriver, nous apercevons la ville de Guarapuava, perdue dans l'immensité de ses campos. Là-bas, là-bas, tout au loin, une ligne sombre se dessine. C'est le *sertao desconhecido*...

Mon ami connaissait le notaire de Guarapuava, le

docteur de S.-M. (1), vieux et noble Français établi dans ce pays depuis son enfance. Nous fûmes reçus par lui en compatriotes et il n'est pas de marques d'affection et de sympathie que l'excellent homme ne nous ait prodiguées.

Possesseur d'une petite fortune, il est entouré dans tout le district d'une respectueuse déférence qui lui fait le plus grand honneur. Après nous avoir fait visiter la petite *chacra* qu'il possède aux environs de Guarapuava et où il se livre à des essais très satisfaisants de culture de vigne, il nous mit en rapport avec plusieurs importants fazendeiros des environs qui nous invitèrent à les aller visiter.

L'élevage est très en honneur dans tout le district de Guarapuava. Toutes les fazendas sont des propriétés d'élevage. Les animaux, très rustiques, sont achetés sur pied par des marchands qui les conduisent, par troupeaux de 200 à 500 bêtes, dans l'Etat de Saint-Paul, où ils les revendent.

Ces animaux élevés en liberté, et pour ainsi dire à l'état sauvage, se nourrissent exclusivement de l'herbe des *campos*, mais on est obligé de leur faire des distributions de sel constituant à peu près les seuls frais vraiment sérieux de l'éleveur. Cette nécessité de donner du sel aux animaux explique l'énorme importation de 4,332,820 kilos de sel au Parana qui, tout d'abord, m'avait beaucoup étonné, lorsque je l'avais remarquée à Curityba sur le tableau des importations de l'exercice 1898-99.

Les gens du pays considèrent que l'élevage leur rapporte au moins 20 % par an, et d'après les calculs qu'il m'a été donné de faire sur les bases, un peu réduites,

(1) Au Brésil, on donne le titre de docteur aux docteurs en droit et en médecine, et aux ingénieurs. *Ils ont coutume de porter au doigt une bague ornée d'une pierre, rouge pour les docteurs en droit, verte pour les médecins, bleue pour les ingénieurs.*

données par les fazendeiros chez qui j'ai été reçu, c'est en effet le rendement que l'on est en droit d'attendre; mais il nécessite un capital assez important.

Il faut en effet se rendre compte que la culture des céréales et des fourrages artificiels est jusqu'ici totalement délaissée. On laisse les animaux se reproduire dans le campo; tous les ans, on en élimine quelques centaines pour la vente; et c'est tout. Aucun soin, aucune amélioration, voilà, il me semble le mot d'ordre général, et que l'on ne pourra modifier que difficilement.

En outre, l'élevage du mouton, si avantageux en Argentine, n'existe pas ici. Il ne pourra être tenté utilement que lorsqu'on aura un chemin de fer et des débouchés à l'étranger, puisque le Brésilien, pris dans sa généralité, par une bizarrerie du goût qui, je pense, se modifiera, n'aime pas le mouton.

Donc, rien que des bêtes à corne dont le prix moyen, sur place, est de 50 *milreis* (1). Par ce prix même, vous voyez qu'il faut pas mal d'animaux pour faire un chiffre. Or, si vous voulez avoir un troupeau de quatre ou cinq mille têtes (c'est le chiffre là-bas des petits troupeaux), il vous faut du parcours, c'est-à-dire des terres en quantité suffisante, car vous pensez bien que ces animaux auxquels vous donnez un peu de sel pour tout potage ont besoin de se promener dans le champ pour trouver un supplément de nourriture; aussi, on calcule que deux hectares et demi environ sont nécessaires pour nourrir une tête de bétail.

De toutes ces déductions, vous arrivez à ceci :

Il vous faut là-bas une fazenda de 12,000 hectares, achetés à raison de 5 $ l'hectare; coût 60 *contos de reis*, sur lesquels vous lâcherez 5,000 vaches (avec

(1) Je rappelle, pour la compréhension des données qui vont suivre, que *j'évalue* le *milreiss* ($) à 1 franc et le *conto de reiss* (:) à 1,000 francs.

quelques taureaux), achetées au prix moyen de 50 $; coût : 250 *contos de reis;* vous vendrez annuellement 1,200 têtes à 50 $, ce qui vous procurera un bénéfice de 60 *contos de reis,* soit un revenu de près de 20 %, pour un capital de 310 *contos de reis.*

Je n'ignore pas que vous pouvez acheter un troupeau moindre et le laisser reproduire jusqu'à ce qu'il atteigne le chiffre désiré de 5,000 têtes, mais alors vous vous privez de la vente pendant un certain temps.

Sans se leurrer, on peut affirmer que ce placement ne fera qu'augmenter de valeur, car le jour où Guarapuava sera doté d'un chemin de fer, on trouvera difficilement des terres à cent sous l'hectare. Mais le fait brutal n'en demeure pas moins; il faut 300,000 francs pour tenter quelque chose d'utile dans l'élevage au Parana, dans les conditions économiques et de travail actuelles. Quel est le Français, possesseur de 300,000 francs de capital, bien à lui, c'est-à-dire de 12,000 francs de revenu, qui consentira à quitter sa patrie, sa famille, ses relations, qui fera vingt jours de bateau, trois de chemin de fer, et cinq de mules, pour venir s'exiler dans ce pays lointain, et bâtir en prévision de l'avenir? J'en ai trouvé — un — en Argentine, et j'ai fait bien vite sa photographie...

Mais je n'en prévois pas moins l'avenir immense de cette terre. Quand on l'aura améliorée par les engrais et la culture, quand on aura amélioré la race des animaux par des croisements et des sélections, quand on aura établi l'élevage du mouton qui y réussirait admirablement (les essais tentés le prouvent), et qu'on aura créé des débouchés, je ne vois pas pourquoi cette province n'atteindrait pas la fortune prodigieuse que la province de Buenos-Ayres étale aujourd'hui à nos yeux émerveillés.

Peut-être, à l'énumération des nombreuses améliorations à tenter, quelques-uns de mes lecteurs souriront :

« Pourquoi pas tout de suite dire que lorsque tout sera changé, ça ira mieux ? » Je renvoie ces aimables sceptiques à l'ouvrage si documenté de M. Charles Wienner, sur la République Argentine (1) : « En 1877, écrit-il, l'Argentine ne produisait pas le pain de sa population ; en 1893, sa récolte de blé est de 2 millions 394,944 tonnes. — En 1889, l'importation totale du vin dépassait 300 millions de francs ; en 1897, le vignoble de l'Argentine couvre 40,013 hectares en rapport, et on doit prévoir que le pays fournira bientôt tous les vins de qualité courante pour la consommation locale. »

Et M. Emile Daireaux, dans son livre *la Vie et les Mœurs à la Plata* (2), dit qu'il y a une trentaine d'années on voyait quelques troupeaux en Argentine : « Ils n'avaient jamais donné à leurs propriétaires d'autre profit que la joie d'offrir à leurs hôtes de passage un agneau gras et quelques peaux pour faire un lit. On en cite qui, fatigués d'offrir à leurs amis des moutons qu'ils refusaient, *se décidaient à les vendre au briquetier voisin, pour, de leur chair, alimenter son four.* »

... Aujourd'hui, les moutons qui paissent sur ce territoire forment, au milieu du troupeau universel d'un demi-milliard de têtes, le deuxième groupe, avec plus de 100,000,000 de moutons, fournissant près de 200 millions de kilogrammes de laine à la consommation du monde !

Devant de tels résultats obtenus par un pays voisin, n'est-il donc pas permis de prévoir des améliorations rapides et considérables, dans un avenir rapproché, pour une terre aussi fertile que la terre paranense ? Pour moi, c'est plus qu'un souhait, c'est une conviction.

Pendant notre séjour à Guarapuava, un des fazen-

(1) *La République Argentine,* par Ch. WIENNER, ministre plénipotentiaire de France. Cerf, éditeur, 1899.

(2) Hachette, édit., 1888.

deiros, ami de M. de S.-M., offrit de nous faire faire une chasse au tigre. Il y en a pas mal dans le *sertão* le plus proche de Guarapuava. On devine que nous acceptâmes avec enthousiasme. Nous nous rendîmes à la fazenda, située à 50 kilomètres environ de la ville; mais ce fut en vain que nous attendîmes deux jours; les dépisteurs ne purent trouver en ce laps de temps la plus petite empreinte de tigre dans la forêt : le tigre avait eu peur de nous, sans doute, et s'était enfui à la seule nouvelle de notre arrivée...

Il y en a cependant, car on m'a montré dans cette fazenda un homme dont tout le ventre n'est qu'une large et horrible cicatrice. Son histoire vaut la peine d'être contée. Ce nouveau Bonbonel est un passionné de la chasse au tigre. Il s'y rend le soir à l'affût. Or, un soir, il partit ainsi, un tigre ayant été signalé, et ne revint pas... On alla à sa recherche, le lendemain, et on tomba, après quelques heures, sur une piste sanglante qui conduisit les chercheurs à un petit ruisseau sur le bord duquel ils trouvèrent l'homme et le tigre couchés l'un à côté de l'autre. Le tigre était mort, l'homme évanoui. Voici ce qui s'était passé :

Le chasseur avait manqué le tigre qui, d'un bond, l'avait terrassé, lui enfonçant sa terrible mâchoire dans le ventre, et l'emportant ainsi en le traînant dans la brousse. Le malheureux faisait ainsi une sorte d'arc dont le tigre était la flèche. Revenu à lui par la violence même de la douleur, il eut le courage de tirer son *facão* pendu derrière son dos à la mode du pays, et de le plonger dans le flanc de l'animal qui, sentant la piqûre, secoua simplement la tête, ouvrant et déchirant plus profondément sa malheureuse victime. Et, malgré la douleur, cet homme, par trois fois, eut l'horrible courage de replonger son couteau dans le flanc du fauve... A la troisième, il l'y laissa et s'évanouit de nouveau.

Sans doute, l'animal continua à le traîner jusqu'au

ruisseau, mais, blessé à mort, il n'eut point la force d'aller plus loin. C'est là qu'on les retrouva tous les deux... Par un hasard providentiel, les crocs de la bête n'avaient blessé aucun organe essentiel; mais la gangrène se mit dans l'immonde morsure et le malheureux resta des semaines entre la vie et la mort; il finit par guérir. L'histoire est à peine croyable, et pourtant j'ai vu l'homme et j'ai vu la cicatrice dont rien ne saurait rendre l'horreur.

Les tigres ne voulant pas nous voir, force nous fut de rentrer à Guarapuava pour songer au retour à Ponta Grossa. Il s'effectua gaiement, et vraiment on s'habituerait vite à cette vie au grand air, à ces longues chevauchées de l'aurore au crépuscule. Sur la route, ensoleillée maintenant et poudreuse, nous dépassons des convois de bœufs et de mules se rendant dans l'Etat de São Paulo. Combien d'étapes encore avant l'étape dernière?

De loin en loin on s'arrête dans une *venda* ou *negoce*, le long du chemin, pour laisser souffler les bêtes et se remonter par une tasse de café. Parfois, d'autres cavaliers arrivent; ils entrent, s'assoient à côté de nous, après avoir dit bonjour et donné une poignée de main à chaque personne et commandent un verre de cachaça. Puis, s'adressant gravement à l'un des voyageurs en portugais : «Vous allez vers Guarapuava? — Non, nous allons vers Ponta Grossa. — Le chemin est bon? — Le chemin est régulier.» Et chacun se remet à boire et à fumer silencieusement. Le premier partant redonne une poignée de main à tout le monde, y compris l'hôtelier, qui, n'oubliant pas ses petits intérêts, ne manque pas de dire : «A volta!» (Au retour.) — A volta!» fait l'autre... Et il part.

En arrivant à Ponta Grossa, je trouvai à l'hôtel une lettre de M. le sénateur V. Machado, nous demandant

de le venir voir dans sa fazenda, située à une vingtaine de kilomètres seulement de cette ville. Dès le lendemain, nous repartons pour aller visiter cette belle propriété d'élevage; en voiture à cinq chevaux cette fois, dans la victoria de l'hôtelier de Ponta Grossa conduite par ce « docteur-cocher » dont j'ai essayé d'esquisser la silhouette au cours de ce chapitre. Pendant le trajet, il absorbe un litre de cachaça dont il s'est sagement prémuni au départ; il appelle cela « boire du miel »! Le chemin n'est pas des meilleurs et j'ai tout particulièrement souvenance d'une traversée du rio Tibagy, grossi par les pluies, dans un bac primitif sur lequel il fallut porter la voiture dételée, et pousser les chevaux de force, les malheureuses bêtes éprouvant une crainte invincible et... naturelle à se laisser porter par ce très frêle esquif.

Durant notre séjour chez l'aimable sénateur, j'eus l'occasion de visiter une propriété d'hivernage. Ce curieux négoce consiste à aller acheter de jeunes mules dans l'Etat de Rio Grande du Sud et dans la République de l'Uruguay, pays producteurs, de les amener dans une fazenda du Parana où elles se développent en toute liberté pendant deux années, et d'aller les revendre dans l'Etat de Saint-Paul. Le prix d'acquisition varie entre 50 et 70 *milreis* et le prix de vente entre 120 et 150 *milreis*. C'est encore, on le voit, un bon placement, mais qui nécessite un certain capital, et surtout une endurance peu commune; car s'imagine-t-on le travail qu'il faut pour amener mille ou douze cents mules sauvages de l'Uruguay dans le Parana et du Parana dans l'Etat de Saint-Paul, le nombre de gués à passer, le nombre d'étapes à couvrir?... Chaque voyage dure deux mois environ!

Nous assistons toute la journée, dans cette fazenda, au travail curieux de la toilette de douze cents mules qu'on se prépare à expédier à *Surucaba*, petite ville de

l'Etat de Saint-Paul, qui est, paraît-il, le plus important marché. Le propriétaire de la fazenda me dit y avoir vu un jour 80,000 mules en vente! Mais aujourd'hui, par suite de l'augmentation des chemins de fer, et de la création de tramways à traction électrique, remplaçant la traction animale, ce marché a beaucoup diminué d'importance.

La toilette de la mule consiste à la tondre, opération assez difficile, ces bêtes indomptées et à demi sauvages ne sachant ce qu'on leur veut. On les prend au lasso, on les ficelle comme un porc et on tâche de leur tenir la tête pour les empêcher de mordre les opérateurs. Tout cela ne va pas sans quelques coups de pied, et force cris des bêtes et des gens.

Peu de temps après mon retour de la Guarapuava et de Ponta Grossa, je quittai Curityba pour aller prendre à Paranagua un vapeur de la fâcheuse Compagnie du Lloyd brésilien qui devait me conduire à Montevideo avec escales sur toute la côte sud du Brésil.

Le jour de mon départ, M. Westerman, le directeur de la Compagnie du chemin de fer, m'offrit de descendre la serra do Mar en *draisine*. Cet instrument est une sorte de vélocipède à quatre ou six places, muni de freins puissants, que l'on place sur les rails et qui vous descend dans la *Marine* par la seule impulsion de la pente. On descend ainsi pendant 40 kilomètres, traversant une dizaine de tunnels, entraînés avec une rapidité qui va toujours en s'accentuant et devient terrifiante. Nous nous arrêtons aux endroits curieux, aux sites sauvages. L'impression la plus grandiose est celle qu'on éprouve à un endroit dénommé *le Pic du Diable*. Le chemin de fer est accroché à la montagne comme un chat sur un toit pointu : d'un côté le rocher tout droit, de l'autre un gouffre attirant au fond duquel bouillonne et mugit un torrent qui s'égrène en cas-

cades diamantées. Par une trouée de la montagne on aperçoit de l'autre côté l'énorme *Pic du Diable*, qui s'élance vers le ciel. On ne voit pas le roc, tout est recouvert par une végétation enchevêtrée semblant un immense tapis vert sur lequel papillonnent d'admirables insectes dont les couleurs vives s'irisent au soleil. Nous repartons pour nous enfoncer tout de suite dans la nuit mystérieuse d'un long tunnel sous lequel notre draisine s'enfuit avec un fracas assourdissant.

De l'autre côté, l'aspect a changé; ce n'est plus le site sauvage du *Pic du Diable;* c'est maintenant devant nous, à perte de vue, toute la plaine plantureuse de Morettes et de Paranagua qui étale, bien au-dessous de nous encore, toute la luxuriance de sa végétation tropicale. La route ferrée s'efforce maintenant, en des détours sinueux, de contourner *le Pic du Marumby*, colossal géant qui barre le chemin de sa masse énorme. Comment a-t-on pu tenter cette audacieuse entreprise, et comment a-t-on pu réussir? On me dit que chaque kilomètre, ici, a coûté un million et cela ne m'étonne pas. Ce chemin de fer est une des merveilles du monde et fait le plus grand honneur aux hommes de génie qui l'ont conçu et exécuté.

Nous arrivons à la petite station de *Porto da Cima* où il nous faut quitter la draisine pour le train régulier. Encore quelques kilomètres en pente plus douce, et nous voici dans la basse et chaude *Marine*. Le thermomètre, qui marquait 14 degrés dans la montagne, en marque maintenant 32...

Nous nous arrêtons un instant à la fazenda du Jacarehy pour prendre mes amis qui veulent m'accompagner jusque sur le pont du bateau. Chère petite maison du Jacarehy! Ce n'est pas sans émotion que je lui jette un dernier coup d'œil quand le train repart. Nichée parmi ses bananiers sur le bord du rio, elle apparaît très coquette, toute blanche. Et je forme à

part moi le vœu de revenir dans quelques années pour voir le succès de cette affaire, si honorable pour ceux qui la dirigent et à la naissance de laquelle il m'aura été donné d'assister.

Paranagua n'est pas une jolie ville et il y fait une chaleur étouffante; aussi c'est avec plaisir que je prends passage sur le «*Porto Alegre*». Au moment d'appareiller, tout en rendant les saluts aux amis qui s'éloignent dans une petite barque, j'entrevois une dernière fois les cimes brumeuses de la *serra do Mar*. Derrière, c'est le grand Parana, dont l'avenir est plus grand encore. Je ne lui dis pas adieu, mais au revoir!

VIII

DE PARANAGUA A BUENOS-AYRES

Me voici de nouveau sur l'élément humide, sur un de ces délicieux bateaux de la Compagnie du Lloyd brésilien, coquilles de noix crasseuses d'une stabilité toute relative. J'ai pourtant la chance, cette fois, de tomber su le meilleur de la flotte, le «*Porto Alegre*», d'une construction un peu plus récente que les autres, ce qui fait qu'il est un peu moins sale. La mer paraît assez calme au départ et promet une bonne traversée. Du reste, je me suis embarqué un vendredi... Sûrement, je ferai un bon voyage, car j'ai cette superstition à rebours!

Nous longeons la côte perpétuellement. Son aspect ne change guère. Ce sont des terres basses, recouvertes de manguiers et coupées de larges déchirures formant des anses, des baies, défendues jusqu'en haute mer par des îlots et des récifs dangereux.

Nous jetons l'ancre le soir de notre départ devant *São Francisco*, situé à l'entrée du fleuve du même nom.

C'est un des ports les plus sûrs de la côte. La rade, profonde de 6 mètres, qui sépare l'île de São Francisco de la terre ferme ouvre aux navires qui viennent mouiller devant la rive insulaire un chenal abrité de tous les vents. Nous embarquons quelques barils d'herva-matte, et nous repartons le lendemain de grand matin pour arriver deux jours après à *Desterro*, port principal et capitale de l'Etat de Sainte-Catherine. Cette petite ville fut fondée en 1650 par Veilho Monteiro qui lui donna le nom de *Nossa Senhora de Desterro* ou « Notre-Dame de l'Exil ». Elle est placée sur la rive occidentale de l'île de Santa Catharina, à l'endroit où elle se rapproche le plus de la terre ferme. On entre dans le canal formé par l'île par le Nord et les bâtiments à faible tirant d'eau peuvent en ressortir par le Sud. L'île de Sainte-Catherine, jadis couverte de caféteries très productives, n'a plus qu'un sol épuisé et ses collines se sont revêtues de broussailles.

Comme l'Etat du Parana, celui de Santa Catharina est divisé en deux parties distinctes, le littoral et les hauts plateaux; mais la région du littoral ou *Marinha* est moins chaude que celle de l'Etat voisin et presque toute la population s'y trouve concentrée. La principale agglomération des *campos* est *Lages*, qui est surtout un centre d'élevage. On évalue à quatre cent mille têtes le troupeau de cet Etat qui expédie beaucoup par terre, vers l'Etat de São Paulo. La population est en majeure partie composée de colons d'origine allemande, tout particulièrement à *Joinville*, cité ainsi nommée en l'honneur du prince français auquel un territoire d'environ 152,000 kilomètres carrés avait été donné dans cette région au moment de son mariage avec dona Francisca, sœur de l'empereur du Brésil.

Nous ne restâmes que quelques heures à Desterro, et trois jours plus tard, après avoir essuyé un fort coup de vent dans le golfe de Sainte-Catherine, très inhos-

pitalier aux navigateurs, surtout quand souffle le *pampeiro* ou vent de la pampa, nous étions en vue de *Rio Grande do Sul*, dernier Etat de la confédération brésilienne.

La longue plage qui se développe en courbes élégantes sur tout le littoral de Rio Grande est entièrement de formation océanique. Les vagues ont apporté ce cordon de sable et le modifient à chaque marée par de nouveaux apports. Divers indices font croire que le niveau relatif de la terre et de la mer se modifie, et que les plages émergent graduellement. La formation d'un cordon littoral a séparé la mer de vastes étendues qui se sont changées en lagunes et dont la masse liquide sans cesse renouvelée par les rivières devient saumâtre et même tout à fait douce. Cette chaîne d'étangs commence déjà dans l'Etat de Santa Catharina à la lagune de *Tubarão*. Des flaques de toute grandeur se succèdent ensuite, les unes fermées, les autres en communication directe avec la mer. Parmi ces dernières, est la *lagôa dos Patos*, ou lagune des Canards, véritable mer intérieure de 9,000 kilomètres carrés de superficie, s'allongeant du Sud au Nord, à l'entrée de laquelle se trouve le port de Rio Grande, et, au fond, la ville de *Porto Alegre*, capitale de l'Etat.

Rio Grande est une jolie ville, d'aspect européen, possédant de grandes et larges rues et de gracieux jardins publics. Malheureusement l'approche du port est rendue très difficile par les sables de la barre, à l'entrée de la lagune, qu'il a été impossible de fixer jusqu'à maintenant. Il y a bien un projet d'amélioration du chenal, mais l'exécution totale en sera onéreuse, et, en attendant, le commerce de Rio Grande, consistant presque exclusivement dans l'exportation des viandes séchées, diminue de jour en jour.

Bien faible par son étendue, l'Etat dit *Rio Grande do Sul*, d'après un estuaire que les premiers naviga-

teurs prirent pour un fleuve, comme ils l'avaient fait pour la baie de Rio-de-Janeiro, est une des contrées qui, par leur richesse naturelle, pourraient le plus facilement se suffire et constituer un pays autonome.

Du côté de l'Argentine, le Rio Grande est nettement délimité par le cours du rio Uruguay; mais plus au sud, sur les confins de la Bande Orientale (1), les vicissitudes de la guerre ont fait adopter une ligne de séparation toute conventionnelle. La proximité de l'Argentine se révèle au Rio Grande do Sul dans les travaux et le caractère de ses habitants. L'industrie de la « viande » y prévaut comme dans la Pampa. D'immenses troupeaux parcourent les pâturages et les grands établissement urbains sont des abattoirs. Le type du campagnard riograndense se rapproche beaucoup plus du *gaucho* argentin que du *caboclo* brésilien; c'est un cavalier infatigable, un homme de force et d'adresse peu communes, prompt à l'aventure, fier, audacieux et rusé, que la vue du sang émeut médiocrement. Ce type vraiment national est forgé par l'appoint de races diverses qui, peu à peu, se fondent en une seule : l'Indien, d'origine *guarani*, que trouvèrent les conquérants, a totalement disparu, et son sang ne coule plus guère que dans les veines de la population blanche métissée; la race noire africaine maintenue, au temps de l'esclavage, par les institutions et les mœurs, en dehors des autres habitants, se résorbe à son tour. De même, les autres éléments ethniques se fondent graduellement dans la population brésilienne riograndense : les Allemands, — ainsi désignés comme formant une race distincte, — constituèrent la sixième partie des habitants; actuellement ils s'élèvent tout au plus au dixième, si on considère comme appartenant seuls à la race ceux qui parlent habituellement la

(1) Dénomination géographique usitée en Amérique pour désigner la République orientale de l'Uruguay.

langue des aïeux; mais ils possèdent le quart de la fortune publique et la moitié au moins de l'industrie locale. Quant aux immigrants italiens, portugais, etc., dix fois plus nombreux que les Allemands et constituant le gros de la population étrangère, ils sont, grâce à leurs mœurs et à leur parler latin, bien plus rapidement encore entraînés dans le torrent de la circulation nationale.

Le Rio Grande do Sul, le plus méridional des Etats du Brésil, est celui qui, par sa température, ressemble le plus à l'Europe occidentale. Le contraste des saisons y est très nettement marqué : il y fait très chaud en été et assez froid en hiver, surtout quand souffle le *minuano*, vent d'Ouest descendu des plateaux glacés des Andes, ou le *pampeiro*, vent du Sud-Ouest, qui vient de balayer les pampas argentines. De même que dans les Etats voisins de Sainte-Catherine et du Parana, les *campos*, dans le Rio Grande, sont coupés par de grandes forêts. Mais nous sommes ici dans un Etat-frontière, non seulement frontière politique, mais encore frontière zoologique et végétale. De nombreuses essences d'arbres représentent dans les forêts de Rio Grande la flore argentine et se mêlent à la flore brésilienne : on compte les palmiers, on ne voit plus de cocotiers, mais il reste encore une espèce voisine, le *jeriva*, dont les feuilles, enveloppant des épis de maïs, sont la nourriture préférée du cheval. Il en est de même pour la faune : bon nombre d'animaux tels que singes, vampires, crocodiles et tigres s'y rencontrent en petit nombre. Sur l'autre rive de l'Urugay, on ne voit plus un seul représentant de ces espèces animales.

Je restai peu de temps dans le Rio Grande et repris la mer pour descendre jusqu'à Montevideo, la capitale de la République orientale de l'Uruguay. Une surprise désagréable m'y attendait : sous prétexte de peste bubonique, on nous retint dix jours au lazaret de l'île

de Florès. C'est un rocher d'un kilomètre et demi de long sur 500 mètres de large dans sa plus grande largeur et 25 mètres dans sa plus petite, situé à plusieurs milles de Montevideo dont on aperçoit les monuments dans la brume, au loin. Pas un arbre, pas une fleur; rien que du roc et des falaises sur lesquelles la mer déferle avec rage. Le lazaret est bâti à l'une des extrémités de l'île; les voyageurs y sont parqués comme des chiens dans un enclos grand comme un mouchoir de poche et dont un soldat garde l'entrée, baïonnette au canon... Les passagers de première sont six par chambrée, sans une chaise, sans une table, avec un nombre notoirement insuffisant d'ustensiles nécessaires aux soins hygiéniques. Quant aux passagers de troisième classe, ils sont lamentablement empilés dans des hangars crasseux où croissent et se multiplient plusieurs générations de vermine. A table, on nous sert un vague brouet réellement nauséabond, un quart de vin et un peu de pain. Même en payant, on ne peut améliorer cet ordinaire qu'on n'oserait pas présenter à des prisonniers de guerre...

Enfin, après dix jours de ce traitement, les autorités pensent avoir sans doute tué le microbe de la peste, — par la faim peut-être? — et nous relâchent, sous condition de payer 15 francs par jour et par tête pour cet hôtel obligatoire, mais pas gratuit! C'est un véritable vol organisé par le concessionnaire de ce service public pour qui les questions d'hygiène et de salubrité ne sont qu'un moyen de s'enrichir rapidement. Mes compagnons d'infortune et moi, nous quittons sans regret cette île disgraciée et cette administration disgracieuse, et j'arrive à Montevideo.

Cette jolie ville est fort bien située sur une péninsule élevée qui s'avance dans la direction de l'ouest. Au nord, s'arrondit une baie en demi-cercle, se terminant en face de Montevideo par un promontoire où se

dresse, à 148 mètres d'altitude, le *Cerro*, signalant aux navires l'entrée du port. Exposée aux fraîches brises du nord, et dominant un bel horizon de rivages, Montevideo est une des cités américaines les plus gracieuses d'aspect. Bâtie en pente sur le flanc de la colline péninsulaire, elle étage en amphithéâtre ses maisons, couvertes en terrasses, d'où l'on voit le port, la baie, et la rade éloignée.

L'Oriental, c'est ainsi que les citoyens de l'Uruguay se désignent eux-mêmes, est distingué, de manières affables, mais orgueilleux et de caractère fier et ombrageux; qualités et défauts qu'il tient de ses origines castillanes. La femme est, en général, très jolie, gracieuse et très intelligente. Son éducation, l'étude des langues et des littératures, un souci constant des choses intellectuelles lui donnent une supériorité qu'entretiennent des goûts hautement artistiques et rendent son commerce des plus attrayant : c'est la Parisienne de l'Amérique du Sud, avec, en plus, un attrait créole tout spécial; et ceux qui ont pu l'apprécier ne contrediront pas ce jugement élogieux.

L'industrie locale à Montevideo, multiple comme celle de toutes les grandes cités, comprend surtout de vastes *saladeros*. Pendant mon séjour en Uruguay, j'eus l'occasion de visiter un de ces établissements qui n'ont rien de similaire en France.

Le *saladero* est un établissement abattant uniquement des animaux pour la fabrication de la viande sèche ou du jus de viande concentré destiné à l'exportation.

Cette industrie existe également dans l'Etat de Rio Grande du Sud et en Argentine, mais elle est plus prospère en Uruguay que dans les deux autres pays voisins. Les totaux des bêtes abattues dans les *saladeros* de l'Uruguay donnent une moyenne pour les quatre dernières années de 689,350 têtes.

Les principaux établissements de Montevideo sont réunis au pied du *Cerro*, cette colline située en face de Montevideo et qui indique en haute mer l'entrée du port. A une lieue de là environ, se trouve la *Tablada*, marché spécial de bêtes à cornes où s'approvisionnent quotidiennement les *saladeristas* ou propriétaires de *saladeros*.

Le lot choisi et acheté est conduit au *coral*, enclos avoisinant l'établissement et se terminant par une *manga*, chemin étroit ne donnant passage qu'à un seul animal à la fois.. Poussé dans ce passage, le pauvre bœuf arrive à une sorte de planche faisant bascule; sentant le plancher remuer, instinctivement il baisse la tête et reçoit un coup de massue qui l'assomme; la bascule joue et rejette le cadavre dans l'intérieur de l'établissement. Des ouvriers sont là, qui, prestement, avec une rapidité et une habileté prodigieuses, lèvent le cuir de l'animal encore chaud; ce sont les *desolladores;* un autre ouvrier coupe la tête et les pattes et pousse le corps à un troisième qui l'éventre et le vide tandis qu'un quatrième dépèce la viande en longues lanières destinées à être séchées. Toutes ces différentes opérations se font si vite qu'on ne peut en croire ses yeux, car la bête vivante tout à l'heure n'est déjà plus qu'un squelette sanguinolent! Mais il est tout aussi intéressant de voir ce que deviennent les différentes parties de l'animal.

La viande découpée en longues et larges lanières, ainsi qu'il a été dit, est passée au *seccador*. C'est un vaste enclos planté de piquets rejoints entre eux par des claies verticales sur lesquelles la viande est placée à cheval, pour sécher sous l'action de l'air et du soleil.

La peau est jetée dans un trou en ciment appelé *pilcta*, dans lequel il y a une préparation d'eau salée nommée *salmuera*. Le cuir mijote là-dedans un jour ou deux, puis s'en va grossir une pile de salaison. La pile

de salaison comprend environ 2,000 peaux; c'est un carré dont les côtés sont formés par des cuirs roulés et bourrés de sel. Dans ce carré on étend une première couche de sel par terre, puis une couche de cuirs, sur laquelle on jette du sel pour remettre une autre couche de cuir, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on ait atteint la quantité de peaux indiquée et variant au gré des acheteurs de cuirs qui, en commandant au *saladerista* une pile de salaison, indiquent en même temps de combien de peaux elle doit être formée. On dit alors que le cuir est sous le sel (*bajo sal*). Il y reste de huit à quinze jours, mais l'intérêt du vendeur est qu'il soit enlevé le plus rapidement possible, car la vente se fait au poids, et plus les cuirs restent sous sel, plus ils sèchent et deviennent légers.

Voyons la tête, maintenant : on enlève tout d'abord le frontal et les cornes et on les fait sécher. Au bout de quelques jours, les cornes se détachent facilement, laissant la matière intérieure (cornillon) adhérente au frontal. Les cornes sont expédiées au Havre ou à Anvers pour les fabriques de peignes, boutons, etc.; le cornillon et le frontal s'en iront aussi en Europe où on les réduira en poudre pour faire des engrais. La langue est vendue à des fabriques spéciales pour les conserves de langues; le museau et les oreilles sont séchés et expédiés en Europe où on en fait de la colle à bon marché...

Le sabot est exporté pour engrais. Les nerfs et tendons sont séchés, mis en balles et expédiés aux fabriques de gélatine; la queue, coupée, débarrassée de son os, lavée et séchée, rejoint les tendons et les nerfs. Le sang, traité à la chaux, s'expédie en sacs aux fabriques d'engrais. Les intestins enfin, lavés, salés et séchés, sont exportés en Europe et vendus comme tripes à la mode de Caen!

Reste le squelette. Les os principaux sont sciés aux

deux bouts, vidés de leur moelle et vendus à l'exportation pour la tabletterie; le reste est brûlé et la cendre exportée par voiliers en Europe avec les autres parties destinées aux fabriques d'engrais... On le voit, il n'y a pas grand'chose de perdu!

La viande sèche (*carne secca*) est surtout exportée au Brésil et aux Antilles, seuls consommateurs de cette denrée très spéciale.

L'industrie des *saladeristas* est la seule ayant un caractère local vraiment original. Il y a bien aussi des fabriques de bière, d'allumettes, etc., etc., mais elles ne se distinguent pas des usines similaires des autres pays.

On sait que Montevideo est à quelques heures de Buenos-Ayres par le rio de la Plata, ce fleuve immense, formé de la réunion des rios Uruguay et Parana, si grand que même, à Buenos-Ayres, on n'aperçoit pas la rive opposée. Une compagnie fait un service biquotidien, de jour et de nuit, entre les deux grandes villes, effectuant le trajet en douze heures environ. Ces bateaux sont construits avec un très grand luxe d'aménagement, mais leurs trois étages de salons superposés impriment à tout le bâtiment un roulis accentué fort peu agréable pour les voyageurs enclins au fâcheux mal de mer.

L'arrivée à Buenos-Ayres, avec sa succession de ports encombrés de navires marchands de toutes les nationalités, avec ses docks interminables, remplis de ballots de toutes les dimensions, au milieu desquels circulent des locomotives, des trains de marchandises, des gens agités qui crient et gesticulent, donne l'impression que, seules, peuvent donner les grandes capitales du monde, et, à ce titre, on peut placer Buenos-Ayres au même rang que Londres, Paris ou New-York. On s'y sent, comme dans ces grands centres, très seul, très petit, coudoyé, bousculé par des gens pressés qui cou-

rent à leurs affaires ou à leurs plaisirs. C'est une cité fiévreuse, toute jeune encore, et qui, pour rattraper ses devancières, met les bouchées doubles. C'est, je crois, la seule ville de l'Amérique du Sud donnant cette impression ; c'est, du moins, la seule qui me l'ait donnée.

Arrivé un matin, je me fis conduire par une voiture dans un des nombreux hôtels qui se disputent la faveur des voyageurs et défient nos meilleurs caravansérails parisiens, comme aménagement et encore mieux... comme prix.

Toutes les villes d'Amérique se ressentent de leurs origines; Buenos-Ayres n'échappe pas à cette loi commune; et ceux qui ont visité l'Andalousie trouveront dans la capitale pampéenne de nombreux souvenirs de ce pays, quelques réminiscences mauresques, l'architecture et le langage des premiers conquérants. Mais ils verront aussi le souci de s'affranchir de cette origine et de se rapprocher au contraire des villes européennes les plus étrangères à l'Espagne. L'axe des relations internationales s'est déplacé; l'Amérique espagnole, après avoir tout reçu et tout imité de l'Espagne, ne lui demande et ne lui prend plus rien et se laisse aller très volontiers au mouvement cosmopolite envahissant. Buenos-Ayres, mieux qu'aucune autre cité hispano-américaine, montre ce dualisme intéressant : on y trouve de vieilles maisons de forme espagnole, avec le *patio* ou cour intérieure gracieusement garnie de fleurs et de plantes vertes; on y voit des rues d'une largeur uniforme, et les *cuadras*, îlots carrés de maisons, coupés par quatre rues, sont édifiées comme à la première heure; mais on y voit aussi de belles avenues modernes comme cette *avenida de Mayo* où les architectes ont fait assaut de bon goût artistique dans les édifices nouvellement construits, où les cafés, avec de larges terrasses abondamment pourvues de consom-

mateurs, lui donnent un aspect très « boulevard des Italiens » qu'elle cherche peut-être un peu trop à imiter. Bien modernes aussi, ces immenses boulevards sillonnés de tramways électriques qui longent les docks, ou cette avenue semée d'hôtels somptueux qui mène à *Palermo*, le Bois de Boulogne des Argentins. Et vraiment, le premier sentiment de l'étranger nouvellement arrivé, c'est l'étonnement d'abord, l'admiration ensuite, pour cette cité élégante, riche et puissante que les Argentins appellent avec un orgueil légitime « le Paris de l'Amérique du Sud » et qu'ils pourraient appeler le Paris de l'Amérique tout entière; car les grandes cités du Nord, avec leurs casernes de dix-huit étages, n'ont pas la grâce charmeuse de cette grande ville de la Plata.

Buenos-Ayres, comme Paris, est une ville de luxe, de plaisir et d'affaires.

J'ai vu, un jour de courses, toute l'avenue de Palermo, aussi large que la voie centrale de nos Champs-Elysées, remplie de voitures de maître attelées d'une façon irréprochable ; les modistes et les couturières, françaises généralement, y font de rapides fortunes, et les bijoutiers n'ont pas lieu, je crois, de se plaindre des affaires. Plusieurs restaurants seraient dignes de rivaliser par leur service, leur cave, leur cuisine, — et leurs prix, — avec les maisons les plus réputées de Paris. Vingt-six théâtres ou concerts offrent tous les soirs au public des spectacles variés où tous les genres et toutes les littératures sont représentés, et la statistique nous indique que les recettes se montent à une moyenne annuelle de plus de cinq millions de francs. La salle de l'Opéra, un jour de mode, ou quand un grand artiste connu s'y trouve en représentations, offre un spectacle inoubliable, chaque loge étant garnie de jolies spectatrices qui rivalisent de luxe et d'élégance dans les toilettes et les parures endiamantées.

L'Argentin «chic» est très esclave du «jour de mode». Il y a un jour où il est de bon ton de se montrer dans la *calle Florida*, la rue où se trouvent les plus beaux magasins de Buenos-Ayres; il y a des courses «chic» où tout le monde va, et d'autres où il n'y a que des joueurs endurcis; l'hiver, l'Opéra a son jour de mode, et ainsi de suite. Les jeunes gens ont une mise exagérément recherchée, je dirais presque trop irréprochable, et nos gommeux du boulevard sembleraient à peine vêtus, auprès des gommeux de la calle Florida.

Mais une note manque totalement à Buenos-Ayres pour en compléter l'agrément. Il est hors de doute que ce qui fait un des charmes de Paris, c'est la femme, la «petite femme» dont parlait M. Lavedan dans son discours de réception à l'Académie, la petite femme que vous retrouvez partout, embellissant tous les cadres, au restaurant, au théâtre, aux courses, sur les boulevards ou dans les faubourgs... la petite femme, riche ou pauvre, somptueusement mise ou simplement vêtue d'une jupe et d'une chemisette, mais trottinant toujours devant vous de son petit pied spirituel... Eh bien, à Buenos-Ayres, ce plaisir est refusé au promeneur et au badaud. Vous ne voyez jamais une femme au restaurant, même dans les plus réputés et les plus corrects : il serait de mauvais ton qu'une femme du monde y déjeunât avec son mari; s'ils s'y risquent, ils se cacheront dans un cabinet particulier. Tout Buenos-Ayres serait en révolution si un jeune homme connu était vu soupant dans la salle commune d'un cabaret avec une amie, et les plus fous n'osent pas le faire, bien que, croyez-le, les mœurs ne soient pas celles d'un couvent dans la capitale argentine. Les femmes, à part quelques professionnelles beautés, et encore très peu, ne vont jamais à pied dans la rue ; toujours en voiture ; on en est alors réduit à regarder de beaux messieurs dont

les cravates « arc-en-ciel » ou « hortensia bleu » n'ont pas un charme suffisant pour nous faire oublier l'absence de toute grâce féminine.

On pense bien qu'avec tout ce luxe, dont je viens d'indiquer un peu plus haut quelques manifestations, la vie courante à Buenos-Ayres n'est pas à bon marché. Elle est invraisemblablement chère, surtout pour l'étranger arrivant d'Europe qui doit changer son or en papier, ses francs en piastres. Or, pour avoir une piastre ($), il vous faudra donner 2 fr. 20 ou 2 fr. 30 environ, et cette piastre ne présentera pas une valeur supérieure à vingt sous dans les menus échanges courants. Faites par exemple une heure de voiture; en donnant deux *piastres* vous serez un pingre, et, comme à Paris, votre cocher vous insultera si vous n'ajoutez pas un pourboire. Et cependant, au change, ces deux *piastres* représentent 4 fr. 60 de notre monnaie... Et tout est à l'avenant. Le repas le plus simple coûte 3 à 4 *piastres*, c'est-à-dire de 6 fr. 50 à 9 francs; il est peu d'employés gagnant moins de 200 $ par mois, soit près de 6,000 francs par an, mais qui, avec la cherté de la vie : loyer, nourriture, etc., représentent à peine 2,400 ou 2,500 francs d'appointements.

Buenos-Ayres, ville de luxe et de plaisir, est encore plus essentiellement une ville d'affaires. Elle a attiré à elle toutes les transactions importantes de la république, bien qu'aujourd'hui Rosario, la Plata et quelques villes de l'intérieur aient, elles aussi, une vie active très intense. Les affaires se traitent là-bas sur de grandes échelles et le crédit y atteint des limites inconnues en France. Les banques y sont nombreuses, et prospères en général, surtout depuis ces dernières années. Elles rivalisent entre elles de luxe dans leurs édifices, et les hôtels de la London and River Plat Banck, de la Banque française du Rio de la Plata, de la Banque allemande, des Banques espagnole et ita-

lienne, sont de véritables palais où l'or et le marbre sont prodigués.

La vie oisive serait certainement lourde dans le bourdonnement continu de cette ville assoiffée de spéculations; aussi tout le monde se laisse-t-il envahir par elles. Médecins, avocats, ingénieurs, députés ou sénateurs doivent s'occuper du prix des laines et du cours du change; tous sont plus ou moins éleveurs. Les échanges commerciaux ne sont pas seuls à alimenter le marché financier. La République Argentine est comme tous les pays neufs un vaste terrain d'exploitation pour les capitaux étrangers qui y ont créé des usines à gaz et à électricité, des lignes de chemins de fer, de steamers fluviaux et de tramways, entrepris des travaux publics dans les villes et dans les ports, installé des raffineries, des distilleries, des moulins, des établissements frigorifiques pour l'exportation des viandes, des fabriques de conserves, etc., etc... Donner le total des capitaux ainsi employés depuis trente années est au-dessus de la statistique; on peut l'évaluer à cinq milliards de francs, plus deux milliards pour la dette publique (1); il faut payer les intérêts ou les dividendes de cet énorme capital, et cela augmente d'autant l'activité du mouvement financier.

Celui qui arrive d'Europe pour entreprendre sur un marché aussi vaste et aussi compliqué quelques opérations de commerce devra s'y préparer par une étude approfondie, la moindre transaction, même de détail, donnant lieu à des calculs difficiles auxquels l'esprit doit se briser, en attendant qu'il puisse comprendre et apprécier une foule de questions auxquelles les affaires d'Europe ne l'ont nullement préparé. Il lui faudra connaître les besoins et les rouages d'un marché dont tous les grands pays d'Europe font le siège en conservant

(1) Ch. Wienner.

chacun son individualité commerciale et son action propre, saisir rapidement les questions complexes du change international, être renseigné sur les valeurs des signatures qu'on lui offre, quand il doit couvrir en traites les débits d'Europe, etc., etc. Quelles que soient ses études antérieures, quels que soient son âge et les situations qu'il aura pu tenir auparavant, l'émigrant nouvellement débarqué devra recommencer ici son apprentissage, sous peine d'être rapidement dévoré par l'activité fiévreuse de cette ville d'affaires qui comporte, ici comme ailleurs, son troupeau d'aigrefins et de courtiers marrons, sans cesse à l'affût de la proie facile et naïve; et sa science, et sa connaissance des hommes, et ses réussites en d'autres pays ne lui serviront à rien : la manière de voler change avec les latitudes; il faut l'apprendre pour pouvoir se défendre contre elle.

La base des transactions est l'élevage, source de la fortune nationale. Et avant tous autres le commerce des laines s'impose à l'attention du voyageur. L'Argentine exporte annuellement 205 millions de kilogrammes de laines. C'est un chiffre, et il n'y a guère que l'Australie qui lui dispute le premier rang comme pays producteur. Ce commerce s'est beaucoup transformé en ces derniers temps : on a une tendance générale à supprimer les intermédiaires. Les laines qui étaient naguères entre les mains de la spéculation s'achètent maintenant en grande partie aux lieux de production par les négociants et même par les peigneurs et principaux fabricants. Il y a vingt-cinq ans, 8 % de la production lainière à peine s'importaient directement dans les centres manufacturiers d'Europe; le reste se vendait à la criée à Londres, et sur d'autres places. Aujourd'hui, l'Argentine envoie 75 % de sa production, directement, sans passer par les marchés intermédiaires. Elle a été aidée en cela par certaines compagnies de navigation, commes les Chargeurs-Réunis, par exemple, qui pren-

nent les balles à Buenos-Ayres, pour les remettre à Roubaix ou à Tourcoing. Elle a obtenu aussi ce résultat par elle-même, en offrant aux acheteurs et aux vendeurs un marché aux laines qui est unique au monde comme aménagements.

C'est une ville, que ce marché, qui peut contenir dans ses immenses magasins 16 millions de kilogrammes de laine. Les achats ne s'y font pas par enchères publiques, mais de gré à gré. Voici comment on procède : L'éleveur expédie sa laine sur le marché, telle qu'il l'a prise sur le dos de la bête; elle n'est pas pressée, à peine triée. A Buenos-Ayres, soit qu'un consignataire-commissionnaire la reçoive pour le compte du propriétaire, avec mission de la vendre, soit qu'il l'ait déjà achetée à ce dernier pour son propre compte, elle arrive en wagon, au rez-de-chaussée du marché, et est montée par ascenseur, au premier ou au second étage, où elle est mise en un ou plusieurs lots. C'est là que l'acheteur, agent ou représentant d'une ou plusieurs maisons d'Europe, viendra l'examiner, la palper, la sentir et l'acheter s'il la trouve à son goût. Elle est alors dirigée vers les magasins de l'acheteur, toujours situés aux environs du marché; là, elle est pressée et mise en balles, au moyen de machines spéciales, puis expédiée en Europe. L'acheteur n'a pas à se préoccuper seulement de la mise en balles et de l'expédition de sa marchandise; il faut encore qu'il couvre son achat par une opération de change en bourse.

Un exemple sera peut-être nécessaire pour expliquer cette opération; il aura l'avantage de corroborer ce que je disais un peu plus haut sur les difficultés de toutes sortes qui attendent le nouveau venu dans n'importe quelle branche du commerce argentin :

Vous achetez, je suppose, pour 100,000 $ de laines, payables fin courant. Le jour de votre achat, la piastre vaut 2 fr. 30; c'est donc 230,000 francs qu'il vous fau-

dra verser à la fin du mois; c'est sur cette somme que vous avez basé le prix de revient de votre achat, rendu en Europe. Fin courant, la piastre a monté et vaut 2 fr. 50: c'est 250,000 francs qu'il vous faut maintenant pour donner les 100,000 $ promises à votre vendeur, soit 20,000 francs de plus pour vous. Pour obvier à cet inconvénient, vous devrez donc, le jour où vous achèterez votre laine, vous rendre à la bourse et acheter 100,000 $ pour fin courant; en un mot, vous couvrir contre le risque possible d'une hausse du change. Cette opération est courante et se pratique sur une si vaste échelle, que les boursiers vous disent que tous les ans, au moment de la vente des laines, la piastre monte, pour rebaisser ensuite, en vertu de la loi de l'offre et de la demande. Mais combien toutes ces questions de spéculation ne demandent-elles pas de pratique et de science, en dehors du métier lui-même que vous prétendez exercer, puisque le moindre écart dans vos achats ou vos ventes peut vous procurer un surplus de bénéfice appréciable, ou une perte sensible!...

Le jour où je visitai le marché aux laines de Buenos-Ayres, il faisait une chaleur terrible, et le marché couvert en vitres était un véritable four crématoire. Cet été passé en Argentine fut, du reste, exceptionnellement chaud, au dire des gens du pays. Ceci me rappelle le mot amusant d'un diplomate chez qui je fus reçu au début de mon voyage. Comme quelqu'un disait que l'année était exceptionnelle comme chaleurs précoces : « Ne vous étonnez pas, me dit le spirituel ministre; moi, dans tous les pays où m'a conduit ma carrière, je suis toujours arrivé une année exceptionnelle! » Et depuis, j'ai pu apprécier ce sage avertissement : en quelques mois j'ai vu une année exceptionnelle comme sécheresse prolongée dans les Etats de Rio et de Saint-Paul, exceptionnelle comme pluies dans les Etats du Parana et Rio Grande du Sud, et

exceptionnelle encore comme chaleurs mortelles dans la Plata... Je ne doute pas que lorsque j'irai au pôle Nord, ma malchance ne me fasse tomber sur un hiver exceptionnellement rigoureux.

Quoi qu'il en soit, j'ai vu dans une rue de Buenos-Ayres un thermomètre marquer 49 degrés à l'ombre... On respirait du feu, et, pendant quelques jours, une véritable panique s'étendit sur la ville en raison du grand nombre d'insolations provoquées par l'extrême chaleur et de l'augmentation du nombre des décès dans des proportions effrayantes. Les nuits étaient à peu près aussi chaudes que les journées et il n'y avait guère qu'à *Palermo* ou au *Tigre* qu'on pouvait espérer trouver une fraîcheur relative.

Palermo est situé au bord du fleuve et près des quartiers élégants. Ce magnifique parc, que décore une belle allée de palmiers, était, par ces chaudes soirées, sillonné de voitures, et l'établissement situé tout au fond n'avait pas assez de tables pour les nombreux clients, ni assez de bière pour désaltérer des centaines de gosiers desséchés!

Le *Tigre* est une petite ville de villégiature, située à quelques lieues de Buenos-Ayres, au bord de l'eau, dans le delta du rio Parana, à l'endroit où il joint ses eaux à celles de l'Uruguay, pour former le majestueux rio de la Plata.

Le site est enchanteur. Le canot glisse silencieux sur cette rivière paisible semblant s'attarder à plaisir dans le chapelet des petites îles qui encombrent son lit, et sur lesquelles de jolies constructions évoquent les chalets suisses ou les coquettes villas de la banlieue parisienne. Derrière les massifs de rosiers, on aperçoit parfois la silhouette gracieuse d'une jeune femme parcourant d'un regard distrait les pages du dernier roman français, évocateur du prestigieux Paris.

Car les Argentines lisent beaucoup et se tiennent

très au courant de tout ce qui s'écrit, se fait, ou se dit dans notre pays. Leurs journaux les renseignent. Quelques-unes de ces feuilles quotidiennes sont des modèles que nous pourrions copier, car, américaines par l'information rapide, donnant le soir même les faits et les gestes de la journée du monde entier, câblés par leurs correspondants spéciaux, elles sont aussi européennes par la forme littéraire de leurs articles et l'originalité de l'inédit. De ce nombre, il y a lieu de citer tout particulièrement la *Prensa* (*la Presse*), journal du matin, et *El Tiempo* (*le Temps*), journal du soir, de création plus récente, mais qui a pris très vite une grande extension, grâce à l'intelligente direction de son propriétaire, héritier d'un grand nom, et qui ne ment pas à ses origines.

ÉTIENNE DE RANCOURT.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LA

RANÇON DU BONHEUR

(*Suite*)

Le marquis de Brisemont finissait de s'habiller et s'apprêtait à sortir lorsqu'une femme de chambre vint lui remettre la lettre de Mlle de Castéran ; il reconnut son écriture sur l'enveloppe et, dans le pressentiment d'un malheur, il l'ouvrit d'une main fiévreuse; mais aux premières lignes il jeta un cri sourd, puis, sans même achever de la lire, l'enfonçant dans une poche, il sortit comme un fou, sous le coup d'une pensée subite, la seule qui pût germer dans son cerveau : la rejoindre, et la ramener à tout prix. D'un bond, il fut aux écuries et s'informa; aucune voiture n'avait été à Abbeville le matin : elle avait donc dû partir à pied, et il avait encore l'espoir de la retrouver sur la route ou à la gare.

— Mon cheval! mon cheval! s'écria-t-il.

Et comme un garçon d'écurie se préparait à panser l'animal avant de le seller, il lui arracha l'étrille des mains et, jetant lui-même une selle sur le dos de la bête, il ajusta les sangles, tandis que l'homme, stupéfait de cette violence chez le marquis si maître de lui d'habitude, se hâtait de passer le mors et la bride.

Gilbert frémissait d'impatience, torturé par une douleur aiguë qui lui labourait la poitrine.

Partie! elle était partie, et pour toujours! c'était le fait saillant, celui qui dominait toute chose dans le trouble inexprimable de ses pensées ; quant à la cause de cette détermination subite, quant à ses conséquences et à sa part de responsabilité dans cet événement, tout cela, pour l'instant, restait vague en lui, et, dans l'impossibilité où il était de raisonner ou de réfléchir, s'effaçait devant le coup brutal de la séparation.

A peine en selle, il partit à fond de train et l'animal, naturellement très vite, affolé par la cravache et l'éperon, arriva comme une flèche au carrefour des Croisettes; mais là, il dut ralentir son allure, car de nombreuses voitures, qui se rendaient au marché d'Abbeville, encombraient la route. Partout où il le pouvait, Gilbert forçait le passage au risque de se tuer. Autant par respect que par crainte, les paysans, qui le connaissaient tous, se rangeaient le plus possible devant ce cavalier furieux qui chargeait littéralement; mais les bestiaux et les troupeaux de moutons n'y mettaient pas la même bonne volonté : alors, debout sur ses étriers, il regardait droit devant lui, cherchant vainement la silhouette de Madeleine à l'horizon. Il descendit la dangereuse pente du mont Caubert, dans une éclaircie de voitures, avec une rapidité vertigineuse; le cuir de la selle craquait dans les foulées furieuses de la bête haletante et un faux pas les eût tués tous les deux. Encore un ralentissement forcé à l'octroi, puis enfin il arriva à la gare, et, jetant la bride aux mains d'un homme de peine, il entra dans les salles d'attente et les parcourut du regard ; elles étaient vides. Alors il s'arrêta, sentant son exaltation tomber, avec le besoin de se ressaisir et de rassembler ses idées ; aucun train de voyageurs n'était attendu avant une heure, dans quelque direction que ce fût, et il hésitait sur ce qu'il allait faire, quand le chef de gare, sortant de son bureau, se trouva face à face avec lui.

— Ah! monsieur le marquis, dit-il en le saluant, vous êtes bien matinal, mais pas autant que Mlle Madeleine.

Si robuste qu'il fût, le jeune homme sentit ses jambes fléchir sous lui ; il eut cependant la présence d'esprit, connaissant la province, de masquer son impatience sous un prétexte.

— Eh oui, dit-il, nous étions inquiets de savoir si elle avait pu arriver à temps pour le train.

— Oh! largement, monsieur le marquis, et Mlle de Castéran est même à Paris depuis un bon quart d'heure, dit l'homme en jetant un regard sur l'horloge.

— Allons, c'est bien, fit Gilbert; je vous remercie.

Et après quelques paroles banales, il sortit.

Devant la gare, l'homme de peine promenait le cheval couvert de sueur, et dont les flancs saignaient des morsures de l'éperon. Gilbert lui donna un pourboire, se remit en selle et regagna le chemin des Alleux ; mais il rencontrait trop de gens de connaissance et, craignant de laisser deviner son état d'esprit, il prit, au sortir d'Abbeville, la route, plus longue, mais déserte, qui passe par Moyenneville et rejoint les Alleux par Béhen.

Il allait au pas de sa monture et la bride flottante, en proie à une douleur profonde, la tête vide et comme serrée dans un étau; arrivé au bouquet d'ormes de la Croix-qui-Corne, il descendit de cheval et s'assit sur une borne renversée. Alors, se rappelant qu'il avait à peine parcouru le quart de la lettre de Madeleine, il la tira de sa poche et la lut complètement; parfois le sens lui échappait dans le désarroi de son esprit; il reprenait alors les phrases, et quand il eut fini cette lecture, quand tous les mots furent entrés dans son cerveau comme autant de pointes d'acier, les larmes lentement lui montèrent aux yeux, ces larmes d'homme que les grandes douleurs ont seules le privilège de

faire couler, et, les lèvres collées à la boucle de cheveux de Madeleine, encore imprégnée du parfum léger de la jeune fille, il pleura silencieusement.

Au loin, devant lui, s'étendait un panorama magnifique, baigné dans la brume laiteuse d'une claire matinée d'automne ; les bois, les villages et les plaines se déroulaient à l'infini, jusqu'à la mer lointaine, et sur cette vaste étendue où tant d'hommes avaient traîné le lourd fardeau des misères humaines, jamais douleur plus profonde n'avait plus cruellement saigné.

Il voyait enfin clairement les choses : c'était la scène de la veille, c'était cet emportement de sa passion auquel il n'avait pas su résister qui avaient dicté à la jeune fille cette résolution suprême. Où était-elle maintenant ? Dans quel asile s'était-elle réfugiée ? Où la chercher ? Comment la reprendre ? Oh ! s'il pouvait la revoir, s'il pouvait la ramener, de quel respect désormais il saurait l'entourer ! Mais une autre voix, celle de sa conscience, lui disait qu'elle avait eu raison de fuir et que, seul, l'héroïsme de ce départ les sauvait de la chute inévitable et fatale.

Longtemps il resta ainsi, dans une détente de tout son être, dans cet anéantissement du corps et de l'esprit qui suivent les grands bouleversements de l'âme ; puis le sentiment de la vie réelle lui revint et, reprenant sa route, il rentra au château.

Jamais le vestibule, le grand escalier ni les corridors qu'il traversait ne lui avaient paru aussi vides, malgré les serviteurs nombreux qu'il rencontrait ; l'idée que Madeleine n'était plus là, qu'elle ne reviendrait jamais peut-être, suffisait à faire pour lui un désert de cette vaste demeure, pourtant pleine de vie et de mouvement. Il alla droit à la chambre de la jeune fille, hésita un instant, puis il y pénétra et poussa le verrou intérieur.

La pièce était telle que Mlle de Castéran l'avait lais-

sée; son parfum y flottait encore, épars dans l'air; sur son petit bureau Louis XVI, près d'une bougie presque entièrement consumée, quelques feuilles de papier à lettre étaient restées, et sur l'encrier reposait le porte-plume d'ébène et d'argent avec lequel elle avait écrit ses lettres d'adieu. Et partout des traces de sa vie de chaque jour : des fleurs cueillies par elle, des coussins qu'elle avait brodés, un ouvrage inachevé; dans un vide-poche sur la cheminée, des épingles d'or, de petits bijoux d'un usage quotidien; ces mille riens qui servent à toute heure du jour, et auxquels il semble que ceux qui sont morts ou partis sans retour ont laissé une parcelle vivante d'eux-mêmes.

Pendant douze ans, Madeleine avait habité cette chambre. Sous la table de milieu sur laquelle elle faisait ses devoirs quand elle était enfant, ses pieds avaient profondément rayé le parquet, et, si soigneuse qu'elle eût toujours été, il y avait sur le drap vert des taches d'encre que Gilbert connaissait bien, et qui dataient du temps où jadis, pendant les vacances, il l'aidait en cachette à remplir sa tâche pour qu'elle fût libre plus tôt. Il regardait la petite bibliothèque en bois de rose dans laquelle les livres d'étude se mêlaient à d'autres, et partout elle revivait pour lui, dans le réveil tumultueux des innombrables souvenirs de leur commune enfance.

Et elle était partie! Jamais elle ne reviendrait dormir sous ce toit; jamais plus elle n'inclinerait vers cette table son cher visage; jamais plus la glace ne refléterait ses yeux admirables, si doux sous les boucles d'or de sa merveilleuse chevelure. Ah! l'horrible douleur! et tandis qu'il vivrait au milieu de tous les raffinements d'un luxe qu'il n'avait pas souhaité, et qui lui était plutôt à charge, elle irait de mansarde en mansarde, plus pauvre que la dernière des servantes, soigner, de ses mains patriciennes, les misères éternellement renais-

santes de la triste humanité. Et c'était lui qui était la cause de ce sacrifice; s'il avait eu le même courage qu'elle, s'il avait souffert en silence comme elle avait su le faire, elle n'eût point été obligée de fuir!

Il endurait un véritable martyre; il lui semblait toujours être arrivé à l'apogée du mal et pourtant son mal était plus cruel encore l'instant d'après. Mais une épreuve dernière lui était réservée : comme il tournait la tête, il vit sur le lit non ouvert de Madeleine la trace de son corps; il comprit qu'elle ne s'était pas couchée, et en songeant à cette nuit d'insomnie, à cette veillée douloureuse, il sentit son cœur se déchirer. Penché sur l'oreiller qui avait moulé la tête de la jeune fille, il y trouva encore la trace de ses larmes; alors, avec un sanglot, il s'abattit sur les genoux, le visage enfoui dans les draps.

Il était là depuis un moment déjà, oublieux de toute chose, quand une main se posa sur son épaule; il se releva brusquement, Mme de Brisemont, entrée par une porte dérobée qui communiquait avec son appartement particulier, était devant lui.

— Observez-vous davantage, Gilbert, dit-elle de son ton glacial ; d'autres que moi auraient pu vous surprendre!

Elle était impassible, comme si rien de nouveau n'était survenu dans sa vie, comme si l'enfant qu'elle avait adoptée, élevée, puis impitoyablement sacrifiée, et qui venait de partir, n'avait jamais tenu la moindre place dans son cœur; et, devant cette hautaine indifférence pour la souffrance et le mal d'autrui, Gilbert sentit monter en lui la colère.

— Eh bien, ma mère, êtes-vous contente? dit-il d'une voix dont il ne cherchait pas à modérer l'âpreté ; à la mort de mon frère Philippe, il vous restait deux enfants, Madeleine et moi, et, sans pitié ni pour l'un ni pour l'autre, vous les avez frappés du coup

le plus cruel qui pût les atteindre. Vous saviez que Madeleine m'aimait et, au nom de la reconnaissance, vous avez arraché à sa grandeur d'âme la promesse de me taire son amour, sachant bien que, si j'avais pu me croire aimé d'elle, personne n'eût pu me contraindre à en épouser une autre, et vous avez fait sciemment son malheur en même temps que le mien!

— J'ai fait ce qu'il était nécessaire de faire dans l'intérêt de ma maison et ce que je considérais comme mon devoir, répondit-elle, et je vous refuse, à vous, comme à tout autre, du reste, le droit de juger mes actes.

— Je le prendrai pourtant, ma mère, ce droit que vous me refusez ; mon langage peut vous surprendre, mais je ne suis plus le séminariste ignorant de la vie que j'étais naguère : la douleur morale mûrit l'homme et j'ai vieilli de quinze ans durant l'année qui vient de s'écouler. Tant que j'ai pu me croire seul frappé, j'ai souffert en silence, mais aujourd'hui que la vérité m'est connue, aujourd'hui que Madeleine, désespérée, s'est ensevelie dans un couvent ; aujourd'hui que ma vie est devenue, comme la sienne, un supplice de chaque jour et de chaque heure, j'ai le droit de vous dire que votre œuvre est mauvaise, et que la responsabilité de ses conséquences, dans le présent comme dans l'avenir, retombera sur vous!

— Je n'ai jamais reculé devant aucune responsabilité, et je les accepte toutes, de quelque nature qu'elles soient! dit-elle.

— Il en est parfois, ma mère, qui pèsent aussi lourd qu'un châtiment, puisse Dieu vous épargner celles-là; quant à cette chambre, j'entends qu'elle reste dans l'état exact où Madeleine l'a laissée; je veux, fût-elle absente pendant des années, que le jour où elle y reviendra, elle puisse voir qu'elle n'a jamais un instant cessé de faire partie de la famille, ni perdu sa place

à mon foyer ; je donnerai à cet égard les ordres nécessaires, et celle ou celui qui s'aviserait d'aller à l'encontre me ferait souvenir que je suis le seul maître ici, ce que j'ai parfois trop oublié !

X

Le départ subit de Mlle de Castéran fut bientôt connu de tout le pays, et peut-être eût-il prêté à des suppositions malveillantes si deux domestiques n'avaient assisté à la scène qu'Angèle avait faite à Madeleine au château, et dont Gilbert n'avait entendu que l'épilogue dans le parc.

Il fut donç avéré partout que la jeune fille avait dû se retirer devant la méchanceté, bien connue du reste, de la nouvelle marquise ; on la plaignit et on la regretta, car elle était très aimée, aussi bien des domestiques que des pauvres et des paysans, et sa réputation n'eut point à souffrir de cet événement.

Les jours qui suivirent furent particulièrement cruels pour Gilbert. Il était en proie à des crises d'abattement suivies de révoltes furieuses durant lesquelles l'idée le prenait d'aller à Paris, de remuer ciel et terre et de semer l'or à pleines mains pour tâcher de découvrir la retraite de Madeleine et de la ramener. Puis, à la réflexion, il comprenait l'inanité d'une tentative de ce genre, l'échec certain de ses démarches ; quand bien même il la retrouverait, quand bien même il la déciderait à revenir, est-ce que cette amitié pleine de tendresse, de confiance et d'abandon, qui avait été la leur pendant tant d'années, n'avait pas été à tout jamais détruite par le mutuel aveu de leur amour ? Il sentait bien qu'elle ne pourrait plus renaître et que Mlle de Castéran avait eu raison de fuir ; il sentait bien maintenant que désormais la vie commune les

mènerait fatalement à l'adultère, qu'il l'aimait autant avec ses sens qu'avec son cœur, qu'il la désirait de toutes ses forces, et que cette chimère d'une platonique tendresse n'était qu'un rêve, dont il s'était lui-même sincèrement bercé, mais qui s'était évanoui sans retour au contact des lèvres de Madeleine.

Tout s'était écroulé autour de lui, et dans cette faillite absolue de l'espérance, dans l'angoisse du présent, dans le vide béant de l'avenir, il aurait voulu cesser d'être pour cesser de souffrir. Et pourtant, avec cet illogisme absolu des amants malheureux, il semblait prendre à tâche d'approfondir et d'aviver sa blessure, et il se grisait sans cesse à cette coupe du souvenir qu'un génie malfaisant semblait remplir à plein bord pour lui.

Il ne pouvait faire un pas sans rencontrer quelque chose qui lui rappelât Madeleine et, loin de fuir alors, il s'abandonnait au charme cruel des plus douloureuses évocations.

Que d'heures il avait passées, songeant à elle, déchiré de regrets et de remords, et se demandant quelle devait être sa vie, à elle si aimante et si tendre, dans ces maisons religieuses dont il connaissait par expérience la glaciale tristesse! Il espérait parfois aussi une lettre de l'absente, un mot qui eût, croyait-il, allégé son angoisse et qui n'eût fait en réalité qu'exaspérer ses regrets.

Mais ses heures les plus pénibles et les plus chères étaient celles qu'il passait dans la chambre de Madeleine. Lorsqu'il était seul au château, il pénétrait dans cette pièce dont il avait une clef, et là il revivait le passé. Comme dans toutes les anciennes demeures où la place n'était pas, ainsi qu'à présent, étroitement mesurée, la chambre, très vaste, possédait de nombreuses armoires, et un jour Gilbert, en ouvrant par hasard une porte dissimulée sous la tenture, se trouva

en face des robes et des costumes de Mlle de Castéran pendus à des portemanteaux, et il ressentit à cette vue une impression horriblement douloureuse.

Clairs ou sombres, vêtements d'hiver ou d'été, tous gardaient la forme vague du corps qu'ils avaient voilé et recélaient dans leurs plis son délicat parfum d'iris.

Il eut un cri sourd, et étreignant à pleins bras les étoffes légères, aspirant à pleins poumons les effluves troublants qui s'en exhalaient, il eut pendant une seconde l'illusion de la serrer dans ses bras.

Longtemps il contempla ces vêtements qu'il connaissait tous, et dont chacun faisait renaître pour lui la silhouette de Madeleine dans les occupations journalières de la jeune fille; visions lumineuses un moment apparues dans des cadres divers : dans l'ombre du bois, par les chemins fleuris du hameau, parmi les antiques tapisseries du salon; fraîches parures de jeunesse que la bure, et peut-être le cilice, remplaçaient maintenant. Et en cette minute suprême il atteignit le sommet de son calvaire.

Des jours suivirent, puis des semaines, puis des mois; il pâlissait, le pli de son front se creusait davantage et des fils d'argent striaient sur les tempes la masse bleuâtre de ses cheveux bouclés. Il n'avait même pas la consolation, chère à celui qui souffre, de pouvoir crier son mal, et l'impérieuse nécessité où il se trouvait de dissimuler son chagrin l'aggravait encore; aussi cherchait-il le plus possible la liberté dans la solitude. Angèle le contrariait peu sous ce rapport; elle vivait de son côté, apportant dans ses relations avec les gens qu'elle fréquentait cette facilité de liaison, de brouille et de raccommodement particulière au peuple et qui était une de ses tares ataviques. Chaque soir, pendant le dîner, elle vidait son sac de méchancetés et de médisances provinciales, et comme Gilbert, qui avait renoncé à toute espérance de la modifier, la laissait

entièrement libre de parler ou d'agir, leurs rapports étaient supportables. Plus fine, elle eût rapidement deviné l'état d'âme de son mari; mais ses facultés d'observation étaient assez limitées, et le départ de Madeleine, qu'elle croyait son œuvre et qui la comblait de joie, éveilla d'autant moins de soupçons en elle que, dans le trouble de sa conscience, jamais Gilbert ne parlait de Mlle de Castéran.

L'automne avait ramené ses tristesses sur les vastes plaines de la Picardie et presque chaque jour le marquis se perdait dans de longues promenades à pied ou à cheval; il allait solitaire dans la pluie des feuilles mortes, sous les rafales qui balayaient l'immense plateau, affolaient les ailes des moulins et faisaient gémir les arbres des routes.

Parfois il poussait jusqu'aux interminables marais de Longpré dont la mélancolie plaisait à son chagrin. Sous les lourdes nuées, les étangs d'un gris sombre, entourés de peupliers jaunis, semblaient des miroirs d'étain dans des cadres d'or; les roseaux flétris s'étendaient en files interminables sur les rives, et lorsqu'un souffle passait, ridant les eaux mornes, tous courbaient la tête comme sous le poids d'une silencieuse malédiction. Les collines d'un bleu sombre, ardoisé, découpaient leurs cimes dentelées sur l'horizon lointain, et de pauvres chaumières étaient semées de place en place sur les chaussées de ces tristes marécages; des fumées s'en échappaient, qui tantôt montaient vers le ciel, tantôt traînaient lourdement à la surface des eaux.

Il s'arrêtait alors, droit sur sa selle, le regard perdu au loin dans l'amoncellement des nuées, et son esprit retournait vers l'absente. Souvent il descendait de cheval devant une pauvre demeure placée à l'angle d'un étang, et qui était généralement le point terminal de sa promenade. Un jeune ménage l'habitait; l'homme tirait de la tourbe, la femme tissait des trames pour les

filatures d'Amiens; et deux petits enfants à moitié nus, mais robustes et gais, jouaient sur le seuil. Fréquemment Gilbert entrait là, après avoir attaché son cheval à la barrière, et causait avec ces gens. Ils étaient pauvres entre les plus pauvres et semblaient heureux cependant, très unis et très affectueux l'un pour l'autre; et, à la vue de ce bonheur fait d'une misère partagée, le marquis sentait son cœur se serrer en songeant qu'avec bien peu de chose, aussi simples de goûts que Mlle de Castéran et lui l'étaient, ils auraient pu vivre heureux.

Les deux enfants étaient un garçon et une fille qui s'appelait Madeleine, et Gilbert la prenait sur ses genoux et jouait parfois avec elle pour le plaisir douloureux de prononcer tout haut ce nom qu'en lui-même il répétait éternellement tout bas. La chaumière tombait en ruines et, quand il sut qu'elle leur appartenait, il la fit réparer et agrandir d'une écurie où il mit une vache et un cheval; et comme ces pauvres gens le remerciaient éperdument et lui demandaient son nom :

— Celle qui vous donne cela s'appelle Mlle Madeleine comme votre fille; c'est elle qu'il faut remercier en pensée et non pas moi, répondit-il.

Et il était si grave en leur parlant de la sorte que, malgré leur simplicité, ils devinèrent qu'un grand chagrin se cachait sous ces paroles et se turent.

Parfois, tandis qu'il retournait aux Alleux, les nuages, las de traîner lourdement sur la plaine et les étangs comme des oiseaux de deuil aux ailes fatiguées, crevaient en des torrents de pluie et, sous l'averse qui lui cinglait le visage, il sentait une sorte d'apaisement se faire en lui, comme si le trouble de son âme cédait devant le tumulte des éléments.

Un soir qu'il revenait à pied de Martaineville, il rencontra le comte d'Avaincourt; il avait pour le vieillard une grande affection que celui-ci lui rendait bien,

et souvent, dans ce besoin de confidence particulier à ceux que ronge un chagrin, il avait été sur le point de parler et de tout dire; une pudeur dernière l'avait arrêté. Mais il était ce jour-là si las de la vie et si désespéré que sur un mot du comte, sur un regard de lui plein d'une affectueuse interrogation, le secret enseveli depuis si longtemps au plus profond de son cœur s'en échappa subitement. Il lui dit ce qu'il n'eût peut-être pas dit à un prêtre, dans la certitude que celui qui l'écoutait avait de la vie une expérience trop grande pour ne pas le comprendre et ne pas compatir à sa souffrance; et cela fut pour lui un allégement profond, la sensation d'un écrasant fardeau dont un bras secourable venait enfin de prendre une part.

La vie s'écoulait, lente et monotone pour Gilbert qui vivait très retiré, rapide et agitée à l'excès pour sa femme très lancée dans cette société affolée de jouissances qui semblait, durant les dernières années du second empire, mettre les bouchées doubles dans le pressentiment que le festin ne serait pas de longue durée.

Tandis qu'à Paris les princes et les rois venaient saluer l'empereur à l'apogée de sa puissance et à la veille de sa chute; tandis qu'ils flattaient l'impérial enfant pour lequel, à la même heure peut-être, un sauvage, assis tout nu dans la brousse du Zoulouland, forgeait entre deux pierres le fer d'une sagaie, en province, les préfets et les sous-préfets semblaient avoir pour mot d'ordre de répandre et d'encourager à tout prix ce besoin de plaisir, cette soif de luxe et de fêtes qui partaient de la capitale pour rayonner sur la France entière.

Bien que le département de la Somme fût très divisé d'opinion, Angèle, qui avait par son mari et par son père un pied dans chaque camp, ne manquait aucune occasion de se montrer et d'éblouir les gens de

son luxe, et elle ressentait à ce jeu des satisfactions d'amour-propre qui donnaient ample pâture à son orgueil et suffisaient à son ambition. Elle s'était éprise aussi d'une belle passion pour les chevaux, s'intéressait aux courses et faisait de l'équitation; mais son plus grand plaisir était de conduire elle-même, et robuste, la poigne solide, elle éprouvait une jouissance singulière, avec son instinct de combativité et sa nature emportée et violente, à lutter avec la brutalité inintelligente du cheval et à la vaincre.

Ils passèrent une partie de l'hiver à Paris, puis le printemps les ramena aux Alleux; ils voyagèrent durant l'été, ensuite ce fut l'automne, et le cycle d'une année complète fut révolu depuis le départ de Madeleine. Chaque saison avait amené pour le marquis des éphémérides douloureuses, et chaque jour aussi; car si les feuilles avaient poussé dans les bois pour s'épanouir au soleil de juillet, puis jaunir et tomber ensuite au givre de novembre, son amour et sa souffrance étaient restés les mêmes, éternellement vivaces en lui.

Personne au château ne prononçait le nom de Mlle de Castéran; son souvenir en effet était un remords inavoué pour Mme de Brisemont, et Angèle la détestait trop pour en jamais parler. Seuls le comte d'Avaincourt et Gilbert causaient d'elle entre eux, mais toutes les démarches tentées par celui-ci pendant son séjour à Paris pour découvrir sa retraite avaient été vaines; l'abbé Maigret lui-même avait échoué, car, pour celles qui veulent disparaître du monde, les couvents ont encore à notre époque des retraites aussi inviolables que des tombes et des silences d'*in pace*.

Puis des mois et des mois passèrent, toujours pareils pour Gilbert dans sa désespérance de toute chose et le printemps de 1870 arriva. Sous la lumière argentée d'un ciel que devait bientôt assombrir la fumée des batailles et des incendies, germèrent des moissons qui

ne devaient point connaître la faux, et les prés revêtirent leur parure d'émeraude en attendant la pourpre des hécatombes.

Par une belle journée du commencement de mai, Gilbert revenait à cheval d'Huchenneville, où il était allé montrer à l'abbé Maigret un document historique très curieux trouvé dans la bibliothèque du château, lorsqu'il aperçut au loin sur la route d'Abbeville, dans un nuage de poussière, une voiture qui arrivait à fond de train. La distance était trop grande encore pour qu'il en pût distinguer la forme et la couleur, mais il était visible que les chevaux étaient emportés et que la personne qui les conduisait n'en était plus maîtresse. L'attelage traçait d'incessants zigzags d'un côté de la route à l'autre, et les deux chevaux, s'excitant mutuellement, donnaient leur maximum d'efforts et de vitesse. Instinctivement le marquis lança sa monture à travers champs au-devant de cette avalanche, prévoyant une catastrophe d'autant plus probable qu'un fossé bordait la route, et comme il approchait il eut un choc au cœur et un éblouissement en reconnaissant la voiture d'Angèle; son père, assis à côté d'elle, se cramponnait des deux mains à la banquette, tandis que la jeune femme, renversée en arrière dans un effort désespéré, sciait la bouche des chevaux pour les arrêter. Peut-être y fût-elle parvenue, car un moment il sembla à Gilbert qu'ils ralentissaient leur course; mais, comme ils arrivaient à la hauteur du moulin de Villers, ils s'effrayèrent de l'ombre mouvante des ailes que le soleil projetait sur le sol, et brusquement ils repartirent à toute vitesse, se jetèrent sur la gauche, escaladant le talus de la route pour verser ensuite dans la fossé. Gilbert n'était pas à plus de cent mètres d'eux; un instant, du haut de sa selle, il vit la voiture et les chevaux rouler pêle-mêle, puis l'un d'eux rester à terre, tandis que l'autre, les traits brisés lui battant les

flancs, repartit à fond de train dans la direction des Alleux. Dans les champs, les paysans accouraient. Il sauta à terre : devant lui Joriaux gisait, le crâne broyé sur une borne qu'il avait éclaboussée de sa cervelle, et Angèle était étendue sans connaissance à côté de son père, un mince filet de sang coulant de ses durs cheveux noirs. A genoux près d'elle, il l'appelait vainement, et comme il lui soulevait la tête, il sentit une source chaude couler goutte à goutte sur sa main.

Autour d'eux se pressaient des femmes et des hommes qui tous le connaissaient; l'un d'eux courut au moulin sur un mot de lui et en revint avec un matelas sur lequel on étendit la jeune femme dont le sang filtrait de quelque lésion profonde cachée sous l'épaisse chevelure. Le marquis, s'adressant alors à un jeune homme des Alleux récemment revenu d'un régiment de dragons où il avait fait son temps :

— Boulanger, lui dit-il, prenez mon cheval, galopez jusqu'à Huppy et ramenez au plus vite le docteur Leprince. On le trouve généralement à cette heure, mais si par hasard il était sorti, vous retourneriez au galop à Abbeville et vous iriez chez le docteur Lacassagne, ou chez n'importe lequel en cas d'absence, et dites, en passant au chateau, que l'on m'envoie immédiatement le grand break.

— Oui, monsieur le marquis, dit l'homme en sautant en selle.

Puis on porta la jeune femme, sur une large échelle en guise de civière, jusqu'à la chaumière du meunier; alors, aidé de la femme de ce dernier, il dégrafa le corsage d'Angèle et enleva le corset le plus doucement qu'il put; quelques plaintes sourdes échappèrent à la blessée. Il écouta le cœur qui battait faiblement, et il constata qu'elle portait au côté droit de la poitrine une large plaie contuse qui bleuissait déjà, et s'étendait jusqu'au-dessous du sein ferme et blanc. Vainement il

tenta de lui faire reprendre connaissance par tous les moyens en son pouvoir; elle restait immobile, en proie à une sorte de coma, les yeux clos, avec ce sang qui filtrait toujours des cheveux. Un instant il sortit alors s'enquérir de Joriaux, dont la mort était certaine du reste. Le corps était étendu sous un hangar; le pariétal gauche complètement enfoncé avait livré passage à la cervelle qui avait jailli par l'énorme blessure, maculant les cheveux gris du vieil usurier; son regard fixe dans sa face énergique et volontaire témoignait d'un sentiment de profonde terreur, comme s'il avait eu, dans la minute suprême, quelque terrifiante vision de l'au-delà!

Le marquis ferma lui-même ces yeux qui avaient tant de fois contemplé d'un regard indifférent la misère et la douleur des autres, et qui ne devaient plus rien voir désormais; puis il ramena sur la poitrine les deux mains qui restaient largement ouvertes, comme si elles voulaient laisser fuir et couler, à travers leurs doigts écartés, tout l'or qu'elles avaient compté jadis, et dont Joriaux redoutait peut-être maintenant le témoignage accusateur.

Une pitié profonde serrait le cœur de Gilbert; si peu d'affinité qu'il y eût entre lui et son beau-père, sur la véritable nature duquel bien des soupçons déjà s'étaient élevés dans son esprit, il n'avait eu avec lui que de bons rapports, car l'homme, infiniment plus fin, d'esprit plus délié, et plus maître de lui que sa fille, avait toujours témoigné à son gendre une cordiale sympathie, peut-être aussi parce qu'il connaissait mieux que personne le caractère d'Angèle et savait combien Gilbert devait en souffrir.

Puis il revint à la blessée toujours évanouie. Son visage avait cette fixité dure qu'il lui connaissait dans la colère, avec les lèvres serrées et la bouche abaissée des coins; un souffle imperceptible s'échappait des narines pincées, mais le sang avait cessé de couler, et

près d'elle la femme et la fille du meunier restaient immobiles et silencieuses dans l'horrible angoisse de l'attente.

Le marquis s'était assis près du lit et tenait la main d'Angèle dans les siennes; ce matin encore, en le quittant pour aller déjeuner à Abbeville chez son père, elle avait eu avec lui une de ces sorties brutales et grossières dont elle était coutumière, et qui rendaient l'existence insupportable à ceux avec lesquels elle vivait; mais tout ce qu'il avait souffert d'elle, tout le mal que sa basse méchanceté lui avait fait, il l'oubliait en ce moment devant cette menace de mort, devant cette femme pleine de vie l'instant d'avant et maintenant semblable à un cadavre, et sa gorge se serrait.

Couché en pâté sur une huche, les yeux ronds, un chat impassible contemplait cette scène, tandis qu'une grande horloge, au cadran violemment enluminé, sonnait lentement et solennellement quatre heures dans le silence de la pièce; et Gilbert sentait une leçon terrible en sa simplicité se dégager des choses.

Cette fille d'un père millionnaire parti de très bas, si orgueilleuse de sa haute fortune, désireuse à tout prix de faire oublier son origine et rejetée par le hasard, peut-être à son heure dernière, dans ce pauvre intérieur, agonisant sur ce lit misérable taché de son sang, où ses vêtements luxueux, l'or de ses bijoux, faisaient une tache étrange et imprévue, lui rappelait, mieux qu'aucun sermon des Pères de l'Eglise, la vanité des biens de ce monde et l'égalité de tous devant la mort.

Dehors, dans la cour, les paysans causaient à voix basse avec le meunier qui avait embrayé son moulin, dont les ailes aux toiles rougeâtres traçaient sur le ciel une vaste croix de Saint-André.

A ce moment le galop d'un cheval tira le marquis de sa douloureuse attente : c'était le docteur Leprince.

Ancien médecin militaire retiré à Huppy où il était né, d'expérience médiocre dans les maladies courantes, il avait une grande pratique des blessures et de la chirurgie, ayant fait toutes les campagnes de l'empire, depuis la Crimée jusqu'au Mexique.

Gilbert était sorti rapidement au-devant de lui; il le trouva penché sur le cadavre de Joriaux étendu sur de la paille, mais son inspection fut rapide.

— Votre beau-père est mort, monsieur le marquis, dit-il; il a été tué sur le coup. Voyons donc de suite Mme la marquise sans perdre un instant.

Ils rentrèrent alors et, rapidement, avec une grande adresse, il se livra à un examen attentif de la jeune femme. Sauf quelques écorchures, elle n'avait rien aux bras ni aux jambes, pas de fractures; mais sous la plaie contuse du côté droit il reconnut deux côtes brisées dont les esquilles pouvaient, cela était à craindre, avoir lésé le poumon; il écouta alors la respiration, faible mais régulière, d'Angèle, et fit un mouvement d'épaules.

— Il n'y a pas de congestion pour l'instant et nous tâcherons de l'éviter, dit-il. L'hémorragie abondante du crâne a fait peut-être une heureuse diversion sous ce rapport, et s'il n'y avait que cette blessure, je ne m'en tourmenterais guère; mais cet état comateux m'inquiète. Voyons la tête.

Alors, coupant avec des ciseaux les cheveux grumeleux de sang, il mit à jour une longue entaille qui avait tranché le cuir chevelu mais ne paraissait pas intéresser les os.

— Il doit y avoir autre chose encore; ceci n'est qu'une coupure occasionnée par le marchepied de la voiture probablement, et ne peut causer cet évanouissement persistant.

Il se pencha alors et regarda l'intérieur des deux oreilles; du sang suintait de l'oreille gauche, mélangé à une sorte de sérosité.

— Ah! dit-il, je m'en doutais; il y a une fracture de la base du crâne intéressant le rocher... Ceci est particulièrement grave!

Il y eut un silence; les deux hommes se regardèrent un moment face à face. Gilbert alors lut dans les yeux du médecin ce que celui-ci n'osait lui dire et il se sentit frissonner.

—Je ne doute point, docteur, de votre grande expérience, reprit-il, mais une erreur n'est-elle point possible?

— Hélas! non, monsieur le marquis. Voyez : il y a écoulement de sang et de liquide céphalo-rachidien par l'oreille et rupture du tympan; c'est une preuve indéniable et certaine de ce que j'avance : la situation de Mme de Brisemont est presque désespérée.

Il mit un temps entre ces deux derniers mots comme pour préparer Gilbert à ce cruel arrêt.

— Mon Dieu! s'écria le jeune homme, sauvez-la, docteur, sauvez-la à tout prix! tentez l'impossible!

Et ce cri fut sincère, et pas un instant il n'eut l'idée que la mort d'Angèle lui permettrait peut-être de retrouver et d'épouser Madeleine.

— Ah! dit le vieux médecin, s'il n'y avait que la blessure de la poitrine, je répondrais presque de le faire; mais ceci est terrible, monsieur de Brisemont, et je vous dois la vérité : j'ai vu dans ma carrière militaire bien des fractures du crâne et la guérison en est si rare que l'on peut la considérer comme une exception quasi miraculeuse!

— Nous devons tout tenter, docteur; la marquise est jeune et particulièrement robuste, et je vais demander par dépêche le docteur Nélaton, chirurgien de l'empereur, ou tout autre que vous me désignerez.

— Non, pas d'autre, le choix est bon; et si Mme de Brisemont peut être sauvée, Nélaton est seul capable de le faire. Mais il faut se hâter. Je vais pour l'instant

pratiquer un pansement sommaire et nous pourrons transporter Mme la marquise au château.

Pendant qu'un express portait la dépêche à Abbeville, Angèle toujours sans connaissance était installée dans le break; le matelas avait été posé sur une porte dégondée mise en travers des banquettes, et la voiture revint au pas aux Alleux; derrière elle, sur un chariot, dont le plancher était couvert d'une épaisse couche de paille, étendu sous un drap blanc, venait le cadavre de Joriaux.

La première nouvelle de cette catastrophe avait frappé Mme de Brisemont d'une sorte de stupeur; mais cette impression avait été brève, et une joie secrète et profonde lui avait succédé.

Joriaux mort!... mort!... Ce mot terrible revenait comme une note caressante et douce, le son d'une cloche d'allégresse; c'était le triomphe définitif cette fois, c'était la rentrée dans le monde parisien, le retour complet à la grande vie, et cet événement, que la robuste santé de l'homme semblait devoir reporter à une époque lointaine, venait de se produire au moment le plus inattendu. Il avait été discret en somme, pensait-elle, et se retirait en temps voulu pour laisser aux autres la jouissance de sa fortune; et, bien que cette retraite fût involontaire, il y avait lieu, tout de même, de lui en tenir compte; elle rachetait en partie ses torts passés et ses imperfections! D'autre part, qu'Angèle survécut ou non à ses blessures, cela n'avait point d'importance maintenant, puisque, par le fait de la survie, elle héritait de son père et que Gilbert, par son contrat de mariage, héritait d'elle! Le reste ne comptait pas!

Au château et dans les environs, l'émotion était profonde; la nouvelle s'était répandue avec une extraordinaire rapidité et, bien que Joriaux et sa fille fussent peu aimés, la fin tragique du père et la menace de

mort suspendue sur la tête d'Angèle leur attiraient la compassion. L'abbé Maigret et le comte d'Avaincourt étaient arrivés les premiers, et c'étaient eux qui aidaient Mme de Brisemont à recevoir les visiteurs et à répondre aux envoyés des châteaux voisins, car Gilbert, installé au chevet de la blessée, se refusait à la quitter un instant.

Le docteur Nélaton avait annoncé son arrivée pour le lendemain matin, mais il ne pouvait être aux Alleux avant midi, et il y avait jusque-là des heures longues et douloureuses à passer. Gilbert avait demandé avec insistance au médecin d'Huppy de rester la nuit au château dans la crainte d'une complication, et il y avait consenti, par égard pour le marquis, mais sans se faire la moindre illusion sur l'état désespéré d'Angèle. En effet, la situation de la jeune femme était toujours la même; elle restait plongée dans un coma absolu; le pouls et la respiration se maintenaient, mais c'étaient là les seuls signes de vie qu'elle donnât, et la paupière, lorsqu'on la relevait, laissait voir l'œil atone et sans expression. Quant aux soins, ils consistaient simplement à renouveler les compresses d'eau glacée qu'on lui mettait sur la tête pour tâcher d'empêcher l'inflammation des méninges; il n'y avait rien d'autre à tenter. Gilbert avait installé pour la nuit le docteur Leprince dans un boudoir confinant à la chambre, et dans la vaste pièce, que la lampe sous son abat-jour laissait presque entièrement dans l'ombre, le silence n'était troublé que par le bruit de la pendule qui comptait dans sa marche implacable les minutes et les secondes.

Le marquis de temps en temps se penchait sur sa femme, écoutant sa respiration; elle était tellement semblable à une morte, dans sa pâleur et son immobilité, qu'il lui semblait toujours que ce souffle si faible allait brusquement cesser. Si la mort nous surprend, même lorsque nous la savons prochaine, à plus forte

raison est-elle terrifiante lorsqu'elle arrive brutale et inopinée. Gilbert avait l'impression de se débattre dans un cauchemar. Son beau-père mort, Angèle mourante, frappés tous deux en pleine force et en pleine santé, et cela dans la même minute; il n'y pouvait croire! Et devant la brutalité de cet événement, devant sa forme terrible et sanglante, il oubliait les défauts de la jeune femme, son manque de cœur, sa dureté, son intraitable caractère, sa nature haineuse et mauvaise et les tristesses sans nombre de leur ménage.

Tout cela s'effaçait de sa mémoire en ce moment; et puis était-il bien de ceux qui ont le droit de jeter la première pierre? Etait-il lui-même sans reproche vis-à-vis d'elle? Avait-il lutté comme il le devait contre son amour pour Madeleine? Et le remords lui revenait de cette dernière heure passée au bord de l'étang, de ce baiser où leurs âmes s'étaient mêlées autant que leurs lèvres, baiser que fuyait Madeleine d'abord et qu'il lui avait imposé, et de cet instant suprême où le hasard, plus peut-être encore que sa volonté, les avait sauvés de l'adultère.

Ses propres torts grandissaient à ce moment à ses yeux, tandis que ceux d'Angèle semblaient diminuer; et il se sentait pris d'une pitié profonde pour celle qui, la veille encore, avait dormi près de lui, et qui demain peut-être dormirait sous la dalle d'un tombeau. Des souvenirs lui revenaient maintenant, des attitudes, des gestes, et une vision du jour même, le matin, alors qu'elle venait de se lever, pressée de partir pour cette course à Abbeville au retour de laquelle la mort l'attendait; et il la revoyait debout devant sa glace, dans son cabinet de toilette, ses bras levés très haut pour tordre à la hâte la masse abondante de ses cheveux noirs sur sa tête inclinée. Elle se détachait en silhouette vigoureuse dans un rayon de soleil qui traversait la fine batiste de la chemise, et la pointe brune de ses seins soulevait

l'étoffe légère; la taille souple, les hanches vigoureuses, les jambes un peu lourdes, elle apparaissait presque nue, découpée comme un bronze à peine voilé de gaze; et tout cela : ce corps naguère plein de force et de santé, cette blanche poitrine qu'il avait sentie palpiter contre la sienne, tout cela allait retourner à la terre. Des souvenirs plus intimes encore renaissaient en lui, souvenirs des heures où la nature très sensuelle de la jeune marquise atténuait momentanément sa rudesse native; il avait par instant sur ses lèvres l'impression de ses baisers, et l'évocation de son étreinte, de son souffle fort et brisé, rendait plus poignantes cette immobilité de morte et cette respiration à peine perceptible, faible comme la flamme vacillante d'un feu mourant.

Le médecin s'était endormi. Les heures passaient lentement, ces heures d'angoisse, ces heures noires, qui paraissaient avoir emprunté aux oiseaux de nuit leurs lourdes ailes; et pendant cette longue veillée, qui était presque une veillée mortuaire, la pensée de Gilbert se reportait vers les deux années qui venaient de s'écouler. Que de bouleversements dans sa vie! son frère mort, ce mariage imprévu imposé par sa mère, le sacrifice de Madeleine, sa fuite, et maintenant la mort de Joriaux et peut-être celle d'Angèle, qui le ferait à nouveau libre de tout lien. Libre alors que Madeleine était perdue pour lui! Il lui sembla qu'une voix venait de crier à son oreille : « Trop tard! » mais il eut en même temps le remords de cette involontaire pensée et s'insurgea contre elle, inutilement, car dans la tyrannie de sa passion, malgré tous ses efforts, au chevet de la mourante, son souvenir retournait vers l'aimée, et il la voyait se dresser devant lui, comme jadis au séminaire, dans sa grâce tendre et dans sa radieuse beauté.

Qu'était-elle devenue? Dans quelle retraite la chercher? au fond de quel cloître s'était-elle réfugiée?

Depuis qu'elle était partie, pas un mot d'elle ne leur était parvenu et Gilbert voyait dans ce silence, en même temps que l'aveu de son amour, celui de sa faiblesse et la crainte où elle était de tout ce qui pouvait les rapprocher l'un de l'autre.

Oui, elle l'aimait toujours comme il l'aimait lui-même, et dans l'anxiété du moment présent, dans l'afflux douloureux des souvenirs, le cœur déchiré, il se levait comme pour secouer et arracher de ses épaules cette tunique de Nessus; puis il allait à la fenêtre aux vitres de laquelle il rafraîchissait son front brûlant, et ses yeux erraient sur le morne paysage; la lune semblait courir affolée à travers les nuages dans un ciel lavé de pluie, tantôt brillante, tantôt masquée, et les vastes allées du parc solitaire où Madeleine et lui avaient passé tant d'heures heureuses, s'éclairaient par instant d'une lueur argentée pour retomber ensuite dans une ombre profonde; le vent soufflait par rafales et il entendait gémir les arbres, tandis que des girouettes grinçaient tristement sur les toits du château.

Il se retournait alors vers l'intérieur de la chambre, épiant un bruit, un signe de vie, un mouvement quelconque, réveil momentané de cette mort apparente qui contrastait d'une sinistre façon avec le tumulte des choses extérieures. Mais il lui semblait chaque fois que le silence était devenu plus pesant, et il avait l'impression bizarre qu'il provenait du lit où agonisait Angèle, qu'il y prenait naissance pour se répandre ensuite dans la pièce entière et l'envahir lentement; et, dans la tension de ses nerfs, le bourdonnement de ses oreilles lui paraissait être une sorte de voix, la voix même du silence. Alors, comme s'il avait senti passer près de lui la mort, il revenait au lit, se penchait, attentif et la poitrine serrée; mais le faible souffle s'échappait toujours des lèvres d'Angèle et il ressentait un allégement profond; il s'asseyait alors à son chevet, et prenait et gar-

dait dans les siennes la main de la blessée, comme pour forcer sa pensée à ne point s'éloigner d'elle.

La nuit se passa de la sorte, coupée par les visites du docteur lorsqu'il venait renouveler les pansements; puis le château s'éveilla, les allées et venues commencèrent, mais les serviteurs marchaient à pas discrets, retenant les portes, évitant le bruit, dans ce respect des vivants pour les morts qui est né de l'horreur du cadavre et de la crainte instinctive de l'homme devant la destruction.

Avec le jour l'état de la blessée apparut plus grave; elle baissait visiblement, la respiration était plus faible, les narines et les lèvres plus pincées, le visage plus livide, tandis que l'extrémité des doigts bleuissait déjà; le corps semblait s'enfoncer davantage dans le lit et comme diminuer de volume. Mme de Brisemont et le comte d'Avaincourt en furent frappés à leur entrée dans la chambre. Le docteur Leprince, pour lequel cela n'était point une surprise, n'estimait pas qu'Angèle pût passer la journée, et l'abbé Maigret lui administra les derniers sacrements.

A mesure qu'approchait l'heure à laquelle on attendait Nélaton, l'anxiété générale croissait; arriverait-il encore à temps? Enfin, vers onze heures et demie du matin, un coupé attelé de deux chevaux lancés à toute vitesse s'arrêtait devant le perron et le célèbre chirurgien en descendait en compagnie de M. d'Avaincourt, qui avait été le chercher à Abbeville. A la vue de la blessée il fronça le sourcil, l'examina attentivement, et son avis fut en tout point conforme à celui de l'ancien médecin militaire : il n'y avait rien à tenter; l'opération du trépan n'eût été qu'un supplice inutile infligé à la mourante, et Angèle Joriaux, marquise de Brisemont, était irrévocablement condamnée.

Elle mourut le soir même, à cinq heures, sans débats et sans souffrances apparentes, sans avoir repris con-

naissance un seul instant. La mort libérait Gilbert pour la seconde fois; mais deux jours après, le soir des obsèques de Joriaux et de sa fille, deux lettres de Madeleine, datées de l'avant-veille et timbrées de Marseille. arrivaient aux Alleux; l'une était adressée à la marquise, l'autre à Gilbert. Elle y annonçait qu'entrée dans l'ordre des filles de Saint-Vincent et désignée pour les missions d'Extrême-Orient, elle s'embarquait le jour même, mais qu'elle ignorait encore le point précis vers lequel on la dirigeait. Elle leur disait sa douleur de les quitter, les assurait de toute son affection, et espérait qu'il lui serait donné un jour de revenir de ces terres lointaines et de se reposer auprès d'eux.

René FATH.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LE

DÉCOR DE L'EXPOSITION

L'Exposition de 1900 a créé dans Paris une ville spéciale, artificielle et fermée, entourée de palissades par-dessus lesquelles on voit émerger une forêt de toitures, de dômes, de clochetons de toutes formes et couleurs, sans compter les écussons, les drapeaux, les banderoles. Tous les espaces disponibles qu'offre Paris entre la Concorde et le Champ-de-Mars sont occupés par la ruche cosmopolite. En y pénétrant, le visiteur ordinaire, celui qui n'est ni spécialiste ni commerçant, est invité à oublier qu'il est en France, à ne plus songer à ses propres affaires, ni à celles de son pays, ni à celles du monde. Il est en voyage. Seulement ce n'est pas lui, voyageur, qui se déplace, c'est le monde industriel qui est venu se mettre à sa portée et que d'habiles metteurs en scène ont placé autour de lui dans les cadres divers de ses multiples horizons.

Dans cette cité factice, tout est agencé pour arracher le spectateur aux sensations ordinaires. D'abord, plus de voitures ni de bruit de voitures, comme à Venise, ce qui, à Paris, produit une impression particulière et nouvelle. L'architecture environnante ne montre plus à l'œil les formes dont il a l'habitude. La physionomie, le langage, la coupe des vêtements de la foule qui s'agite et circule, avertissent que l'on n'est plus entouré d'hommes de la même race et du même pays. Le

promeneur qui flâne autour des grands palais entend sortir de tous les orchestres installés dans les sous-sols, sur les terrasses ou les estrades des restaurants, des sonorités simultanées qui se superposent à distance avec des dégradations d'intensité. S'il veut se déplacer autrement que sur ses jambes, l'Exposition lui offre ses moyens à elle : fauteuils roulants; chemin de fer électrique, qui a des profils de Montagnes-Russes; trottoir roulant, celui-là tout à fait inédit et original. Quand il le regarde d'en bas avant de tenter l'ascension de ses escaliers, il aperçoit des hommes et des femmes s'exerçant à sautiller d'une plate-forme à l'autre avec des allures gauches d'oiseaux blessés; il voit des gens immobiles qui avancent tout d'une pièce, en lanterne magique : d'autres, qui, marchant dans le sens de la translation générale, ont des déplacements disproportionnés à leurs mouvements normaux. Le trottoir roulant déforme les mouvements comme les miroirs courbes déforment les images. Dans cet ensemble de nouveautés, la surprise est complète.

On peut dire qu'elle commence dès la grande porte d'entrée et par cette porte elle-même que les Parisiens ont en plaisantant baptisée du nom de Salamandre, à cause de sa ressemblance fâcheuse avec un modèle de cheminée en vogue. On entre évidemment par là dans un foyer? foyer de quoi? de civilisation comparée sans doute, suivant la formule officielle des Expositions? En tous cas, foyer de chaleur, pendant les torrides journées de juillet. Quand on examine cette porte, criblée de trous pour l'illumination du soir, avec sa coupole écrasée derrière la façade frontale, flanquée de minarets trop grêles, surmontée d'une grande, trop grande statue de femme en costume moderne, avec pardessus à revers flottant au souffle d'un vent imaginaire, et qu'on se reporte à la noble et magnifique architecture de la place de la Concorde, on sent que l'on va rencontrer, au delà d'un point de passage aussi accentué, quelque chose de tout différent. L'avertissement est donné : on est désormais prévenu, préparé aux surprises et même aux étonnements. Le regard est

comme innoculé, et, cette grand'garde franchie, on s'abandonne à toute la fantaisie des décors d'Exposition.

Toutefois on n'y est pas encore en plein. La sentinelle était trop avancée. Le groupe qui le premier se présente, le pont Alexandre et les deux palais des Beaux-Arts, n'ont pas encore le caractère de l'ensemble. Ce ne sont pas, à vrai dire, des constructions de l'Exposition : elles ont été faites à son occasion : elles lui servent, mais elles pouvaient être faites en dehors d'elle et elles lui survivront. L'Exposition s'en réclame, et les revendique : elle y a tout droit et tout profit, car elles l'embellissent et lui font honneur.

L'ancien palais de 1855 a disparu. Ce vieux et utile serviteur, bon à tout faire, qui logeait, à la fois, salons de peinture, concours hippique, fêtes publiques, aussi commode à l'intérieur qu'il était laid extérieurement, séparait comme un écran les Champs-Elysées de la perspective des Invalides. Le merveilleux ensemble qui commence au Louvre, pour finir à l'Etoile et s'étend même jusqu'au Bois de Boulogne, manquait d'une échappée vers le dôme si élégant et si parfait des Invalides. Le plus beau des dômes parisiens devait être aperçu de l'avenue la plus belle du monde. Il le sera désormais : le pont Alexandre, avec son bombement nécessaire, masquera bien un peu la base du monument, mais le dôme élancé, nervuré d'or, surgira et pointera à l'horizon, évoquant le souvenir de nos grandeurs militaires. L'Exposition n'eût-elle abouti qu'à ce lever de rideau, il ne faudrait pas en médire. Elle a déblayé, elle a décousu, mais elle a aussi recousu d'une manière heureuse.

Le Petit Palais, que l'on rencontre le premier, est vraiment charmant. Sa façade est d'un bel aspect, d'un goût exquis, avec son entrée principale et ses deux pavillons extrêmes, bien proportionnés et bien équilibrés d'importance. Quand on y pénètre, on éprouve une sensation de grand air, de lumière et de gaieté, et même une impression de campagne reçue des beaux arbres dont le balancement s'aperçoit de tous les côtés

à travers les hautes fenêtres des pavillons et du pourtour. Les salles sont un peu longues pour leur largeur, tout comme certaines galeries de Versailles ; mais il s'agit d'abriter des expositions, besoin nouveau du siècle, qui doit avoir son architecture tout comme les gares. La toiture est d'un bon style, et on la voit peu, parce qu'il n'y a pas de grande salle à couvrir, au centre de l'édifice ; car le centre est ici découvert, et c'est le ciel, le beau ciel d'été que l'on aperçoit, en cette saison, par-dessus le patio intérieur d'aspect élégant et calme. L'ensemble séduit le spectateur.

Que le plan soit un peu bizarre, dans sa forme trapézoïdale ? soit. Jamais un édifice n'est vu dans son entier et embrassé dans son plan. Que les colonnes extérieures de la façade n'aient pas le demi-relief qui conviendrait à leur rôle de pilastres ? ce détail technique ne touche que des connaisseurs. Que les colonnes de granit de la cour intérieure soient de couleur trop foncée pour la blancheur de ce qui les entoure ? la blancheur ambiante disparaîtra avec le temps qui jaunit tout, et le heurt des couleurs sera atténué. Que les frises de cette cour soient décorées de figurines trop petites, trop dorées et de maigres guirlandes en clinquant ? qu'il faille encore monter des marches pour pénétrer dans les salles une fois l'entrée franchie ? ces imperfections n'altèrent pas l'effet remarquable du monument.

Ce qu'il renferme et nous convie à admirer n'est pas fait pour diminuer l'impression heureuse produite sur le visiteur. Il contient ces merveilles de l'art rétrospectif qui ont toutes une histoire et que le culte des connaisseurs entoure d'un prestige et d'une majesté spéciales. A la suite des deux premières galeries de face qu'ornent, sans les encombrer, des armures du moyen âge, et que revêtent de magnifiques tapisseries, dans les salles du fond s'étalent les trésors de nos vieilles églises, les chefs-d'œuvre de la faïencerie ancienne, les meubles, les bronzes, les portraits, les œuvres des grandes époques de l'art et du goût ; tout cela sans entassement, sans superposition, avec les égards dus à la haute antiquité des choses et à leur

rang consacré dans l'admiration des hommes. Le Petit Palais a bien débuté dans la vie! des fées bienfaisantes l'ont garni de chefs-d'œuvre, et lui ont confié le plus précieux dépôt que l'on puisse offrir à la curiosité savante d'un public de choix. La foule y passe et ne se sent pas chez elle : elle n'en rapporte que l'impression de grâce et d'élégance qui se dégage de cet agréable édifice.

Si le Grand Palais a eu, comme son vis-à-vis, la bonne fortune d'abriter pour ses débuts les chefs-d'œuvre modernes et surtout français du ciseau et du pinceau, il n'a pas eu la chance de répondre à un but aussi simple. On a demandé beaucoup à ses architectes ; il fallait remplacer l'ancien palais dans toutes ses fonctions. A satisfaire tant d'exigences, le monument a perdu son unité de but et son unité de conception.

Tout d'abord il est double ou plutôt accolé à un autre palais, qui a sa façade sur l'avenue d'Antin, si différent à l'intérieur que l'on s'étonne de les voir réunis, si bien relié à la base, par la continuité de l'ordre des colonnades et du niveau des corniches, que, les arbres des Champs-Elysées aidant, on n'aperçoit guère la soudure.

Les façades avec colonnades sont toujours d'un effet satisfaisant quand on imite les chefs-d'œuvre de l'art classique consacrés par le goût des siècles. A cette condition, le succès est garanti pour les aspects d'ensemble. La décoration seule apporte l'empreinte de l'époque et la marque particulière de l'artiste. Les architectes ont inauguré ici l'emploi de panneaux peints ou en céramique polychromes représentant des sujets avec personnages : ils en garnissent les frises des parois, par derrière les colonnes. Cette innovation, si le climat la respecte, n'est pas pour nous déplaire. Les anciens, dans les monuments de leur pure et sobre architecture, admettaient bien la couleur et en obtenaient de beaux effets. Pourquoi ne pas essayer aussi de les imiter ?

Le portique central qui sert d'entrée au Grand Pa-

lais sur l'avenue Nicolas paraît un peu trop important par rapport aux colonnades latérales que des massifs pleins mais trop maigres n'encadrent pas suffisamment à leurs extrémités. L'importance du portique est encore augmentée par le demi-cercle de la toiture en fer qui apparaît en couronnement par derrière comme pour en surcharger la hauteur. Cette toiture écrasante est le plus grand défaut du monument : on ne verra que très peu ses flancs cachés par les arbres, mais on ne verra que trop émerger au-dessus des feuillages ces immenses carènes de vaisseaux renversés, croupes de la couverture métallique, monotones de forme et ternes de couleur, qui encombrent l'horizon de leurs volumineuses rondeurs! L'écueil des grands halls, c'est toujours leur toiture, et cependant, à la gare du quai d'Orsay, on a bien su éviter cet écueil, car c'est à peine si, même à distance, on aperçoit la saillie du grand demi-cylindre obligatoire. N'aurait-on pu faire aussi bien pour le Grand Palais?

A l'intérieur, l'impression que l'on éprouve n'est pas celle de la grandeur. Le hall paraît même petit dans le sens de sa dimension la plus longue. Est-ce que trop de choses y sont entassées? ou que les installations provisoires ajoutées pour loger les peintures en viennent par trop rétrécir la surface? L'architecte aurait certainement des explications plausibles à en donner : il nous démontrerait victorieusement peut-être qu'il n'a pu faire autrement : c'est très possible. Mais les impressions ne se discutent pas, et les difficultés du problème que doit résoudre toute œuvre d'architecture ne forment jamais qu'un dessous toujours caché au jugement du spectateur qui sent et ne raisonne pas.

Au dedans, la nef supérieure manque de simplicité. Pour éviter la monotonie, et créer de la variété, l'architecte a coupé les berceaux par une coupole centrale, et les a terminés par des croupes. Ces intersections ont multiplié les arceaux : or, les arceaux en fer à treillis ne sont pas eux-mêmes de jolis motifs de décoration. En les multipliant, on n'augmente pas la beauté des ensembles. Tous ces raccordements produisent un fouillis

d'arcs en fer, qui laisse l'impression du touffu et du compliqué. Il en est de même de l'escalier monumental placé en face de l'entrée comme décor de fond. Il paraît branchu, contourné et prétentieux.

Le second palais, tout en pierre, de dimensions modérées, à toiture peu apparente, présente en son milieu une très belle salle circulaire sous coupole, d'une décoration riche et même trop flamboyante. Son effet est heureux, mais on lui a sacrifié tout le reste, et, pour maintenir continue sa galerie supérieure, il a fallu supprimer toute vue d'ensemble sur les bras latéraux, qui ne contiennent d'ailleurs que des escaliers.

Il est équitable de faire à ce Grand Palais un crédit de quelques mois avant de porter sur son aspect intérieur un jugement définitif. Il faut que, débarrassé des cloisonnements qui l'encombrent, il se montre tel qu'il sera dans sa vie ordinaire, en plein exercice de la fonction ou des fonctions qu'il doit normalement remplir. Quant à présent, il est surmené par un remplissage excessif qui le rapetisse et le déforme.

Le troisième terme de cette trinité de constructions permanentes dont l'Exposition nous laissera l'héritage, le plus remarquable assurément, c'est le pont Alexandre III : il l'est plus que le Petit Palais, car il est plus nouveau. Les colonnes, les architraves, les portiques, les toitures nervurées de métal, donnent toujours l'impression du déjà vu. On a certes vu aussi ailleurs d'autres ponts et de plus grandioses, ceux que les chemins de fer jettent par-dessus les vallées ou les bras de mer, ceux-là gigantesques, aux structures bizarres, aux dimensions écrasantes, sans aucune beauté dans les formes. Le pont Alexandre, par sa portée, par sa flèche, par sa légèreté, est une nouveauté dans l'art des constructions comme il est une œuvre d'art dans le domaine des choses belles. Son arche élégante franchit la Seine d'un bond hardi et sûr, entre deux robustes culées surmontées de pylones.

Le fer n'a pas, comme la pierre, des limites étroites imposées à son essor. Le champ des conquêtes sur l'espace lui est toujours ouvert. Mais une science ri-

goureuse doit guider l'ingénieur, et l'assurer d'avance que le métal dans chaque pièce pourra supporter les efforts qu'il lui demande sans excès ni défaut de résistance. Le pont Alexandre III est le produit et l'expression d'une science consommée. Il a pour lui la beauté des formes qui résulte de la parfaite logique des proportions.

Quand l'ouvrage est sorti tout calculé du cerveau de l'ingénieur et puis tout ajusté des mains des ouvriers, sa musculature d'acier a été livrée à des habilleurs, qui sont les architectes, avec mission de le décorer. Ceux-là, qui avaient très bien réussi leurs pylônes, ont trouvé sans doute le métal trop nu et lui ont accroché des accessoires inutiles à sa fonction de résistance, dont l'effet n'est pas toujours heureux. Pourquoi ce pesant écusson à personnages vient-il alourdir la finesse de la clé, qu'il fallait à tout prix faire ressortir ? et pourquoi le bronze vient-il mêler son ton sombre à un ensemble tout fer et or ? La peinture et la dorure ne suffisaient-elles pas à enlever au métal l'âpreté de son aspect, en respectant la légèreté des formes ? Quand le mérite d'une œuvre est dans sa légèreté, il faut lui en conserver l'apparence. Faire léger, puis alourdir ; faire simple, puis compliquer, c'est l'inverse de l'art. On n'embellirait pas une statue antique en la faisant habiller au palais du Costume. L'écusson fâcheux n'est posé que sur un côté. Serait-il encore temps, après l'Exposition, de le remplacer par autre chose et de rendre au plus tôt à l'arc d'acier la mâle et élégante simplicité de ses formes ?

Au delà de ces trois ouvrages, nous entrons, pour le décor, dans le domaine de la pure fantaisie.

Les deux grands palais des Invalides et du Champ-de-Mars, qui forment la grande masse de la construction officielle de l'Exposition, dérivent de la même inspiration.

Toutes les expositions un peu étendues ne peuvent contenir dans un local unique, œuvre d'une architecture spécialisée. Elles ont franchi, comme consistance, les bornes qui ont pu les renfermer jadis dans le palais de

cristal de Sydenham ou dans le palais de pierre de 1855, même dans le palais de fer elliptique de 1867. Déjà à cette époque, bon nombre de hangars supplémentaires avaient été ajoutés au palais principal dans le parc environnant et sur les berges de la Seine. En 1889, il ne tenait dans la galerie des Machines et dans la galerie transversale qu'une fraction de l'Exposition. Celle de 1900 est encore plus vaste, et il faut pour l'abriter recourir à des superstructures économiques. Le hangar en fer avec sa toiture ordinaire à deux versants et son lanterneau de ventilation, presque le vulgaire hangar des ateliers et des usines, est donc forcément l'abri habituel des objets exposés. Il s'agit seulement de cacher aux yeux sa vulgarité, parfois sa laideur.

Au dedans, on a les ressources de la peinture, des vitrines, des cloisons où s'enferment les nations et les classes, des vélums, des drapeaux; en un mot, ce sont les objets eux-mêmes et le mobilier qui suffisent à décorer les intérieurs.

Au dehors, il faut des paravents qui viennent envelopper ces intérieurs d'un modèle par trop pratique. Les paravents sont formés par le développement de toutes ces façades apparentes, véritables trompe-l'œil destinés à cacher tout ce qui s'enchevêtre par derrière de poutres en fer, d'arceaux, de tirants, de croisillons, de treillis. Ces écrans peuvent n'avoir ni solidité ni durée. Leur rôle est de dérouter le spectateur sur ce qui se passe de l'autre côté, condition inverse des règles de l'architecture, et surtout d'amuser son regard par la nouveauté et la variété des aspects. L'architecture peut d'ailleurs se donner toute licence et se permettre toutes les hardiesses. Avec des armatures en bois ou en fer pour muscles, du plâtre et du staff pour chair, de la couleur sur les panneaux, que ne peut-on tenter? De là, ces saillies souvent excessives, ces superpositions de motifs lourds sur des appuis légers, cette profusion de clochetons guillochés, de dômes ajourés, de minarets, de porte-hampes, de découpures folles courant dans les corniches. Ce sont de véritables panneaux de

mobilier amplifiés aux dimensions extérieures des édifices.

Pour varier les aspects, ces devantures se suivent ou se font vis-à-vis, sans se ressembler. Il y a eu concours ouvert entre les imaginations des architectes, et ce concours a enfanté en bien des points d'heureuses solutions sur les libres données du problème. On en remarque plusieurs, notamment au Champ-de-Mars, où la largeur de l'avenue qui sépare les deux palais opposites met les façades plus en perspective qu'aux Invalides. Mais en retour, que de formes exagérées, que d'outrances dans la décoration qui ne seraient pas tolérées dans des édifices permanents! Il est difficile, par exemple, de trouver un fond de tableau aussi surchargé de sculptures, aussi exubérant de moulages que le grand demi-cercle qui sert de retable aux fontaines lumineuses; et comme s'il n'était pas lui-même d'un aspect assez flamboyant, le palais de l'électricité, avec son nimbe, vient encore se projeter derrière et, en l'auréolant, augmenter l'empanachement de l'ensemble!

De telles fantaisies sont parfaitement à leur place dans le kaléidoscope d'une Exposition. Elles parlent aux yeux des foules. Le seul danger que leur excès présente, c'est d'habituer le regard à des relations fausses entre les dimensions, de les faire imposer dans les constructions permanentes, et de précipiter la fin du siècle dans un déclin d'architecture décadente. Ainsi en advient-il pour certains malencontreux essais de mobilier conçu dans le genre qualifié de moderne. Un art qui cherche seulement à étonner est un art qui bientôt détonne. La France, à ce jeu dangereux, pourrait perdre d'abord son goût propre — les peuples perdent le goût, témoin l'Italie, — et ensuite sa royauté du goût. L'imagination ne fait pas défaut à nos concurrents, et si l'imagination débridée était érigée par l'opinion en qualité souveraine dans les œuvres, nous pourrions bien nous réveiller un jour distancés. On aime et on réussit à étonner ailleurs qu'en France. L'architecture de circonstance, que réclame dans les expositions la curiosité du public, est faite pour servir d'amusement et

non de modèle : elle ne prétend pas du reste à ce dernier rôle.

La salle des Fêtes de la galerie des Machines est très vaste, et on la sent très vaste ; ce qui doit être, car, au mérite de faire grand, il faut joindre celui de donner l'impression qu'on a fait grand. Produire de petits effets avec de grands moyens est une erreur artistique. C'est celle dont Saint-Pierre de Rome fournit la preuve et porte la peine en paraissant petit, tout en étant immense. La salle des Fêtes est bien réussie, avec son énorme hémicycle sous coupole surbaissée, et les quatre amphithéâtres qui lui font suite et dont les lointains se perdent dans les limites de la vision distincte. Mais pourquoi vient-elle couper en deux la superbe galerie des Machines, une des plus puissantes œuvres de la construction moderne ? Il y avait là, tout à côté, plus grand encore, plus impressionnant, et voilà qu'au lieu de respecter cet effet tout réalisé, héritage de l'Exposition précédente, on le mutile ! Au lieu de cette vue d'ensemble grandiose dont 1889 nous avait laissé le souvenir, et que nous pouvions encore montrer au monde, pour l'étonner une seconde fois, nous ne lui en offrons comme spectacle que des fragments ! Cette inconséquence frappe tous les visiteurs. La salle des Fêtes aurait dû être placée ailleurs, et n'aurait que gagné à être réduite, parce que sa grandeur même la rend difficile à remplir.

C'est au Champ-de-Mars, au pied de la tour Eiffel, entre le Grand Palais et la Seine, que s'accumulent surtout les pavillons séparés, renfermant mille objets des plus divers : expositions d'Etats ; expositions d'industries particulières ; attractions à spectacle ; panoramas ; maréoramas ; restaurants ; brasseries. On y trouve toutes sortes d'architecture, depuis le donjon crénelé jusqu'au globe sphérique ; on y voit des kiosques en fer, en staff, en bois, en verre, en faïence ; des couvertures en dômes, en terrasses, en mosquées, en pagodes, et jusques en forme de cuirassé d'escadre ! C'est bien le règne du caprice et de la fantaisie exubérante, de la variété infinie des formes et des couleurs,

mais aussi de l'amusante faconde des architectes et des décorateurs. Chacun de ces pavillons sollicite le public par l'inédit de sa façade, et l'originalité du dehors semble jouer, pour l'attirer, le rôle tapageur d'une parade foraine!

Il faut mentionner aussi quelques attractions décoratives, très bien réussies, et parmi celles-ci le Village suisse et le Vieux Paris. Ce sont de véritables décors de théâtre, mais à trois dimensions au lieu de deux. Les figurants eux-mêmes et leurs costumes ne font pas défaut à l'illusion, et ils y ajoutent réellement, quand la foule contemporaine, envahissant la scène, ne les noie pas dans sa masse. Dans la vallée artificielle, où sans entassement, avec du vide et de l'espace tout autour, sont installées les maisons du Village suisse, au milieu d'un périmètre de simili-montagnes qui défilent des vues avoisinantes, sauf de l'affreuse Grande Roue, on se croirait bien loin de Paris! Le problème d'une évocation factice de la Suisse a vraiment reçu de cette habile mise en scène une heureuse solution. Le Vieux Paris, moins bien isolé du moderne que le Village suisse, produit aussi, vu surtout d'un peu loin, son effet de désorientation sur le spectateur, et peut encore lui donner l'illusion d'une promenade rétrospective à travers le passé.

Les pavillons du Trocadéro sont tous intéressants et leur succès provient de la nature des expositions et du caractère exotique des contrées qui s'y exhibent. En outre, grâce à la pente du versant, ils s'étagent mieux et se masquent moins les uns les autres. Ici, les architectes n'ont pas eu la tâche de tout tirer de leur cerveau, avec obligation de faire du nouveau coûte que coûte : il leur a suffi de copier, en les réduisant et en les agençant, des types d'architecture bien connus par des images et de les transformer en réalités tangibles. De l'autre côté de la Seine, ils pouvaient se livrer à toutes les fantaisies de leur imagination. Au Trocadéro, ce sont les données de la géographie qui font loi. Les pavillons de Sibérie, de Chine, du Japon, d'Egypte, le merveilleux temple khmer, les paillotes du Dahomey,

les demeures boers, se succèdent sur ce versant consacré à l'ethnographie. Comme dans ces régions les habitants sont très différents de nous et autrement costumés, ceux d'entre eux que l'on nous y montre contribuent par leur figuration à l'effet du décor. Le spectateur les y contemple, non dans leur milieu que l'on ne peut nous rendre, soleil compris, mais entourés de leurs productions et logés dans des spécimens de l'architecture de leur pays : les types nous en intéressent par la dissemblance de leurs formes qui n'ont d'autre prétention que de représenter des formes réelles, et dont seul est responsable le goût des Asiatiques ou des Africains.

Les rues d'Alger et de Tunis sont un effort tenté dans le sens d'une représentation plus complète de la physionomie locale. Elles nous donnent assez bien l'idée de ces rues africaines, étroites, tortueuses, couvertes comme le sont nos marchés, et qui sont elles-mêmes des marchés, où stationne toute une population de marchands à turbans, au milieu de leurs petites échoppes, entourés des articles ordinaires de leurs bazars, boutiquiers familiers avec le public, harceleurs de clientèle, la poursuivant de leurs offres, pendant que de divers côtés les sons d'une musique monotone convient le passant à venir assister au spectacle suggestif de danses orientales.

La danse est un art, tout comme la musique. L'Exposition s'ouvrant aux beaux-arts, et admettant, à côté de la peinture et de la statuaire, la musique elle-même dans des concerts internationaux organisés pour faire connaître les musiques étrangères, il semble que la danse puisse être également admise au concours. La danse varie beaucoup de peuple à peuple. Les Asiatiques dansent surtout avec les bras et les mains, les Africains avec le torse, les Européens avec tout le corps. Serait-ce parce que nous avons une civilisation en tout plus complète ? Les Américains, toujours à la poursuite de nouveautés, et ne sachant plus quoi faire danser dans le corps humain, puisque tout y dansait déjà avant eux, font danser des vêtements sous des

jets de lumière électrique : il y a assurément des remarques ingénieuses à faire sur les danses et même des observations savantes ; mais en général, dans les Expositions, les danses constituent plutôt un divertissement de nature un peu suspecte pour les curieux, qu'un sujet d'études pour les ethnographes.

Remontant la Seine, pour revenir aux Invalides, nous rencontrons, sur chaque rive, la région qui, pour le décor, est la plus attrayante de l'Exposition. Une rivière embellit toujours ce qu'elle touche, ville ou campagne ; le jour, elle reflète les édifices ; le soir, les lumières. Ici, elle apporte ce grand courant de fraîcheur et d'espace qui repose de trop de chaleurs éprouvées, de trop d'objets aperçus à la hâte, de trop de vitrines accumulées devant le regard. Quand, au soleil couchant, on contemple, des bords de la Seine transformée en grand canal vénitien, les silhouettes variées de tous ces pavillons, dont pas un ne ressemble à l'autre et qui découpent sur un ciel rouge leurs beffrois, leurs dômes, leurs clochers accentués encore par l'obliquité des rayons et le jeu des ombres, on se sent comme transporté dans un royaume de féerie, bien loin du réel. Le spectateur doit faire un effort, et sortir du rêve pour se reconnaître et se rappeler qu'il est bien à Paris et en 1900. Ceux qui ont imaginé d'associer ainsi la Seine à l'Exposition ont eu une idée de génie et ils ont assuré à toute la partie riveraine du fleuve le succès avec le charme.

La rue des Nations nous offre la partie la plus remarquable, pour l'ensemble et pour le détail, de cette zone fluviale. Chaque nation y a élevé son pavillon spécial, et leur ligne forme comme une armée rangée en bataille le long de la rivière. Tous diffèrent, et, dans chacun d'eux, les faces sont souvent différentes, quand l'architecte a voulu nous montrer les divers spécimens de l'architecture de son pays, dans le présent ou dans le passé. D'ailleurs, toute liberté a été donnée aux nations, pour tirer parti des emplacements attribués, et chacune d'elles a résolu le problème à sa façon. Les différentes solutions ne sont peut-être pas sans liaison

avec la manière plus générale dont ces nations entendent l'art, la vie, les affaires. De chacun de ces pavillons semble se dégager une expression du caractère du peuple dont il serait l'image en même temps que l'œuvre. Gardons-nous, toutefois, de trop philosopher à cet égard et de vouloir trop pénétrer et trop conclure; nous risquerions de prendre pour des symboles généraux ce qui n'a été peut-être que la conception individuelle d'un architecte ou d'un comité.

Citons toutefois quelques-uns de ces pavillons pour faire ressortir la diversité de tous :

Le premier qui se présente, près du pont des Invalides, est le pavillon, on pourrait dire le palais de l'Italie, vaste, flamboyant de décorations multicolores, surmonté de dômes dorés. Pas une plaque de ses façades ne reste vide de sculptures, ciselures ou peintures. C'est une imitation d'architecture vénitienne qui rappelle Saint-Marc et les palais du Grand-Canal. L'intérieur est également somptueux et doré. L'Italie, qui a toujours aimé les grandeurs, a voulu s'installer rue des Nations en grande dame, habituée aux parures, qui vient d'un pays où les hôtels font figure de palais, où le goût national aime la couleur et l'éclat, où la langue elle-même est pleine de bruyantes sonorités. Elle a tenu à briller sur les bords de la Seine et elle y brille par son pavillon. Au dedans sont exposés, seuls, les produits de ses industries artistiques : verreries, céramiques, dentelles, toutes, comme le palais, d'un goût recherché, ornementé, pas simple; industries qui sont restées les héritières lointaines de son grand art ancien, ramené au niveau des productions commerciales que, grâce aux touristes, l'Italie répand avec profusion dans le monde.

Le très beau pavillon turc, placé à côté, éclatant de blancheur, reproduit en assemblage les types de plusieurs monuments de Constantinople. A l'intérieur, ce n'est qu'un bazar rempli de petites boutiques où des marchands offrent au public leurs menus objets, de fabrication plus ou moins turque. Dans les recoins, des débits de pâtisseries et de liqueurs, des théâtres à

danses orientales, se groupent autour du bazar, et sollicitent le visiteur de leurs pressants appels. Tout y est vivant, animé, bruyant. Ce pavillon est le seul qui soit ainsi occupé par le commerce de détail. On pourrait croire la Turquie le pays le plus commerçant du monde, si on la jugeait par son pavillon; on se tromperait étrangement dans cette conclusion.

Les petits pays ont réuni dans leur pavillon leur exposition tout entière, comme la Bosnie et l'Herzégovine. L'extérieur nous représente les diverses formes de l'architecture locale : donjons de châteaux, pignons de maisons, toitures de fermes, dans un ensemble original et harmonieux. L'aménagement intérieur est des plus heureux; on y a groupé les produits de l'industrie contemporaine à côté des souvenirs du passé : orfèvreries, tapisseries modernes exécutées sous les yeux du public par des ouvriers en costume national, produits du sol, et, en même temps, vieilles armes des anciens guerriers bosniaques, intérieurs de maisons peuplées de mannequins costumés, tapis, meubles, vue dioramique de la capitale formant fond de tableau, faits historiques évoqués sur une peinture courant en frise tout autour de la pièce; tout cela simple, bien arrangé, d'un heureux effet.

La Hongrie se signale par un pavillon des plus curieux et une magnifique exposition intérieure. Ici tout est consacré au passé. Les nations fortement particularistes sont toujours éprises de leur passé dont l'histoire est la base de leur confiance en elles-mêmes, et de leur foi dans l'avenir. Les portes, les façades, les beffrois, l'escalier intérieur sont les copies réduites de divers monuments originaux ou célèbres, palais, châteaux ou couvents magyars. Au dedans, sous les arceaux nervurés des cloîtres, sont exposés les antiques et précieux trésors des églises, les calices, reliquaires, missels, ornements sacerdotaux ; puis, dans d'autres salles, les armes des anciens guerriers hongrois, à toutes les époques; enfin apparaît la grande salle des Hussards, où toute la lignée des hussards du monde, réputés fils de la Hongrie, étale ses armes, ses bannières,

ses costumes, les portraits de ses chefs le plus célèbres, et, sur des fresques pariétales, les charges enragées de ses escadrons.

L'Angleterre n'a pas cherché le même genre de succès que l'Italie. Son pavillon est des plus simples; mais il est suggestif à sa manière. Il reproduit, paraît-il, le château de Kingstown-House. C'est un château seigneurial, dans cette architecture bien anglaise, où le calme des façades n'est ornementé que par de petits avant-corps polygonaux saillants, percés de nombreuses fenêtres à multiples meneaux. L'Anglais, homme de foyer, expose ici son home. Son autre demeure, celle de ses occupations commerciales, ce sont les galeries des grands palais où s'exhibe sa puissante industrie. Seulement, comme l'Anglais est aristocrate, il nous montre un home seigneurial, celui que rêve de posséder à la campagne tout industriel d'outre-Manche. C'est pour habiter ici, qu'il expose là-bas. L'intérieur, fort simple aussi, est décoré de toiles remarquables, paysages ou portraits, de Lawrence, Reynolds, Gainsborough, Tuner, Constable, que des galeries royales ou privées ont bien voulu nous envoyer et qui représentent dignement l'art anglais ancien dans ce pavillon d'un goût sobre et à figure de château.

L'Américain, lui, n'a pas aussi fort dans le sang le goût du home individuel. Il appartient d'ailleurs à une société démocratique instable, où l'on vit beaucoup à l'hôtel et dans les cercles. En outre, il n'a pas de passé; exposer du rétrospectif n'est pas dans ses moyens. Son pavillon, à la fière coupole destinée peut-être dans les intentions secrètes de son architecte à dominer en hauteur les pavillons voisins, n'abrite qu'une sorte de hall, entouré de plusieurs étages de petits locaux desservis par un ascenseur, et où le public américain trouve tout ce dont il a l'habitude de se servir : salles de repos, de piano, de lecture, de journaux, de correspondance, bureau de poste, etc. C'est pratique, sinon beau; du moins, c'est utile au public. L'Américain s'expose lui-même, dans cette image de sa vie et de ses mœurs.

Il y a certainement des intentions de symbolisme dans le pavillon allemand. Son architecture extérieure, genre Renaissance germanique, avec peintures murales, devises, écussons, évoque le souvenir de ces beffrois, de ces pignons, de ces clochers, de ces façades, qui frappent les yeux dans les villes pittoresques de l'Allemagne du Nord et du Midi, enveloppes rétrospectives d'une âme tout à fait moderne. L'intérieur du pavillon est aussi tout à fait moderne et décoré avec la lourdeur solennelle et pesante du goût allemand contemporain. L'empereur, par une courtoise attention, y a exposé, dans des salles réservées, la partie française des collections du grand Frédéric, amateur passionné de nos Watteaus, de nos Lancrys, de nos Paters, et même de nos meubles. En dehors de ces chefs-d'œuvre d'un art ancien, celui-là bien français, le pavillon allemand ne contient qu'une exposition d'imprimerie et de librairie. On sait quelle est la haute valeur de la librairie allemande. L'empereur doit assurément prétendre pour son pays au rôle de centre du mouvement intellectuel du monde : le livre en est l'instrument de propagande. Dans son pavillon national, il a choisi ce qui, dans le développement industriel de son pays, lui a paru représenter le mieux l'activité intellectuelle de l'humanité, pour en entourer son propre buste et pour donner son symbole à la partie la plus allemande de l'Exposition.

L'Autriche, par son pavillon d'une grande élégance extérieure et d'une parfaite distinction de formes, semble avoir voulu simplement se conformer à l'exemple des autres nations, en se faisant représenter dans cette rue. Elle n'a poursuivi l'expression d'aucun caractère spécial dans la conception de son pavillon.

Le plus remarquable de tous est assurément le pavillon espagnol. L'Espagne n'a que peu à nous montrer dans le présent, mais elle a un passé, et c'est ce passé qu'elle expose ici. Un petit édifice d'une architecture empruntée à divers monuments espagnols, bien espagnols, non pas arabes, style Renaissance, formée de façades bien agencées, produit un ensemble du

meilleur goût. A l'intérieur, peu d'objets, mais merveilleux : rien que des tapisseries et des armures de rois; tapisseries de Flandre, armures italiennes ou allemandes, pour la plupart, mais toutes d'une incomparable beauté. L'Espagne, dans sa détresse financière et son infériorité industrielle, a toujours eu le sentiment et la prétention du rang à tenir. Elle a réussi à se donner le premier dans la rue des Nations, par la rare beauté des vieilles choses qu'elle nous montre dans le cadre noble et simple où elle a su les placer.

Quand on entre dans la maison norvégienne toute construite en bois de Norvège, peinte au dehors en rouge, vert et blanc, c'est-à-dire en couleurs locales, on a bien l'impression que l'on pénètre chez une nation de marins, de pêcheurs, de chasseurs de fourrures et de bûcherons. La physionomie des objets exposés est tout à fait significative.

Le pavillon suédois, tout en bois, avec ses dômes et ses clochers pittoresques, son aspect si original, renferme une exposition de diverses industries d'un caractère artistique. Deux petits dioramas, admirablement exécutés, nous rappellent le voisinage du pôle et complètent l'impression reçue de cet entourage septentrional.

La Grèce a renfermé toute son exposition dans un pavillon bysantin tout à fait en harmonie avec les souvenirs que le nom de Grèce évoque. Le Danemark nous offre une maison danoise du dix-septième siècle. La Belgique a reproduit l'hôtel de ville d'Audenarde.

Tous ces pavillons et les autres forment un merveilleux coup d'œil, quand on les regarde, et, quand on les examine de plus près, ils révèlent tous quelque chose de la pensée inspiratrice qui a présidé à leur conception. Leur individualité a concentré sur eux les soins de ceux qui les ont construits à l'image de leurs pays, comme elle attire aujourd'hui l'attention de ceux qui les étudient.

De l'autre côté de la Seine, la rue de Paris présente un intérêt moindre, comme exposition, mais fait à la rue des Nations un heureux pendant dans le décor.

Le premier pavillon, face au pavillon de l'Italie, est celui de la Ville de Paris, vaste et haute construction en bois, couleur d'ocre, ornée en façade de saillies, de balcons et de peintures. La toiture en verre qui recouvre et éclaire la partie centrale est masquée, sur le pourtour, par des toits mouvementés, qui égaient l'aspect un peu monotone du bâtiment. Ces toits multiples, empruntés à l'architecture des hôtels de ville du nord, semblent avoir été choisis pour donner au pavillon, par cette ressemblance, le caractère municipal, qui est le sien.

L'intérieur renferme les expositions ordinaires des travaux et des établissements municipaux, et en outre un musée rétrospectif, complément de celui du Petit Palais. Tout cela est sagement ordonné, logiquement distribué et classé, avec toutes les qualités de méthode propres aux fonctionnaires qui en ont eu charge.

Au delà, viennent les serres qui abritent les expositions de fleurs. Ce sont de véritables nefs d'église, flanquées de chapelles latérales, nefs en fer et verre, décorées de rosaces et de treillis en bois léger, d'un ton vert tendre, de manière à ne pas éteindre les couleurs des fleurs et à les placer dans leur milieu naturel de verdure et de lumière. Le coup d'œil, à l'intérieur, est des plus agréables.

A l'autre bout, s'élève le palais des Congrès, vaste construction, carrément régulière, ayant assez le style d'une orangerie, mais nullement laide dans sa simplicité un peu nue. On ne pouvait loger les Congrès, réunions toujours graves, dans des enveloppes de casinos ou de pagodes. Le palais des Congrès est de bon goût, malgré l'uniformité de sa structure; il représente un modèle d'architecture sage, appropriée à la sagesse attendue des délibérations qu'il doit abriter. Mais quand on y pénètre, on éprouve une surprise. L'aspect du dehors semblait faire pressentir l'ouverture d'une grande salle, et on se trouve en présence d'une quantité de petites salles limitées par une multitude de cloisons parallèles où s'étalent accrochés les tableaux des statistiques sociales avec leurs graphiques et leurs

schémas. C'est la matière nutritive destinée à l'alimentation de l'étage supérieur. Le visiteur qui suivrait toutes ces cloisons, en examinant tout ce qu'elles portent, en sortirait avec une attention complètement laminée. Les grandes salles sont au premier étage.

Vis-à-vis, du côté opposé à la rivière, s'aligne la file des restaurants et des spectacles forains installés dans des architectures à l'avenant. La fantaisie y va jusqu'à l'extravagance dans la maison à l'envers. C'est une erreur d'avoir admis dans le périmètre de l'Exposition ce genre de spectacles avec la sorte de recommandation que donne leur introduction dans son enceinte. On accentue ainsi le caractère de foire, souvent reproché aux Expositions, par ces divertissements forains avec parades bruyantes, qui sont les annexes des foires ordinaires. L'esprit qui, certes, ne fait pas défaut à certaines d'entre elles, n'est pas de nature à être compris des étrangers, et parfois même des provinciaux. Il faut être du boulevard pour le goûter, et c'étaient choses à ne pas tirer de leur milieu. La rue de Paris ainsi aménagée n'a d'autre avantage que de servir de promenade le soir aux Parisiens du quartier, et de refuge à ces infatigables visiteurs de l'Exposition, s'il s'en rencontre, qui, sur pied toute la journée, désirent encore rester en plein air jusqu'à minuit, au milieu du bruit et des lumières.

Telle qu'elle est, l'Exposition est le résultat d'un puissant effort de conception et d'exécution. Qu'elle soit trop vaste en étendue; que les recherches y soient disséminées et difficiles; que les communications intérieures n'y soient pas suffisantes entre deux extrémités trop distantes, reproches que lui fait généralement le public, ces défauts ne nuisent pas à son merveilleux aspect. Guidée par les souvenirs des Expositions précédentes, entraînée par ce courant d'engouement qui, en France, s'attache aux Expositions, et en grossit démesurément l'importance, la verve des inventeurs de formes s'est livrée à tous les caprices et à toutes les hardiesses. D'autres nations auraient pu mettre en œuvre pareils moyens d'action, et nous égaler, nous

surpasser même par le grand et par l'extraordinaire ; mais la France seule renferme pour tout ce qui touche à l'art, même à l'art anormal qui est de circonstance, des ressources d'invention et de goût qui la rendent la plus apte entre toutes à loger dans le cadre incomparable de Paris une Exposition universelle, comme à convier le monde à ses distractions et à ses enseignements. Celle de 1900 offre bien le plus féerique décor où puisse se mouvoir pendant six mois l'activité sérieuse ou la flânerie oisive de l'humanité contemporaine.

Comte D'USSEL.

1,443 blessés. C'est encore une proportion de 1 tué sur 6 blessés. Est-ce bien là l'œuvre de projectiles humanitaires, alors qu'avec les vulgaires balles rondes, nous avons eu, à Solferino, 1 tué pour 5 blessés, et que les projectiles du fameux fusil à aiguille, lors de la campagne de Bohême, en 1866, donnaient encore la même proportion de tués et de blessés ?

En réalité, il n'y a pas lieu d'admirer la constance de cette proportion et c'est bien le contraire dont il faudrait s'étonner. Ainsi que le fait remarquer un de nos chirurgiens de l'armée, M. H. Nimier, l'élément capital de la gravité d'une blessure de guerre, ce n'est pas le projectile qui la provoque, mais c'est l'organe qui la subit, et il était à prévoir que les organes essentiels à la vie ne seraient pas plus épargnés par les projectiles modernes que par les balles anciennes. Quand le cerveau, le cœur, les gros vaisseaux sont touchés par un projectile, il importe peu que ce projectile ait deux ou trois millimètres de diamètre en plus ou en moins : le résultat fatal est toujours le même.

Il n'en reste pas moins démontré qu'avec les balles modernes, les blessures non immédiatement mortelles ont, dans leur généralité, une gravité inférieure à celle des lésions similaires causées par les anciens projectiles. Autrement dit, les hommes qui, dans les statistiques, figurent à côté de la rubrique « tués » sous celle de « blessés », ont maintenant beaucoup plus de chances de guérir que par le passé.

Assurément, ce résultat est dû en partie à ce fait, que les petits projectiles font moins de délabrements dans les tissus qu'ils traversent que les gros projectiles. Mais si l'on considère que la gravité d'une blessure, non immédiatement mortelle, est causée surtout par les agents microbiens qui l'infectent secondairement, ce ne sera que justice d'attribuer à l'art chirurgical moderne, déduit des découvertes de Pasteur et des méthodes

de Lister, le mérite d'avoir réduit la mortalité des blessés, en prévenant cette infection purulente, de redoutable mémoire, qui enlevait le plus grand nombre de nos blessés, il y a trente ans, et qui fut cause que, dans certaines ambulances, on n'arriva pas à sauver un seul amputé.

Nous savons maintenant que les suppurations, les gangrènes, si fréquentes jadis, doivent être attribuées aux germes que les chirurgiens avaient eux-mêmes portés dans les plaies qu'ils exploraient, ou qu'ils n'avaient pas su éloigner de leurs blessés ; et si pareilles fautes chirurgicales ne peuvent plus, ou du moins ne doivent plus se reproduire, il n'est que juste de rapporter, non à l'outil vulnérant mais au pansement du chirurgien, les heureux résultats du traitement des blessés.

Ces résultats se traduisent par le nombre relativement considérable des blessés qui, au bout de quelques semaines, sont en état de reprendre leur service. Leur proportion, en nombre d'ambulances anglaises, a été de 40 blessés, sur 100 traités, qui sont retournés à leurs corps après une moyenne de cinq semaines de traitement. Au point de vue boer, c'est là une grosse proportion de blessures *insuffisantes*, car il est évident qu'une blessure de guerre doit, au minimum, éloigner définitivement du champ de bataille l'homme qui en est atteint. Si le but n'est pas de tuer, il est en tout cas de mettre hors de combat les hommes pendant au moins plusieurs mois.

Ce qui prouve bien, d'ailleurs, l'influence de la chirurgie antiseptique actuelle sur la faible mortalité des blessés, c'est qu'au cours de la guerre sino-japonaise, plus de 30 blessés japonais sur 100 purent reprendre leur service. Et cependant les Chinois se servaient alors de grosses balles, qui se montrèrent aussi humanitaires que devaient l'être plus tard les petites balles boers.

Nous lisions dernièrement un gros ouvrage, aussi intéressant par la sûreté et l'abondance de sa documentation que par l'ingéniosité des déductions qu'en tirait son auteur, M. Jean de Bloch, ouvrage où il paraissait démontré sans réplique que la perfection des armes modernes et les dégâts qu'elles étaient capables de faire dans les fortifications et dans les masses humaines devaient maintenant rendre les guerres impossibles.

Hélas, que nous sommes encore éloignés d'un tel état de choses!

Il est difficile, n'est-ce pas, de contester à l'artillerie anglaise une certaine perfection, sans doute comparable à la perfection moyenne de l'artillerie des autres nations européennes? Or, une constatation des plus surprenantes, c'est le peu d'efficacité du tir de l'artillerie anglaise. Alors que l'on vante les effets foudroyants des bouches à feu nouvelles, M. Mac Cormac nous dit que, sur 100 blessés, il n'en a compté que 27 par projectiles d'artillerie. Et cependant, en Crimée, sur 100 blessés, 43 l'avaient été par les antiques bombes; et en 1870-1871, l'artillerie allemande réclamait déjà à son actif 25 pour 100 de nos blessés.

D'après le commandant Albrecht, de l'armée boer, les artilleurs anglais, pour 1,000 obus tirés, n'auraient que 52 touchés, dont 12 tués et 40 blessés. A Colenso, après deux jours de bombardement, les Boers n'eurent que 5 tués! A Paardeberg, Cronje et ses 4,000 hommes tinrent pendant dix jours sous le feu de 120 canons, soit un canon anglais contre 33 Boers; et, de l'aveu du chirurgien anglais Mac Cormac lui-même, «au plus y eut-il 1 tué par canon!»

Si, pour jouir d'une paix définitive, il nous faut, comme le pense M. de Bloch, des armes si terribles que la guerre, par l'excès même de ses désastres et de ses douleurs, devienne impossible, les constatations que nous

venons de relater ne sont pas encourageantes et les générations actuelles ne peuvent espérer de voir le désarmement général.

Il est évident cependant que le rôle des armées modernes, dans cette époque de transition, est moins de faire la guerre que de contribuer à la rendre impossible. Souhaitons donc de voir les inventeurs perfectionner fusils et canons, et que soit proche le jour où l'on nous annoncera la découverte du projectile capable d'anéantir tout un régiment.

Toutes ces recherches d'ailleurs, et tous ces travaux, ne seront pas perdus. Comme on verra les plus redoutables sous-marins, privés de torpilles, travailler à l'œuvre scientifique des explorations du fond des mers, on voit déjà les mortiers et les obusiers primitifs, transformés en outils agricoles pacifiques, servir à préserver nos récoltes de leurs plus terribles ennemis.

*
* *

Il existe en effet, maintenant, une véritable artillerie agricole, ayant fait ses preuves, qui certes sont dignes de considération.

Des expériences, répétées depuis plusieurs années, notamment en Autriche et en Italie, ont prouvé qu'il est possible, au moyen d'ondulations sonores d'une très grande intensité, d'écarter les nuages chargés de grêle, ou plutôt de modifier leur état électrique, cause de la brusque congélation de l'eau qu'ils contiennent dans leurs flancs.

On sait l'habitude qu'avaient nos pères de sonner à toute volée les cloches du village pour éloigner les orages : sous cette pratique tout empirique, il n'y avait sans doute qu'une observation exacte ancienne, dégénérée en pratique religieuse, par oubli de son sens primitif. Aujourd'hui, cette pratique est à son tour tombée

dans l'oubli; chose d'ailleurs regrettable, car elle avait du bon. Il est vrai que si les vibrations répétées de la cloche, bien au-dessus du sol, ne coûtaient rien, elles ne protégeaient que les terres rapprochées du clocher, et pouvaient être dangereuses pour le sonneur, qui était parfois foudroyé.

Aujourd'hui, les sonneries de cloches à toute volée sont remplacées, tant en Autriche qu'en Italie et en France, par de petits canons spéciaux dont la gueule, fort évasée, est dirigée verticalement vers le ciel et dont la culasse contient des explosifs. Aussitôt que l'orage commence, ces pétards sont enflammés par un mécanisme ingénieux, et leurs détonations produisent l'effet désiré sur les nuages qui menacent les récoltes. Les essais, tentés de divers côtés, permettent déjà de formuler les conditions de ce tir d'artillerie protecteur. Ainsi, il semble produire des résultats d'autant plus efficaces, et la zone qu'il protège est d'autant plus étendue que les batteries sont situées sur un point plus élevé au-dessus de la plaine. Ces batteries doivent donc être très rapprochées les unes des autres dans les pays plats qui sont plus exposés que les coteaux aux ravages de la grêle.

C'est là, il faut le dire, une des raisons qui ont empêché l'emploi de l'artillerie agricole de se répandre. En effet, le prix et le poids des canons primitivement employés étaient assez élevés, et le transport de ces engins, que l'on ne pouvait abandonner en pleins champs, n'était guère facile.

Il y avait donc lieu de rechercher un moyen plus commode et moins dispendieux de produire des détonations et surtout de faire éclater des pétards le plus près possible des nuages orageux.

Notre confrère le docteur E. Vidal, d'Hyères, nous paraît avoir parfaitement résolu ces deux problèmes, par l'emploi de bombes et de fusées établies sur le

même principe que celles tirées dans les feux d'artifice, légèrement modifiées pour être préservées de la pluie, et pourvues d'une enveloppe hydrofuge permettant aux mèches de traverser sans s'éteindre les plus fortes averses.

Le matériel que préconise M. Vidal est ainsi réduit à sa plus simple expression, consistant, pour les fusées porte-pétards, en un simple pieu muni de deux pitons, et, pour les bombes, en un tube de fer dont la bouche est munie d'un couvercle le garantissant de la pluie.

Pour diminuer en même temps le prix des engins, M. Vidal a adressé aux autorités compétentes une demande de délivrance à prix réduit de la poudre de guerre, et nous croyons savoir que cette pétition, en raison de son incontestable utilité pratique, aurait eu gain de cause.

Voici maintenant la manœuvre la plus simple qui doit présider à ce bombardement des nuages :

Aussitôt que l'orage se rapproche, l'artilleur chargé de protéger le champ le plus menacé fait partir une bombe destinée à éveiller l'attention de son voisin immédiat. Ce signal est répété successivement par toutes les autres stations, qui doivent être disséminées dans la proportion de une par 25 hectares, et, à partir de cet instant, va commencer un bombardement en règle, dirigé contre les nuages, au moyen de fusées dont les pétards éclatent à une hauteur moyenne de 400 mètres.

La bombe n'est donc qu'un simple signal dont les détonations sont entendues de fort loin, tandis que le tir réel est exécuté par le moyen de fusées porte-pétards.

M. Vidal estime que trois fusées par minute, tirées par chaque station, sont suffisantes pour empêcher la formation des grêlons; mais il est évident que, dans un moment de danger pressant, rien n'empêcherait d'accélérer le tir.

Il faut bien remarquer qu'il ne s'agit pas d'envoyer des fusées jusque dans la zone des nuages orageux, lesquels planent généralement à des altitudes variant entre 1,000 et 1,500 mètres.

C'est ce but qui était poursuivi dans la méthode autrichienne, copiée par les Italiens, et qui visait à perforer et repousser bien loin les nuages suspects.

De fait, il ne s'agit pas d'écarter ces nuages, qui peuvent donner une pluie bienfaisante, mais il s'agit plutôt de les dissocier et de combattre leur état particulier de tension électrique, tension qui est toujours la cause de la production de la foudre et qui aboutit parfois à la formation des grêlons.

A ce propos, nous pouvons remarquer que les météorologistes ne sont pas encore d'accord sur la formation de la grêle, et que celle-ci a donné lieu à bien des hypothèses.

Les uns croient que la congélation des petites sphères aqueuses contenues dans les nuages orageux est produite par le vide subit, conséquence fatale de la détonation de la foudre, et par la vaporisation instantanée d'un certain nombre de gouttelettes à l'éclat sphéroïdal.

Mais tout le monde a vu tomber de la grêle sans avoir entendu le tonnerre; et cette grêle ne pouvait venir de bien loin, car son poids l'aurait empêchée de se maintenir dans les airs.

D'autres pensent que les chauds rayons du soleil, concentrés dans la masse épaisse des nuages, les échauffent assez pour produire de la vapeur, et que le froid consécutif à cette dilatation instantanée suffit pour congeler les couches avoisinantes. Mais cette explication ne peut rendre compte de la chute de la grêle pendant la nuit, fait incontestable, bien que relativement rare.

Enfin il y a l'hypothèse de M. Coulon, dans laquelle les gouttelettes de pluie se congèleraient instantané-

ment, au moment de leur passage à travers une couche d'air glacée, puis à travers une couche d'air saturé d'une humidité qu'elles condensent en partie à leur propre surface. Mais il reste encore à dire dans quelles conditions a lieu cette congélation.

Quinquet, l'ingénieux inventeur de la lampe qui porte son nom, était parvenu, vers la fin du siècle dernier, à congeler une goutte d'eau en la soumettant tout simplement à des décharges électriques répétées; et M. Seiferheld a pu reproduire cette expérience, en se servant d'une bouteille de Leyde, dont une armature était mise en communication avec le conducteur d'une machine électrique en action continue et dont les décharges se succédaient, à de courts intervalles de temps, à travers une goutte d'eau. Après quelques décharges, la goutte devenait aussi blanche que du lait, et était transformée en glace.

Il est donc incontestable que la congélation subite d'une partie de l'eau contenue dans un nuage peut être due à l'action des courants électriques qui le sillonnent, et il est plus que probable que l'interruption de ces courants doit suffire pour empêcher la foudre, éviter la formation de la grêle et provoquer la chute de la pluie.

Ajoutons que ce système de bombardement pourrait être employé, sans doute avec succès, en Algérie, pour écarter des récoltes les sauterelles qui les menacent.

Depuis longtemps les Arabes tirent des coups de fusil dans la direction des vols épais de ces acridiens, et c'est ainsi qu'ils arrivent parfois à préserver leurs champs. Il serait donc indiqué d'expérimenter sur les masses compactes de sauterelles l'effet de l'énorme déplacement d'air produit par l'artillerie agricole.

Nous apprenons d'autre part que, dans le Beaujolais, des essais ont été faits sur différents points, notamment à Denucé et à Villefranche, avec un matériel assez différent de celui que nous venons de décrire, et que les

résultats en ont paru excellents et ont enthousiasmé la population agricole de cette région.

Assurément la pratique de l'artillerie agricole est encore dans la période des tâtonnements, et il n'est pas mauvais, pour permettre des comparaisons, que les systèmes adoptés se multiplient. L'important est que les essais aussi se multiplient, et que l'attention des cultivateurs soit éveillée sur une pratique qui, dès maintenant, peut être considérée comme efficace pour préserver les récoltes de leurs plus grands fléaux.

*
* *

Nous avons eu déjà l'occasion de parler des méfaits de l'alcool, et de témoigner de notre sympathie pour tous ceux qui, publiquement ou de façon privée, mènent la lutte contre l'alcoolisme, lequel est bien le plus grand mal dont est menacée la vie des sociétés actuelles, et qui met en jeu l'existence même des nations.

Il ne faut pas laisser échapper une occasion de répéter que notre pays est un de ceux qui souffrent le plus de l'alcoolisme, et que ce mal, joint à l'insuffisante natalité qui l'appauvrit déjà, le met en état d'infériorité dans la qualité, comme il est en voie de le devenir déjà dans la quantité de ses habitants.

La statistique de la production de l'alcool en 1899 nous montre comment grandit ce péril alcoolique, que tout bon citoyen doit dénoncer.

En effet, la production d'alcool, par les distillateurs et les bouilleurs professionnels, s'est élevée à 2,508,583 hectolitres, dépassant de 358,176 hectolitres la production de l'exercice précédent.

Circonstance aggravante, ce sont les alcools provenant de la distillation du jus de betteraves qui, dans cet accroissement de la production, ont apporté le plus fort appoint, soit 149,031 hectolitres. De même, il y a eu

surproduction des alcools de grains, dont l'excédent sur l'année précédente a été de 31,434 hectolitres.

Il faut aussi tenir compte de la production, mal connue, des bouilleurs de cru, qui sont au nombre de 338,237, et qui est évaluée à 90,975 hectolitres, soit 14,555 hectolitres de plus qu'en 1898.

Il n'est donc pas contestable, que, dans ce grand concours des industries nationales qui se tient actuellement à Paris, la France puisse être fière de son exposition d'alcools. Ainsi que le remarque avec découragement un de nos journaux de médecine, « la classe 61 est digne de ce siècle qui s'éteint et se noie dans les flots sortis de l'alambic national... et quinze cents fabricants de produits spiritueux figurent parmi les lauréats de la foire mondiale. »

Les gouvernements, qui ne se piquent pas de logique, encouragent, très inégalement d'ailleurs, ceux qui luttent contre l'alcoolisme, et ceux qui fabriquent les alcools. De rares et modestes récompenses vont aux premiers, mais les grands prix et les gros rubans vont aux seconds. Comment le public peut-il se reconnaître dans tout cela ? Et qui trompe-t-on ?

Mais le public, vraisemblablement, n'en est pas encore à se poser ces questions. Il boit l'alcool qui le sollicite de tous les côtés, payant un peu plus cher celui contenu dans des bouteilles portant la marque des récompenses obtenues, et approuvant d'ailleurs, en toute sincérité, le zèle de ceux qui prêchent la croisade contre l'alcoolisme.

L'exemple de cette logique ne lui vient-il pas d'en haut ?

Dr J. HÉRICOURT.

LES LIVRES ET LES MOEURS

POÈTES D'AUJOURD'HUI (1)

I

Le bruit orageux du siècle en marche nous empêche trop souvent d'écouter la voix des poètes qui bercent nos inquiétudes avec leurs rêves ou donnent à nos sentiments confus une expression ordonnée, à nos passions changeantes une attitude immobile et durable. Voici une occasion de réparer cette injustice du silence : MM. van Bever et Paul Léautaud publient un recueil de morceaux choisis, tirés des *Poètes d'aujourd'hui*, de ceux qui firent imprimer au cours de ces vingt dernières années. En feuilletant ce petit livre, semblable à un lac aux flots divers, il sera loisible à notre souvenir de remonter jusqu'aux sources qui l'alimentèrent et de s'attarder, comme en un bain vivifiant, aux eaux les plus fraîches et les plus limpides.

Il n'est point aisé de colliger les pages littéraires les plus significatives sinon les plus belles d'une époque, et spécialement de l'époque même où nous nous agitons. Alors le temps n'a pas encore fait son œuvre de classement et d'oubli. Comment démêler ce qui doit survivre de ce qui est destiné à la mort prochaine? Il

(1) *Poètes d'aujourd'hui* (1880-1900), morceaux choisis, accompagnés de notices biographiques et d'un essai de bibliographie, — par Ad. van Bever et Paul Léautaud (Société du *Mercure de France*).

faut un esprit critique, avisé et lucide. Et il faut encore un esprit indépendant et équitable, inaccessible aux coteries, dégagé des cénacles et plus soucieux de justice qu'enclin à l'amitié et à la camaraderie. Je n'ose dire que ce recueil de nos *Poètes d'aujourd'hui* nous apporte la surprise aimable de tant de perfection. Car il apparaît, dès la couverture, qu'il ment à son titre. Son titre nous promettait le tableau complet de notre poésie française de 1880 à 1890 : or, vous chercheriez en vain dans le volume les noms de MM. José-Maria de Hérédia dont les *Trophées*, de retentissante mémoire, parurent, si je ne me trompe, en 1892; Léon Dierx aux délicates mélancolies, Sully-Prudhomme, Coppée, et aussi tous les parnassiens qui ne congédièrent point leur muse en l'année 1880. Veut-on insinuer qu'à cette date le Parnasse avait fait son œuvre, et qu'ainsi l'on n'a voulu tenir compte que des influences et des écoles nouvelles? Il eût été de bon ton de le signaler dès l'abord; et d'ailleurs, autre observation, si je ne veux point discuter l'importance que doit prendre dans les lettres le mouvement appelé *symboliste*, j'ajouterai que dans un recueil intitulé *Poètes d'aujourd'hui*, on ne peut raisonnablement omettre les poètes qui s'efforcent d'exprimer le mouvement de leur cœur sans éprouver l'impérieux besoin de s'enrôler sous une bannière. Puisqu'on voulait accueillir toutes les manifestations nouvelles, — pourvu qu'elles fussent empreintes de beauté, — pourquoi ne pas offrir une place aux vers langoureux de M. André Rivoire ou de Mme la comtesse de Noailles, philosophiques de M. Eugène Hollande, frais et agrestes de M. Gabriel Vicaire, fermes et sereins de M. Maurice Pottecher (*le Chemin du repos*), élégants et fluides de M. Edouard Ducoté (*Au Séjour des ombres heureuses*), âpres et désordonnés de M. Robert de Souza, frémissants d'intelligence de M. Marcel Proust, plastiques de M. Lionel des Rieux, graves et sincères de M. Victor Margueritte, superbement descriptifs de M. Paul Souchon?... Cette énumération n'a pas la prétention d'être complète ; elle ne renferme nullement mes préférences. J'écris dans un coin de montagne dé-

pourvu de bibliothèque : quelques noms de poètes me viennent simplement à la mémoire, et je n'estime point qu'un grand nombre de ceux qui figurent aux *Poètes d'aujourd'hui* aient retenu plus que ceux-là, entre 1880 et 1900, la faveur ou l'estime du public. Il y a donc quelque légèreté dans un classement aussi incomplet, et les oubliés auraient le droit d'être étonnés de tant d'indulgence accordée aux uns et de tant d'ostracisme distribué aux autres.

Puisqu'on voulait faire un choix parmi les poètes, ne convenait-il point aussi de laisser mûrir quelques jeunes talents dont les promesses sont encore légères (exemple : M. Emmanuel Signoret, M. Paul Valéry), et d'abandonner à leur infortune méritée certains auteurs dont on s'obstine en vain à vouloir encombrer la littérature, et qui périront sans remède, pour n'avoir jamais vécu, malgré les efforts un peu ridicules de ceux qui prétendent les sauver, soit par une absence totale de goût, soit par un amour immodéré de ce genre de divertissement qu'on a dénommé *fumisterie?* Car c'est une plaisanterie mauvaise que de continuer à imposer à un public légitimement récalcitrant le nom de M. René Ghil, par exemple, qui, non satisfait d'être le mystérieux et absurde théoricien de *l'instrumentation*, publie périodiquement avec une déplorable fécondité ses enfantillages sonores et ses affligeantes déraisons. Or, les meilleures farces sont les plus courtes : il nous semble que celle-ci dure depuis quinze ans. Depuis que Paul Verlaine écrivit les *Poètes maudits*, tout poète se croit tenu avec une superstitieuse soumission de vénérer Tristan Corbière et Arthur Rimbaud. Le hachis romantique du premier offre aux lèvres un plaisir douteux; et quant à Arthur Rimbaud, il ne laissera dans l'histoire littéraire, si elle consent à entrer dans les détails de nos manifestations d'art, que le souvenir d'une vie errante, hardie et singulière, et d'une précocité bizarre et un peu perverse, qui s'amusait drôlement à compromettre la muse lamartinienne (voir *les Chercheuses de poux*). Déplorerai-je la place accordée à M. de Montesquiou? Deux ou trois sonnets délicats

des *Chauves-Souris* n'excusent point cet amateur, étonnamment rebelle à la paresse et au découragement, de persister, en des volumes qui tombent comme la pluie dont elles apportent l'ennui, à travailler dans « l'artifice démodé et l'obstination stérile (1) ».

Il fallait élaguer beaucoup, d'une part, et de l'autre il fallait ne pas se limiter, ou presque, aux poètes symbolistes (2). Je veux parler de l'école qui prit à tort le nom de *symboliste*. Car de tout temps le symbole fut cher à la poésie qui aime à recouvrir les sentiments de notre cœur de ces comparaisons plastiques empruntées au monde extérieur. Dante et Pétrarque lui donnèrent une vie ardente et précieuse; ils asservirent la beauté de l'univers à l'expression de leurs âmes passionnées. Ainsi le dernier, pour retracer le jeune trépas de son amour, se contentait de nous dire : « Un laurier jeune et svelte fleurissait et de son ombre sortaient des chants d'oiseaux, et un coup de foudre le déracina. C'est de là que ma vie est triste. Pareil ombrage ne se retrouve jamais... » Cette forme allégorique revêt le monde invisible de nos pensées et de nos tendresses du charme apparent et sensible qui s'attache, par exemple, à quelque jardin aux fleurs éclatantes et parfumées, à quelque forêt aux arbres majestueux, aux retraites profondes, à la mer aux flots changeants et sonores. Rien d'abstrait et de figé ne dépare plus l'œuvre d'art qui devient toute volupté et nous fait sans effort rêver ou réfléchir. *La Vigne et la Maison* de Lamartine, *la Bouteille à la mer* d'Alfred de Vigny, sont ainsi merveilleusement symboliques. Nos poètes modernes n'ont fait que suivre une ancienne tradition. Quelques-uns, par leurs ardeurs déréglées et une fâcheuse hypertrophie de la personnalité, s'efforcèrent de

(1) H. DE RÉGNIER : *Poètes d'aujourd'hui et poésie de demain*, conférence.

(2) La bibliographie du recueil est également incomplète. Elle prétend nous donner la liste des ouvrages et des articles qui traitent des poètes cités. On n'a aucune peine à y relever des omissions regrettables : ainsi un article de M. Emile Verlant sur M. Verhaeren dans la *Revue générale*, de nombreux articles de M. Eugène Gilbert, etc.

la corrompre : ils voulurent être des auteurs difficiles, et leurs fantaisies dérisoires sont devenues de puérils amusements; ne s'imaginaient-ils pas, avec une candeur ineffable, imposer les travaux d'Hercule pour découvrir au fond de leurs poèmes quelque indélébile banalité?

M. Henri de Régnier a parfaitement caractérisé le mouvement symboliste que deux courants parallèles agitèrent, l'idéalisme et l'individualisme. Ce fut une réaction contre l'envahissement des lettres par la littérature brutale de l'école naturaliste, — utile réaction qui défendit la beauté idéale et prétendit même l'emporter à des hauteurs inaccessibles, qui ne craignit point de lutter contre l'orgueil positiviste aspirant à réduire scientifiquement l'Invisible, et agita frénétiquement devant lui le voile éternel du mystère. Mais en même temps ce fut une évolution dans la forme : la liberté du rythme fut promulguée, et chaque poète se fia désormais à sa musique intérieure pour moduler son âme chantante. « Le vers, tel qu'il existe en français, — dit l'historien du symbolisme, — a ceci d'assez particulier qu'on peut dire qu'il préexiste, en quelque sorte, à la pensée qu'il doit exprimer. Il est un moule qu'elle vient remplir. Il en résulte pour la pensée une obligation virtuelle à laquelle elle se doit assujettir. Peu à peu l'opinion se forma, parmi les jeunes écrivains d'il y a quinze ans, qu'on pourrait peut-être bien se délivrer de cette servitude; que le vers, après tout, n'est qu'une conséquence et qu'un résultat; qu'il doit naître à mesure, se subordonner et se proportionner à ce qu'il veut dire ou suggérer; qu'il n'est rien en lui-même et ne doit être que ce qu'on le fait. Pour tout dire : que le vers n'est qu'un fragment du rythme, et que c'est au rythme seul qu'il doit obéir. — Le vers, en ces nouvelles conditions et en ce nouvel état, prit le nom de vers libre ou de vers polymorphe, c'est-à-dire qui a toutes les formes, selon que la pensée les nécessite. » L'individualisme est-il aussi pernicieux dans la métrique que dans la vie sociale? Je serais tenté de le soupçonner devant les impuissants essais de tant de

poètes. L'homme a toujours désiré découvrir des règles universelles en dehors de lui-même, en même temps qu'il s'efforçait d'établir la vanité de celles qui n'avaient pour fondement que la tradition ou le consentement unanime. Habitudes musicales ou naturelles prédispositions, nous savons au juste ce qu'est un beau vers selon l'ancienne métrique. Et d'ailleurs, cette vieille métrique, chaque poète, en l'animant de son souffle, lui communiquait son harmonie *individuelle*, la personnalisait. Nous ne savons pas avec précision quand un vers libre est beau, parce que nous sentons que nous pouvons toujours le modifier à notre gré, sans que personne ni l'auteur aient le droit d'intervenir, — en un mot parce qu'il n'est pas définitif. Du moins, aucun poète moderne ne nous a encore asservis à son rythme au point que nous ne le puissions concevoir différemment. Nous n'entrons pas dans ses raisons; il ne nous offre qu'une beauté qui fuit comme l'eau entre les doigts. Et il est hors de doute, pour tout critique de bonne foi, que le vers libre a développé d'une façon déplorable chez nos poètes la nonchalance et la platitude, en accoutumant à se contenter de l'à peu près, à se laisser aller à une indocilité outrecuidante que les jeunes gens confondent avec l'indépendance. Je conviens que notre vers français, tel que nous l'ont transmis quatre ou cinq siècles de littérature, a quelque chose de trop arrêté, de raide et de gourmé, et que l'on peut souhaiter un langage intermédiaire entre lui et la prose, langage plus souple, plus nuancé, plus rythmé. Je n'estime point que le vers libre nous ait apporté ce langage. C'est dans *les Chants de la pluie et du soleil*, de M. Hugues Rebell, que je le découvrirai plutôt : cette prose nombrée et coupée est autrement vivante et ferme que tous nos poèmes en vers libres, trop semblables à des chairs sans os, et qui, lorsqu'ils n'ont pas l'apparence de traductions d'œuvres étrangères, ont trop souvent, avec leurs mauvaises rimes et leurs vieilles conserves d'hémistiches, l'aspect de parodies ou d'ébauches.

II

Feuilletons rapidement, avec de charmantes haltes de citations, ce recueil de morceaux choisis. Il n'est pas malaisé d'y reconnaître deux tendances, l'une au rêve, l'autre à la vie. MM. Henri de Régnier, Francis Vielé-Griffin, A.-Ferdinand Hérold, Stuart Merrill, Henry Bataille, etc., nous grisent de beaux songes dorés, héroïques et sentimentaux. Leur tristesse a de la préciosité, et ils s'attardent aux désirs luxueux, aux beaux rêves inachevés. Plus jeune, plus ardente à l'action et plus prompte à jouir quitte à regretter, est la génération de MM. Francis Jammes, Fernand Gregh, Charles Guérin, etc.

M. Henri de Régnier a donné à la poésie une élégante attitude romanesque, la grâce langoureuse et méditative que l'on surprend aux derniers soleils d'automne quand les feuilles d'or vont tomber. Voici un court poème tiré des *Jeux rustiques et divins :*

LE VISITEUR

La maison calme avec la clef à la serrure,
La table où les fruits doux et la coupe d'eau pure
Se miraient, côte à côte, en l'ébène profond ;
Les deux chemins qui vont tous deux vers l'horizon
Des collines derrière qui l'on sait la Mer,
Et tout ce qui m'a fait le rire simple et clair
De ceux qui n'ont jamais désiré d'autres choses
Qu'une fontaine bleue entre de hautes roses,
Qu'une grappe à leur vigne et qu'un soir à leur vie
Avec un peu de joie et de mélancolie
Et des jours ressemblant, heure à heure, à leurs jours,
J'ai compris tout cela quand je t'ai vu, Amour,
Entrer dans ma maison où t'attendait mon âme,
Et mordre les fruits mûrs de ta bouche de femme,
Et boire l'eau limpide, et t'asseoir, et ployer
Ta grande aile divine aux pierres du foyer.

M. Francis Vielé-Griffin est l'auteur délicat et dur ensemble de *Phocas le jardinier*, et de cette *Chevauchée d'Yeldis* à laquelle il ne manque que de beaux

vers pour être parfaitement délicieuse. Seulement on ne saurait louer de tels ouvrages que pour leur intelligence profonde et si douce, avec le regret que tant d'exquise entente des sentiments humains soit enclose en des syllabes si peu harmonieuses, comme une pierre rare que l'orfèvre n'aurait su monter. M. Gustave Kahn n'a jamais mieux manié le vers libre que dans son premier recueil, *les Palais nomades* : c'étaient de vagues ritournelles assez musicales, dans lesquelles on eût été bien aise de découvrir quelque légère pensée discrète. Car il n'est peut-être pas inutile, même aux poètes, de penser. M. Maurice Mæterlinck, lui, a le souci de la méditation : cet évocateur du mystère, qui connut le fléau des apologistes maladroits et fut comparé tantôt à Shakespeare et tantôt à Marc-Aurèle, aime, dans ses petits vers lyriques, à mettre de ténus sentiments, fins et trop fins, en des chansons de forme populaire ; il obtient ainsi un contraste singulier, qui sent trop l'artifice de littérature. J'aime (pas toujours !) la jolie mélancolie des *Chevaleries sentimentales* de M. A.-Ferdinand Hérold ; j'extrais du dernier livre de ce poète, *Au Hasard des chemins*, cette douce et triste chanson :

LA FLUTE AMÈRE DE L'AUTOMNE...

La flûte amère de l'automne
Pleure dans le soir anxieux,
Et les arbres mouillés frissonnent
Tandis que sanglotent les cieux.

Les fleurs meurent d'une mort lente,
Les oiseaux ont fui vers des prés
Où peut-être un autre avril chante
Son hymne joyeux et pourpré.

Et vous passez, triste et frileuse.
O mon âme, par les allées.
Vous cherchez, pâle voyageuse,
Les chansons, hélas ! envolées.

Ah ! les chansons qui nous charmaient
Ne reviendront pas dans l'automne.
Verrai-je rire désormais
Vos yeux que les larmes étonnent ?

M. Emile Verhaeren est venu des Flandres renforcer notre mouvement symboliste. Mais il n'est qu'un romantique attardé. Son coloris ardent et vigoureux, sa force de vision plastique évoquent les peintres de son pays. Descriptif tourmenté et puissant, il se plaît aux effets violents, aux tons métalliques et crus. L'aile d'un moulin à vent qui bat dans le soir, les christs qui étendent les bras aux carrefours des chemins, les cimetières où plane la mort, excitent son âme sombre, portée à la déclamation farouche et tragique. *L'Abreuvoir* que voici est un sonnet impressionnant :

L'ABREUVOIR

En un creux de terrain aussi profond qu'un antre,
Les étangs s'étalaient dans leur sommeil moiré,
Et servaient d'abreuvoir au bétail bigarré
Qui s'y baignait, le corps dans l'eau jusqu'à mi-ventre.

Les troupeaux descendaient, par des chemins penchants :
Vaches à pas très lents, chevaux menés à l'amble,
Et les bœufs noirs et roux qui souvent, tous ensemble,
Beuglaient, le cou tendu, vers les soleils couchants.

Tout s'anéantissait dans la mort coutumière,
Dans la chute du jour : couleurs, parfums, lumière,
Explosions de sève et splendeurs d'horizons;

Des brouillards s'étendaient en linceuls aux moissons,
Des routes s'enfonçaient dans le soir — infinies,
Et les grands bœufs semblaient râler ces agonies.

Sans doute, les tableaux de nature que nous offre l'œuvre de Leconte de Lisle sont plus achevés et le maître eût relevé bien des négligences dans le poème de M. Verhaeren. Mais l'accent est ici sincère jusqu'à être poignant.

Depuis les *Syrtes* et les *Cantilènes*, dont les harmonies délicates pouvaient déjà charmer, M. Jean Moréas n'a cessé de perfectionner son art poétique. Ses amis disent de ses *Stances*, — dont il fait attendre un peu la publication, — qu'elles sont le chef-d'œuvre de notre poésie. Il convient de suspendre son jugement, mais si l'amitié était clairvoyante, je ne serais pas surpris. Car

M. Moréas unit un sentiment profond de la beauté antique à la connaissance des ressources de notre langue dont il contribue à maintenir la pureté et la grâce classique. Lisez et admirez ces deux strophes où le poète, découvrant dans le brumeux automne le paysage correspondant à sa peine, invective les rayons inattendus d'arrière-saison :

Rompant soudain le deuil de ces jours pluvieux,
Sur les grands marronniers qui perdent leur couronne,
Sur l'eau, sur le tardif parterre et dans mes yeux
Tu verses ta douceur, pâle soleil d'automne.

Soleil, que nous veux-tu ? Laisse tomber la fleur,
Que la feuille pourrisse et que le vent l'emporte !
Laisse l'eau s'assombrir, laisse-moi ma douleur
Qui nourrit ma pensée et me fait l'âme forte.

Certes, d'autres poètes symbolistes qui figurent au recueil des *Poètes d'aujourd'hui* mériteraient d'être loués et cités. Mais je dois me borner. Je ne m'attarderai même pas aux vers limpides et si habilement ouvragés de l'exquis Albert Samain, mort d'hier et tant regretté. M. Maurice Magre nous servira de transition pour parvenir à l'école nouvelle qui est moins précieuse et d'une sensibilité plus franche et plus fraîche. Ce jeune poète (né en 1877), le plus jeune de cette théorie sacrée, suit encore les pas de M. Henri de Régnier, mais son âge nous permet d'espérer que sa personnalité s'accusera et que la vie développera en lui une sentimentalité plus ardente. Ses vers sont gracieusement tournés vers le symbole :

QUAND LA VIE EST PASSÉE

J'eus une amie, un jour, aux yeux couleur de songe...
Son geste pour filer, le soir, était très doux,
Et j'étalais le lin du rêve à ses genoux
A l'heure triste où l'ombre des meubles s'allonge.

Nos rêves s'attardaient avec le demi-jour.
Elle habitait la maison close où meurt l'allée,
Et quand un angélus chantait dans la vallée
Nos âmes se berçaient d'une histoire d'amour.

Ses yeux étaient couleur de songes et d'automne...
Or, sur le chemin creux où se mêlaient nos pas,
Un soir, que nous avions cueilli des anémones,
Je vis passer la vie en robe de lilas.

Et comme nous allions parmi le crépuscule
Vers la bonne maison où parle le rouet,
J'ai laissé fuir mon cœur, oublieux et crédule,
Avec la voyageuse au fond du val muet.

Et mon amie a dit : « Tu vois, le jour décline;
Sur les choses et dans mon cœur il se fait tard;
Ne prends pas le chemin qui monte la colline
Là-bas, près de l'étang fleuri de nénufars.

La voix des grands roseaux évoque la passante
Qui t'a séduit, enfant, de son geste d'espoir.
Reste le fiancé mystique de l'amante,
Heureux de bien m'aimer et de ne pas savoir.

L'heure est pieuse et seuls les arbres nous comprennent,
Prêtres chastes et doux du rêve et de la mort.
Reste, et ce soir, tous deux, mes mains parmi les tiennes,
Nous lirons le passé dans un vieux missel d'or... »

La musique des mots est jolie, mais que M. Maurice Magre se méfie d'une facilité trop portée à l'imprécision.

Trois poètes nouveaux me paraissent exprimer une aspiration plus ardente vers la vie, une humanité plus large et plus frémissante : MM. Francis Jammes, Fernand Gregh et Charles Guérin. Je n'ai pas retrouvé dans le recueil des morceaux choisis l'une ou l'autre de ces fraîches *prières* que M. Jammes adresse au Seigneur pour lui demander simplement un bonheur simple et calme. Mais je cueille ce beau poème dans la *Beauté de vivre* de M. Fernand Gregh :

PROMENADE D'AUTOMNE

J'ai marché longuement à travers la campagne,
Sous le soleil, rêveur que son ombre accompagne
Comme la forme pâle, à terre, de son rêve.
L'étang brillait; je suis descendu sur la grève.
De beaux cygnes nageaient sous les derniers feuillages;
Ils traînaient derrière eux, calmes, de blancs sillages
Qui ridaient en s'élargissant l'eau solitaire
Et semblaient des liens d'argent avec la terre.

J'ai regardé longtemps, assis sous les vieux charmes,
Près du pont, me sentant monter aux yeux les larmes
Que fait venir l'aspect de la beauté parfaite.
Parfois passait, dans l'or du bel automne en fête,
Odeur de la Toussaint funèbre, attristant l'heure
Du tendre souvenir lointain des morts qu'on pleure,
Un monotone et doux parfum de chrysanthème.
— Et soudain j'ai songé que je mourrais moi-même...
Et j'ai dit à l'automne, aux longs rayons obliques,
Au vent, au ciel, aux eaux, aux fleurs mélancoliques :
« Je ne vous verrai plus, un jour, beauté du monde!
Tu ne couleras plus en moi, douceur profonde
Qui, tous les soirs, des bois pleins d'ombres colossales
Que le couchant allonge aux prés lointains, t'exhales
Et coules lentement dans ma jeune poitrine!
Un jour, tu ne viendras plus enfler ma narine,
Je ne sentirai plus à mon front ta caresse,
Vent odorant, léger, qui cours avec paresse
Sur les fleurs que le soir n'a pas encore fermées;
Et vous, fleurs tristes, fleurs pâlement parfumées,
Un jour, vous couvrirez ma tombe, chrysanthèmes!
Mais j'accueille ton nom, ô mort, sans anathèmes
Parmi la vaste paix de ce couchant d'automne;
Rien, ce soir, dans ma chair ne tremble et ne s'étonne,
Et la grande pensée en moi n'est pas amère;
Et je m'endormirais comme aux bras de ma mère,
S'il fallait m'endormir par ce soir pacifique,
Remerciant la vie étrange et magnifique
D'avoir mêlé ses maux de délices sans nombre,
Souriant au soleil, n'ayant point peur de l'ombre,
Espérant dans la mort d'un espoir invincible :
Car tout ne trompe pas, car il n'est pas possible
Que mes pleurs devant ce beau soir n'aient pas de cause
Et ne répondent pas ailleurs à quelque chose;
Que cette ample beauté si douce et si sereine
Ne couvre pas un peu de bonté souterraine;
Et que mon âme enfin, douloureuse ou joyeuse,
Mais qui reste pour moi toujours mystérieuse,
Ne cache pas, peut-être au plus secret en elle,
Un mystère de plus qui la fasse éternelle! »

Ce paysage d'automne où s'exalte la splendeur des choses, cette méditation courageuse de la mort au cours de laquelle l'âme humaine découvre en elle le principe de la durée, donnent aux vers de M. Fernand Gregh une beauté grave qui nous permet de fonder de grandes espérances sur l'auteur de *la Maison de l'enfance* et de *la Beauté de vivre.*

Mais notre temps inquiet, livré à l'orgueil et à la sensualité, disputant son âme ardente et sincère aux attraits de la chair et de l'esprit, ébranlant l'ancienne harmonie morale et brûlant de lui découvrir une vérité démontrée, comme il se reflète dans les poèmes mélancoliques, voluptueux et fiers de M. Charles Guérin! Là, nous trouvons ce désaccord (exprimé avec tant d'harmonie!) des sens et du cœur qu'un mélange de tradition chrétienne et d'aspirations païennes a versé en nous, et qui meurtrit et élargit ensemble notre désir. Il sait bien qu'il déchire « sa chair païenne avec la haire catholique », — car il appartient à une époque d'analyse intérieure, — et que notre corps avide de jouir est le vase où fleurit un rêve divin. Aussi son expression de l'amour est-elle d'une langueur douloureuse, où s'unissent en un tourment délicieux l'ardeur et le scrupule. Ce sonnet, par lequel je termine, est tiré du *Cœur solitaire;* plus beaux sont les fragments de *l'Inquiétude humaine* que M. Charles Guérin a publiés en diverses revues.

Le ciel profond reflète en étoiles nos larmes,
Car nous pleurons, ce soir, de nous sentir trop vivre.
La brume est chaude, la plus blanche rose enivre,
La chair baigne en un lac balsamique et le calme

Nocturne ajoute à la confusion des âmes.
La peine d'un lointain violon nous arrive
En longs sanglots qui font la volupté pensive.
On entend le jardin mystérieux qui parle.

Nulle haleine. Une à une, un rossignol égoutte
Ses perles vives; l'ombre est claire; toute flûte
Soupire... Il faut nous taire, il faut aimer; les heures

Ont suspendu leur vol à tes lèvres : écoute
S'effeuiller en frissons de nacre sous la lune
Les frêles hampes d'eau des cours intérieures.

Ne devons-nous pas remercier cependant MM. van Bever et Paul Léautaud d'avoir bien servi la cause de la poésie en nous donnant ces morceaux choisis de quelques *Poètes d'aujourd'hui?*

HENRY BORDEAUX.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME DIXIÈME

(2e SÉRIE. — 3e ANNÉE.)

(Septembre 1900)

ROMANS ET NOUVELLES

HISTOIRE ET SOUVENIRS

VOYAGES

VARIÉTÉS

POÉSIES

SCIENCES

CRITIQUE HISTORIQUE

CRITIQUE LITTÉRAIRE

BILLETS DE QUINZAINE

Le directeur-gérant : P. MAINGUET. PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie. — 1502.

L'Instantané

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

3e Année. N° 45 | 2e semestre | 6 Octobre 1900



223. — LE GÉNÉRAL BORGNIS DESBORDES

Cliché de Pirou, boul. St-Germain. Gravure de Reymond.



224. — LE GÉNÉRAL SONNOIS ET SON ÉTAT-MAJOR

Cl. de M. Bouët. Gr. de Bourdon et Keilhauer.



225. — UN BALLON MILITAIRE

Cl. de M. Bouët. Gr. de Bourdon et Keilhauer.



226. — FANTASSINS ATTENDANT LEUR TOUR AUPRÈS D'UN PUITS

Cl. de M. Bouët. Gr. de Bourdon et Keilhauër.



227. — UNE BATTERIE DES NOUVELLES PIÈCES A TIR RAPIDE



228. — LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FÉLICITE LE GÉNÉRAL BRUGÈRE
à l'issue des manœuvres

Cl. de M. Bouët — Gr. de Reymond



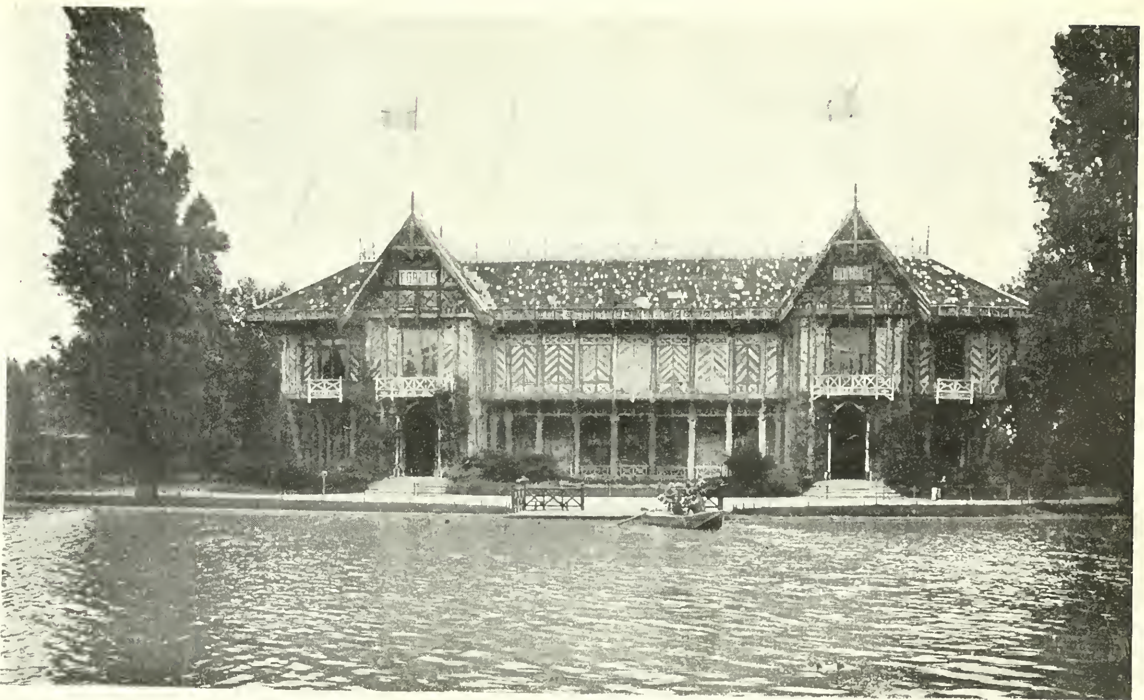
229. — ARRIVÉE AUX TUILERIES DES MAIRES ALGÉRIENS ET BRETONS
Cl. de M. Bouët. Gr. de Reymond.

Général Kronje. Mme Albertyn.



Mme Kronje. M. Albertyn

230. — LE GÉNÉRAL KRONJE ET SA FAMILLE A SAINTE-HÉLÈNE



231. — LE PAVILLON DES FORÊTS A VINCENNES



232. — TONDEUSES MÉCANIQUES A BUENOS-AIRES

Gr. de G. de Résener.



233. — LA PLAZA DE MAYO A BUENOS-AIRES

Gr. de G. de Résener



231. — UN GAUCHO (ENVIRONS DE BUENOS-AIRES)

NOS GRAVURES

223. — **Le général Borgnis-Desbordes** mort en Indo-Chine où il était commandant supérieur des troupes. Le corps du général a été ramené en France et repose maintenant à Versailles.

224 à 228. — **Les grandes manœuvres.** — Les manœuvres d'armées, qui avaient eu lieu dans la Beauce, se sont terminées le 20 septembre par une grande revue passée par le président de la République à Amilly, près de Chartres.

Elles avaient été préparées par le généralissime Jamont et le chef d'état-major général Delanne. Le nouveau généralissime Brugère et le général Pendezec avaient adopté les plans établis. Ils mettaient en présence deux armées composées chacune de deux corps d'armée. L'armée du Nord, qui comprenait le 4e et le 10e corps, était dirigée par le général de Négrier; l'armée du Sud (5e et 9e corps) était placée sous les ordres du général Lucas.

Le général Sonnois, qui commandait le 4e corps, est né à Saint-Senne-l'Abbaye, dans la Côte-d'Or, le 6 février 1837. Entré dans l'infanterie le 19 novembre 1856 comme simple soldat, il fut admis l'année suivante à Saint-Cyr d'où il sortit au début de la guerre d'Italie avec la promotion de 1859.

Lieutenant en 1863, capitaine en 1866, chef de bataillon en 1876, lieutenant-colonel en 1882, colonel en 1887, général de brigade en 1891, général de division en 1896, il reçut enfin la plume blanche à la fin de 1898 et fut placé à la tête du 4e corps, au Mans, en remplacement du général Mercier. Il est commandeur de la Légion d'honneur et compte quarante-quatre ans de services, trois campagnes (au Mexique, en Algérie et contre l'Allemagne), deux blessures et une citation.

Le général G.-E. Sonnois est le frère cadet de Mgr Sonnois, archevêque de Cambrai, et du général Sonnois, de l'état-major, passé, il y a cinq ans, au cadre de réserve, après avoir activement collaboré à l'organisation de notre mobilisation après la guerre.

La revue d'Amilly. — Au déjeuner militaire qui a suivi la revue, le président de la République a répondu en ces termes au toast du ministre de la guerre :

Messieurs,

Je suis heureux de saluer les officiers étrangers qui ont assisté à nos manœuvres. J'espère qu'ils emporteront un bon souvenir de l'accueil qui leur a été fait. Ils pourront affirmer à leurs gouvernements qu'ils ont trouvé sur la terre de France, comme leurs camarades sur la terre de Chine, les sentiments sympathiques et cordiaux de l'armée française.

Messieurs, j'ai éprouvé l'année dernière un très vif regret de la suppression des manœuvres à cause de l'état sanitaire du pays, et c'est avec une joie patriotique que je suis venu aujourd'hui assister à la revue qui termine celles de 1900, dirigées par le général Brugère, dont la science, le dévouement et l'activité sont connus de l'armée. Elles ont permis de constater les progrès accomplis pendant ces dernières années et mis en lumière la science du chef, l'esprit de discipline et l'endurance remarquable des troupes de toutes armes.

Le gouvernement de la République, qui, depuis trente ans, entoure l'armée de sa sollicitude et ne recule devant aucun sacrifice pour la rendre plus puissante, a le droit d'être fier des résultats acquis. L'armée a prouvé que la France pouvait se reposer sur elle. Le pays, avec lequel elle se confond, sait ce qu'il doit à cette grande école d'abnégation, de patriotisme et d'honneur. Son respect pour les institutions et les lois du pays témoigne hautement combien seront vaines les tentatives faites pour la séparer de la démocratie.

La sollicitude des chefs pour leurs troupes, la confiance des troupes dans leurs chefs, en assurant sa force et sa puissance, vous garantissent que l'honneur et les intérêts de la France sont bien gardés et que le maintien de la paix est plus certain que jamais.

Au nom de la République, je suis heureux de lever mon verre en l'honneur de l'armée française !

229. — **Le banquet des maires.** — Le 22 septembre a eu lieu, dans le jardin des Tuileries, le banquet offert, à l'occasion de l'Exposition, par le président de la République et le gouvernement aux maires de France. Un seul discours a été prononcé, par le président de la République. En voici le texte :

Messieurs,

Le gouvernement de la République est heureux de pouvoir célébrer les glorieux souvenirs de 1792 dans la paix et dans l'allégresse de l'Exposition. Cette satisfaction est doublement ressentie par votre président. Je ne saurais oublier, en effet, que pendant vingt-neuf ans de mon existence, consacrée au service de la démocratie, j'ai eu l'honneur, messieurs les maires de France, de porter la même écharpe que vous ;

si les circonstances m'obligèrent un jour à rompre le lien qui m'attachait à votre magistrature paternelle, il m'est infiniment agréable de souhaiter la bienvenue à mes collègues d'hier, devenus aujourd'hui les auxiliaires les plus précieux de ma mission républicaine et patriotique.

En répondant à notre invitation avec tant d'empressement, messieurs, vous n'avez voulu ni adhérer à un programme de parti, ni donner à quelques hommes politiques le plaisir de voir leurs amis réunis autour d'eux. Cette imposante assemblée est autre chose qu'un ralliement de combat. Nationale par le nombre et le caractère de ses membres, elle est nationale aussi par les sentiments qui l'animent et par son objet. Profondément attachés aux communes qui vous ont élus, mais plus attachés encore à la grande Patrie, vous savez que le meilleur moyen de faire respecter l'autorité qui est en vous, c'est de donner l'exemple de la déférence due à l'autorité qui est au-dessus de vous.

Loyalement, vous êtes venus nous renouveler l'assurance d'un concours sincère pour l'œuvre d'apaisement et de progrès que la volonté des représentants du pays nous a confiée. Cette œuvre domine des querelles passagères, que l'exercice de la liberté rend inévitables; elle réclame parfois le sacrifice d'intérêts et de sentiments individuels; il faut qu'elle réunisse tous les bons citoyens dans la poursuite d'un triple idéal : idéal de concorde, idéal de justice sociale, idéal d'honneur pour le nom français.

Si nous sentions jamais faiblir en nous l'énergie persévérante qu'elle exige, il nous suffirait de reporter notre pensée sur nos ancêtres de la Révolution, auxquels la France d'aujourd'hui doit une si profonde reconnaissance. Lorsqu'ils proclamèrent la République, ils voulaient organiser la défense nationale, en même temps que la démocratie ; de telle sorte qu'ils nous ont donné l'exemple du courage sous ses deux plus belles formes, et que cet anniversaire est la fête du patriotisme autant que la fête de la liberté.

A ce réconfort moral, qui résulte de si grands souvenirs, ne peut se mêler, d'ailleurs, aucune inquiétude. La République a toujours triomphé de ses ennemis. Elle est sortie victorieuse et chaque fois plus forte des épreuves qu'elle a traversées. Sans doute, il est possible qu'elle modifie quelques-unes de ses institutions ; et pourvu que ce soit par les voies pacifiques et légales, nous acceptons volontiers l'éventualité de certains changements. Mais les principes qui lui servent de base sont intangibles. Ils sont sa raison d'être, son essence même. Ils semblent avoir d'autant plus d'éclat et de solidité qu'ils ont mis plus de temps à se dégager de la conscience. Ils sont la gloire et l'honneur de la France. Notre devoir est de les réaliser chaque jour davantage, de les faire pénétrer plus avant dans nos lois et dans nos mœurs. Nous ne cesserons, messieurs, d'y consacrer ensemble nos efforts, et le souvenir de cette admirable journée, qui deviendra comme un lien de plus entre nous, nous donnera, pour continuer notre tâche, une nouvelle ardeur.

Quand vous serez rentrés dans vos communes, on vous interrogera sans doute sur votre voyage; on vous demandera quels sentiments vous rapportez de notre rencontre.

Dites que nous restons fidèles à l'esprit de la Révolution, parce que notre patriotisme est égal à notre amour de la République; parce que nous voulons la France libre, forte et glorieuse, unie au dedans sous le règne de la Loi et du Droit, respectée au dehors pour son génie, pour la puissance de ses armes, pour son amour sincère de la paix.

Dites que nous n'avons pas ambitionné le poste d'honneur où nous sommes, mais que nous accomplirons jusqu'au bout, sans hésitation ni faiblesse, un mandat dont l'exécution nous est rendue plus facile par des collaborateurs tels que vous.

Dites enfin, dites surtout, que nous n'avons de haine ni de rancune contre personne, et que notre plus chère espérance est de voir tous les Français fraternellement unis dans un même amour de la Patrie et de la République.

230. — **La guerre sud-africaine. — Le général Kronje et sa famille, prisonniers des Anglais à Sainte-Hélène.**

231. — **Exposition de 1900. — A l'annexe de Vincennes. — Le pavillon des forêts.**

232, 233, 234. — **Dans la République Argentine : Tondeuses mécaniques à Buenos-Aires. — La plaza de Mayo à Buenos-Aires. — Un Caucho (environs de Buenos-Aires).** — Voir les articles de M. de Rancourt, *Fazendas et Estancias*, dans *la Revue hebdomadaire*.

Le directeur-gérant : P. Mainguet. Paris. Typ. Plon-Nourrit et Cie. — 1516.

LA FAUTE D'AUTRUI

(*Suite*)

16 septembre.

Le besoin de savoir était devenu tellement impérieux, que je suis partie pour Paris, ce matin; emportée par la pensée que j'y trouverais peut-être un mot... Et il y en avait un, en effet, de Manuela qui, elle aussi, ignore le lieu de mon refuge; un mot dont les quelques lignes me hantent. Elle écrit : « Il m'a fallu dire à qui vous savez les paroles que vous m'avez dites... Chère, je suis certaine que vous pensez agir pour le bien... Mais j'ai peur que vous n'ayez, au contraire, fait bien du mal... Et vous avez fait souffrir, bien plus que vous ne le pensiez sûrement... Je vous en supplie encore, si vous le pouvez, ne persistez plus dans votre incompréhensible refus... Prenez garde de le regretter un jour!... »

Oh! lire de pareilles choses et ne pouvoir rien pour briser un obstacle idéal! Le désir me tenaillait d'écrire à Manuela... quoi? Pas plus à cette heure, qu'il y a quinze jours, je ne m'appartiens... Et lui ne doit pas savoir... Mais cette idée qu'il souffre par moi m'était à ce point intolérable que je suis entrée dans la chambre de ma mère pour la supplier d'avoir pitié de lui et de moi, de me laisser être à lui malgré ce passé dont nous ne sommes pas responsables, de... Et puis, quand j'ai aperçu son pauvre visage ravagé, ses yeux tristes, c'est moi qui ai eu pitié et je me suis tue!...

Est-ce que je puis me le dissimuler? C'est la tuer que de vouloir la condamner à l'incessant supplice moral qui m'épouvante pour moi-même... Et c'est aux jeunes, à ceux qui sont forts, de souffrir!

Je n'ai pas écrit.

30 septembre.

Je ne sais pas si Manuela m'en veut. Elle ne m'a plus adressé un mot. Le silence que j'ai voulu s'est fait entre lui et moi... Peut-être déjà, il m'a oubliée. Avant moi, n'avait-il pas aimé bien d'autres femmes qu'il avait oubliées pour moi? Ainsi cette chose est possible : une autre le prendra... Et peut-être il ne lui faudra pas beaucoup de jours pour sourire le premier de sa passion pour une pauvre violoniste, qui, au lieu d'en être touchée, l'a repoussé sans même lui dire pourquoi... Oh! quel supplice de penser cela! Dans huit jours nous serons à Paris; peut-être alors apprendrai-je...

Paris, 19 octobre.

Ce matin, un billet inattendu de Manuela, daté de Paris. Une mauvaise nouvelle les y a ramenés, la mort subite de son père à Cuba. Pour les affaires de succession, ils sont obligés de s'embarquer par le prochain bateau, dans cinq jours. Elle me demandait de venir lui dire adieu.

Même date, le soir.

Depuis l'inoubliable soir, à Etretat, nous ne nous étions pas revues. Elle, à peine, y a pensé dans le bouleversement où la jetaient son chagrin et les embarras d'un départ précipité. J'attendais de cette rencontre... je ne sais quoi, contre toute évidence, et j'avais peur des paroles de Manuela. Mais elle n'était pas seule ; quelques amies se trouvaient là, venues, comme moi, pour lui faire leurs adieux. Lola était sortie; son mari, absent. Mais, lui, je préférais qu'il fût loin. Il me juge mal parce que j'ai refusé son ami sans donner aucun motif sérieux...

Lola m'aurait parlé de *lui*, sans même, je suis sûre,

que je l'eusse questionnée. Manuela restait muette à son sujet, absorbée par ses propres tourments et tout occupée de répondre à ses amies, de donner les ordres qu'on arrivait lui demander. Pourtant, enfin, comme ses visiteuses causaient avec les enfants qu'on venait de leur amener, elle m'a dit tout bas :

— Vous savez qu'*il* est parti ?

J'ai murmuré :

— Où ?

— Pour New-York, je crois... Du moins, il me l'a annoncé, environ une quinzaine après votre disparition. Mais je ne sais s'il y est resté. Il n'a pas écrit à mon mari...

— Il est parti... Que pensait-il ?...

— Il ne m'a plus parlé de vous depuis le soir où je lui ai tout dit... après votre départ auquel il ne voulait pas croire...

J'ai vu dans les yeux de Manuela qu'elle hésitait à ajouter quelque chose et j'ai interrogé avec une soif de vérité :

— A quoi pensez-vous ? Manuela.

— Je me demande... si je dois vous raconter...

— Quoi ?

— Qu'il n'est pas parti seul !... Il... accompagnait une très jolie Américaine, veuve, prétendait-elle, qu'il admirait beaucoup, avant votre arrivée... Quand j'ai appris ce fait, j'ai pensé que vous aviez peut-être été plus sage que nous tous ! Et puis, j'ai eu l'occasion de parler de vous à sa mère... Elle avait à peu près deviné ce qu'il en était, quoiqu'il ne lui en eût rien dit ! Il n'y a aucune intimité entre eux... Elle m'a paru très ambitieuse à son sujet... De sa part, vous auriez peut-être rencontré bien des ennuis, même après avoir obtenu son consentement !

Ainsi Mme de Gardannes ne me jugeait pas digne d'être sa belle-fille ! Et lui était loin, occupé d'une autre femme, n'ayant pas même tenté de me ramener à lui, moi qu'il disait adorer !

En une seconde, ces idées ont traversé mon cerveau... Puis, j'ai eu la sensation de revenir de loin, de

très loin... Ainsi doit-on éprouver, j'imagine, quand on a touché le fond d'un abîme!... Heureusement la nuit tombait et Manuela ne pouvait bien voir mon visage... Je lui ai dit, et ma bouche avait même une espèce de sourire :

— Tout est très bien ainsi... Je suis aise que vous le pensiez enfin!

Je lui ai fait mes adieux. Elle pleurait... Comme à Etretat, je ne sentais plus rien, écrasée par cette impression de mort que j'ai appris à connaître! Je faisais effort afin de ne pas paraître indifférente pour cette femme en qui j'ai trouvé une amie, toujours affectueuse, à qui j'ai dû d'avoir possédé un instant l'infini du bonheur humain... Et de cela, je lui serai éternellement reconnaissante!

Nous nous sommes embrassées et je suis partie, ayant dans l'oreille ses derniers mots pleins de larmes :

— Adieu, Thérèse!

Dehors, c'était la nuit ; une nuit pleine de brouillard, lourdement obscure et froide... si froide qu'il me semblait que mon cœur en était glacé. J'ai murmuré, je me rappelle :

— C'est fini!

Oui, fini... J'ai été aussi faible que les autres femmes. J'ai voulu la jouissance divine de me sentir aimée, protégée, soutenue... moi qui, jusqu'alors, avais toujours soutenu les autres!... Je souffre comme toutes celles qui ont mis leur âme entière dans cette illusion... Tant pis pour moi!... Pourquoi ai-je été si folle?... Maintenant il faut se reprendre à vivre! Et je n'ai plus de courage... »

. . . .

Les feuillets retombèrent sur les genoux de Thérèse. A larges coups, son cœur, — son pauvre cœur tant meurtri, — battait dans sa poitrine au souvenir de son angoisse, aiguë à mourir, tandis qu'elle s'en allait, le soir dont elle venait de réveiller le souvenir, broyée par une sensation de fin suprême. D'autres fois encore, dans son existence tourmentée, elle avait connu

des heures d'agonie. Durant aucune, elle n'avait plus souffert que durant celle-là... »

Maintenant, elle revoyait les jours, puis les semaines, les mois qui avaient suivi cette soirée-là, pendant lesquels, avec une résolution désespérée, elle usait son énergie à oublier. Mois de labeur incessant, dont les feuillets disaient le pourquoi. Elle avait écrit l'été suivant :

« J'en entends qui s'étonnent de me voir travailler avec cette sorte de fougue... Oh! travailler encore plus s'il est possible, pour ne plus penser, ni me souvenir! pour fuir la vision de cet interminable avenir dont je n'attends rien!... Je *veux* que ma blessure devienne insensible. Bien d'autres êtres ont souffert autant, peut-être même plus que moi... Pourtant ils ont pu recommencer à vivre. Je ferai comme les autres... En occupant ainsi toutes mes minutes, j'arrive peu à peu à fuir les visions d'autrefois qui me hantaient... Dix mois seulement de tout cela!... Que déjà ce passé me paraît loin!... Les faits, eux aussi, m'aident à m'en détacher entièrement, comme je le veux. Depuis longtemps, je n'ai plus de nouvelles de Manuela qui, désormais, doit habiter Cuba... Rien ne peut plus ressusciter le passé mort... J'ai rêvé. Maintenant, c'est le réveil. Il me faut agir, agir toujours! pour avoir le courage de poursuivre mon chemin. »

Un peu plus tard, elle écrivait encore :

« Un an, à pareille époque, je traversais des heures atrocement cruelles... Il me semblait que la force me manquerait pour continuer ma tâche.

O ironie!... Les mois ont passé, et un jour viendra peut-être où je pourrai, sans même un battement de cœur plus rapide, me rappeler certains moments...

Ah! ces douleurs qui paraissent insoutenables à nos forces fragiles, combien railleusement le temps se charge d'en émousser l'acuité, de les engourdir, d'en calmer la morsure! Ceux qui en meurent succombent parce que la nature leur a donné des organes

trop faibles pour résister au choc... C'est une question de tempérament!...

« J'aimerai toujours... je souffrirai toujours! » Mensonge! Qui le sait mieux que moi, qui ai gravi un inoubliable calvaire!... Pourtant aujourd'hui je suis redevenue capable de vivre, en apparence, comme tous, de m'intéresser à tout ce qui en vaut la peine... Il y a des minutes où je peux même être gaie, rire avec les autres, être tout entière absorbée par ma peinture, au point de retrouver la saveur des jouissances très vives... Sans doute j'en arriverai, — c'est une affaire de temps, — à pouvoir contempler, sans angoisse, certaines lumières du couchant; à entendre prononcer le nom d'Etretat et résonner le flot de la mer sur les galets...

Un homme m'a aimée... peut-être a *cru* m'aimer parce qu'il était un être de passion. Je croyais, moi, qu'il me donnait un amour pareil à celui que j'avais pour lui... Moi, si sceptique, pourtant, jusqu'alors! Et puis, quand un obstacle s'est dressé entre nous, sans essayer même de savoir clairement quel était cet obstacle, sans rien tenter pour l'écarter, — lui, de volonté si puissante! — il s'est détaché de moi ; il s'est tourné vers une autre femme... En moins de quinze jours, j'étais oubliée. Le caprice était passé... Quoi de plus naturel?... Et de quoi me plaindrais-je, puisque tout s'est dénoué simplement ; qu'il m'a obéi comme je le désirais, sans reproches, ni plaintes ni supplications?... Pourquoi alors ai-je perdu le goût de la vie, à croire que jamais je ne le retrouverai? »

Elle souleva encore plusieurs pages. Sur l'une d'elles, au passage, elle reconnut quelques lignes écrites un soir de *vernissage :*

« Combien de fois, depuis ce matin, me suis-je entendu dire que mon exposition était un éclatant succès! Plusieurs même, dont l'approbation a de la valeur, ont ajouté : « un succès dûment constaté. » Oh! si cette célébrité, qui me vient si tôt, pouvait m'être enfin une

source de joie!... Je voudrais être follement ambitieuse, avoir l'orgueil, l'ivresse de mon talent ; ne pas, sans cesse, entendre au fond de ma pensée un décevant : « A quoi bon?... »

J'adore mon travail; les heures très nombreuses que je lui donne sont les meilleures maintenant de ma vie... Mais combien il m'est indifférent qu'il rende mon nom célèbre!

H..., le critique tout-puissant de l'*Art*, m'a dit : « Eh bien, vous voilà tout à fait hors de pair! Jeune « comme vous l'êtes, vous pouvez être fière!... »

Jeune! suis-je jeune? Il me semble si étrange qu'on puisse me juger ainsi! Moralement, je me sens une vieille créature, fanée, usée, un corps sans âme!...

Tantôt, dans cette cohue, j'ai été prise d'un besoin d'essayer de m'étourdir, moi aussi, dans les vanités de ce monde... J'ai causé! J'ai été brillante. Une envie mauvaise s'était emparée de moi, me sachant en beauté ce jour-là, de m'amuser de ma puissance féminine. J'ai accepté que H... m'accompagnât pour me montrer les toiles qui lui avaient plu... Vraiment, son esprit me distrayait. J'étais presque sincèrement gaie ; non pas seulement en apparence...

Tout à coup, en me détournant, tandis que je répondais en riant à l'une de ses réflexions, j'ai aperçu, à quelques pas de moi, Mme de Gardannes qui me regardait avec une curiosité si voisine de l'insolence, qu'une révolte a brisé en moi toute émotion. Moi aussi, je l'ai regardée, et quelque chose dans mes yeux lui a fait tourner la tête. Pour ne pas exciter la curiosité de H..., j'ai continué à causer avec la même animation. Mais de ma fragile gaieté, il ne restait plus rien. Je continuais d'avancer dans les salles, avec le désir inconscient — et la crainte! — de voir apparaître soudain le visage altier dont le souvenir m'a hantée pendant des mois... Je ne l'ai pas vu... »

Enfin les derniers feuillets portaient une date plus vieille de trois années. Ceux-là, elle les prit :

« Peut-être ferais-je mieux de n'écrire pas, de ne

pas réveiller ce passé dont un écho m'est arrivé tout à coup! Mais quand une crise morale m'ébranle toute, je ne puis pas résister à la tentation d'en jeter l'aveu à un confident sûr... Et puis, pourquoi ne pas mettre le point final à mon pauvre roman de jeunesse?... Pourquoi? Parce que, dans une minute de clairvoyance impitoyable, j'ai compris que, obscurément, en dépit de moi-même, j'avais gardé je ne sais quel espoir fou que l'avenir peut-être effacerait *autrefois*...

Tantôt je suis allée chercher Florence Mariendal pour aller entendre une audition de musique ancienne. Elle n'était pas encore tout à fait prête. Je suis restée pour l'attendre dans le petit salon ; sur la table, près de moi, il y avait des revues étrangères. J'en ai pris une ; je l'ai ouverte au hasard, et mes yeux sont tombés sur une chronique mondaine, datée de Cannes. Elle débutait ainsi : «Le 28 mars dernier, a été cé-«lébré le mariage de la belle Mlle Nora de Nunez-«Aranda avec M. Philippe de Gardannes...»

Je n'ai pas été plus avant... J'ai relu deux fois, trois fois ces lignes... Pareille à un éclair, la vision d'autrefois m'a brûlé l'âme. Ainsi doivent éprouver ceux chez lesquels un coup inattendu atteint une ancienne blessure, pourtant cicatrisée...

Et puis, j'ai repris la feuille et, sans passer un mot, j'ai lu tous les détails concernant ce mariage d'une *professional beauty* et de *lui;* j'ai lu tous ceux qui concernaient la fiancée, puis le fiancé, et même le récit des fêtes données en leur honneur ; la description des cadeaux qui ont accompagné ce brillant événement mondain... Et il m'a paru étrange d'entendre tout à coup, près de moi, Florence s'exclamer :

— Que lisez-vous donc d'un air si absorbé?

Je lui ai tendu la brochure, ayant peur de ma voix. Elle a regardé.

— Ah! les splendeurs du mariage de Nora de Nunez. Il paraît, en effet, qu'il a été superbe! Je regrette de n'avoir pu y assister. Quand je suis partie pour Paris, je me doutais bien qu'il se ferait. M. de Gardannes avait l'air ensorcelé.

J'ai demandé :

— Est-elle bien ?

— Très belle, un type de créole, une de ces femmes, vous savez, qui emballent les hommes!... Admirablement faite! Lui aussi est un superbe garçon. Elle s'était juré de l'épouser; et comme c'est une *flirt* consommée, elle en est arrivée où elle voulait. C'est une Américaine du Sud, de très vieille famille et colossalement riche!

L'annonce que la voiture était avancée a interrompu Florence. Nous sommes parties pour le concert ; mais cette vieille sensation de me mouvoir en rêve m'avait ressaisie. D'instinct seulement, je causais avec Florence, je lui répondais. Dans l'esprit, j'avais cette seule phrase : « Il est marié ! »

Oh! trois ans sans savoir rien... Et puis, tout à coup, apprendre ainsi, par un article banal, qu'un être qui a eu toute votre âme, toute votre pensée, qui a possédé le meilleur de votre être, a épousé une autre femme... Il lui a dit les mots qu'il vous avait dits... Il la regarde comme il vous a regardée...

Je songeais en écoutant le concert... Etait-ce donc cette musique, — un air ancien, plaintif et doux, — qui me rendait tout à coup si faible pour supporter le choc de la nouvelle imprévue ? Toutes ces notes avaient donc je ne sais quel pouvoir pour ranimer un instant en moi les fibres mortes des souffrances qui torturent ? Elle a été bien douloureuse, l'heure que j'ai passée là !...

Pourtant qu'est-il arrivé d'autre que ce qui devait arriver ? N'y a-t-il pas eu des jours où j'ai eu, en moi aussi, la volonté de me reprendre à aimer, de retrouver par un autre cette ivresse que lui m'a fait connaître ?... Je n'ai pas pu parce que, maintenant, je ne suis plus qu'une créature de cerveau, une femme raisonnable et froide, chez qui la puissance d'aimer est morte, parce qu'il m'est impossible d'oublier ce que deviennent les amours qui paraissent les plus forts. Mais les hommes ont le cœur plus large et la mémoire plus fugitive. D'ailleurs, m'étais-je jamais imaginé que son existence demeurerait solitaire parce que j'ai eu

cet impitoyable courage de l'éloigner de moi, dont il s'est si aisément détaché?... En souvenir du bonheur qu'il m'a donné un instant, je souhaite de tout mon cœur que l'avenir lui soit bon et clément...

Mais que j'ai été lâche, misérablement lâche, ce soir, quand, après avoir quitté ma pauvre mère, qui ne soupçonnait rien de ma détresse, je me suis retrouvée chez moi!... Alors le sentiment de ma solitude dans le monde s'est abattu sur moi, aigu et torturant à me faire crier d'angoisse, et j'ai sangloté comme les petits dans leurs misères!...

Maintenant la crise est passée... L'apaisement se fait; les larmes ne détendent-elles pas les nerfs?... Demain j'aurai retrouvé, plus absolument encore qu'hier même peut-être, ce suprême détachement de soi-même qui vous donne une paix étrange, — la paix des morts. Pourquoi en serait-il autrement? De l'avenir, je n'espère ni n'attends rien, puisque je ne serai ni épouse ni mère ; j'en ai perdu le désir!

Je viens de réunir toutes les feuilles qui ont enfermé mon fragile roman. Lentement je les ai lues et j'ai eu l'idée de les brûler afin que, cendres, elles aillent s'abîmer en d'autres cendres!... Et puis, je me suis arrêtée... Peut-être, dans des années, quand je serai une vieille femme isolée, je trouverai plaisir à les reprendre pour me prouver que j'ai été jeune et aimée. Jusque-là, sans doute, elles dormiront dans l'enveloppe où je vais les enfermer, car je ne regarderai plus en arrière, vers mon roman fini. Il me faut aller en avant sans larmes, ni révoltes, ni regrets inutiles ; en brave. Il me faut accomplir toute ma tâche; remplir, bien remplir, en y dépensant toutes mes forces, mon personnage dans cette mystérieuse aventure de la vie dont le sens m'échappe... Et puis, quand j'aurai bien lutté, mourir...

. . . .

Six années s'étaient écoulées depuis que Thérèse Erlennes avait écrit ces lignes. Elle s'était tenu parole. C'était pour la première fois qu'elle venait, après tant de jours, de regarder vers le passé.

Comme elle l'avait résolu, elle avait vaillamment rempli la tâche acceptée, dévouée toute à sa mère, qui était demeurée ignorante du sacrifice qu'elle lui avait fait en silence. Désintéressée d'elle-même, elle avait vécu s'adonnant entière à sa carrière d'artiste où elle trouvait, comme dans son incessante curiosité de pensée, les seules jouissances qu'elle parût pouvoir goûter désormais. Mais elle était demeurée étrangement indifférente à cette célébrité qui venait à son nom ; et elle s'en était servie uniquement pour créer autour d'elle un milieu très intelligent ; voyant ceux qui l'intéressaient, avec un parfait dédain des opinions reçues, et sans rien perdre de ses allures de femme du monde. Elle avait été accueillante et bonne pour ceux qui recouraient à elle, car elle éprouvait une infinie compassion pour toutes les douleurs. Elle avait été amie très sûre, recevant ce qu'on lui donnait d'affection et de sympathie sans jamais en rien réclamer, sans se plaindre jamais, dans les heures mauvaises de découragement, de tristesse désespérée dont elle gardait le fier secret.

Elle avait vécu le cœur fermé, sceptique devant les hommages de toute sorte qui étaient venus à elle pendant ces années. Des hommes lui avaient parlé d'amour... Les uns, parce qu'elle était étrangement attirante et qu'ils la désiraient ; les autres, parce qu'ils l'aimaient, non seulement pour sa forme séduisante, mais pour l'âme et l'intelligence qu'enfermait cette forme. Et quelques-uns de ces hommes étaient parmi les très intelligents ; ils l'avaient intéressée, amusée, et c'était tout. Avec un dédain tranquille, certaines fois avec une révolte hautaine, elle avait écouté les premiers, et leurs aveux étaient tombés à ses pieds, dans la poussière. Aux seconds, elle avait été reconnaissante, regrettant le mal que leur faisait son indifférence. Mais ni les uns, ni les autres n'avaient été capables de l'émouvoir, de ressusciter en elle la Thérèse vibrante et tendre qu'elle avait été un moment. Celle-là n'existait plus... Et c'était son fantôme charmant que pleurait tout à coup, dans la douceur d'une nuit lumi-

neuse, la Thérèse nouvelle qui était … moi, dont il par l'épreuve. …ur

VI

Ceux qui, le lendemain matin, rencontrèrent Thérèse Erlennes, n'eussent jamais soupçonné que cette jeune femme, si sobrement élégante dans la simplicité de sa robe de batiste rosée, venait de passer l'une de ces nuits dont les plus vaillants sortent meurtris. Autant qu'à l'ordinaire, elle était maîtresse d'elle-même; et il eût fallu un regard d'ami bien perspicace pour remarquer qu'une ombre plus profonde cernait les yeux et que les traits expressifs n'avaient jamais eu, plus marqué, leur caractère de volonté.

Thérèse s'était bien ressaisie. Les papiers feuilletés avec tant de fièvre durant la nuit étaient de nouveau enserrés sous des cachets qui ne seraient plus rompus de longtemps. Un de ces apaisements qui suivent les crises s'était fait dans son âme, troublée un moment par les souvenirs d'antan; et tandis qu'elle marchait dans la lumière de cette matinée bleue, se laissant pénétrer toute par la divine indifférence de la nature, elle s'étonnait presque d'avoir pu tant souffrir quelques heures plus tôt.

A peine, il lui restait, de l'émotion de la nuit, une impression un peu énervante d'attente. Car elle savait que, fatalement, à un moment ou à un autre, le hasard la mettrait en présence de Philippe de Gardannes.

Et après?... C'était un étranger qu'elle rencontrerait ainsi, l'ombre ironique de celui, qui, un jour lointain, au grondement de la mer, lui avait dit ne pouvoir plus aimer au monde d'autre femme qu'elle... Celui-là n'était plus depuis longtemps; et les années s'étaient railleusement chargées de la changer elle-même, transformant la jeune créature de passion et de douleur en une femme capable — suprême mélancolie! — de penser d'un esprit détaché à la cruelle épreuve d'autrefois. Aucun ne se serait imaginé, certes, qu'elle avan-

Comme elle [illegible]si, sous l'ombre verte des arbres, avec la rempli [illegible]tude que bientôt, qu'elle le voulût ou non, elle reverrait le seul homme qui eût possédé son âme entière...

Dans le flot des baigneurs qui montaient vers les Thermes ou en sortaient, elle regardait instinctivement, s'attendant à apercevoir tout à coup la hautaine silhouette reconnue la veille. Mais elle ne distinguait toujours que des visages indifférents; des femmes coquettement habillées de couleurs pâles, des hommes vêtus de clair comme ces femmes qui, pour eux, avaient pris soin d'être séduisantes; et, à les voir ainsi les uns et les autres, ils semblaient libres de tout souci, enveloppés, eux aussi, par la sérénité de ce petit pays qui sentait bon les foins odorants.

Elle croisa ainsi Pierre de Kergoz qui la salua profondément; puis, plus loin, suivies d'une vieille femme de chambre, Liane et sa sœur Marthe dont le visage de vingt ans avait une douceur grave; elles avaient leur livre de prières, sortant sans doute de quelque messe matinale; et Thérèse, les sentant croyantes, ainsi que leur frère, les envia, elle qu'obsédait la pensée décevante que les prières vont se perdre dans le néant...

Comme elle allait sortir du parc, sa marche hâtée pour fuir le mouvement plus accentué des baigneurs, car l'heure de la *Buvette* approchait, une voix l'appela gaiement :

— Thérèse, où vous enfuyez-vous si vite?

Elle se détourna. C'était Antoinette Arthuise qui l'arrêtait ainsi, assise au milieu d'un groupe, panaché d'étrangères, francisées par plusieurs hivers à Paris. Thérèse les avait plus d'une fois rencontrées chez Mme Arthuise et elles l'avaient amusée par le parfum d'exotisme qu'exhalaient leurs allures et leurs idées. Mais en ce moment, elle avait, au contraire, le désir très net de les fuir et elle allait répondre par un refus à l'insistance amicale d'Antoinette qui voulait la retenir, quand son regard tomba sur l'une de ces jeunes femmes qui lui était inconnue : une étrangère celle-là

aussi, dont le visage superbement dessiné avait la chaude pâleur des teints créoles, des lèvres d'un pourpre sombre, des yeux très noirs, brillants et froids, sous une chevelure d'ombre soyeuse.

Etait-ce une illusion, ou bien Thérèse se trouvait-elle réellement en présence de la voyageuse aperçue la veille au soir, de la femme de Philippe de Gardannes ?

— Thérèse, asseyez-vous un instant, invitait Antoinette.

Distraite, elle répéta :

— Oui, un instant...

Et elle accepta la chaise qu'Hennebert lui avançait. Tout bas, elle songeait : « Serait-ce vraiment sa femme ? »

Alors, comme si elle eût deviné cette muette question, Antoinette lui expliqua avec sa grâce souriante :

— Ne m'en veuillez pas trop, Thérèse, d'avoir égoïstement interrompu votre promenade; mais je suis si fière de vous, que je n'ai pas eu le courage de renoncer au plaisir de vous faire connaître, moi-même, à l'une de vos admiratrices, Mme de Gardannes.

Ainsi Thérèse ne s'était pas trompée. Cette étrangère, « son admiratrice, » comme disait Antoinette Arthuise, était bien la femme de Philippe de Gardannes, une *professional beauty*, racontait-on, six ans plus tôt, et le qualificatif était juste encore, bien que l'éclat de la peau dorée se fût légèrement fané... C'était bien elle qui disait, appuyant les paroles d'Antoinette Arthuise, avec une politesse un peu cherchée et une certaine gaucherie d'expressions, peu surprenante chez une étrangère :

— J'avais, mademoiselle, un vif désir de vous connaître autrement que par votre nom qui m'était familier depuis longtemps. J'ai, en effet, chez moi, une de vos belles œuvres !...

Les paroles étaient aimables, mais la nonchalance de leur accent en transposait singulièrement le ton; et dans les prunelles noires de la jeune femme, Thérèse lut clairement une curiosité où il n'entrait pas un atome de sympathie. Savait-elle donc quelque chose ?...

Thérèse eut dans l'esprit cette interrogation fugitive, tandis qu'elle répondait par quelques mots au compliment banal de Mme de Gardannes. Celle-ci alors ajouta, sur la même note de politesse froidement correcte :

— Je regrette que mon mari ne soit pas à ma place en ce moment... Il saurait mieux que moi profiter de la présence d'une artiste!... J'avoue être, pour mon compte, une vraie profane en matière d'art, et j'ai depuis longtemps renoncé à m'élever dans les hauteurs où se complaît M. de Gardannes. Aussi, quand je dis, mademoiselle, que je possède un de vos tableaux, je m'exprime mal : c'est mon mari qui le possède, installé dans son atelier.

Antoinette interrogea :

— M. de Gardannes s'occupe de peinture?

— Un peu, je crois.

— Comment, vous *croyez* seulement?

La jeune femme eut un sourire indifférent :

— Chère madame, figurez-vous bien que jamais je ne questionne mon mari sur les distractions auxquelles il lui plaît de se livrer, pas plus que je ne mets les pieds dans son atelier. C'est son domaine, comme à moi, mon boudoir. Et il y a beau temps que nous avons, l'un et l'autre, jugé très sage de vivre chacun sur nos terres, comme bon nous semblait, puisque la nature ne nous a pas pourvus de goûts communs. Mais, pour en revenir à ses occupations dans son atelier, j'ai une vague idée qu'il sculpte surtout... Il a même exposé, c'est bien ainsi que l'on dit, n'est-ce pas? dans l'un de vos Salons, sous je ne sais plus quel nom d'emprunt. Depuis quelques années, son goût pour la sculpture tourne à la passion.

Hennebert dit galamment :

— Mais nous comprenons tous, madame, que pouvant avoir un modèle comme vous, M. de Gardannes se soit épris de la sculpture.

Elle eut, au fond des prunelles, l'éclair de plaisir qu'allume, aux yeux de certaines femmes, le plus banal compliment; mais elle répondit du même ton détaché,

où vibrait, peut-être, quelque mystérieuse rancune :

— Je ne pose jamais; je n'en aurais ni la patience ni la force, et je ne possède pas assez de santé pour me donner une si inutile fatigue, et à ce point dépourvue d'intérêt!

Thérèse, qui l'écoutait avec une attention curieuse, l'enveloppa d'un coup d'œil. Elle ne paraissait nullement délicate, cette belle créole dont ses yeux connaisseurs d'artiste avaient vite discerné la forme magnifique sous l'étoffe légère de la robe d'été. Mais il suffisait de l'observer, de l'entendre causer un instant pour remarquer qu'elle était de ces femmes qui ont le souci constant de leur propre personne, et y rapportent tout avec une tranquillité parfaite, ne pardonnant point à ceux qui ne prétendent point contribuer à les entourer d'une atmosphère d'adulation.

Ce qui ne la touchait pas directement ne l'intéressait point. Elle ne daignait pas le dissimuler et, comme les travaux artistiques de son mari étaient dans ce cas, elle cessa d'en parler, le tour de la conversation ayant changé, pour répondre avec un intérêt très marqué, cette fois, à la réflexion d'une des jeunes femmes sur une question de mode. Ce devait être là un sujet qui lui tenait au cœur, au moins autant que celui de sa santé, dont elle paraissait fort occupée; et l'élégance raffinée de sa toilette, qui en faisait une véritable œuvre d'art, en disait long sur le soin qu'elle devait apporter à mettre en valeur sa beauté. Sans doute, parce qu'elle concevait le haut prix de cette beauté, elle supportait mal qu'en sa présence, une autre femme pût attirer l'attention.

La conversation, un instant arrêtée par l'arrivée de Thérèse, avait repris son allure de caquetage, fournie de menus commérages sur le monde des baigneurs dans la petite ville d'eaux, et se relevant d'une forte dose de piment quand eut passé l'héroïne connue d'un scandale récent.

Thérèse, elle, ne s'y mêlait guère que par des mots distraits; d'abord parce qu'elle avait l'horreur des papotages médisants de mondains désœuvrés, puis parce

qu'elle se laissait absorber par le travail d'analyse qu'elle poursuivait involontairement sur Nora de Gardannes. Ainsi cette nonchalante créole, qui se révélait si vite frivole et nulle, avait été pour *lui* l'élue, celle qu'il avait voulu faire éternellement sienne... Comment donc l'avait-elle séduit?... Par quel point de sa complexe nature d'homme? Tout simplement peut-être il s'était épris de son incomparable forme, lui qui avait toujours eu le culte des belles lignes au point de s'être fait sculpteur pour avoir l'ivresse d'en créer... Ou bien il s'était laissé prendre à la coquetterie savante dans laquelle Thérèse, avec sa perspicacité féminine, la devinait très experte, rien qu'à la façon dont elle causait, en ce moment, avec Hennebert, laissant luire entre ses lèvres de sang de petites dents toutes laiteuses, arrêtant sur lui l'éclair de ses yeux si noirs sous leurs paupières lourdes.

Soudain Thérèse cessa de songer... Dans la perspective verte de l'allée, une haute silhouette apparaissait. Un sourd frémissement ébranla ses nerfs. Mais elle le domina de toute sa volonté et attendit; même elle se mit à causer avec Hennebert qui, étonné de son silence, le lui reprochait en badinant. Cependant, le visage voilé par son ombrelle, elle demeurait les yeux attachés sur Philippe de Gardannes qui approchait. Maintenant qu'il sortait du couvert de l'allée, elle le voyait en pleine lumière...

Elle ne s'était pas trompée la veille, il avait changé; les années avaient accusé le dessin énergique de ses traits altiers, accentuant la ligne volontaire de la bouche, donnant au visage une expression tourmentée qu'il n'avait pas autrefois; mais le regard, toujours attirant, avait gardé son éclat de flamme, son indéfinissable charme, semblant seulement venir de plus loin...

En approchant du groupe où était sa femme, il se découvrit. Vers les tempes, les cheveux noirs se striaient de quelques fils blancs. Pourtant, d'ensemble, il demeurait jeune, car la silhouette était svelte dans sa robustesse nerveuse. Il saluait les femmes, serrait la main

des hommes. Mais ses yeux qui faisaient le tour du cercle s'arrêtèrent sur Thérèse avec une surprise qui ressemblait à de la stupeur. Ainsi il eût contemplé quelque saisissante apparition...

Sans doute, Nora eut conscience de cette surprise, car elle appela aussitôt :

— Philippe, que je vous présente à Mlle Erlennes!

Quelle comédie que cette présentation!... Est-ce que, dès la première seconde, il ne l'avait pas reconnue! Est-ce qu'un choc sourd n'avait pas fait tressaillir leurs deux êtres amenés soudain face à face après tant d'années!

Mais, en apparence aussi maître de lui qu'elle-même, il s'inclinait très bas, comme devant une étrangère; seulement, quand il releva la tête, elle vit qu'il avait pâli. Ni l'un ni l'autre, ils n'eurent un mot qui révélât qu'ils ne se rencontraient pas pour la première fois et ce silence même tomba lourdement sur le passé qu'il enfouit plus avant encore dans l'abîme des rêves finis. Correctement, ils échangèrent quelques paroles, comme le leur commandaient les convenances mondaines, tandis que lui, comme elle, pensait au dernier soir où ils s'étaient parlé, neuf ans plus tôt...

Hennebert demandait :

— Qu'est-ce donc que vous êtes devenu ce matin? Gardannes. On ne vous a pas vu!

Il dit brièvement :

— Je suis sorti à cheval...

La voix, elle, n'était pas changée. C'était absolument la voix d'autrefois, chaudement timbrée, aux notes un peu impérieuses, que la passion pouvait rendre si caressante et qui, soudain, jeta vivante, dans le souvenir de Thérèse, la vision du grand hall d'Etretat où son amie lui amenait Philippe de Gardannes, pour la première fois...

Alors il lui avait parlé... Tandis que maintenant, sans un mot pour elle, il échangeait de distraites paroles avec les hommes présents. Mais, obscurément, elle sentait peser sur elle son regard où demeurait encore de la stupeur des rencontres inattendues; et ce regard

lui devenait si insupportable tout à coup, qu'elle se leva, prétextant l'heure avancée...

— Comment? Est-il si tard? interrogea Antoinette, se dressant avec un léger sursaut.

Une cloche sonnait dans l'air chaud. Des divers hôtels, d'autres répondaient; et ce fut, à travers le petit pays, un tintement clair dont l'atmosphère vibrait toute.

— Onze heures! Et mon eau que j'oublie d'aller boire... Je me sauve!

Vive, elle distribuait de rapides serrements de main et des sourires. Les autres femmes aussi s'étaient levées, rappelées dans leurs hôtels par le carillon qui annonçait l'heure de la table d'hôte. Toutes debout maintenant, elles se séparaient, ayant des gestes adroits de la main pour redresser les plis froissés des jupes...

Antoinette demanda :

— Thérèse, vous partez avec moi?

— Oui, je rentre.

Elle aussi, en femme du monde accomplie, prenait congé. Mais elle ne tendit pas la main à Nora qui, non plus, n'eut aucun geste d'adieu vers elle. D'une faible inclination de tête, elle répondit au salut de Philippe. Puis, se détournant, elle rejoignit Antoinette qui marchait déjà.

C'était une solitaire allée que celle où toutes deux s'engagèrent. Faiblement, y arrivait une lointaine rumeur de vie, bruit étouffé de voix, roulement de voitures sur le sol sec et dur de la route; seul le bruissement soyeux de leurs robes y résonnait presque fort.

Elles firent quelques pas sans un mot. Mais, très vite, Mme Arthuise s'étonna du mutisme de sa compagne. Elle l'enveloppa d'un coup d'œil surpris et, voyant l'expression gravement songeuse du visage de son amie, elle interrogea, haussant un peu son accent habituel :

— Thérèse! Thérèse! où êtes-vous?

La jeune femme tressaillit. Vraiment elle était très loin de cette allée ombreuse, de ce pays d'Auvergne, de l'amie qui la questionnait, de tout ce qui était le

présent. En cette minute, elle eût voulu être seule et, les paupières closes, lire en elle-même.

Antoinette continuait gaiement :

— Vous ne répondez pas? Ah çà! chérie, est-ce que vous avez fait tout à coup vœu de silence? Car vous ne m'englobez pas, je l'espère, dans la catégorie des gens qui ont le don de vous rendre muette parce qu'ils se complaisent trop absolument dans les douceurs du commérage; ce dont vous venez de me donner une nouvelle preuve, il y a un moment... Ne protestez pas. Il me serait trop facile de faire le compte des paroles que vous avez prononcées jusqu'à l'arrivée de M. de Gardannes. Lui présent, il en eût été sûrement autrement, car il vous aurait intéressée... Mais aujourd'hui le temps vous a manqué pour le juger!...

Sans relever ces derniers mots, Thérèse fit, avec une lassitude un peu amère :

— Vous savez bien que je suis une sauvage et que les gens du monde ne sont pas faits pour moi...

— Sauf quand il s'agit de les étudier... Avouez que je vous ai fourni un intéressant sujet en la personne de Mme de Gardannes... Avouez aussi que vous avez fait à son usage une généreuse dépense d'observation. Elle en vaut la peine au moral comme au physique et vos yeux, d'ailleurs, doivent me remercier de leur avoir procuré le régal d'une aussi admirable plastique. Cette femme-là a une forme merveilleuse... Et je m'imagine que c'est de la sorte qu'elle a dû conquérir son mari, lui qui professe impertinemment que le seul mérite qu'on puisse réclamer d'une femme est de charmer les yeux masculins!

Une étrange expression avait passé dans les prunelles de Thérèse. Mais elle dit simplement :

— J'ignorais que vous aviez pour amie Mme de Gardannes.

Antoinette se mit à rire.

— Pourquoi supposez-vous qu'elle est au nombre de mes amies? parce que je l'égratigne un peu devant vous?... Elle est pour moi une simple relation mondaine. Je l'ai rencontrée cet hiver à Cannes chez les

de Moussy avec qui elle était très liée. Pendant ce temps, son mari pérégrinait en Italie et s'éternisait à Florence, si je ne me trompe. Mais une chose certaine, c'est qu'ils ne se montraient ni l'un ni l'autre animés d'un vif désir de vivre ensemble. Lui, surtout, à en juger par les apparences !

— Alors, M. de Gardannes est d'humeur inconstante ? Il aime un jour, il est lassé le lendemain.

— Entre nous, Thérèse, je lui pardonne aisément de s'être lassé de la belle Nora qui est une superbe statue sonnant creux dès qu'on s'avise de chercher ce qu'elle renferme ! Comme vous avez pu le constater, la question de sa toilette et celle de sa santé sont l'intérêt suprême de son existence ! Et il se trouve qu'elle est mariée à un homme qui, non seulement lui est très supérieur, mais l'est aussi à la grande généralité des hommes de notre monde.

— Pourquoi la voyez-vous ? Antoinette.

Mme Arthuise sourit :

— Parce qu'elle m'amuse comme spécimen rare de femme carrément égoïste. Elle a le culte d'elle-même porté à un point tout à fait curieux ; et l'une des formes de ce culte est la crainte que lui cause tout ce qui, de près ou de loin, s'appelle maladie. A Cannes, sa fille, une délicieuse petite créature de quatre à cinq ans, avait attrapé la rougeole. C'est la gouvernante seule qui a soigné l'enfant ; Mme de Gardannes nous l'a raconté elle-même avec sa remarquable inconscience, disant qu'elle n'avait pu se résoudre à entrer dans la chambre, tant que le médecin ne lui avait pas certifié que la contagion n'était plus à craindre.

Brièvement, Thérèse demanda :

— Et le père est doué de la même tendresse de cœur ?

— Lui ? il adore cette petite. Mais il était à Florence alors et il n'a su la maladie de l'enfant qu'à son retour… Il paraîtrait même que ce silence a soulevé quelques gros orages dans le ciel conjugal de ce ménage moralement si mal assorti. Il est en effet difficile de trouver deux êtres aussi peu faits l'un pour l'autre… Mais…

Et Mme Arthuise s'arrêta une seconde; puis elle jeta à Thérèse, de son accent vif et gai :

— Mais vous m'avez tout à fait l'air, ma chérie, de mordre fort au papotage, aujourd'hui!

Avec une imperceptible raillerie, Thérèse fit :

— Je m'instruis et je m'amuse en vous écoutant explorer l'âme de Mme de Gardannes!

— Eh bien, le voyage ne vous entraînera pas à des profondeurs bien fatigantes! Ce que possède de mieux la charmante Nora, en dehors de ses attraits périssables, c'est son mari!... Un des hommes, vous en jugerez, Thérèse, les plus intéressants que j'aie jamais rencontrés... Et aussi l'un des plus dangereux!

Antoinette s'arrêta. Elles étaient arrivées devant l'Etablissement thermal, presque désert maintenant, la foule des baigneurs ayant regagné les hôtels.

Mme Arthuise demanda amicalement :

— Thérèse, attendez-moi? J'en ai pour une seconde à boire mon eau. Nous rentrerons ensemble, puisque notre chemin est le même.

Elles entrèrent. Quelques baigneurs attardés buvaient autour de la fontaine; et l'une des femmes qui, hâtivement, remettaient les verres en place, tendit à Antoinette le sien, terni par la buée. Thérèse attendait un peu en arrière. Elle songeait; et une question flottait sur ses lèvres, si prête à en jaillir, qu'elle lui échappa quand, de nouveau, elle se trouva dehors avec son amie.

— Puis-je vous demander, Antoinette, pourquoi vous qualifiez M. de Gardannes de dangereux?

— Chère, vous comprenez bien qu'étant tout à fait hors de danger pour ma part, c'est d'une façon très désintéressée que je le juge ainsi... Je le trouve dangereux, tout simplement, parce que cet homme très séduisant, à bien des points de vue, dès qu'il daigne en prendre la peine, est de ceux qu'on devine résolus à faire tout ce qu'il leur plaira de faire... Et la chronique médisante vous dira, avec preuves à l'appui, que c'est ainsi qu'il en use; sans troubler d'ailleurs l'indolence de la belle Nora, qui tient les émotions comme très

pernicieuses, et, par suite, ne prend point cure des faits et gestes de son mari.

De nouveau, Thérèse pensa tout haut :

— Comment a-t-il pu l'épouser ?

— Ma chère, j'ai l'idée que, sous son apparence nonchalante, elle veut bien ce qu'elle veut. Quand elle en a la fantaisie, elle pratique à merveille l'art d'ensorceler sa proie. Du jour où, au temps jadis, elle a jugé digne d'elle un beau Français qui revenait goûter de la vie civilisée après avoir vécu de longs mois parmi les *cowboys*, de ce jour-là, elle a dû mettre en œuvre tout son prestige afin de réduire à merci cette espèce de lion toujours frémissant. Seulement, il y a six ans de cela... Et, comme dit la chanson, « Les vents ont changé ! berger. »

Sans répondre aux derniers mots d'Antoinette, Thérèse demanda :

— Vous dites que M. de Gardannes a été essayer de la vie des *cowboys ?*...

— Oui, pendant près d'une année, si je me le rappelle bien. J'ai une vague idée que ce devait être à la suite de quelque rude déception amoureuse, qui lui avait inspiré l'horreur du monde civilisé ! Oh ! ce n'est pas un personnage banal que Philippe de Gardannes ! Je voudrais vous le faire connaître. Il y a en lui un amalgame bien curieux d'artiste, de clubman ayant, sous tous ses aspects, goûté la vie parisienne ; d'homme épris d'action, d'une humeur ultra aventureuse, et qu'attire tout ce qui est imprévu et périlleux. Je m'attends toujours un beau matin à le voir enrôlé dans la phalange des explorateurs. Il est de l'étoffe dont on les fait ! Causez avec lui du temps qu'il a passé dans la *prairie* et vous verrez quelle saveur a le souvenir qu'il en a gardé et comme cette pittoresque existence l'avait conquis !... Il paraîtrait que sa mère, jusqu'au moment où il a été emprisonné dans les liens du mariage, craignait toujours qu'il ne retournât parmi ses chers *cowboys*...

— Ah !... M. de Gardannes a encore sa mère...

— Oui, mais il a bien failli la perdre l'automne der-

nier. Elle a été la malheureuse héroïne d'un grave accident de voiture dont elle est sortie paralysée des jambes. Les médecins affirment qu'elle pourra, dans la suite des temps, recommencer à marcher... Mais jusqu'ici elle est condamnée à une immobilité qu'elle supporte très mal, dit-on... Je ne la connais pas. Son fils est fort peu loquace à son sujet et sa belle-fille encore moins.

Thérèse ne répondit pas. Elle était arrivée devant son hôtel et quitta Mme Arthuise. Elle franchit la grille. Dans le jardin solitaire, un homme était assis, caressant les cheveux d'une toute petite fille qui appuyait une tête câline sur sa poitrine. Au bruit des pas de Thérèse sur le gravier, il tourna la tête. C'était bien Philippe de Gardannes et la petite fille était son enfant à lui et à Nora...

VII

— C'est assez posé pour aujourd'hui, le temps devient trop sombre. Tu peux t'en aller, dit Thérèse à son modèle, une gamine rencontrée sur les flancs de Vendeix, dont la physionomie pittoresquement fruste l'avait tentée.

La petite se leva bien vite. S'étant blasée sur l'orgueil de servir de modèle, les séances lui étaient lourdes, et il fallait vraiment toute sa cupidité naissante de paysanne pour qu'elle les acceptât.

Thérèse, elle aussi, s'était levée. Indifférente à la toile posée sur le chevalet, elle regardait vers les montagnes obscures sous le ciel d'orage ; et sa pensée était très loin, sans doute, car elle tressaillit quand la fillette, avec un gauche adieu, ouvrit la porte du salon transformé en atelier. Alors elle se détourna et eut pour la gamine un sourire distrait :

— A demain, de bonne heure, n'est-ce pas ? petite.

L'enfant disparut. Thérèse fit quelques pas pour venir vers son chevalet, mais, au passage, elle aperçut son image et s'arrêta, contemplant, avec une fixité incons-

ciente, cette jeune femme qui était elle et dont les larges prunelles, ardentes et graves, luisaient, en ce moment, avec une expression méprisante :

— Quelle créature stupidement nerveuse suis-je donc aujourd'hui ? murmura-t-elle. Je ne puis même pas peindre... Et cela, pour quelques misérables paroles...

Oui, pour quelques paroles — elle était trop clairvoyante pour se le dissimuler, — qui l'obsédaient sourdement depuis la veille, et que le travail même n'était pas parvenu à lui faire oublier; des paroles prononcées sans intention par Antoinette dans l'abandon d'une causerie intime.

Elles étaient seules toutes les deux; et, tout à coup, Antoinette lui avait dit, de sa manière hardie et franche :

— Vous savez, Thérèse, ce qui devait arriver est arrivé! Vous avez fait, j'en suis certaine maintenant, une violente impression sur M. de Gardannes. Hier, à peu près durant toute sa visite, nous avons parlé de vous; ou, du moins, il a écouté tout ce que je me suis accordé le plaisir de lui raconter, avec une attention où il y avait certes plus que de la curiosité!... où il y avait un je ne sais quoi que je ne m'explique pas.

Oh! cette phrase dite sur un ton de badinage, et qui n'était, en effet, ne pouvait être qu'un badinage d'Antoinette, ignorante du passé! Aujourd'hui encore, frémissait en Thérèse l'écho de la révolte, voisine de la colère, qui s'était élevée en elle en entendant ces paroles de son amie. De quel droit Philippe de Gardannes s'occupait-il d'elle? prétendait-il savoir ce qui la concernait, parlant d'elle non seulement avec Hennebert, — cela aussi, elle le savait! — mais encore avec son amie, comme pour pénétrer sa personnalité intime? Car, à travers les réflexions d'Antoinette, elle devinait qu'il avait la veille essayé de savoir d'elle le plus possible, autant que le lui permettaient les convenances! Et, de nouveau, elle murmura presque durement :

— Je ne veux pas plus exister pour lui qu'il n'existe pour moi! Comment ne le comprend-il pas?

Et pourtant, en apparence, il semblait aussi résolu

qu'elle-même à respecter l'infranchissable distance qui les séparait. Il n'avait jamais, dans les rencontres forcées qui naissaient de leur vie dans un même hôtel, essayé, même indirectement, de se rapprocher d'elle; au contraire, il s'était effacé les quelques fois où Mme de Gardannes avait échangé quelques paroles de politesse avec elle; seulement, elle avait parfois rencontré son regard attaché sur elle avec une bizarre expression, faite de colère, de curiosité ironique, presque méprisante qui lui était intolérable. Mais rien dans ses paroles n'avait trahi son sentiment intime.

Etant avec Antoinette, elle l'avait revu, un peu partout, ce qui était inévitable puisqu'ils appartenaient à la même société; et, comme au jour de leur première rencontre, il lui avait témoigné une courtoisie froide que démentait la flamme qui luisait dans la profondeur du regard. Ensemble, ils avaient causé, comme le font deux étrangers dont les intelligences se sentent de niveau; elle, avec une sceptique curiosité de savoir ce qu'il était à ce moment de sa vie, si quelque chose demeurait en lui du Gardannes d'autrefois. Et, sous son masque d'homme du monde, elle avait bientôt retrouvé en lui l'être de volonté et de passion qu'elle avait connu. Elle en avait eu la perception nette, un matin, au parc, où il était venu s'asseoir auprès d'Antoinette et d'elle-même.

Alors aussi, en l'écoutant, elle avait senti qu'il n'était pas du nombre des heureux. Pourquoi? Parce qu'il était trop intelligent pour ne pas sentir cruellement le vide d'une existence sans but? Parce qu'il regrettait la folie de son mariage avec une femme épousée dans une heure de caprice, pour sa seule beauté; avec laquelle il n'avait rien de commun : ni sympathie, même lointaine, de goûts, ni idées, ni espoirs, rien! Thérèse n'en pouvait douter maintenant qu'elle avait appris à connaître Nora de Gardannes, son égoïsme féroce, ses vanités d'enfant gâtée, ses colères puériles dont les murs très minces de l'hôtel laissaient passer le secret.

Mais, que ce fût pour une raison, ou pour une autre, même pour plusieurs, Philippe de Gardannes n'appar-

tenait pas au nombre de ceux qui sont satisfaits de leur destinée. Dans ses paroles, dans ses yeux, dans sa voix, il avait, par instants, des sursauts de défi, de révolte altière contre les lois de toute sorte imposées à la liberté humaine, qui déchiraient le tissu léger de la causerie... Cela, tout en demeurant très maître de lui-même, et sans quitter jamais le seul ton qui soit de mise entre gens du monde, réunis pour causer, dans une jolie allée ombreuse, au hasard des idées.

Une seule fois, pendant cette conversation, elle avait vu son visage tourmenté s'éclairer d'une étrange douceur, lorsque Antoinette lui avait parlé de sa fille, de cette toute petite créature qu'il enlevait dans ses bras, d'un geste si enveloppant et si tendre de possesseur, quand il la retrouvait au retour d'une promenade. Cette enfant devait être, à l'heure présente, la seule lumière de son âme orgueilleuse et fragile.

De cette dernière rencontre avec Philippe de Gardannes, elle avait rapporté une pénétrante sensation de mélancolie qui semblait s'être infiltrée au plus intime d'elle-même et la dominait de nouveau, tandis qu'elle demeurait là, pensive, dans son atelier, se demandant si elle irait voir Antoinette qui, éprouvée par le traitement des eaux, était condamnée au repos, et réclamait la charité de ses visites quotidiennes. Allait-elle, pour quelques propos sans consistance, lui refuser la distraction de sa présence? Quel emploi meilleur eût-elle fait d'ailleurs de son temps, puisque sa mère, à qui elle aurait trouvé si bon de pouvoir se dévouer toute, jusqu'à l'oubli de tout le reste du monde, ne réclamait jamais sa présence; même plus, semblait la supporter impatiemment; chaque jour plus repliée sur elle-même, enfermée dans un silence rarement rompu par sa propre volonté, réclamant autour d'elle la solitude, avec une nervosité de malade dont la pensée devient vacillante?

Depuis le soir où Mme Erlennes avait parlé à Thérèse avec un soudain réveil de tendresse, elle n'avait même plus fait allusion au séjour, dans l'hôtel, des Gardannes. Dans son esprit fatigué, un vide s'était-il

creusé, qui lui avait fait oublier leur soudaine arrivée? Ou bien, comme elle l'avait dit ce soir-là à Thérèse, dans son âme détachée des choses de la terre, rien ne pouvait-il demeurer qui en fût un écho?

Thérèse souleva la portière qui séparait l'atelier de la chambre de Mme Erlennes, avec un espoir que sa mère désirerait qu'elle lui restât. Assise à sa place accoutumée, dans un large fauteuil, Mme Erlennes tricotait d'un mouvement machinal, avec un regard de rêve. Pourtant, quand Thérèse entra, la ligne mélancolique des lèvres se détendit un peu. Tendrement, la jeune femme interrogeait :

— L'orage ne te fatigue pas trop? chérie. Comment es-tu tantôt? Veux-tu que je vienne un peu travailler près de toi?

Mme Erlennes secoua la tête.

— Non, il ne faut pas... Je suis une trop triste société... Les vieux doivent être laissés avec eux-mêmes! Ils sont ennuyeux pour les jeunes.

Thérèse était accoutumée à de pareilles réponses. Pourquoi ce jour-là éprouva-t-elle une espèce de souffrance à sentir cette morne indifférence d'une créature qu'elle avait si absolument adorée? D'un mouvement spontané, elle s'agenouilla près du fauteuil de Mme Erlennes dans un besoin de se refaire enfant pour qu'un peu de tendresse maternelle mît un apaisement en elle.

— Mère, dit-elle plus bas, et ses doigts caressaient d'un effleurement les mains diaphanes, les jeunes ont quelquefois besoin de se sentir aimés! Veux-tu me garder près de toi, que nous passions quelques bonnes heures ensemble?... Veux-tu? chérie.

Sa voix, inconsciemment, s'était faite presque suppliante. Mais elle vit une contraction sur le visage de sa mère; elle comprit que sa prière était demeurée sans écho, et un découragement l'étreignit, tandis qu'elle se relevait sans plus demander. Alors, reprenant son habituel accent de douceur, elle acheva simplement :

— Il me semble, mère, que tu préférerais te reposer... N'est-ce pas? Je vais te laisser et aller jusque chez Antoinette Arthuise qui ne peut sortir.

— Oui, c'est cela... Va chez ton amie. Ce sera mieux ainsi!...

Elle s'arrêta un peu; puis, d'une espèce de ton d'excuse où frémissait une infinie lassitude :

— Je suis trop fatiguée, vois-tu, Thérèse, pour supporter quelqu'un auprès de moi! Même toi!

Thérèse revint dans sa chambre. Une buée humide ternissait son regard. Elle l'essuya d'un geste impatient, et, résolument, pour fuir sa pensée, elle commença de s'habiller pour sortir, avec ce soin instinctif qui naissait chez elle d'un sens artistique très délicat. Mais, en même temps, elle songeait. Allait-elle trouver Antoinette seule? Sûrement, elle ne rencontrerait chez elle aucun visiteur étranger, la jeune femme ne recevant que des intimes. Nora de Gardannes était confinée dans son appartement pour cause de migraine, et son mari était parti à cheval en excursion. Les Kergoz peut-être seraient là? Cette délicieuse petite Liane, si séduisante avec ce mélange de candeur, de curiosité jeune, de coquetterie naïve qui était en elle... Ou bien seulement son frère Pierre... A ce nom qui traversait son esprit, Thérèse eut ce léger sourire qui donnait un charme de toute jeunesse à son visage pensif. Elle était trop femme pour n'avoir pas remarqué l'impression qu'elle produisait sur cet homme austère; et, très fine, elle avait aussi vite démêlé que, tout à la fois, elle l'attirait et le déroutait, heurtant, souvent, sans le vouloir, les opinions très arrêtées qu'il avait en toute chose.

Mais le sourire s'effaça vite; et, avec un haussement d'épaules, elle murmura :

— Que me font-ils tous? Mon Dieu!... Ah! que je voudrais être une chose inerte pour ne plus rien sentir ni penser!...

HENRI ARDEL.

(*A suivre.*)

FAZENDAS ET ESTANCIAS

NOTES DE VOYAGE

SUR

LE BRÉSIL ET LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE

(*Suite et fin*)

IX

ESTANCIAS ET ESTANCIEROS

Après quelques semaines de séjour à Buenos-Ayres, je partis pour le sud de la province. Je me rendis d'abord chez un ami d'enfance établi depuis plusieurs années en Argentine, et qui, par un concours de circonstances spéciales se trouve aujourd'hui à la tête d'une des plus belles *estancias* de la République.

J'ai déjà dit que l'*estancia* (1) est le nom qu'on donne en Argentine à la propriété. Comme pour la *fazenda* brésilienne, l'*estancia* argentine peut être un vaste champ inhabité ; c'est plus généralement une propriété d'élevage et de rapport ou même d'agrément, avec maison de maître, remise, maisons pour les *capatas* (majordomes), *péons* (ouvriers), etc., etc. Le propriétaire d'une *estancia* est un *estanciero.*

(1) Prononcez : *estance.*

L'estancia la *Tigra*, où je vais conduire mes lecteurs, est située à 400 kilomètres, environ, au sud de Buenos-Ayres, dans le district d'Olivaria. C'était, il y a quelque vingt-cinq ans, un immense terrain recouvert de hautes herbes, où paissaient quelques rares troupeaux; les Indiens y faisaient, à cette époque, des invasions périodiques, et le propriétaire d'alors fut obligé, à mainte reprise, de s'enfuir devant ces hordes barbares.

Il y a environ quinze ans, deux Français, MM. de M.-D..., dont l'un occupait à Buenos-Ayres une importante situation, louèrent cette propriété et en entreprirent l'exploitation. Grâce à leur esprit de suite et à leur intelligence, ils en ont fait une ferme d'élevage modèle qui leur fait le plus grand honneur et est d'un bel exemple pour réfuter les théories fâcheuses qui découragent les bonnes volontés en prétendant que le Français n'est pas colonisateur.

Ces messieurs sont rentrés en France goûter un repos mérité, laissant à leurs gendres le soin de continuer et d'agrandir encore le large et beau sillon tracé par leur énergique et opiniâtre labeur; leur laissant aussi la charge de perpétuer la tradition de cordiale hospitalité de cette maison, proverbiale dans la colonie française.

Aussi, quand un jeune Français se présente à la légation de France, à Buenos-Ayres, porteur de lettres de recommandation, et demande au ministre, ou à celui qui en fait fonctions, de le diriger chez un compatriote où il pourra étudier sur place la façon très spéciale dont se pratique l'élevage dans ce pays, on lui indique tout de suite la *Tigra*. Et si le même jeune homme n'a aucune raison pour frapper à la légation, s'il a seulement une lettre d'introduction pour un commerçant français de la place, il a de grandes chances pour obtenir la même réponse...

Le voyage s'accomplit en chemin de fer.

Les trains argentins ne ressemblent pas à nos trains français; il n'y a que deux classes, et les premières, avec de petits fauteuils très durs, séparés par un large couloir, au milieu, ne valent pas les nôtres. Mais, en revanche, moyennant un supplément très modique, on peut se procurer pour la nuit un bon lit dans le *dormitorio*. Oserai-je avouer que je préfère ce paisible confortable aux cahots de l'antique et très pittoresque *galera* qu'on ne retrouve plus guère que dans les provinces éloignées, et privées encore de voies ferrées? Le mot *galera*, en espagnol, veut dire à la fois bateau, diligence, et chapeau à haute forme. On n'aperçoit pas tout d'abord une analogie immédiate entre ces divers objets, mais en réfléchissant, on se rend compte que le bateau par une mer houleuse, la diligence sur un chemin cahoteux, et le chapeau à haute forme par un temps chaud et orageux, sont autant de supplices très propres à châtier les criminels...

La *galera*, en tant que diligence, était, et est encore une lourde machine peu engageante, attelée de six, huit ou dix chevaux, haut perchée sur roue, toujours couverte de crotte, jusqu'à la bâche, aux coussins éventrés, aux portières disloquées, aux vitres absentes ou couvertes d'une taie de crasse préhistorique. Douze heures là-dedans, et on est frais... On s'y fait, à la longue, mais on commence par s'y défaire; les premières fois, on en sort moulu et on se tâte pour s'assurer qu'on n'est, en somme, que partiellement endommagé.

On me racontait à ce sujet une assez amusante histoire. Il y a quelques années, un jeune Français, boursier élégant de Paris, très brillant clubman, très habitué des petites premières, très « escarpin verni » enfin, débarquait en Argentine, avec l'intention bien arrêtée d'y faire une rapide fortune et de ne s'étonner de rien.

Quelqu'un lui proposa une excursion dans la pampa centrale. Il accepta. — Mais il n'y avait pas de chemin de fer. — Parfait! On prendrait la diligence, ce serait bien plus « Buffalo Bill ».

Au départ, on était quinze pour huit places... Enfin, en se serrant un peu... Les sardines tiennent bien vingt-quatre dans une boîte grande comme ça!

Le soir, au relais, les lits brillant par leur absence, il fallut se coucher sur la terre battue, roulé dans le *poncho*. Vers onze heures du soir, un orage terrible éclata, l'eau envahit le rez-de-chaussée, et, comme il n'y avait pas de premier étage, on dut passer debout, les pieds dans l'eau, le reste de la nuit. Il était défendu de s'asseoir, mais on pouvait fumer! Enfin, à l'aube, l'orage s'étant calmé, on put repartir. Le chemin était détrempé, et, vers midi, le char s'embourba sérieusement. Il fallut dételer, et, les renforts se faisant attendre, camper sur le lieu même de l'accident. Notre clubman était un homme d'esprit : il rit le premier de sa mésaventure. Ses débuts pénibles dans la pampa ne l'ont pas empêché de devenir un estanciero de premier ordre. Il ne semble pas regretter Paris et ses pompes, et se venge aujourd'hui de sa première aventure pampéenne en se moquant agéablement de nos petits « smokings » du boulevard.

J'avais pris pour aller à la *Tigra* le train de nuit, et le matin, de bonne heure, le soleil vint m'arracher aux douceurs de ma couchette. Je fus vite debout, et plus vite encore à la fenêtre. Cette fois, j'y étais bien, dans l'immense Plata, cette mer de verdure, à peine coupée de petites ondulations de terrain qu'on ne peut appeler des collines, et qui s'étend sur des milliers de lieues, à l'ouest, jusqu'à la chaîne des Andes, au sud, jusqu'au détroit de Magellan. Pas un arbre, pas un arbuste; la végétation semble nulle. Ce serait un désert insipidement vert sans les grands troupeaux de bœufs, de che-

vaux et de moutons qui animent ce paysage mélancolique, mais saisissant de grandeur, d'étendue, et d'aspect sauvage. Il faut se faire à ces sites nouveaux; il faut aller chez les habitants de ces contrées, vivre de leur vie, s'initier à leurs travaux pour goûter tout l'attrait de cette vie du *campo* qui semble, tout d'abord, austère et pénible.

A voir ces innombrables troupeaux paissant tranquillement le long de la voie et aussi loin que l'œil peut aller, on croirait que ces espèces ne sont, dans ces régions, que les descendants de races préexistantes. Il n'en est rien, et ces richesses vivantes ne sont que le résultat du travail civilisé, apporté par la vieille Europe aux solitudes de la jeune Amérique.

L'Espagnol Nuñez de Chavez amena en 1550 six brebis de médiocre qualité à la Plata, et actuellement les dernières statistiques montrent que l'Argentine a exporté en une seule année 429,946 moutons vivants, 41,882 tonnes de viande congelée et 33,664 tonnes de peaux de moutons.

Pour les chevaux, la tradition veut que les troupeaux, peuplant aujourd'hui les *pampas* et les *serranias* descendent de sept étalons et cinq juments abandonnés par Pedro de Mendoza qui ne put les rassembler quand, harcelé par les Indiens, il dut abandonner Buenos-Ayres, dont il venait de jeter les fondations. Après trois siècles et demi, le nombre des équidés en Argentine se décompose en 4,016,297 individus de race créole, 414,985 de métis et 15,577 de pur-sang, formant un total d'une valeur approximative de 76,469,220 $.

Le rapide accroissement de ces troupeaux n'est pas encore à son apogée, et de grandes étendues restent à peupler. Mais si la quantité a à subir une marche progressivement ascendante, la qualité s'améliorera beaucoup plus rapidement. Jusqu'à ces dernières an-

nées, le type de ces animaux, — dans les différentes espèces — n'était assurément pas ce qu'il y avait de mieux. Aux qualités vraies qui les distinguent, il y avait encore beaucoup à ajouter. Les éleveurs l'ont compris et ont fait venir à grands frais des étalons anglais, des taureaux *Durham* et des béliers *Lincoln*, *Mérinos-Rambouillet*, *Négrettes*, etc.

Les essais demeurèrent stériles au début, sans pour cela décourager l'éleveur. Les races fines s'accommodaient mal de cette existence perpétuelle en plein air, dans ces vastes plaines couvertes de cette herbe haute et dure connue sous le nom de *gynerium argenteum*, ou *pampa*.

Les bêtes, de leur sabot, l'homme, par la charrue ou le feu, ont purgé le sol de cette plante absorbante, jonc élégant mais inutile, remplacé petit à petit par des graines fourragères.

La race créole, moins fine, mais plus rustique et plus résistante, fut utilement employée à cette première transformation des prairies vierges *(pastos fuertos)*, et permit d'améliorer la race par la sélection, et de faire réussir les moutons *Lincoln*. A mesure que les pâturages *mixtes* et *tendres (pastos tiernos)* se développent, grâce à la fumure fournie par les paissants de toute sorte, les races primitives, races d'avant-garde, si je puis m'exprimer ainsi, s'enfoncent dans les provinces lointaines, disparaissent par une sélection judicieuse, et l'emploi constant de reproducteurs européens ou nord-américains.

Aujourd'hui, cette heureuse transformation des races, suivant celle du sol, est presque un fait accompli dans toute la province de Buenos-Ayres, et les produits de quelques *estancias* ou *cabañas* (1) pourraient figurer

(1) On donne le nom de *cabañas* aux établissements se livrant exclusivement à l'élevage des reproducteurs fins et de pure race.

avec succès dans les concours agricoles de France ou d'Angleterre. Mais dans les autres provinces, dans la pampa centrale, dans l'immense et presque déserte Patagonie, un vaste champ reste ouvert à l'activité humaine, bien que l'éloignement des lieux d'embarquement et de consommation, et la cherté des moyens de transport rendent cette transformation, dans ces contrées, beaucoup plus lente et difficile.

La station de *Pourtalè*, terme de mon voyage en chemin de fer, est située sur la propriété même de la *Tigra*, mais éloignée d'une dizaine de kilomètres environ des bâtiments de l'estancia. Cet éloignement, qui semblerait déjà important en France, est fort peu de chose pour ce pays, où les distances ne sont, en aucun cas, considérées comme un obstacle sérieux.

Je trouve mon ami sur le quai d'arrivée de la gare, et, après avoir été nous rafraîchir à l'*almacen* de la station, nous partons en voiture à travers champs.

Savez-vous ce que c'est qu'un *almacen?* L'*almacen* est un épicier, marchand de vins, alcools et nouveautés, banquier des estancieros du voisinage, acheteur de laines, cuirs et peaux, etc... Il vend aussi le *matte* précieux, dont les gauchos font une si grande consommation. (Vous savez, l'*herva-matte*, dont nous avons cueilli et « bénéficié » quelques branches ensemble, quand nous étions dans l'Etat du Parana...) On désigne aussi l'établissement d'un *almacen* sous le nom de *pulperia* ou *esquina. Esquina*, qui veut dire « coin de rue », indique que ces commerçants, dans les villes, sont généralement établis à l'angle de deux rues. Dans les campagnes, où leur maison est quelquefois toute seule dans la solitude infinie du champ, le mot n'en subsiste pas moins, bien qu'il n'ait plus aucune raison d'être.

J'ai dit que l'*almacen* servait de banquier aux estancieros. C'est en effet une habitude très générale-

ment répandue. Soit par besoin, soit par commodité, l'estanciero paie ses *péons* en bons sur l'almacen; celui-ci, en échange du bon, donne aux ouvriers, aux *gauchos*, ce dont ils ont besoin : le *matte*, qui est très sain, et la fâcheuse eau-de-vie de canne qui l'est moins, et qu'on retrouve partout et toujours dans toute l'Amérique du Sud. Le règlement de comptes entre estanciero et almacen se fait, soit en espèces, soit en ventes d'animaux, de laines ou de cuirs. On le voit, l'almacen est un monsieur ayant plus d'une flèche à son arc, et qui fait un peu tous les métiers. L'emploi, malaisé mais rémunérateur, est généralement tenu par des Basques ou des Italiens.

Nous montons donc avec mon ami dans une élégante charrette attelée de deux chevaux vigoureux, galopant à travers champs, car ici, les routes sont très vaguement tracées, et l'on va librement dans le *campo*, en se dirigeant approximativement sur un point donné. Quand on n'en a pas l'habitude, on se perd, du reste, avec une extrême facilité. Chemin faisant, mon camarade m'initie aux termes usuels de l'estancia et me fournit quelques premiers renseignements sur la propriété.

Formée par deux champs différents, l'estancia la *Tigra* a six lieues (1) dans sa plus grande longueur, et quatre dans sa plus grande largeur. Elle offre un lot de 45,000 hectares d'un seul tenant. Cent cinquante mille moutons, vingt mille bêtes à cornes et trois mille chevaux constituent le troupeau de ce petit empire d'élevage! Je m'étonnais de ce chiffre de 173,000 têtes sur 45,000 hectares, donnant une proportion de quatre têtes à l'hectare, alors qu'en France, dans les meilleurs pâturages, on obtient difficilement plus d'une tête ou une tête et demie. On me fit remarquer que la propor-

(1) La lieue argentine est de cinq kilomètres.

tion était très accrue par le nombre considérable d'ovidés, et qu'elle était encore susceptible d'augmentation. Dans les estancias plus petites et plus rapprochées de Buenos-Ayres, on arrive, grâce à la culture de l'*alfalfa* (luzerne), à une production de dix têtes à l'hectare (1).

Du reste, rien de ce qui se fait comme élevage, en France, ne peut être comparé à ce qui se fait ici : la luzerne donne cinq ou six coupes par an et dure vingt ans; les chevaux de service de l'estancia (et Dieu sait quel service!) sont dans un petit *potrero* (enclos), à côté de la maison, où on va les prendre quand on en a besoin (il y en a une cinquantaine); ils ne mangent pas autre chose que l'herbe du potrero, et sont gras à lard; et tout à l'avenant.

On doit penser que d'aussi vastes étendues, parfois sans un bois ni cours d'eau, nécessitent un entourage et des séparations solides, sans lesquelles les différentes catégories du troupeau se mélangeraient entre elles, et même avec les troupeaux voisins, au plus grand dommage des propriétaires. Toute l'estancia est donc entourée d'une clôture. Elle est faite de quatre ou cinq fils d'acier, supportés de quinze en quinze mètres par des pieux solides, apportés là, où nul arbre ne se rencontre, des provinces du nord-est de la République. Chacun d'eux représente environ 5 francs, mis au lieu où nous sommes. Le coût de ces clôtures en fil de fer est environ de 5,000 francs par lieue courante. On jugera du capital nécessité par une telle entreprise quand on saura que le champ, ainsi clôturé, est divisé par le même moyen en une infinité de *potreros*, d'une grandeur très variable. Dans les potreros avoisinant

(1) J'ai vu, par la suite, une propriété de ce genre où, sur 150 hectares, on soutenait 1,500 moutons, 80 vaches et 30 chevaux; mais c'est, je crois, un maximum, qui ne pourrait être dépassé sans danger.

la maison, on est accoutumé de faire quelques hectares de luzerne. Coupée et fanée, elle sert d'alimentation, l'hiver, aux reproducteurs fins, encore mal acclimatés, et restant à l'étable. Pour obtenir cette luzerne, on laboure et on prend tout d'abord une récolte ou deux de maïs; puis on sème la luzerne qui dure de dix à vingt ans, suivant la qualité du terrain, et donne, en général, au moins trois ou quatre coupes par an. Dans les autres *potreros* sont les animaux, parqués suivant âge et qualité, et vivant en liberté toute l'année, sous la surveillance des *puesteros*.

Il est impossible de surveiller un aussi nombreux troupeau de l'estancia même. Aussi le champ est-il divisé administrativement en soixante *puestos* ou postes, habités par un *puestero* ou gardien de troupeau. Dans certaines propriétés, le *puestero* est l'associé de son patron, dans une mesure déterminée (20, 25 %, et plus), mais seulement pour le produit du troupeau dont il a la garde. On semble généralement préférer le payement à gages, bien qu'il nécessite une plus grande surveillance des gardiens.

Ces *puestos* n'ont qu'une analogie très lointaine avec nos fermes françaises... Ce sont des cabanes en torchis divisées en deux parties; aucun meuble, aucune image n'en égayent l'intérieur, et la propreté ne semble pas y régner d'une façon immuable. Le *puestero* vit là-dedans avec sa femme et ses très nombreux enfants, surveillant son troupeau, buvant le *matte*, tuant un mouton de temps en temps, pour se nourrir. Autour de la maison, nulle verdure; pas même un petit jardin potager. Quelques hardes, sommairement lavées par la ménagère, fraternisent avec des peaux de mouton séchant au soleil; car le *puestero*, qui a reçu un nombre compté de moutons et de bœufs, doit, théoriquement, représenter au recensement annuel le même nombre d'animaux, par têtes vivantes ou par peaux, augmenté des

petits, nés dans le courant de l'exercice. Aussi un de ses travaux principaux consiste à parcourir sans cesse la section confiée à sa garde, et à lever le cuir des animaux crevés.

Après nous être arrêtés à un *puesto* placé sur notre route, nous arrivons à l'estancia, qui, de loin, avec tous ses bâtiments, m'apparaît comme une véritable petite ville. La maison d'habitation, très sommaire dans beaucoup de propriétés argentines, est ici un château extrêmement confortable et commode, entouré d'un joli jardin ombragé et frais. Les arbres et les arbustes ont été plantés à profusion et cachent, autant que faire se peut, la nudité de la plaine environnante. C'est une exception qu'il est intéressant de noter. Le fils du pays, l'Argentin, quand il achète une propriété, a pour premier soin de faire arracher les arbres qui s'y trouvent. Cette coutume avait sa raison d'être autrefois, où chaque estancia était menacée d'une invasion d'Indiens, par conséquent intéressée à voir de loin les mouvements de l'ennemi. Elle tend à disparaître aujourd'hui, bien que certains préfèrent à l'ombre discrète des grands arbres la vue de cet océan de verdure où l'œil se perd parmi les vagues des hautes herbes et les troupeaux disséminés des paisibles ruminants.

Une estancia de l'importance de celle que nous visitons nécessite, en raison de son éloignement des grands centres, à peu près tous les corps de métiers : il y a le boucher, le boulanger, le charpentier, le mécanicien, le lampiste, etc. Chacun a son « magasin » nécessaire à sa petite sphère d'action. On trouve en outre un fabricant de fromages, travaillant de compte à demi avec le patron qui fournit les vaches laitières et le matériel, tandis que lui, donne son travail. Le bénéfice de la laiterie, pour l'estanciero, ne forme pas une fraction importante dans le total annuel, mais il y voit un moyen efficace d'adoucir le caractère un peu sau-

vage des animaux. Il faut tenir compte, en effet, que l'élevage argentin subit une transformation. Avec l'amélioration de la race, l'ambition est venue ; on veut lutter — et on lutte déjà avantageusement — sur les marchés européens, dont les prix sont plus rémunérateurs. On envoie à Londres une grande quantité d'animaux. Le grand obstacle, au début, était le peu de civilité de ces bœufs demi-sauvages ; ils refusaient obstinément de tenter la traversée et montraient une préférence marquée pour le « plancher des vaches ». Une préoccupation constante de l'éleveur est donc d'adoucir progressivement le caractère de ses irascibles pensionnaires. Nous retrouverons plusieurs fois, au cours de notre visite, cette préoccupation et les améliorations qu'elle a engendrées, mais la laiterie-fromagerie est le plus efficace des moyens. Les bêtes s'habituent à être maniées et non maltraitées par l'homme qu'elles avaient considéré jusqu'ici comme un empêcheur de manger en rond, armé du *lasso* qui vous prend au cou et vous étrangle à moitié.

Outre les bâtiments déjà indiqués, on trouve encore autour de l'estancia les maisons des employés, des *capatas* ou majordomes, des *péons* ou ouvriers, qui se divisent en deux catégories, celle des péons à cheval et celle des péons à pied ; les *galpons* ou hangars, où sont remisés les machines, les charrettes, les laines, les cuirs et toutes choses qu'on soigne particulièrement, où se font aussi certains travaux de l'estancia comme la tonte des laines ; les écuries pour les étalons, les béliers et les taureaux fins ; le *coral ;* la *manga ;* le *bain des moutons ;* le *potrero* des chevaux de service, etc., etc.

Le *coral* est un enclos destiné à parquer les animaux auxquels on a une opération quelconque à faire subir : moutons à tondre ou à soigner, bêtes à corne à marquer ou à castrer, etc.

La *manga* est une sorte de long couloir à claire-voie où les animaux ne peuvent passer que un par un, en file indienne. Son usage était presque inconnu, il y a quelques années. Pour tous les travaux que nous passerons en revue tout à l'heure, on se contentait de réunir les animaux au coral et de les prendre au lasso (1). Cette manière de faire ne plaisait pas aux animaux qui se défendaient de leur mieux; elle les rendait méfiants et méchants. La *manga* supprime en partie cet inconvénient.

Les bains donnés aux moutons ont pour but de les guérir de la gale. Cette maladie est très répandue dans toute la Plata et on n'est arrivé à s'en défaire que partiellement. Aussi presque toutes les estancias que j'ai visitées étaient-elles pourvues d'une baignoire à moutons, plus ou moins bien organisée. Le troupeau est enfermé dans un coral d'où on pousse les moutons, par groupes de cinq ou six, dans un petit enclos, dont le plancher à claire-voie est mobile. On produit un déclenchement, le plancher s'abaisse et les animaux se trouvent plongés dans le bain, consistant en une solution d'eau et d'arsenic dans des proportions que j'ai oubliées et qui vous intéressent, peut-être, infiniment peu; les pauvres bêtes perdant pied, reniflant ce bouillon peu agréable, se mettent à nager, dirigées par les ouvriers, au moyen d'un bâton long et recourbé, dans une sorte de ruisseau cimenté ayant $1^{m},10$ de profondeur, $0^{m},60$ de largeur et quelques mètres de long; un peu suffoquées, éternuant et toussant, elles reprennent pied enfin, et remontent, toutes ruisselantes, dans un coral où le soleil a tôt fait de les sécher.

Parfois il y en a qui, malades ou sans énergie, ou

(1) Tout le monde connaît aujourd'hui le *lasso*, cette longue corde terminée par un nœud coulant, dont se servent les *gauchos* de la Plata pour prendre les animaux.

ayant omis d'apprendre les premiers principes de la natation, se laissent couler et se noient. On les retire prestement, un ouvrier lève le cuir, et on recommence vite à baigner une autre série. Si le bain a été bien donné, l'acarus est à peu près détruit, et la laine poussera drue et forte. Sinon, il faudra recommencer au bout de quelques semaines. Parfois, l'abondance de la toison, ou l'étendue du mal, empêche l'efficacité du bain; c'est à la main, alors, que le remède sera appliqué. Dans les petites exploitations, où le troupeau est faible, et où il n'y a pas de bain, c'est même la seule manière d'opérer.

Le troupeau qui doit être baigné est amené à l'estancia la veille au soir et enfermé au coral, afin que le lendemain, de bonne heure, les moutons soient à jeun Le bain est donné le matin, à la première heure, afin que les animaux soient bien secs avant la fraîcheur de la nuit qui pourrait, sans cela, leur procurer des fluxions de poitrine fâcheuses pour leur existence et la bourse de leur propriétaire.

Puisque nous en sommes sur le chapitre mouton, nous allons, si vous le voulez bien, les tondre...

Tondre 150,000 moutons ne se fait pas en une journée! Pour perdre le moins de temps possible, on tond à la vapeur... ou plus exactement, au pétrole.

Je m'explique.

Un moteur à pétrole actionne tout un mécanisme. Cinquante tondeurs, payés à raison de six *centavos* par mouton, tondent, avec une tondeuse mue par la transmission, environ 150 moutons chacun, soit 7,500 moutons, en chiffres ronds, à la fin de la journée. Les animaux enfermés dans un *galpon* sont liés par les pattes et conduits aux tondeurs sur des petits wagonnets Decauville. Armé de sa mécanique, l'ouvrier prend le mouton, coupe la toison, délie les pattes de l'animal ainsi dépouillé et le fait passer dans un petit

enclos dont la porte est derrière lui. Chaque homme ayant ainsi son petit «*coral*» où il met les moutons tondus par lui, et chaque enclos ayant un numéro d'ordre correspondant à celui de l'ouvrier, il est facile de contrôler et de surveiller le travail de chacun.

Les toisons sont ramassées par des péons spécialement affectés à ce service. Ils les jettent sur une large courroie sans fin qui les monte à un étage supérieur et les fait tomber sur une claie autour de laquelle cinq ou six employés les attendent. Chaque toison est prise par l'un d'eux, roulée, serrée, empaquetée et rejetée sur une autre courroie sans fin qui la conduit dans le *lienzo*, sorte de sac formé de deux grandes toiles, et pouvant contenir environ 100 kilos de laine. Quand un *lienzo* est plein, il est ficelé, pesé et traîné à une fenêtre sous laquelle se trouve une charrette tout attelée. Quand elle est suffisamment chargée, elle part à la gare où son contenu est déchargé dans un magasin ou dans les wagons de l'acheteur. L'estanciero n'a plus rien à faire, qu'à attendre le payement de son produit, et vous pensez bien que ce payement ne se règle pas par un chèque de trois sous... L'estancia qui nous occupe en ce moment produit 350,000 kilos de laine par an, vendus de 10 à 15 $ les 10 kilos, soit au bas mot 800,000 francs par an (1).

Malgré la surveillance quotidienne et les clôtures, il arrive souvent que quelques bœufs ou une *tropilla* (2) de chevaux sautent les fils de fer et s'en vont en visite chez les bœufs et les chevaux du voisin. Parfois aussi, des individus complaisants abaissent ou coupent les fils de fer pour faciliter le passage aux ani-

(1) Pour ramener les sommes en piastres ($) en francs, je prends pour base le cours de 2 fr. 30. J'ai dit dans un précédent chapitre la grande variation des cours et la hausse habituelle de la piastre au moment de la vente des laines.

(2) Petite troupe.

maux, et les conduisent à l'abattoir où ils les vendent aussi vite qu'ils peuvent... Pour obvier à ce double inconvénient du mélange des troupeaux et des voleurs d'animaux, chaque estancia a sa marque, signe conventionnel enregistré au bureau désigné à cet effet dans chaque canton (1). D'après les lois et coutumes, tout animal non marqué n'appartient à personne. C'est donc une obligation pour tout estanciero d'avoir une marque à lui, différente de celles employées dans sa région. Elle consiste en un signe quelconque, ou une initiale que l'on applique au fer rouge sur la cuisse gauche de l'animal. A cet effet, la bête, un an après sa naissance, est amenée au coral, prise au lasso, jetée par terre et ligotée; on lui grille un peu l'épiderme et la voilà poinçonnée à tout jamais. Cette opération n'étant pas faite pour augmenter la douceur des jeunes veaux, on remplace aujourd'hui pour la *hierra* (travail de la marque) l'usage du *lasso* par celui de la *manga* dont j'ai déjà donné une courte description. Prise entre les parois à claire-voie de ce long et étroit couloir, pressée devant et derrière par d'autres animaux, la bête ne peut plus ni avancer ni reculer; on peut marquer beaucoup plus vite, et on évite les débats du lasso.

En cas de vente d'estancia à estancia, l'animal, avant de quitter son ancien propriétaire, est démarqué, c'est-à-dire qu'à côté de la première empreinte, on lui en applique une seconde, mais à l'envers. Puis le nouveau propriétaire, toujours par le même procédé, imprime un nouveau signe, et ainsi de suite. J'ai vu ainsi une vieille vache qui avait beaucoup voyagé, dont la cuisse ressemblait à l'obélisque de Louqsor par la multiplicité des hiéroglyphes. Un membre de l'Académie des inscriptions s'y serait attardé!

(1) Le bureau général des marques se trouve dans la capitale de chaque province.

C'est là un inconvénient. On l'a compris, et l'usage tend à se généraliser de donner, au moment d'une vente, un certificat à l'acheteur, constatant qu'il a en sa possession légitime une ou plusieurs bêtes portant la marque de l'estancia d'origine. Si le nouveau propriétaire revend ces animaux, il donne au second acquéreur un autre certificat accompagné du premier.

Maintenant, nous monterons à cheval pour aller assister à un *rodeo* dans le champ.

Soit que vous vouliez vendre un troupeau, et afin de montrer sa qualité moyenne à l'acheteur, soit qu'un voisin suppose plusieurs de ses bœufs passés chez vous et vous demande le rodeo (suivant les usages du pays, vous ne pouvez le lui refuser), soit que vous vouliez faire un *aparte*, c'est-à-dire séparer une catégorie de bêtes du reste du troupeau, ou pour toute autre raison, il arrive que vous soyez obligé de rassembler tous les animaux disséminés sur un même *potrero* (1). Vous faites alors un *rodeo*.

C'est un des plus curieux travaux de l'estancia : dix ou douze *péons* à cheval parcourent le *potrero* au galop, chassant devant eux les animaux. Du point où on veut les réunir, on les voit arriver en troupes serrées, mugissant et beuglant; ce sont d'abord les plus maigres que la graisse ne gêne pas pour courir, puis d'autres plus gras, et en dernier lieu les vaches suivies des petits veaux nouveau-nés qui ne peuvent « suivre le train » de cette course plate. De temps à autre, quelques mauvaises têtes se dérobent, tentent de s'échapper par la tangente; il faut voir alors les *gauchos* lancer leur petit cheval au triple galop et ramener rapidement le bétail affolé, l'excitant de la voix et du

(1) La dimension d'un *potrero* est très variable. Il y en a de 500 hectares, d'autres de 1,200, 1,500 hectares, et plus.

geste, faisant tournoyer la *rebenque,* sorte de cravache à manche court, fixée au poignet, et terminée par une longue lanière de cuir.

Dans l'immense étendue ensoleillée, à voir arriver à vive allure toute cette masse qu'on distingue mal encore, et, derrière et sur les flancs, ces cavaliers au galop, on a l'illusion d'assister à quelque fantastique manœuvre d'un régiment de cavalerie. C'est à ces travaux spéciaux qu'on peut le mieux apprécier la hardiesse, l'adresse et l'endurance du *gaucho* ou cavalier de la pampa, et les grandes qualités du cheval argentin qui pourrait être employé utilement en France dans la cavalerie : son bas prix fournirait en temps de paix une économie appréciable au budget, et ses qualités de résistance et de sobriété rendraient en temps de guerre de grands services. Je sais qu'une tentative de ce genre a échoué piteusement, et de cet échec, on a conclu en France que le cheval de la Plata était d'un caractère méchant et sauvage et ne servait absolument à rien, car, après quelques manœuvres, il était fourbu... Cette opinion, très répandue parmi les Français, et plus particulièrement parmi les officiers de cavalerie, est fausse du commencement à la fin. Il suffit de passer quelque temps à l'*estancia* pour s'en rendre compte. Elle tient à ce que les essais tentés le furent dans de mauvaises conditions.

Tout d'abord, quand on fit à Buenos-Ayres l'achat de chevaux pour la cavalerie française, on choisit des animaux mal domptés, et, la plupart, plus ou moins vicieux. A leur arrivée en France, on les distribua à des régiments qui devaient les essayer, les livrant à des soldats, excellents pour soigner des chevaux français, mais ignorant complètement la manière de traiter et d'approcher le cheval argentin.

Le cheval du *campo* est *dompté* et non *dressé;* le gaucho le broie par la fatigue et la terreur. Il lui abîme

la bouche, d'abord par un cuir enroulé autour des mâchoires et de la lèvre inférieure, ensuite il lui met sur les barres un mors en général très dur. Le cheval s'y habitue et vous en faites ce que vous voulez, non pas tant par l'action du mors que par la pression des rênes sur le cou. Il tourne à droite, si vous portez votre main sur sa droite, faisant ainsi pression de la rêne gauche sur son cou; il tourne à gauche par le mouvement inverse. Soit au galop, son allure habituelle, soit au pas ou au trot, le *gaucho* laisse les rênes molles, et le cheval est abandonné à la sûreté de son pied.

La selle ou *recado*, dont les éléments principaux se composent d'un ou plusieurs tapis de selle, un grand cuir qui les recouvre, un bât d'où pendent les étriers, deux ou trois couvertures ou peaux de brebis, et un léger cuir fin qui recouvre le tout, n'est maintenue que par une large sangle prenant la bête très en arrière sous le ventre et serrée médiocrement au moyen d'une lanière passée plusieurs fois dans une boucle.

Tout cela est spécial, sujet à critiques, mais enfin, les chevaux argentins y sont habitués : arrivés dans nos écuries régimentaires, on les a mis tout de suite au régime des fourrages secs et de l'avoine qu'ils ne connaissaient pas, et qui a échauffé leurs entrailles faites à l'herbe verte. Cela les a irrités encore plus, et une fois harnachés de la selle d'ordonnance, à sous-ventrière étroite et sanglée, ils se sont vus montés par des hommes qui avaient les coudes au corps au lieu d'ouvrir et fermer alternativement les bras, les rênes rassemblées et tendues au lieu d'être molles, les genoux serrés, qui maniaient un mors nouveau, faisant pression sur les barres au lieu de la faire sur le cou. Ils reculaient en sentant la main du cavalier, au lieu d'avancer; ils tournaient à droite quand on leur indiquait la gauche, et *vice versa*. Recevant alors la correction des éperons, ne comprenant plus, abasourdis, échauffés,

blessés par la sangle, épouvantés, ils devenaient fous et se défendaient de la dent et du pied, devenant réellement méchants.

Et nos officiers, ignorant la façon de conduire les chevaux de la Plata, ne voyant qu'une seule méthode, la française, ont déclaré unanimement que les chevaux argentins ne valaient rien. Combien faudra-t-il de temps pour détruire ce préjugé?... Dans la récente guerre du Transvaal, les seuls chevaux ayant résisté, dans l'armée anglaise, aux rigueurs de cette campagne, sont justement ceux achetés à Buenos-Ayres par le gouvernement anglais. C'est un précieux argument pour ceux qui préconisent la remonte en chevaux de la Pampa pour une partie de nos troupes de cavalerie.

Les jours s'écoulent à l'*estancia* sans qu'on s'en aperçoive. Tous les jours c'est un travail nouveau à surveiller qui sollicite l'*estanciero;* il passe son temps au milieu de son troupeau, de ses *péons*, galopant sur ses terres, sans avoir le temps de penser à sa solitude, à son éloignement des centres soi-disant civilisés, où les avocats pérorent, où les politiciens s'agitent, où les mondains voltigent inutilement. Comme ils lui semblent lointains et ridicules, à l'*estanciero*, ces fantoches de la civilisation!

Après une journée active, des galopades effrénées sous le soleil, il goûte délicieusement le calme reposant de l'intérieur familial, pour recommencer le lendemain, dès l'aube, le travail quotidien.

Mais tout ce que je viens de dire touche surtout l'estanciero établi; celui dont le travail consiste surtout à une surveillance des rouages de sa vaste exploitation. Pour les organiser, pour les créer, ces rouages, que de temps et de patience, que d'efforts dépensés! Et ce métier, pas plus que les autres, ne s'apprend en deux jours. Le jeune homme qui viendra de notre Europe

ici, fort des quelques capitaux qu'il apporte avec lui, sera tout étonné de les voir fondre comme neige au soleil, s'il a la prétention de les employer de suite dans l'achat et l'exploitation d'une *estancia*, et de vouloir être général sans avoir été simple soldat, ou tout au moins sous-officier dans cette armée de l'élevage argentin où il désire faire sa carrière...

Qu'il prenne l'exemple, ce nouvel arrivant, d'un Français, porteur d'un nom illustre, et dans l'*estancia* duquel j'ai été reçu fort aimablement durant mon séjour là-bas. Ce n'est pas lui qui m'a conté ses débuts et il sera bien étonné de les retrouver ici.

Possesseur d'une jolie fortune, marié à une femme charmante, et père d'une délicieuse fillette, il pouvait, comme tant d'autres, mener une existence tranquille, inutile et brillante, apanage trop fréquent des gens de son monde. Il a préféré au baccara du club, et à la vie du turf, celle plus dure, mais plus libre, plus large, plus honorable de l'*estanciero*. Voulant faire sérieusement les choses, il vint seul, une première fois, en Argentine, et passa un an, comme *péon*, dans une grande *estancia* du Sud. Au bout de quelques mois, jugeant son éducation suffisante, il prit congé de son patron, le priant de le venir voir à Buenos-Ayres. Il lui indiqua, pour sa demeure, un des meilleurs hôtels de la capitale.

Cette particularité avait piqué la curiosité de l'Argentin; quelques semaines après, venant à Buenos-Ayres pour affaires, il voulut rendre visite à son ancien ouvrier, bien installé réellement dans l'hôtel indiqué. Mais ce n'est pas tout. Le *péon* amateur rentra à Paris. Son ancien patron lui ayant dit son espoir d'aller bientôt visiter la grande ville, il lui avait dit de le venir voir. L'autre vint en effet, et alla sonner à l'adresse donnée : un concierge important vint ouvrir et demanda « si c'était à monsieur le duc ou à monsieur le comte que

monsieur désirait parler?... » Le pauvre *estanciero* n'en savait rien du tout, ignorant même que son ancien *gaucho* eût un titre... Heureusement celui-ci rentrait à ce moment à l'hôtel, élégant et joyeux; il retint à déjeuner son ex-patron tout à fait étonné de retrouver sous le costume du mondain l'ouvrier qui avait *lassé* (1) ses bœufs et ses vaches pendant plusieurs mois...

Cet exemple devra être médité et suivi par les jeunes gens que hante l'idée d'un établissement dans ces grandes solitudes. Le fait de connaître la langue du pays où on va ne suffit pas pour y réussir; il faut en connaître les usages, les coutumes; si l'on veut être éleveur, il faut savoir reconnaître un bon champ d'un mauvais, un bœuf de bonne qualité d'un bœuf médiocre, etc., toutes choses qui ne s'apprennent pas dans les livres, mais par une longue pratique. Sans cela le nouveau venu qui, du jour au lendemain, veut s'improviser *estanciero*, sera pour tous le *gringo*, c'est-à-dire l'*étranger*, celui qu'on peut tromper facilement. *Gringo* d'abord pour celui qui lui vendra le champ, et habilement lui en montrera les parties excellentes, mais aucun des inconvénients qu'il ne connaîtra que plus tard (2); *gringo* pour celui qui, lui vendant des animaux, lui fera prendre des vessies pour des lanternes et des vaches créoles, c'est-à-dire de race inférieure, pour des bêtes de haute *mestisation*, c'est-à-dire de sang amélioré par les croisements; *gringo* encore pour ses *péons*, qui s'entendront comme larrons en foire et lui feront disparaître des animaux sans qu'il s'en doute; *gringo* même, pour bon nombre de ses compatriotes installés

(1) Jeté le *lasso*.

(2) Une *estancia* peut avoir quelques parties très saines et très bonnes et d'autres où le pâturage ne vaut rien, comme en France, dans une ferme, il se trouve des champs de qualités très différentes.

avant lui, — c'est triste à dire, mais c'est souvent ainsi, — et qui ne craindront pas d'abuser comme les autres de sa crédulité et de sa confiance. Peu à peu, il acquerra de l'expérience, — mais à ses dépens. Au contraire, s'il s'instruit d'abord, avant d'engager ses capitaux, il pourra pallier une partie de ces inconvénients et affronter la lutte avec plus de chances de succès.

Le prix des terres est très difficile à évaluer, car il se calcule suivant la proximité d'un chemin de fer, la qualité du terrain, le nombre d'animaux qu'on peut y tenir, les améliorations qui y ont déjà été faites (constructions, clôtures, puits, etc., etc.). Dans un même district, j'ai vu, à quelques semaines de distance, des ventes variant de 26 $ à 90 $ l'hectare.

J'ai donné en une seule fois un aperçu général des travaux d'un *estanciero*. Je ferai grâce au lecteur de mes pérégrinations à travers les *estancias* argentines ; le récit, à la longue, lui en paraîtrait monotone.

Par une belle matinée de mars, je quittai Buenos-Ayres.

Monté sur la dunette du commandant, je vis disparaître peu à peu les coupoles des monuments de la grande ville, capitale d'un grand pays, dont le développement agricole absolu, — et il arrivera plus vite qu'on ne le croit, — atteindra profondément le Vieux Monde.

Quand je ne vis plus rien que les eaux limoneuses du Rio de la Plata, je me retournai vers l'avant du bateau, dont chaque tour d'hélice, maintenant, me rapprochait de la France! cette « France »! tant aimée, où il fait si bon vivre...

Et pourtant! ses enfants trouveraient profit à re-

garder un peu plus au delà de ses frontières. Ils s'exposent à de pénibles réveils en s'endormant dans la contemplation complaisante d'un bien-être illusoire et restreint. L'axe des progrès économiques, peu à peu se déplace : il y a quelques siècles, le Nouveau Monde était inconnu; il y a quelques années encore, il nous demandait de subvenir à ses besoins; aujourd'hui il se suffit à lui-même; demain il nous submergera de ses produits...

Ceux qui ferment les yeux et ne veulent point voir ces vérités seront vaincus dans leurs descendances.

Étienne de RANCOURT.

LA

RANÇON DU BONHEUR

(*Suite et fin*)

XI

Cela fut pour le marquis de Brisemont le dernier coup. Sans permettre à ses rêves, par respect pour la morte, de prendre une forme précise, il avait senti, malgré lui, l'espoir, cette fleur des cœurs jeunes qui renaît des deuils et survit aux pires malheurs, refleurir en lui, et son imagination, s'affranchissant de sa volonté, avait envisagé à nouveau comme une chose, cette fois facile et légitime, la recherche de Madeleine.

Il savait combien le noviciat est long dans certains ordres; de plus, Mlle de Castéran n'avait point obéi, en se réfugiant au couvent, à une vocation religieuse véritable, elle avait simplement fui un danger qui n'existait plus; il se pouvait donc qu'elle fût libre encore de rentrer dans la vie, et que l'avenir leur réservât enfin une compensation à leurs souffrances passées.

Mais cette fois tout était bien fini; elle ne reviendrait de cette terre inconnue vers laquelle ón la dirigeait, si même elle en revenait un jour, qu'après avoir prononcé ses vœux, et elle était irrévocablement perdue pour lui. Il ne savait même pas où lui écrire. A la

maison mère? Il n'était pas son parent et ses lettres seraient interceptées; et puis, en acceptant cette mission lointaine, n'affirmait-elle pas sa liberté morale reconquise? Dans ce silence, voulu peut-être, sur sa véritable destination, ne lui montrait-elle pas sa volonté formelle d'être oubliée?

Il restait atterré devant cette ironie singulière du sort qui semblait avoir mis une méchanceté raisonnée à le bercer pour la seconde fois d'une espérance nouvelle, afin de lui rendre plus cruelle encore la catastrophe définitive.

Nul ne prit une part plus vive que le comte d'Avaincourt au nouveau coup qui frappait Gilbert; il avait nettement espéré que la mort d'Angèle aurait pour résultat certain, dans un temps donné, le retour de Mlle de Castéran et son mariage avec le marquis, enfin affranchi de toute tutelle, et il n'était pas éloigné de voir dans cet écroulement de toute espérance une sorte de méchanceté posthume d'Angèle Joriaux.

Mais des événements d'un ordre inattendu vinrent apporter une diversion momentanée au désespoir du jeune homme. Il se trouvait être, par son contrat de mariage, héritier de sa femme et par suite de Joriaux, dont la fortune lui revenait en entier; et cette situation, à laquelle il n'avait pas eu le loisir de songer, lui fut rapidement rappelée par le caissier de son beau-père, trois jours après l'enterrement. Il avait à faire face à des échéances considérables et ne possédait pas en caisse les sommes nécessaires. Dès lors, Gilbert fut pris dans un engrenage nouveau pour lui. Cet héritage, auquel il ne songeait guère et qui lui tombait de la sorte, éveillait en lui des scrupules. Quels droits avait-il à cette fortune? Joriaux, il est vrai, n'avait aucun parent; fils unique, il ne laissait ni neveux, ni cousins; malgré cela, dans sa délicatesse, Gilbert répugnait à s'enrichir de ces millions qu'il n'avait rien fait pour

gagner, et qui lui venaient d'une femme dont il ne gardait que d'amers souvenirs. De plus, il avait parfois entendu émettre à son beau-père, en matière d'argent, des théories singulières et dont sa rigide honnêteté ne s'accommodait pas; il les avait, il est vrai, considérées comme des paradoxes de mauvais goût, soutenus par un homme d'éducation médiocre s'amusant à faire l'esprit fort ; mais ses inquiétudes à ce sujet se réveillaient à ce moment et faisaient naître en lui, sur la conduite à tenir, des doutes qui ne devaient pas être de longue durée.

La mort avait surpris le vieil usurier si brusquement qu'il n'avait pas eu le loisir de songer qu'un autre pouvait du jour au lendemain être au courant de sa double personnalité, et son bureau était resté dans l'état exact où il l'avait laissé en en fermant la porte à clef le jour de son départ. Le dépouillement de sa correspondance et de ses papiers fut une révélation terrible pour Gilbert. Si peu au courant qu'il fût des questions d'affaires, certaines lettres, que Joriaux eût sûrement détruites s'il avait pu prévoir que son gendre les lirait un jour, ne laissèrent au marquis aucun doute sur les opérations usuraires auxquelles se livrait son beau-père. La lumière se fit pour lui surtout complète et aveuglante, lorsque le hasard lui eut mis aux mains une sorte de mémento découvert dans un tiroir secret du bureau, où se trouvaient inscrites et détaillées les opérations financières de l'homme dont il avait épousé la fille.

Bien qu'il fût seul à ce moment, à l'idée qu'on pouvait l'accuser d'avoir connu et accepté cette situation, le sang lui empourpra le visage; puis il se sentit pâlir, comme si son cœur allait cesser de battre. Ses doigts tremblaient en feuilletant le registre ancien déjà ; les sommes prêtées s'y trouvaient inscrites en face des noms, avec l'indication des garanties hypothécaires,

destinées à masquer l'usure; et subitement, dans les premières pages, un nom lui sauta aux yeux, celui de son père auquel Joriaux avait consenti un prêt de cent mille francs en échange d'une hypothèque de deux cent cinquante mille francs à cinq pour cent sur la terre et le château des Alleux, pour une durée renouvelable de dix ans; en sorte que l'usurier, après avoir reçu en vingt ans deux cent cinquante mille francs d'intérêts, se trouvait encore créancier du marquis pour le montant du prêt!

D'autres noms, des plus connus parmi la noblesse ou la bourgeoisie du pays, se trouvaient en face d'indications semblables qui jetaient un jour cruel sur les sources réelles de la fortune de cet homme ; seuls, les taux d'intérêt variaient suivant les emprunteurs, proportionnés probablement aux risques à courir. Puis il trouva des lettres de prière, des demandes de sursis, et, devant la révélation de cette honte, il resta comme anéanti. Bien que sa jeunesse se fût passée loin du pays, et si peu qu'il en eût connu les gens, il se rappelait maintenant des faits et des mots qui lui faisaient nettement comprendre en quel mépris était tenu cet homme, dont sa mère s'était faite l'avocat au moment du mariage, alors qu'il lui marquait sa répugnance à devenir le gendre de ce parvenu.

Une question se posait, cruelle entre toutes, devant cette découverte : Mme de Brisemont connaissait-elle à cette époque la réputation détestable de Joriaux? Et sa mémoire, en lui rappelant subitement les principes étranges de sa mère sur les mésalliances, et sur le devoir que les nobles avaient, suivant elle, de reconstituer à tout prix la fortune de leur maison, lui répondait : « Oui. »

Il se sentait étouffer et il lui semblait que tout tournait autour de lui. Qu'allait-il faire pour effacer cette honte, pour laver son nom d'une tache semblable? Un

instant l'idée lui vint de refuser purement et simplement l'héritage et de restituer à la succession la dot d'Angèle; mais alors l'Etat, auquel en pareil cas cette fortune ferait retour, poursuivrait encore les débiteurs de l'usurier et achèverait leur ruine. Que faire alors? Pour rien au monde, maintenant qu'il en savait l'origine, il n'eût accepté la plus faible part de cet argent, et tout d'un coup une idée lui vint à laquelle il s'arrêta : désintéresser tous ceux que son beau-père avait dépouillés, réparer le mal commis par lui et, une fois cela fait, abandonner aux hôpitaux ce qui resterait de ces millions. De la sorte, personne ne pourrait lui reprocher de s'être fait le complice et le receleur de l'usurier.

Il retourna aussitôt aux Alleux, tellement bouleversé que, pour la première fois, toute autre préoccupation avait disparu de son esprit, et se rendit chez M. d'Avaincourt. Il le trouva installé dans sa bibliothèque, et là, tout d'une haleine, lui raconta la terrible découverte, sa honte et ses angoisses. Le comte l'écoutait attentivement, bien que Gilbert ne lui apprît rien de nouveau; mais il était heureux de cette colère et de cette indignation.

— Mon pauvre ami, dit-il au jeune homme, quand celui-ci eut cessé de parler, ce que tu viens d'apprendre est, hélas, connu de chacun, et tu l'aurais su comme les autres si tu avais vécu plus ici et moins au séminaire.

— Mais alors, s'écria le marquis, il était impossible que ma mère ne le sût pas!

— Gilbert, reprit le vieillard après un silence, ta mère n'est point de ce siècle; c'est un portrait de Watteau descendu de son cadre et marchant, avec sa poudre et ses paniers, au milieu d'une société en redingote et en veston; son dédain des conventions sociales, sa manière de voir les choses étaient fort à la mode au grand siècle et détonnent, j'en conviens, avec les

mœurs actuelles; mais il faut la prendre comme elle est et nous n'avons pas à la juger.

— D'accord, mais alors pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu?

— Parce qu'il n'était pas dans mon rôle, tu le reconnaîtras, je pense, de me mettre entre le fils et la mère et de te pousser à la désobéissance; l'abbé et moi nous avons très nettement exprimé notre opinion, mais du moment que Mme de Brisemont était décidée à n'en pas tenir compte, nous n'avions plus qu'à nous taire, et c'est ce que nous avons fait. Quant à la décision que tu as prise relativement à la fortune de M. Joriaux, c'est bien celle que j'attendais de toi, mon cher ami; elle n'augmentera ni l'affection ni l'estime que je t'ai vouées, parce que cette estime et cette affection ne sauraient croître; mais, vis-à-vis des étrangers, elle te lavera de tout soupçon et réduira les malveillants au silence; car les gens capables de refuser un héritage de cinq ou six millions, uniquement parce que ces millions ont été mal acquis, sont malheureusement assez rares pour avoir droit au respect de tous. Demain, si tu le veux, nous irons ensemble chez ton notaire, qui est aussi le mien du reste; nous lui exposerons la situation et il nous indiquera sûrement un moyen équitable et pratique d'opérer les restitutions que tu as décidé de faire.

— Merci, mon excellent ami, dit Gilbert. Je savais bien que vous partageriez ma manière de voir. A demain donc; mais, jusqu'à ce que nous ayons arrêté définitivement notre plan de conduite, je ne parlerai point de tout ceci à ma mère.

M. d'Avaincourt, le marquis et Me Lefrançois, notaire à Abbeville, passèrent toute la journée du lendemain à inventorier les papiers secrets de Joriaux. Le résultat de cette enquête fut celui-ci : les inscriptions hypothécaires prises à son profit et entachées d'usure

se montaient à environ trois millions de francs, en comptant les affaires anciennes dont le mémento fournissait les traces, et sur lesquelles il faudrait revenir pour dédommager les victimes. C'était à peu près la moitié de ce que laissait le mort ; le reste, meubles et immeubles, y compris la dot d'Angèle, le marquis décida de l'abandonner à la municipalité d'Abbeville pour fonder un asile destiné aux vieillards.

— Ah! dit Me Lefrançois, vous faites là une belle action, monsieur le marquis, et je vous aiderai de bien bon cœur. Ces prêts usuraires ont été très habilement menés, grâce à la complicité du notaire qui a passé les actes, un gredin mort l'an dernier en laissant une jolie fortune dont je m'explique maintenant la provenance. Voici donc, à mon avis, la façon la plus équitable de nous y prendre : elle consiste à considérer comme des acomptes sur le remboursement de la somme réellement prêtée la part des intérêts payés dépassant le taux légal, et à établir le compte d'amortissement de chacun; nous restituerons alors ce qui aura été versé en trop et nous donnerons la mainlevée des hypothèques. Je me charge de toutes les démarches et de toutes les opérations nécessaires pour dédommager jusqu'au dernier sou les clients de M. Joriaux. Quant à la maison de commerce, je sais quelqu'un qui est prêt à la reprendre et m'en avait déjà parlé, me sachant votre notaire.

— Faites pour le mieux et surtout faites vite, reprit Gilbert. Je vais de mon côté réaliser les valeurs composant la dot de ma femme; car tant que l'on pourra me supposer capable d'avoir accepté cette honte, tant qu'une voix pourra s'élever contre moi et m'accuser de complicité dans cette triste affaire, tant qu'un liard de cet argent me restera aux mains, je ne vivrai pas.

En rentrant d'Abbeville, Gilbert annonça cette décision à sa mère; et devant cet écroulement inattendu de son rêve, devant cette destruction de son œuvre,

la marquise resta un moment sans force et sans parole; au ton calme et grave de son fils, elle avait compris qu'il était inutile de tenter de le dissuader. Ce coup était si imprévu qu'un moment il lui sembla que son cerveau allait sombrer dans cette tourmente. Elle tombait du ciel. Quoi! tout paraissait avoir concouru à la réalisation de ses désirs, la mort même avait travaillé pour elle, et au moment de récolter le fruit de ses efforts, au moment d'atteindre le but si longtemps visé, Gilbert, d'un mot, renversait tous ses projets et lui imposait sa volonté!

Elle se leva et fit deux pas vers lui; leurs regards se croisèrent et elle lut dans les yeux tristes et sombres de son fils une décision formelle et inébranlable.

— Oh! comme je vous hais, dit-elle, d'une voix étranglée, comme je vous hais pour le mal que vous me faites!

— Hélas! ma mère, dit-il, vous m'avez déjà donné tant de preuves de ce sentiment qu'il était bien inutile de l'affirmer encore aujourd'hui d'une façon si haute. Il m'en coûte beaucoup de marcher ainsi à l'encontre de vos désirs et de vos volontés, mais je ne saurais, sans déchoir à mes propres yeux, autant qu'à ceux des autres, m'enrichir des dépouilles d'un usurier. Nous comprenons chacun le devoir d'une façon différente; c'est cela surtout qui nous sépare.

Et s'inclinant respectueusement, il sortit.

Dès lors, ce fut chez lui une véritable fièvre; sans cesse en route entre Abbeville et les Alleux, pressant le notaire, actionnant tout le monde, il hâtait de tout son pouvoir cette liquidation d'un passé odieux et qui, depuis qu'il lui était connu, pesait d'un poids écrasant sur ses épaules.

Me Lefrançois mit de son côté une telle activité à exécuter les ordres du marquis qu'en moins de trois semaines il eut liquidé toutes les créances hypothé-

caires de la succession. Les offres avaient été acceptées de tout le monde, et plusieurs de ceux qu'elles sauvaient d'une ruine certaine vinrent remercier de vive voix le marquis de Brisemont.

Bien que Gilbert eût reçu quittance en se mariant de la dette de son père et de celle de Philippe, il exigea du notaire qu'il lui appliquât la règle convenue; la somme réellement prêtée au lieutenant de vaisseau, et retrouvée sur le mémento, se trouvait balancée par celle que redevait Joriaux; mais Gilbert tenait absolument à rembourser l'argent dépensé par son beau-père dans les réparations du château; il en fut donc fait un compte rigoureux qui laissait le marquis débiteur de soixante mille francs à la succession de l'usurier, et comme il chargeait le notaire de lui trouver cet argent tout de suite sur hypothèque :

— Inutile, lui dit le comte d'Avaincourt. Me Lefrançois, qui est dépositaire de mon testament, par lequel je t'ai fait mon légataire universel, il y a cinq ans déjà, te fournira cette somme sur mes fonds déposés chez lui; tu m'en payeras l'intérêt et à ma mort tu seras quitte.

— Ah! dit le jeune homme, avec son triste sourire et en serrant la main du vieillard, vous êtes de ceux dont le grand cœur et la noblesse font oublier la vilenie des autres ; comment vous remercier?

— En acceptant, mon cher enfant, ce qui n'est, en somme, qu'une avance d'hoirie. Que ne puis-je réparer de la sorte toutes les injustices du sort à ton égard!

— Hélas! dit Gilbert.

Quelques jours après, par acte notarié, le marquis de Brisemont abandonnait à la municipalité d'Abbeville le solde de l'héritage de Joriaux, composé de l'hôtel de la place du Marché-aux-Herbes et d'environ trois millions de valeurs, y compris la dot d'Angèle; et

ce fut pour lui un indicible soulagement. Pas un sou ne lui restait de cet argent maudit, et l'explosion de sympathie qui se produisit autour de lui à la suite de ces événements lui donna la preuve précieuse que son honneur sortait intact de cette passe redoutable.

L'activité qu'il avait déployée pendant cette période avait fait une diversion heureuse à son chagrin, mais sa fièvre tomba subitement dès qu'il fut débarrassé de ces préoccupations. Le château était revenu à une vie plus paisible; une grande partie des domestiques avaient été congédiés, des chevaux vendus et la maison remise sur un train en rapport avec les revenus de la propriété sur lesquels la famille pouvait et devait vivre désormais; et dans le calme subit qui suivait cette crise, il rentrait en lui-même et sentait renaître sa souffrance plus aiguë et plus déchirante que jamais. Un sombre désespoir l'envahissait, une lassitude morale et physique si grande qu'il restait des heures entières immobile, affaissé sur un banc du parc, les yeux fixés sur une image que lui seul voyait, vision cruelle, éternellement évoquée. A travers quels océans, vers quelles rives lointaines Madeleine avait-elle été chercher l'introuvable oubli? Il la suivait en pensée vers ces terres inconnues baignées de flamme et de lumière, où les toits rouges des pagodes se reflètent dans des lacs aux eaux d'émeraude, où des vols d'ibis et de flamants roses traversent les ciels embrasés du soir; terres abreuvées du sang de nos missionnaires, terres meurtrières dont le climat achève ceux qui ont échappé au fanatisme des habitants. Et c'était pour ces pays que Madeleine était partie, au moment où tous deux devenaient libres, et partie sans retour!

La vie lui devenait insupportable et il ne savait à quoi rattacher sa volonté, incapable de se ressaisir. L'abbé Maigret s'étonnait que ce cœur meurtri et déchiré par un mal incurable ne revînt pas à Dieu, et en

ceci il avait tort; car si l'enfance et la jeunesse de Gilbert avaient été celles de tout le monde, ce chagrin d'amour l'eût peut-être conduit vers les autels, comme vers un port aux eaux paisibles entrevu au milieu de la tempête; tandis que sa vie au séminaire et l'excès des pratiques pieuses lui avaient fait mesurer le vide de bien des choses vues de trop près, et la souffrance avait alors achevé de semer le doute dans son esprit.

Mais un bruit vint tout à coup le tirer de sa torpeur; on était alors aux premiers jours de juillet et des difficultés d'un ordre grave s'étaient élevées entre les Tuileries et la cour de Berlin. Gilbert, que la politique agitée de la fin de l'empire n'intéressait guère, lisait peu les journaux; mais le comte d'Avaincourt était revenu de Paris, où il était allé passer quelques jours, apportant aux Alleux des nouvelles toutes fraîches. Elles étaient d'une nature singulièrement inquiétante : un de ses amis, secrétaire d'ambassade à Berlin et de passage à Paris, lui avait parlé de l'armée allemande comme d'un instrument d'invasion absolument formidable, et de Bismarck comme d'un homme qui voulait la guerre à tout prix, pour souder définitivement les pièces et les morceaux dont il avait composé le royaume de Prusse. Napoléon III, d'autre part, paraissait ignorer complètement la force dè l'ennemi qui le menaçait, sa discipline et sa parfaite cohésion; il fallait donc s'attendre à de terribles surprises.

Gilbert écoutait, attentif pour la première fois depuis bien des jours à ce qui se disait autour de lui ; ce mot de guerre semblait l'avoir réveillé de son engourdissement. De fait, les jours suivants, il partit à cheval tous les matins de bonne heure pour aller à Abbeville chercher les journaux. Les choses empiraient et les organes officieux de l'empire commençaient à travailler l'opinion publique. On était prêt, la victoire était sûre, disaient-ils, et les cris « à Berlin ! à Berlin ! » reten-

tissaient sur les boulevards de Paris, poussés par des hommes en blouses blanches dont la mission était d'échauffer l'enthousiasme populaire; braillards à tout faire, qui, pour un franc de plus, eussent crié bien d'autres choses.

Le soir, Gilbert et le comte d'Avaincourt commentaient les choses; l'empereur, et surtout l'impératrice, devant l'opposition grandissante, voulaient la guerre, dans l'espérance d'une victoire qui rendrait à l'empire le prestige qu'il perdait chaque jour; le marquis suivait tout cela avec un intérêt exceptionnel et le vieillard s'étonnait de ce subit réveil de volonté et d'énergie chez le jeune homme; puis enfin, le 19 juillet, l'annonce officielle de la déclaration de guerre se répandit dans toute la France avec la rapidité de la foudre. Le marquis l'avait apprise à Abbeville; il repartit au galop pour les Alleux et se rendit tout droit chez M. d'Avaincourt auquel il annonça la nouvelle.

— Ah! dit le vieillard attristé, c'est une terrible chose!

Et comme il regardait le marquis, il fut frappé du changement qui s'était opéré en lui.

Gilbert, si sombre et si affaissé ces temps derniers, s'était redressé; il semblait avoir grandi, et son énergique visage avait perdu son habituelle expression de tristesse; le comte eut un serrement au cœur et devina la vérité, mais il n'eut ni le temps ni la peine de le questionner.

— Ma résolution est prise, dit le jeune homme, et je pars; je vais où ceux de ma race sont toujours allés aux heures où la France courait un danger; mon frère est mort à son service et je ne veux pas rester inutile et inactif ici quand on se battra là-bas. Je vais prendre aujourd'hui mes dernières dispositions et mettre ordre à mes affaires, pour le cas où il m'arrive-

rait malheur, et si je puis terminer cette tâche aujourd'hui, je partirai demain.

Il parlait d'une voix nette, sans fièvre, avec le calme des résolutions inébranlables. Tous deux suivaient en causant une allée bordée de rosiers dont les fleurs embaumaient dans la flambée du soleil. Les glaïeuls inclinaient leurs gobelets étincelants et leurs feuilles en forme de glaive, des touffes de soucis semblaient des semis d'écus d'or sur l'émeraude des pelouses, et des dahlias, des géraniums rouges, des pétunias blancs et violets, des digitales, des valérianes, des bégonias pourpres, offraient aux yeux un véritable tapis de pétales multicolores ; l'air semblait trembler, vibrant de chaleur, et une légère brume bleue estompait les lointains entrevus à travers la ceinture de grands arbres qui entourait le parterre. Arrivés devant la maison blanche, entièrement couverte par une glycine énorme dont les grappes embaumées attiraient autour d'elles une nuée bourdonnante de guêpes et de frelons, ils s'assirent sur un banc de jardin et restèrent un moment silencieux.

Au loin dans la plaine, de l'autre côté du fossé qui bordait la propriété parallèlement à la route de Blangy, des chariots passaient chargés de paille que les paysans entassaient en meules énormes; des moutons paissaient dans les chaumes, et des vaches rangées en lignes de bataille dans de vastes pièces de trèfle incarnat, tournant à longueur de longe autour de leur pieu d'attache, traçaient dans la pâture des circonférences qui semblaient découpées à l'emporte-pièce. Derrière la maison, sur l'antique colombier, des pigeons roucoulaient, les bruits de la basse-cour arrivaient confusément, et une paix profonde, un calme délicieux se dégageaient de cette campagne riche et paisible à laquelle la guerre allait, dans quelques heures, demander ses réserves d'or et de sang.

Le comte regardait le jeune homme sur le visage duquel il lisait une inflexible résolution.

— Gilbert, dit-il avec effort, je ne chercherai pas à te détourner de ta décision; tu remplis un devoir que j'accomplirais sans hésitation moi-même si l'âge me le permettait encore; mais donne-moi ta parole de ne point chercher volontairement la mort.

— Ah! s'écria le jeune homme dans une sorte d'élan, c'est au-devant d'elle que je vais et j'espère bien la rencontrer sans avoir à la chercher longtemps. Ma vie est brisée, tout espoir d'un avenir meilleur s'est évanoui sans retour, et rien ne m'attache plus à ce monde; je laisserai ma mère dans une situation suffisamment aisée et je vous la confie. Sans avoir aucun tort à me reprocher à son égard, je n'ai jamais su comquérir son affection, et pourtant, si elle avait été avec moi ce que les autres mères sont avec leurs enfants, notre sort à tous deux eût été meilleur; je serais à cette heure le mari de Madeleine, une famille née de notre amour grandirait autour d'elle et lui ferait une vieillesse heureuse et entourée; mais elle ne l'a point voulu. Désormais elle sera seule ici tandis que sa fille adoptive est partie chercher au loin l'oubli que je vais, moi, demander à la mort.

— Gilbert! Gilbert! au nom de mon amitié pour toi, cette mort au-devant de laquelle tu vas, donne-moi ta parole de ne pas la provoquer et de t'en remettre au destin?

— Ne me demandez pas de la fuir, dit-il, en éludant toute promesse, quand Madeleine, à cause de moi, l'affronte chaque jour à travers les épidémies d'un climat meurtrier et peut-être au milieu des supplices!

Mme de Brisemont reçut l'annonce de ce départ avec sa hautaine froideur; elle avait plus vieilli depuis la mort d'Angèle que pendant les dix années précédentes. L'évanouissement de son rêve, cette renon-

ciation à ses plus chères espérances, que lui avait imposée son fils, lui avait porté un coup terrible; et cependant, au fond d'elle-même, elle sentait la grandeur et la noblesse de cette détermination. Mais cette supériorité morale de Gilbert sur elle, qu'en son for intérieur elle était obligée de reconnaître, la blessait dans son orgueil et l'aigrissait davantage encore. Le marquis, malgré sa hâte de partir et toute l'activité qu'il déploya, fut retenu pendant trois jours aux Alleux par quelques actes à signer chez le notaire, et aussi par des dispositions imprévues à prendre au dernier moment. L'abbé Maigret et le comte d'Avaincourt passaient avec lui tous les instants dont il pouvait disposer. Aux exhortations affectueuses du prêtre qui tentait vainement de faire renaître en lui l'espoir d'un avenir meilleur, le jeune homme répondait par un vague sourire et des paroles évasives, et les deux hommes sentaient leur cœur se serrer devant cette désespérance suprême et cette soif de mort qu'ils devinaient sous le calme apparent du marquis.

Le soir qui précéda son départ, lorsque le château fut endormi, Gilbert, comme s'il voulait feuilleter une dernière fois le livre de sa vie passée, refit un douloureux pèlerinage à tous les endroits du parc et du hameau qu'un souvenir de Madeleine lui rendait chers. Il faisait un clair de lune admirable, et dans cette nuit de juillet, tiède et parfumée, sous la lumière argentée qui éclairait largement les allées et pénétrait les bois, à pas lents il parcourut les chemins et les sentiers que, tant de fois avant son mariage, il avait suivis avec l'aimée, dont chaque chose lui rappelait un mot, un geste ou une attitude. C'était là qu'ils s'asseyaient souvent à l'ombre d'un chêne; c'était là que, parmi les pervenches et le lierre, leurs pas avaient jadis tracé un sentier, mais la nature impitoyable avait déjà reconquis ses droits et tout avait disparu. Il sortit du parc par une

petite porte et voulut revoir le hameau. Tous les feux étaient éteints et un silence absolu régnait sur ce paisible coin de terre.

Sous les toits moussus des chaumières, dont les petites fenêtres reflétaient la pâle clarté du ciel, hommes et femmes dormaient dans la lassitude du travail accompli ; créatures rudimentaires, dont Gilbert enviait presque l'insouciance, qui ne demandaient à la vie que la satisfaction des instincts physiques, qui ne connaissaient des passions humaines que le désir de l'accouplement, continuateur des races, et l'âpre soif du gain, puis retournaient à la terre dont elles sont sorties sans avoir eu conscience un instant des aspirations et des rêves qui angoissent et torturent les autres hommes. Il alla jusqu'aux Croisettes, puis revint sur ses pas ; la lune projetait la silhouette des arbres en travers du chemin coupé de bandes alternées d'ombre et de lumière; elle allumait des étincelles sur les feuilles lustrées des houx, dans la profondeur des haies, sur l'ardoise des toits, et baignait son reflet tremblant dans l'eau sombre de la mare. Des bouffées d'air tiède apportaient par instant l'odeur des étables, et, comme il arrivait à la fourche du chemin de Béhen, il jeta un regard au vieux Christ cloué sur sa croix et devant lequel Madeleine se signait toujours en passant. Un rayon de lumière filtrait à travers le feuillage, entourant sa tête couronnée d'épines d'une auréole argentée ; et devant cette grossière image, lamentable et douloureuse, où pourtant se lisait, naïve et sincère, la foi de celui qui l'avait taillée, image d'un Dieu venu sur la terre pour prêcher aux humains la charité, la concorde et la fraternité, il songea involontairement, avec un sourire amer, qu'à cette heure même des milliers et des milliers d'hommes, quittant femmes et enfants, s'armaient à la hâte pour se ruer les uns sur les autres et faire ruisseler le sang des hécatombes, et

que dans quelques heures il serait, lui qu'on avait jadis destiné aux autels, parmi ceux-là.

Il rentra dans le parc et revint à l'étang, halte suprême de ce chemin de croix, à l'étang où il avait vu Madeleine pour la dernière fois, où il l'avait étreinte dans l'unique baiser d'amour qu'ils eussent échangé et dont tous les deux mourraient peut-être; mais là aussi, dédaigneuse de nos douleurs et de nos joies, la nature avait fait son œuvre. Depuis le départ de Mlle de Castéran, les arbustes et les broussailles avaient grandi à l'abandon, le sentier était presque impraticable et le banc s'enterrait lentement dans la poussée des ronces. Gilbert s'agenouilla un moment à la place où tant de fois s'étaient posés les pieds de Madeleine, à cette place où ni elle ni lui ne reviendraient jamais, où aucune trace ne restait de leur amour, où les arbres demeuraient muets qui avaient entendu leurs délirants aveux, où mornes restaient les eaux qui avaient reflété leur image enlacée, puis, après un dernier regard à ces choses qu'il ne devait plus revoir, il rentra.

Il passa le reste de la nuit dans la chambre de Mlle de Castéran, dans cette atmosphère où elle avait vécu, parmi tous ces objets qu'elle avait touchés de ses mains, comme s'il cherchait à emporter avec lui le plus qu'il pourrait d'elle-même en partant.

Le lendemain, engagé pour la durée de la guerre au 2e cuirassiers, il rejoignait son régiment à Lunéville.

XII

Cinq mois s'étaient écoulés; cinq mois d'une guerre meurtrière, sous la chaleur torride d'août, dans l'humidité de l'automne, dans les frimas d'un hiver particulièrement rigoureux; et malgré sa soif de la mort, malgré sa témérité, Gilbert avait traversé sain et sauf cette

terrible période. Au premier combat, l'âme belliqueuse de sa race s'était éveillée en lui, et il avait chargé tête baissée comme ses aïeux de Crécy, d'Azincourt et de Fontenoy; mais il semblait toujours qu'au plus fort de la mêlée une main écartât de lui le coup qu'il cherchait.

Echappé de Sedan avec quelques cavaliers sous la conduite d'un officier déterminé, il avait été versé dans l'armée de la Loire. Que de marches et de contremarches depuis ce jour, dans les terres labourées, par les routes défoncées, par les chemins des bois où l'or des feuilles mortes se mêlait à la pourpre du sang! sinistres étapes jalonnées de cadavres, interrompues par un repas mangé à la hâte, le bras passé dans la bride du cheval, et aboutissant à quelque campement en plein air, sous la pluie, dans une forêt déserte ou dans un village incendié.

Il avait connu tout ce qui fait la grandeur et l'horreur tragique de la guerre : les surprises, les combats de nuit dans l'ombre opaque rayée par les coups de feu, les charges furieuses sous la mitraille au milieu des détonations et des clameurs. Il avait vu ces soirs de bataille où les morts couvrent la terre, tantôt solitaires, tantôt amoncelés au hasard des chocs et des tueries, nivelant la plaine, comblant les fossés et les chemins; visages farouches aux rictus étranges, parfois terribles, parfois gouailleurs; faces éclaboussées de sang, faces de terreur, faces de colère dont les yeux ouverts semblent rester béants d'effroi devant l'infini, et dont l'expression dernière s'est figée dans la mort; ces soirs tragiques où le bruit du canon et de la fusillade cesse peu à peu, avec des reprises et des silences, derniers accords d'un concert formidable, derniers râles du combat mourant; ces soirs où les corbeaux tourbillonnent par milliers et où les rougeurs du couchant semblent la vapeur du sang répandu.

Personne des siens, sauf l'aimée, ne l'eût reconnu, amaigri, la barbe longue, hâlé par le soleil et le vent, les yeux luisants sous la visière du casque, les épaules encore élargies sous la cuirasse bosselée par les balles. Combien il y avait loin de ce cavalier hardi, au visage énergique, à l'allure décidée, au séminariste de jadis! Brigadier, puis maréchal des logis, dans ces jours d'avancement rapide, admiré de tous pour cette bravoure folle dont personne ne connaissait le secret, il avait reçu la médaille militaire à Coulmiers. Il avait combattu à Orléans, Beaune-la-Rolande, Villepion et Artenay, et, bien que silencieux et grave en dehors de l'action, il était cependant très aimé de ses hommes et de ses camarades pour lesquels il était toujours prêt à payer de sa personne ou de son argent.

En lui-même, jamais il n'avait autant souffert; à cet amour sans espoir qui le torturait depuis si longtemps se joignaient la douleur de la défaite, de l'écrasement de la patrie, et une colère exaspérée contre cette mort qui semblait mettre d'autant plus d'acharnement à le fuir qu'il en mettait davantage à la chercher.

Il avait écrit plusieurs fois à sa mère et au comte d'Avaincourt, mais aucune lettre d'eux ne lui était parvenue, et il était sans nouvelles des Alleux. Du reste, sa pensée se concentrait sans cesse sur Madeleine; jamais son souvenir ne l'avait hanté à ce point; il le portait en lui comme un envoûtement, comme un sortilège auquel il ne pouvait échapper.

La campagne semblait tirer à sa fin; tantôt victorieuse, tantôt vaincue, mais diminuée chaque jour, tandis que l'adversaire contre lequel elle luttait recevait des renforts au lendemain de chaque combat, l'armée de Chanzy, qui avait disputé le terrain à l'ennemi pas à pas dans la forêt de Marchenoir, à Josnes, autour de Blois et de Vendôme, sur les bords du Loir et de l'Huisne, livrait sa dernière bataille au Mans.

Après avoir lutté trois jours avec acharnement, les nôtres se débandaient, écrasés sous le nombre, et c'était la panique, la fuite en désordre par les champs et les routes, à travers les prés et les bois. Plus énergiques que les mobilisés ou mieux commandés, quelques compagnies groupées ensemble battaient en retraite pas à pas, soutenues par un escadron de cavalerie, hussards, chasseurs, dragons et cuirassiers pêle-mêle. Chaque mouvement de terrain, chaque muraille, chaque bois devenaient un retranchement que les Allemands devaient enlever de vive force et dont on leur faisait chèrement payer la possession. Jamais Gilbert ne s'était plus témérairement exposé, jamais il ne s'était rué avec plus de rage au milieu de la mêlée; de son peloton, trois hommes seuls survivaient : tout le reste avait été pris, tué ou blessé, et cette fois encore il restait intact et sans blessure. Le soir venait; le temps était relativement doux, bien que l'on fût au 12 janvier; c'était une de ces journées de répit où l'hiver semble se détendre et céder momentanément la place au printemps; au loin, dans la plaine, s'étalait la déroute, les caissons et les convois abandonnés, les morts épars dans les champs, quelques rares maisons achevant de brûler, et à l'horizon, comme une marée montante, les lignes allemandes envahissant rapidement le terrain abandonné par les nôtres.

Alors, en proie à un découragement sans bornes et à une indicible lassitude de toute chose, Gilbert s'arrêta et resta en arrière pendant que la colonne se défilait à l'abri d'un chemin creux; et comme il parcourait le terrain du regard, il vit tout à coup sortir d'un bois, situé à deux cents pas à peine sur la droite, l'avant-garde d'une troupe allemande. Pendant quelques minutes il regarda les hommes se déployer en tirailleurs, puis lentement, d'un geste sûr, sous l'empire d'une résolution soudaine, il déboucla la ceinture et les épau-

lières de sa cuirasse et la laissa glisser à terre; alors, faisant franchir à son cheval le talus derrière lequel il s'abritait, droit sur sa selle pour mieux s'offrir aux coups, le sabre haut, avec un cri d'appel, il chargea. Un moment les Allemands hésitèrent devant ce cavalier dont la silhouette grandissante se détachait sur le ciel empourpré du soir; puis des flammes jaillirent de la lisière sombre du bois, le déchirement d'un feu de file éclata, et le marquis de Brisemont et sa monture roulèrent ensemble sur le sol, tandis que de pâles fumées s'accrochaient aux arbres dépouillés de feuilles comme de minces lambeaux d'un voile de gaze finement lacéré...

Lorsque Gilbert reprit ses sens, la nuit depuis longtemps déjà couvrait le champ de bataille. Etendu sur le dos, les épaules sur le cou de son cheval foudroyé sous lui, la tête reposant sur l'épaule de l'animal, il resta quelques minutes sans se rendre un compte exact de sa situation, puis la mémoire lui revint avec un élancement aigu et une sensation de brûlure à la poitrine; instinctivement il voulut y porter la main, mais son bras droit refusa d'obéir, il lui semblait de plomb; sa tête aussi était lourde et douloureuse et il se sentait incapable du moindre effort. Mais peu à peu ses idées se précisèrent, une activité cérébrale très grande succéda à la prostration du réveil et, sans pouvoir bouger, du haut du tertre sur lequel il était tombé, de ses yeux attentifs il se mit à fouiller la plaine et l'horizon.

Des nuées d'un noir d'encre laissaient fuser par leurs craquelures la lueur livide de la lune qui courait derrière elles; elles se déformaient lentement et incessamment dans un grand silence, tantôt ouvertes en un large cratère au fond duquel on apercevait l'astre tout entier, tantôt resserrées au point de ne laisser entre elles que de minces fêlures par lesquelles filtrait une lumière blafarde. Ciel sinistre sur lequel se découpait

une cohorte de monstres apocalyptiques fuyant et luttant désespérément entre eux, comme si le combat qui venait de finir sur la terre avait recommencé là-haut. Au loin, là où l'horizon et les nuées se mariaient dans un voile d'ombre, des lueurs rouges s'élevaient et palpitaient un instant pour s'éteindre aussitôt; c'était quelque village incendié par l'ennemi et dont les toits s'effondraient dans une gerbe de flamme.

Et dans ces alternatives de lumière et d'obscurité des choses s'éclairaient, parfois terribles et précises; non loin de lui était un amoncellement de cadavres duquel émergeaient, rigides, les deux jambes de devant d'un cheval. A cent pas, un cheval blanc, resté debout et tout attelé encore à un caisson dont une roue était brisée, se découpait en silhouette claire sur le ciel; de temps à autre, il flairait son camarade de trait tombé mort à côté de lui, puis il aspirait l'air, le cou tendu dans la direction du Mans, et poussait un hennissement plaintif auquel répondaient alors des bruits confus et lointains, plaintes humaines, appels désespérés ou râles de chevaux mourants; puis tout cela s'éteignait peu à peu, comme s'éteint la voix plaintive d'un écho, et à nouveau un silence de mort retombait sur la plaine. Alors, près de lui, Gilbert percevait des bruits légers : promenades furtives des bêtes de la nuit; vols d'insectes, craquements de brindilles foulées; voix mystérieuses qui s'élèvent dès la tombée du jour et cessent à l'aurore; et en même temps qu'il sentait s'exhaler du sol la senteur presque printanière de la terre humide, la brise lui apportait de loin l'âcre odeur de la poudre et la fumée des incendies.

Sa faiblesse était si grande que le moindre mouvement lui était impossible, mais son esprit était lucide et un calme profond naissait en lui de la certitude de sa mort prochaine; il la sentait venir dans un affaiblissement progressif, dans une oppression croissante, heu-

reux de la rencontrer enfin après l'avoir si longtemps cherchée. Bientôt il aurait cessé d'être, il serait quitte des angoisses humaines, il retournerait à cette terre nourricière et dévoratrice sur laquelle il était tombé, et sur sa tombe, comme sur celle de ses camarades fauchés par la mitraille autour de lui, se déroulerait à nouveau, toujours pareil à soi-même, toujours invariable dans son cours, le cycle éternel des saisons!

Il avait par instant des frissons, puis des bouffées de chaleur; c'était la fièvre qui se déclarait. Il avait soif aussi, et comme son bidon était accroché à l'arçon de sa selle, il lui sembla qu'il devait être à portée de sa main; mais, malgré son désir, tous ses efforts furent vains et il ne put l'atteindre du seul bras valide qui lui restait.

Un travail se faisait maintenant dans son cerveau : ses souvenirs d'enfance et de jeunesse lui revenaient en foule, depuis les plus lointains, dans un défilé rapide et ininterrompu. Des faits sans importance aucune et dès longtemps oubliés ressuscitaient brusquement dans sa mémoire avec une extraordinaire précision de détails. Puis ce fut l'arrivée de Madeleine au château et sa vie brusquement et indissolublement liée à celle de la jeune fille; leur amour naissant, la mort de son frère et son mariage avec Angèle Joriaux. Ensuite, dans sa fièvre grandissante, toutes choses s'effacèrent devant la personnalité de Madeleine; il la voyait, l'entendait, lui parlait; elle était là, et soudain, se souvenant qu'il portait dans un médaillon attaché à son cou par une chaîne d'or les cheveux de la jeune fille, il voulut le prendre pour porter ce souvenir à ses lèvres. Malgré les souffrances que lui causait le moindre mouvement, il essayait de la main gauche de dégrafer le collet de sa tunique et il s'y acharnait inutilement, dans le vague de ses pensées, lorsqu'il sentit tout à coup une source chaude couler lentement sur sa poi-

trine et se répandre sous ses vêtements : il avait, dans ses efforts, rouvert une de ses blessures et l'hémorragie recommençait. Alors tout lui sembla tourner autour de lui, un sifflement emplit ses oreilles et il s'évanouit de nouveau. Lorsqu'il reprit connaissance, quelques heures après, la soif le torturait cruellement; il avait froid et ses blessures le brûlaient comme des fers rouges. Il n'avait point bougé et le jour était venu.

Au loin, des mouvements se faisaient dans la plaine; tout un va-et-vient à travers le champ de bataille, avec des appels et des cris. Des frères de la doctrine chrétienne se penchaient sur les cadavres, cherchant des blessés parmi ces morts, et des voitures d'ambulance portant la croix de Genève marchaient lentement dans les terres défoncées, tandis que des bandes de paysans réquisitionnés, la pioche et la pelle en main, creusaient de vastes fosses où tous ces combattants jeunes et robustes, Allemands ou Français, allaient dormir pêle-mêle leur dernier sommeil, loin des êtres chers qu'ils avaient vainement appelés dans leur agonie.

Au-dessus de ces choses, le ciel était limpide et fin, avec des nuages blancs passant comme des fumées légères sur l'azur décoloré; on eût dit un ciel de printemps et il était clair que les cris de deuil, les flots de larmes qui coulaient en France et en Allemagne, les clameurs des orphelins, des veuves et des vieux parents désormais sans appui, n'arrêteraient pas un instant la montée de la sève qui ferait bientôt craquer les bourgeons, ni la croissance de la jeune herbe qui bientôt reverdirait les prairies.

Mais tout cela, Gilbert le regardait avec des yeux indifférents; il souffrait intolérablement de la soif, une soif terrible qui lui parcheminait la bouche et la gorge et lui brûlait les lèvres; toute autre sensation, toute autre souffrance disparaissaient devant celle-là! — Boire! boire! Cela devenait un supplice intolérable.

Alors, rassemblant toutes ses forces, il jeta un cri d'appel désespéré; mais sa voix lui arriva si faible et si cassée qu'il lui sembla que personne ne pourrait jamais l'entendre et, dans un suprême abandon de lui-même, il ferma les yeux.

Une voix pourtant répondit à cette plainte, derrière lui résonnèrent des pas précipités, et, malgré ses paupières closes, il sentit une ombre s'interposer entre la lumière et lui; puis subitement un cri jaillit, cri d'angoisse indicible et d'indicible terreur :

— Gilbert! Gilbert! Oh! mon Dieu! c'est lui! c'est lui!

Il ouvrit les yeux, et dans le visage incliné vers lui, dans le pâle et délicat visage qu'estompait encore l'ombre de la coiffe qui l'enveloppait, il reconnut le visage de Madeleine.

Pas une seconde elle n'avait hésité, si changé qu'il fût, si différent de l'image qui vivait en elle; dans ce blessé souillé de sang et de poussière elle avait au premier regard reconnu le bien-aimé, celui dont le souvenir vivace emplissait son cœur. Elle s'était agenouillée devant ce pauvre corps brisé, et, dans un élan d'adoration et de pitié où passa toute sa tendresse, saisissant la main de Gilbert, elle la baisa longuement.

Tout s'effaçait devant elle en cet instant terrible où elle retrouvait mourant celui qui depuis si longtemps possédait tout son amour; les longs mois de retraite au couvent, le vêtement qu'elle portait, tout ce qui les séparait, Angèle, dont elle ignorait la mort, tout disparaissait en ce moment : elle était Madeleine, il était Gilbert; leur amour était tout et le reste n'était rien!

Il la regardait sans pouvoir parler; un moment, il avait douté du témoignage de ses yeux et craint de voir cette vision adorée s'évanouir aussi vite qu'elle était apparue, mais la voix de la jeune fille l'avait tiré de ses doutes.

— Madeleine! Madeleine! je ne mourrai donc pas sans t'avoir revue! dit-il.

— Oh! tu ne mourras pas, cela ne se peut pas; non, non, nous saurons bien t'arracher à la mort!

Puis, devinant la soif dont il souffrait au son de sa voix, à ses lèvres desséchées, ces lèvres qui s'étaient unies aux siennes dans un inoubliable baiser, elle prit dans le sac de pansement qu'elle portait un flacon rempli d'un mélange d'eau et de rhum, et, lui soulevant la tête d'une main, elle le fit boire avec des soins de mère.

Elle regardait avec terreur ce visage amaigri et bronzé, ce front où l'effleurement d'une balle traçait au-dessus de la tempe gauche un sillon sanglant, ces larges yeux marrons dont elle avait tant de fois reçu l'ondoyante caresse, et que la fièvre agrandissait encore, et une angoisse déchirante lui labourait le cœur, tandis que sa gorge se serrait dans la montée des sanglots.

Quelle était au juste la gravité de ses blessures? Depuis trois mois qu'elle suivait l'ambulance de l'armée, elle en avait tant vu mourir qui semblaient d'abord légèrement atteints, que devant cette faiblesse, devant cette tunique couverte de sang, devant ce bras traversé par une balle, elle se sentait saisie d'une inquiétude horrible.

Il avait cessé de boire et sa tête était retombée en arrière; cependant, sous le coup de fouet de l'acool, ses forces semblaient revenir et il respirait mieux. Ses yeux ne quittaient pas Madeleine et toute sa vie semblait s'être réfugiée dans son regard; elle avait maigri et pâli, mais elle conservait toujours, sous ce vêtement de pauvreté, son charme tendre et délicat qui semblait s'accroître encore de la trace des chagrins endurés.

Il tenait sa main serrée dans la sienne et s'engourdissait dans la douceur de cette caresse, sans même se demander, dans le vide de son cerveau, comment il se

faisait qu'elle fût là alors qu'il la croyait si loin; mais elle, dans son inquiétude, sentait la nécessité de se hâter à tout prix.

— Gilbert, dit-elle en tâchant de dégager sa main, laisse-moi chercher les brancardiers que j'ai amenés avec moi et que j'ai laissés près d'ici; dans un instant je serai de retour.

Mais il s'attacha plus fortement à elle :

— Non! oh! non, ne me quitte pas ainsi; je craindrais trop de ne plus te revoir. Reste, reste, Madeleine. Oh! comme j'ai froid maintenant, dit-il avec un long frisson.

Une hésitation plus longue n'était pas permise; elle délia doucement l'étreinte de la main de Gilbert et, dégrafant sa mante, elle l'en couvrit; mais, comme elle se penchait sur lui, leurs yeux se rencontrèrent; elle y lut un navrement si profond, une détresse si grande de cet abandon momentané que, dans un mouvement d'adoration et d'irrésistible pitié, soulevant à deux mains la tête de l'aimé, elle baisa doucement son front meurtri, puis, rapide, elle s'élança dans les terres défoncées, louvoyant au travers des morts épars dans la plaine. Lorsqu'elle revint accompagnée d'un médecin et des hommes nécessaires, le blessé était en proie à une fièvre violente et ne la reconnut pas. Le chirurgien ne put à première vue se prononcer sur la gravité des blessures; avec l'aide de Madeleine, il pratiqua un pansement sommaire, afin que l'on pût transporter Gilbert sans provoquer une nouvelle hémorragie dont les conséquences eussent été mortelles, car il avait déjà perdu une quantité considérable de sang; et une heure après le marquis de Brisemont, installé au Mans dans une maison transformée en ambulance, reposait sous la surveillance de Mlle de Castéran assise à son chevet.

Longtemps il fut entre la vie et la mort, en proie à un violent délire dans lequel revenaient incessamment

les noms d'Angèle, de Madeleine et de Joriaux. Les événements de l'année précédente ressuscitaient en désordre dans ce cerveau dévoré de fièvre, et Madeleine, ignorant ce qui s'était passé aux Alleux depuis son départ, bouleversée de ces phrases hachées où la vérité se mêlait aux conceptions délirantes, n'y voyait avec terreur qu'une aggravation de son état.

Elle avait écrit, le jour même de l'installation de Gilbert au Mans, à l'abbé Maigret pour qu'il prévînt Mme de Brisemont, et, ne recevant pas de réponse, elle écrivit à nouveau. Sa première lettre s'était égarée, la seconde parvint à destination ; mais la France se débattait alors dans les convulsions dernières de la lutte, toutes les communications étaient coupées, et ce fut le 30 janvier seulement, après que la signature de l'armistice eut permis à la vie normale de reprendre son cours, qu'une lettre lui annonça la venue de l'abbé Maigret et du comte d'Avaincourt ; quant à la marquise, son état de santé lui interdisait absolument un pareil voyage en cette saison.

Ils arrivèrent le surlendemain ; Gilbert ne les re-reconnut pas ; la fièvre avait baissé cependant, mais il délirait encore par moment, et ce qui rendait sa situation inquiétante, c'était moins la gravité de ses blessures, dont la cicatrisation suivait son cours normal, que la faiblesse générale provenant de la perte de sang, des fatigues d'une longue et terrible campagne, et peut-être plus encore de ses souffrancee morales.

Cependant le médecin qui le soignait, comptant sur l'âge et la constitution vigoureuse de Gilbert, semblait certain de la guérison et relevait chaque jour le courage de Madeleine.

La vue de l'abbé Maigret et de M. d'Avaincourt lui avait causé une émotion profonde ; c'était comme une résurrection du passé. Alors seulement elle apprit d'eux la mort de Joriaux et d'Angèle, et cette nouvelle éclaira

d'un coup les divagations du blessé; mais en même temps elle sentit tout son sang refluer à son cœur, tandis qu'une voix s'élevait du fond d'elle-même et lui criait qu'elle n'avait point encore prononcé de vœux, que rien ne la liait et qu'elle était libre enfin! Mais nombreux encore devaient être les jours d'inquiétude et ils n'étaient pas les seuls à en souffrir; Mme de Brisemont, que l'on avait prévenue avec tous les ménagements possibles de l'état de Gilbert, mais avec laquelle on ne correspondait encore que très difficilement, était plongée dans la plus douloureuse angoisse. Si elle avait physiquement beaucoup vieilli, et si les semaines de ce terrible hiver avaient été pour elle des années, le changement moral était plus grand encore. La solitude et l'abandon dans lesquels elle avait vécu pendant ce temps avaient dompté son orgueil. Du reste, devant la vieillesse solitaire qui la menaçait, son égoïsme, à défaut d'un sentiment meilleur, avait suffi à lui faire sentir tout ce qu'elle avait perdu au départ de son fils et de Madeleine. Sans nouvelles de Gilbert, dont aucune lettre n'était parvenue aux Alleux depuis la fin de septembre, longtemps elle l'avait cru mort et la race éteinte à jamais. Elle avait alors doublement souffert, dans son orgueil du nom, et dans le tardif réveil de sa tendresse pour ce dernier né si longtemps méconnu, dont elle s'avouait toute la grandeur d'âme et la valeur morale, maintenant qu'elle pouvait craindre de ne jamais le revoir, et dans l'attendrissement de son cœur une pitié profonde l'avait prise aussi, elle qui avait tant aimé jadis, pour ce pur amour qu'elle avait impitoyablement brisé et dont Madeleine et son fils mouraient peut-être.

La parole, enfin écoutée, de l'abbé Maigret avait achevé cette conversion et entretenu ces remords, qui n'étaient en réalité que les regrets d'un état meilleur, et qui prenaient leur source bien plus dans l'égoïsme

inconscient de la marquise que dans ses sentiments maternels; mais, d'esprit très large, le vieux prêtre n'avait pas demandé à sa pénitente plus qu'elle ne pouvait donner, et s'était contenté de ce succès dont il avait longtemps désespéré.

Enfin, après bien des cruelles alternatives et des heures bien douloureuses encore, une joie leur advint qui fit oublier d'un coup toutes leurs angoisses passées : le soir du 15 février, comme Madeleine, après sa tournée d'inspection dans la maison dont elle avait la surveillance, revenait remplacer l'infirmier installé au chevet de Gilbert qui, pour la première fois, dormait depuis le matin d'un sommeil paisible et réparateur, et tandis que M. d'Avaincourt et l'abbé Maigret se tenaient silencieux près de la cheminée, une voix faible encore, mais calme et nette cependant, s'éleva de l'alcôve où pendant si longtemps avait déliré le blessé.

— Madeleine! Madeleine!...

Elle se leva d'un élan de tout son être et se pencha vers Gilbert qui lui tendait la main.

— Chère Madeleine, chère aimée, dit-il après un silence, que de fois je t'ai vue, pendant les rares éclairs de lucidité que m'accordait la fièvre, te pencher sur moi! Je croyais rêver alors, mais je me souviens de tout maintenant... Comment se fait-il donc que tu sois encore ici après nous avoir annoncé ton départ pour les colonies?

Mlle de Castéran s'était agenouillée radieuse devant le lit de Gilbert, et scrutait son visage enfin détendu et reposé.

— La veille du jour où je devais m'embarquer, dit elle, j'ai été prise subitement d'un malaise si grave que mon voyage a été différé, et pendant deux mois la fièvre typhoïde m'a retenue à Marseille; puis, une fois remise, j'ai été envoyée tout de suite aux ambulances de l'armée de la Loire.

Un moment il resta silencieux, comme s'il renaissait à la souffrance avec le réveil de sa mémoire.

— Mon Dieu! dit-il enfin, pourquoi m'avez-vous de nouveau condamné à vivre si vous ne pouvez me rendre celle que vous m'avez enlevée!

Mais M. d'Avaincourt et l'abbé Maigret, sortant de l'ombre, s'étaient avancés, et le vieux prêtre se tenait debout devant Gilbert, presque solennel avec sa couronne de cheveux blancs et son visage d'indulgence et de bonté; et comme un cri de surprise jaillissait des lèvres du marquis de Brisemont :

— Mon enfant, dit-il de sa voix bienveillante et douce, nul n'a moins que vous, et surtout à cette heure, le droit de se plaindre et d'accuser Dieu; s'il n'est pas toujours donné à notre faible intelligence, souvent obscurcie par le doute et l'esprit de révolte, de comprendre clairement sa volonté, il n'en est point ainsi dans la circonstance présente, et jamais sa décision de vous unir enfin tous les deux n'est apparue d'une façon plus évidente qu'en cette rencontre dernière, sur ce champ de bataille où il vous a mis en présence, l'un affranchi de tout lien, l'autre libre encore de tout vœu. Vous cherchiez l'oubli dans la mort et Madeleine cherchait un refuge contre le péril; dans sa bonté sans limite, il a écarté de vous deux le péril et la mort, et vous a rendus l'un à l'autre, maîtres désormais de vos destinées. Remerciez-le donc du fond de votre cœur.

Puis, s'inclinant, il prit la main de Madeleine agenouillée et la mit dans celle de Gilbert.

— Soyez fiancés devant Dieu, dit-il, mes chers enfants, et puisse l'avenir vous donner un dédommagement aux souffrances passées!

— Seigneur, s'écria Gilbert dont le visage s'irradia d'une joie surhumaine, pardonnez-moi d'avoir douté de vous! vos voies sont impénétrables et votre miséricorde infinie!

. . . .

Deux mois après, le marquis de Brisemont et Mlle de Castéran descendaient du train à la gare d'Abbeville; le jeune homme portait encore sur son visage pâli la trace de ses fatigues et de ses souffrances, mais ses blessures entièrement cicatrisées ne lui avaient laissé aucune lésion dont il dût souffrir plus tard. Madeleine avait repris les vêtements laïques; ses cheveux courts, qu'elle portait bouclés, en attendant qu'ils fussent assez longs pour lui permettre de se coiffer comme jadis, lui donnaient un charme étrange et nouveau, et un costume bleu sombre révélait sa taille souple et charmante, si longtemps cachée sous la robe de bure.

Une expression de joie profonde se lisait dans leurs yeux; et comme ils n'avaient prévenu personne du jour de leur arrivée, ils prirent à la gare une voiture pour se faire conduire aux Alleux.

On était alors au milieu d'avril; les Allemands occupaient encore la moitié de la France, tandis que la guerre civile ensanglantait Paris; et le cœur de Gilbert avait bien des fois saigné pendant leur voyage à travers le centre, en rencontrant sur les quais des gares et sur nos places ces hommes qu'il avait combattus, vainqueurs insolents à faces de reîtres et de soudards, auxquels l'impéritie de l'empire avait singulièrement facilité la victoire. Mais à l'heure présente, dans l'enchantement de leur tendresse, tout s'effaçait qui n'était pas leur amour.

Ils avaient pris, bien qu'elle fût plus longue, la route qui passe par Moyenneville, Gilbert ne voulant pas, en ramenant Madeleine au château, passer à la place même où Angèle avait trouvé la mort; mais, arrivés aux Croisettes, ils descendirent et renvoyèrent la voiture, car ils tenaient à faire à pied ce chemin du retour auquel ils avaient si souvent rêvé. Avec quelle joie ils revoyaient ce pauvre hameau, toujours pareil à soi-même, et dont la vie paisible se continuait dans

l'indifférence des luttes fratricides et des hécatombes lointaines! Et quelle joie de suivre cette route tant de fois parcourue dont ils savaient par cœur les moindres détails : les haies, les clôtures si souvent réparées, les grandes portes à la charpente pittoresque, les toits moussus, la mare et le puits communal dont la chaîne grinçait si rudement, et le vieux Christ à la face lamentable. Ils tenaient à tout cela par ces mille fibres subtiles et ténues, greffées à même notre cœur, et qui attachent indissolublement l'homme au coin de terre où il est né et où s'est écoulée sa jeunesse; amour du clocher natal qui est pour les simples la forme la plus compréhensible de l'idée de patrie.

Le temps était admirable et doux; les feuilles naissantes étalaient sur les buissons et les haies leur guipure capricieuse, tandis que la terre féconde exhalait un frais parfum d'amour et de jeunesse, et ils allaient tous deux étroitement serrés l'un contre l'autre, et sûrs maintenant d'un bonheur qu'ils avaient si chèrement acheté. Leurs yeux se reposaient sur ces objets familiers qu'il leur semblait maintenant n'avoir jamais quittés et ils en éprouvaient une impression singulière.

— Mon Dieu, dit Madeleine, est-il possible qu'après tant de bouleversements, qu'après avoir traversé tant de choses épouvantables, après avoir tant souffert, nous retrouvions tout cela calme et paisible et tel que nous l'avons laissé!

— Oui, dit Gilbert, bien des fois j'ai été frappé du peu de place que nous tenons dans la nature et de son indifférence pour nos souffrances et nos joies; mais jamais cette amère vérité ne m'est apparue aussi évidente qu'aujourd'hui!

— Qu'importe, dit-elle en se serrant contre lui, puisque nous sommes tout l'un pour l'autre et que notre amour est plus grand que le monde.

Ils arrivèrent au bout du hameau sans avoir ren-

contré quelqu'un, car tous les paysans étaient aux champs à cette heure, et, poussant une petite porte percée à travers la haie, ils pénétrèrent dans le parc par le sentier qui aboutissait au château en passant à l'étang. Ils se suivaient en silence, et dans la tumultueuse résurrection des souvenirs du passé, ils allaient maintenant d'une marche ralentie. Les ronces souvent envahissaient le chemin et Gilbert se penchait alors pour dégager la robe de Madeleine; ils firent ainsi quelques pas encore, puis ils se retrouvèrent à la place où, vingt mois auparavant, ils s'étaient quittés.

Sous la mousse qui le couvrait, le banc semblait revêtu d'une housse de velours vert; des ronces aussi et du lierre grimpaient le long du dossier, et tordaient capricieusement leurs arabesques légères autour des barreaux; devant lui s'étendait un véritable tapis de renoncules sauvages, de pervenches et de violettes, et l'étang calme et paisible étalait ses eaux pures, lavées par les pluies de l'hiver, sous le dôme léger des arbres centenaires. Alors, dans cet éden béni qui avait été le berceau et l'asile de leur amour, émus jusqu'au fond de l'âme, ils s'arrêtèrent immobiles et silencieux, comme assourdis par les voix de leur cœur; puis Gilbert ouvrit ses bras à Madeleine, et, là où ils avaient jadis échangé ce premier baiser qui avait failli les séparer pour toujours, leurs lèvres s'unirent à nouveau, vibrantes de tendresse; et tandis que, grisés par la caresse divine, ils oubliaient l'âpre destin qui mène les hommes, la cloche de l'église d'Huppy, comme jadis encore, sonna dans le lointain; mais elle ne les sépara point cette fois; leurs regards se rencontrèrent dans un commun souvenir, une rougeur monta aux joues de la jeune fille, puis ses yeux se fermèrent, et plus étroite se fit l'ardente étreinte dans laquelle Gilbert, ivre d'amour, emprisonnait Madeleine à jamais reconquise.

René FATH.

LA POLITIQUE ORIENTALE
DE NAPOLÉON

L'AMBASSADE DE FRANCE A CONSTANTINOPLE
(1803 — 1805)

A la mémoire de mon grand-oncle, le commandant Gay, aspirant de vaisseau à seize ans, deux fois blessé dans les guerres navales de la Révolution et de l'Empire, trois fois prisonnier sur les pontons de la Tamise, chevalier de Saint-Louis et de la Légion d'honneur, mort de la peste, à son bord, en rade de Smyrne.

La France et la Turquie ayant signé leur paix, le général Brune avait été désigné par le premier Consul pour se rendre, en qualité d'ambassadeur, auprès du sultan Selim. Parmi les soldats illustres par qui la République fut alors représentée dans les cours, c'est à dessein que Bonaparte envoyait le vainqueur de Bergen à Constantinople où l'ascendant des Anglais et des Russes ne connaissait point de contradicteurs : « Le gouvernement a pensé que l'influence de son nom et l'éclat de ses services achèveraient de rétablir dans l'Empire ottoman la prépondérance dont la France y avait constamment joui et qui vient de lui être rendue (1). »

(1) Affaires étrangères, *Turquie*, t. 205.

Pour la politique qu'il prescrivait à Brune, Bonaparte marqua la volonté d'un retour à l'ancien système d'équilibre : il convient de séduire les Osmanlis, puis, si on le peut, de leur rendre forces et courage, à notre plus grand avantage. C'est cette pensée d'un relèvement possible de la Turquie qui a dicté notre conduite au moment des négociations. Le traité d'Amiens, conclu avec l'Angleterre, avait, en même temps, fait cesser l'état de guerre entre la République et l'Empire ottoman. Mais celui-ci avait été, dans cet acte diplomatique, considéré seulement comme l'auxiliaire de la Grande-Bretagne. En traitant directement avec lui, la France lui avait fait perdre ce rôle subordonné. Le plaçant au rang qu'elle voulait lui reconnaître dans ses nouvelles relations, elle avait pensé donner aux rapports des deux Etats ce caractère de dignité qui est, entre nations amies, la plus sûre précaution contre les malentendus. Jusque-là, le traité d'Amiens qui n'avait, d'ailleurs, rétabli aucune de nos anciennes primautés commerciales dans le Levant, ne mettait entre les Turcs et nous qu'une paix équivoque.

Dans les instructions données à Brune, le premier Consul exprima donc son intention de soutenir et de consolider l'Empire ottoman. Il veut «rappeler le Sultan au seul système d'alliance et d'union qui puisse lui convenir». Il ne cache pas toutefois au général, «pour son instruction personnelle,» que ces dispositions envers la Sublime Porte «supposent que cette dernière puissance fera tous ses efforts pour ne pas se manquer à elle-même et qu'elle ne sera pas entraînée vers sa ruine par quelques circonstances irrémédiables». La bienveillance consulaire n'est pas aveugle : elle est tempérée de prévoyance et ne sera pas secourable jusqu'à être dupe. Il ne s'agit donc point d'alliance entre la France et la Turquie; on y insiste : «Il n'y en a jamais eu. Il n'y eut jamais que l'habitude où étaient les Turcs

de recourir à nos conseils et à notre appui toutes les fois que des difficultés qu'ils n'avaient pu prévenir embarrassèrent leur position politique à l'égard des gouvernements de l'Europe (1). Aucun motif ne peut nous faire aller au delà de la mesure de nos anciens rapports. » Le premier Consul regarde « l'alliance de la France comme un bienfait qui doit être longtemps désiré, sollicité et même mérité avant d'être obtenu ». S'il se manifestait en Turquie, recommande Talleyrand, « quelques indices de destruction, vous les observerez avec soin et vous vous empresserez de me les faire connaître afin que le gouvernement français, prévenu d'un événement qui vous paraîtrait inévitable, puisse disposer d'avance sa politique, soit pour le détourner, soit pour empêcher que les résultats n'en soient à son détriment ». « Ce cas éventuel vous est présenté, général, continue le ministre, comme une hypothèse éloignée qui, sans doute, ne se réalisera pas et contre laquelle la France désire que la Sublime Porte prenne toutes les précautions que peuvent suggérer la prudence et une politique éclairée. » Aussi bien le premier Consul paraît-il ne pas trop croire au besoin qu'il peut avoir quelque jour du Sultan ni au concours que sa stratégie doit attendre des armées turques. N'est-il pas l'ami du Tzar ? « Dans l'état de faiblesse de l'Empire ottoman, juge le ministre des Relations extérieures qui n'a point de penchant trop prononcé pour le Turc, nous ne pouvons pas espérer qu'il fasse une diversion en notre faveur contre

(1) Les capitulations n'étaient que l'octroi fait à la France de concessions relatives à l'établissement d'agents commerciaux et politiques, ainsi qu'à la sûreté de son commerce et à la sécurité de ses nationaux. Elles constituaient pour ainsi dire le seul droit public entre la France et l'Empire ottoman. Semblant les avoir accordées par un effet de sa bienveillance, la Porte pouvait les révoquer. Le traité négocié par Talleyrand et Ali Essé ad Effendi leur donna un caractère obligatoire et synallagmatique.

l'Autriche. » Seuls importants désormais sont nos rapports commerciaux avec le Levant.

La guerre récente et la Révolution avaient été des causes de dépradation et de ruine pour les comptoirs que les négociants avaient ouverts et développés à la faveur des capitulations dans les diverses Echelles. La plupart des clauses du traité du 25 juin 1802 avaient pour objet de rétablir et d'étendre les rapports commerciaux de la République avec l'Empire ottoman. Sincèrement et passionnément pacifique dans cet instant de sa vie, le général Bonaparte, satisfait de gloire militaire, appliquait son souple génie, l'énergie dominatrice de son caractère et cette noble fièvre du bien opéré rapidement que loue en lui Stendhal, à rendre à la France tous ses moyens d'être grande dans la paix autant qu'elle l'était par la guerre. La gloire conquise sur les champs de bataille favorise l'essor économique et l'extension industrielle des peuples victorieux. La convention de Paris nous ouvrait la mer Noire où la Russie et l'Autriche avaient accès depuis plus de vingt années (1). Le premier Consul avait attaché un grand prix à agrandir de ce côté la carrière du commerce français. Que d'autres puissances que la République eussent en Turquie des prérogatives particulières, il ne le pouvait souffrir; il pensait que l'admission de notre pavillon au delà du Bosphore « augmenterait convenablement la sphère de nos exportations et de nos importations, donnerait une voie plus facile aux approvisionnements de notre marine et nous présenterait dans un avenir plus ou moins éloigné la perspective d'une correspondance encore inconnue avec les nations d'Asie ». Pour arracher au plénipotentiaire ottoman

(1) La Porte avait concédé, à la suite d'une guerre désastreuse pour elle, la libre navigation de la mer Noire à la Russie, puis à l'Autriche, sur la menace de celle-ci d'envahir la Turquie avec quatre-vingt mille hommes.

cet avantage de la libre navigation de la mer Noire, il avait fallu que Talleyrand le menaçât de rompre toute négociation. L'efficace protection de notre commerce est le souci du nouveau gouvernement : désormais « il sera protégé à tous les points de vue... La moindre insulte à l'un de nos marchands doit donner lieu, le premier Consul l'exige, à des explications fort vives et conduire à une satisfaction éclatante. Il faut accoutumer les pachas et les beys à ne regarder plus notre pavillon qu'avec respect et considération ».

La prééminence française dans le Levant trouve sa plus haute expression dans l'exercice de notre protectorat séculaire sur les chrétiens d'Orient. Ici les intérêts politiques et commerciaux sont liés étroitement aux intérêts religieux. Les œuvres des missionnaires français ont de tout temps forcé l'assentiment des gouvernants. Mais en 1793, par courtisanerie jacobine, plusieurs consuls avait renoncé à remplir leur devoir à l'égard des établissements catholiques. Presque partout les congrégations avaient été expulsées de leurs couvents et leurs immeubles déclarés propriétés nationales. Des clubs avaient été organisés. A Constantinople, le chargé d'affaires de France, un énergumène prétentieux, Hénin, fonde la *Société des Amis de la Liberté et de l'Egalité ;* « les vrais montagnards » y dénoncent à ceux de Paris, comme royaliste, l'envoyé de la République, Descorches, tout occupé à négocier avec la Porte une contre-coalition où prendraient place, avec la France et la Turquie, la Suède, le Danemark et la Pologne : il « a souffert des fleurs de lis et des tableaux aristocratiques dans la maison où il est d'abord descendu (1) » ; il « montre de la répugnance et même de l'opposition à détruire dans l'intérieur du palais de la Légation tous les vestiges de la royauté et de la féodalité qui y existent encore... Si

(1) Ces « tableaux aristocratiques » n'étaient autres que des « portraits de cordon bleu ».

le citoyen Descorches n'a pas l'intention de nuire à la République, il s'en laisse cruellement imposer par les perfides qui l'entourent, qui le flagornent journellement et qui *paraissent* influer sur ses opérations (1) »; « il a ses relations parmi les négociants riches; » « une pareille conduite annonce que le despotisme est la base des actions de cet homme; nous avons la triste expérience qu'en toute occasion il contrarie le libre exercice des Droits de l'Homme (2). » En Syrie, notre consul est chassé par les sans-culottes. Une à une, les missions catholiques avaient délaissé l'inefficace protection de la France et s'étaient placées sous celle de l'Espagne, de l'Autriche et de Naples. Le Comité de salut public, dans le temps où la puissante intelligence de Danton, — qui toujours garda présente l'idée de l'Etat français et posséda le sens national, — inspirait ses décisions, n'avait pas méconnu le tort que ces extravagances causaient à notre influence : « A l'égard des prérogatives attribuées aux fonctions d'ambassadeur de France et à la qualité de protecteur des cultes chrétiens... l'envoyé extraordinaire, sans y attacher trop d'importance, n'en conservera pas moins tous les droits qui y sont inhérents, ne fût-ce que pour entretenir la considération dont les ministres de France ont joui jusqu'ici. » « ... Il faut y maintenir la décence et écarter toute espèce de tracasserie qui pourrait scandaliser les Musulmans. » Plus tard, Robespierre fait « approuver la conduite circonspecte de Descorches et le maintient à son poste malgré les clubs. Il a « vu dans ces saintes institutions transportées à l'extérieur des moyens d'intrigue » ; si « une irrésistible énergie » est nécessaire pour « écraser les tyrans et les traîtres », on doit à Constantinople « user de

(1) Dénonciation du 12 septembre 1793.

(2) Dénonciation du 21 septembre 1793. Jusqu'au 9 thermidor, ces plaintes se répètent toujours les mêmes. Quand Robespierre fut tombé, Hénin accusa Descorches de jacobinisme!

conciliation». Certes, «les observations sont autorisées, mais on ne doit se permettre aucun acte incompatible avec les ménagements que nous avons à garder avec les pays étrangers.» «Il n'appartient à aucun individu de devancer les vues du gouvernement par des procédés qui ne peuvent que causer du désordre et des désagréments (1).» Mais l'erreur est étrange et grave de penser qu'on conservera respectables à Constantinople des institutions ou des hommes voués dans leur patrie à la haine et au mépris. Les Levantins des clubs ne concevaient par ces distinctions. Nos agents pouvaient-ils les appeler à lire les directions qu'ils recevaient et qui les invitaient à ne pas voir dans la «déchristianisation» un article d'exportation? Souvent même, les plus modérés n'osèrent pas s'y conformer tout à fait et tenir le langage qu'eût exigé la défense de nos intérêts. Descorches, maréchal de camp, ci-devant marquis de Sainte-Croix, ancien chargé d'affaires en Pologne, avait une vue juste du rôle de la France en Orient; sa correspondance atteste qu'il n'ignora pas les moyens ni les conditions propres à relever notre prépondérance. Il était honnête et sage, mais il avait sans cesse à craindre qu'un changement dans le Comité de salut public n'y fît, à la suite d'une « journée », prévaloir, sans considération de temps ni de lieu, la folie d'Hébert et de Chaumette (2). Le ministre qui avait tracé ses der-

(1) Instructions à Descorches; — dépêche au citoyen Dubois-Thainville, 6 prairial an II; — arrêté du Comité de salut public, en date du 4 brumaire an II; — rapport au Comité, 13 frimaire an II; — dépêche à Ronbaud, gérant du consulat de Smyrne, 17 messidor an II.

(2) Le clergé rendait parfois lui-même difficile la tâche de nos envoyés; c'est ainsi que l'archevêque de Nicomédie, vicaire apostolique de Constantinople, refusait de laisser bénir le mariage de Gaudin, secrétaire d'ambassade, avec Mlle Sommaripa, sous prétexte qu'il avait prêté « un serment foulant aux pieds le respect de l'Église catholique ». Ce prélat commettait non seulement dans

nières instructions était-il encore libre au moment où elles lui parvenaient ? Sa tête n'était-elle pas tombée sous le couperet de Samson ? Violemment accusé par les Jacobins de Constantinople, incertain de l'accueil que Robespierre pouvait être contraint de faire à des dénonciations répétées, il s'appliquait à n'y point donner l'ombre d'un prétexte (1). C'est assez qu'il ait eu le courage d'expliquer sa pensée dans les lettres qu'il écrivait à Paris. Si sa bonne volonté connut des défaillances, elles sont excusables : au reis-effendi qui s'adressait à lui pour savoir si la France devait être toujours qualifiée, selon l'antique cérémonial de la Porte, « la première des Nations qui adorent le Messie, » il n'osait, quoi qu'il en pensât, répondre que des banalités philosophiques. Les apparences devinrent enfin si fortes que nous renoncions à la protection des Eglises catholiques du Levant, que le roi d'Espagne, après la conclusion de sa paix avec la France, nous demandait de lui

l'expression de sa pensée des fautes de goût ; sa pensée elle-même n'était pas juste : le serment prêté par Gaudin n'avait pas le moins du monde le caractère qu'il lui prêtait.

(1) On ne s'était pas sans hésitations décidé à épargner Descorches. Dans les rapports faits au Comité à son sujet, on relève de ces phrases effrayantes : « En révolution, les soupçons ne sont pas des crimes sans doute, mais ils sont des motifs d'exclusion... Ce n'est pas que les accusations du parti contraire paraissent fondées ou dignes d'une très grande attention, mais elles deviennent graves par leur masse, *par l'influence qu'elles pourraient acquérir sur l'opinion publique, par le nombre des accusateurs,* PAR L'ANALOGIE DE TANT D'AUTRES TRAHISONS, PAR L'IMPOSSIBILITÉ OU LE COMITÉ SE TROUVE DE SE CONVAINCRE DE TOUTE LEUR NULLITÉ. » Saint-Just n'y regarde pas de si près. Dans la séance du 14 mars 1794, il opine, sans rapporter d'autres faits que ceux allégués par *les Amis de la Liberté,* que « Descorches et Hénin sont deux coquins lâches et en querelle pour se partager les trésors de l'État ». « Tout paraît rendre, dit néanmoins Barère, la destitution de cet agent difficile... Si le Comité fait à ses maximes une exception en faveur de ce suspect, il ne cède pas à des considérations de personnes, mais à des raisons de salut public. »

céder régulièrement un privilège dont il avait en fait l'exercice. Le Directoire avait repoussé cette proposition dont il semble qu'il fut froissé. Les motifs qui le déterminèrent sont exposés dans un rapport qui lui fut fait par Delacroix, ministre des Relations extérieures. Si l'histoire diplomatique a surtout, comme nous le pensons, pour devoir de mettre en évidence la suite et la chaîne des traditions, ce document mérite de retenir un moment l'attention. Les raisons qu'on y déduit ont gardé toute leur valeur. Ayant été celles de Carnot, de Rewbell, de Larevellière-Lepaux, peut-être sembleront-elles décisives à ceux qui, sans cela, n'en reconnaîtraient pas la force, et dont les esprits serfs ne sauraient se résoudre à de sages partis qu'ils n'y soient autorisés par quelque exemple de l'époque révolutionnaire :

« Par une note du prince de la Paix en date du 28 avril 1796, le roy d'Espagne demande que le gouvernement français lui cède la protection des établissements religieux de la Terre-Sainte. Cette note est restée sans réponse, d'abord parce qu'elle présentait plutôt une prétention que la demande de la cession d'un droit acquis à la France ; en second lieu, parce que le ministre des Relations extérieures se proposait de faire un travail sur cet objet pour le soumettre au Directoire.

« Une seconde note du 25 janvier, adressée au ministre le 12 pluviôse par l'ambassadeur de la République française à Madrid, prouve que le roi d'Espagne ne se désiste pas de sa première demande. Il exprime, au contraire, son étonnement de n'avoir pas déjà reçu une réponse conforme à une requête aussi fondée. Le prince de la Paix, se voyant, dit-il, dans la nécessité de la renouveller, presse l'ambassadeur d'obtenir cette réponse désirée.

« Il est inutile de rechercher les motifs secrets qui ont

porté la cour de Madrid à solliciter la cession du droit de protection dont jouit la France sur les établissements dans la Terre-Sainte, droit dont l'exercice est immémorial et fondé sur les traités. Sous les rois comme depuis la fondation de la République, les ambassadeurs ou ministres français ont été reconnus pour les protecteurs des établissements religieux en Levant. Le gouvernement ottoman vient d'ordonner aux supérieurs et à leur subordonnés dans lesdits établissements de reconnaître en cette qualité le citoyen Aubert-Dubayet. Les motifs allégués pour réclamer la cession dont il s'agit ne sont que des prétextes. Le véritable motif, celui qu'on n'avoue pas, c'est de faire recueillir à l'Espagne tous les avantages politiques et commerciaux qui résultent nécessairement de la protection et de l'appui que les chrétiens du Levant reçoivent dans tous les temps, dans toutes les circonstances, de la part du gouvernement français, par l'influence immédiate de ses agents à Constantinople. En effet, la République française a-t-elle perdu le droit de protéger les établissements religieux en Levant parce qu'elle se borne à admettre dans son sein le culte auquel ces établissements appartiennent au lieu de les reconnaître comme exclusifs ou privilégiés ? Ce serait une absurdité en politique. Tout gouvernement protège même les cultes qu'il ne fait que tolérer. La protection et l'appui que la République étend sur les établissements religieux de la Terre-Sainte, elle ne les retirera pas, d'abord par générosité, en second lieu parce que cet ordre de choses ne peut être dérangé sans qu'il en résulte de grands désavantages pour la République et peut-être aussi la ruine des établissements. Mais doit-elle céder à la cour de Madrid la protection à la faveur de laquelle se sont fondés les établissements religieux de la Terre-Sainte ? Le ministre ne le pense pas : 1° parce que les ennemis de la République argumenteraient de cette cession pour

accréditer l'opinon qu'ils ont répandue dans l'Europe de la haine des Français pour les cultes en général et particulièrement pour le culte catholique ; le roi d'Espagne serait proclamé le protecteur généreux des chrétiens du Levant abandonnés par le gouvernement français ; 2° parce que ce changement d'un ordre en apparence administratif pourrait essentiellement influer sur nos relations politiques avec la Porte. Le droit de protéger les établissements religieux dans l'Empire ottoman est acquis à la France par tous les traités entre les deux puissances. Chaque nouveau ministre français est investi par les magistrats turcs de l'exercice de ce droit : c'est un des antiques liens qui attachent l'une à l'autre ces deux puissances. Est-il politique de le rompre, quand nous devons resserrer, rajeunir, pour ainsi dire, notre vieille amitié ? Ou la Porte accédera à cette cession de la part de la France en faveur de l'Espagne, ou bien elle refusera de renouer pour l'Espagne, ce lien que nous aurons imprudemment dissous au préjudice des protégés et au nôtre. Dans la première hypothèse, nous aurons perdu sans indemnité tous les avantages que la protection dont il s'agit nous procure ; dans la seconde, l'Espagne n'aura rien gagné, les établissements et nous nous aurons tout perdu comme dans la première ; 3° parce que la protection que la France exerce sur les établissements religieux en Levant se lie par une infinité de rapports avec notre commerce et même avec notre diplomatie dans l'Empire ottoman. L'influence très étendue, très active des chefs des établissements sur les Français ou étrangers dont ils sont les ministres, la confiance dont ils jouissent auprès de cette nombreuse portion d'hommes résidant dans les Echelles du Levant, les fréquentes occasions que la protection donne aux agents français de faire preuve d'égards pour les usages, de respect pour les lois du pays, la certitude où sont tant le Divan que le peuple

que la protection de la République française se dirigera constamment, et plus dans l'avenir que par le passé, d'après ses anciennes, maximes, c'est-à-dire dans le sens du gouvernement turc, l'industrie, les arts, le commerce qu'exercent tous les Français et étrangers qui ressentent les effets de la protection française, la crainte bien fondée que si la France républicaine cessait d'étendre à Constantinople sur les établissements religieux la protection que leur a accordée la France monarchique, le fanatisme n'y ourdît des trames contre les agents de notre gouvernement dont ils n'auraient plus rien à attendre, telles sont les nombreuses considérations qui paraissent devoir décider le Directoire à refuser la cession demandée par le roy d'Espagne. Le Directoire n'ignore pas combien nos relations commerciales ont souffert en Levant de la transmission qui s'y est faite des opinions exagérées qui, plusieurs fois, ont mis parmi nous en péril la cause de la Liberté. Comme tous les autres principes, celui de la tolérance y a été violé, et c'est une des causes qui a le plus contribué au discrédit, à la défaveur dont pendant quelque temps nous avons eu lieu de nous plaindre. Il importe de resserrer dans les Echelles du Levant tous les nœuds qui se sont relâchés, de rétablir les rapports de tout genre que le temps avait consacrés et que rend si chers l'éloignement de la mère Patrie. Si vous rompez un lien principal, une infinité d'autres se trouveront en même temps brisés, surtout dans un pays où les usages, l'habitude, les formes anciennes sont respectés comme des principes. Le ministre fera observer au Directoire exécutif que pendant le séjour du citoyen Verninac à Constantinople, il s'est offert des occasions de professer les maximes énoncées dans ce rapport; que cet agent de la République, ainsi que ses prédécesseurs, a manifesté la nécessité de protéger les établissements religieux contre la cupidité de certains particuliers; que

le ministre l'a chargé au mois de nivôse an IV de faire annuler des ventes illicites faites au préjudice de ces établissements; que le citoyen Aubert-Dubayet jouit maintenant du plein droit de protection sur les établissements religieux par l'intervention de la Porte, et que la confiance dans les agents de la République se montre parmi les protégés, tandis que la considération pour le gouvernement français fait les plus rapides progrès dans l'opinion publique.

« Conviendrait-il, dans cet état de choses, de faire quelques changements dans le système de nos relations au Levant ?

« Plusieurs circonstances font présumer que les Espagnols ont formé le projet de nous enlever, au moins de partager avec nous, les fruits du commerce en Levant. Déjà ils ont un établissement à Smyrne. On sait par la correspondance consulaire qu'ils se proposent d'en former de nouveaux dans les Echelles et d'y envoyer des consuls de leurs nations. Il n'y a pas lieu de douter qu'ils ne regardent la protection sur les établissements religieux comme un moyen de faire réussir leurs entreprises commerciales. Quel cabinet plus que celui de Madrid est en état d'apprécier la puissance de l'opinion puissante qu'il se procurerait avec le droit de protéger le culte catholique en Terre-Sainte ? Les instances du prince de la Paix coïncident avec les renseignements que le ministre reçoit des agents de la République sur les efforts que fait l'Espagne pour se rendre maîtresse du commerce avec les Turcs. Il est essentiel, pour prévenir tout échec à cet égard, de rechercher toutes les causes de dépérissement de notre commerce levantin, toutes celles qui peuvent lui rendre toute sa splendeur, et de prendre en conséquence de promptes mesures; ce qui n'est pas l'objet de ce rapport.

« Le ministre finira par une observation importante sur l'impatience du cabinet de Madrid : c'est la preuve

du prix qu'il attache à cette cession. Si les circonstances devenaient telles qu'elle pût être un jour consentie par le Directoire et approuvée par le Corps législatif, il n'y a pas lieu de douter qu'elle ne devînt un objet de compensation pour d'autres [avantages] que la République française demanderait au roy d'Espagne. Dans la réponse provisoire que le ministre a faite, il a cru devoir inviter l'ambassadeur de la République à dire au prince de la Paix que ses instances pressantes pour obtenir une prompte réponse du Directoire sur la cession demandée seraient mieux fondées s'il était lui-même plus prompt à répondre aux nombreuses notes qui lui sont très inutilement présentées dans l'intérêt des Français résidant en Espagne, et en exécution du traité des Pyrénées. »

La pensée de Delacroix fut comprise du Directoire. Elle était celle de M. de Verninac et du général Aubert-Dubayet qui se succédèrent à l'ambassade de Constantinople. En 1796, le second s'était fait rétablir dans tous ses droits et privilèges. Malheureusement la contradiction, pour atténuée qu'elle fût, entre le régime intérieur de la République touchant l'Eglise et la conduite qu'elle jugeait indispensable de tenir en Orient relativement aux congrégations latines, persistait : nos progrès furent très lents, malgré l'énergie et le bon sens du général que la mort arrêta trop tôt dans sa tâche. Grâce à ses soins, les églises de Syrie, celles de Smyrne et la cathédrale de Galata avaient été rendues au culte, mais notre commerce continua à languir et nos missions demeuraient dispersées. Il convenait à l'auteur du Concordat de restaurer dans son ancienne autorité notre suprématie religieuse en Orient. Talleyrand traça à Brune son devoir avec beaucoup de force. « L'une des prérogatives, explique-t-il, de l'ambassadeur de France à Constantinople est le droit de protéger les églises catholiques du Levant. Le gouvernement français a

toujours attaché beaucoup de prix à le conserver. La guerre seule l'a suspendu et il est important de le reprendre et de l'exercer dans toute son étendue... Ce n'est pas seulement aux établissements français que s'étend la protection de l'ambassadeur de la République. Elle embrasse toutes les églises catholiques du Levant, à quelque nation qu'elles appartiennent, et ce privilège étendu est fondé sur les anciennes capitulations qui sont renouvelées entièrement par le dernier traité de paix. Cette prérogative ayant été négligée par la France à quelques époques de la Révolution, d'autres puissances ont fait des tentatives pour l'exercer. Mais la France n'y a jamais donné son aveu et il est nécessaire de ramener sous la protection de la République ceux des établissements du culte catholique qui ont pu se ranger momentanément sous la bannière d'une autre puissance... Je ne doute pas que les différentes Eglises ne recourent à vous avec empressement ; l'essai qu'elles ont fait de quelques autres protections étrangères pendant ces dernières années ne leur a pas réussi. Les rayas du rite latin ont été plus particulièrement persécutés. La confiance avec laquelle tous s'adresseront à l'ambassadeur de France doit être encore augmentée par le degré de puissance et de gloire auquel s'est élevé le gouvernement français. »

Il fallait que la République « reprît par tous les moyens l'ascendant que la France avait eu pendant deux cents ans en Orient ». Brune devait donc « saisir toutes les occasions de fixer sur lui les yeux des Ottomans ». Ainsi on ne voit pas « d'inconvénient à illuminer le palais de France, le jour de la fête du Prophète, selon l'usage oriental, après toutefois s'en être expliqué avec la Porte ; il est nécessaire, en effet, d'avoir soin de ne choquer jamais ses mœurs et ses usages, mais de faire voir, au contraire, que nous estimons les uns et les autres ». Des ordres étaient donnés pour que deux fré-

gates fussent toujours en croisière à Constantinople; des avisos furent mis à la disposition de l'ambassadeur pour son service personnel.

Le 16 nivôse, à dix heures du matin, la division navale qui escortait Brune, sous le commandement du contre-amiral Leissègues, mouillait dans le canal. Le général était attendu à terre par un grand nombre de topchis formant la haie. Tous les vaisseaux du port, ayant arboré leur grand pavois, avaient salué de leur artillerie son débarquement. Du haut d'un belvédère, le Sultan suivait la marche du cortège, imposant par la suite nombreuse qui entourait le ministre de France; pour donner plus d'éclat à cette arrivée, on avait, en effet, voulu que tous les consuls nouvellement nommés dans le Levant quittassent Toulon avec l'ambassadeur et l'accompagnassent à Constantinople : c'étaient vingt personnages en brillant costume (1); les aides de camp que le général avait été autorisé à emmener étaient auprès de lui avec les drogmans et MM. Parandier, Lamare, Recordin, premier, deuxième et troisième secrétaires, ainsi que M. Kieffer, secrétaire-interprète. « La joie et la bienveillance étaient, écrit un témoin, peintes sur les visages. » On arriva au palais de France où la « nation » reçut son chef. L'ambassadeur connut presque tout de suite que ce retour triomphal de nos couleurs dans les eaux de Stamboul n'était pas pour plaire à tous. Sous prétexte que la peste sévissait cruellement dans la ville, mais en réalité afin de n'être pas témoins de l'entrée dans le Bosphore de notre escadrille, les ministres étrangers s'en étaient allés à la campagne : la joie des nôtres et des Turcs leur était importune. Plusieurs d'entre eux vinrent cependant complimenter

(1) On appelait alors les consuls de France commissaires des relations commerciales. Le titre de consul étant devenu celui des plus hauts magistrats de la République, on ne l'avait pas conservé à nos agents de l'extérieur; un décret du 22 mars 1806 le leur rendit.

Brune; les autres envoyèrent leurs félicitations. La veille, lord Elgin, ambassadeur d'Angleterre rappelé à Londres, qui avait jusque-là « exercé un despotisme presque absolu à Constantinople (1) », précipitant son départ à la nouvelle de la venue du général, avait embarqué; M. Stratton qu'il laissait comme chargé d'affaires britannique, les deux envoyés de Russie, M. de Tamara et son successeur M. d'Italinski, annoncèrent leur visite prochaine. De cette réserve, Brune ne prit point d'ombrage. « On voit ici la France avec tout son ancien éclat, juge-t-il; je ne démentirai pas cette opinion. » Dès le surlendemain, en effet, il se rend en grande pompe à la chapelle Saint-Louis, paroisse de l'ambassade, pour y entendre un *Te Deum* et des prières pour la conservation des Consuls et la gloire de la République. La congrégation catholique de Saint-Antoine était de celles qui avaient réclamé pendant la guerre l'appui de Sa Majesté Sicilienne. Le comte de Ludolff ayant offert au général de remettre leur Eglise sous notre protectorat, cette reprise de possession eut lieu avec solennité. L'ambassadeur, accompagné de Mme Brune, de tout le personnel de la légation et d'une députation des négociants français, assista à la messe. « Cette Eglise, proclama le Père Mingozzi dans une allocution en italien, s'est honorée plus d'un siècle de la puissante protection de la France. Elle n'aurait pu se relever de l'état d'abaissement où l'avaient réduite les événements qui ont désolé ces contrées si le protecteur envoyé par

(1) Affaires étrangères, *Turquie*, t. 205. Rapport inédit de Sébastiani au premier Consul. — Pendant que notre chargé d'affaires avait été enfermé aux Sept-Tours, lord Elgin s'était emparé du Palais de France. Il l'occupa longtemps encore après la libération de M. Ruffin, sous prétexte que, devant bientôt partir, il allait incessamment le laisser libre. On connaît le vandalisme archéologique dont fit preuve, un peu plus tard, en Grèce, ce diplomate qui, en quelques semaines, prenait cinq fois congé de la Porte et qui chaque fois accepta des présents d'adieu.

la France n'était venu lui prêter son appui. Aussi doit-on regarder comme une faveur et une grâce insigne que ce général ait rendu à notre Eglise ses privilèges, au nom de son gouvernement, avec éclat. Adressons à Dieu d'humbles prières pour qu'il soit toujours propice à la France et à ses Consuls (1)... »

Brune consacre utilement les premiers moments de son séjour à ces cérémonies qui sont pour l'esprit ottoman le signe le plus manifeste de notre prépotence : les Dominicains, les Lazaristes, les Cordeliers et les Arméniens célèbrent avec ferveur et exaltent la France. On était dans le temps du Ramadan où le Commandeur des Croyants ni le grand vizir ne peuvent recevoir. Les audiences du général furent enfin fixées. Il est d'usage d'étaler dans ces réceptions toute la magnificence et de rechercher toutes les distinctions propres à attester au regard des nations rivales et des foules musulmanes la faveur du Sultan et de la Porte. Pour imprimer à la reprise des relations amicales entre les deux gouvernements le caractère de permanence et de durée qu'on y souhaitait, Brune n'avait pas été revêtu de la qualité d'ambassadeur extraordinaire; certains honneurs qui n'avaient pas été accordés à lord Elgin ni au prince Repnin ne lui étaient pas dus davantage. Il sut les obtenir. Le 8 mars, à dix heures du matin, le général quittait le palais de France pour se rendre chez le grand vizir. Il est à cheval ainsi que tous ceux de sa suite : barataires, jeunes-de-langue, drogmans, attachés, consuls et secrétaires; les janissaires chargés du service de l'ambassade le précèdent. Viennent ensuite douze chevaux de main et douze tchoadars; vingt-quatre de ceux-ci, à pied, marchent sur deux files; ils sont suivis du portier de l'hôtel, de la livrée, des valets de chambre et des courriers. Le premier secrétaire,

(1) AFFAIRES ÉTRANGÈRES, *Turquie*, t. 205.

M. Parandier, portait les lettres de créance du général dans un portefeuille de brocart d'or; il avait à sa droite le tchaouch-bachi qui, dans le cérémonial ordinaire, prend cette place aux côtés de l'ambassadeur. Brune montait une bête de prix, présent du grand vizir; outre ses officiers d'ordonnance, il avait auprès de lui le commandant et deux officiers de la frégate *la Syrène*, un chef de bataillon du génie, l'aumônier de l'ambassade, les supérieurs de Saint-Antoine et de Saint-Dominique, son écuyer, son intendant, les députés du commerce, le corps des négociants français et la nation. Le colonel de l'orta commandait la garde d'honneur. On prit la mer à Top-Hana où attendaient d'élégants caïques. En abordant sur l'autre rive, on trouva cent chevaux des écuries impériales magnifiquement harnachés, avec des housses de gala, qui attendaient les Français pour les conduire à la Porte où le grand vizir accueillit Brune le plus gracieusement du monde.

C'est dans un même équipage que le général se présenta, quelques jours plus tard, pour l'audience que lui donnait le Grand Seigneur, au seuil du sérail. Le spectacle de ces réceptions est à la fois grandiose et singulier; on y rencontre dans un cadre unique des scènes tour à tour d'une majesté incomparable ou d'une familiarité triviale. L'ambassadeur et tous les siens traversent la première cour, vaste enceinte à laquelle la présence de troupes nombreuses donne l'aspect, dit lady Montegue, « d'un parterre de tulipes; » il s'arrête à la seconde porte, l'*orta capou*, que nul, excepté le Grand Seigneur, ne peut franchir à cheval. Le grand vizir venait de mettre pied à terre. Le prince Callimachi, premier drogman de la Porte, pria le général et les membres de la Légation d'entrer dans une petite pièce pour s'y reposer et y attendre que le Divan se fût constitué : l'usage du gouvernement ottoman est, en effet, d'honorer les envoyés des États souverains, le jour où ils sont

admis en présence du Sultan, par une délibération, à laquelle ils assistent, du conseil suprême de l'Empire. Du lieu où ils étaient, les Français apercevaient la seconde cour pleine de janissaires formés en bataille et sans armes; dans la triple allée d'arbres centenaires qui en ornent le milieu, des plats de riz préparé à la turque, le pilaf, sont posés à terre. Sur un signe du coulkiayassi, les soldats se précipitent, s'emparent des plats sans désordre et se les partagent. Mangent-ils avec appétit, on peut se fier à leur bon esprit; refusent-ils au contraire, par mécontentement, ce repas du Grand Seigneur, on doit s'inquiéter d'une rébellion proche : c'est à ces distributions, plusieurs fois faites par semaine, que la Porte peut apprendre les dispositions des janissaires.

Précédé du tchaouch-bachi et du capidji-lar-kiayassi, tous deux portant leur bâton de commandement en vermeil, le général entre dans la salle où le Divan sera tenu en sa présence. Le conseil terminé, le vizir fit porter au Grand Seigneur le *thélis*, requête par laquelle il demande la permission de retenir à dîner l'ambassadeur et de le présenter ensuite à Sa Hautesse. Lorsque, après un quart d'heure, le capidij-lar-kiayassi eut rapporté une réponse favorable, le repas fut servi. Le général s'assit seul à la table du premier ministre; le capitan-pacha prit à la sienne le premier secrétaire et deux autres convives; les ministres et les grands dignitaires s'étaient partagé les autres personnes du cortège. La cuisine turque, rapporte Brune, a paru bonne, surtout les compotes, les gelées, et la pâtisserie qu'on a trouvée aussi délicate qu'à Paris. Après le dîner, le moment solennel de paraître devant le Sultan est arrivé. L'ambassadeur quitte la salle du Divan, monte sur une estrade garnie de tapis précieux et de coussins. On le revêt d'une superbe pelisse de drap rose brodé d'or et d'argent et fourrée de zibeline; puis la porte de la Félicité est ouverte; les capidjis, les mains

en croix sur la poitrine, coiffés d'une haute tiare, sont rangés auprès des entrées; les eunuques blancs, les icoglans et les gardes du sérail vêtus de brocart, forment la haie; le bâton d'argent des tchaouchs frappant les dalles de marbre à intervalles réguliers rompt seul un silence profond. Chaque Français traverse, appuyé sur deux Ottomans, la troisième cour du sérail d'une décoration merveilleuse. Au delà s'ouvre la salle d'audience. Le trône, sorte de lit antique dont la broderie est enrichie de perles et de pierreries, est surmonté d'un dais soutenu par des colonnes de vermeil, orné de globes d'or incrustés de diamant. Entouré de sa cour, portant le turban d'où partent trois aigrettes fixées par un nœud de gemmes précieuses, à demi couché et se montrant de profil, car l'infidèle ne doit pas voir sa face sacrée, le Grand Seigneur écouta l'ambassadeur de France dans son compliment. Le vizir prit la lettre du premier Consul « à son cher et parfait ami l'empereur des Ottomans », la plaça sur le lit, et répondit à la harangue du général. La cérémonie est finie. Les Français regagnent Péra au travers d'une immense foule curieuse et contente.

Le succès de Brune avait été complet; profonde était sa satisfaction. « La femme de lord Elgin, raconte-t-il à Talleyrand, avait assisté à son audience. Je n'ai pas voulu rester en arrière. J'ai mené Mme Brune chez le Grand Seigneur. Elle était en habits d'homme; on l'a considérée comme gentilhomme d'ambassade, et elle a été accueillie avec une urbanité presque française. » Dans une conversation avec le reis-effendi celui-ci, s'étant plaint « d'avoir été jusqu'alors sous le despotisme anglais », se félicitait que la bonne venue d'un ambassadeur de la République « changeât le tour des affaires ». Si le général nourrit un moment des illusions sur l'efficacité de l'excellent vouloir dont témoignaient tant d'honneurs et tant de complaisances, son espoir

de faire agréer de la Porte le bienfait des conseils dont il la voulait récompenser ne le leurra pas plus longtemps qu'il ne fallait : la Turquie vivait, — Brune le constata dès qu'il eut reconnu son terrain, — dans la dépendance de ses alliés. Certes, l'histoire reconnaît dans le sultan Sélim un prince généreux, juste et éclairé. A ces qualités il joignit de tout temps un penchant sincère pour la France. Mais il manqua parfois de la décision et de la ténacité indispensables au véritable chef d'Etat : il discernait bien la tâche qui s'imposait à son règne, mais il s'en exagéra les difficultés ; on le vit, irrésolu et temporisateur, accepter à la fin des solutions imposées qui ne se rencontrèrent pas toujours être celles qu'il préférait dans le secret de son cœur. Son malheur fut d'avoir plus de velléités que de volonté. En 1803, la Russie se considérait, non sans cause, à Constantinople, comme exerçant un véritable protectorat. Elle y affirmait ses ambitions sur la Méditerranée et trouvait dans les grandes familles grecques du Phanar les instruments de son omnipotence sur le Divan. Par l'activité, la finesse de l'esprit et l'ambition, les Hellènes s'étaient peu à peu rendus maîtres de l'administration de l'Empire : ils influaient sur la marche des affaires et sur les rapports politiques. Attachés par la communauté de la religion et par de secrètes pensées d'affranchissement à la Russie qui, dans les vicissitudes de la guerre ou les intrigues de la paix, avait constamment su tirer parti de leur dévouement, — ils gouvernaient, dans le sens des intérêts moscovites, les départements ministériels ou les provinces qu'abandonnait à leur activité l'indolence ottomane.

L'habitude où étaient les Turcs de toujours conférer l'administration de la Moldavie et de la Valachie à des Grecs était devenue comme un droit pour ceux-ci. Le traité de Kainardji, rectifié par la convention du 21 mars 1779 et confirmé par celle de Iassy, en donnant

au ministre russe à Constantinople une sorte d'intervention dans la destitution et la nomination des hospodars moldo-valaques, ajouta aux motifs des orthodoxes de servir le Tzar. C'est par les Phanariotes que nous avions longtemps été le plus persévéramment desservis dans le Levant. Le premier Consul sentait le prix de les gagner à notre politique. Il expliquait leur éloignement pour nous par la trop parfaite indifférence dont l'ancien régime avait été, malgré les objurgations éloquentes de Voltaire, coupable envers eux. Rien, pensait-il, ne serait plus propre à nous attirer la confiance des Grecs comme la désignation d'un de leurs princes pour la Moldavie et la Valachie à la recommandation de l'ambassadeur de la République, et rien ne pourrait mieux donner de la durée à ce genre d'influence que « le choix d'un homme de cette nation qui marquerait par ses talents, son crédit personnel et sa bonne conduite ». De disputer au cabinet de Pétersbourg, pour la séduction des Grecs que nous méditions, un avantage qu'il tenait de la guerre, c'était ou se bercer assez inconsidérément d'une chimère, ou se résigner bien vite à compromettre dans une querelle certaine l'entente récente et encore fragile de la France avec la Russie.

Le général Bonaparte était passionné de l'alliance russe. Paul I[er], à qui n'a manqué pour être un très grand homme que la réclame des philosophes qui saluèrent en Catherine II « la Semiramis du Nord », s'était senti attiré vers la France même républicaine (1). Pas plus que lui, son successeur n'avait répugné à une entente que l'intelligence de leurs intérêts imposait depuis cinquante ans aux cabinets de Versailles et de Pétersbourg. « J'ai toujours désiré, disait Alexandre à Duroc, de voir unies nos deux nations. Grandes et puissantes,

(1) Georges GROSJEAN : *La France et la Russie pendant le Directoire*; Paris, 1 vol. in-8°; — *la Mission du général Beurnonville à Berlin en 1800*.

elles se sont donné réciproquement des preuves d'estime ; elles doivent s'accorder pour faire cesser les petites divisions du continent... Je désirerais beaucoup m'entendre avec le premier Consul dont le caractère loyal m'est bien connu et sans passer par tant d'intermédiaires toujours dangereux. Je vous parle à cœur ouvert. Dites-le-lui bien de ma part ; mais soyez discret. Il n'est pas même nécessaire que vous en parliez à un ministre. » Pour cette recommandation qu'on lui gardât le secret de ses sympathies françaises, l'empereur avait de plausibles raisons ; elle marque assez combien l'entente qu'il noua à Paris quelques mois plus tard fut exclusivement son œuvre. Malheureusement, il ne devait pas réussir à la faire accepter de tous ses ministres ni de ses diplomates. La plupart de ceux-ci, nés dans les provinces germano-baltiques, étaient dévoués à l'Angleterre ou à l'Allemagne. La distance qui séparait les ambassadeurs résidant à Constantinople de leurs cours leur laissait la liberté des résolutions personnelles. Ils se conduisaient d'après les impulsions de leurs passions particulières et agissaient parfois en sens contraire de leurs instructions. De cette contradiction, les gouvernements avaient fait un des moyens de leur ambition : ont les vit affecter de l'inattention sur les procédés insidieux et presque hostiles de leurs représentants, les désavouant s'ils n'avaient eu aucun succès et les approuvant hautement lorsque le résultat avait été conforme aux espérances qu'ils s'en étaient promises. Dans le Levant où les intérêts de la France et de la Russie étaient grands et, sur quelques points, opposés, on se heurta dès les premières rencontres. L'envoyé de l'empereur, M. de Tamara, avait d'abord trouvé à qui parler dans le chef de brigade Sébastiani.

En décembre 1802, Sébastiani débarquait à Constantinople (1). Ce jour-là, le ministre de Russie donnait une

(1) Des préliminaires de paix en quatre articles avaient été signés

fête au corps diplomatique. Immédiatement informé de l'arrivée d'un officier supérieur français, il se hâtait de le faire prier par son secrétaire à cette réunion. Son invitation fut acceptée; la curiosité, — toujours permise à un diplomate, — l'avait, plus encore que la courtoisie, dictée : M. de Tamara brûlait du désir de connaître la mission de Sébastiani. A peine avait-il présenté — et fort gracieusement — celui-ci à ses différents collègues, qu'il l'attirait dans un appartement séparé et désert et le priait de lui communiquer, si aucune raison ne s'y opposait, la cause de son voyage. « Ma mission est très simple, répondit le chef de brigade; elle est purement militaire. J'ai, en outre, à remettre à Sa Hautesse une lettre du premier Consul. » M. de Tamara se récria : cette démarche était impossible; elle blessait l'étiquette et le cérémonial de la Porte; pour la hasarder, il fallait bien peu connaître le gouvernement turc. « Mais, fit observer Sébastiani, cet usage était aussi nouveau dans le protocole russe quand tout récemment votre empereur a reçu, dans une circonstance semblable, le chef de brigade Duroc. » Très mortifié de cette observation, M. de Tamara s'entêta dans la discussion. « Je ne puis, déclarait-il, conseiller aux ministres ottomans qui, sans doute, me consulteront sur la solution de cet incident, d'accéder à vos projets. Je ne conçois pas comment M. de Morcoff a pu signer un traité de paix tel que celui qui vient d'être conclu entre la France et la Russie. » La réplique du colonel fut que M. de Morcoff avait certainement consulté les intérêts de son maître et suivi ses instructions. Embarrassé et poussé par un mouvement de vivacité : « Soit, dit le ministre, mais convenez que pour faire souscrire Ali-Effendi aux préliminaires de paix entre

à Paris le 10 octobre 1801; Sébastiani avait eu ordre de les présenter au Grand Seigneur avec une lettre du premier Consul et de les faire accepter.

la Turquie et vous, le premier Consul a acheté M. Codrega, secrétaire de l'ambassadeur turc, qui mériterait d'avoir la tête tranchée. » Sébastiani regarda M. de Tamara bien en face ; il commençait à lui trouver quelque impertinence : « Monsieur, riposta-t-il, le général Bonaparte n'achète jamais personne pour faire des traités. Il n'a de règle que la justice et l'intérêt de son pays ; lorsque les puissances étrangères résistent à la voix de la persuasion, il a recours à celle de la force qui persuade toujours (1). »

Brune ne devait pas avoir pour partenaire M. de Tamara : les légations d'Angleterre et de Russie venaient d'être renouvelées : la première était confiée à M. de Drummond ; M. d'Italinski dirigeait la seconde ; l'un et l'autre arrivaient de Naples où notre ministre, M. Alquier, les avait trouvés prévenants pour lui et entre eux en grande intimité. On eut lieu toutefois de s'étonner que l'envoyé de Russie se fît porter à Constantinople par une frégate anglaise. M. d'Italinski ne manqua pas de donner d'abord beaucoup de grâce à ses relations avec l'ambassadeur de France. S'il s'informait auprès du reis-effendi des motifs de l'accueil extraordinaire fait à Brune par la Porte et où on voulait voir la preuve d'une alliance offensive et défensive entre la France et la Turquie, il mettait dans toutes ses démarches « tant de droiture et de franchise (2) » qu'on ne lui pouvait savoir mauvais gré d'un souci, après tout légitime. Pour la question du gouvernement des principautés danubiennes, le choix du Sultan était décidé avant que le général n'entrât dans Péra : les princes Ipsilanti et Moruzzi avaient été nommés hospodars par les soins de la Russie, généreuse avec à-propos. Ainsi était éloignée l'occasion d'une de ces sourdes luttes d'influence qui ne vont jamais sans aigreur et qui, longtemps après qu'elles

(1) Rapport inédit de Sébastiani.

(2) Brune à Talleyrand.

sont finies, laissent à satisfaire des rancunes et des revanches à prendre. Mais en aucun lieu du monde plus qu'en l'ancienne Byzance la politique n'est aussi facilement contentieuse et acrimonieuse : on y peut toujours avoir, assoupi ou aigu, un démêlé tout prêt. La libre navigation de la mer Noire nous avait été concédée sans restriction par le traité du 6 messidor; la chancellerie russe à Constantinople n'avait à nous délivrer ni patente ni expédition; cependant elle y prétendait; nos bâtiments devaient, selon elle, exhiber à ses représentants leurs rôles d'équipages et leurs manifestes de marchandises : c'était s'arroger sur notre commerce une surveillance inadmissible en l'absence d'un texte qui nous fût opposable. « Plus notre droit est nouveau, observait excellemment Talleyrand à Brune, plus il est nécessaire de n'y laisser apporter aucune entrave. Un premier exemple deviendrait la source d'un usage et c'est presque toujours sur des usages prolongés que s'établissent les prétentions et les droits. C'est à la Porte seule à fixer les formalités à remplir pour aborder dans ses propres ports. Quant aux navires qui se rendent dans ceux de Russie, ils ne peuvent être tenus à aucune autre formalité que celles qui sont prescrites dans le traité de commerce signé en 1787 entre la France et la Russie et dont les deux puissances sont convenues de prolonger l'exécution. » Ce sont ces objections si fortes que le général voulut faire valoir à M. d'Italinski. Il ne le trouva pas modéré ni conciliant, mais à la fois vétilleux et excessif : « La mer Noire, répondit le ministre, est un grand lac qui appartient à la Russie et pour la navigation duquel il lui est loisible de faire les lois qui lui conviennent. » Un tel motif de refus était un peu bien outré. De rencontrer si absolu et d'aussi peu bonne foi, dans la première affaire qu'ils traitassent ensemble, un homme qui se montrait aux entretiens ordinaires, sinon empressé et confiant, ainsi

qu'il convient entre représentants de puissances amies, du moins soucieux de ménager les apparences, Brune fut révolté : « Ce grand lac, dit-il, a encore deux maîtres au moins et la clef n'en appartient pas à la Russie (1). » Tant de roideur de la part de l'envoyé russe à Constantinople conseilla à M. de Talleyrand d'en référer à Pétersbourg où l'empereur jugea que notre réclamation était juste et y fit droit. Ainsi M. d'Italinski a, au fond, pour la République, les mêmes malveillances que M. de Tamara ou M. de Morcoff qui, à Paris, où il est accrédité par Alexandre Ier, ose prendre parti parmi les factions et payer contre le premier Consul de bas libelles dont il donne la matière. Plus retenu par le respect ou la crainte de la volonté souveraine, le ministre du Tzar en Turquie s'étudia d'abord à ne rien laisser paraître de son aversion. Du jour où il ne sait ou ne peut plus la taire, il ne l'accuse pas, mais au contraire, jusqu'au moment où toute contrainte est superflue, il en cache la pointe. Seulement il se livrera, — et encore toutefois d'une façon qui ne parût pas offensive, — plus librement à son inclination toute britannique. Des événements ne vont pas tarder qui donneront à ses sentiments des occasions de se satisfaire.

(1) Brune au premier Consul, 5 germinal. Dans cette lettre, le général priait qu'on lui envoyât une frégate et deux bricks pour la mer Noire, où cette flottille affirmerait nos droits et s'occuperait avec grand avantage à des travaux hydrographiques. Cette proposition fut accueillie. Mais la guerre navale qui bientôt commença empêcha d'y donner suite.

GEORGES GROSJEAN.

(*A suivre.*)

PORTRAITS DE JEUNES FILLES (1)

PSYCHOLOGIE

PERSONNAGES

LUCIE, 20 ans; MIMI, 18 ans.

Un salon quelconque. Un jour qui n'est pas le jour de réception. Il y a des housses sur les meubles, du désordre, pas de fleurs. Tout est cent fois plus gai et plus hospitalier que d'habitude. Assise près d'une table à ouvrage, Lucie, attentive et songeuse, est absorbée par une tapisserie compliquée. Étendue dans un fauteuil, les jambes croisées sur un pouf, Mlle Mimi, dans une pose pleine d'abandon, tient un livre et le lit. Ou, plus exactement, elle converse avec lui d'une manière de plus en plus animée. En effet, à chaque instant, elle hausse les épaules, hoche la tête, se tortille nerveusement, croise et décroise ses jambes. Son agitation augmente; de ses lèvres partent des sons d'abord inarticulés qui peu à peu se précisent. On entend : « En voilà, une idée! » — « Peut-on imaginer! » — « Non, c'est trop fort! » etc. Enfin, dans un paroxysme, elle se dresse tout à coup, ferme le livre violemment et s'écrie d'une voix énergique :

Quel crétin!

LUCIE, *tressautant*

Oh! là là! Tu m'as effrayée. Qu'est-ce qui te prend?

MIMI, *avec feu*

C'est un crétin. Je te dis que c'est un crétin.

(1) Voir *la Revue* du 18 août 1900.

LUCIE

Je n'en doute pas...

MIMI

Il faut n'avoir jamais vu de jeune fille... tu m'entends, pas une, pas une!

LUCIE

Mais...

MIMI

Ah! tu ne vas pas prendre sa défense, j'espère?...

LUCIE

Je n'y songe pas.

MIMI

D'ailleurs, ils sont tous comme ça, tous, tous.

LUCIE

Oui.

MIMI

Et les femmes, c'est la même chose. Dès qu'elles prennent une plume, on croirait qu'elles n'ont jamais porté que des culottes. Tu ne trouves pas, voyons?

LUCIE

Ma chère sœur, je trouverais peut-être si je savais quoi.

MIMI

Comment, tu n'as pas deviné? Mais où es-tu, à quoi penses-tu donc? Je parle des romanciers.

LUCIE

Oui; qu'est-ce qu'ils t'ont fait?

MIMI

Ils me mettent en fureur.

LUCIE

Les pauvres gens! et pourquoi ça? Tu trouves que c'est mal d'écrire des romans?

MIMI

Mais non, quelle bêtise! Je trouve seulement que

c'est stupide d'en écrire de mauvais, de faux, d'absurdes!...

LUCIE

Oh! te voilà critique littéraire!

MIMI

Je ne me mêle pas de critique littéraire. D'ailleurs, je n'y serais peut-être pas plus bête qu'un autre. Non, mais je parle de ce que je sais. Je suis une jeune fille; j'en connais d'autres. Eh bien, je dis que les jeunes filles que l'on trouve décrites dans les romans sont des créatures invraisemblables, stupides, exaspérantes, qui n'ont jamais existé, et qu'il faut n'avoir jamais vu de jeunes filles pour les peindre comme font les trois quarts des romanciers.

LUCIE

Je commence à comprendre.

MIMI

Ce n'est pas malheureux. Eh bien, es-tu de mon avis?

LUCIE

Mon Dieu, je n'ai peut-être pas autant d'ardeur, pas une indignation aussi fougueuse... Mais, en somme, je trouve que tu n'as pas tout à fait tort. Il est certain que dans les romans que j'ai lus j'ai trouvé très peu de figures de jeunes filles qui m'aient paru vivantes et m'aient satisfaite.

MIMI

Pas une, ma chère, pas une. On se repasse comme ça de génération en génération et de pays en pays une série de clichés qui ne sont pas même exacts. Chacun les estropie un peu à sa manière, mais en somme c'est toujours la même chose.

LUCIE

Allons, tu exagères.

MIMI

Je n'exagère pas. Je puis avoir des défauts...

LUCIE

Vraiment?

MIMI

Ne me tarabuste pas. Je ne sais pas pourquoi tout le monde dit que j'exagère. C'est tout à fait faux. Je dis toute la vérité : voilà. Donc, je prétends que les jeunes filles des romans qu'on me laisse lire, — et je suppose que celles des romans qu'on ne me laisse pas lire sont la même chose, parce qu'il n'y aurait pas de raison d'y mettre des portraits de jeunes filles que je ne pourrais pas voir, puisqu'alors ce ne seraient plus des jeunes filles... Où en étais-je? Ah! oui. Je disais donc que les jeunes filles des romans que je connais sont comme ça bâties sur trois ou quatre vieux types bien connus qui reviennent toujours les mêmes et sont aussi vivants et aussi vrais qu'une vieille momie qu'on a vidée et remplie d'épicerie, tu sais, comme faisaient les Pharaons.

LUCIE

Ce rapprochement me semble quelque peu bizarre...

MIMI

Ça ne fait rien. Du moment que tu comprends, cela suffit. Voyons, ne trouves-tu pas que j'ai raison?

LUCIE

Je ne dis pas que dans une certaine mesure...

MIMI

Dans toute la mesure imaginable. Comment est-ce que tu ne les as pas devant toi, ces trois ou quatre caricatures horripilantes que l'on reproduit sans cesse et qu'on a la prétention de présenter comme notre portrait! Il y a d'abord, oh! celle-là, je crois que je la hais entre toutes, la jeune fille poétique.

La jeune fille poétique? As-tu vu des jeunes filles poétiques? Moi, je n'en connais pas. Elle est plus ou moins poitrinaire, blonde, yeux bleus, teint transparent, mains fines, un sourire angélique, une voix de cristal, de longs cils douloureux, taille alanguie, adorable, attendrissante, délicieuse, incomprise, bêlante... oh! bêlante. C'est une victime, un lys, une perle, un souffle. Elle a des mots profonds, des larmes silencieuses, des sacrifices muets, des extases séraphiques, que sais-je encore? Elle ne devrait parler qu'en vers, qu'en vers blancs, pour que ce soit plus pur, avec un accompagnement discret de harpe et de lyre. Elle est le sanctuaire de toutes les vertus et de toutes les beautés, la proie de tous les chenapans et de toutes les catastrophes. Les belles-mères acariâtres s'usent les ongles sur elle, et des hordes de prétendants indignes la poursuivent de leurs manœuvres ignominieuses. Elle meurt après une agonie fantasmagorique en tirant des larmes à tout le monde... Celle-là, vois-tu, c'est l'abomination de la désolation! Peut-on imaginer qu'une créature pareille se mouche ou digère? Allons donc! Ça n'existe nulle part que dans les livres, ces filles-là, mais ça y pullule, ô mon Dieu, que ça y pullule!...

LUCIE, *riant*

Il y a bien quelque chose de cela...

MIMI

A l'autre bout, il y a la bonne jeune fille, celle qui doit être la vraie jeune fille; à la bonne franquette, aimable, sérieuse, instruite, tout à la fois. Dans les romans anglais, elle a des allures un peu garçonnières; chez nous, elle fait ses robes elle-même, est versée dans les confitures et sait débarbouiller son petit frère. Elle rit quand il faut, dit des paroles judicieuses, est simple et aisée à la fois, douce et ferme, etc. C'est un mélange de nounou, de cuisinière, de Joseph Prud'homme et

de pantin mécanique : remuez un peu, tournez, mélangez et servez chaud. Dis que tu ne la connais pas, celle-là aussi ; que son odieux bon sens, ses propos convenables, toute sa kyrielle de qualités médiocres et bonasses ne t'ont pas fait bouillir, ne t'auraient pas donné envie de lui arracher les yeux, si elle était autre chose qu'une poupée de carton ? Voyons, tu es bien un peu pâte molle ; mais tu ne te sens pas de cette espèce-là, n'est-ce pas ? ou tu n'es pas ma sœur !

LUCIE

Rassure-toi. Je ne me sens pas du tout genre roman anglais.

MIMI

A la bonne heure. Ça n'existe pas. Pas plus que cette autre variété également édifiante (on nous fait beaucoup trop édifiantes) : la petite bécasse qui lève des yeux innocents, dit des mots candides, rougit et a les larmes aux yeux toutes les cinq minutes ; elle ne sait rien, ne voit rien, ne comprend rien... Elle se promène dans la vie comme on joue à colin-maillard, avec un mouchoir sur les yeux. Et on nous la donne comme modèle ; on veut que nous ne la prenions pas pour ce qu'elle est, pour une idiote !... Et la jeune fille enfant terrible, qui fait des mots et dit des bêtises avec les messieurs ; ou bien la sportive, ou l'étourdie, ou la minaudière...

LUCIE

Mais sais-tu bien que tout cela n'est pas absolument de fantaisie, il me semble ? Et puis, si je sais bien compter, cela fait déjà un nombre respectable de jeunes personnes assez différentes les unes des autres. Ces pauvres romanciers pourraient te dire...

MIMI

Non, non. Au fond, c'est toujours la poétique, la nounou, l'idiote et la blagueuse qui reviennent. Et puis

je me suis un peu embrouillée. C'est très difficile de dire exactement ce qu'on veut, ce qu'on sent… Je ne reproche pas tant aux écrivains de nous peindre d'une manière monotone, que de ne jamais aller jusqu'au fond de notre nature. Ils notent bien quelques petites choses extérieures, mais ils ne savent rien de notre âme. Voilà ce que je veux dire.

LUCIE

Ces pauvres écrivains! Mais est-ce que tu le connais toi-même très bien, le fond de ta nature?

MIMI, *rougissant*

Ne te moque pas de moi. Je ne dis pas que je suis une très grande psychologue, et je crois que je ferais très mal le portrait de n'importe qui, le mien propre aussi probablement. Mais il me semble que des gens qui font si bien revivre des femmes, des héros, des assassins, des amoureux, etc., pourraient bien peindre un peu mieux les jeunes filles.

LUCIE

Est-ce que tu crois vraiment qu'ils les connaissent si profondément, qu'ils les peignent si bien, ces héros, ces amoureux que tu dis, et tout le reste?

MIMI, *stupéfaite*

Mais il me semble… je ne sais pas; je le pense. C'est leur métier, à ces gens-là. Ils doivent savoir.

LUCIE

Ils doivent savoir sans doute. Je ne suis pourtant pas bien convaincue qu'ils sachent tout à fait. Nous n'avons pas le même caractère, c'est vrai. Mais, dis-moi, est-ce qu'il ne t'arrive pas quelquefois de ressentir une sorte de stupeur, d'effroi profond, à t'apercevoir combien tu connais peu ceux mêmes que tu aimes, que tu vois chaque jour?

MIMI

Je ne sais pas. Je n'ai pas souvent pensé à cela. Pourtant il me semble que quelquefois j'ai éprouvé quelque chose comme ce que tu dis.

LUCIE

Eh bien, je pense que les romanciers, qui après tout sont des hommes comme les autres, y voient un peu plus clair, mais peut-être pas beaucoup plus, que le commun des mortels. Et ces portraits qu'ils nous donnent sont bien moins des portraits d'êtres vivants que des esquisses plus ou moins fantaisistes de fantômes confus qui flottent en eux et qui parfois ont la bonne fortune de ressembler à ceux qui flottent dans les cerveaux de leurs semblables.

MIMI

Tu as peut-être raison. Mais pourtant ne crois-tu pas qu'ils estropient les jeunes filles avec une maladresse toute spéciale ?

LUCIE

C'est possible, et après tout, ça n'a rien d'extraordinaire. Comment les écrivains feraient-ils pour bien nous connaître ? Ils ont bien autre chose à faire qu'à nous étudier et à mener la vie de famille. Ils nous voient peu, de l'extérieur, de loin seulement, d'une manière assez vague, assez confuse. Et puis, ne te scandalise pas, en somme, nous sommes si peu au fait des choses de la vie ! Rappelle-toi nos amies, Louise Frojer ou Berthe de Mimereux, quand elles se sont mariées, quel changement ! Avant, qui l'aurait cru ? Alors, vois-tu, je comprends qu'il soit très difficile de savoir exactement ce que nous sommes. Nous ne le savons pas très bien nous-mêmes. C'est l'expérience, c'est la vie, qui feront de nous ce que nous devons être. En ce moment nous ne sommes plus des enfants, mais, sauf des exceptions, nous ne sommes pas encore tout

à fait des femmes. C'est pour cela que les romanciers se bornent à nous crayonner en traits généraux avec des formules de convention, si tu veux, d'une manière qui n'est pas tout à fait exacte et qui n'est pas complètement fausse. Ce sont des esquisses prises un peu au hasard, de loin, par un myope, sur des sujets un peu flous, qu'il distingue mal. C'est comme ça que j'explique leur imperfection. D'ailleurs je te donne mes hypothèses pour ce qu'elles valent...

MIMI

Elles ne valent pas grand'chose. Je t'assure que je ne me sens pas du tout floue, mais une personne très vivante et très complètement construite où un psychologue avisé trouverait toutes sortes de choses intéressantes à décrire s'il en était capable. Allons donc! est-ce que tu crois que nous avons moins de pensées et moins de passions que des sexagénaires? Je suis sûre que non. Les romanciers ne savent pas regarder, voilà tout. Ou plutôt ce ne sont pas les romanciers seulement, mais les hommes en général.

LUCIE

Oh! décidément, ma chérie, tu es belliqueuse aujourd'hui!

MIMI

Non, parlons sérieusement. Est-ce que tu n'as pas remarqué, toi, qui observes tant de choses, combien peu d'hommes savent causer avec les jeunes filles? Est-ce que tu n'as pas été frappée de leur gaucherie, de leur embarras, de leur maladresse, dès qu'ils sortent des banalités habituelles, des compliments et des fadeurs, de la petite parlote mondaine, mi-douceâtre, mi-ironique? Est-ce que tu n'as pas été étonnée combien peu ils devinent le caractère des jeunes filles et se rendent compte de ce qui peut les intéresser? et n'as-tu pas eu envie de rire plus d'une fois en voyant

pataugér, s'embourber et barboter piteusement quelque cavalier téméraire, qui désastreusement essayait de sortir de l'ornière coutumière ?

LUCIE

Tu sais que je suis moins sévère que toi. Pourtant j'avoue que tu n'as pas tort.

MIMI

A la bonne heure ! Mais est-ce que tu ne trouves pas cela très drôle ?

LUCIE

Non. Cela me paraît effrayant.

MIMI

Effrayant ? Et pourquoi donc ?

LUCIE

Parce que si les hommes devinent si peu ce que nous sommes, nous qui avons moins d'expérience, nous savons encore beaucoup moins ce qu'ils sont. Et c'est une chose épouvantable de se dire qu'un jour arrivera où un monsieur qui ne vous connaît pas viendra vous demander de partager votre vie, à vous qui ne le connaissez pas davantage...

MIMI

C'est vrai, ce que tu dis là. *(Un silence.)* Je n'y avais jamais pensé. Oui, vraiment, c'est terrible, ce sentiment d'isolement dont tu parlais tout à l'heure, qui tout à coup vient vous saisir et qui vous éloigne brusquement de tous ceux que l'on aime le mieux, de ceux dont on croit être tout à fait proche... C'est très angoissant. Pourquoi m'as-tu parlé de cela ? Cela me fait presque peur. A quoi bon y songer puisque cela est inévitable ?

LUCIE

Peut-être pourtant parvient-on quelquefois à triompher de cette angoisse et à sortir de cette solitude.

MIMI

Comment cela?

LUCIE

Je me figure que quelquefois un jeune homme et une jeune fille qui ne sont ni meilleurs ni plus intelligents que le reste sont peu à peu attirés l'un vers l'autre, sans savoir pourquoi, par un hasard singulier, et qu'à mesure qu'ils se voient davantage, au lieu de se sentir tout à coup séparés par un mur infranchissable, il leur semble que chacun retrouve dans le cœur de l'autre quelque chose de très précieux qui lui avait manqué depuis sa naissance; qu'ainsi, un jour merveilleux arrive où ils sont sûrs qu'ils se connaissent et se comprennent absolument et qu'il ne leur est plus possible de vivre loin l'un de l'autre, comme si une même âme habitait leurs deux corps et que ce fût la mort que de la séparer...

MIMI, *rêveuse*

Oui, je comprends... l'amour.

LUCIE, *à demi-voix*

L'amour.

(Elles se lèvent. On n'entend plus que le tic tac de la pendule, qui bat les secondes de leurs visions émues, craintives et fleuries d'espérance.)

André LICHTENBERGER.

CHRONIQUE MUSICALE

Prométhée, tragédie lyrique en trois actes, de MM. Jean Lorrain et F.-A. Hérold, musique de M. Gabriel Fauré. — Quelques mots sur Nietszche et la musique.

J'ai reçu, dans le courant du mois dernier, une partition nouvelle. Sa couverture était ornée d'un dessin représentant un homme, vêtu simplement d'une couronne de lauriers dorés, ressemblant, à s'y méprendre, à Emile Augier, et placé dans une position fort incommode. Juché, à la renverse, sur un rocher où le retenait un fort carcan de fer, le malheureux était, en outre, exposé aux feux croisés de trois éclairs également dorés. De plus, il était livré à la férocité d'un oiseau, qu'au premier coup d'œil je fus tenté de prendre pour un dindon et que je tiendrais encore pour tel, si ses griffes ne me l'avaient fait décidément reconnaître pour un vautour. Autour du rocher, le mot *Prométhée,* tracé en lettres rouges, m'éclaira. Cette illustration... bizarre servait de frontispice à une œuvre savoureuse et forte. Il ne s'agissait pas d'un projet de monument à la mémoire de l'auteur des *Effrontés*, mais du supplice de l'illustre Titan et de la musique écrite par Gabriel Fauré pour les fêtes de Béziers. La partition était un envoi gracieux de l'éditeur M. Hamelle. Je compris de suite que le désir d'un compte rendu aux lecteurs de

la Revue hebdomadaire correspondait à une si aimable attention. Et je m'exécute de très bonne grâce.

Pour commencer, j'avoue ingénument que je n'ai pas assisté aux fêtes de Béziers. Je ne puis rien dire, par conséquent, et je le regrette, des beautés de la mise en scène, ni des splendeurs du décor dont M. Jambon a marié les lignes à celles d'un paysage qu'on s'accorde à trouver admirable, ni du talent de M. de Max, ni de celui de Mlle Laparcerie. Je ne sais rien de plus sur tout cela que ce que chacun en a pu savoir par les articles de journaux consacrés à la solennité. De même, il m'est impossible de porter un jugement quelconque sur l'œuvre littéraire qui sert d'appui à la partition de *Prométhée*. Ceci, d'ailleurs, n'est point mon affaire. En ce qui concerne cette partition même, il m'est difficile de rien aventurer sur l'effet qu'elle a pu produire dans le cadre spécial où elle a été entendue, non plus que sur la façon dont elle s'adaptait aux exigences acoustiques des vastes arènes de Béziers. Je n'ai, pour me prononcer, que le seul texte de la partition pour piano et chant. L'œuvre de M. Fauré, dépouillée de tout le prestige que peuvent lui conférer le poème et le décor, l'orchestre et les voix, m'apparaît ainsi réduite à sa seule valeur musicale. Cela ne l'amoindrit pas à mes yeux. Je suis même mieux placé pour en parler simplement en musicien et reconnaître ce qu'elle offre par elle-même de haut intérêt, au rebours de tant d'ouvrages de théâtre, lesquels s'anéantissent musicalement loin des lumières de la rampe.

D'ailleurs, est-ce bien d'un ouvrage de théâtre qu'il s'agit ici, du moins au sens ordinaire du mot ? N'est-ce pas plutôt d'un poème lyrique, d'une ode dialoguée ou, pour parler le langage de la musique d'une sorte d'oratorio en action ? Nous saurons cela d'une manière définitive quand la « tragédie lyrique » de MM. J. Lorrain et F.-A. Hérold sera représentée à Paris. Le texte

de leur drame peut seul nous fixer complètement sur ce point. A ne consulter que la partition de M. Fauré, il m'apparaît que l'œuvre commune des trois artistes est d'essence poétique plutôt que théâtrale. Les scènes d'action en sont presque absentes; les épisodes lyriques, les chœurs largement développés en forment la plus grande partie. L'ensemble de ces morceaux contribue à déterminer le caractère de l'ouvrage, du moins en ce qui concerne la partie musicale. Il est nettement lyrique et la partition de M. Fauré me semble posséder une autonomie qui en sauvegarde presque tout le charme et la saveur, la rendant aussi facile à juger, en dehors du spectacle, que, par exemple, son très beau *Requiem*.

Entendons-nous bien, pourtant : je ne suppose pas que la représentation de *Prométhée* n'ait pas gagné à l'adjonction d'une partie musicale aussi... musicale. Je suis persuadé du contraire. D'abord parce que la musique devra toujours ajouter sensiblement aux suggestions d'un milieu particulier, d'un théâtre aux illusions duquel la nature participe, aux évolutions savantes des groupes de figurants, à la déclamation, aux jeux de scènes et à la poésie de certains tableaux. Je veux dire simplement que la musique de M. Fauré n'avait pas besoin, pour vivre, de tout ce déploiement de moyens étrangers à elle-même. Si elle a dû bénéficier, cela va sans dire, dans une large mesure, de son exécution intégrale par l'orchestre et les chœurs, elle ne s'écartait pas en cela de l'ordinaire de toute musique chorale ou orchestrale; mais elle ne me paraît pas, comme celle des ouvrages auxquels je faisais allusion plus haut, avoir surtout pour raison d'être une valeur théâtrale. Ce qui domine en elle, au contraire et avant tout, c'est la valeur musicale. J'ignore si la tragédie de MM. Lorrain et Hérold est du même ordre. Peut-être est-elle plus scénique que le *Prométhée* d'Eschyle ou celui de Shelley, qui, représentés, feraient un spectacle mer-

veilleux et d'une poésie sublime, mais peu dramatique. Ce que j'affirme à coup sûr, c'est que si la musique de M. Fauré dut prêter un puissant appui à la mise en scène, elle ne lui a rien emprunté de son effet, portant elle-même son propre prestige.

La critique musicale a trop rarement occasion d'entretenir le public de la personnalité de M. Gabriel Fauré. Et la raison en est bien simple : ce musicien exquis, ce maître incontestable et incontesté du *lied* et du *quatuor*, n'a presque jamais écrit que de la musique. Son œuvre théâtrale se limitait jusqu'ici à deux partitions, composées pour accompagner le *Caligula* d'A. Dumas et *le Marchand de Venise* de Shakespeare que représenta l'Odéon. Autant avouer que M. Fauré n'a jamais *fait* de théâtre, comme on dit en argot de coulisses. Ce qui revient à dire que, pour la majorité de nos critiques musicaux, il n'a jamais fait de musique. *Prométhée* est, pour ainsi dire, son début en ce genre. Encore n'est-ce point un opéra, à proprement parler. Mais l'importance de cette musique de scène en fait presque l'équivalent.

Ce qui frappe tout d'abord dans la partition de *Prométhée*, c'est la simplicité extrême du rythme et de la ligne mélodique jointe à un raffinement harmonique presque constant. Ce fait résulte à la fois du souci d'approprier l'œuvre à sa destination et de la nature musicale de l'auteur. Comme *Prométhée* devait être entendu dans un vaste espace, les successions d'accords devaient être assez largement établies pour qu'elles arrivassent sans confusion à l'oreille des assistants; de là le parti pris de rythmes toujours amples et de mélodies nettement dessinées. Mais le mouvement de la musique ainsi réglé, et M. Fauré ne s'en est que très rarement départi, rien ne l'empêchait de faire que ces larges rythmes fussent scandés par des accords riches en eux-mêmes et de constante recherche en leurs en-

chaînements. Ainsi le compositeur a su très sagement concilier des exigences qui semblaient s'exclure : celle de son sentiment propre et celle du but spécial qu'il se proposait d'atteindre.

Il va sans dire que dans une œuvre d'un caractère semblable, composée, en somme, de morceaux isolés les uns des autres par le *parlé* de la tragédie, il ne pouvait s'agir de baser le développement musical sur des thèmes conducteurs. Chaque fragment, solo, pièce symphonique ou chœur, forme pour ainsi dire un épisode séparé. Mais le caractère des personnages principaux du poème est néanmoins exprimé par quelques phrases mélodiques essentielles qui s'insèrent très naturellement dans le texte musical des différentes parties de l'œuvre et servent à les relier l'une à l'autre. Il faut féliciter M. Fauré de n'avoir pas abusé de ce procédé, applicable seulement dans un développement symphonique continu, et d'avoir essayé d'unifier sa partition principalement par le caractère en quelque sorte interne de la musique. D'autant mieux qu'il y a parfaitement réussi et que ce mode d'unification est pour le moins aussi rare et difficile que l'autre.

La partition de *Prométhée*, une par le caractère, est néanmoins très diverse en ses parties successives. Elle a l'accent antique quand il le faut, d'une antiquité, il est vrai, parfumée de modernisme et plutôt imprégnée de la grâce ailée de Lucien que de l'âpreté des vieux tragiques. Mais M. Fauré, dont on s'accordait à vanter les qualités de charme et de tendresse, a néanmoins prouvé aux incrédules que la corde d'airain de sa lyre était sonore autant que la corde d'or en est tendre et voilée. Il négligeait, ou peut-être il dédaignait de la faire vibrer, voilà tout. L'occasion venue, il en a tiré de beaux éclats, d'une main ferme. Et ce n'a pas été la moindre surprise que nous a apportée la partition de *Prométhée*. La sauvagerie du premier chœur, d'un rythme si cu-

rieux en sa persistance et d'une tonalité si bien appropriée au caractère primitif de la scène, était chose au moins inattendue de la part du musicien délicat du *Clair de lune* et des *Roses d'Ispahan.* M. Fauré affectionne les poésies élégiaques doucement sentimentales; on en avait généralement conclu qu'il n'était capable de mettre en musique que des élégies et des douceurs; son dernier exploit remet les choses au point. M. Fauré peut faire chanter les hommes « vêtus de lourdes peaux » avec autant de vraisemblance musicale que les figures de Watteau ; sa Muse, qu'on ne croyait capable de marcher qu'en escarpins, peut aussi chausser le cothurne. M. Fauré gardera sa prédilection pour les poèmes de tendresse, c'est entendu. La corde d'or résonnera peut-être plus souvent sous ses doigts, par la suite, que la corde d'airain. Mais il a d'ores et déjà prouvé à la bienveillance médisante de certains de ses admirateurs qu'il était susceptible de se hausser au niveau des situations les plus grandioses. Et même, dans sa partition, il me semble bien que les parties dont le caractère est le plus accentué sont de cet ordre. Mettant à part le cortège funèbre de Pandore, petit chef-d'œuvre de grâce mélancolique et de poésie vraie, comparable seulement au cortège funèbre de Juliette du *Roméo* de Berlioz, ce que l'œuvre contient de plus coloré, de plus caractéristique, me paraît être précisément les scènes de force. Dans les scènes de tendresse, le musicien reprend son ton habituel, la corde d'or retentit mélodieusement comme il sait la faire retentir, et nous entendons d'exquise musique de Fauré. Mais le caractère de cette musique est sensiblement moins approprié au sujet que celui d'épisodes comme le chœur dont je parlais à l'instant, pour la composition duquel il a dû s'efforcer de hausser son verbe et d'oublier certains de ses procédés. Les chœurs d'Océanides, par exemple, sont assurément très gra-

cieux. Mais ils n'ont rien de la poésie primitive qu'on eût désirée. Et l'on croirait moins entendre chanter des créatures élémentaires qu'un chœur de statuettes de Tanagra.

Je n'ai voulu, et je n'ai pu, on le conçoit, donner par cette brève description de la partition de *Prométhée* qu'une idée très générale d'une œuvre dont il me sera sans doute permis de parler un jour en pleine connaissance de cause. Dès à présent, pourtant, je puis bien assurer que l'ouvrage de M. Fauré, par ses qualités rares de musicalité, par la personnalité de son allure et le charme propre de la langue harmonique en laquelle il est écrit, doit être tenu pour une des meilleures productions scéniques que nous ayons vues naître en ces dernières années. M. Fauré a désormais démontré aux incrédules qu'il pourrait, quand il lui plairait, aborder le théâtre. Peut-être n'y apportera-t-il pas ce sens spécial, qu'on se plaît à reconnaître à certains compositeurs, et qui se manifeste trop souvent par la confection de musique plus que médiocre, quand elle n'est pas foncièrement antimusicale. Quoi qu'il fasse, M. Fauré n'atteindra jamais à cette spécialité-là. Il lui demeure simplement loisible de nous donner un opéra écrit d'un bout à l'autre par un vrai musicien. Ce ne serait peut-être pas aussi *saisissant*, mais cela aurait au moins l'avantage de nous reposer de bien des choses.

La mort du génial et infortuné Frédéric Nietszche n'a, semble-t-il, qu'un rapport lointain avec la critique musicale. Elle me fournit néanmoins l'occasion de rappeler que Nietszche a écrit sur la musique quelques-unes des pages les plus profondes que notre temps puisse citer. Nietszche possédait un sentiment intense de notre art. Il songea un moment à le pratiquer. Heureusement pour lui et pour nous, il retrouva vite sa vraie voie et

abandonna à temps la composition pour la philosophie. La large route, tout inondée de umière, sur laquelle l'attendait *Zarathustra*, se la fût-il jamais frayée au moyen de symphonies et d'opéras ? Il est permis d'en douter et Richard Wagner fut bon juge en se refusant à voir en son jeune ami un futur émule. C'est d'une autre manière que la commune que Frédéric Nietszche devait noter le tumulte musical qui s'agitait en lui. Car il avait l'âme musicale sans être musicien de nature. Ce qu'il est resté de ses essais en composition, comparé à la vivante musique verbale de *Zarathustra*, suffit amplement à le démontrer. Rien de plus froid, de plus languissant que certain *Hymne à la vie* que j'ai eu la curiosité de parcourir. Si la composition que Nietszche soumit à Wagner, sans succès, était du même ordre, on ne s'explique que trop bien son désaveu. J'ignore s'il est exact, comme on l'a prétendu, que cette désapprobation du maître fut la cause véritable de l'hostilité frénétique que Nietszche lui témoigna par la suite. J'ai d'autant plus de peine à le croire que cette blessure faite à un orgueil que Nietszche devait s'avouer illégitime, puisqu'il renonça de lui-même à la musique, devait, en raison de ce renoncement, être cicatrisée depuis longtemps quand fut écrit le fameux *Cas Wagner*. Je pense au contraire que la haine que Nietszche voua, par la suite, à Wagner, fut tout intellectuelle, et résultait de ses convictions de philosophe. Autrement il eût pu se répandre en invectives de même sorte contre Brahms qui ne lui témoigna guère plus d'admiration que Wagner comme musicien, et contre Hans de Bülow dont le *Guide musical* publiait dernièrement une lettre fort curieuse, des plus franchement et des plus amicalement sévère, écrite à Nietszche, probablement après l'audition de la partition soumise à Wagner. Or Nietszche ne parle que très incidemment de Brahms, sur un ton très dédaigneux il est vrai; il ne semble pas

qu'il ait jamais tenu rigueur à Bülow, du moins dans ses écrits, de son épître acrimonieuse.

Il était fatal que le philosophe individualiste, l'implacable « immoraliste » qui s'éveillèrent peu à peu en Nietszche, en vinssent à une guerre ouverte et sans ménagements contre les tendances opposées que manifestait l'art wagnérien. Nietszche a déclaré lui-même qu'il considérait *Parsifal* comme une « mauvaise action ». *Parsifal*, l'idée de rédemption, le salut par la simplicité du cœur, la science acquise par la compassion autant de choses devenues odieuses au penseur de *Par delà le bien et le mal*. Puis, en abominant *Parsifal*, Nietszche se vengeait à la fois de deux de ses maîtres, de deux de ses plus grandes admirations « surmontées », à savoir Wagner et Schopenhauer. Qu'est-ce que *Parsifal*, sinon une mise en action, incomparablement éloquente, du *Fondement de la morale*, que Schopenhauer base sur la pitié, laquelle est pour Nietszche le fondement de toute bassesse d'âme et de toute immoralité ? On conçoit donc facilement les raisons purement intellectuelles pour lesquelles Nietszche se sépare de ceux qu'il appelle le « vieux faux-monnayeur pessimiste » et le « vieux sorcier ». Ce que l'on comprend moins aisément, c'est qu'un esprit aussi vaste et *européanisé*, comme il dit, soit descendu dans l'expression de cette haine à des violences et à des inepties du genre de celles que renferme *le Cas Wagner*. Violences purement germaniques, soit dit en passant, ou du moins surtout à l'usage des philosophes allemands, même de ceux qui se défendent de l'être, comme Nietszche et Schopenhauer. Les injures que ce dernier a proférées à l'adresse de Hegel peuvent soutenir la comparaison avec celles que Nietszche lui a décernées. Ces épithètes de portefaix étaient au moins superflues : leur seule excuse est leur sincérité. Le cas de Nietszche, d'ailleurs, est moins défendable que celui du philosophe de

Francfort. En reniant Wagner, il pouvait respecter, du moins publiquement, une ancienne et glorieuse amitié.

Il est juste d'ajouter aussi que Nietszche, avant de se séparer de Wagner, l'avait pénétré de manière à l'étonner lui-même. Sa brochure sur *Wagner à Bayreuth* est peut-être le livre le plus compréhensif qu'on ait jamais écrit sur le maître. Traduit en français, voici déjà longtemps, il s'est malheureusement trop peu répandu, tandis que *le Cas Wagner*, publié en ces dernières années, s'est lu bien davantage, au risque de donner de Nietszche l'idée la plus fausse à qui ne possède pas la raison de cet épanchement de fiel. En réalité, le premier de ces ouvrages est inséparable du second.

Mais ce n'est pas seulement de Wagner qu'il s'agit dans les écrits de Nietszche. Il n'est presque aucun de ses livres qui ne contiennent des passages sur la musique, des pages pleines tantôt d'éclairs éblouissants, tantôt de paradoxes insoutenables, tantôt de vues lucides et profondes, toutes de vie, de passion et de style imagé. Leur nombre m'interdit de les citer, d'autant qu'elles sont éparses d'un volume à l'autre. En écrivant ces quelques lignes sur Nietszche, je me proposais simplement d'appeler l'attention sur elles. Elles méritent d'être lues et méditées par tous ceux qui pensent plus loin que la matérialité de l'art. Elles sont de celles, trop rares, qui éveillent en nous de riches résonnances et de profonds échos.

Paul DUKAS.

BILLETS DE QUINZAINE

LE CONGRÈS DES ENFANTS

J'ai lu, dans les journaux, beaucoup de comptes rendus de congrès, et même de congrès ridicules, mais je ne pense pas en avoir vu qui se soient réunis pour l'amélioration du sort des enfants. Peut-être, cependant, ce congrès-là a-t-il eu lieu, et, s'il n'a pas fait de bruit, ou n'en a fait que peu, c'est apparemment qu'il avait son utilité réelle, et que le bruit, on le sait, se fait plus volontiers autour des sottises. Peut-être, aussi, doit-il se réunir et en entendrons-nous parler, car beaucoup d'honnêtes gens, qui sont des gens clairvoyants, s'intéressent avec activité à la protection de l'enfance. Mme Jules Simon, qui vient de mourir, s'était, paraît-il, vouée à l'œuvre,et M. Adolphe Guillot, l'éminent magistrat enlevé à ses fonctions par le gouvernement maçonnique, s'est consacré depuis longtemps au relèvement de l'enfance abandonnée. Malgré tout, cependant, et quoi qu'il en soit, on a vu des congrès de théâtre, des congrès féministes, des congrès artistiques, des congrès révolutionnaires, des congrès d'étudiants; mais le congrès pour l'enfance, ou ne s'est pas encore produit, ou ne se produira pas, ou s'est trouvé relégué si loin dans les préoccupations de la presse qu'il m'a échappé, comme à beaucoup d'autres lecteurs

Si un congrès, cependant, s'impose, c'est celui-là, le congrès d'où sortirait une législation interdisant sévèrement, et par les mesures les plus coërcitives, toutes les fois qu'elles seraient possibles, tout ce qui peut démoraliser, affaiblir ou surmener les enfants, tout ce qui peut nuire à leur développement moral ou physique. On dit que l'enfance n'est nulle part aussi protégée qu'en Allemagne, où les mesures de police les plus sévères garantiraient constamment les enfants contre l'insouciance ou la brutalité des parents et des patrons. Quand un agent de police rencontre dans une rue de Berlin un petit garçon ou une petite fille portant une charge trop lourde, il prendrait, m'assure-t-on, le nom du père, de la mère ou du maître, et le maître, la mère ou le père seraient condamnés à une amende. En cas de récidive, des peines de plus en plus fortes frapperaient même les récidivistes. Est-ce là de la sensiblerie, et le gouvernement allemand pèche-t-il par excès de sensibilité? Non! Mais le gouvernement allemand, si cette sollicitude administrative fonctionne vraiment en Allemagne, veille à l'avenir physique de la race allemande, et des futurs soldats allemands. Il voit d'avance dans l'enfant le lancier et le grenadier, ou la mère de lanciers et de grenadiers, et ne veut pas qu'on arrête dans la croissance de leur force, ou l'épanouissement de leur santé, ceux qui seront un jour des soldats, ou celles qui donneront des soldats. Aussi ne rencontrerait-on pas, paraît-il, sur les trottoirs de Berlin, les malheureux petits êtres surchargés d'énormes et meurtriers fardeaux, que nous croisons à chaque pas sur les trottoirs de Paris.

Que d'articles il y aurait à mettre dans le programme d'un congrès pour la protection des enfants! Que de revendications à formuler en leur nom, et d'abus, de scandales, de monstruosités dont ils sont couramment victimes, et qui seraient à signaler! Ce sont, d'abord,

ces charges disproportionnées à leur force, et sous lesquelles tant de parents et de patrons ne regardent pas à les écraser : petits commis qu'on voit ployer sous des paquets plus gros qu'eux, petites filles à qui les blanchisseurs et les blanchisseuses brisent les hanches et la poitrine en leur faisant porter des paniers de linge qui seraient peut-être déjà trop lourds pour des femmes faites ! Ce sont, ensuite, certains emplois démoralisants, que la loi devrait rigoureusement interdire aux enfants, ou d'autres métiers, physiquement dangereux pour eux, et dont ils devraient être préservés ! D'autre part, et dans un autre ordre de scandales, il existe, on ne l'ignore pas, de riches maisons bourgeoises, solennelles, somptueuses, *où l'on ne veut pas d'enfants.* Le propriétaire, vous y déclare le concierge, n'admet pas les enfants dans son immeuble. Et il y a de tout, en effet, dans cet immeuble, des vieilles dames, des vieux messieurs, des bonnes, des laquais, des filles, des acteurs, des députés, des escrocs, des perroquets, mais il n'y a pas d'enfants, ou, s'il y en a, par hasard, un ou deux, ils sont maintenus dans une terreur perpétuelle sous les gros yeux de parents stupides, avec cette continuelle menace : *il ne doit pas y avoir d'enfants dans la maison!* Que de séances on pourrait tenir, où l'on mettrait ainsi au jour tous les faits prouvant l'espèce de proscription sournoise ou avouée dont souffre chez nous l'enfant, dans notre absurde et triste société : tortures infligées aux enfants pauvres, demi-abandon moral où sont laissés souvent les enfants riches, disparition du milieu familial indispensable à la bonne éducation des enfants, nécessité de reconstituer ce milieu par tous les moyens pratiques, indulgence des jurys et des tribunaux pour les crimes commis contre les enfants, négligence de la justice et de la police dans la poursuite de ces crimes, urgence de proposer et de faire voter des lois tendant à restaurer partout le res-

pect qu'on doit à l'enfant, et qu'on n'a plus pour lui presque nulle part !

Ce congrès en faveur des enfants a-t-il eu lieu, et, s'il n'a pas eu lieu, n'aura-t-il pas lieu ? Il semble, encore une fois, tellement indiqué, et même tellement dans l'ordre de certaines préoccupations actuelles, qu'on serait surpris de le voir manquer à la série des autres congrès. Et, tout ce qui est raisonnable, sensé, utile et bien, souffre, en même temps, d'un si extraordinaire discrédit, qu'on ne sait pas, d'un autre côté, si le plus étonnant ne serait pas plutôt d'apprendre qu'on s'occupe, ou qu'on s'est occupé de quelque chose de sain et de bon, dans l'enceinte ou à l'occasion de l'Exposition. Dès l'instant qu'on n'a d'oreilles que pour les folies « féministes » débitées par des personnes qui sont en même temps inspectrices générales de l'instruction publique et rédactrices de *La Fronde* (voilà qui donne une haute idée du personnel universitaire féminin !), il n'existe évidemment aucune espèce de raison pour qu'on accorde son attention à de bonnes choses dites par d'honnêtes gens.

MAURICE TALMEYR.

Le directeur-gérant : P. MAINGUET. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie — 1516

L'Instantané

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

3e Année. N° 46 — 2e semestre — 13 Octobre 1900



235. — S. E. LE COMTE LAMSDORF

Ministre des affaires étrangères de Russie

Cliché de Bary. — Gravure de Reymond.



236. — MARTIGUES — AUTOUR DES BROSCOUS

Cl. de Mlle C. Laguarde.



237. — M[me] LA COMTESSE DE MARTEL (GYP)
Cl. de Otto. Gr. de Ruckert.



238. — L'ACCIDENT DE LA GARE MONTPARNASSE

Cl. de G. Fetter.

Gr. de Bourdon et Keilhauër.



239. — LE MARÉCHAL MARTINEZ CAMPOS

Cl. de Napoleon. Gr. de Reymond.



240. — COURSE DE BALLONS A VINCENNES

Obtenu avec jumelle Mackenstein.

Gr. de Bourdon et Keilhauër.



241. — UN LACHER DE HUIT MILLE PIGEONS VOYAGEURS

Cl. de Coulon. Gr. de Reymond.



242. — VUE DE CANTON



243. — DÉBARQUEMENT DE MARINS FRANÇAIS A TIEN-TSIN



244. — ARTILLERIE JAPONAISE EN BATAILLE



245. — INDIENS DU PARANA

Gr. de G. de Résener.



246. — INDIENS DU PARANA

Gr. de Ruckert.

NOS GRAVURES

235. — **Le comte Lamsdorf,** que l'empereur de Russie a nommé gérant du ministère des affaires étrangères, était, depuis déjà plusieurs années, adjoint au comte Mouravief dans la direction de ce département. Sa famille est originaire des provinces baltiques, et il doit, dit-on, à l'impératrice Alexandra d'avoir vu distinguer les qualités de son esprit et la valeur de son érudition qui est considérable. Sa sœur est, du reste, dame d'honneur de l'impératrice.

Le comte Lamsdorf, qui est âgé d'une soixantaine d'années, a fait toute sa carrière sur place, au ministère même, où il a appris à connaître à fond les moindres détails de l'administration. Il a été depuis trente ans le conseiller de Gortchakof, de Giers, de Lobanof et de Mouravief, celui des deux tsars Alexandre et du tsar Nicolas, et à plusieurs reprises il avait géré provisoirement le ministère des affaires étrangères.

236. — **Martigues**, ou la Venise provençale, petite ville du département des Bouches-du-Rhône, sur la Méditerranée, ou plus exactement sur l'étang de Berre et sur l'étang de Caronte qui relie l'étang de Berre au golfe de Fos, et à l'embouchure du canal de Bouc. On fabrique à Martigues des salaisons, des filets, de l'huile, de la poutargue qui est une sorte de conserve d'œufs de poisson salé confits dans le vinaigre. On fait généralement de la poutargue de thon.

M. Charles Maurras a retracé l'histoire de Martigues (ou du Martigue) en quelques lignes précises, en même temps qu'émues et de description pittoresque, que nous avons plaisir à citer :

On ne me verra point faire le modeste pour elle. Aujourd'hui obscure, ignorée et, pareille à la Chéronée du bon Plutarque, de peu de ressources en hommes et en argent, ma ville montre un fier passé et, dans le cercle médiocre de son activité historique, une âme belle, énergique et industrieuse. Ses origines sont reculées et couvertes d'un grand mystère. En négligeant les fables, probablement fort véridiques, qui nous font dériver de cette Marthe prophétesse dont Marius se fit accompagner dans les Gaules, en écartant le témoignage du petit monument de marbre qui nous assigne la même souche ionienne qu'aux premiers

colons marseillais, en oubliant les constructions pélasgo-liguriennes qui dominent l'étang de Citis, nous remontons toujours aux croisades : il est tout au moins hors de doute qu'un des nôtres, s'étant croisé, fonda en Orient l'Ordre illustre des Hospitaliers de Saint-Jean, qui fut plus tard l'Ordre de Malte. Pendant le moyen âge et aux temps modernes, la communauté du Martigue eut sa vie propre et même ses heures de puissance. Plus de quinze mille âmes vivaient au XVII[e] siècle le long de son étang et de ses canaux, dans les hautes et vieilles maisons de ses trois quartiers. Elles sont presque toutes construites en pierre de taille, et les larges fenêtres dont elles sont percées réjouies de festons et de dentelures par d'assez habiles ciseaux. Que de prospérités passées tout cela représente !

Jusqu'aux derniers jours de l'année 1789, notre municipe formait une sorte de république ou de ville libre, comme la république de Marseille ou celles, plus illustres, d'Avignon et d'Arles.

La Republico d'Arle, au found de si palun,
Arresounavo l'Emperaire,

rappelle Mistral. « La république d'Arles, au fond de ses marais, — parlait en face à l'empereur. » Entendez l'empereur d'Allemagne. Et, quand le roi de France n'était que le seigneur d'une petite contrée septentrionale et lointaine, nos républicains provençaux, qui devaient se donner loyalement à lui dans la suite des siècles, s'honoraient de lui tenir tête :

... Noste libre Counsulat
Avié fa testo à l'armo blanco...

« Notre libre consulat avait fait tête à l'arme blanche. » Les comtes de Provence, jusqu'à la maison angevine, sentirent la noblesse et l'utilité politique des franchises locales. Ils les respectèrent, et ils les firent respecter. Ceux qui les amoindrirent furent amoindris avec elles. Mais lorsqu'elle eut juré les libertés de chaque ville dont nos maires-consuls lui remettaient les clefs, la reine Jeanne n'eut jamais à se repentir du serment : la fidélité provençale l'a suivie jusque dans la mort, elle l'a mise au rang des fées et des bonnes déesses de la contrée.

Plus tard, la Provence réunie à la France, « non comme un accessoire à un principal, mais comme un principal à un autre principal, » sut devenir française en gardant l'essentiel de ses mœurs et de ses lois.

(*L'Action française*, 15 juin 1900. — La république du Martigue.)

237. — **Gyp.** — L'auteur de tant de romans spirituels et mondains — dont *la Revue hebdomadaire* commence en ce moment une nouvelle œuvre, *le Friquet*, — s'appelle en réalité Mme la comtesse de Martel de Janville. Elle est née de Riquetti de Mirabeau, descendante de ce Mirabeau, frère du grand orateur, dont l'humeur vive et l'esprit de saillie sont restés célèbres.

Cruel aux vanités et aux niaiseries mondaines, peu enclin à se

laisser duper, voyant net et parlant clair, ennemi de toutes les hypocrisies, français de bonne race et de fier courage, le talent de Gyp s'est affirmé dans un grand nombre d'œuvres dont il suffira de rappeler les principales : *Autour du Mariage, C'est nous qui sont l'histoire, Petit Bob, l'Éducation d'un prince, Gens chics, Mademoiselle Ève, Mademoiselle Loulou, le Mariage de Chiffon, le Bonheur de Ginette, Ohé! les dirigeants, le baron Sinaï, Israël, Journal d'un grinchu, Miquette, etc.*

238. — **L'accident de la gare Montparnasse.** — Le 24 septembre s'est produit à la gare Montparnasse un accident qui rappelle celui de 1895. Le train venant de Versailles à 7 h. 1/4 du matin, par suite du fonctionnement défectueux des freins, n'a pu s'arrêter à temps. La locomotive brisa le butoir, s'engagea sur le quai et enfonça enfin la porte de l'escalier contre laquelle elle s'arrêta. Dix-sept personnes furent blessées.

239. — Par la mort du **maréchal Martinez Campos**, la monarchie espagnole vient de perdre un de ses plus fidèles soutiens. C'est à lui que les Bourbons doivent leur rétablissement sur le trône d'Espagne; et depuis, le maréchal, aussi habile politique que soldat intrépide, était toujours consulté dans les heures graves qu'a connues l'Espagne en ces vingt-cinq dernières années.

Le maréchal Martinez Campos était né en 1834. Son père était général de brigade. Lui-même se distingua au Maroc en 1859, à l'état-major du général en chef O'Donnel. Il était colonel lorsqu'en 1864, il fut envoyé à Cuba. De retour en 1870, il combattit en qualité de général de brigade l'insurrection carliste. Il refusa de reconnaître la République, après l'abdication du roi Amédée de Savoie, et fut interné dans une forteresse.

Bientôt il écrivait au ministre de la guerre une lettre où il demandait la faveur d'aller combattre de nouveau l'insurrection carliste, mais en simple soldat. En réponse, on le mit en liberté et on lui confia le commandement d'une division Il fit lever le siège de Bilbao, puis revint à Madrid.

Il se mêla alors activement à la politique. D'accord avec un autre général, il fit un *pronunciamiento* en faveur d'Alphonse XII, qui fut proclamé roi.

Le nouveau gouvernement l'envoya en Catalogne, où il rétablit la paix, grâce à des mesures d'habile douceur. Cuba était en insurrection. On le chargea de la pacifier. Ses mêmes procédés conciliants obtinrent, dans la grande île, le même succès qu'en

Catalogne. Une seconde mission du même genre, en 1896, devait échouer.

En 1879, il fut président du conseil et ministre de la guerre. Il redevint ministre de la guerre en 1881 et en 1887. Depuis 1886, il fut, à plusieurs reprises et avec des interruptions, président du Sénat sous différents ministères, et il est mort avec cette dignité. Bref, il remplit successivement les plus hautes charges d'Espagne.

Le maréchal Martinez Campos était grand-croix de la Légion d'honneur.

240. — **Exposition de 1900. — Un concours d'altitude pour six ballons** a eu lieu le 23 septembre à Vincennes. C'est l'*Horizon*, monté par M. Henry de la Vaulx, qui s'est élevé le plus haut : à 7,500 mètres d'altitude.

241. — **Exposition de 1900. — Concours de colombophilie. — Lâcher de huit mille pigeons voyageurs à Vincennes.**

242, 243, 244. — **Expédition de Chine. — Vue de Canton; Débarquement de marins français à Tien-Tsin; Artillerie japonaise en bataille.**

245, 246. — **Indiens du Parana.** — Le grand fleuve de l'Amérique du Sud, qui sépare le Brésil du Paraguay et le Paraguay de la République Argentine et termine dans l'estuaire du Rio de la Plata un cours de 4,700 kilomètres, a donné son nom à un Etat du Brésil dont la capitale est Curitiba. (Voir les articles de M. de Rancourt, *Fazendas et Estancias*, récemment parus dans *la Revue hebdomadaire*.)

Le directeur-gérant : P. Mainguet. PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie — 1533.

LE FRIQUET

I

La petite écuyère, les pieds rapprochés, les bras croisés, le visage sérieux à moitié disparu sous une broussaille blonde, sautait imperturbablement les banderoles et les cerceaux, indifférente — semblait-il — aux bravos autant qu'aux silences.

Elle passait l'obstacle d'un grand bond allongé de jeune animal souple et fort. Par elle, ce fastidieux exercice prenait vraiment belle allure ; ce saut banal avait l'incomparable grâce des choses facilement faites.

Incapables, d'ailleurs, de comprendre le charme de la petite écuyère, les baigneurs, éminemment bourgeois, de Saint-Séverin-sur-Mer lui préféraient Mlle Mariquita, premier sujet du *Grand Cirque américain Jacobson*. Cette plantureuse personne sautait, elle aussi, les banderoles et les cerceaux. Mais elle savait que l'on doit au public l'effort visible et aimable, et c'est les bras en guirlande et le sourire figé et triomphant qu'elle enlevait, avec une conscience très évidente de la difficulté vaincue, ses appas déjà lourds.

Tandis que les baigneurs attendaient avec ennui la fin du « numéro », le sculpteur Baugé dit à son voisin Hubert de Ganges :

— Elle est superbe, cette gamine-là !...

Le jeune homme répondit en souriant :

— Superbe, c'est beaucoup dire... mais elle est gentille...

— Mon pauv' vieux, à vivre avec les gens du monde, tu t'abrutis... tu perds le sens vrai des choses pour n'en plus connaître que le sens conventionnel... Gentille, cette enfant-là?... pour ceux qui ne savent pas lire entre les lignes, peut-être!...

— Je veux bien qu'elle soit superbe, moi!...

— Que tu le veuilles ou non, c'est kif kif... la petite est superbe tout bêtement...

— Elle est intéressante aussi...

— Tu la connais?...

— Comme maire... c'est comme maire seulement que je la connais... Elle a horreur de son métier, et elle ne supporte pas d'être malmenée par Jacobson, le directeur qui est, ainsi que te l'indiquent son visage et son nom, un abominable youtre...

— Eh bien?...

— Eh bien, à la suite d'une discussion plus violente que les autres, elle voulait quitter le cirque... ou plutôt son oncle voulait le lui faire quitter... ses parents sont morts, mais elle a un oncle... cette espèce de clown-palefrenier que tu vois là-bas en face de nous, et qui répond au surnom harmonieux de « Mafflu »... un brave homme, d'ailleurs!... il est venu me trouver...

— Qu'est-ce que tu pouvais à ça?...

— Je pouvais... il espérait du moins que je pouvais placer sa nièce dans quelque asile...

— Et tu ne peux pas?...

— Je ne peux pas, parce que je pars demain; sans quoi j'aurais essayé...

— Comment va ta mère?...

— Pas bien... ce climat la tue... il faut partir au plus vite...

Le visage jovial du sculpteur s'attrista.

— Mon pauv' bonhomme!... je vais me faire des cheveux quand je ne t'aurai plus pour me dérastaquouériser...

Et comme Ganges riait, il reprit, agacé :

— Ça te fait rire?... ah! on voit bien que tu ne vis pas là-dedans, toi!...

— Je n'y vis pas à cause de maman qui a horreur de ce monde-là... car, moi, ça ne me déplairait pas autrement...

— Que tu crois!... Ah! si tu les voyais de près, ces parvenus et ces juifs! — si, comme moi, tu en avais jusque-là...

Il éleva le bras, tirant une ligne imaginaire au-dessus de sa tête, et reprit :

— Je ne t'en suis pas moins reconnaissant de m'avoir procuré la décoration d'Hourville, tu sais bien?... c'est une aubaine inespérée, une fortune... Je leur ai demandé cent mille francs, aux Schlemmer... ils ont marchandé... mais tu m'avais recommandé de ne pas flancher et ils se sont décidés à abouler les patars... J'en ai pour un an de travail, au moins... je toucherai cinquante mille francs dans six mois... c'est magnifique!... sans compter que quand ils auront fichu le camp, vers le 1er janvier paraît-il, je serai tout à fait heureux...

Le sculpteur loucha sur un groupe très chic, séparé de lui par quelques chaises seulement, et conclut, l'air écœuré :

— Ah! les sales gens!...

Hubert rectifia :

— Lui... car elle, elle est charmante!...

— Charmante, charmante... n'exagérons rien... une femme qui a épousé Schlemmer ne peut pas être charmante...

— Elle n'avait pas le sou... et non seulement elle, mais toute sa famille...

— Oui... oui... je sais!... je la connais, la famille!... c'est-à-dire le frère... un joli coco qui ronge tant qu'il peut l'os à moelle...

— C'est Schlemmer que tu appelles l'os à moelle?... ben, il faut avoir du courage pour le ronger, celui-là!...

— Ces gens-là ont tous les courages...

— Tu ne les aimes pas?...

— Depuis que je les vois de près?... Ah! non!... ce qu'ils me dégoûtent, tes gens chics!...

— Pourquoi «mes» gens chics?... je ne vais même pas chez eux!...

— Parce que ta mère ne veut pas les voir... sans ça tu y serais tout le temps fourré... tu viens de le dire toi-même... C'est une femme admirable, ta mère!...

Hugues de Ganges dit en riant :

— Parce qu'elle m'empêche de voir les Schlemmer?...

— Parce que c'est une âme exquise, un esprit charmant et un caractère comme on n'en fait plus... une vraie Française!... Oh! je vois bien!... ça te fait rire?... le genre, à cette heure, c'est d'être des cosmopolites... tous les efforts tendent vers ce but idiot... oui, idiot...

— Ne te fâche pas!...

— Si... je me fâche quand je vois gaspiller et amoindrir les qualités et les traditions de la vieille France par ceux-là même qui en devraient avoir la garde...

— Mon pauvre Pierre, je ne peux pas empêcher que le pays ne soit aux mains des Schlemmer et Cie...

— Entre leurs mains, soit!... mais pas à leurs genoux...

— Eh, eh!... il serait assez tentant d'être aux genoux de Mme Schlemmer... il est vrai qu'elle n'est pas de l'espèce...

— Pas de l'espèce?... Allons donc!... elle en est plus que quiconque, puisqu'elle en est volontairement!...

Un paquet de tulle blanc voltigea, séparant les têtes rapprochées d'Hubert et de Baugé qui murmura en riant :

— Patatras!!!...

La petite écuyère, en sautant une banderole, avait manqué le large dos du cheval sur lequel elle travaillait à nu et, tombant sur le rebord de velours rouge qui entourait la piste, elle venait de rebondir dans les bras du sculpteur.

D'une jolie voix grave, elle demanda :

— J' vous ai pas fait mal, m'sieu?...

Il secoua la tête. Alors elle se mit à courir pour rattraper son cheval qu'on venait d'arrêter. Et comme un écuyer, attribuant à un changement d'allure la chute de la petite fille, secouait la bride du gros cheval blanc, elle s'écria, la voix soudain durcie :

— C'est d' ma faute!... laissez Charlemagne tranquille!... j' vous défends de l' brutaliser...

L'écuyer, un petit juif luisant de graisse, leva la tête et demanda, menaçant :

— Tu défends... tu défends... et à moi?... Ah! elle est raide, celle-là!...

— Oh! pardon, — fit l'enfant, ahurie, — je n' voyais pas qu' c'était vous, m' sieu Jacobson, sans ça...

Son visage sérieux s'égayait à la vue de la colère du petit homme gras et de la consternation du personnel, habitué à trembler devant le directeur.

Elle sauta sur le cheval blanc, tandis que le petit juif disait :

— Et tâche de filer droit... tu travailles comme un pied, ce soir!...

— J' suis fatiguée... — répondit sèchement la petite, sans baisser la voix. — Vous m'esquintez trop!... j'ai les jambes en coton!...

— Vas-tu te taire et marcher?... — cria M. Jacobson exaspéré.

L'écuyère recommença à tourner dans le cirque. L'expression rieuse et gamine de tout à l'heure s'était effacée. L'enfant traversait les cerceaux et passait les banderoles avec son même air de petite idole, ses mêmes bonds souples et forts. Au bout de deux tours, elle arrêta le cheval et sauta à terre, sans paraître entendre le directeur qui lui criait de continuer ; salua légèrement, sans sourires ni guirlandes, et disparut. Puis, comme quelques bravos bienveillants la rappelaient, elle revint en courant du fond de l'écurie et, s'arrêtant court, fit un magistral saut périlleux.

A un instant d'étonnement et d'hésitation, succéda un enthousiasme extrême. Trois fois le public, d'abord dérouté par ce salut bizarre, rappela la petite écuyère, trois fois elle le remercia d'un nouveau saut périlleux.

De l'éventail, Mme Schlemmer appela Baugé.

Il s'en fut à regret s'asseoir derrière la jeune femme, qui demanda :

— On m'assure que M. de Ganges connaît cette petite... est-ce vrai?...

Toujours méfiant, le sculpteur répondit évasivement :

— Il la connaît... sans la connaître...

— Comment ça?...

— Je crois que cette enfant a eu recours à son autorité de maire pour trancher un différend avec son directeur... elle veut quitter le cirque et il s'y oppose...

Le petit de Barfleur, un des invités des Schlemmer en déplacement à Hourville, dit en montrant un grand bonhomme qui s'approchait d'Hubert de Ganges :

— Ça n'est pas un métier d'être maire!... Voilà le garde champêtre qui vient encore le déranger, ce pauvre Hubert!...

Mme Schlemmer se retourna brusquement.

— Tiens... — fit-elle d'un ton surpris, — vous êtes lié avec M. de Ganges?...

— Très lié... nous avons fait nos études ensemble

et depuis nous ne nous sommes jamais perdus de vue...

— Pourquoi n'avez-vous pas dit ça?... nous aurions invité M. de Ganges à venir à Hourville pendant que vous y êtes?...

Le petit Barfleur répondit avec un peu d'embarras :

— Ganges ne sort pas du tout!... c'est un ours... un véritable ours...

A lui aussi, Hubert avait raconté que sa mère ne voulait pas fréquenter les voisins d'Hourville, et cette confidence le gênait.

La vicomtesse de Ganges était — comme disait le petit Barfleur — pourrie de préjugés. Si elle admettait sans conteste les parvenus de l'intelligence, jamais elle n'avait voulu entendre parler des parvenus de l'argent. Nullement fière avec les gens du peuple, elle était, avec les gens d'argent, d'une impertinence infinie. Quand elle avait su que cette jolie Yseult d'Hourville, avec ses airs de princesse de légende, ses traits purs et son corps svelte aux contours de rêve, épousait le banquier Nephtali Schlemmer, elle s'était récriée sans plus contre ce répugnant mariage. Mais lorsque, quinze ans plus tard, elle avait appris que, rachetant le domaine d'Hourville depuis longtemps sorti de la famille, les Schlemmer allaient devenir ses voisins, elle s'était abandonnée à un de ces accès d'indignation véhémente qui surprenaient toujours son fils.

Très différent d'elle, Hubert, un peu par raisonnement et beaucoup par déférence, se conformait en apparence aux principes de sa mère, mais il était en réalité doué de toutes les qualités négatives qui caractérisent la génération actuelle.

Sans convictions, sans haines, sans passions, il avait une certaine intelligence, se croyait des idées, et s'imposait une attitude. Il trouvait singulier ce refus de se plier aux exigences, aux goûts et aux tolérances du

jour. Il retardait dans la vie, mais contre son gré et profondément persuadé qu'il faut avant tout être de son temps.

Vivant dans un intérieur où l'on avait à dépenser par an quatre-vingt mille francs, où tout était d'une élégance sobre et de belle allure, il eût adoré le grand luxe des énormes revenus. Il raffolait des broderies, des chatoiements, des « chiffonneries » Liberty. Il jugeait qu'une femme devait être exquise lorsqu'elle avait des dessous exorbitants.

C'était un joli garçon, solide, bien pris, élégant, distingué et qui s'habillait à merveille. Il avait le teint frais, la bouche gourmande et les yeux câlins.

Mme Schlemmer le regardait furtivement. Elle dit, répondant au petit Barfleur :

— Il n'a pas l'air d'un ours, pourtant !...

Le garde champêtre parlait toujours, faisant de grands gestes. A la fin, Hubert se leva et, l'air impatienté, traversa rapidement la piste.

— Oh ! oh ! — dit Baugé, — l'autorité se déplace... il doit y avoir quelque accident aux écuries...

— Un accident... — cria joyeusement Mme de Vertancourt, une invitée elle aussi des Schlemmer. — Allons voir ça !... on peut traverser, puisque c'est l'entr'acte...

C'était une petite femme agile et souple comme un chat. Se glissant à travers les chaises, elle enjamba le rebord de velours rouge et sauta dans la piste. Derrière elle tout le groupe des invités sauta.

Seule, Mme Schlemmer hésita un instant. Elle détestait les mouvements excessifs ou les efforts quelconques qui dérangeaient l'harmonie de sa beauté.

Cette jolie femme, avec ses traits parfaitement réguliers, son teint laiteux et sa longue taille pleine et droite, faisait songer à un grand lys. Ses magnifiques cheveux noirs ondulaient en vagues soyeuses sous un

chapeau couvert de roses naturelles. Une robe de drap blanc plaquait sur son corps merveilleux.

M. de Vertancourt, qui avait fait déjà quelques pas dans la piste, revint vers elle en demandant :

— Vous ne venez pas?... c'est peut-être drôle...

— Drôle, un accident?... vous êtes macabre!... — fit d'un ton bourru le sculpteur qui n'avait pas bougé de sa chaise.

Vertancourt restait la main tendue, engageant Mme Schlemmer à descendre dans la piste. Il répéta :

— Vous ne venez pas?...

— Non, — dit-elle, — je reste ici avec M. Baugé...

Elle allait se rasseoir lorsque son frère, Hector d'Hourville, et le petit Barfleur, sortant des écuries, traversèrent le cirque en criant :

— Arrivez bien vite... il y a une scène de famille!... c'est drôle comme tout!... Ganges est là qui sert d'arbitre...

Et Barfleur déclara :

— C'est roulant!...

Alors la jeune femme se décida et, s'appuyant sur les mains qui se tendaient vers elle, descendit dans la piste avec une certaine lourdeur.

Baugé suivit avec M. de Vertancourt et dit :

— Elle est un tantinet serrée, notre belle hôtesse!...

Moins clairvoyant, Vertancourt répliqua :

— A quoi voyez-vous ça?...

— Oh! à des signes très visibles à l'œil nu... regardez comme elle marche!... Une femme ainsi bâtie devrait marcher comme un grand fauve... au lieu de ça, elle file à tout petits pas courts et ridicules... on sent les hanches tellement prises dans le corset qu'elles ne jouent pas librement... et c'est bien dommage!...

Beaucoup de spectateurs avaient couru aux écuries en entendant le bruit d'une dispute. Quand Mme Schlemmer y arriva, un mur de dos obstruait l'en-

trée. Avec peine elle parvint à se faufiler tout en questionnant pour connaître la cause de ce tumulte. Un écuyer lui répondit très bas, à la fois craintif et ravi :

— C'est l' Friquet qui engueule l' patron...

Comme elle ne voyait rien encore, la jeune femme demanda :

— Qu'est-ce que c'est que le Friquet?...

— C'est la gosse que vous v'nez d' voir travailler... Nous autres, les artistes, nous disons l' Friquet... mais on doit dire mad'moiselle Friquette, pac' que ça fait mieux pour l'affiche...

Dans un cercle resté libre au milieu de la foule, Mme Schlemmer aperçut Hubert de Ganges, le directeur du cirque, et la petite écuyère.

Très pâle, les lèvres tremblantes, les yeux brillants, mais l'attitude calme, l'enfant disait de cette voix grave qui contrastait si singulièrement avec son langage et son accent :

— Non!... c'est fini!... j'en ai soupé, d' vot' fiole!... j' vous avais prévenu!...

Le gros petit homme répondait en fausset :

— Quelle ingratitude!... une va-nu-pieds que j'ai nourrie depuis treize ans... à qui j'ai tout appris...

— Vous?... Oh! là là!... comment donc qu' vous auriez fait pour m'apprendre quequ' chose?... c'est l' Mafflu qui m'a dressée... et vous l' savez bien... c'est lui qui m'a nourrie, aussi, car si j'avais eu que c' que vous m' donniez à tortiller... Ah! ben non!... vrai!... vous êtes pas youtre à moitié, m'sieu Jacobson!...

Le Mafflu, qui était en train de changer de costume et qu'on était allé prévenir, accourait. Il demanda, effaré :

— Qu'est-ce qu'y a?... qu'est-ce qu'y a encore?...

Puis, voyant la pâleur et le tremblement de la petite, il supplia :

— Calme-toi, mon Friquet, j' t'en prie, calme-toi...

L'enfant répondit, résolue :

— Non... cette fois-ci, ça y est!... j' me tire des pattes!... Si y m'avait pas attrapée quand j' suis tombée, j'aurais core rien dit!... mais il a osé m' chiner!... fatiguée comme j' suis!... dix heures que j'ai travaillé aujourd'hui!... dix heures!... sans compter l' soir!...

— Menteuse!... — fit M. Jacobson, très ennuyé.

— Et c'est pas c' que j'ai pioncé qui m'a beaucoup r'posée, sûr!... Hier à minuit j'étais pas couchée!... à six heures c' matin j' pansais mes chevaux, mes cinq!... à dix heures j'avais pas fini... à onze heures j'ai lavé une voiture!... à une heure j'ai eu l' dressage des deux arabes jusqu'à quatre heures... et d' quatre à sept heures j'ai fait les brides et collé l' papier des cerceaux!... et pis faudrait core être fraîche pour l' soir!... Ah! zut!...

Le directeur voulait parler, elle le coupa brusquement :

— Et pas un radis pour tout ça!... Si au moins j'avais des costumes propres!... mais non!... des jupes fripées qu' c'est à pleurer... des maillots que j' passe au travers...

Elle allongea sa jambe musclée et montra les nombreux trous du maillot trop rouge et reprisé.

M. Jacobson déclara, s'adressant au vicomte :

— Il n'y a pas un mot de vérité, monsieur le Maire, dans tout ce que raconte cette petite malheureuse... D'ailleurs, quoi qu'elle fasse, mon devoir est de ne pas l'abandonner ici... vous avez dit vous-même à son oncle que les religieuses ne pouvaient pas la prendre... elle serait sans asile... mon devoir est de la garder...

La petite écuyère courut à Hubert et supplia, angoissée :

— Otez-moi d'avec lui, m'sieu!... y a qu' vous qui l' pouvez!... l' champêtre n' sait pas s'y prendre... y s' noie dans des riens... Dites, m'sieu?... prenez-moi à

vot' service?... Vous verrez si j' sais soigner les ch'vaux!... qu' pour un pansage, une toilette et tout, j'en crains pas!... y en a pas un qui peut faire la pige avec l' Friquet... Essayez, m'sieu... j' vous en prie, essayez de m' prendre à vot' service?...

Hubert se tourna vers le Mafflu.

— Etes-vous toujours dans les mêmes intentions au sujet de votre nièce?... Si oui, je vais l'emmener...

Très ému, le pauvre homme répondit avec embarras :

— Oui, monsieur le Maire...

La petite écuyère sauta au cou du saltimbanque et dit, en couvrant de baisers sonores les lunes et les croissants qui ornaient son gros visage enfariné :

— Mon bon Mafflu!... mon bon Mafflu!...

Et tout bas, elle bafouilla en pleurant doucement :

— Va falloir nous quitter, mon pauv' vieux!... à moins que m'sieu Jacobson ne t' renvoie...

Le clown fit une grimace navrée.

— Me renvoyer?... Ah! ouiche!... y sait bien qu'y n'en r'trouv'rait pas un aut' comm' moi... Me renvoyer?... Ah! misère!...

Dans le cirque, le public trépignait, trouvant que l'entr'acte se prolongeait vraiment trop. Le directeur dut rentrer dans la piste et, la chambrière à la main, présenter en liberté le cheval *Mustapha*, qui jouait à cache-cache et à saute-mouton et portait en équilibre sur son nez des œufs durs. Derrière le directeur, les écuyers rentraient aussi. Il ne resta plus dans l'écurie que le Mafflu, Hubert et la petite fille qui, l'air sérieux, dit au clown :

— Puisqu'y m' prend, faut lui dire la vraie vérité, s' pas?...

— Oh!... — fit le Mafflu avec indifférence, — c'est pas important!... mais enfin, voilà, monsieur l' Maire, faut que j' vous dise la vérité, puisqu'elle veut...

— Quelle vérité?...

— Ben, c'est qu' Friquette est pas ma nièce...

— Qui est-elle donc?...

— Ça, j'ignore... vu que j' l'ai trouvée v'là d' ça treize ans, un beau matin sus l' coup d' cinq heures et sus la grand'route...

— Où ça?...

— Sus la route d'Epinay... J'avais d'mandé un congé d' huit jours pour aller voir mon frère et ma belle-sœur qu' étaient malades et qui v'naient d' me passer dans les mains... et j' m'en allais sus mes pattes — vu qu' j'avais pus un rond — r'joindre l' cirque qu' était à la fête d' Neuilly... quand v'là qu' tout à coup, j' vois un môme qui dormait par terre au bord du trottoir d' la route... l' avait un quignon d' pain à moitié mangé dans la main, si bien qu' les friquets étaient montés d'ssus pour picorer... que j' les ai fait envoler en ramassant la gosse... Elle s'est éveillée et m'a r'gardé si drôl'ment en tournant sa p'tite tête, avec des p'tits pistolets d'yeux si brillants, qu'on aurait dit un friquet comme ceux qui v'naient d' s'en aller de d'ssus elle... Pis elle m'a pris par le cou et elle s'est rendormie sus moi... C'était fini!... j' l'aurais pus lâchée d'un cran!... j' l'ai montrée à une sage-femme qui m'a dit qu'elle pouvait avoir dans les quinze mois, dix-huit au plus... Alors, j' l'ai ramenée au cirque et j'ai dit à M. Jacobson que c'était la fille d' mon frère qu' était mort et que j'y avais promis d' la garder... A cinq ans on la faisait travailler dans l' cirque et elle gagnait d'jà sa nourriture... Ah! elle est pas feignante, allez, m'sieu l' Maire!... pas ignorante non plus!... j' l'ai fait éduquer du mieux qu' j'ai pu partout où qu' nous passions... j'avais d' quoi...

Et il conclut avec un orgueil comique :

— J' gagne deux cent cinquante francs par mois, sans avoir l'air!...

— Eh bien, voilà qui est convenu, — dit Ganges,

qui fit un mouvement pour rentrer dans le cirque, — demain matin vous m'amènerez votre nièce...

La mine heureuse de l'enfant s'assombrit et elle murmura, chagrine :

— Seul'ment d'main?... S'y va falloir que j' couche ici, après c't' histoire-là, ben j' vais en avoir, d' l'agrément!...

Hubert réfléchit et s'adressant au Mafflu :

— Soit, je l'emmènerai tout à l'heure...

Les yeux de la petite brillèrent. Elle s'élança vers le vicomte, saisit sa main, la couvrit de baisers fous et la laissa brusquement retomber, en disant avec une admiration ahurie :

— Ben, c' que vous êtes bon, vous!... c'est rien de l' dire!...

Quand il revint à sa place, Hubert fut rejoint par son ami Baugé que la châtelaine d'Hourville et ses invités envoyaient aux renseignements. On s'intéressait au Friquet, on voulait savoir ce qu'elle allait devenir. Quand le vicomte eut raconté qu'il emmenait la petite le soir même, Baugé demanda :

— Et qu'est-ce que tu vas en faire?...

— Ce soir, je n'en suis pas en peine... je vais l'installer dans une chambre et elle dormira... mais demain... où diable vais-je la mettre?... je pars de très bonne heure... comment la caser?...

Et il ajouta en riant :

— Tiens!... au lieu de s'inquiéter, par pose, de cette petite, Mme Schlemmer ferait mieux de s'en charger... ce serait une bonne action et ça me rendrait un fier service... Allons, bonsoir!...

— Comment, tu t'en vas déjà?...

— Oui... il faut que je me lève demain à une heure impossible... je vais chercher le Friquet et je file...

— Tu ne veux pas que je parle à Mme Schlemmer?...

— De quoi?...

— Eh bien, mais... du Friquet?...

— Jamais de la vie!... elle ne ferait rien et j'aurais l'air de lui avoir demandé quelque chose!... C'est là que maman m'attraperait!... et, cette fois, elle n'aurait pas tort!...

Contre la porte de l'écurie, la petite écuyère attendait celui qu'elle appelait déjà son « nouveau patron ». Obligé d'aider et de figurer sans cesse, le Mafflu n'avait pas pu rester avec sa nièce jusqu'à la fin. L'enfant et le clown s'étaient fait de tendres adieux, se promettant de s'écrire et de se revoir, et déjà les larmes de la petite se séchaient sur ses joues roses.

Hugues demanda :

— Vous êtes décidée?... vous n'avez pas de regrets?...

Elle secoua doucement la tête.

— Très décidée... Des r'grets, oui, j'en ai!... je r'grette l' Mafflu et Charlemagne... Oh! ça, de tout mon cœur que j' les regrette!...

— Qu'est-ce que c'est que Charlemagne?...

— C'est l' gros ch'val blanc sus qui qu' j'ai travaillé... Quand j' serai pus là, j' suis sûre qu'y vont l' battre...

Ils étaient à présent dans le village. Le vicomte expliqua :

— Je demeure tout près d'ici... nous rentrons à pied... Vous n'êtes pas trop fatiguée?...

— J' suis fatiguée, mais pas trop...

Elle leva les yeux, regarda le ciel étoilé, puis les beaux arbres de l'avenue dans laquelle ils entraient, et dit :

— Qu' c'est beau, l' ciel!... et la campagne!... et tout!... J' vois pas souvent ça!...

— Où couchiez-vous?... dans le village ou dans les voitures?...

— Ni l'un ni l'autre... Dans les hôtels, y n'y a que l' patron qui couche, ou bien ceux qu' ont d' quoi... ainsi, mad'moiselle Mariquita couche à l'hôtel... mais c'est la nièce au patron...

— Comment est-elle, Mlle Mariquita?...

— L' est youpine!... vous l'avez pas vue travailler?...

— Si, mais il faut croire qu'elle n'a pas fait sur moi une profonde impression, car je ne me souviens pas du tout d'elle... Donc, nous disions que Mlle Mariquita couche à l'hôtel?...

— Oui... les aut's dans les voitures...

— Eh bien, et vous?...

— Moi, dans l'écurie... J' gardais avec l' Mafflu!... lui dans une écurie, moi dans l'aut'... et jamais l' est rien arrivé à mes ch'vaux... Où est-ce qu' j' vais coucher chez vous, dites, monsieur?...

— Mais... dans une chambre...

— Moi... dans une chambre!... mon Dieu! quel bonheur!... Alors, comme ça, vos domestiques, à vous, couchent dans des chambres?...

— Mais dame!...

— Vous verrez qu' vous serez content d' moi et qu' vous m' garderez...

— Pas pour l'instant... je pars demain...

— Vous partez?... — fit l'enfant consternée; — tant pis!... Et où c'est-y qu' vous allez m' mettre?...

— Je ne m'en doute pas...

— Oh!... — s'écria tout à coup la petite qui, au tournant de l'avenue, venait d'apercevoir le château, — oh! qu' c'est beau!... qu' c'est donc beau!... C'est ça, chez vous?...

Elle regardait les fossés profonds, la haute grille, la pelouse que la lune faisait de velours gris pâle, et les tourelles qui lançaient dans le ciel leurs pointes aiguës.

Et, au moment où Hugues agitait la chaîne de

l'énorme cloche, elle lui prit la main et l'appuya contre sa bouche fraîche, en répétant d'une voix que l'émotion faisait trembler :

— Oh! monsieur!... Oh! qu' vous êtes bon!...

Puis comme, au domestique qui venait ouvrir, Ganges demandait :

— Comment va Mme la vicomtesse?...

Elle s'écria, toute saisie :

— Tiens!... vous êtes marié?...

— Mais non, — fit-il en riant, — c'est ma mère qui habite avec moi...

Mme de Ganges ne dormait pas. Elle voulut voir «l'objet» rapporté par son fils.

La petite fille trouva charmante cette femme dont le visage encore jeune lui souriait dans une auréole de cheveux blancs, et l'air éveillé et sincère du Friquet plut à la vicomtesse.

— Ce nom lui va à merveille, — dit-elle à Hubert heureux de l'accueil fait à sa protégée; — c'est un vrai moineau franc, cette petite!... Allons... couche-la... demain nous verrons ce que nous en pourrons faire...

II

Le Friquet dormit comme un sabot et s'éveilla, ravie, dans une jolie chambre Louis XVI, avec du soleil plein les yeux et de la joie plein le cœur.

En extase devant les tentures pâlies, les meubles anciens, les parquets de marqueterie, elle répondit aux questions que lui posait Annette, la bonne qui avait élevé Hubert.

D'abord hostile à l'enfant ainsi ramenée à l'improviste, qu'elle appelait une «petite traînée», et pour qui elle avait en rechignant préparé une chambre « de

maître », la vieille Normande reconnaissait ce matin que la petite avait tout de même une bonne frimousse et des yeux tendres et confiants.

Elle demanda, bourrue, néanmoins :

— Avez-vous fait vot' prière, seulement?...

— J'ai fait la petite, — répondit paisiblement le Friquet, — celle de tout d' suite en m'éveillant... La grande c'est pour quand j' serai levée... pac' que la grande, j' la fais à genoux...

Un peu interloquée, la bonne femme reprit, sans quitter toutefois sa mine renfrognée et méfiante :

— Qui est-ce qui vous a appris à la dire, vot' prière?...

— C'est l' Mafflu! — dit Friquette qui, au souvenir de son compagnon, sentit des larmes remplir ses yeux.

Annette grimaça, faisant un effort pour comprendre, et demanda :

— Le quoi?...

— Le Mafflu... c'est mon oncle...

— En v'là un nom à coucher dehors!...

— C'est c' qui lui est arrivé souvent!... — murmura l'enfant dont le cœur se gonflait affreusement.

La vieille bonne eut des regrets quand elle vit le pauvre regard attristé qui se posait sur elle et reprit avec un peu plus de douceur :

— J' disais point ça pour vous fâcher, bié sûr!...

— Vous ne me fâchez pas, madame!... D'ailleurs, le Mafflu, c'est un surnom qu'on a donné comme ça à mon oncle... Y s'appelle Alain Gégo... il est Breton...

— Et vous?... comment vous appelez-vous?...

— Moi... le Friquet...

La petite aperçut l'air ahuri de la Normande; alors, elle expliqua :

— Mais je m'appelle aussi Marie...

— A la bonne heure!... Et qu'est-ce que c'est que vous allez manger à c' t' heure?...

— Mais rien, madame... jamais j' mange rien l' matin... J' mangerai à midi c' qu'on m' donnera... ordinairement c'est du pain, avec quequ'fois du fromage...

— Que ça?...

— Des fois d' la soupe... quand on a l' temps et d' quoi acheter c' qui faut...

— Alors, à c' matin, vous n'avez point faim?...

— Oh! mais si!...

Et elle conclut, en riant de toutes ses dents de petit loup :

— J'ai toujours faim, madame!...

Jamais, de sa vie déjà longue, la bonne femme ne s'était entendue appeler «madame». Dans sa jeunesse, elle était «Annette» pour tout le monde. En devenant vieille, elle était restée Annette au château et devenue «la mère Annette» au village. Ce mot de madame s'appliquant tardivement à elle la remplissait d'émotion et de fierté.

Elle se baissa néanmoins pour ramasser les petites bottines trouées qui gisaient à terre, et se disposait à prendre la mince robe déteinte posée sur une chaise au pied du lit, lorsque le Friquet étonnée demanda :

— Qu'est-c' que vous allez donc faire avec mes frusques?...

La vieille femme comprit vaguement la question et répondit, hargneuse :

— J' m'en vas faire vos chaussures et brosser vot' robe...

Le visage de l'enfant exprima une stupeur intense. Elle se dressa sur son lit :

— Vous, madame!... faire mes chaussures!... vous n' voudriez pas?...

— Que je l' veuille ou non, c'est tout comme... — fit la vieille en haussant les épaules.

D'un bond, le Friquet fut à terre. Elle enleva pres-

tement les vêtements qu'Annette avait placés sur son bras et dit, toute rose et suffoquée :

— Oh! madame!... mais c'est moi qui dois faire tous ces ménages-là!...

Une sonnette retentit, et la vieille bonne s'écria :

— V'là Mme la vicomtesse qui m' sonne!... Dépêchez-vous d' vous habiller... pac' que, vous savez?... on part à c' matin...

— Oui... je sais!... — fit l'enfant soudain attristée, — m'sieu l' maire m' l'a dit hier...

Et comme Annette s'en allait, elle la suivit, demandant inquiète :

— Madame?... dites?... est-ce que vous savez où c'est qu'on va me mettre?...

La Normande ne répondit pas et le Friquet, déconcertée, procéda rapidement à sa toilette. Elle osa à peine toucher à tous les beaux objets qu'elle apercevait pour la première fois. Après s'être ébrouée comme un petit poulain dans la jolie cuvette à fleurs roses, après avoir fait mousser sur son cou et sur ses bras hâlés le savon parfumé dont elle reniflait avec joie la fraîche odeur, elle brossa soigneusement la misérable robe trop étroite et trop courte qui lui écrasait la poitrine et lui découvrait les mollets.

Et en lissant du mieux qu'elle pouvait sa crinière dorée devant la grande glace, le Friquet, qui pour la première fois s'apercevait tout entière, eut envie de pleurer.

Elle pensa aux belles dames entrevues la veille au cirque, à leurs cheveux soyeux, à leur teint blanc, à leur taille fine, et elle trouva affreux sa peau ambrée et ses cheveux révoltés. Elle se dit — avec sa petite jugeotte saine et son sens très affiné des nuances — que ce qui pouvait paraître passable dans une écurie ou dans la piste d'un cirque, était carrément laid placé dans un cadre élégant.

Elle s'habilla sans hâte. Sa belle humeur du réveil était tombée tout à coup. Elle pensait au Mafflu, qui devait broyer du noir à cette heure, et à Charlemagne, qui n'aurait plus sa litière faite ni ses rations augmentées.

Tandis qu'elle rêvait aux amis abandonnés, on frappa doucement à sa porte. Et lorsqu'elle répondit d'une voix qui tremblait un peu : « Entrez ! » elle savait à n'en pas douter que c'était « m'sieu le maire » qui allait paraître.

C'était Hubert, en effet, qui venait chercher Friquette pour la conduire à sa mère.

En entrant dans la grande salle à manger où, toute prête à partir, son chapeau déjà mis, Mme de Ganges prenait du thé, la petite fille s'arrêta interdite, surprise de la beauté et du grand air de la Dame que la veille elle avait aperçue couchée et toute différente.

Hubert s'égaya fort de l'air de la petite. Il dit, riant de son embarras :

— Oh ! oh !... le Friquet intimidé !... voilà qui est nouveau, par exemple !...

Mme de Ganges attira près d'elle l'enfant déjà rassurée, et prenant dans ses belles mains blanches les petites mains brunes et dures, elle dit affectueusement :

— Ma petite enfant, pendant que nous allons être en voyage, les sœurs de l'école veulent bien consentir à se charger de vous... mon fils va vous conduire à elles... A notre retour, nous verrons à vous caser définitivement...

Le Friquet baissa ses cils touffus, voilant ses yeux où montaient des larmes de regret. Certes, les sœurs, comparées à M. Jacobson, c'était la tranquillité et le repos, mais ça n'était plus le rêve de la veille : être palefrenier au château.

La vicomtesse aperçut les coins de la petite bouche

qui se tendaient dans la volonté de ne pas pleurer et, compatissante, elle demanda :

— Ça ne vous va pas, cette combinaison ?...

Le Friquet se raidit et fit un effort terrible pour répondre d'une voix ferme, en relevant ses grands yeux déjà séchés :

— Si, madame !... Vous êtes très bonne !... j' vous remercie d' vous occuper d' moi...

Et même elle ajouta :

— Pendant qu' vous voyagerez, j' serai bien sage pour que m'sieu l' maire ne r'grette pas d' m'avoir prise...

En promettant d'être bien sage, elle entrevoyait la maison d'école, cette grande maison grise qu'elle connaissait bien et qui avait des airs de prison. La pensée d'être enfermée là, sans air, sans liberté, sans Charlemagne et sans le Mafflu, ramena dans son gosier serré un sanglot qu'elle étouffa bien vite.

— Voilà la voiture qui avance, — dit Mme de Ganges en écoutant un roulement qui montait du dehors ; — emmène-la vite, Hubert...

— Non !... — fit le vicomte qui se leva, — ce n'est pas la voiture ; ça ne vient pas des écuries et j'entends des grelots... c'est une poste...

Il s'était approché de la fenêtre. Il dit, l'air ahuri :

— Mais, Dieu me pardonne ! c'est les Schlemmer !... du moins, c'est Mme Schlemmer...

Mme de Ganges s'était levée aussi. Elle demanda, raide et hostile :

— Mme Schlémmer ?... qu'est-ce qu'elle veut ?...

— Nous allons le savoir... — fit Hubert, qui s'élança, tandis que sa mère le suivait d'un regard inquiet.

Et le Friquet, perspicace comme presque tous les êtres qui ont souffert, devina la méfiance, la résistance de la mère. Elle posa son regard franc sur la vicom-

tesse et dit avec simplicité, en personne qui comprend et s'intéresse :

— Elle vous botte pas, hein, cette dame-là ?...

C'était si drôle et imprévu et c'était en même temps si juste, que Mme de Ganges se mit à rire et riait encore quand Hubert rentra.

Il arrivait l'air gêné, hésitant, ayant évidemment à dire quelque chose et redoutant de parler. La gaieté de sa mère l'enhardit et il expliqua :

— C'est pour le Friquet qu'elle vient... elle offre de s'en charger absolument... Veux-tu la recevoir ?... il me semble difficile de dire non...

Mme de Ganges avait repris sa physionomie dure et fermée. Cependant elle répondit avec effort :

— C'est même impossible !... Fais-la entrer au salon... j'y vais...

Et comme Hubert s'échappait de nouveau, l'air heureux, elle murmura :

— Ah !... quand je ne serai plus là !...

Puis, poussant le Friquet devant elle, elle dit, redevenue majestueuse et tranquille :

— Allons, petite !... il y a du nouveau pour vous...

Debout au milieu du grand salon, refusant de s'asseoir dans la profonde bergère qu'Hubert avait approchée pour elle, Mme Schlemmer semblait attendre on ne savait quoi.

En voyant entrer la vicomtesse précédée du Friquet, le beau visage grave de la jeune femme se détendit dans un abandon heureux. Elle s'avança, aimable, remerciant Mme de Ganges qui comprit à son empressement un peu nerveux qu'elle avait dû craindre de n'être pas reçue.

Il était difficile de voir une plus jolie femme que Mme Schlemmer. Et la vicomtesse, qui depuis plus de quinze ans ne l'avait pas aperçue, la regardait avec ce

plaisir que la vue d'une chose absolument belle fait éprouver aux délicats.

La jeune fille qu'elle avait connue était une fraîche créature avec de grands yeux et une admirable chevelure noire qui prenait au soleil des tons de cuivre, mais dont l'ensemble effacé et discret n'attirait pas l'attention et ne retenait pas le regard.

La femme qu'elle examinait, charmée, avec une curiosité qui n'avait rien de choquant, était la beauté la plus parfaite que l'on pût voir.

Grande, souple en dépit de l'horrible corset à la mode que son corps superbe parvenait à plier, Mme Schlemmer — qui avait dépassé de quelques années la trentaine — conservait la fraîcheur duvetée et la bouche en cerise d'un enfant.

Et puis, son teint était si étonnamment éblouissant; ses yeux lumineux gardaient une telle expression de candeur; il se dégageait de toute sa personne un fluide frais si enveloppant, que ceux-là même qui — comme on dit — « la connaissent dans les coins, » lui pouvaient donner vingt-cinq ans.

Elle était ce matin-là vêtue d'une robe de piqué blanc toute simple et droite. Un petit canotier blanc couvrait ses cheveux fins et lourds. Ses mains fragiles se dessinaient sous le gant de Suède blanc, très large et qui plissait aux poignets.

Elle dit d'une voix un peu voilée mais harmonieuse quand même :

— Que vous êtes bonne, madame, d'avoir bien voulu vous déranger pour me recevoir à l'instant de votre départ!...

Et comme Mme de Ganges balbutiait un mot de politesse, elle reprit en souriant, un peu plus à l'aise qu'au début :

— Monsieur votre fils vous a sans doute expliqué le but de ma visite... M. Baugé m'a dit hier soir que,

partant aujourd'hui, M. de Ganges était très embarrassé de l'enfant qu'il vient de recueillir et qu'il n'avait pas le temps de caser... Alors, madame, je suis venue lui proposer de me charger de cette petite fille, si vous voulez bien me la confier ?...

Regardant le Friquet qui, dès son entrée, était allée se placer à côté d'Hubert et se serrait contre lui, elle ajouta en souriant :

— Et si elle veut venir avec moi ?...

La petite ne répondait pas. Le vicomte la secoua légèrement :

— Allons donc! petite sauvage!... vous ne remerciez pas madame ?...

— Si! — fit le Friquet en se détachant à regret, — si!... je r'mercie madame de tout mon cœur... mais qu'est-c' qu'elle fera d' moi, madame ?... je n' sais qu' soigner les chevaux et travailler d'sus, et alors j' vois pas trop...

Mme Schlemmer répondit en souriant :

— Ne vous inquiétez pas de ça... on vous apprendra autre chose... à coudre, à...

— Oh !... je sais coudre... je faisais mes costumes et ceux du Mafflu... et aussi mes robes...

Elle jeta un regard narquois sur sa piteuse robe trop étroite, élimée, révoltante à voir, et déclara drôlement :

— C'est pas une fameuse recommandation, ça, d'ailleurs !...

La petite fille plaisait à Mme Schlemmer. Elle demanda affectueusement :

— Alors, vous voulez bien venir avec moi... c'est décidé ?...

Le Friquet réfléchissait. Son gai visage s'était assombri. M. de Ganges s'impatienta :

— Voyons, Friquet, il faut répondre !...

L'enfant l'enveloppa d'un regard d'adoration et dit d'une voix que l'émotion enrouait un peu :

— Puisque je n' peux pas rester à vous servir comme j'aurais tant voulu, monsieur l' maire, j'accepte avec bien d' la reconnaissance d'aller chez madame... mais j' vais lui demander c' que j' vous aurais demandé, à vous aussi, si vous m'aviez gardée... c'est...

Elle s'arrêtait hésitante. Mme Schlemmer répéta, souriant avec bonté :

— C'est ?...

— Ben, c'est des barres, ou un trapèze... enfin l' moyen d' pas oublier c' que j' sais... Madame pourrait, des fois, n' plus vouloir d' moi... et alors qu'est-ce que j' deviendrais si j' savais plus mon métier ?...

— Vous aurez des barres, un trapèze, tout ce que vous voudrez...

La vicomtesse intervint :

— Ne vaudrait-il pas mieux, au contraire, abandonner complètement ce métier que vous n'aimez pas ?...

— Ah ! pour ça, non !... j' l'aime pas !... — fit la petite avec conviction ; — mais c'est égal, j' veux pas l' lâcher !...

— Pourquoi ?... — demanda Hubert.

Le Friquet hésita un instant, rougit, et répondit, tandis que ses yeux tendres et pleins de larmes se posaient sur M. de Ganges :

— Pac' que j' suis sûre qu'y faudra que j' le r'prenne un jour ou l'autre...

La vicomtesse — à qui le cirque et les saltimbanques apparaissaient comme peu recommandables — voulut insister pour que la petite fille renonçât formellement à ce passé fâcheux. Elle dit :

— Mais c'est de l'enfantillage !...

— C'est possible !... — fit le Friquet têtue, — mais j' veux rester en état d' gagner ma vie comme avant...

— Je suis sûre — affirma encore Mme de Ganges — que mon fils ne se serait pas prêté à ce caprice...

La petite regarda Hubert et déclara, résolue :

— J' ferai c' qu'y voudra...

— Moi... — dit le jeune homme, — je trouve que Friquette a raison de vouloir au besoin se suffire, et puisque Mme Schlemmer veut bien consentir à lui accorder ce qu'elle demande, je l'engage à en profiter...

Il regarda la jeune femme et, les yeux brillants, le sourire joyeux, il conclut :

— Et je me permets de joindre mes remerciements aux siens, voilà tout!...

L'air extasié de son fils avait frappé Mme de Ganges aussi bien que le Friquet.

Quant à Mme Schlemmer, elle rougit violemment en répondant :

— Vous ne me devez aucuns remerciements, monsieur... je suis enchantée de faire plaisir à cette enfant...

— Et à moi... — murmura Hubert, en attachant sur la jeune femme des yeux caressants, — à moi aussi vous me faites plaisir!...

Sans répondre, Mme Schlemmer s'inclina devant la vicomtesse en s'excusant encore de l'avoir dérangée à cette heure matinale et au moment de son départ. Puis, se tournant vers le Friquet :

— Je vous emmène, Friquette?...

D'un joli mouvement, la petite fille posa sa bouche sur la belle main que Mme de Ganges lui tendait, puis elle sortit, suivant Hubert et Mme Schlemmer.

La vicomtesse, de la fenêtre, regarda son fils mettre en voiture la petite écuyère et sa nouvelle protectrice.

La jeune femme prit les guides, fit monter le Friquet à côté d'elle et la voiture fila sur le gravier qui criait.

Lorsque Hubert revint, son visage exprimait une sorte de joie. Il demanda :

— Eh bien, maman?...

— Eh bien, — dit la vicomtesse, qui savait parfaitement qu'elle ne répondait pas à la pensée de son fils,

— il est très heureux que les choses se soient arrangées de la sorte... Cette petite était difficile à caser aussi vite et aussi bien...

— Elle est charmante!...

— Elle est gentille... et je lui crois une bonne petite nature très droite et franche...

— De qui parlez-vous?...

— Mais... de Friquette...

— Ah!... moi, je parlais de Mme Schlemmer!...

— Je le pense bien!... — se dit Mme de Ganges, qui reprit :

— Elle est très jolie!...

— Et pas seulement jolie, mais elle a un chic... une élégance, une race, une branche!... et avec ça, bonne, dévouée...

— Dévouée?... comme tu y vas!...

— Comment, vous ne trouvez pas que cette façon de se charger du Friquet...

— Non... je ne trouve pas que ce fait de se charger — quand on a un million de rentes — d'un enfant, soit une preuve de «dévouement»!... Pour moi, le dévouement, c'est autre chose...

Un domestique annonça que la voiture était avancée.

Hubert dit avec ennui :

— Eh! c'est vrai!... nous partons!...

Tandis qu'à part elle sa mère pensait :

— Heureusement!... sans ça...

GYP.

(*A suivre.*)

LA POLITIQUE ORIENTALE
DE NAPOLÉON

L'AMBASSADE DE FRANCE A CONSTANTINOPLE

(1803 — 1805)

(*Suite*)

Les Anglais n'avaient pas quitté l'Egypte sans esprit de retour. Quand, de délai en délai, il leur faut l'abandonner, on les voit soudoyant et soutenant la révolte des beys contre la Porte, y entretenir l'anarchie pour se conserver un moyen d'intervention; ils retiennent à Malte la plupart de leurs divisions; ils s'installent dans l'île comme pour n'en plus sortir.

La France ne doit en aucun temps admettre de plein gré l'occupation de la vallée du Nil par la Grande-Bretagne. « Ce beau pays » nous est promis; Leibniz nous l'accorde. Les premiers, nos hommes d'Etat ont rêvé de le « faire refleurir ». Généreusement, à la française, d'Argenson propose de « creuser un canal de la mer du Levant à la mer Rouge, qui serait en commun à tout le monde ». Dans son admirable mémoire sur la question d'Orient, Saint-Prest examinait « l'alternative de préserver par des secours efficaces l'Empire ottoman, incapable de se défendre par lui-même, ou de le laisser tomber en s'appropriant les débris le plus à la convenance de la France, donnant dans ce cas la préférence

à l'Egypte, à cause de sa fertilité, de la facilité à la conquérir et ensuite à la défendre, finalement à cause de la courte communication aux Indes par la mer Rouge dont elle a la clef». «Un seul objet est digne de l'ambition de la France, la possession de l'Egypte.» Choiseul ne s'en tient pas à l'aphorisme; il commence à le réaliser par la conquête de la Corse; s'il désire cette île et la prend, c'est comme étape vers l'Afrique des Ptolémées. Catherine et Joseph II n'auraient pas été contraires à cette extension de notre domaine colonial. «L'Egypte, lit-on dans un mémoire de 1783, est à notre portée... Ce beau royaume est la proie perpétuelle du désordre et de l'anarchie. Il est si fécond; il est si bien situé pour le commerce que, quoique sans gouvernement, la population y est assez considérable. La nature a donné à la position du Caire un tel avantage qu'il peut devenir la capitale et le centre du monde... L'Europe en est voisine. La Méditerranée lui ouvre la route de l'Amérique. Par la mer Rouge il touche à l'Asie; les autres puissances sont obligées de doubler l'Afrique... La conquête de l'Egypte serait très facile. Il ne faudrait que se présenter. Vingt vaisseaux de ligne suffiraient pour faire face à l'armée navale turque. Moins de dix mille hommes mettraient en fuite la cavalerie des beys. La jalousie qui règne entre eux les empêcherait de se réunir (1).» Assez longtemps l'Angleterre ne se vit

(1) Dans ce document anonyme qui compte parmi les plus intéressants conservés sur ce sujet au ministère des affaires étrangères, on envisage l'ouverture d'une communication entre la Méditerranée et la mer Rouge. « Je pourrais ajouter, continue l'auteur, à la puissance et à la vraie considération que donnerait à la France la possession de l'Égypte, l'avantage de procurer tous les moyens pour fouiller enfin l'Afrique, cette partie du monde inconnue aux Anciens et aux Modernes. » Hélas! ce n'est pas d'Égypte que sont partis nos efforts pour la pénétration de l'Afrique. La plus incohérente et la plus détestable de toutes les politiques nous a enfin obligés à traverser tout le continent noir pour arriver sur le haut Nil. Encore la poignée de héros qui réalisa ce plan à travers des difficultés

pas d'intérêts très considérables de ce côté. Même, en 1799, le traité qu'elle arrache à la pusillanimité du gouvernement ottoman ne lui accorde aucun avantage commercial : elle n'en a donc pas eu grand souci. Si, à l'acte principal, lord Elgin fait un peu plus tard ajouter cette clause additionnelle que « l'armée anglaise n'évacuera l'Egypte qu'après y avoir rétabli la tranquillité et satisfait tous les propriétaires », c'est moins peut-être par une claire vue d'avenir et pour se ménager un établissement à perpétuelle demeure que pour s'assurer l'obéissance du Sultan. Bonaparte n'avait pas été seul à solliciter l'ambition du Directoire vers le Nil. Il ne se passait point de jour que des mémoires sur cet objet ne parvinssent de toutes mains au ministère des relations extérieures ; des cartons en étaient remplis (1). De tous ces projets, celui de M. Magallon, consul général de France à Alexandrie, était le mieux étudié (2) ; l'auteur

inouïes vit-elle sa vaillance et sa science inutiles à la patrie par la faiblesse intellectuelle et morale de ceux à qui, — alors, — il appartenait de leur donner des ordres.

(1) Il faut signaler entre autres ceux de M. Félix, ancien officier dans Royal-Penthièvre, entré ensuite dans la diplomatie et qui se montre très chaud pour l'indépendance grecque.

(2) Sur le curieux personnage que fut Magallon, j'ai trouvé aux archives des Affaires étrangères une notice biographique dont l'écriture est de M. Boulouvard, chef, sous le Directoire, de la deuxième division du ministère ; elle a sa place ici : « Ce citoyen réside en Égypte depuis trente-six ans. Doué d'un jugement sain et d'un esprit observateur, il connaît à fond cette contrée et tous ses rapports avec trois parties du globe. Sa correspondance est pleine de choses les plus instructives à cet égard. Outre les localités, il sait la langue et la parle avec autant de facilité que le français même. Mais ce qu'il y a de plus précieux en lui, ce sont ses liaisons avec tous les principaux habitants de l'Égypte. Il connaît leurs dispositions et leurs affections. Il a appris à distinguer ceux qui ont de l'amitié ou de l'aversion pour nous et par conséquent ceux dont nous devons nous méfier. Il est familier avec leurs mœurs, leurs préjugés. Il n'ignore pas jusqu'à quel point on peut se hasarder sans les blesser. Ce point est essentiel pour le principe d'un éta-

y indique deux solutiosn : la République peut s'enrichir de l'Egypte soit par une annexion, soit par une méthode moins directe qui est proprement celle du protectorat et qui eût consisté, après avoir détruit l'autorité des beys, à rétablir *nominalement* celle de la Porte. Les légistes, qui continuaient dans la Révolution l'œuvre commencée par leurs devanciers dans la monarchie, n'avaient pas négligé ces suggestions. La fortune contraire ou « la nécessité » des frontières naturelles les en avaient, pendant un temps, détournés (1). Delacroix, qui dirigea en l'an IV les affaires étrangères, avait jugé ces « idées grandes et sages ». Seulement « il faut, à son avis, en remettre l'exécution ». « Je n'y renonce pas, proteste-t-il, car cette contrée fixe mon attention d'une manière particulière. Je sens le degré d'utilité dont elle peut être pour la République. » Un peu plus tard, Talleyrand

blissement dans un pays si différent du nôtre. — Magallon jouit, parmi les Égyptiens, d'une haute réputation de probité et de loyauté. Sa présence dans l'expédition les rassurera plus que toutes les promesses qui pourraient être faites par des hommes puissants qu'ils ne connaîtraient pas. Son crédit est tel dans cette contrée que sur sa signature on trouverait les sommes les plus importantes. Son importance n'est pas bornée par l'Éygpte ; elle s'étend même chez le schérif de la Mecque et les grands de l'Arabie sur la mer Rouge. — Enfin je regarde Magallon comme pouvant être aussi utile en Égypte qu'aurait été Dupleix dans l'Inde, si les plans de celui-ci avaient été suivis. — Magallon n'était encore qu'un simple négociant au Caire que notre ancien gouvernement lui donnait une grande part dans sa confiance. En 1785, on conçut le projet du commerce de l'Inde par la mer Rouge. Le citoyen Truguet fut envoyé en Égypte pour négocier à cet effet avec les beys et les cheiks. Eh bien, la cour enjoignait à son agent de se concerter avec ce négociant et de ne rien faire que de son agrément. Tous nos agents qui passaient dans l'Inde par Suez, quoique porteurs de lettres de créance du roi de France, avaient, afin de n'être pas inquiétés sur les côtes d'Arabie, la précaution de prendre des lettres de recommandation et de crédit de Magallon. » (AFFAIRES ÉTRANGÈRES, *Turquie*, t. 198.)

(1) Albert SOREL : *L'Europe et la Révolution française,* surtout dans ses admirables tomes III et IV.

dissipait les objections: « Je sais tout ce que l'exécution de ces plans a de vaste; mais rien n'est impossible au Directoire. Je suis même tenté de regarder cette crise comme devant amener une paix solide en Europe, aux dépens de la Porte il est vrai, si elle a la faiblesse de s'unir aux Russes et aux Anglais contre nous. En effet, cette alliance monstrueuse entraînerait sa chute. Le Directoire exécutif, maître de l'Egypte et de la Grèce, pourrait dire aux Russes, aux Anglais et aux Autrichiens: « Partageons la Turquie européenne et déposons « les armes. » Ce partage serait bientôt fait et la Porte serait malgré elle reléguée au delà du Bosphore (1). » Sur la retraite des Turcs en Asie, Bonaparte était moins décidé que le ministre. A cette date il croit, — avec les vieilles chancelleries qui toutes élaborent des pactes sur cette succession future, — mais non d'ailleurs avec une égale certitude, à la décadence des Osmanlis; il l'acceptera sans trop de regrets, pourvu qu'aux opérations qui en doivent être les suites nous ne soyons pas frustrés. « L'empire turc s'écroule tous les jours. La possession des îles nous mettra à même de le *soutenir* autant que cela sera possible ou d'en prendre notre part... Le vaste empire ottoman qui périt tous les jours nous met dans l'obligation de penser de bonne heure à prendre nos mesures pour conserver notre commerce dans le

(1) Dans un rapport au Directoire, M. Boulouvard accorde seulement « vingt-cinq ans aux Turcs ». C'est sous cette forme déjà classique d'un prochain dépècement de l'Empire ottoman que se présente d'abord, en l'an VI, la question d'Égypte. Aussi les conclusions du travail de Boulouvard sont-elles assez flottantes : « L'intérêt de la République serait véritablement, d'après l'état actuel, que... le Croissant fût relégué en Asie ; » mais « l'exécution d'un tel plan ne serait praticable qu'après avoir ouvert des négociations secrètes avec les cabinets de Pétersbourg et de Vienne et s'être assuré leur adhésion... » « Faut-il porter les premiers coups? » Boulouvard n'ose le proposer et recommande « le système de temporisation ».

Levant.» On l'entend : s'il confesse le dogme de tous les cabinets de l'Europe sur la dissolution de la Turquie, en même temps il admet qu'elle peut être retardée. Il ne la souhaite pas ni ne la précipitera. Il s'inquiète de savoir «quelle réaction aurait sur la Porte notre expédition d'Egypte». Il se flatte que le Sultan ne prendra pas les armes pour la défense d'une province rebelle et qu'il doit considérer comme perdue matériellement; les intérêts moraux des musulmans n'ont rien à craindre de notre part; «avec des armées comme les nôtres pour qui toutes religions sont égales;... mahométans, cophtes, arabes... nous respecterons les uns comme les autres.» «L'Egypte n'est pas au Grand Seigneur (1).» Donc il est infiniment probable que celui-ci se désintéressera de son sort; mais il ne faut pas que la défaite des mamelouks et notre présence au Caire paraissent le commencement d'un dé-

(1) Dans le mémoire de 1783 que j'ai cité plus haut, on énonce ce fait de la manière la plus absolue : « L'Égypte n'est plus au Turc. Le Pacha n'y est rien. Elle n'appartient à personne. Les beys s'y disputent chaque jour l'autorité. » — « L'Égypte, expliquent des instructions préparées en l'an VI pour un ambassadeur auprès du Sultan, est de toutes les provinces ottomanes celle où l'autorité de la Porte est le plus précaire. On peut même dire qu'elle n'y a pas l'ombre du pouvoir. Son pacha du Caire n'est que le premier esclave des beys. Elle n'y fait en temps de guerre aucune levée de troupes et dans aucun temps elle n'en retire de tribut; celui qui lui est fixé par les transactions faites par Sélim Ier, conquérant de l'Égypte, ne lui est plus payé depuis un grand nombre d'années... Ainsi la conquête de l'Égypte ne cause aucun préjudice effectif à la Porte... Cette expédition, quoique dirigée contre une portion de territoire dépendant d'une puissance avec laquelle la République est en paix, ne peut être considérée comme une violation du droit des gens. Qui peut ignorer les outrages et les torts qu'elle a commis ou laissé commettre envers les Français dans les dernières années, sans que nos plaintes réitérées aient procuré la moindre séparation. Ses refus obstinés n'obligent-ils pas le Directoire d'arracher par la force les indemnités que nos représentations paisibles et amicales n'ont pu obtenir ? »

membrement total de la Turquie, ni que celle-ci y trouve un motif à s'unir à nos ennemis. « L'Egypte, cette contrée de tout temps si désirée par la France, est nécessaire à la République. » L'entrée de nos troupes à Alexandrie « causera une vive sensation dans le Divan ; mais elle ne peut être dangereuse. Néanmoins le Directoire exécutif veut prévenir une rupture »... « ...Il ne veut pas porter atteinte aux droits du Grand Seigneur dans les autres parties de ses Etats. Il sent trop bien que la ruine de cet empire ne peut que tourner au profit de l'Autriche et de la Russie. Son existence, à plus d'un égard, entre dans les intérêts bien entendus de la République, *pourvu que celle-ci reste en possession de l'Egypte* (1). » Bonaparte et le gouvernement s'inspirent des conceptions de Magallon. La Porte conservera un pacha en Egypte ; c'est au nom du Sultan que seront faits tous les actes de l'autorité. Respect est promis à la religion du pays, aux ulémas et aux croyances de tous les musulmans ; protection est accordée aux caravanes des pèlerins allant à la Mecque ; la force militaire appartiendra entièrement à la France ; sans le consentement de celle-ci, aucune nation commerçante ne pourra être admise en Egypte ; l'impôt territorial, les redevances pour les terres vendues aux particuliers, les droits de douanes à Suez, Damiette et Alexandrie seront fixés par la République ; nous payerons annuellement quinze cents bourses sur lesquelles le Divan sera tenu à pouvoir à l'entretien du pacha : « Nous nous trouverions aux mêmes lieu et place des beys et mamelouks (2). » Tel est l'arrangement que Talleyrand, devenu ministre, présentera en personne à la Porte. L'habileté du négociateur était infinie. D'autre part, si le courage des Turcs est grand et les

(1) Instructions pour le citoyen..., 17 ventôse an VI.

(2) Instructions au chargé d'affaires de France à Constantinople, 16 fructidor an VI.

porte à d'impétueuses attaques ou à de patientes résistances, le fatalisme qu'ils professent les dispose à accepter très vite le fait accompli. Afin de leur rendre encore plus aisée la résignation, notre chargé d'affaires ne manquera pas d'« insinuer que nous seuls nous pouvons, en introduisant une escadre dans la mer Noire, faire rendre la Crimée à la Porte »; et si l'appât d'une espérance de conquête ne suffit pas, les îles Ioniennes peuvent servir d'objet d'échange avec l'Egypte. Bonaparte avait assez sagement prévu en estimant très grandes les chances de faire bien accueillir nos vues aux ministres ottomans. « Le prince Kingerly, écrit le 18 thermidor an VI M. Fleury, consul de France en Moldovie-Valachie, a reçu une lettre de la Porte dont il s'est empressé de me faire connaître l'objet et par laquelle on lui annonce que les Français ont bien véritablement débarqué à Alexandrie; qu'ils y ont trouvé le vaisseau-amiral du Grand Seigneur pour lequel ils ont montré les plus grands égards; que le général Bonaparte a parlé avec considération de la Porte ottomane et blâmé hautement la conduite des beys rebelles et de leurs adhérents; et qu'enfin le Divan a paru très satisfait en apprenant la conduite du général français *qui est propre à le fortifier dans la résolution qu'il avait prise de fermer les yeux sur cet événement et de s'en rapporter uniquement dans cette circonstance à la loyauté de la nation française.* »

Talleyrand, ne croyant pas au succès de sa mission, craignit-il pour sa liberté ou encore préférait-il à la solution, d'une si prudente politique, qu'il était chargé de faire agréer par la Porte, celle, — plus radicale, — qu'il avait d'abord préconisée ? On ne sait (1). Mais il hésita à partir et se substitua tardivement Descorches

(1) Bonaparte ne cessait de presser dans toutes ses lettres le départ de Talleyrand.

qui, en arrivant à Toulon, apprit que le temps était passé de mettre à la voile : la destruction de la flotte française à Aboukir laissait la Turquie à la discrétion des Russes et des Anglais et leur livrait sans défense les ministres ottomans; aucun traité ne liait ceux-ci à nous; ils se jetèrent dans la seconde coalition. Le Directoire ni le premier Consul n'oublièrent l'armée d'Egypte (1); elle est dans les préoccupations constantes de Bonaparte. En négociant une convention secrète avec la Russie, il songe aux moyens de la secourir. Après la capitulation de Menou, il faut bien renoncer à sa conquête; soit. Mais elle ne tombera pas aux mains des Anglais; elle retournera au Grand Seigneur que la France encouragera à soumettre les beys et aidera à s'affranchir de la tutelle britannique. Nos communications avec Constantinople ou Alexandrie seraient coupées si la Grande-Bretagne se maintenait à Malte; notre influence sur le Bosphore ne souffre pas la présence des highlander à Lavalette. Si la Méditerranée n'est pas absolument «un lac français», la République considère justement qu'elle est dans tous les cas latine et que l'Angleterre ne peut y être tolérée imposant sa volonté. En 1793, il avait paru au Comité de salut public «plus important que jamais pour la France... de s'assurer une grande existence dans cette mer, mine d'une richesse immense, trop négligée jusqu'à présent»... «La France, proclame-t-il encore, l'Espagne et l'Italie ont le même intérêt à mettre fin aux violences de l'Angleterre et à la chasser de la Méditerranée.» « Le commerce de la Méditerranée doit changer de face et passer entièrement aux mains des Français : c'est le désir secret du Directoire exécutif et de plus ce sera le résultat inévitable de notre posi-

(1) Comte Boulay de la Meurthe : *Le Directoire et l'expédition d'Égypte.*

tion sur cette mer (1). » L'exploitation commerciale du Levant aussi bien que la maîtrise du bassin maritime oriental sont en étroite dépendance avec la possession de Malte. Il n'est pas seulement d'une haute et excellente stratégie de n'y pas laisser un ennemi implacable; la richesse des populations du midi de la France est intéressée à l'expulsion de la Méditerranée de rivaux qui prétendent à la domination des mers et au monopole commercial. L'indépendance de Malte est, il faut y insister, en 1803 une des conditions nécessaires de notre légitime action politique et économique sur l'Empire ottoman tel qu'il est fondé et qu'il subsiste à cette époque; elle avait été à Amiens le principal sujet de discussion entre les plénipotentiaires; pour l'assurer, on avait énoncé aux préliminaires de paix qu'elle serait placée sous la garantie d'une puissance tierce. A cette clause si simple, la jalousie et la défiance du cabinet de Saint-James obtinrent que fût substituée toute une suite de précautions compliquées où il pensait trouver, en un besoin, des moyens de manquer à ses engagements : Malte devait, trois mois après l'échange des ratifications, être évacuée; elle serait remise à l'Ordre; pendant un an sa défense serait assurée par deux mille hommes de troupes napolitaines; elle était déclarée neutre à perpétuité et placée sous la garantie des principales puissances. A peine avait-il souscrit aux conditions de la paix que, pendant tout le cours des négociations, — aussi bien celles du traité définitif que les préliminaires, — lord Cornwallis avait eu recours à

(1) AFFAIRES ÉTRANGÈRES, *Venise*. Instructions données à Noël, envoyé à Venise comme ministre de la République, en date du 12 mai 1793. *Naples :* instructions dressées pour Maret, allant à Naples, 28 juin 1793. Le Comité de salut public à Barthélemy, ambassadeur en Suisse, 18 fructidor-27 août 1795, minute de Sieyès; 18 fructidor-4 septembre 1795; la minute de cette dernière pièce est revue par Sieyès; — instructions au chargé d'affaires de France à Constantinople, 26 fructidor an VI.

toutes sortes d'atermoiements et de formes dilatoires pour les prolonger. L'Angleterre répugnait à ce dénouement d'une guerre qu'elle avait jurée meurtrière à la France républicaine et qui prenait fin à sa propre humiliation. Elle ne parvint pas à fatiguer la condescendance du premier Consul qui voulait la paix : il se prêta à tous les accommodements et, — sauf celles qui n'allaient à rien de moins qu'à anéantir des principes d'abord admis, — à toutes les exigences. L'article relatif à Malte avait été vraiment rédigé par les ministres du roi : il n'est que plus scandaleux de les voir en refuser l'exécution. Pour prétexte à cette violation d'un traité solennel, M. Addington et lord Hawkesbury invoquent, — sans conviction, — d'abord les « empiétements » du premier Consul en Italie, en Suisse et en Hollande, et les sécularisations d'Allemagne. Toutes ces raisons n'étaient que des prétextes.

Tout en ayant pour règles primordiales de ne pas admettre lord Cornwallis à discuter les affaires du continent (1), Joseph Bonaparte avait, dans la suite des conférences, tenté d'amener le plénipotentiaire britan-

(1) « ... Vous regarderez comme positif que le gouvernement français ne veut entendre parler ni du roi de Sardaigne, ni du Stathouder, ni de ce qui concerne les affaires intérieures de la Batavie, celles de l'Allemagne, de l'Helvétie et des Républiques d'Italie. Tous ces objets sont absolument étrangers à nos discussions avec l'Angleterre... « (Instructions à Joseph Bonaparte.) — « ... Quant à la prétention qu'on peut supposer au gouvernement britannique de vouloir ramener dans les discussions d'Amiens ce qui concerne le roi de Sardaigne, l'établissement des Français à Flessingue, la navigation de l'Escaut, l'entretien d'un certain nombre de troupes françaises par les Républiques bataves et cisalpines, enfin de chercher à y renouer quelque liaison avec les affaires d'Allemagne, ce sont encore des points sur lesquels il faut attendre en se préparant à repousser à cet égard toute discussion et toute insertion au traité. » (Rapport au premier Consul, fin de brumaire an X. — AFFAIRES ÉTRANGÈRES, *Documents relatifs aux conférences d'Amiens.*)

nique à reconnaître l'état de l'Italie. Il appela son attention sur l'imminence de changements dans son organisation. « On se plaint, disait-il, de l'extension de la République française, mais comment ne s'augmenterait-elle pas nécessairement lorsque les grandes puissances mettent les petites puissances italiennes dans la nécessité de chercher refuge et protection dans la France seule (1) ? » L'Angleterre pensa plus expédient de ne pas s'engager expressément à cet égard. Mais ayant affecté alors de se désintéresser de l'Europe, elle était mal venue à protester contre des actes dont quelques-uns étaient consommés et lui étaient connus au cours des négociations. Le Piémont n'avait-il pas été réuni à la France sans que M. Addington eût été pour cela détourné de la paix ? La remise de l'île d'Elbe nous avait été faite par un commissaire anglais. La pensée des modifications constitutionnelles, que la République avait réalisées dans la péninsule depuis la cessation des hostilités, n'avait pas été un instant dissimulée ou douteuse. Le comte de Stanhope pourra dire avec vérité devant la Chambre des Lords que « tous les projets de la France étaient connus du ministère britannique au moment du traité d'Amiens ». Le premier Consul avait rempli toutes les obligations auxquelles il était tenu en Italie envers l'Angleterre bien avant le terme fixé : la Toscane, les Etats romains, Tarente ne voyaient plus un seul de nos soldats ; Ancône était aux mains du Pape.

La France avait fait reconnaître par l'article 11 du traité de Lunéville l'indépendance helvétique. Son intention ne pouvait pas être, en 1802, d'y porter atteinte. Mais une crise grave où triomphait la contre-révolution venait d'être ouverte en Suisse. Les fédéralistes, partisans de l'ancien régime, voulaient reprendre le pouvoir

(1) Protocole du 21 février. (Bignon, t. II, 194.)

aux libéraux unitaires qui s'en étaient autrefois rendus maîtres avec l'appui du Directoire. On allait bientôt signaler à Berne la présence et les manœuvres d'un émissaire anglais qui, en combattant notre influence, ne négligeait pas d'offrir aux insurgés du parti oligarchique de l'argent, des armes et des munitions. Appelé à intervenir comme médiateur, le premier Consul avait d'abord décliné ce rôle. Cependant, pouvait-il laisser un Etat si proche de la République livré à l'anarchie et aux intrigues britanniques ou dominé par des rédacteurs hostiles aux principes démocratiques ? Il ne le pensa pas longtemps et revint sur sa résolution. Il se prêta donc à mettre un terme aux désordres d'un peuple dont l'union lui paraissait désirable et l'amitié précieuse. Des députés vinrent à Paris; Ney passa la frontière avec trente mille hommes. L'évacuation de la Suisse n'avait pas été une des conditions de la paix d'Amiens ; elle était postérieure à celle-ci et elle avait été un acte spontané de la France. En portant un corps d'armée dans les cantons, Bonaparte rétablissait, sans plus, une situation ancienne connue et acceptée de l'Angleterre dans le temps même où stipulaient lord Cornwallis et Joseph Bonaparte. Etait-elle partie contractante à Lunéville pour s'immiscer en une affaire où l'Autriche, seule qualifiée à donner un avis, se prononçait en faveur de l'arbitrage du premier Consul ? Heureuse transaction entre les prétentions des partis et qui donna la paix à la Suisse pendant dix années, l'acte de médiation n'ajoutait qu'aux conquêtes morales de la République. La Grande-Bretagne pouvait être ulcérée du succès de nos conseils et des applaudissements qu'y donnait l'Europe; elle était sottement présomptueuse ou fort effrontée d'oser en faire un sujet de plainte : l'ascendant personnel est-il un droit qu'on acquière ou qu'on perd par les traités ?

Non moins à tort les Anglais nous interpellaient-ils

sur les affaires d'Allemagne. Prévues par le traité de Lunéville, les sécularisations n'étaient pas l'œuvre particulière de la France; la Russie y avait présidé avec elle; le Tzar s'était engagé à les faire admettre par la Diète. Particulièrement Alexandre avait pris intérêt au Wurtemberg dont le souverain était son parent et à qui il avait fait concéder un accroissement de territoire considérable. Si les doléances britanniques eussent été sincères, les observations de M. Hawkesbury sur le grand recez germanique eussent dû être portées à Pétersbourg en même temps qu'à Paris, — et peut-être également à Vienne et à Berlin. Le noble lord se donna de garde d'une démarche aussi incongrue. S'il était assez mal disposé contre la Prusse et n'eût pas répugné à quelque mauvaise chicane à lui faire, il ne désespérait pas de renouer une coalition avec l'Autriche et il était en coquetterie avec la Russie. Pour la Hollande, nos régiments y étaient, à la vérité, encore cantonnés, mais ils étaient prêts à la quitter aussitôt que les bataillons anglais auraient décampé d'Egypte, de Malte et du Cap de Bonne-Espérance. Le continent était tel qu'à la conclusion de la paix.

Sur toutes ces questions le gouvernement français s'explique de manière à rassurer quiconque eût été de bonne foi. Les déclarations que M. Otto est tout de suite chargé de faire entendre aux ministres du roi ne sont pas ambiguës. « Le premier Consul ne veut pas faire à Paris ce qui a été fait à Lyon et il est dans son intention positive que les résultats de la Diète helvétique soient tout autres que ceux de la Consulte cisalpine... Il a voulu et veut la paix, parce qu'il croit que la nation française peut trouver autant d'avantages dans le commerce que dans l'extension de son territoire; mais ce serait le croire bien peu sensé que de supposer qu'il pût laisser établir en Suisse le parti soldé par l'Angleterre et livrer ainsi à tous les promoteurs de trouble

et de guerre ces formidables bastions dont les innombrables armées russes et autrichiennes n'ont pu s'emparer pendant l'an VII et l'an VIII... Voici en deux mots le résumé du gouvernement : tout le traité d'Amiens et rien que ce traité (1)... » Que signifie cette contre-proposition de lord Hawkesbury : « l'état du continent comme alors et rien que cet état ? » N'avions-nous pas, au temps où se reporte la Grande-Bretagne, « dix mille hommes en Suisse, trente mille en Piémont et plus de quarante mille dans les Etats qui composent la République italienne ? » La France n'a fait que déterminer l'administration de pays qui lui appartiennent. « Comment le gouvernement britannique peut-il se plaindre de ce qui existe aujourd'hui ? Il n'a voulu reconnaître ni la République italienne, ni la République ligurienne, ni même l'helvétique. Comment l'état du continent aurait-il pu être garanti par l'Angleterre lorsqu'elle n'en reconnaissait pas les principales dispositions ?... Le traité d'Amiens ne fait aucune mention du continent. A quel titre l'Angleterre veut-elle donc aujourd'hui arguer de ce traité pour influer sur les affaires continentales ? N'aurions-nous pas bien meilleur droit à demander que l'état de l'Inde fût rétabli sur le pied où il était à l'époque du traité d'Amiens ? Si la nation anglaise voit avec sensibilité que le nom du roi d'Angleterre ne soit pas cité dans les négociations d'Allemagne, ce n'est assurément pas la faute de la France, mais celle du gouvernement britannique lui-même qui a trop séparé ses intérêts de ceux de l'Allemagne à l'époque de la pacification (2)... » De généreux esprits ne craignirent pas d'élever la voix dans le Parlement pour contredire les amis de M. Pitt. « Quant au système

(1) Affaires étrangères, *Angleterre,* t. 600. Dépêche de Talleyrand à Otto.

(2) Affaires étrangères, *Angleterre,* t. 600. Dépêche de Talleyrand à Otto.

d'agrandissement de la France, reconnaît Fox, nous n'avons pas plus le droit de nous en plaindre que la France n'a celui de protester contre notre agrandissement dans l'Inde, à moins que pour notre excuse nous ne dissions, comme cette femme à laquelle on reprochait quelques écarts : « Non pas de ce côté-ci du Cap « de Bonne-Espérance, je le jure sur mon honneur (1) ! » Mais la puissance continentale de la France s'est-elle accrue ? Le marquis de Lansdowne, le duc de Norfolk, le comte de Moïra résistaient à le croire. « Loin qu'il y eût accroissement depuis la paix, il y a eu, au jugement de lord Stanhope, perte. » Tout hostile qu'il soit au premier Consul, le *Morning Post* conteste que « l'occupation de l'Italie ou de la Suisse par les Français puisse servir de prétexte raisonnable à une nouvelle guerre... Il n'y en a pas dans cette affaire le plus léger motif. Pendant les négociations du traité définitif, la France a acquis une partie de l'Amérique, l'île d'Elbe, la République italienne; cela équivalait à une réoccupation de la Suisse; nos ministres n'ont pas jugé à propos d'y faire attention... N'ont-ils pas accepté Ceylan et la Trinité des mains de la France, sans le consentement de la Hollande et de l'Espagne, reconnaissant par là la souveraineté de la France sur la Hollande et sur l'Espagne ? Si nous avions pu tenir dans nos mains des colonies helvétiques et que la France nous les eût également abandonnées, nos ministres ne les auraient pas refusées et nous eussions très certainement reconnu

(1) L'argument était plus décisif encore que Fox ne le pouvait penser : l'Angleterre n'avait d'abord prétendu compenser l'abandon de Malte nulle part ailleurs qu'en Extrême-Orient; le 5 août 1801, pendant les négociations du traité préliminaire, lord Hawkesbury sollicitait « pour les Indes orientales un arrangement raisonnable ». Le marquis de Wellesley avait depuis ce jour-là accru les possessions britanniques en Asie de quatre millions de sujets et son gouvernement n'en voulait pas moins garder Malte.

la souveraineté de la France sur l'Helvétie... Quelques mesures que le gouvernement français veuille adopter présentement à l'égard de la Suisse, le cabinet actuel ne peut s'en prévaloir pour couvrir sa conduite future sans faire le procès de son administration passée (1)... »

Pitt avait longtemps pensé que la guerre pouvait être plus profitable que la paix à l'Angleterre. Trois ans plus tôt il rejetait arrogamment la proposition que lui avait faite le premier Consul de pacifier le monde. Les raisons qui avaient été celles de sa nation sont tout égoïstes : « Si on peut, soutenait-il, poursuivre la guerre avec accroissement de commerce, de ressource et de prospérité, — sauf ce qu'une mauvaise saison peut apporter de souffrance, — il est prudent de ne pas négocier. » Demeurés seuls en armes après Marengo, les Anglais avaient dû traiter. Des cessions onéreuses leur avaient été imposées. Ils avaient compté les balancer par un plus grand essor industriel. Le traité de commerce de 1786, dénoncé depuis 1793, favorisait l'importation en France des produits anglais; il avait été pour nos industries une cause de gêne; celle des cotons en avait été ruinée. Les prohibitions édictées par la Convention et le Directoire avaient, au contraire, rendu nos manufactures prospères et donné de l'ouvrage à nos ouvriers; elles continuaient sous le Consulat à fermer notre marché au trafic britannique. Trois cents bâtiments, envoyés d'Angleterre au lendemain du traité d'Amiens dans les ports français, avaient dû les quitter avec la moitié de leur chargement. Si le petit commerce du Royaume-Uni trouvait encore dans la paix des ressources à son activité et des débouchés dans la contrebande, le haut négoce et la banque se plaignaient de n'avoir plus toutes les facilités d'enrichissement et de spéculation que donne la guerre (2). La

(1) *Morning Post*, 25 octobre 1802.

(2) Il semblait aux Anglais que nos frontières pouvaient être

cessation des hostilités, en rendant aux marines marchandes concurrentes la sécurité des mers, privait celle d'Angleterre du monopole de la navigation. Les flibustiers de la finance sont, par tous pays et dans tous les temps, adroits et bruyants. Ils trouvaient du secours dans les manufacturiers qui ne voulaient pas réformer leurs procédés de fabrication ni perdre leur clientèle sur les champs de bataille de la concurrence. Les marins des navires de guerre désarmés avaient été renvoyés dans leurs foyers où ils étaient sans emploi et sans pain; d'un sérieux embarras au ministère, ils furent aux partisans de la guerre, pour les manifestations publiques contre la France, une ressource.

Un abaissement de la moyenne des droits d'entrée n'eût pas paru, de notre part, une concession suffisante; le renouvellement, immédiat, intégral et sans débat, du traité de 1786 pouvait seulement satisfaire les *monopolist* ou les *promoters* de la Cité. Le premier Consul avait une haute idée de ses devoirs envers l'industrie nationale : il n'était pas homme à sacrifier à la paix les avantages mêmes qui sont de la paix et les causes et l'objet. La République était trop forte en 1803 pour subir un contrat léonin où les intérêts de son commerce eussent été sacrifiés. « Il est évident que le gouvernement français ne peut lever subitement toutes les prohibitions et ouvrir la porte aux produits de l'industrie anglaise sans porter un notable préjudice aux manufactures nationales qui depuis quelques années ont reçu, il est vrai, une impulsion favorable, mais qui n'ont encore eu, soit en capitaux soit en approvisionnements de matières premières, aucuns des moyens qui

forcées de toutes les façons : « On paraît, écrit Andréossy à Talleyrand, très affecté des mesures prises par le gouvernement pour arrêter la contrebande à *main armée,* ce qui annonce que ces dispositions sont bonnes... » (Dépêche du 2 nivôse.)

peuvent les mettre à même de rivaliser avec les manufactures anglaises. » Est-ce à dire que le cabinet des Tuileries méconnaisse la nécessité des concessions? Point. Le général Andréossy, notre ambassadeur à Londres, a pour instructions de donner au gouvernement anglais « les assurances les plus expressives de la disposition du premier Consul à faire cesser cette espèce d'interdiction générale, résultat des temps de guerre, et à lui substituer, sinon un traité de commerce qui ne peut être que l'ouvrage de beaucoup de méditation et de temps, du moins une série d'arrangements particuliers et de compensations calculées d'après les intérêts respectifs des deux nations... Rien de ce qui intéresse la marine ou le commerce de l'Angleterre ne doit être étranger aux observations de l'ambassadeur. » Mais pour ne prendre pas des mesures contraires aux besoins de l'industrie française ou inefficaces, des renseignements rassemblés sur les lieux sont indispensables : « C'est donc dans la vue de traiter avec discernement une matière aussi importante et d'arriver sans inconvénient à un état de relations réciproques qui soit plus conforme à la parfaite intelligence des deux pays qu'a été envoyé à Londres le citoyen Coquebert-Montbret : en sa qualité de commissaire des relations commerciales, il devra s'occuper spécialement de toutes les questions qui intéressent le commerce réciproque de la France et de l'Angleterre... (1) » D'autres agents devaient résider dans les principaux ports de la Grande-Bretagne.

Les Anglais voulaient être satisfaits complètement et tout de suite : ils n'admettaient à aucun degré l'extension commerciale de la France. A peine débarqués, nos consuls, attaqués par les journaux, sont mis sous

(1) AFFAIRES ÉTRANGÈRES, *Angleterre*, t. 599. Instructions au général Andréossy.

l'espionnage de la police qui intercepte leur correspondance. Plusieurs d'entre eux « ont cessé d'être reçus dans quelques maisons, où ils avaient été adressés (1) »... Qu'importe que leur conduite soit « sage et prudente » au témoignage d'Andréossy et de l'aveu de lord Hawkesbury? leur mission déplaît. Les difficultés qu'elle soulève sont remarquables en ce qu'elles mettent en parfaite évidence les intentions britanniques. A M. Otto puis au général qui sollicitent pour les agents commerciaux l'*exequatur* de leurs commissions, le secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères répond par une décision du Conseil : « Sa Majesté Britannique n'en reconnaîtra aucun avant que les deux gouvernements soient tombés d'accord de quelque arrangement, soit définitif soit provisoire, relativement au commerce entre les deux Etats (2). » Le premier Consul insiste. Il ne peut ni ne veut traiter en aveugle et à la hâte. Il a besoin d'informations exactes. Coquebert et ses collègues ont été envoyés en Angleterre « pour se conformer à l'usage des temps antérieurs à la guerre et remplir à cet égard les stipulations du traité d'Amiens ». Comme il est fâcheux de laisser à Londres ces agents sans fonctions et plus encore de les rappeler, Talleyrand s'avise d'un expédient : « Ils se rendront immédiatement dans les places qui leur ont été respectivement assignées. Ils n'y développeront aucun caractère; ils n'y auront point de fonctions publiques; mais ils ne manqueront pas cependant d'assurer les négociants et voyageurs de tous les moyens qui seront en leur pouvoir, ayant soin seulement de mettre dans leur conduite une extrême réserve et toute la circonspection que rendra nécessaire l'incertitude de leur position par rapport au gouver-

(1) « Le citoyen Coquebert a reçu ouverte une dépêche qui lui a été adressée directement. » (Andréossy à Talleyrand.)

(2) Dépêche du général Andréossy à Talleyrand, 7 frimaire an XI.

nement britannique (1)». Andréossy crut, avec raison, devoir rechercher l'agrément du cabinet à cette solution dont il parla à lord Hawkesbury. L'entretien fut pénible. Tandis que dans le même temps de nombreux Anglais voyageaient en France et y recevaient le meilleur accueil, alors que les émigrés obtenaient dans tout le royaume une hospitalité sans réserve, cinq ou six Français investis de la confiance de leur gouvernement ne pouvaient y demeurer en sécurité. « Vos agents, en vint à dire le secrétaire d'Etat, étant ici avec un caractère non avoué et par conséquent équivoque... si les magistrats de Middlesex, en vertu de l'*alien bill*, leur ordonnaient de sortir en vingt-quatre heures du territoire, le gouvernement se verrait dans l'impuissance de les empêcher de partir...; l'affaire a été trop publique pour qu'on puisse les protéger directement ou indirectement (2). » On étalait le mauvais vouloir : lord Hawkesbury doutait même qu'on admît plus tard de semblables missions ! Les fonctionnaires anglais poussèrent si avant la tracasserie que nos commissaires commerciaux demandèrent, sous des prétextes divers, à rentrer en France. L'avidité et la jalousie dictaient toutes les résolutions où se résignaient les ministres. Parmi les plus furieux

(1) Talleyrand au général Andréossy, 6 nivôse. Dans une dépêche antérieure, le ministre disait : « L'intention du premier Consul est que les agents commerciaux se rendent à leurs postes respectifs et que, se bornant à correspondre avec vous et avec moi sur les matières purement commerciales qui sont l'unique objet de leur mission, ils mettent dans leur conduite une circonspection et une mesure qui éloignent tout sujet de défiance et de plainte et fournissent un témoignage évident des sentiments et des vues qui ont inspiré le gouvernement français... »

(2) Andréossy à Talleyrand. L'ambassadeur de la République s'était porté « garant du soin extrême que prendraient nos commissaires commerciaux de ne pas se compromettre dans la position difficile où ils allaient se trouver et où ils devaient s'attendre à être surveillés de très près ». (Dépêche du 11 nivôse.)

contempteurs de la paix, Fox distinguait les grands accapareurs, affameurs du peuple et exploiteurs de ses misères. Il les dénonça aux Communes et découvrit en même temps sans ménagements les vrais mobiles de l'aristocratie commerciale à vouloir des hostilités déclarées. « Je comprends, s'écrie-t-il, entre deux puissantes nations une noble rivalité; mais songer à la guerre, la proposer parce qu'une nation grandit, parce qu'elle prospère, serait insensé et inhumain... On parle des manufactures françaises, de leur progrès : j'ai vu ces manufactures, je les ai admirées; mais s'il faut en dire mon sentiment, je ne les crains pas plus que je ne crains la marine de la France. Je suis certain que les manufactures anglaises l'emporteront quand la lutte s'établira entre elles et les manufactures françaises... Faire la guerre pour assurer le succès des unes sur les autres serait barbare. On reproche aux Français d'interdire l'arrivée de nos produits dans leurs ports ; mais est-ce là un droit dont vous puissiez empêcher l'exercice ? Et vous qui vous plaignez, y a-t-il une nation qui emploie les prohibitions plus activement que vous ne le faites ? Une partie de notre commerce souffre, cela est possible; mais cela s'est vu à toutes les époques, après la paix de 1763 et à la suite de celle de 1782. Il y avait alors des industries développées par la guerre au delà de leurs proportions ordinaires, qui devaient rentrer à la paix dans des limites plus étroites, et d'autres en retour qui devaient prendre un plus grand développement. Que faire à tout cela ? Devons-nous donc, pour l'ambition de nos marchands, verser à torrents le sang de la nation anglaise ? Quant à moi, mon choix est fait. S'il faut, pour des passions insensées, immoler des milliers d'hommes, je reviens aux folies de l'antiquité : j'aime mieux que le sang coule pour les expéditions romanesques d'un Alexandre que pour la cupidité grossière de quelques marchands

affamés d'or.» Vaines remontrances d'une raison éloquente; l'Angleterre, déçue par la paix, était décidée à rectifier les erreurs d'un traité par un manquement à la foi jurée.

Bonaparte n'avait pas admis tout d'abord qu'une discussion pût être élevée entre la République et le Royaume-Uni au sujet de Malte. En novembre 1802, Talleyrand écrit à Otto : «Le premier Consul a vu avec regret que, dans votre dernière conférence avec lord Hawkesbury, vous lui ayez parlé de cette île, celle-ci étant censée évacuée depuis plusieurs mois, car il nous est impossible de soupçonner un instant que le cabinet britannique veuille donner au monde l'exemple odieux de la non-exécution d'un traité. Aussi toutes les fois qu'on vous en parlera vous direz que Malte est sans doute évacuée, qu'elle à dû l'être au bout des trois mois prescrits par le traité, qu'il est impossible qu'une puissance civilisée ne remplise pas en pareille occurrence des engagements stipulés par un traité formel.» C'est seulement au mois de février qu'on s'inquiéta sérieusement à Paris. Le premier Consul voulut être «promptement rassuré» sur les intentions du gouvernement royal : il «est instruit que l'agent britannique lève des troupes et fait signer aux Maltais des pétitions pour demander de rester anglais». La Grande-Bretagne considère-t-elle qu'elle ne doit pas, malgré ses promesses, abandonner cette position d'observation dans la Méditerranée avant d'avoir des explications satisfaisantes sur les vues de la France en Egypte? Soit. Le premier Consul aura un entretien direct avec l'ambassadeur d'Angleterre : il invite le 18 juin lord Withworth à le venir voir, après le dîner, aux Tuileries. Ce jour-là, pendant deux heures, avec une logique invincible, il réfuta tous les sophismes de la diplomatie anglaise et releva tous les dangers de la conduite du ministère de M. Addington. Il s'efforça de calmer les

inquiétudes qu'on faisait si bruyamment éclater à Londres : « Oui, dit-il, j'ai beaucoup pensé à l'Egypte et j'y penserai encore, *si vous m'obligez à recommencer la guerre.* Mais je ne compromettrai pas la paix dont nous jouissons depuis si peu de temps pour reconquérir cette contrée. L'Empire turc menace ruine. Pour moi, je contribuerai à le faire durer autant qu'il sera possible; mais, s'il s'écroule, je veux que la France en ait sa part. Néanmoins, soyez-en sûr, je ne précipiterai pas les événements. Si je l'avais voulu, avec les nombreux armements que j'expédiais à Saint-Domingue, je pouvais en diriger un sur Alexandrie. Les quatre mille hommes que vous avez là n'étaient pas pour moi un obstacle. Ils auraient été, au contraire, mon excuse. J'aurais envahi l'Egypte à l'improviste, et, cette fois, vous ne me l'auriez plus arrachée. » Cette politique était si clairement celle de la France en Orient qu'elle s'est imposée à tous les gouvernements, depuis un siècle, quand ils ont eu un peu de courage et de patriotisme. Le premier Consul pouvait n'en pas faire mystère. Il en subordonnait, du reste, la réalisation à la volonté des Anglais. Mais le colonel Sébastiani avait visité l'Egypte. Son rapport, publié dans le *Moniteur*, apprend à l'Europe que les Anglais sont toujours à Alexandrie, que nous y sommes regrettés tant et si bien que six mille de nos soldats suffiraient à nous rendre la vallée du Nil. Des murmures se sont élevés à Londres et des menaces y grondent. D'avoir constaté que nous pourrions à nouveau nous installer en Egypte presque sans coup férir, tant le peuple nous y est affectionné, décèle mieux nos arrière-pensées que ne fait des projets des Anglais la réalité de leur occupation prolongée sans droits! Le premier Consul consent à prendre au sérieux cette surexcitation simulée. Il tâche à lui enlever tout prétexte. « En laissant aux expressions et aux réflexions du colonel Sébastiani toute la gravité qui peut leur ap-

partenir, il est absolument chimérique de leur supposer un sens caché et une intention de gouvernement. Le premier Consul n'a eu et n'a aujourd'hui aucune vue de troubler le commerce de l'Inde par l'Egypte ni de rien changer aux déterminations de la Porte relativement à cette contrée; l'Angleterre peut être parfaitement tranquille sur tous ces points; *elle obtiendra à cet égard, sur la sincérité des dispositions pacifiques du premier Consul, toutes les assurances et garanties qu'elle désirera* (1).»

Les meneurs du parti de Grenville et de Pitt ne voulaient décidément entendre à aucun accommodement. «L'opinion est travaillée avec art;» les ministres cèdent chaque jour davantage aux injonctions des violents et au tapage des manieurs d'argent, encore que «la masse reste pacifique (2).» Trois mois plus tôt, ils réfutaient les

(1) AFFAIRES ÉTRANGÈRES, *Angleterre*, t. 600. Dépêche de Talleyrand au général Andréossy, 30 pluviôse an XI (18 février 1803). Lord Withworth écrivait en même temps à son gouvernement : « Il en revint à l'Égypte et me dit que s'il avait eu la plus légère intention de s'en emparer par la force, il l'aurait pu faire depuis plus d'un mois en envoyant à Aboukir vingt-cinq mille hommes qui auraient pris possession de tout le pays, malgré les quatre mille Anglais en garnison à Alexandrie; qu'au lieu d'être un moyen de protéger l'Égypte, cette garnison lui fournissait un prétexte pour l'envahir. IL NE LE FERAIT POURTANT PAS, quelque désir qu'il pût avoir de la posséder comme colonie, parce qu'il ne croyait qu'elle valût la peine de courir les risques d'une guerre, dans laquelle il serait possible qu'il fut regardé comme l'agresseur et qui l'exposerait d'ailleurs à perdre plus qu'il ne pourrait gagner, puisque tôt ou tard l'Égypte appartiendrait à la France, soit par la chute de l'Empire turc, soit par quelque arrangement avec la Porte. » Au sortir de la conférence de l'ambassadeur avec le premier Consul et sur l'ordre de celui-ci, Talleyrand avait fait connaître au premier « qu'on méditait un projet aussi propre à garantir l'Empire turc qu'à détruire toute cause d'inquiétude relativement à l'Égypte ou à toute autre partie des États du Sultan ».

(2) Le général Andréossy à Talleyrand, 19 ventôse. « J'ai appris,

partisans de la guerre à laquelle M. Addington ne trouvait « aucun objet défini ». Sans ajouter un motif aux griefs, — toujours les mêmes, — que faisaient valoir ses adversaires pour un appel aux armes et qui lui avaient d'abord paru insuffisants, lord Hawkesbury adopte leurs conclusions. Malte qui, l'an passé, quand il fallait obtenir de la République un répit, — « an experimental peace (1), » — n'avait point d'intérêt, au jugement de Pitt, pour l'Angleterre, devenait « absolument nécessaire à ce pays comme gage de sécurité contre les desseins de la France ». Thèse facile où le soupçon et la défiance sont de justes causes d'arrondissement ou d'agression ! Tout de même la Méditerranée, dont le trafic avait paru à Nelson « une bagatelle » quand la marine anglaise cherchait un repos qui lui permît de se refaire, méritait de nouveau d'avoir place dans les préoccupations permanentes de la nation. La duplicité britannique est ingénieuse. L'Angleterre essaya d'avoir Malte par un détour : elle en sortirait dans dix ans; encore lui fallait-il recevoir en pleine propriété l'île de Lampedosa qui appartenait à Naples. Lord Withworth présenta, le 26 avril, les demandes de son gouvernement. Il avait donné à sa communication la forme comminatoire et vraiment nouvelle d'un *ultimatum verbal* (2). Dans cette extrémité, le premier Consul maîtrisa l'indignation que ne pouvait manquer de soulever dans le chef d'une puissance de premier rang un procédé aussi offensant. Le ministre des relations extérieures reçut de lui l'ordre de répondre, selon les usages établis, par

dit l'ambassadeur dans la même dépêche, que la baisse des fonds était en grande partie le résultat des manœuvres du parti Grenville. »

(1) L'expression est de M. Hawkesbury.

(2) M. Hawkesbury « balbutie », quand Andréossy lui fait reproche de cette procédure. (Dépêche du général à Talleyrand, 15 floréal.)

écrit : Talleyrand expliqua en conséquence à l'ambassadeur, par une note du 2 mai, que la République, n'ayant pas de droits sur les terres de Sa Majesté Sicilienne, n'avait à formuler ni consentement ni refus sur la cession de Lampedosa. L'occupation de Gibraltar par les Anglais, devenue jadis définitive malgré un terme convenu, avertissait de ne pas se laisser aller à une concession que M. Addington n'avait pas pu sérieusement se promettre d'un gouvernement clairvoyant. Offrir l'engagement d'une occupation décennale dans l'instant qu'on vient d'en réclamer la pérennité, quelle moquerie! Et la belle naïveté, — dont Bonaparte ni personne alors dans le gouvernement de la France n'était capable, — d'accorder un sursis de dix ans à qui, ayant d'abord accepté trois mois pour s'en aller, déclarait vouloir, quand même, rester. Talleyrand répondit sur cet article évasivement que, la proposition de Sa Majesté Britannique changeant une disposition formelle du traité d'Amiens, il y fallait le concert de toutes les parties contractantes et des puissances garantes. Cependant le premier Consul ne se résignait pas à une rupture. Il chercha une solution qui, maintenant Malte dans une indépendance manifeste, enlevât tout prétexte à l'Angleterre d'y demeurer pour nous empêcher d'en être maîtres, et fût dans l'esprit du traité d'Amiens. La Prusse avait accordé au commencement d'avril la garantie prévue par l'article 10; on avait eu, dès le 6 octobre, celle de l'Autriche; le 12 novembre, le Tzar avait, sous la réserve de quelques modifications sans importance, donné la sienne qui devenait définitive par l'adhésion du premier Consul aux conditions impériales. Talleyrand offrit de remettre Malte à l'une des trois puissances garantes et particulièrement à la Russie. L'acceptation par celle-ci de la mission que la France lui réservait n'était pas douteuse. Non seulement Alexandre avait, « sans s'arrêter aux inconvénients dans lesquels

des garanties entraînent ordinairement, surtout les Etats qui se font une règle d'observer les engagements qu'ils prennent,» renouvelé les termes de son office du 12 novembre, mais, dans une note remise le 10 avril au général Hédouville, son chancelier déclarait : « Si les deux cabinets croient que l'intervention de l'Empereur peut être employée, Sa Majesté impériale ne pense pas devoir balancer à en faire l'offre tant en France qu'en Angleterre... L'Empereur ne se refusera pas à toute démarche qui pourrait tendre au but de prévenir une rupture qui entraînerait des maux incalculables.» Un rescrit adressé le même jour aux ambassadeurs de Russie à Londres et à Paris les instruisait des intentions d'Alexandre et leur faisait un devoir de les communiquer sans délai aux gouvernements intéressés à les connaître. Les Anglais n'avaient plus de ressources. Ils mentirent. Puis convaincus d'avoir altéré la vérité, ils cessèrent toute négociation. Dans une note du 10 mai, lord Withworth affirma que le cabinet de Saint-James avait «jugé impraticable la proposition du gouvernement français par le refus de Sa Majesté l'empereur de Russie de s'y prêter (1)». Une nouvelle combinaison se présenta à l'esprit du premier Consul. Dans l'équilibre méditerranéen, Tarente peut être considéré comme

(1) Cette allégation controuvée eut pour conséquence des communications non seulement incomplètes au Parlement britannique, mais, — il faut bien le dire, quelque regret qu'on en ait pour la mémoire de M. Addington, — frauduleuses. La note où Talleyrand démontrait, en répondant le 12 mai à lord Withworth, l'inexactitude de ses dires, ne fut pas insérée dans le livre distribué à la Chambre des Lords et aux Communes : il ne faut de cette omission s'étonner ni s'indigner. Ce qui est grave, c'est que le document émané de l'ambassadeur est tronqué. Le premier Consul le fit voir aux membres du Corps diplomatique. Talleyrand qualifia sévèrement ce procédé : « J'ai l'honneur, écrivit-il à tous les ministres accrédités auprès de la République, de vous transmettre la copie exacte d'une lettre de lord Withworth dont l'original a été communiqué à

l'équivalent de Malte. Si le premier de ces postes, aussi intéressant par rapport à l'Egypte qu'aucun autre, était tenu par nous, le second était à peu près inutile aux Anglais. Que ceux-ci restassent à Malte pour un temps indéterminé, il y consentait, pourvu qu'on nous accordât Tarente en compensation. Cette solution ne pouvait plaire aux trafiquants anglais : elle ne fut pas agréée par le ministère. Le 12 mai, au soir, lord Withworth quittait Paris. Les hostilités étaient presque aussitôt ouvertes par la Grande-Bretagne, sans déclaration préalable ; elles commencèrent par un acte d'insigne piraterie : douze cents bâtiments marchands, français et hollandais, furent enlevés par la marine royale.

Jamais guerre ne fut plus nationale que celle-ci. Les Anglais en la faisant suivaient la loi de sûreté et d'avarice que Pitt avait formulée dès 1793 et qu'ils appliquèrent en 1814 et en 1815 : éloigner, dût le dernier bourgeois de la Cité « vendre sa dernière chemise », la France du Rhin et de l'Escaut; incorporer au patrimoine britannique le plus possible de ses colonies, restreindre son empire sur mer, la subordonner sinon l'anéantir économiquement, et la dépouiller, en tout lieu, de tout prestige dont s'offense l'orgueil de John Bull, telles sont dans tous les temps, et notamment pendant ceux de la Révolution et de l'Empire, les bases de cette politique. Les Français, en acceptant le combat, n'étaient pas, non plus que le grand homme placé à leur tête, en proie à une sorte de délire militaire ou de frénésie con-

Votre Excellence. Cette lettre renfermait une fausse allégation que le gouvernement anglais a cru devoir faire disparaître dans la copie qu'il a mise sous les yeux du Parlement. En falsifiant cette copie falsifiée dans son texte, Votre Excellence a dû se convaincre que le ministère britannique n'avait trouvé d'autre moyen de se soustraire au jugement de l'Europe que celui de couvrir un mensonge officiel par une imposture parlementaire. » (AFFAIRES ÉTRANGÈRES, *Angleterre*.)

quérante. La passion mercantile de l'Angleterre, son ambition maritime irritée par une envie haineuse inextinguible, sont les causes d'un conflit savamment ménagé dans l'acte même d'Amiens par le cabinet de Saint-James et conduit à son terme par Pitt et les Grenville. Pas plus qu'il n'est possible à Bonaparte, héritier des acquêts de la Convention en Belgique, en Hollande et sur le Rhin, de répudier le système des « limites naturelles » sans faillir à la Révolution qu'il incarne et à la France qui l'inspire, il ne lui est permis de résigner nos droits et nos espérances dans la Méditerranée et dans le Levant, où nous sommes appelés par l'impulsion de l'histoire et par celle de la vocation. Il est conservateur ici et le restera dans la mesure où les événements lui en laisseront la liberté. Il est surtout sincère quand il fait donner à Londres par son ambassadeur des assurances de sa modération en Orient : le langage prescrit au général accrédité auprès de Georges III est conforme aux directions données à celui qui est notre mandataire chez le Sultan : « Quant aux inquiétudes, écrit Talleyrand à Andréossy, qu'on affecte de vous montrer par rapport à l'Empire ottoman et aux projets qu'on nous supposerait contre lui, vous ne manquerez pas d'observer combien ces appréhensions sont vaines et démenties par les faits. L'arrivée du général Brune à Constantinople et l'envoi d'un ambassadeur turc à Paris sont des témoignages publics de la bonne harmonie qui subsiste entre la France et la Porte. Toutes les relations anciennes ont été renouvelées, perfectionnées, et la France est plus que jamais le meilleur appui que la Porte reconnaisse parmi les Etats d'Europe (1). » Ces déclarations n'exprimaient pas assez l'abdication et l'humble effacement pour être bien accueillies; au

(1) AFFAIRES ÉTRANGÈRES, *Angleterre*, t. 600. Dépêche de Talleyrand au général Andréossy, 19 ventôse an XI.

contraire annoncent-elles le vœu de ne pas laisser dépérir nos titres en attendant le jour, proche ou lointain, de les faire valoir; c'était trop : elles confirmèrent la Grande-Bretagne dans la résolution de nous réduire par la guerre, la coalition de l'Europe, les dissensions suscitées dans la République et aggravées par tous les moyens jusques et y compris l'assassinat. A l'œuvre civilisatrice et bienfaisante qui nous convient et appartient en Turquie et dans l'Asie antérieure, et pour l'exercice de laquelle les avenues y conduisant nous doivent demeurer ouvertes, les Anglais opposent l'investissement matériel et moral de ces mêmes pays : ils poursuivent là une diminution capitale de la France et n'admettent de partage avec personne. Mieux que nul autre orateur, lord Melville, posant enfin le masque, a dessiné le plan de sa nation. Encore aujourd'hui il y a profit à l'écouter : « Quand je connus, dit-il, qu'en vertu du traité d'Amiens, Malte devait être évacuée, cette convention, je le confesse, fut pour moi le sujet du plus grand déplaisir; et, en cette occurrence, je passai plusieurs heures pénibles. Après cette confession, j'espère qu'on me prêtera foi lorsque je soutiendrai que la possession de cette île donne à Bonaparte les moyens de conquérir l'Egypte, et que sa conquête nous fournit aujourd'hui ceux d'entreprendre cette gigantesque expédition avec laquelle nous sommes parvenus à la soustraire à la domination de la France. Tant que nous continuerons à posséder Malte, les tentatives de *toute autre puissance* pour conquérir, quelque grandes et subites qu'elles soient, doivent nécessairement être vaines. Sous quelque aspect que l'on considère Malte, nous la trouvons de la plus haute importance. Pour ce qui concerne nos possessions dans les Indes orientales, son prix ne peut être assez évalué; et pour ce qui regarde la Méditerranée, le Levant et l'Adriatique, elles est intimement liée à nos entreprises et à notre prospérité comme na-

tion. Soit que je considère nos rapports avec la Méditerranée et l'Egypte, soit que je regarde les intérêts généraux de l'Empire britannique, je ne peux que me féliciter avec vous de la conservation de Malte. Les puissances du Levant et de la Méditerranée sont, avec notre possession de Malte, plus efficacement protégées, et, plus nous en sommes voisins, plus elles sont assurées de la jouissance de leurs droits et de leur indépendance... » Le sultan Sélim allait, pendant quatre ans, connaître le sens exact des euphémismes avec lesquels la Grande-Bretagne a accoutumé de couvrir sa brigue et son oppression.

Georges GROSJEAN.

(*A suivre.*)

LA FAUTE D'AUTRUI

(*Suite*)

VIII

Quand elle entra dans le petit salon d'Antoinette Arthuise, la jeune femme y était seule avec Liane, et une exclamation d'affectueux reproche salua son arrivée :

— Comme vous venez tard! chérie. Je commençais à croire vraiment que vous m'aviez oubliée et j'avais presque du regret d'avoir retenu Liane, — que son frère va venir reprendre, — avec l'espoir de votre visite! Enfin nous vous pardonnons de vous être tant fait désirer, puisque vous voilà! N'est-ce pas? Liane.

En guise de réponse, la jeune fille embrassa Thérèse dans un de ces élans spontanés, qui avaient chez elle tant de charme juvénile; et ses yeux ravis, mieux que toutes les paroles, dirent à la jeune femme quel plaisir faisait sa présence à sa nouvelle petite amie. Antoinette qui les regardait intervint gaiement :

— Vous savez, Liane, que Thérèse n'est pas pour vous toute seule... Je réclame un peu ma part de sa visite, d'autant que j'ai la très grande tentation d'user de sa complaisance. Thérèse, voyez sur le piano; j'ai reçu ce matin de Paris de très jolies mélodies, *les Chansons grises*. Si vous vouliez être tout à fait bonne, vous m'en chanteriez quelques-unes pendant que nous sommes entre nous!

— Oui... Et alors Mlle Liane, en sa qualité de petite personne enthousiaste, me sacrera chanteuse. Sur quoi, le bruit s'en répandant, je verrai, de nouveau, surgir M. le curé de la Bourboule qui, pour son Salut de charité, viendra me demander, non plus seulement le concours de mon violon, mais encore celui de ma voix! ma modeste voix d'amateur!

Liane la considéra un peu confuse, ne sachant si elle plaisantait ou non. Et timidement, elle dit :

— Vous me trouvez indiscrète? Je vous demande bien pardon si je l'ai été... Je ne sais pas résister au désir de raconter à tous ceux qui veulent bien m'écouter combien vous méritez d'être admirée!...

— Parce que vous êtes la plus indulgente petite amie qu'on puisse rêver! Non, vous n'avez pas été indiscrète, enfant... Peu ou prou, j'appartiens toujours au public, bien que je m'efforce de l'oublier.

Tout en parlant, elle s'était mise au piano. Liane se glissa près d'elle, tandis qu'Antoinette demeurait assise à l'extrémité du petit salon assombri par les nuées d'orage. Un souffle de brise souleva les rideaux et fit tomber sur le tapis des pétales de roses, détachées d'une grosse gerbe qui se mourait dans un vase...

Thérèse maintenant chantait une étrange mélodie dont sa voix chaude accentuait le caractère de douceur ardente et tourmentée...

— Bravo! Bravo! firent des voix masculines quand elle se tut.

Brusquement, elle tourna la tête. Dans l'écartement des portières, apparaissaient Pierre de Kergoz, puis Hennebert, Henri d'Orioles, et, les dominant tous de sa haute taille, Philippe de Gardannes. Encore lui!... Droite, maîtrisant un frisson d'impatience, elle se leva du piano, la main tendue d'un geste distrait à d'Orioles et à Hennebert, saluant les deux autres d'un signe de tête.

Henri expliquait, avec une joyeuse animation :

— Antoinette, ne crois pas que ce soit la crainte de l'orage qui nous amène tous ainsi chez toi. Nous venions te voir, Kergoz, Hennebert et moi, quand nous

avons rencontré M. de Gardannes que nous avons très aisément décidé à nous accompagner.

Mme Arthuise répondit par quelques mots d'aimable bienvenue dont Thérèse entendit seulement le son. Pourtant elle ne songeait guère non plus à ce qu'elle répondait à Pierre de Kergoz; et elle eut un imperceptible tressaillement de femme ramenée de loin, quand Hennebert, toujours insatiable de musique, se rapprocha, lui disant :

— Quelle chose exquise vous chantiez quand nous sommes arrivés, de façon malencontreuse, pour vous interrompre! Ne nous privez pas de vous entendre, continuez...

Elle eut un léger haussement d'épaules et sourit :

— Je ne serais pas agréable du tout à écouter!... Je suis incapable de chanter à peu près convenablement quand je ne me sens pas dans l'intimité la plus rigoureuse! Nous sommes maintenant trop nombreux, pour mon mince talent de cantatrice!

— Eh bien, alors, intervint Antoinette qui avait entendu, puisque vous ne voulez pas chanter et que, pourtant, en parfaits égoïstes, nous souhaitons jouir encore de votre talent, nous allons, chérie, vous demander de vous servir de votre violon pour notre plus grand plaisir... Voulez-vous que nous rejouions le concerto de Grieg que je vous ai accompagné hier?

Thérèse eut une hésitation. Fallait-il donc que, de nouveau, elle jouât devant Gardannes, ainsi qu'elle l'avait fait si souvent à Etretat? Et était-ce parce qu'il devinait cette pensée en elle qu'il n'insistait pas, comme les autres? Elle le craignit, et tout de suite, alors, elle dit :

— Je jouerai ce que vous désirez, Antoinette. Puisque mon violon est resté ici, je suis toute à votre disposition.

Elle ne regardait pas Philippe de Gardannes. Pourtant, quand elle consentit, elle vit se contracter un peu les lignes tourmentées de son visage. Mais il n'eut pas un mot et se rapprocha seulement du piano devant lequel Antoinette, déjà assise, préludait, cherchant le

mouvement d'un passage. A l'autre bout de la pièce, montait la voix fraîche de Liane qui racontait quelque chose à Henri d'Orioles, écoutée par son frère et par Hennebert qu'amusait sa vivacité.

Mais, tout à coup, l'archet de Thérèse vibra lentement, et le silence se fit aussitôt dans le salon, si absolu qu'un sourd grondement de la foudre retentit longuement dans la pièce obscurcie où la flamme des bougies du piano allumait des lueurs palpitantes.

Thérèse jouait. Mais pour la première fois, depuis bien longtemps, la musique semblait avoir perdu, pour elle, sa puissance d'apaisement. La voix mystérieuse des sons lui parlait du temps d'autrefois, évoquant les souvenirs volontairement rejetés. Ainsi, à Etretat, elle jouait... Ainsi, une jeune femme était assise près d'elle, au piano, attentive à la suivre, levant de temps à autre la tête vers elle, de ce même mouvement. Ainsi un homme, — le même, — l'écoutait, se livrant tout entier au sortilège délicieux des harmonies. Et, pour lui seul, alors, elle jouait, dans l'ignorance bénie de l'avenir. Elle était heureuse, divinement heureuse, comme jamais depuis elle ne l'avait été, ni ne le serait. Jamais... Jamais...

Ce mot tintait obscurément dans sa pensée et le violon en pleurait l'amertume, en des notes qui s'élevaient lourdes de sanglots et d'appels vains, de plaintes suppliantes, des regrets de la jeunesse perdue, de la désespérance devant l'avenir solitaire qui ne pouvait rendre le bonheur perdu...

Antoinette frappa le dernier accord et se retourna toute frémissante :

— C'est merveilleux de jouer ainsi ! Dites, monsieur de Gardannes, n'avais-je pas raison quand je vous disais qu'il fallait avoir entendu Thérèse pour savoir quelle artiste elle est ?

Il dut répondre quelques mots d'éloge qui se perdirent dans le bruit des exclamations générales; mais Thérèse entendit seulement la sourde âpreté de son accent, tandis que, d'instinct, elle cherchait vers la fenêtre un peu de la fraîcheur apportée par une grosse

averse qui venait de s'écraser sur le sol. Un éclair courut dans l'ombre du salon et illumina, une seconde, près d'elle, les traits altérés de Gardannes qui la regardait avec cette étrange expression qu'elle avait surprise déjà, faite de colère, de souffrance, de reproche; où il y avait aussi quelque chose qui ressemblait presque à du mépris... Clairement alors, elle comprit que, lui aussi, s'était souvenu tandis qu'elle jouait, mais non pas avec le même détachement triste. Pendant des années et encore des années, il avait pu oublier ; maintenant, il se rappelait, et cette résurrection était sombre et mauvaise dans sa pensée... Etait-il possible vraiment qu'il ignorât encore la vérité qu'elle lui avait, à quel prix! dérobée autrefois?... Alors, plus fermement encore, elle devait maintenir l'inflexible distance entre eux...

Il avait fait un mouvement vers elle, mais elle ne parut pas s'en apercevoir et se rapprocha du groupe formé par Hennebert et Kergoz. Un domestique venait d'apporter le thé, et Liane, à la demande d'Antoinette, se mettait à en faire les honneurs avec cette grâce d'allures qui était un charme pour les yeux. Et elle était si jolie à voir ainsi, que Thérèse ne s'étonna pas d'entendre d'Orioles lui dire à demi-voix, lui montrant la jeune fille :

— Ne vous moquez pas de moi... Je vous préviens que je vais faire une phrase de mirliton! Mais ne trouvez-vous pas que cette jeunesse est exquise à respirer comme un parfum de fleur?

Elle inclina la tête. Puis, souriant un peu, elle murmura d'un ton de badinage amical :

— C'est un parfum qui grise les plus forts... Prenez garde à vous!

Il sourit, lui aussi :

— Je ne crois pas être en péril. Mais s'il en était autrement, je ne m'en plaindrais pas!

— Et je ne vous plaindrais pas, conclut-elle, doucement.

Il ne répondit pas, mais profita pour revenir vers Liane de l'arrivée de nouveaux visiteurs, deux jeunes

Américaines et leur frère; tous joueurs fanatiques de tennis, qui eurent bientôt fait d'organiser une partie dans le jardin, assurant que l'orage était passé.

Thérèse, elle, n'avait pas bougé. Volontairement étrangère à la causerie d'Antoinette et de Gardannes qui appréciaient en musiciens consommés l'adagio qu'elle avait joué, elle s'était mise à parler avec Pierre de Kergoz de la Bretagne qu'elle connaissait et aimait d'un amour d'artiste; et elle le faisait avec un sentiment si profond de la poésie du pays breton, qu'Hennebert s'écria :

— Je ne vous savais pas une si fervente admiratrice de la vieille Armorique! Voilà la troisième passion... géographique que je vous connais!

— Vraiment? Et les deux autres sont?...

— Vous osez le demander? Est-ce que vous seriez inconstante? Est-ce que vous avez oublié Florence et Bruges?

Elle releva le dernier nom seulement, et souriant un peu, mi-railleuse, mi-caressante, elle répéta :

— Bruges! oh! Bruges!... Bruges la mélancolique, mais Bruges l'exquise, l'incomparable! Connaissez-vous Bruges, monsieur de Kergoz?

— J'y suis allé autrefois.

— Et elle ne vous a pas conquise... Ne dites pas non! S'il en était autrement, vous ne me répondriez pas ainsi froidement que vous y êtes allé... Alors, vous ne devez pas comprendre que j'aie pour elle une « passion », comme dit votre ami Hennebert; ce en quoi il a raison! Une vraie passion, qui est née en moi le premier jour où je l'ai connue... Tout de suite, elle m'a prise, cette adorable Bruges, et si fort, me laissant un souvenir d'une telle saveur, que je n'ose plus y retourner, dans la peur que ma seconde impression n'affaiblisse le charme de la première!... Mais c'est, aussi, que je l'ai si bien vue, sous un ciel un peu voilé qui l'enveloppait d'une lumière discrète, justement la lumière qu'il fallait à ses maisons gothiques, à ses canaux silencieux où trempait une toute jeune verdure, à ses vieux monuments, adorablement ouvragés, et aussi à

ses habitantes, de physionomie si austère dans leur cape noire de none.

Elle parlait avec un enthousiasme contenu qui avivait l'éclat de ses prunelles, sa voix un peu grave timbrée de sonorités chaudes.

— Heureuse Bruges! fit Hennebert. De quel accent vous parlez d'elle! Et vous osez quelquefois prétendre que vous êtes une créature insensible et froide!

Elle se mit à rire, de ce petit rire finement moqueur, qui la faisait si féminine.

— Je suis froide quand il s'agit des hommes, voire même des femmes, mais non quand il s'agit des choses! A elles, on peut s'attacher. Elles ne nous apportent pas de désillusions, puisque ce sont nos propres goûts que nous aimons en elles...

— Parfaitement exact et très justement vu...

— Quoi donc? interrogea Antoinette, qui avait saisi le mot au vol et rapprochait son fauteuil, rendant ainsi la liberté à Gardannes, comme si elle eût pénétré son muet désir.

— Une docte réflexion de Mlle Erlennes qui...

Mais Thérèse l'arrêta, amusée :

— Si vous voulez bien ne pas vous moquer de moi?... Heureusement je vois du secours qui m'arrive du camp des joueurs. Voici Gladys qui vient réclamer votre compétence, sans doute pour un coup douteux.

— Que le diable l'emporte! marmotta Hennebert, sans cérémonie. Nous étions si tranquilles ici à disserter. Peut-être n'est-ce pas à moi qu'elle en veut!

Mais c'était bien lui que miss Gladys venait chercher; et, bon gré mal gré, il dut s'en aller jouer le rôle d'arbitre, tandis qu'Antoinette questionnait :

— Qu'est-ce que vous racontiez donc de si intéressant, Thérèse, pour qu'Hennebert manquât, à ce point, d'enthousiasme pour suivre Gladys?

— Je célébrais Bruges la morte.

— Avec une âme à la Rodenbach ou une âme du seizième siècle?

—Pensez-vous, madame, que ce soient des âmes très différentes?

C'était Gardannes qui intervenait.

— Hum! la question me paraît de nature à fournir des réponses discutables et contradictoires!

— Eh bien, madame, je vous offre la mienne pour en faire ce que bon vous semblera... Mais je m'imagine, moi, que les hommes d'autrefois n'étaient pas fort différents de ceux d'aujourd'hui, aux apparences près. En leur généralité, d'aspect plus rude, soit! avec une fougue d'êtres vigoureux, de race encore jeune; ayant dans les mœurs une brutalité puissante qui s'étalait superbement au grand jour; alors qu'aujourd'hui, cette même brutalité, — toujours latente en nous! — s'est raffinée et voilée. Mais, en somme... est-ce que notre vieux Villon n'aurait pu figurer au *Chat noir?* Et y a-t-il rien qui soit plus nôtre que le scepticisme de Montaigne? On pourrait de même arriver à démontrer que les hommes d'antan étaient encore plus compliqués que nous ne le sommes. Voyez les subtilités de Dante... Et après tout, est-ce qu'ils n'éprouvaient pas les mêmes joies, les mêmes douleurs que nous? est-ce qu'ils ne connaissaient pas les mêmes recherches de sentiment, alors qu'ils les exprimaient sous une autre forme? Nous ne faisons rien d'autre que de répéter ce que des milliers d'êtres ont fait, dit, senti, pensé avant nous. Et ce que d'autres, à leur tour, répéteront après nous.

— Oui, dit Thérèse, mais toutes ces vieilles choses, nous les rajeunissons, et nous leur donnons, pour nous, du moins, une physionomie neuve en les éprouvant pour la première fois!

— Nous en avons l'illusion. Le monde des âmes et des idées est à peine un peu moins petit que le monde extérieur où nous sommes emprisonnés... Voyez comme, même dans les arts, rien n'est nouveau. Où trouvez-vous plus de réalisme que chez certains artistes flamands, même en laissant de côté le bon Breughel? Regardez, d'autre part, quelle intellectualité dans les personnages de Ghirlandajo et de Botticelli qui peignaient moins des êtres réels que la personnalité idéale de ces êtres!

Gardannes avait parlé avec cette vivacité attirante que lui donnait sa conviction ; et Thérèse, en l'écoutant, retrouvait en lui le remueur d'idées à qui, autrefois, elle avait dû la jouissance d'avoir la pensée toujours en éveil. Ah ! s'il eût été un étranger pour elle, comme elle se fût abandonnée au plaisir de causer avec lui, de lui répondre, de suivre, de combattre ou de partager les opinions dont il était riche ! Mais elle savait trop bien le charme exercé sur elle par les intelligences supérieures pour n'y pas résister ; et comme il parlait, en phrases colorées, des vieux maîtres flamands qu'il avait aimés dans le silence recueilli de Bruges, leur sanctuaire, elle laissa Antoinette riposter :

— Oh ! moi, les musées de Bruges, je les ai visités en profane ! Je vous avoue même que j'y ai abandonné Thérèse à ses admirations et à ses études sur les écoles flamandes qui exerçaient sur elle une attraction plus puissante encore, je crois, que celle opérée par le Béguinage !

— Antoinette, je vous en prie, ne dévoilez pas ainsi toutes mes préférences !

Hennebert qui, sur le seuil du salon, s'était amusé à suivre le choc des idées, interrogea :

— Le Béguinage vous aurait-il donc à ce point séduite ? Je parie qu'il vous avait induite en tentation de vous retirer du monde ?...

Sur les lèvres de Thérèse courut l'énigmatique sourire.

— Très bien deviné... Oui, j'ai eu la tentation de m'abandonner toute à la paix de ce petit univers silencieux, formé par quelques maisonnettes groupées autour d'une chapelle et d'une pelouse verte où des arbres très hauts jetaient des ombres fuyantes, autant que nos désirs mêmes !... Et, de tout cœur, j'ai regretté d'être une personne trop compliquée, trop attachée encore aux vanités et aux curiosités de la terre, pour me résoudre sagement à m'ensevelir toute vivante dans ce silence, si bien fait pour endormir le souvenir. J'imagine que ce doit être exquis de ne plus rien sentir, ni désirer, ni regretter !...

— Thérèse, pourquoi ne souhaitez-vous pas tout de suite être morte ?

Elle se mit à rire.

— D'abord, parce que je ne serais pas sûre du tout d'avoir ce que je rêve... Et puis, parce que la vie n'a pas perdu tout intérêt pour moi, étant donné que je suis très curieuse...

— Oui, approuva Hennebert. Mais enfin, de tout cela, il ressort que si vous n'étiez pas assez femme pour être curieuse, vous seriez volontiers devenue béguine !

Elle secoua la tête et répliqua, toujours souriante, mais fuyant le regard de Gardannes, attaché sur elle :

— Erreur complète ! Mon cher ami, je ne suis pas capable d'autre chose que d'envier celles qui ont le goût de l'être. Pour mon compte, j'aurais peur, en embrassant leur vie, d'y avoir trop de loisirs pour réfléchir !

Kergoz l'enveloppa d'un rapide coup d'œil, cherchant à pénétrer le sens caché de ses paroles. Tout à coup, il se rappelait cette phrase d'Hennebert, le premier jour où, ensemble, ils avaient parlé de Thérèse Erlennes : « Elle travaille avec la passion de ceux qui veulent oublier ! » Qu'avait-elle donc à oublier, elle qui, en ce moment, dans sa robe d'été, d'un mauve rosé d'hortensia, avait un air de jeune fille, encore que le travail de la vie eût mis, dans son regard, une profondeur troublante ?...

Et incertain, la pensée indécise, il dit, répétant les mots mêmes par lesquels il avait alors répondu à Hennebert :

— Est-il donc si dur de réfléchir ?

— Oui, très dur quelquefois, et très décourageant aussi... Ne vous en êtes-vous jamais aperçu ? Et c'est justement alors qu'il est le plus difficile de s'en empêcher !

— Pourtant, mademoiselle, vous devez pouvoir tout ce que vous voulez...

C'était Gardannes qui, cette fois, lui adressait directement la parole. Elle le regarda, sérieuse, tandis qu'il continuait :

— Je ne crois pas me tromper en supposant que ce que vous avez résolu, vous le faites.

Et après un sourire qui ne dissimula pas pour elle l'âpreté de ses paroles, il acheva plus bas :

— Tant pis pour ceux qui ont à en souffrir !

De nouveau, elle le regarda bien en face. Au fond de ses grandes prunelles sombres, un éclair avait passé et, lentement elle fit :

— Je ne me rappelle pas avoir fait souffrir quelqu'un par ma seule volonté ! Parfois, il est vrai, une volonté humaine est bien peu, quand elle a contre elle la force des choses !... Mais je ne suis pas tout à fait la créature insensible et impitoyable que vous faites de moi, je ne sais de quel droit...

Etaient-ce les notes naturellement graves de sa voix qui donnaient à ses paroles une force que ne comportait pas une causerie de salon ? Antoinette sentit le changement de ton, et, d'instinct, le jugeant trop sérieux, elle jeta en plaisantant :

— Thérèse, j'imagine que si M. de Gardannes se livre à de pareilles suppositions sur votre compte, c'est qu'il a entendu raconter, par l'un de vos admirateurs, à quel point vous vous montrez déesse inaccessible et incrédule sur la sincérité du culte de vos fidèles. Je n'ai jamais vu de femme plus sceptique sur le chapitre de l'amour que celle-ci !... Moi, auprès d'elle, je suis une fervente ! Et Dieu sait que j'ai eu toute sorte de raisons pour conserver peu de foi !

— Mais il est fort probable, madame, dit Kergoz, que vous êtes la première récompensée de votre foi. Ceux qui croient, en toute simplicité d'âme, sont les plus heureux !

Thérèse se redressa un peu ; sa main tourmentait le nœud d'un coussin :

— Malheureusement c'est un bonheur qui n'est pas à la portée de tout le monde. Je suis de votre avis, il est délicieux d'avoir foi en l'amour... seulement quel est cet amour auquel on peut se fier absolument ? Je vous avouerai que je pense un peu comme cet homme sage qui enseignait que les mots sont des boîtes vides

dans lesquelles chacun enferme ce qui lui plaît. Or l'amour me paraît... pardon de l'irrévérence très grande! l'une des boîtes dont le contenu est le plus variable...

— Et vous pensez, que ce... contenu, pour employer votre expression, n'est jamais le cœur même d'un homme?

Encore une fois, Gardannes s'adressait à elle, et d'un accent où semblait gronder un sourd écho de passion. Une seconde, leurs yeux se croisèrent. Dans les siens, à lui, flambait une lueur; mais dans le regard de Thérèse il y avait seulement un scepticisme amer et grave. Elle détourna la tête et, les yeux perdus vers le jardin où elle apercevait la jolie silhouette de Liane, auprès d'Henri d'Orioles, elle répondit d'une voix un peu lente :

— Je pense que tout arrive... que, par exception! un homme peut vraiment aimer une femme dans le sens le plus élevé du mot, c'est-à-dire voyant en elle mieux qu'un caprice à satisfaire! Je crois que cela peut se présenter ailleurs que dans les romans... Mais c'est rare, très rare... tellement que...

— Que vous ne l'avez jamais vu, acheva Pierre de Kergoz, qui l'écoutait très attentif.

Elle inclina légèrement la tête. Et ce fut Gardannes qui reprit avec la même ironie âpre :

— Ainsi vous parlez avec votre expérience personnelle; ainsi vous ne croyez pas qu'un homme puisse éprouver pour une femme un amour tel qu'il souffre, non pas un moment! mais sa vie, toute sa vie! du mal que cette femme lui a fait, sans qu'il l'eût en rien mérité?

Elle eut un imperceptible mouvement d'épaules, et d'un accent où vibrait son profond détachement :

— Ne vous ai-je pas dit que j'admettais que tout arrive, même les choses les plus invraisemblables? Mais, en conscience, je ne pense pas que la généralité des hommes ait l'amour ni la souffrance aussi constants... Au contraire, j'ai la parfaite conviction qu'une femme leur en fait oublier une autre...

— Sur ce point, mademoiselle, vous ne pouvez plus parler en connaissance de cause, n'étant pas de celles qu'il est possible d'oublier !...

C'était Kergoz qui parlait. Elle le regarda, surprise par l'inattendu de cette espèce d'hommage, mais, simplement, elle dit, un peu railleuse :

— Pourquoi aurais-je l'honneur d'être une exception ? Je suis une femme telle que les autres, susceptible d'avoir le sort des autres...

— C'est-à-dire d'être aimée, puis oubliée ? n'est-ce pas là votre pensée ? jeta Gardannes, presque durement.

— Oui... Et veuillez remarquer que je ne m'en étonne point... Pas plus que je ne trouve, grâce à l'expérience que je dois aux années, qu'il y ait là une raison de se révolter, ni de mépriser les hommes parce qu'ils sont fragiles... Est-ce que les jours qui passent ne se chargent pas de nous prouver que nous pouvons nous consoler de tout ? C'est une question de temps...

Et, tout en parlant, elle se levait pour partir, comme si ses dernières paroles eussent mis le point final à la discussion.

IX

Dans l'ombre douce du crépuscule, Thérèse suivait le sentier qui menait au sommet du mont de la Bourboule. Les derniers jours écoulés avaient été très remplis pour elle, car, à ses multiples occupations quotidiennes, à ses longues courses dans la montagne étaient venues s'adjoindre quelques répétitions pour le fameux *Salut* de charité auquel, comme Antoinette le lui avait bien prédit, elle avait été incapable de refuser son concours, instamment sollicité.

Et ce soir même, le *Salut* allait avoir lieu. Mais il devait être précédé d'un sermon prononcé par un missionnaire de passage ; avant l'instant où elle jouerait, Thérèse avait encore une grande heure à elle ; et c'est pourquoi elle n'avait pas résisté à la tentation de mon-

ter, comme chaque soir, sur la petite colline rocheuse d'où elle aimait à voir mourir la flamme du couchant sur l'horizon large dont les lointains embrumés prenaient alors une beauté d'océan. A cette heure-là, toujours la colline était déserte ; et elle était si accoutumée à cette solitude, qu'un geste d'ennui lui échappa quand, arrivée à l'extrémité du sentier qui serpentait à travers le hérissement des petites roches, elle aperçut une forme immobile à la place où chaque soir elle s'arrêtait parce que l'échancrure des montagnes semblait s'y ouvrir sur l'infini même.

Sans doute, elle avait eu une inconsciente exclamation d'impatience que la brise jeta au promeneur solitaire, car il tourna la tête vers elle et se leva aussitôt. Elle s'était arrêtée indécise; mais vite une tension de sa volonté la poussa en avant. Pourtant, l'homme qui se découvrait devant elle était celui-là même dont elle eût le plus souhaité éviter la présence... Quel ironique hasard amenait là Philippe de Gardannes? Ils se regardèrent une seconde.

Comme s'il eût pénétré son désir, il dit, sa tête orgueilleuse toujours découverte :

— Sachant que vous jouiez ce soir à l'église, je ne pensais pas que vous monteriez jusqu'ici, sans quoi je ne me serais pas permis d'y venir moi-même. Voulez-vous me dire, en toute sincérité, si vous préférez que je vous y laisse seule?

Oui, qu'il la laissât, ou qu'elle-même s'éloignât! C'était là le vœu de toute son âme. Mais elle n'était pas de caractère à prononcer une parole qui pût faire penser à Gardannes qu'elle redoutait sa présence. Et, avec une politesse un peu froide, elle dit simplement :

— J'aurais bien mauvaise grâce à me considérer ici comme sur mes propres terres, et à vous priver de la vue dont on y jouit. N'en partez pas à cause de moi. Je n'y suis, d'ailleurs, que pour un instant.

Il s'inclina sans un mot et resta debout, tandis qu'elle s'asseyait sur une roche. Le seul murmure de la Dordogne, qui coulait bruyamment à leurs pieds dans la profondeur noire du ravin, animait le silence, mêlé

à la rumeur confuse des bois que la nuit enveloppait lentement. Pourtant un bruit de paroles monta dans l'air tiède : des promeneurs passaient sur la route longeant la colline; un éclat de rire vibra, puis ce fut le timbre d'une voix d'homme à laquelle une autre, masculine aussi, répondit.

Un pli avait creusé le front de Gardannes; il tourna la tête vers Thérèse. Avait-elle entendu? Immobile, elle semblait regarder loin devant elle, les mains abandonnées sur les genoux.

Il dit :

— Vous aimez, je crois, beaucoup la franchise? Alors, il faut que je vous avoue quelque chose...

Elle eut un imperceptible signe d'interrogation, sans cesser pourtant de contempler les lointains assombris.

— Tout à l'heure, je vous ai demandé la permission de demeurer ici... Mais j'aime mieux, pour garder au moins le mérite de la sincérité, vous avouer que si vous m'aviez prié de redescendre, il est fort probable que je ne vous aurais pas obéi...

— Parce que? fit-elle, presque hautaine.

— Parce que je me permets... oh! très respectueusement! de trouver une imprudence parfaite les promenades que vous faites ici à cette heure... C'est de la pure folie! Et je regrette profondément de n'avoir pas qualité pour vous les interdire!

Cette fois, elle leva vers lui son visage tout blanc dans l'ombre, surprise de l'accent dont il venait de parler, non plus avec la courtoisie froide dans laquelle il s'était, jusqu'alors, enfermé avec elle, mais avec quelque chose de la sollicitude un peu impérieuse qu'il lui montrait en d'autres temps. Aujourd'hui, il n'avait plus le droit d'employer ce ton, et avec la même nuance de hauteur, elle dit :

— Si vous en jugez ainsi, je suis très aise que vous n'ayez, en effet, nulle autorité pour intervenir dans mes promenades; car je n'y cours jamais aucun danger, même quand je les dirige ici. J'ai pu m'en rendre compte, puisque j'y monte presque chaque soir...

— Je le sais...

Elle retint une involontaire exclamation : « Comment le savez-vous ? » et répliqua seulement :

— Alors, si vous êtes à ce point renseigné, vous devez être convaincu que je n'ai aucun motif pour renoncer à jouir de tout cela qui est bon à contempler...

Et, d'un geste à peine esquissé, elle indiquait le large horizon que la nuit bleuissait. Sa voix avait perdu ses notes un peu âpres, retrouvant leur gravité chaude. Une soif l'envahissait d'oublier la présence troublante, de ne plus penser, de se laisser pénétrer toute par la douceur berceuse de cette nuit paisible. Mais elle ne pouvait fermer son oreille à la voix d'homme qui montait jusqu'à elle. Sans la regarder, il disait, comme si c'eût été la chose la plus naturelle, qu'il causât ainsi avec elle dans cette solitude, rejetant de côté tout le convenu mensonger des conversations mondaines :

— Ainsi, vous trouvez bon le spectacle de nuits comme celle-ci ? Je vous envie... A moi, leur impitoyable sérénité est intolérable ! Elles semblent promettre la paix et l'oubli... Elles mentent. La paix et l'oubli ! ce sont deux bienfaits que depuis des années je ne me rappelle pas avoir connus !

Une telle intensité d'amertume imprégnait ses paroles, qu'elle tressaillit. Et une question lui échappa :

— Pas même pendant les mois que vous avez passés dans la prairie ?

— Pendant ces mois-là, c'est vrai, j'ai connu l'oubli, au moins. Littéralement, j'étais parvenu à écraser en moi la faculté de penser, de me souvenir et, par suite, de souffrir, sous une vie d'activité effrénée, une vie brutale et saine, bien apaisante, je vous le jure, pour les nerfs surexcités, et dont je suis sorti retrempé physiquement de façon à pouvoir résister désormais à n'importe quelle épreuve morale. J'avais voulu n'être plus qu'un être de chair et de sang, une espèce d'aventurier, en somme, comme ceux parmi lesquels je vivais... Et j'avais réussi... pour un moment !

Il s'arrêta... Elle ne songeait plus à partir, ni ne s'étonnait même du tour étrange pris par cette conversation imprévue. Son âme seule écoutait cette parole qui résonnait avec une force irrésistible de torrent dont les digues se sont soudain brisées. Seulement, elle demanda :

— Pourquoi alors avez-vous renoncé à cette existence qui vous paraissait bienfaisante ?

— Pourquoi ? Il est évident que si j'avais eu un atome de sagesse, je l'aurais continuée jusqu'à l'usure de mes forces... Mais, un beau jour, l'animal civilisé que je croyais bien mort en moi a ressuscité tout à coup, grâce à une espérance, parfaitement insensée d'ailleurs, ainsi que les circonstances me l'ont prouvé. Et comme j'ai toujours eu la louable habitude d'obéir à tous mes désirs, fussent-ils absurdes, je suis venu stupidement me rejeter dans le monde de mes semblables qui m'a repris et gardé... Pour mon malheur !

Sans penser, elle répéta :

— Pour votre malheur !...

— Oui. Parce que j'étais incapable de m'y trouver autre chose qu'une espèce d'épave désemparée... Croyez-vous donc que je ne sente pas tout le premier la misère et l'ineptie de mon existence sans but, incohérente et d'une inutilité dont l'incessante constatation me fait trouver absolument méritées les insultes que pourraient me lancer au visage les pauvres diables qui peinent sans relâche pour arriver tout juste à ne pas mourir de faim ? Aucun d'eux ne me méprisera jamais plus que je ne le fais, d'avoir gaspillé à tous les vents, sous prétexte de chercher l'oubli, les forces vives qui étaient ma part... J'aurais pu être *quelqu'un*, et je ne suis rien parce que je n'en ai pas eu la volonté ! Rien qu'un de ces êtres de luxe à qui, je vous le répète, le premier misérable venu est en droit de reprocher la place qu'il occupe au soleil. Et c'est à cette inutilité lamentable que je ne me résigne pas non plus !

Il avait parlé avec la même rudesse passionnée, sans tourner la tête vers elle, qui écoutait, meurtrie par son

émotion, cette étrange et soudaine confession. Et, une douceur dans la voix, elle dit :

— Vous n'êtes pas inutile, puisque vous avez charge d'âme !

— Charge d'âme ?

— Oui, vous avez votre enfant...

— Mon enfant... C'est vrai, je l'ai, à moi, bien à moi ! Elle est ma seule raison d'exister. Sans elle, il est fort probable que je ne me supporterais plus longtemps !

Il s'arrêta court.

Autour d'eux, c'était toujours ce silence recueilli qui ouvre les âmes et les fait plus proches. La nuit — une nuit harmonieusement étoilée — voilait d'ombre toutes les choses extérieures, effaçant pour elle comme pour lui le souvenir du monde des hommes dont les lois, les convictions, les préjugés se dressaient en eux. Comme neuf ans plus tôt, il se reprenait spontanément à la laisser lire en lui ; elle qui, un instant, avait su si bien le comprendre...

Avec un geste impatient, comme irrité de son silence, il recommençait, railleur :

— Pourquoi ne me faites-vous plus la charité de paroles encourageantes ? Pourtant vous êtes trop femme pour n'avoir pas déjà, depuis que le hasard s'est mêlé de nous réunir sous un même toit, fait le compte de la part de joie dont il m'était donné de jouir... Vous pensez peut-être qu'en somme, j'ai moi-même choisi cette part ?... Je vous assure que je l'ai choisie dans une mesure bien plus faible que vous ne pourriez jamais le supposer. Et je vous jure que c'est un des pires supplices d'avoir, dès qu'on regarde en soi, le sentiment qu'on a manqué sa vie, alors que passionnément on l'avait, en vain, souhaitée autre... Il y a vraiment des minutes où je comprends les croyants qui disent que le plus terrible supplice des damnés sera la vision et le sentiment du bonheur perdu !

Ce supplice-là, qui l'avait mieux connu qu'elle-même ? Et instinctivement, elle serra les lèvres pour empêcher l'irrésistible cri d'en jaillir. Il ne devait rien

soupçonner du drame qui s'était autrefois déroulé en elle et dont il avait été le héros. Mais si elle avait eu un pardon à lui accorder, elle le lui eût donné de toute son âme, en cette minute où elle venait de sonder sa misère morale. Depuis longtemps déjà elle ne s'étonnait pas qu'il se fût si vite détaché d'elle, parce qu'elle avait appris que les hommes sont des êtres de chair et de passion, en qui l'oubli naît aussi vite que l'herbe drue sur les ruines. Mais à celui-ci qui avait un instant pour elle résumé le monde entier, elle devait d'avoir connu l'ardente douceur d'aimer et de sentir qu'on est l'être adoré par excellence! Et de ce don sans prix, elle lui était reconnaissante.

Aussi, parce qu'elle entrevoyait en lui un infini de désespérance, elle reprit, dans un désir profond de lui faire un peu de bien :

— Ne vous trompez-vous pas, en pensant qu'il est trop tard pour mettre un intérêt dans votre vie?

— Un intérêt? Lequel? A quoi voulez-vous que je me prenne? Pour les hommes qui arrivent à mon âge et ont usé et mésusé de leur jeunesse, il y a l'ambition. Mais je ne crois pas plus à l'ambition qu'à aucune autre divinité et ne cherche plus que la réalisation de mon bon plaisir! Vous voyez que je ne m'illusionne pas sur ma triste personnalité. M'intéresser à quoi? A la politique? C'est une écœurante duperie... A l'art?... C'est ce que j'ai tenté de faire... Mais comment oublier que je ne serai jamais un véritable artiste, tout au plus un amateur ayant quelque goût et aussi quelque habileté?... Quoi, alors?... Pour tout, il est trop tard. Réellement, ce n'est pas une phrase d'affirmer qu'il y a des événements décisifs dans les existences humaines. Je me suis un jour heurté à l'un de ces événements devant lesquels vient se briser brutalement tout ce qui constitue, pour certains hommes, la seule raison d'exister. Tant pis pour moi! Il faut que j'en supporte les conséquences, quoique je ne puisse les accepter en résigné... que je ne les accepte pas!

Elle ne répondit pas, atteinte par l'amertume sombre qui était en lui, étreinte par la pensée que, peut-être,

pour lui, elle avait été la source d'une souffrance bien plus profonde, bien plus longtemps ressentie qu'elle ne l'avait cru. Et cette idée soudaine éveillait en elle une angoisse où se mêlait une espèce de joie qui la révoltait, comme le calme de cette nuit d'été...

Oh! Dieu! pourquoi quelque chose de cette sérénité ne pouvait-il pénétrer dans leurs pauvres âmes tourmentées?... Et voici encore qu'il lui parlait, qu'il l'interrogeait avec cet accent d'autorité et de prière si pareil à celui d'autrefois :

— Pourquoi vous enfermez-vous encore dans ce silence de mort? Vous ai-je offensée? Alors, je vous en demande humblement pardon. Ou bien craignez-vous de me laisser deviner à quel point vous trouvez ridicules mes récriminations et mes regrets, aussi vains que ceux d'un enfant en révolte?... Vous êtes, en effet, la dernière personne à qui j'eusse dû les faire entendre...

— Pourquoi? Parce que je vous plains de toute mon âme et que je voudrais alléger votre peine?

— Vous voudriez?... *Vous!*... Comment pouvez-vous supposer, même une seconde, que j'accepterais l'aumône de vous?

Il la regardait ; au fond de ses prunelles, il y avait cette flamme étrange qu'elle y avait surprise déjà et dont le mystère lui était insupportable. Puis, rejetant en arrière la tête, d'un mouvement altier, il fit, avec une ironie dure :

— Vous êtes infiniment bonne; seulement je suis aujourd'hui un malade inguérissable, votre bonté vient trop tard... Mais quelle femme êtes-vous donc? Une énigme vivante que je ne puis parvenir à déchiffrer, alors que je donnerais pourtant les jours qui peuvent me rester à vivre pour savoir ce qu'enferment votre âme et votre pensée insaisissables! Il y a, en vous, à la fois tant de volonté, de douceur, de scepticisme, de cruauté souriante. Vos paroles sont vraies et...

Elle l'interrompit, presque impétueuse :

— Ne parlez pas de moi, je ne le veux pas! Je ne le veux pas... Comme peintre, comme violoniste, j'appartiens au public, soit; mais ma personnalité de femme

est à moi seule et je ne permets à personne de fouiller dans mon intimité morale!

Un mouvement de colère impatiente lui échappa.

— Et croyez-vous donc que votre pinceau, que votre jeu ne vous trahissent pas, plus encore que vos yeux, vos paroles, même votre sourire? Ah! votre jeu! Il est tellement *vous* que les yeux clos, ignorant même votre présence, je le reconnaîtrais! Il ne ressemble à celui de personne d'autre. Si j'avais pitié de moi-même, je n'irais jamais plus l'entendre, moi qui en connais la puissance évocatrice! L'autre jour, chez Mme Arthuise, tandis que vous jouiez, j'ai vécu quelques-unes des minutes les plus douloureuses que j'aie traversées depuis longtemps... La musique me ravage comme au temps de ma jeunesse, et, de plus, aujourd'hui, elle remue en moi tout le limon des années perdues, avec leurs espérances folles, leurs rêves morts ; que sais-je? tout ce dont on ne peut accepter la perte irréparable!... Moi, du moins, qui ne serai jamais un résigné!

Presque bas, elle dit :

— A quoi bon se révolter devant l'inévitable? C'est du temps perdu!...

— Du temps perdu?... Ah! que vous êtes donc heureuse de pouvoir ainsi juger froidement de ce qui est sage ou ne l'est pas!

A quoi bon lui répondre? Elle détourna la tête, cessant de regarder l'horizon baigné de clarté de lune. Alors, à ses pieds, elle aperçut la ville minuscule étoilée des feux de ses centaines d'hôtels, parmi lesquels s'élevait la masse du Casino, nettement dessinée par un cordon de lumière... Puis, plus loin, comme jaillie d'une profondeur d'ombre, la silhouette de l'église dressée dans la transparence de la nuit claire. L'église! l'église où elle était attendue!... Combien y avait-il de minutes qu'elle était là, laissant fuir le temps, sans en avoir conscience, toute la pensée prise par cet homme, qui, sans nul droit, venait la troubler par la brusque révélation de sa misère?

Vivement, elle se leva.

— J'ai peur qu'il ne soit bien tard. Il faut que je parte...

Elle hésita une seconde ; puis, avec un simple : « Adieu! » elle lui tendit la main.

Mais il ne prit pas cette main qui venait à lui dans un geste d'amie. Les yeux arrêtés sur elle, avec l'expression qu'elle redoutait, il répondit presque violemment :

— Pardonnez-moi... Mais je ne peux pas accepter votre main!

Très bas, il s'inclinait devant elle. Alors elle se détourna, muette, et s'engagea dans le sentier qui descendait.

X

L'heure était moins avancée qu'elle ne l'avait craint et, quand elle entra dans l'église, le sermon n'était pas encore achevé. Mais déjà pourtant, le jeune vicaire qui, pour la circonstance, tenait lieu de maître de chapelle, s'agitait, très inquiet de son absence ; et, en l'apercevant, il eut un soupir d'allégement :

— Ah! mademoiselle! Quel tourment vous m'avez donné! Je commençais à croire que vous nous aviez oubliés!

Elle lui répondit d'instinct quelques mots, absorbée toute dans sa hautaine résolution de se ressaisir.

Ce prêtre ne soupçonnait point combien il venait de dire vrai en supposant qu'elle avait pu oublier son rôle d'artiste ce soir-là! Ah! oui, depuis une heure, elle avait bien oublié et la petite église, et les pauvres pour qui elle allait jouer, et ce monde des baigneurs, — croyants, sceptiques, indifférents, — qui emplissait la nef, curieux de l'entendre tout à l'heure et dont elle apercevait la foule sombre, sous la lueur des lampes...

Autour d'elle, dans le petit espace réservé, derrière l'autel, aux chanteurs, une agitation régnait. Les artistes-amateurs s'affairaient, répétant leurs dernières recommandations à l'organiste; la principale canta-

trice, — une femme déjà mûre qui portait un nom très aristocratique, — hachant ses phrases d'un incessant : « Vous comprenez, n'est-ce pas ?... » Le baryton, emprunté à la troupe du Casino, tourmentait d'un geste distrait les cahiers jetés sur l'harmonium, tandis que le vicaire lui-même distribuait les feuillets de musique à la phalange des jeunes filles exercées par lui pour former le chœur, et qui chuchotaient dans la pénombre où leurs silhouettes se confondaient.

Mais ni aux uns ni aux autres, Thérèse ne prenait garde. Pas plus, elle n'entendait la voix lointaine du prédicateur qui était un vieux missionnaire, parlant avec tout son cœur de simple à cette foule des âmes dont si peu étaient en communion avec la sienne. Assise un peu à l'écart, elle songeait, ne pouvant, si forte que fût sa volonté, écarter tout souvenir des paroles de Gardannes.

Oh ! l'étrange conversation, si imprévue qu'elle en gardait l'impression de sortir d'un rêve... Et pourtant, c'était réellement, bien réellement, qu'elle venait de causer avec lui dans l'intimité du sommeil des choses... Bien réellement qu'elle l'avait vu, debout devant elle, les traits ravagés par une expression de révolte altière qui accentuait l'amertume de sa voix... Bien réellement qu'il avait prononcé les mots dont l'absolue désespérance la hantait...

Pourquoi donc, tout à coup, avait-il brisé son masque de froideur ? lui laissant pénétrer sa détresse d'âme avec tant d'orgueilleuse franchise ? Il avait parlé d'un événement décisif dans son existence... Etait-ce donc qu'une circonstance lui avait, un jour, appris la vérité cachée par elle autrefois ? Ou bien, faisait-il allusion à l'incompréhensible refus qui jadis les avait violemment séparés, sans retour possible ?

Mais à cette idée, elle eut un sceptique haussement d'épaules. Non, elle ne pouvait croire à la profondeur de l'amour dont, un jour, il lui avait fait l'ardent aveu. Qu'un instant il eût souffert par elle, beaucoup, même, cela était possible... Mais les faits étaient là, pour lui prouver, si elle eût été tentée d'en douter, qu'à bien

d'autres il avait demandé de panser le mal fait par elle et bientôt oublié...

Quelques mots murmurés à son oreille la sortirent brusquement de la songerie. Le vicaire venait lui demander quelle place elle désirait occuper pour jouer, car le sermon allait finir. Elle répondit, puis, incapable d'écouter sans impatience la chanteuse qui exhalait son émotion en petites phrases niaises, elle se rapprocha de l'autel devant lequel le sacristain s'agitait, allumant les cierges dressés autour de l'ostensoir.

Oui, le sermon s'achevait. La voix du missionnaire, jusqu'alors d'une sonorité voilée, s'élevait tout à coup, en paroles vibrantes, que son amour des âmes lui jetait aux lèvres. Et Thérèse, attentive, écouta. Lui aussi, ce vieux prêtre, songeait à la misère des pauvres êtres qui souhaitent inutilement le repos; et, dans la simplicité de sa foi, il leur rappelait les promesses de la Nativité, la paix aux hommes de bonne volonté, à ceux-là qui cherchent seulement la vérité et la justice, à ceux qui pratiquent la charité et se sont renoncés à eux-mêmes...

Thérèse secoua la tête... Tous ces sublimes enseignements, elle ne s'en était jamais écartée de par sa volonté. Et l'apaisement promis, où était-il? Pour en atteindre et en goûter la douceur, il fallait des âmes mortes aux agitations humaines et aussi des âmes de croyants dont les espérances n'étaient pas de ce monde...

Et pourtant ces paroles, qui évoquaient un idéal qu'elle jugeait irréalisable, lui semblaient bienfaisantes à entendre. Pourtant, elle se prenait à souhaiter que l'homme autrefois aimé, dont elle connaissait maintenant la secrète blessure, se laissât un moment, comme elle, mieux qu'elle, bercer par la beauté de leur illusion...

Où était-il? Entré lui aussi dans cette petite église que la nuit revêtait d'une majesté recueillie, mais où il venait, en profane, pour entendre de la musique, y apportant la meurtrissure de ses inutiles révoltes contre la vie qui l'avait vaincu, sans l'abattre. Instinctivement, elle chercha parmi la foule qui emplissait la nef étroite,

une foule élégante que bariolaient de clair les toilettes d'été, les grands chapeaux fleuris sous lesquels Thérèse distinguait des figures connues, tournées maintenant vers l'autel. Le sermon était achevé et l'organiste commençait les chants du *Salut*. Dans un même groupe, placé au premier rang, elle aperçut le visage recueilli de Marthe de Kergoz qui priait, les paupières baissées, puis la petite tête blonde de Liane, sérieuse dans son expression de foi naïve et, à côté de Liane, Pierre, debout, les bras croisés, les traits durcis par la pénombre. Le regard de Thérèse glissa indifférent sur lui et tomba sur les traits fatigués de Mme Arthuise, assise, son livre de prières sur les genoux, entre son frère et Max Hennebert, dont les yeux de sceptique demeuraient attachés sur Nora de Gardannes, placée un peu devant lui, sa beauté prenant un charme de mystère sous l'ombre du grand chapeau noir.

Tous, ils étaient là, réunis, sauf lui... Et elle ne s'en étonna pas. Comment, même une seconde, avait-elle pu supposer qu'il écouterait de la musique dans ce cercle de profanes? S'il était venu, il avait dû se réfugier dans quelque coin obscur, où il pourrait oublier le monde des hommes pour n'entendre plus que la voix des sons, faite pour l'âme seule...

Quelqu'un murmura à son oreille :

— Mademoiselle, c'est à vous maintenant, si vous voulez bien...

Elle se leva, ôta ses gants d'un geste machinal et alla prendre son violon.

— Vous serez bien, ici? demanda le vicaire, qui était un mélomane fanatique.

— Oui, très bien, merci.

Alors, il s'assit, les yeux clos, les mains croisées, dans l'attente du régal artistique qui allait lui être offert, tandis que le baryton se baissait vivement pour ramasser les gants de Thérèse qui avaient glissé à terre. Elle ne le remarqua même pas, les nerfs tendus, redevenue tout artiste, recueillie en elle-même comme à l'approche d'un mystère sacré. Puis, lentement, l'archet fit jaillir des cordes une note profonde, d'une so-

norité si puissante et si grave, que tout bruit aussitôt cessa dans l'église. Sous les voûtes assombries, s'épandait la voix merveilleuse que Thérèse Erlennes savait donner à son violon, émouvante, autant qu'une voix humaine qui supplie avec des sanglots.

Une âme palpitait dans cette voix où semblait pleurer l'éternelle souffrance humaine... Une âme qui disait sa plainte dans la langue immatérielle des harmonies, appelant à elle toutes les autres âmes blessées, les entraînant dans l'élan de sa prière éperdue, dans son aspiration vers la paix, bien haut hors du monde des agitations vaines, vers les sphères bénies où les douleurs sont consolées.

Et le violon disait tout cela... Son chant, d'abord plaintif et suppliant, s'éclairait maintenant de sérénité. Un souffle d'espoir y frémissait. Les notes, dans leur limpidité grave, versaient l'apaisement... Puis il devint plus large encore, d'une beauté toute pure; il montait puissant comme un vol d'aigle, emportant les âmes qui s'abandonnaient à son charme divin vers un infini de lumière où elles entraient, avec un cri de délivrance et d'amour, dont l'archet chanta l'hosanna triomphant...

L'écho s'en perdit dans le lointain de l'église ; et un murmure courut dans cette foule où les plus simples eux-mêmes venaient de sentir passer le souffle de l'art. Hennebert, enthousiasmé, disait tout bas à Mme Arthuise :

— Quelle artiste est cette femme! C'est un crime qu'elle commet en enfouissant un pareil talent!

Elle, Thérèse, très pâle, avait baissé son violon. Alors seulement elle s'aperçut qu'elle pleurait.

Autour d'elle, montait un chuchotement d'hommages. Le vicaire, qui s'essuyait les yeux, lui serra les mains dans un élan d'admiration. Mais un besoin presque douloureux de solitude l'étreignait. Alors, profitant de ce que les chanteuses se préparaient à commencer le chœur, elle se glissa dans les bas-côtés obscurs, parmi les humbles, et s'agenouilla comme eux, voilant son visage de ses mains...

XI

— Vous viendrez, n'est-ce pas?... Promettez-moi que vous viendrez! et en toute sincérité! très sérieusement!

C'était Liane qui parlait ainsi à Thérèse pour qu'elle prît part à une promenade organisée par Mme Arthuise, afin d'occuper le désœuvrement de son mari, venu, par convenance, passer quelques jours près d'elle à la Bourboule.

Et elle insistait avec une grâce câline, ravie de se trouver seule, toute seule avec Thérèse, qui l'avait enlevée ce matin-là pour faire d'elle un rapide croquis. L'esquisse était finie, l'album maintenant fermé sur les genoux de Thérèse; et, attendant Pierre de Kergoz, l'artiste et son petit modèle causaient avec une affectueuse intimité dans le jardin de l'hôtel; vraiment gaies toutes les deux, l'enfant parce qu'elle était jeune, Thérèse parce qu'elle le redevenait à son contact, dans un de ces réveils, imprévus et charmants, de sa rieuse humeur de fillette.

— Il est impossible que vous ne veniez pas, poursuivait Liane. Songez que nous allons aux *Roches!* et l'autre matin encore, vous disiez qu'il n'y avait pas, dans les environs de la Bourboule, une promenade que vous préfériez à celle-là!

— Quelle tentatrice vous faites! Liane, dit Thérèse, tout ensemble amusée et touchée de cette insistance. Je voudrais bien pouvoir me laisser séduire, comme j'en ai si grande envie! Mais vous savez, chérie, je ne m'appartiens pas... Et puis, il me faut finir plusieurs études commencées...

— Eh bien, vous les finirez quand nous serons partis, puisque voilà le terme de notre saison qui approche... Et si vite! trop vite!

— Vous en avez beaucoup de regret? Liane, interrogea Thérèse, caressant les cheveux légers de la jeune fille, assise à ses côtés, sur un pliant bas.

— Oui, beaucoup! beaucoup! Ne me croyez pas ingrate envers ma Bretagne, mais je ne me rappelle pas y avoir été jamais aussi heureuse que je l'ai été ici... Tout le monde est tellement bon pour moi!

Elle s'arrêta. Et Thérèse devina que, dans sa jeune pensée, se dressait l'image de cet Henri d'Orioles qui se montrait si délicatement attentif auprès d'elle. Mais ni l'une ni l'autre n'eurent un mot d'allusion à lui; et Liane reprit un air réfléchi, amusant sur sa piquante petite figure :

— Pierre sera plus content que moi de retrouver Kergoz qu'il déteste quitter!... — Et encore, je n'en suis pas très sûre...

Thérèse, pensive, questionna :

— Alors vous croyez que votre frère, en son for intérieur, a pris un peu goût à l'Auvergne?

— C'est une idée que je me fais!... Et je me trompe peut-être... Car, enfin, en apparence, au contraire, il est bien plus soucieux qu'en arrivant. On dirait qu'il est préoccupé! Marthe, qui le remarquait aussi, l'a interrogé ; mais il a simplement répondu que son oisiveté à la Bourboule lui pesait. C'est qu'il a une vie si remplie à Kergoz où il est vraiment le père qui veille sur tout le monde; à qui tout le monde recourt parce qu'on sait bien qu'il ne refusera d'écouter personne!

Thérèse ne répondit pas. La cloche d'entrée venait de résonner et elle s'attendait à voir entrer Kergoz. Liane aussi avait tourné la tête, avec une crainte que ce fût son frère venant la chercher. Un soupir d'allégement lui échappa :

— Ah! ce n'est que Suzette de Gardannes qui rentre avec son Anglaise!

Et elle appela :

— Suzette!

La petite fille montra son adorable visage de bébé, qui semblait la miniature de celui de son père, dont elle avait les yeux de flamme, les traits volontaires et aussi l'indéfinissable séduction.

— Suzette, venez un peu me voir!

Et son sourire était sans doute bien attirant, car

Suzette bondit impétueusement vers elle et grimpa sur ses genoux avec cette confiance des petits très aimés. Thérèse les regardait occupées l'une de l'autre, l'enfant emplissant les mains de Liane des fleurs qu'elle rapportait... Puis, tout à coup, emportée par un brusque élan, elle demanda :

— Et moi, Suzette, voulez-vous m'embrasser?

L'enfant arrêta sur elle ses yeux sombres, si pareils à ceux de son père. Puis, avançant ses lèvres caressantes :

— Je veux bien, madame.

Et, autour du cou de Thérèse, s'enroulèrent les petits bras souples. Alors, Thérèse, elle aussi, mit sa bouche sur la peau fraîche autant qu'un beau fruit ; et une seconde ferma les yeux, goûtant l'amère douceur de ce double baiser. Une pensée lui traversa l'âme : sans la faute commise par d'autres, cette enfant eût pu être sienne. En une brève vision, elle apercevait la vie un instant rêvée, cette petite créature entre eux... Et la vision lui fut si douloureuse qu'elle se redressa, écartant la petite fille, sans toutefois la remettre à terre. Mais Suzette, en même temps, avait une exclamation :

— Papa! voici papa!

Et, déjà échappée à Thérèse, elle courait vers lui, qui, sur le seuil du jardin, s'était arrêté ; sûrement, il avait vu sa fille dans les bras de Thérèse.

Derrière lui, arrivait Pierre de Kergoz. Mais il le laissa seul aller vers Thérèse qui, d'ailleurs, ne paraissait pas remarquer sa présence. Avec un salut, il passa, la main de Suzette enfermée dans la sienne...

Kergoz avait rejoint Thérèse et s'excusait d'avoir tant tardé à venir reprendre sa jeune sœur.

Elle secoua la tête :

— Avez-vous tant tardé? Je ne m'en suis pas aperçue. Le temps ne m'a pas paru long du tout. Nous avons causé comme si nous étions de vieilles amies... Nous avons parlé de vous et de la Bretagne, monsieur... Puis de l'excursion des Roches...

— Et...

Il eut une imperceptible hésitation.

— Et Liane a-t-elle gagné son procès? Viendrez-vous avez nous?

— Si je puis. Qui prend part à cette promenade?

— Mais... Mme Arthuise et son mari, ma famille, et c'est tout. Mme de Gardannes craint la fatigue et ne veut pas être de l'excursion. Quant à son mari, il dit d'être d'humeur trop capricieuse pour se permettre d'accepter aucun engagement. Il avait d'ailleurs projeté pour mardi une visite à la Tour d'Auvergne.

Kergoz avait prononcé ces derniers mots d'un ton bref, presque agressif. Thérèse, surprise, ne les releva pourtant pas, et comme Liane, en lui disant adieu, tentait encore de lui arracher une promesse, elle dit, affectueusement :

— Si je puis, j'irai, Liane.

Henri ARDEL.

(*A suivre.*)

LA

PROMENADE ENSOLEILLÉE

I

D'Hendaye, porte de France ouverte sur l'Espagne, d'Hendaye où Pierre Loti a gardé sa résidence d'été, c'est de ce coin perdu et charmant que je date ces courtes notes d'un flâneur au pays basque.

J'habite chez Loti, au bout du jardin, une blanche tourelle éloignée de tout bruit, vraie retraite de chartreux, chambre de Robinson bâtie sur la Bidassoa. Un escalier de pierre descend vers la rivière qui vient, les jours de beau temps, lécher les marches avec un gai clapotis, et, les jours d'orage, briser contre elles ses vagues écumeuses. En ce moment, deux heures de l'après-midi, comme je m'accoude à la fenêtre, le flot s'est retiré, et l'eau, tapie là-bas au creux des sables, n'est plus qu'un mince serpent fluide qui somnole dans la chaleur.

Et c'est, devant moi, toute une moitié de l'horizon, un grand vide, de l'espace, le ciel bleu. D'abord, l'étendue mélancolique du sable jaune, avec le mince cours d'eau qui achève de s'y tarir; puis, en face de moi, sur la rive espagnole, Fontarabie, le petit village de Fontarabie, avec son antique église aux pierres roussies par le soleil, le château de Jeanne la Folle, dans un fouillis de verdures, et l'écran immense des Pyrénées qui le dominent; puis, encore, à droite, le

golfe de Gascogne, l'océan de soie bleue qui baigne de ses mêmes ondes l'ancien monde et le nouveau. Décor majestueux et immuable qui a vu, durant des siècles, des hommes innombrables passer et disparaître, et qui nous inflige, par le contraste de son éternité, le sentiment attristé de nos fragilités humaines! L'air est d'une admirable transparence et d'une extrême sonorité. Le pas d'un enfant qui marche pieds nus sur le sable, au loin, frappe mon oreille, et la journée est si claire que j'aperçois en Espagne courir une carriole sur la route de Fontarabie.

Ainsi, de ma fenêtre, je découvre toute une moitié de l'horizon, et, sous la cloche du ciel, dans cet air transparent et sonore, je suis comme dans l'intérieur d'une perle.

Je suis seul. Et je me remémore mon premier séjour ici, il y a cinq ans, de petits faits, de petites choses lointaines qui secouent leur poussière d'oubli et qui s'éveillent en foule. Ces montagnes, là-bas, brunes et velues comme des bêtes géantes, je les connais. Je connais les chemins pierreux qui les parcourent, les sources fraîches qu'on y rencontre, le plateau qu'on ne soupçonne pas d'en bas, les routes, le hameau, le cidre qu'on y boit, altéré par la montée, les senteurs de thym et de menthe, les griseries de grand air, et, parmi les vols d'oiseaux de proie, le gigantesque spectacle qui vous attend au faîte... Et Fontarabie, je le connais aussi, Fontarabie, avec sa porte blasonnée, son étroite rue du moyen âge, aux maisons si chargées de moulures qu'elles ne laissent voir, au-dessus de soi, qu'un fil de ciel. Je connais le château de la reine Jeanne, cette prestigieuse ruine que des escaliers et des planches récents permettent de visiter. Escaliers rustiques, escaliers de grange, qu'on franchit avec respect! Salles immenses percées de fenêtres en ogive où le jour, semble-t-il, est fatigué d'entrer. L'ombre y règne, hal-

lucinante dans certains coins, et le visiteur, troublé par le bruit de ses pas, s'arrête, pendant que ce bruit lugubre se répercute le long des grandes salles vides, évoquant d'autres bruits de pas lourds, tout un tumulte d'hommes d'armes dont ces murs retentirent à l'époque de Charles-Quint. Il semble que l'air soit plein de présences invisibles et l'imagination peuple encore ces grands espaces sonores des soldats qui ont passé, ri, chanté, joué, dormi là... Je connais la plate-forme, la grande terrasse carrée où la reine Jeanne venait rêver. Ces pierres ont vu, durant des années, passer sa robe, triste comme elles. Des années elle a, sous le même ciel, vu ces choses qui n'ont pas changé, la même Bidassoa, les marées hautes, les marées basses, les mêmes sables tour à tour submergés et découverts, le même travail régulier et monotone des forces de la nature, les mêmes printemps, les mêmes automnes et des matins semblables suivis de soirs pareils... Hendaye, marges d'ombre sur les chemins ensoleillés, petites vieilles au seuil des maisons, pêcheurs et bateliers; Hendaye, la contrebande et le jeu de pelote, toute la tradition de cet admirable petit peuple basque dont Loti a peint avec tendresse, dans *Ramuntcho*, la grâce fière et simple; Hendaye et sa paix, son charme de coin perdu, loin du boulevard, de la mode et du snobisme contemporains, c'est là que, pour la première fois, fils des villes, j'ai goûté la joie saine de me rouler dans l'herbe, de sentir bruire autour de moi les mille vies d'infiniment petits, nos frères minuscules qui s'abritent sous chaque brin, que j'ai, les yeux au ciel, admiré le mystérieux enchantement qui enveloppe les hommes. Mystère de la vie, de ces fleurs qui poussent, de ce soleil qui brille, de ce vent qui passe : tout ce qui est beau, tout ce qui est grand, tout ce qui fuit, tout ce qui meurt et recommence!...

Donc, j'ai retrouvé tout cela. J'ai retrouvé cette qua-

lité d'atmosphère, cette pureté de silence qui semblent acquis à ce pays par l'accumulation des calmes années; cette sérénité éclatante de juillet qu'altèrent à peine les bourrasques venues du large et vite évanouies. Accoudé à ma fenêtre, je goûte cette paix légère, cette saveur de l'air, cette subtile chaleur que ventilent des souffles odorants. Un sentiment poétique m'habite. Il me semble que quelque chose de moi se dilate, emplit ce décor, qu'un réseau magique d'inappréciables fils se tisse autour de mon âme, qu'une communication étroite s'établit entre elle et l'âme de cette journée, entre elle et cette eau, et ce ciel et la mélancolie de ces sables dans la splendeur de cet instant du paysage. L'esprit ne saurait mettre de paroles sur ce que je ressens. C'est fluide, confus, insaisissable et profond. Il fait si clair, si doux, mon regard qu'aucun éclat ne blesse découvre des lointains si nets, si précis, si distincts, les objets sont si tangibles et l'éther si diaphane que tout leurre paraît cesser et que j'ai, une seconde, l'impression un peu obscure et certainement très absurde qu'il n'y a plus de secret, qu'il n'y a plus de mystère, et qu'il me suffirait d'un très petit effort de ma pensée paresseuse pour concevoir ce qui doit être si simple et qui, depuis le commencent du monde, échappe à l'intelligence des hommes. Aussitôt, par analogie, je songe à ce personnage d'un roman de Jean Thorel qui eut, un matin, en s'éveillant, le sentiment très net d'avoir formulé en rêve une définition du bonheur aveuglante de clarté, sans qu'il lui fût possible de retrouver ce que c'était.

II

LA GUADELOUPE

Deux coups frappés à ma porte me tirent de ma rêverie.

— Entrez!

C'est Marius, le vaguemestre du *Javelot*, qui, son courrier distribué, est libre. Il a quitté aujourd'hui son costume au col bleu et mis des vêtements bourgeois, parce que nous devons aller en Espagne, jusqu'à la Guadeloupe, le petit hameau perché dans la montagne qui domine Fontarabie.

— Et quoi de neuf, Marius ?

— Rien, sinon que nous serons obligés de faire le tour par Irun. Il ne faut pas songer à traverser la Bidassoa avec si peu d'eau !

Il me dit aussi que Savin, le second maître du *Javelot*, désire être des nôtres. Nous n'aurons qu'à le siffler en traversant le pont international au pied duquel le stationnaire français est amarré. Voilà qui est entendu.

Nous avons quitté ma tourelle et gagné le jardin. Le jeune fils de Loti, Samuel, devant la maison, s'amuse à grimper le long de la corde lisse qui pend du balcon. Accroché à elle par les mains, les pieds sur le nœud qui la termine, il se laisse balancer. C'est, à présent, un grand garçon de huit ans, à la fois très remuant, très joueur et très sage. Déjà sa conversation traduit un esprit réfléchi qui étonne parfois. A table, ce matin, comme nous parlions des rêves, il nous dit : « Moi, j'aime mieux les mauvais rêves que les bons rêves. » — « Pourquoi ? » lui demande son père. — « Parce qu'après un mauvais rêve, je suis content de m'éveiller, tu comprends ; tandis qu'après un bon rêve, ça m'ennuie, je suis jaloux… voilà. » Et cette réflexion, certes, n'est pas d'un enfant.

En ce moment, il tue le temps. Le train de cinq heures doit amener à Hendaye ses cousines les Tototes, et c'est une fête pour lui. Depuis deux jours, il n'est question dans la maison que de leur arrivée. C'est un gros événement. « Vous verrez, m'a-t-il dit. Elles sont un peu grandes pour moi, car Totote a douze ans et

Dizé onze bientôt, ce qui ne l-s empêche pas de jouer tout de même avec moi. C'est Totote qui est la plus sérieuse. Mais je vous préviens que Dizé est très susceptible, et, comme elle est très maligne, si vous vous mettez mal avec elle, vous n'aurez pas fini. » Ainsi, me voilà prévenu.

Pendant que Marius, pour lui plaire, imprime à la corde un mouvement plus vif, Loti, qui apparaît à la fenêtre, nous crie :

— Bonne promenade.

— Alors, vous ne nous accompagnez pas ?

— Non, j'ai à travailler.

Nous voilà donc partis, Marius et moi. Nous gagnons la gare, la grande gare d'Hendaye où s'arrêtent les lignes françaises et qui prolonge jusqu'au pont reliant les deux pays un décor de wagons immobiles, poussiéreux, livrés à l'abandon, parmi l'herbe folle, d'un bout à l'autre des mornes journées d'été. Wagons qui ont porté à travers les distances l'espoir ou la détresse d'amis, de parents appelés par télégramme, l'agrément ou le souci de gens allant les uns à leurs affaires, les autres à leurs plaisirs. Vieilles caisses de bois, compartiments, banquettes, où tout un peuple de voyageurs a passé. De quels tracas, de quelles béatitudes, de quels projets, de quels rêves, de quel tohu-bohu d'idées sombres, gaies, poétiques ou terre-à-terre, graves, folâtres, absurdes ou raisonnables ces objets se sont-ils imprégnés ? Quelles parcelles insaisissables restent en eux de ces vies qui se sont croisées là sans se reconnaître, qui eussent pu s'attacher l'une à l'autre et qui se sont éparpillées selon d'imprévoyables destinées ? Quelles traces invisibles y demeurent de tous les drames dont ils furent témoins, de toutes les aventures comiques, tragiques, singulières ou banales que, sur la surface du vaste monde, des mémoires d'êtres revivent, en évoquant le coin capitonné, le filet, l'accoudoir, la

portière dont elles s'encadrèrent? Voitures pensives, très vieilles et respectables! Souvent, par de chauds matins, autrefois je suis venu cueillir des fougères et des boutons d'or entre leurs roues paralysées. Alors, dans ce prolongement de gare, au milieu de ces rails, de ces disques, de ces signaux, n'entendant d'autre bruit que le bourdonnement des insectes dans l'herbe, comment dire l'étrange sentiment de tristesse et d'abandon que ces vieilles choses jetaient dans mon âme sous l'accablant soleil?

Nous sommes à l'entrée du pont international. Voici *le Javelot*, tout blanc et coquet, avec ses fins cordages, sa coque légère et ses cuivres polis. Savin, qui nous y attendait, nous rejoint. Il est en tenue de coutil, casquette de marine blanche, et il lui a suffi d'enlever les galons mobiles de ses manches pour pouvoir, sans contrevenir aux règlements, franchir la frontière espagnole. Deux grands chiens au long museau, à l'œil intelligent, l'accompagnent, et, comme nous nous sommes engagés sur le pont, déjà leurs folles gambades nous précèdent dans Irun, dans cet Irun si animé, si bariolé le dimanche, et comme envahi durant la semaine par une langueur de sieste. Un petit tramway qui file sans bruit à l'ombre des maisons nous y reçoit bientôt et nous dépose dix minutes plus tard à Fontarabie.

Là, au pied de la montagne, première halte dans la cour tapissée d'herbe d'une *fonda* où du cidre clair nous désaltère. Après quoi, en route! La montée n'est pas rude jusqu'à la Guadeloupe; elle est seulement longue. Mais les chemins en lacets, les chemins jaunes et doux aux pieds en sont pleins de caprice et de variété. Des pierres les parsèment dont la pluie des siècles a usé les arêtes et arrondi les angles. Et cela, joint à de profondes ornières creusées par les roues massives des chars à bœufs, provoque chez l'excursionniste toute une ingénieuse gymnastique dont je re-

trouve cet après-midi, après cinq ans, le charme alerte et jeune. Les chiens, devant nous, derrière nous, se poursuivent, se rattrapent, escaladent les contreforts, dévalent par les pentes, s'ébattent parmi les mousses. Une vie nerveuse, souple, agile, infatigable circule ainsi autour de nous, entoure, ceinture, fouette et stimule notre montée. La même joie animale s'étend de ces bêtes à nous, harmonise les mêmes forces d'instinct sous la surface différente des espèces.

Ils vont, ces chiens, la langue pendante et la queue en trompette. Plus prudents et moins lestes, nous allons d'une pierre à l'autre, en calculant nos enjambées. Et de tous nos sautillements réunis naît, sur les chemins, une sarabande de petites ombres folâtres et diaboliques.

Il est près de cinq heures quand nous atteignons la Guadeloupe. Une courte place carrée, vêtue d'herbe et plantée de chênes, s'avance en terrasse sur le versant de la montagne. A l'ombre de ces chênes, une vingtaine de moines se reposent des fatigues de la journée. Apparition imprévue qui appelle dans ce décor de feuilles l'idée soudaine d'un troisième acte d'opéra-comique. En effet, devant ces robes de bure, cette corde semée de nœuds et trop neuve qui ceint leurs reins, cette tonsure trop nette et comme factice, j'ai, oh! très fugitive, l'impression de figurants s'avançant sur une scène pour entonner un chœur. C'est, qu'habitué à voir la réalité différer toujours des formes artificielles qui veulent la représenter, l'esprit ne conçoit pas immédiatement que ces moines, ces vrais moines, puissent avoir avec le classique père capucin des grands et petits guignols une aussi parfaite identité. Toute fugitive, je l'ai dit, mon impression ne mérite pas ces phrases. Déjà elle est loin, et j'éprouve, peu à peu, la gravité dont ces hommes austères imprègnent ce lieu. Barbus ou rasés, la plupart vigoureux, dans la force de l'âge, ils goûtent, par cette journée d'été,

l'apaisement qui tombe des grands chênes. Ils parlent peu entre eux, adossés aux troncs ou assis sur la pierre, gardant là, dans cette trêve du travail, leurs habitudes de recueillement et d'humilité. Et, à étudier leurs visages qui respirent la force et la paix, à pénétrer la sérénité puissante de ces âmes qui ont renoncé à tout, on sent déconcertée en soi l'étroite, l'égoïste, la fragile conception que nous avons du bonheur.

L'un d'eux, assez grand, avec un visage fin, une barbe presque gracieuse et un air d'élégance dans sa robe de bure, se promène à quelques pas des autres. Il est manifeste que c'en est le supérieur. Certains s'approchent pour lui parler, puis s'en reviennent. Oui, il y a quelque distinction dans la personne de ce moine. Marius, au courant de toutes les légendes qui circulent, me conte qu'il est apparenté aux plus grandes familles d'Espagne. Quel chagrin secret l'a jeté dans ce cloître ? Voici qu'il m'inspire aussitôt un intérêt tout neuf et qu'il se trouve, par ce détail, rehaussé d'un prestige. C'est qu'il a subitement cessé d'être un personnage de la vie courante pour prendre à mes yeux le relief d'un personnage de roman.

Et je songe de nouveau, confusément, à toutes nos joies périssables, tout en suivant dans une sorte d'auberge ouverte sur la place mes compagnons que tourmente la soif. C'est, au premier, une salle commune où deux artilleurs espagnols jouent aux cartes. Ils viennent d'un fort établi sur le plateau et qu'on découvre d'ici. Dans cette salle, nous voyons bientôt apparaître le supérieur suivi d'un gros moine à la ceinture duquel pendent des clefs. Ils nous saluent, vont au fond, dans une salle plus petite, où ils se font servir du cidre, du pain et du jambon. Pendant ce temps, les autres moines, les simples moines, demeurent devant la porte. Ce qui prouve que, partout chez les hommes, égalité, fraternité ne sont que de vains mots.

Quand nous redescendons, un peu plus tard, la place est vide. Le troupeau des robes de bure est rentré silencieusement dans le monastère dont le clocher domine le hameau. Alors, malgré le soleil qui le dore, cet asile du bonheur m'apparaît glacial désormais, à la façon d'une caserne redoutable et mystérieuse, d'une caserne où des gens ordonnent et des gens peinent, sans garantie, ici plus qu'ailleurs, de justice, de bonté, de solidarité et d'amour.

Maintenant, il nous reste à gravir une dernière bosse de la montagne. Il n'y a plus de chemins, ou plutôt nous n'en distinguons pas, et c'est une montée à l'aventure, sur de la terre durcie, en s'accrochant des pieds et des mains aux mousses desséchées, aux herbes cassantes. Ici, vers la cime, plus de reposantes verdures ; un sol aride, sous l'âpre vent qui le rase sans cesse. A mesure que nous montons, l'horizon se recule, s'ouvre, s'élargit. Voici l'Océan bleu. Voici la côte brune, la côte de France jusqu'à Biarritz, la côte d'Espagne jusqu'à Saint-Sébastien. C'est une figure d'atlas avec ses sinuosités, ses villages, ses cours d'eau, ses montagnes. Celles-ci, par leurs formes, prennent des apparences de vie. Il semble que nous soyons sur le dos d'une énorme bête accroupie là, les pattes repliées, auprès d'autres bêtes, ses sœurs ; et, vraiment, une fois sur la cime, étendu sur son poil rude, je crois l'entendre vivre et respirer, cette bête géante qui me porte.

La vertu de ces courses en plein air est de nous composer une âme enfantine. Nous nous laissons aller, pour redescendre, à une course vertigineuse. C'est fou ! Il y a de quoi se rompre vingt fois les jambes à dégringoler ainsi sur des pentes raides. Mais bah ! le vent et la vitesse vous grisent ; la terre durcie paraît molle et élastique ; l'herbe piquante prend le moelleux d'un tapis. On court, on glisse, et on se retrouve à la Guadeloupe étourdis, essoufflés et riants.

Le soleil a disparu quand nous sommes de retour à Fontarabie. Une courte brise passe sur la Bidassoa qui, maintenant, coulant à pleins bords, fait danser devant le quai une flottille de barques légères. Dans l'une d'elles, où nous avons pris place, un jeune passeur, déployant sa voile, nous ramène à Hendaye. Il fait presque nuit, et cette traversée, dans le silence et l'obscurité, a je ne sais quel air d'aventure qui m'impressionne. Notre barque glisse, comme une ombre, avec les seuls bruits négligeables de la brise enflant la voile et de l'onde qui ruisselle. Et, sur cette rivière agitée de vagues, par ces ténèbres qui semblent hostiles, nous avons l'air de fuir la vieille et mystérieuse Espagne, pareils, en cette fuite sourde et précipitée, à des conspirateurs d'autrefois.

III

LES TOTOTES

Ensemble, c'est les Tototes. Séparément, il y a Mlle Totote et Mlle Dizé. Pourquoi Totote et pourquoi Dizé ? C'est Samuel, à l'âge où l'enfant, avec des notions incomplètes du langage, compose par des sons une image de ce qu'il ressent, c'est Samuel qui les a dénommées ainsi. Lui-même, très certainement, ne saurait dire pourquoi, parce qu'il l'a oublié ; mais si l'on cherchait bien, on trouverait à cela, j'en suis sûr, une explication naturelle et logique. Car il y a toujours un fonds de logique dans le travail obscur de ces petites cervelles cherchant, de façon rudimentaire, à désigner les formes, les couleurs et les bruits de la vie. Je n'en veux pour exemple que le fait suivant : Un petit garçon de deux ans que je connus chez des amis, dans la ville de province où je fis mon service militaire, m'appelait, chaque fois qu'il me voyait, le *Pam*. Pour lui, j'étais le *Pam* et pas autre chose. A

première vue, cette appellation barbare semblait sans raison. Mais en réfléchissant je trouvai ceci : Cet enfant voyait chaque dimanche les soldats à la musique. Là, celui qui jouait de la grosse caisse : Pam ! Pam ! avait probablement frappé le plus son attention. Par extension, tous les individus porteurs d'un pantalon rouge étaient pour lui devenus des *Pam !*

Donc, les cousines de Samuel, Mlle Totote, douze ans, et Mlle Dizé, onze ans : ensemble les Tototes, sont arrivées. Mlle Totote, très raisonnable, vous a déjà des airs de petite femme pénétrée de sa dignité. A table, elle se sert largement une bonne fois de l'entremets sucré, mais n'en reprend pas, pour marquer qu'elle n'est pas gourmande. Elle élève son verre quand on lui sert du vin : « Très peu, oh ! très peu ! » et demande beaucoup d'eau. Elle casse son pain gentiment et porte la fourchette à sa bouche en tenant le petit doigt en l'air. Mlle Dizé, plus remuante, plus diable, blonde avec des yeux clairs, interpelle les domestiques, se mêle à la conversation, rit très fort, se renverse, s'étrangle en buvant, approuve, désapprouve, et mène tambour battant toute la maison.

Mlle Totote vient me rendre visite avant le déjeuner dans ma tourelle. Elle frappe. Je dis : « Entrez. » Elle entre avec dignité, referme la porte lentement, vient jusqu'à la table où j'écris, remet en place un feuillet dérangé, se mire dans une glace et me dit :

— Vous voyez, je viens vous voir sans cérémonie. Je n'ai même pas mis de corset. Ainsi !...

Mlle Dizé, elle, est moins apprivoisée. Elle ne me témoigne pas cette confiance familière et garde vis-à-vis de moi l'indépendance de son petit caractère altier. Nous sommes deux antagonistes, deux antagonistes qui se mesurent. C'est, entre nous, une petite guerre d'escarmouches. Elle m'a dit : « Vous êtes taquin, monsieur ; mais je le suis encore plus que vous. Alors... »

C'est ainsi qu'elle m'a prévenu que dimanche, à sept heures du matin, elle viendrait, avec Totote et Samuel, faire un tel tintamarre sous ma fenêtre que je ne pourrai dormir. En attendant, elle me fait des niches. Elle a corrompu l'ancien matelot qui fait ma chambre, et, hier, en me couchant, j'ai trouvé mon lit en portefeuille, c'est-à-dire que le drap en était plié en forme de poche, de façon à ce qu'il me fût impossible de m'y allonger. Il va de soi que je me suis bien gardé, ce matin, de souffler mot de la chose. Or, ces demoiselles, à midi, sont venues s'inviter à déjeuner, pour juger sur mon visage « si j'avais été attrapé ». Et n'y voyant rien paraître, Dizé s'est décidée à m'interroger :

— Vous avez bien dormi, monsieur ?

— Oui, très bien, mademoiselle, je vous remercie.

Le ton naturel et indifférent de ma réponse provoque chez elle une série de petites mines qui traduisent l'étonnement, puis la curiosité, puis l'impatience de savoir si je suis sincère ou si je me joue d'elle.

— Ah ! reprend-elle, vous avez bien dormi ?

— Pourquoi voulez-vous que je n'aie pas bien dormi ?

Alors, toute dépitée :

— C'est ça ; je m'en doutais. Ça n'a pas pris.

— Comme tu es peu fine ! lui dit sa sœur. Tu viens de te vendre.

Mais elle n'écoute pas. Ça n'a pas pris. Le tour était manqué. Elle se rappelle, pourtant, que le domestique a promis... Par exemple, elle se charge de lui dire son fait, à celui-là !...

— Tiens ! Tiens ! Vous m'aviez donc joué un tour, mesdemoiselles ? Voyez-vous ça !... Donnant, donnant ; je vous en ménage un de ma façon, et je crois que vous ferez bien de vous tenir sur vos gardes, car ce sera terrible.

Le fin visage de Dizé trahit l'effroi de cette chose

inconnue et terrible qui la menace. Totote qui, pour sa part, n'est pas plus rassurée, m'implore :

— Oh! pas à moi, monsieur. Moi, je n'ai rien fait.

— Pas à moi non plus, fait Dizé.

Et, dans l'après-midi, les voilà qui sont venues mystérieusement me dire :

— Ecoutez, monsieur, faisons trêve. Si vous voulez, nous allons nous mettre ensemble et nous ferons une bonne niche à notre oncle Julien (1).

Dizé proposait de lui coudre les manches de sa chemise avant son réveil. Totote inclinait pour qu'on lui mît de l'huile de ricin dans son potage. Je promis de réfléchir. Et les voilà parties, frrt! appelées par Samuel qui, au bas de la tourelle, fait la pêche aux crevettes. Car ces demoiselles, chaque jour, font la pêche aux crevettes. Pieds nus, leurs robes proprement ramenées entre leurs jambes, elles barbotent dans l'eau, recueillent dans un seau les crevettes qu'elles trouvent et les vendent ensuite à la cuisinière. Deux sous le cent. C'est pour rien. Il paraît qu'au marché on les vend jusqu'à dix-huit sous. Mais Dizé m'a annoncé qu'elle allait augmenter ses prix. Car, raisonnablement, comment voulez-vous qu'on s'en tire dans ces conditions-là ?

IV

LA RHUNE

La Rhune est la plus haute cime que nous apercevons dans la chaîne des Pyrénées environnantes. Elle dépasse de quelques mètres les « Trois-Couronnes » qui, plus proches de nous, s'élèvent sur Irun. Pour faire convenablement l'ascension de cette montagne, il faut aller passer la nuit à Ascain et en repartir le matin dès six heures, quand la chaleur n'alourdit pas encore l'air.

(1) Loti.

C'est ce que nous avons fait, Paul Faure et moi. Paul Faure est un ami de Loti que je suis allé retrouver la veille à Saint-Jean-de-Luz. Partis de là, à bicyclette, le soir vers dix heures, nous avons, par une nuit sans lune, gagné Ascain. La route, bordée un instant par une rivière, coupe droit une campagne verdoyante dont les insectes eux-mêmes s'étaient tus à cette heure, et nous filions dans le silence de tout, avec la sensation de cette eau proche où le premier écart pouvait nous précipiter, n'ayant devant nous, pour nous guider, que le court rayon de nos lanternes. A onze heures nous étions à Ascain, dans nos chambres, que l'hôtelier Otharré, une célébrité du jeu de pelote, nous avait préparées sur un mot de Loti.

Quelques heures de repos et nous voilà debout. Il est cinq heures. Mes volets ouverts, un jour terne entre dans ma chambre avec une fraîcheur humide. Des coqs claironnent dans la campagne. L'église, la vieille église, avec son clocher carré, s'érige devant moi, glaciale et nue. Grise est cette première impression d'Ascain par cette aube grise et frissonnante. Mais, dans la salle commune, où une tasse de café chaud nous réconforte, nous perdons, mon compagnon et moi, cette physionomie de gens mal éveillés et cette apparence frileuse que nous avions en descendant.

Armés chacun d'un bâton ferré, nous voilà partis. Nous n'avons pas voulu de guide, préférant l'imprévu d'une montée à l'aventure. Il est six heures, comme nous nous acheminons vers la montagne par de petits sentiers qui coupent court à travers des propriétés. Vue d'ici, elle ne nous apparaît pas très élevée, cette Rhune, et il nous semble bien que dans une heure nous en toucherons le faîte. Le ciel gris, maintenant, s'est éclairé; l'air s'est attiédi. Alors c'est exquis. Pas de soleil encore; mais une lumière claire, limpide, une lumière toute neuve, une lumière pure qui n'a pas encore éclairé

les laideurs et les difformités humaines, les mensonges et les hypocrisies de la journée. Le soir, quand elle s'en va, elle est triste, d'avoir éclairé ces choses. Au matin, elle ne connaît rien, elle est virginale; elle rayonne, et c'est une grande joie qui émane d'elle. La route est douce; l'herbe est humide de rosée. Nous écoutons, autour de nous, bruire le silence. Ce ne sont que d'indistincts, que d'imperceptibles sons, moins que des sons, une très confuse rumeur de choses, le heurt d'une feuille contre une autre feuille, une détente de brins d'herbe, des éveils d'insectes, toute une vie chuchoteuse qui commence à emplir la nature, tirée par la lumière de son engourdissement. Nous montons ainsi une première heure, sans fatigue, jouissant, au contraire, du clair matin, du paysage calme, de l'air savoureux qui nous baigne, emplit nos poumons, circule en nous et semble nous rendre plus légers à mesure que nous avançons.

Un instant, nous devons nous effacer pour laisser passer un chariot chargé de pierres, un chariot antique aux roues de bois plein et qui descend lentement et lourdement, avec des arrêts, des saccades et des cahots, traîné par deux bœufs roux, nonchalants et tristes. L'homme qui les conduit nous renseigne sur notre chemin, avec un grand geste vague qui semble nous dire : « Marchez ! Marchez ! C'est tout là-bas, au diable ! » Ce qu'il a dû en voir, des touristes, cet homme, depuis qu'il conduit ses bœufs, chaque jour, le long de ces interminables descentes !... Son geste, sa façon de branler la tête sous son béret, marquent qu'il n'a pu encore se faire à cette idée que des gens raisonnables puissent, pour le plaisir, s'en aller gravir ces côtes arides, alors qu'il lui semblerait si bon, à lui, de se reposer à l'ombre des vallées ! Cependant, sans plus nous soucier de la longueur et des difficultés de l'ascension, nous voilà repartis, et il y a longtemps qu'il a disparu, lui et

son attelage rustique, dans les sinuosités de la montagne, quand nous venons aboutir à l'endroit d'intersection des deux routes. Laquelle prendre ? Celle de droite ? Celle de gauche ? L'homme a omis de nous éclairer sur ce point, et nous sommes perplexes. Car, si, d'en bas, on croit distinguer nettement la direction à suivre, il n'en est plus de même quand on monte. Perdu parmi les accidents du sol, les renflements imprévus, suivis de creux subits, on n'a plus la vision de l'ensemble ; l'œil ne découvre que la partie de terrain limitée par ce pli, ce monticule, cette aspérité masquant tout le reste à une centaine de mètres devant soi. Et l'orientation devient difficile. C'est ainsi que, sollicités par deux voies et livrés à notre seul flair, pour discerner la bonne nous nous engageons avec décision dans l'autre, erreur qui nous contraignit un peu plus tard, pour ne pas retourner sur nos pas et couper au plus court, à descendre dans l'excavation profonde d'une carrière.

Cette carrière abandonnée creusait un énorme bol dans la montagne. Dans ce bol, de gigantesques blocs de granit reposaient, accotés les uns aux autres, se soutenant par leur poids et dressant sur le voyageur téméraire la menace permanente de leur chute. Parmi ces blocs, tantôt juchés sur eux, tantôt pris dans l'étroit couloir qu'ils formaient çà et là, nous avons regagné le bon chemin, rencontrant les ossements d'une bête que le silence d'abandon, l'air abrupt et sans âge du lieu nous eussent presque fait croire antédiluvienne, et qui devait être simplement un bœuf. Nettoyés par les fourmis, ces ossements étaient d'une curieuse blancheur et d'une netteté d'objet d'art. Nous nous sommes arrêtés devant eux, avec ce sentiment indéfini, cette songerie vague qu'on a devant une inscription funéraire à demi effacée sur les dalles des vieux cimetières. Il était huit heures. Le soleil, maintenant, épandait autour de nous sa vie lumineuse qui se faisait ardente par

degrés. Etait-ce cette paix large du matin ? Etait-ce l'atmosphère ? Etait-ce moi-même ? Impression venue des choses ou créée par moi ? Longtemps je reverrai ce chaos de pierres toutes dorées de soleil, ces blocs vénérables, à l'ombre desquels je me serais cru au commencement du monde.

Nous avons poursuivi notre route. Nous atteignons, aidés de nos bâtons, des hauteurs verdoyantes, au delà desquelles il nous faudra redescendre sans doute. Il se fait, non loin de nous, un bruit de cascade. En effet, nous découvrons bientôt un ravin où coule de très haut un torrent. L'eau, dont nous n'apercevons pas la source, glisse d'abord entre des rochers qui nous dominent, puis, d'un élan, d'un grand jet, d'une nappe large, franchit le vide et vient se briser plus bas pour recommencer à couler, silencieuse, parmi les herbes. Nous devons contourner ce ravin, bercés par la rumeur du torrent, peu à peu requis, distraits, absorbés par ce compagnon tumultueux. Vie magique de l'eau ! Vie chatoyante, vie merveilleuse, vie mystérieuse, faiseuse de rêves et d'illusions ! La voici d'abord dans sa pureté de cristal, courant, fluant entre les roches, limpide et miroitante, enroulée comme une vipère, câline comme une chatte, tendre, fine, coquette, fuyante, tour à tour nonchalante et vive, ardente et glacée. Soudain, elle s'élance, gronde, s'écrase, écume, évoque un désordre de dentelles, les dessous soyeux d'une femme élégante qui a ses nerfs. Mais, déconcertée un instant par sa propre violence, elle tournoie, se ressaisit, vient, voluptueuse, offrir au soleil qui l'irise son cours apaisé. Miroir glauque, elle semble immobile, captive au creux du sable, tandis que plus loin elle ruisselle parmi les mousses, reprend sa vie folâtre et capricieuse, a comme des langues, comme des mains, comme des yeux, comme une chevelure ; et elle chante, elle murmure, elle s'amuse, elle s'égaye, elle s'attriste, elle gémit, elle san-

glote. Et je songe au symbole, à l'image tangible que cette eau nous offre des instabilités de la vie, de nos désirs, de tout ce qu'on croit étreindre, saisir, garder, et qui fuit ; de tout ce qui nous échappe, de tout ce qui nous tente, nous ravit, nous séduit, nous attire, nous entraîne, nous noie !...

Maintenant le soleil s'est fait plus ardent. Il pèse sur nos têtes. Nous avons dépassé le ravin, descendu, remonté, fait des détours, et dix heures nous surprennent dans un vallon, étendus sur l'herbe, goûtant quelque repos avant de fournir la dernière étape. C'est ce mamelon hérissé de roches qu'il s'agit de gravir. Il est énorme ; il nous écrase de sa hauteur ; il nous fait trouver doux le rude tapis d'herbe où s'étirent nos membres las. Une paresse nous engourdit dans la paix chaude de ce lieu où nous arrive encore le grondement du torrent lointain. Les pensées stagnent. Une douce animalité s'empare de nous. L'herbe est pleine de bestioles qui courent, sautent, s'activent, nous entourent de leur minuscule agitation. Nous voient-elles ? Que sommes-nous pour elles ? Géants terribles ou débonnaires ? Elles semblent plutôt ne pas se soucier de notre présence, et il faut que nos mains les pourchassent pour produire chez elles quelque perturbation. Peut-être leurs organes trop fragiles et trop menus ne perçoivent-ils qu'une partie de notre corps ? Quelles bêtes monstrueuses, avec la paume pour torse et pour membres les doigts, leur représentent ces mains suspendues sur leur tête ? Quel continent figure mon bras, quel promontoire est ma bottine ? Touchantes bestioles, vos organes sont à peine plus fragiles, à peine plus menus que les nôtres. Comme vous, nous sommes dupes des apparences. Et pour le peu d'espace que nous embrassons en plus, qui nous dit que nous ne nous faisons pas de l'univers, dont une fraction seule nous apparaît, une conception aussi risible que vous ?

Mais voici qu'un bruit de clochettes vient troubler le silence, annonçant quelque présence importune. En effet, un touriste, deux touristes, trois touristes surgissent bientôt, montés sur des ânes et dispersés dans le lacis des sentiers. Tête basse, ils vont, ces ânes, le premier surtout qu'écrase le poids d'un gros homme guêtré de jaune et coiffé d'un panama où pend, derrière, un carré de linge blanc. Les deux autres suivent, résignés, porteurs de deux femmes qu'abritent des ombrelles rouges. Une ondulation de terrain nous les dérobe un instant durant lequel le dôme des ombrelles court au ras du sol, comme de mourants coquelicots. Mais le groupe reparaît. Il reparaît, ici, là, plus loin, emplissant le paysage de sa vulgarité. Et toujours les clochettes tintent au cou des ânes, doux bruit d'appel, plainte discrète qui joint pour nous à l'ombre de cette présence importune je ne sais quelle pitié pour cette servitude qui passe.

Désormais le charme est détruit. Certains états de la nature veulent pour être compris la solitude. Celui-ci eût parlé à notre âme attentive. C'est fini. Et nous avons un peu la sensation d'une femme qui, prête à se livrer, se reprendrait.

Les mêmes lignes s'étendent devant nous. Le même air baigne les mêmes aspects. La même lumière les éclaire. Quelque chose, pourtant, a été dérangé dans l'harmonie du paysage. Nous n'avons plus la sécurité d'être seuls sur ces régions élevées. Notre impression s'est faite différente. L'intégralité du spectacle ne nous appartient plus. Nous jouissions de sa beauté totale. Un peu de cette beauté nous est dérobé, puisque d'autres curiosités que la nôtre s'y désaltèrent en même temps.

Nous voici debout. Pendant que les touristes suivent une route qui serpente et s'allonge autour du mamelon, nous coupons court parmi les rocs. La montée est raide et presque périlleuse. Derrière nous c'est le

gouffre des vallées vertes et de l'eau qui gronde au fond. Nous sommes des fourmis donnant l'assaut à un géant.

Là-haut, un petit vent frais nous assaille et fait flotter les pans de nos vêtements, pendant que le soleil rôtit nos têtes. Ce contraste nous saisit. Nous sommes haletants, entourés de ciel et d'espace. Les ânes doivent être perdus dans le lacis des chemins, car nous n'entendons rien et planons sur du silence et du vide. C'est grandiose et c'est nul. Sommes-nous émus? Qu'éprouvons-nous? Je crois que nous n'éprouvons rien, ayant usé toute notre sensibilité en route. Nos yeux machinalement embrassent des étendues. L'heure de midi fait éclater de vie puissante tout ce que nous voyons. Le soleil incendie l'herbe; le vent se perd dans l'air bleu. C'est de l'apothéose et c'est de la désolation. C'est de la vie et c'est du néant.

Alors, il nous faut redescendre. On se tourne une dernière fois de tous côtés. On voudrait n'être pas venu là pour si peu de chose et toucher, avant de partir, le prix de tant d'efforts. On est un peu déçu que ce soit tout. Un regard sur du vide et c'est fini. D'instinct on voudrait s'attarder, découvrir un détail imprévu, admirer quelque chose, s'émouvoir, pleurer, lever les bras. Mais l'enthousiasme ne vient pas. Nos âmes sont inertes dans nos corps fatigués. A partir de ce moment, c'est la descente, sous la chaleur torride, par des chemins aveuglants de réverbération; c'est le retour à Ascain, fourbus et poudreux, le déjeuner sous les arbres riants de l'auberge d'Otharré, la chanson d'un frais ruisseau au bord duquel nous allons nous étendre ensuite, le retour à Saint-Jean-de-Luz, au crépuscule, le dîner au casino devant la mer grondeuse, la promenade faite pour attendre l'heure du train, le fandango dansé sur la place par les filles du pays et dansé aussi sur le quai de la gare, au son de la mandoline, par un couple attardé, devant le gendarme de service qui

sourit. Gestes élégants, gestes caressants, grâce ondoyante et voluptueuse. Dans le train qui m'emporte, puis dans la voiture que je prends à Hendaye, tout cela me poursuit, ondule et se cabre devant moi. La nuit est sombre. C'est à tâtons que je regagne ma tourelle. M'y voici. J'ai allumé. Dehors la mer fait rage. Des paquets d'eau s'écrasent avec fracas sur les pierres au-dessous de moi. J'ouvre la fenêtre et, ma lampe à la main, je regarde.

D'abord je ne distingue rien, qu'une immensité noire, un gouffre d'eau. Mais le champ restreint que j'éclaire m'apparaît bientôt. Il m'apparaît encore vague, sinistre et mystérieux. Des voix de colère et de fureur s'enflent dans l'obscurité et je crains, tant cela est troublant, que ma lampe ne m'échappe des mains. L'eau a atteint les premières marches de ma tourelle, et des lames s'escaladent l'une l'autre, comme des enfants jouent à saute-mouton. La lueur qui tombe sur elles les effleure au passage. Elles arrivent impétueuses, emplissent la petite cour où dorment des cabines de bain, s'y étalent avec bruit, bouillonnent un instant, se taisent, suivies d'autres que d'autres suivent à leur tour interminablement. Quel génie inconnu et terrible les pousse, les fait d'un jet puissant envahir ma demeure, pour s'en retourner brisées et mortes après ce travail acharné et vain ? Jamais la marée n'a été si haute. Jamais la colère des choses n'a grondé si fort autour de moi. Dans cette nuit profonde, ce que je découvre et surtout ce que je ne découvre pas m'impressionne si fort que j'en ai la racine des cheveux sensible. C'est effrayant et c'est tragique. C'est tragique et c'est aussi comique un peu, par le détail de cette lampe bourgeoise tenue d'un bras peureux au-dessus de ce déchaînement de forces aveugles et formidables.

LOUIS DE ROBERT.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LES DESSOUS D'UN SCHISME

Les socialistes de la confession de M. Jules Guesde parlent de la « lutte des classes » comme d'une prescription dogmatique qu'on ne saurait transgresser sans tomber dans l'hérésie. Les socialistes de la confession de M. Jean Jaurès proclament la nécessité d'*être partout*. Voilà les deux courants contradictoires apparents qui ont conduit le socialisme aux discordes actuelles. Mais il y a d'autres causes à cette situation, et il serait trop naïf de croire qu'une divergence dans l'interprétation des principes a seule pu couper en deux la cohorte bruyante et passionnée des annonciateurs du monde nouveau, laquelle avait dû jusqu'ici ses triomphes autant à son esprit de discipline qu'à l'optimisme des foules à jamais inquiètes et extasiées devant le mirage incertain de la Terre promise.

Il suffit de lire les comptes rendus des séances du comité général du parti pour s'en convaincre. Nulle lecture n'est plus édifiante. Les socialistes s'y dénoncent les uns les autres avec entrain, sauf ensuite à faire amende honorable sur l'autel de la cause et à offrir une hécatombe aux mânes irrités de Karl Marx. Tels les héros grecs devant Ilion, après que Jupiter mécontent d'Agamemnon se fut déclaré contre eux! Les passions communes aux autres hommes visitent l'âme de ces apôtres de la cité nouvelle, et les déchirements dont ils

donnent maintenant le spectacle s'aggravent de jalousies secrètes ou avérées. Il n'est pas d'être parfait ici-bas, sauf peut-être le docte M. Buguet qui, converti sur le tard de sa vie à la prédication collectiviste, affecte, dans sa sérénité, de négliger des compétitions au fond très dangereuses et s'inscrit en faux contre la parole connue : « Toute maison divisée contre soi-même périra. »

Les discordes socialistes sont déjà anciennes. Elles existaient bien avant l'agitation dreyfusiste. Il parut à certains, quelques mois après les élections générales de 1893, que M. Jaurès prenait trop exclusivement la direction du parti. M. Jaurès a, suivant ceux-là, un cerveau de poète, et MM. Millerand et Viviani, ses disciples préférés, ne sont, à leurs yeux, que des avocats « plaidant le dossier » moins parce qu'il leur semble excellent que parce qu'il peut en résulter pour eux les bénéfices immédiats de la popularité. Pour tout dire d'un mot dont les guesdistes abusent, MM. Millerand et Viviani ne sont pour eux que des « cerveaux bourgeois ». M. Jaurès, dans la précédente législature; MM. Millerand et Viviani, dans l'actuelle, ont été les protagonistes du collectivisme parlementaire. Les meilleurs succès de tribune leur sont revenus. Il n'est guère de débat de quelque importance où M. Jaurès, avant son échec, n'ait dit son mot plus ou moins longuement, et MM. Millerand et Viviani ne sont silencieux que depuis le jour où le premier est devenu ministre. Ce jour-là, qui fut un jour de colère pour M. Vaillant et les socialistes près de son cœur, fut un jour de douloureux sacrifice pour M. Viviani. Non qu'il crût son ami désormais perdu. Mais il lui plut de le considérer comme un otage de l'ogre capitaliste, et l'on n'a peut-être pas oublié la lamentation qu'il fit entendre lors de la première interpellation adressée au cabinet Waldeck-Rousseau.

A cette époque, l'union socialiste était déjà moins étroite. L'affaire Dreyfus avait agi sur le haut personnel collectiviste comme un acide sur la craie. Les impétueux en avaient fait une arme de bataille contre le militarisme et la juridiction des conseils de guerre. Alors, le salon de la Paix, au Palais-Bourbon, retentit de paroles très instructives, et le spectacle de la salle des séances fut lui-même d'une haute et significative éloquence. M. Guesde, dans ses conseils privés, désapprouvait que le parti s'intéressât trop activement à la défense d'un fils de l'infâme bourgeoisie. Le parti bientôt se montra hésitant et partagé. On vit les plus proches voisins de M. Jaurès se pendre aux basques de sa jaquette toutes les fois qu'il marquait son impatience de gravir l'escalier de la tribune. Il importait de sauver la face et, dès l'instant qu'on parlait de millions dépensés, d'établir qu'on ne se solidarisait pas avec le capital. On résolut donc de publier une déclaration aux travailleurs de France. Trois députés socialistes en firent chacun une version ; on les malaxa, on les tritura, on les tripatouilla, et l'on obtint un document qui est un chef-d'œuvre de casuistique, un manifeste qui ménage la chèvre de M. Durand et le chou de M. Dupont et où chacun peut trouver, au gré de son humeur, une approbation ou un blâme.

Il devient évident, quand on juge les incidents d'un peu plus haut que l'intérêt électoral d'un parti, que M. Jules Guesde a été plus clairvoyant que M. Jaurès et ses fidèles. Il ne se doutait certes pas à cette époque que M. Millerand serait amené peu après à entrer dans une combinaison ministérielle élaborée par l'homme qui a, dans ses discours, porté les plus rudes coups au collectivisme. Mais il jugeait avec beaucoup de raison que son parti ne s'engagerait pas sans danger dans la lutte parlementaire proprement dite. S'il consentait à devenir l'appoint d'une majorité, il s'affaiblissait inévi-

tablement. Et il s'affaiblissait sans compensation possible, puisqu'il ne pouvait pas espérer que la Chambre lui donnerait, en récompense de ses bons services, des satisfactions autres que des sacrifices de fonctionnaires ou de vaines faveurs telles que bureaux de tabac ou bouts de ruban de diverses couleurs.

Et certes, un homme d'Etat aux vues hardies n'eût pas manqué, ayant reconnu la nécessité de prendre un collectiviste comme collaborateur, de calculer qu'en l'élevant au pouvoir, il courait la chance de ruiner son parti dans une certaine mesure. L'expérience a été faite bien des fois ; le pouvoir a assagi les plus bouillants de l'opposition, et les plus têtus, lorsqu'ils ont eu à gouverner, ont déchiré lambeaux par lambeaux un programme qui se présentait naguère à leur esprit comme ayant tous les caractères d'une charte inviolable et sacrée. Ainsi, par exemple, du parti radical, qui a précédé le socialisme dans la faveur populaire. Un homme d'Etat vraiment habile eût donc pu raisonner de la manière suivante : « Je mets le ver dans le fruit, et je risque d'avancer d'un certain nombre d'années la désagrégation d'une secte qui se nourrit d'une utopie et qui ne serait certaine de triompher un jour que si elle faisait d'abord accepter aux hommes la doctrine du renoncement universel. » M. Waldeck-Rousseau n'y a pas mis tant de machiavélisme. Il n'a vu dans la collaboration de M. Millerand que le concours éventuel d'un certain nombre de socialistes, c'est-à-dire la rançon des quelques voix qui lui étaient indispensables pour la formation de sa majorité.

On n'a pas oublié l'étonnement que provoqua chez les radicaux et, à plus forte raison, chez les socialistes, la publication de la liste ministérielle où figuraient les noms de M. Millerand et de M. le marquis de Galliffet. Je ne sais rien de plus éloquent à ce point de vue que le regard où M. Vaillant enveloppa « l'égorgeur de

mai » le jour où il vint pour la première fois s'asseoir à la Chambre. M. Vaillant a, pour l'ordinaire, une physionomie de cordonnier humanitaire, ce qui n'a, d'ailleurs, rien de déshonorant. Mais, cet après-midi-là, il y eut vraiment quelque chose de hautement et de mélancoliquement tragique dans les yeux de ce socialiste loquace qui ne fut jamais plus pressant que dans une circonstance où il s'abstint de parler.

Dès la veille, les socialistes s'étaient montrés nerveux et inquiets. M. Viviani poussait ardemment son ami à accepter le portefeuille qu'on lui offrait. Les guesdistes, privés de leur chef depuis les élections générales, étaient partagés sur ce qu'on leur signalait comme une application du principe de la « conquête des pouvoirs publics ». Ils ne voulaient retenir que la brutalité du fait, à savoir la présence de M. Millerand dans un ministère qui n'acceptait pas le programme minimum formulé à Saint-Mandé (par M. Millerand lui-même), entre M. Waldeck-Rousseau, auteur de philippiques véhémentes contre le collectivisme, et le général de Galliffet, vainqueur inflexible dans une guerre civile que les collectivistes regardent comme une étape importante du socialisme moderne.

M. Millerand prit le portefeuille des mains de M. Waldeck-Rousseau, et dès lors la coupure fut faite. D'abord visible pour les seuls familiers de la vie parlementaire, elle ne tarda pas à devenir apparente pour ceux qui vivent loin de l'effervescente potinière qu'est le salon de la Paix. L'élément guesdiste n'accepta le cabinet Waldeck-Rousseau que comme un pis-aller, et il s'habitua rapidement à considérer M. Millerand comme un apostat. Ce qu'on a défini la défense républicaine lui importait peu. On a de l'un de ces irréductibles une formule lapidaire : « La République, je m'en f... » Cette formule explique l'attitude de ses camarades et la sienne au Palais-Bourbon. Ils cessèrent de

ménager à la tribune M. Millerand, la veille encore, orgueil et ornement du parti. Ils l'égorgèrent en effigie dans les couloirs. Les habitués des après-midi parlementaires purent alors juger que l'organisation socialiste est, dans une large mesure, fictive. C'est une armée qui a plus de cadres que de troupes. D'ailleurs, M. Guesde a dit sans périphrase : « Il suffit de trois citoyens et d'un timbre humide pour fonder un groupe. » Combien de groupes ne représentent pas davantage et combien de citoyens font partie de cinq ou six groupes différents ! Les deux congrès qui viennent d'aboutir à la rupture publique des deux écoles en présence l'ont bien montré. La querelle sur la validité des mandats en révèle long sur les ruses employées par les « indépendants », et il n'est pas téméraire d'écrire qu'ils doivent leur victoire à l'activité et à l'habileté des « missi dominici » envoyés un peu partout pour recruter des concours et des voix.

On ne voit pas bien ce qu'un parti peut gagner à l'emploi d'une telle stratégie. Il est constant que la présence de M. Millerand a conduit le socialisme à des abdications dont on conjurera malaisément le déplorable effet. Il est vrai que le ministre du commerce peut répondre à M. Jules Guesde que la première faute du parti fut d'entrer au Parlement et que, maintenant qu'il y est, il n'y a pas de raison pour qu'il n'aille pas jusqu'au bout et n'accepte pas l'exercice partiel du pouvoir, la formation d'un cabinet exclusivement collectiviste ne pouvant être envisagée comme une éventualité très prochaine. Malgré quoi, la doctrine des indépendants a moins de force que celle des guesdistes, et voilà pourquoi il n'est pas arbitraire de ramener l'incident à de vulgaires considérations de personnes. Ce ne sont pas les principes, mais bien les individus qui se sont heurtés. La cohabitation a donné son fruit naturel, qui est la haine. M. Jules Guesde, qui est le mé-

taphysicien d'un clan dont M. Jaurès est le lyrique et M. Millerand le jurisconsulte, M. Jules Guesde est atrabilaire et autoritaire. Ses insuccès électoraux ont achevé de l'aigrir. S'il se soumet à la discipline du clan, c'est un peu sans doute parce qu'il en a lui-même tracé les limites. Ses principaux lieutenants ne se recommandent ni par la souplesse de leur esprit ni par l'acuité de leurs vues. Ils ont de vagues notions de Karl Marx et du bagout. Ils conçoivent très bien la refonte de la société au moyen de formules magiques ; ils ont quelque aptitude à faire la critique de l'état actuel ; mais quand on les presse un peu, leur embarras atteste qu'ils sont plus adroits à démolir qu'à construire. L'un est un fanatique d'une espèce assez répandue ; l'autre, un sentimental à la manière des artisans de 48, et tous sont plus ou moins despotes. Et puis, il y a en eux quelque chose qui leur fait haïr tout ce qui s'élève, et les personnes tant soit peu averties ont deviné dès le premier jour qu'ils excommunieraient au premier écart les « fils de bourgeois » qui se joignaient à eux par enthousiasme ou par calcul. Dans le conflit qui aboutit à un schisme, M. Guesde a dû être à peu près seul à regarder loin devant lui. Les autres n'ont envisagé que le fait que l'un d'eux allait occuper des fauteuils où ils ne s'assoiraient vraisemblablement jamais eux-mêmes. Et les quelques décrets qu'a rendus M. Millerand — décrets que, du reste, un autre ministre simplement républicain eût pu signer — ne chasseront pas de leur esprit le souvenir de certain dîner d'apparat au menu duquel figurèrent des « turbans de homard à la Lucullus ».

On a l'air de dire une sottise, on est au moins assuré de rabâcher un lieu commun quand on écrit que derrière les systèmes il faut chercher les hommes et que ceux-là valent d'abord par ceux-ci. Et pourtant n'est-il pas manifeste que ce qui se produit dans la période de

préparation se répéterait infailliblement dans la période d'organisation et que le dogme qu'on nous apporte comme intangible recevrait de fâcheux accrocs le lendemain d'une secousse qui ferait passer le pouvoir aux mains des collectivistes ? Et s'ils sont réellement convaincus, comme ils le proclament à chaque instant, que le socialisme s'imposera par sa propre vertu, pourquoi font-ils tant de cas des moyens tactiques et font-ils assister le vieux monde attentif et joyeusement surpris à des querelles où s'exaltent les deux sentiments qui mènent les hommes depuis qu'il y en a : l'ambition et la jalousie ?

Sans doute, l'argument cardinal des apôtres des deux confessions est que le collectivisme, issu des conditions économiques modernes, triomphera par le jeu même des lois économiques chaque jour plus oppressives. C'est à ce point que déjà quelques-uns d'entre eux font état des satisfactions que l'on peut obtenir du régime parlementaire et ne se réfugient plus comme autrefois dans la seule attente des tourmentes révolutionnaires. Et il se peut fort bien qu'ils aient raison et que le collectivisme doive quelque chose à l'ordre économique contemporain. Il s'agirait maintenant de démontrer qu'il a quelque chose de commun avec la nature humaine. Ce n'est évidemment pas dans les comptes rendus des deux congrès récents qu'il faut chercher cette démonstration.

Balzac a écrit que la société est une seconde nature. Les « grandes assises » du socialisme viennent d'établir que les hommes en général et les collectivistes en particulier ne sont pas mûrs pour la « seconde nature » que serait la cité communiste dans l'hypothèse d'une palingénésie totale du monde.

JEAN TRIBALDY.

LE POINT D'EXCLAMATION

NOUVELLE

La nuit de la Noël, Efim Tomitch Pérekladine, secrétaire de collège, se coucha vexé et même offensé.

— Laisse-moi tranquille, satanée créature! hurla-t-il avec colère, comme sa femme lui demandait pourquoi il était si sombre.

C'est qu'il avait passé la soirée chez des personnes de sa connaissance, où il avait été dit beaucoup de choses désagréables et blessantes pour lui. Tout d'abord, la conversation avait roulé sur les avantages de l'instruction en général; puis, et sans s'en apercevoir, on avait passé au degré d'instruction des fonctionnaires, et à ce propos on avait critiqué et même fortement raillé l'ignorance de ces messieurs. Et comme il arrive toujours dans les sociétés russes, on ne s'en était point tenu aux idées générales et l'on avait fait des personnalités.

— Prenons pour exemple vous-même, Efim Tomitch, dit un jeune homme en s'adressant à Pérekladine. Vous occupez une fort belle place, mais quelle instruction avez-vous reçue?

— Aucune. D'ailleurs, chez nous, l'instruction n'est pas nécessaire, répondit Pérekladine avec douceur. Écrire correctement suffit...

— Et où avez-vous appris à écrire correctement?

— Affaire d'habitude... On finit par s'accoutumer à bien écrire en quarante années de service... Au début, certes, cela n'est pas allé tout seul; je me trompais quelquefois, mais après je m'y suis fait!...

— Et les signes de la ponctuation?

— Je les mets correctement aussi...

— Hum!... fit le jeune homme un peu confus. Mais l'habitude n'est pas la même chose que l'instruction. Il ne suffit pas de mettre correctement les signes de la ponctuation, cela ne suffit pas! Il faut les mettre en connaissance de cause! Quand vous mettez une virgule, vous devez savoir pourquoi... Oui, monsieur! Tandis que votre orthographe inconsciente, instinctive, ne vaut rien du tout. C'est un travail de machine et rien de plus.

Pérekladine n'avait pas répondu et même il avait souri avec douceur (le jeune homme était fils d'un conseiller d'État et avait personnellement droit au dixième rang); mais, à présent, comme il se couchait, il tremblait d'indignation et de colère.

« J'ai quarante ans de service, pensait-il, et personne ne m'a jusqu'ici traité d'imbécile. Et voilà qu'aujourd'hui on ose me critiquer!... « Inconscient... Instinc-« tif... Travail de machine! » Ah! le diable t'emporte! peut-être en sais-je plus long que toi, bien que je n'aie pas étudié dans tes universités...! »

Ayant épuisé, à l'adresse du critique, tous les jurons de son vocabulaire et réchauffé ses membres sous la couverture, Pérekladine commença à se calmer.

« Je sais, je comprends... pensait-il, en s'endormant. Je ne mettrai pas deux points là où il faut une virgule; donc, je suis conscient, je comprends. Oui... jeune homme... Il faut d'abord avoir vécu et servi pour se permettre de juger les anciens... »

Devant les yeux clos de Pérekladine, à travers des

nuages sombres, passa, tel un météore, une virgule, puis une autre, une autre encore, et bientôt tout le fond sombre et illimité qui s'étalait devant son imagination se peupla de compactes multitudes de virgules qui voltigeaient.

« Prenons, par exemple, ces virgules... pensa Pérekladine sentant ses membres s'engourdir délicieusement dans le sommeil. Je les comprends très bien... Je trouverais pour chacune sa place, si tu veux... et... en connaissance de cause, pas au hasard... Interroge-moi un peu, et tu verras! On met les virgules dans divers endroits ; ici il en faut, là il n'en faut pas. Plus le rapport est embrouillé, et plus il faut des virgules. On en met devant *qui* et devant *que*. Si l'on énumère dans un état des fonctionnaires, on sépare chacun d'eux par une virgule. Je sais! »

Les virgules dorées voltigèrent et s'évanouirent. Des points en feu apparurent à leur place...

« Le point se met à la fin. Là où il faut reprendre haleine et regarder l'auditeur, on met également un point. Un point encore après un long passage, pour que le secrétaire qui lira le papier ne meure pas de la pépie. En dehors de ces cas, le point s'emploie rarement...

Les virgules maintenant réapparaissent... Elles se mêlent avec les points et Pérekladine voit une multitude de « point et virgule » et de « deux points »...

« Je connais cela aussi... pensa-t-il. Là où la virgule est trop peu et où le point est trop, on met point et virgule... Devant « mais » et « par conséquent », je mets toujours point et virgule... Maintenant, deux points! On met deux points après les mots : « Ont arrêté, ont résolu... »

Les « point et virgule » et les « deux points » s'éteignirent. Vinrent les points d'interrogation. Ceux-ci s'échappèrent des nuages et se mirent à danser un cancan...

— Ah! ceux-là!... Donnez-m'en mille, je trouverai de la place pour tous... On les met toujours quand on adresse une question ou quand on demande un renseignement concernant un papier... Ainsi : « Où a été reporté le reste des crédits pour telle ou telle année? ou bien : « L'administration de la police ne jugera-t-elle pas possible, au sujet de ladite Ivanova, de... » etc.

Les points d'interrogation firent des signes approbatifs avec leurs crochets, et, en un clin d'œil, on eût dit sur commandement, se transformèrent en points d'exclamation.

« Hum... Ce signe s'emploie souvent dans les lettres « Monsieur! » ou : « Votre Excellence, père et bienfaiteur! »... Mais dans quel cas l'emploie-t-on dans les papiers administratifs?

Les points d'exclamation s'allongèrent encore plus et s'arrêtèrent, dans l'attente d'une réponse.

« On les emploie dans les papiers lorsque... voyons... Hum... Au fait, quand les met-on dans les rapports?... Voyons... hum... »

Pérekladine ouvrit les yeux et se coucha sur l'autre côté. Mais il n'avait pas plus tôt refermé les yeux que les points d'exclamation réapparurent de nouveau.

« Que le diable les emporte!... Dans quel cas faut-il les employer? pensa-t-il, en s'efforçant de chasser de son imagination ces hôtes non invités. L'aurais-je oublié? Ou je l'ai oublié, ou bien... je n'en ai jamais mis un seul!... »

Pérekladine se remémora la teneur de tous les rapports qu'il avait écrits durant les quarante années de sa carrière; mais il avait beau réfléchir, rider son front, il ne se put rappeler, dans son passé, un seul point d'exclamation.

« Est-ce drôle! J'ai écrit pendant quarante ans, et je n'ai jamais employé un seul point d'exclamation...

Hum... Mais, enfin, quand est-ce qu'on met ce long diable? »

De derrière la rangée des points d'exclamation surgit la silhouette du jeune homme, le critique, qui souriait méchamment. Les points eux-mêmes sourirent et se confondirent en un seul grand point d'exclamation.

Pérekladine secoua la tête et ouvrit les yeux.

« Le diable sait ce que c'est... pensa-t-il. — Il faut que je me lève de bonne heure pour aller aux matines, et voilà que ces sornettes ne veulent pas me sortir de la tête. Pfou!... Mais... quand est-ce qu'on le met? La voilà, mon expérience! Voilà comme je m'y suis fait! Pendant quarante ans, pas un seul point d'exclamation? Hein? »

Pérekladine se signa et ferma les yeux pour les rouvrir aussitôt : le grand point d'exclamation était toujours là, tout droit sur le fond sombre.

« Pfou! je crois que je ne m'endormirai pas cette nuit. »

— Marfoucha! dit-il à sa femme, qui se vantait souvent d'avoir fait ses études dans un pensionnat. Sais-tu, mon ange, dans quels cas on emploie dans les rapports le point d'exclamation?

— Si je le sais! Ce n'est pas pour rien que j'ai passé sept années dans un pensionnat! Je sais par cœur toute la grammaire. Ce signe se met quand on s'adresse à quelqu'un, quand on s'écrie, quand on exprime la joie, l'indignation, la colère, et autres sentiments.

« Ah! pensa Pérekladine. Joie, indignation, colère et autres sentiments... »

Le secrétaire de collège devient pensif... Il a écrit des rapports durant quarante ans, il en a écrit des milliers, des dizaines de milliers, mais il ne se rappelle pas une seule ligne qui ait exprimé la joie, l'indignation ou quelque chose dans ce genre...

« Et autres sentiments... pensa-t-il. — Mais qu'est-

il besoin de sentiment dans les rapports?... Si dénué qu'on soit de sentiment, on est parfaitement capable d'en écrire. »

Le visage du jeune homme, le critique, apparut de nouveau derrière le signe en feu et sourit méchamment. Pérekladine se leva et s'assit sur le lit... Il avait mal à la tête et une sueur froide lui couvrait le front... Dans le coin brûlait doucement la petite lampe devant les icônes, les meubles avaient l'air propret des jours de fête; tout dénotait la main, le charme d'une femme; mais le rond-de-cuir avait froid et se sentait mal à l'aise, comme s'il avait eu la fièvre typhoïde. Le point d'exclamation n'était plus seulement dans sa vision, mais devant lui, dans la chambre, près de la table à toilette de sa femme, et lui faisait des signes, railleusement.

— Machine! Machine! disait tout bas le spectre, en soufflant un froid sec sur le fonctionnaire. — Pièce de bois dénuée de sentiment!

Le fonctionnaire s'enveloppa de sa couverture, mais ainsi abrité il vit le spectre encore; il appuya sa figure contre l'épaule de sa femme, mais sans éviter la terrifiante apparition. Le pauvre Pérekladine passa une très mauvaise nuit, et le lendemain, le spectre ne le lâcha point. Il le voyait partout : dans ses bottes, dans sa soucoupe remplie de thé, dans son « Stanislas »...

« Et autres sentiments... pensait-il. — C'est vrai qu'il n'y avait pas de sentiment du tout... Je vais, par exemple, inscrire tout à l'heure mon nom sur le registre de mon chef. Est-ce que je mettrai une ombre de sentiment dans cette formalité? Pas du tout... Cela se fait ainsi... Une machine à félicitations... »

Lorsque, dans la rue, Pérekladine héla un fiacre, il lui sembla voir s'approcher de lui non un cheval, mais un point d'exclamation.

Dans l'antichambre de son chef, il vit encore le même signe en la personne du portier... Et tout cela lui disait la joie, l'indignation, la colère... Le porte-plume, également, avait l'air d'un point d'exclamation. Pérekladine le prit, trempa la plume dans l'encre et écrivit :

« Secrétaire de collège Efim Pérekladine !!! »

Et posant ces trois points, il sentait de la joie, il s'indignait, il éprouvait une colère bouillante.

— Tiens ! Tiens ! murmura-t-il, en pressant la plume contre le papier.

Le signe en feu fut satisfait et disparut.

ANTON TCHÉKHOV.

(*Traduit du russe par* L. GOLSCHMANN et E. JAUBERT.)

LES LIVRES ET LES MOEURS

L'AMOUR DANS LES RUINES (1)

I

Un des derniers tableaux de Burne Jones, d'un symbolisme assez obscur et d'un coloris assez effacé, portait ce titre mystérieux : *l'Amour dans les ruines.* Signifiait-il, par un calme visage de femme ou d'adolescent, — je ne me souviens plus, — que l'amour pour fleurir n'a pas besoin d'un sol heureux, ou que même il se plaît dans le voisinage de la mort ? Je ne sais, mais comme cette légende convient à l'épisode sentimental que le marquis Costa de Beauregard extrait des papiers et de la vie d'Auguste de la Ferronnays ! Presque dans chacun des ouvrages de cet historien romanesque et charmant, nous pouvons contempler la peinture émouvante de *l'amour dans les ruines.* Les ruines, qui sont le fond de la toile, ont été entassées par la Révolution dispersant les anciennes familles, saccageant les vieilles traditions. Sur elles, plus fort que l'absence et la séparation, plus fort que l'oubli et le trépas, a poussé la

(1) *Souvenirs tirés des papiers du comte A. de la Ferronnays* (1777-1814), par le marquis Costa de Beauregard. (Plon, édit.).

fleur divine; sa tige est frêle, et sa corolle est fragile : pourtant les tempêtes ont passé, descellant les pierres, abattant les toits, — elle est toujours droite, son parfum persiste.

Pour former les âmes, les époques troublées valent-elles mieux que les époques fortunées de l'histoire? Du moins elles mettent en évidence les caractères; de ces *héros en puissance* que nous pouvons ignorer en les coudoyant dans la vie, elles font des héros réalisés; elles offrent aux énergies et aux dévouements l'occasion de se déployer dans toute leur force. Ceux qui professent le culte de l'héroïsme, ceux qui aiment à rappeler aux hommes cette élite précieuse à vénérer parce que son exemple est contagieux, se plaisent aux temps orageux de la Révolution et de l'Empire où notre race s'exalta dans le bien et dans le mal ensemble. Tous les sentiments revêtirent alors une ardeur nouvelle. Et le sentiment de l'amour perdit cette affectation proche de la fadeur et cette légèreté confinant au libertinage, qui étaient sa *qualité* au siècle dernier. La douleur le spiritualisa. Il connut que les plaisirs passent et qu'il demeure, et qu'il faut bien qu'il mêle à sa voluptueuse douceur une goutte d'essence sacrée pour grandir dans l'éloignement et dans le sacrifice. Sans doute le dix-huitième siècle n'avait point ignoré la vertu des tendresses humaines : les lettres de Mlle Aïssé, de Mme de Sabran, de la princesse Louise de Condé, nous en convaincraient au besoin, si nous ne savions que dans tous les temps se peuvent à peu près retrouver, avec plus ou moins de profondeur, tous les sentiments. Et, inversement, les dangers et la mort menaçante amenèrent la société du Directoire à ne plus guère considérer que le divertissement des sens. Cependant, autant qu'un jugement général peut être porté sur la sensibilité d'une période historique, il semble bien que l'on peut voir une différence et une distance dans

la façon de sentir l'amour au temps de Louis XV et aux temps révolutionnaires. Aimer dans le malheur et l'insécurité donne au cœur d'autres émotions qu'aimer dans le luxe, le calme et le confort. Les Pauline de Beaumont et les Delphine de Custine ne sont point les sœurs de Mme d'Epinay ou de Mme d'Houdetot; elles ne leur ressemblent pas davantage que la grande mélancolie des romantiques ne ressemble à la lassitude et à l'ennui des Laclos et des Crébillon. Ainsi l'amour se plaît dans les ruines.

Nous trouvons dans trois ouvrages de M. Costa de Beauregard une analyse de cet amour fortifié, épuré par la souffrance. Dans tous les trois, il s'agit de l'amour conjugal, et voici déjà qui n'est plus du dix-huitième siècle où la tendresse ne pouvait sans ridicule se permettre d'être légitime. Mais dans les époques violentes il n'y a plus de place pour le ridicule, et, dès lors, on peut être fidèle sans inélégance : *Un Homme d'autrefois, le Roman d'un royaliste, les Souvenirs du comte de La Ferronnays* nous l'assurent avec une grâce très française. En prenant pour protagonistes des personnages du second plan de l'histoire, l'auteur s'est réservé d'étudier davantage les mœurs et les âmes que les événements. Il écrit des romans vécus dont les détails réels ont été néanmoins choisis avec soin. Et même ne peut-on l'accuser de faire à Clio un brin de toilette, de repriser ses habits fripés et de poudrer ses cheveux en désordre? L'humanité qu'il nous présente nous est un sujet d'édification : après avoir été belles à ravir, ses héroïnes sont bonnes à souhait; il n'est pas jusqu'aux serviteurs qui ne dissimulent des cœurs d'or. M. Costa a une horreur invincible de la laideur, tant physique que morale. Mais pour rétablir une juste balance, s'il est optimiste dans ses portraits, il est pessimiste dans ses réflexions. Son opinion de la vie est désabusée, et c'est avec un air désenchanté qu'il nous présente des

caractères dignes d'enorgueillir l'humanité. D'où vient cette contradiction ? Sans doute notre époque troublée, dont les côtés vulgaires, par suite de l'avènement de la démocratie, apparaissent plus saillants que les efforts contradictoires et les ardents désirs, le choque dans ses habitudes délicates et froisse par des négations et l'oubli du passé sa foi traditionnelle. Il s'est fait une solitude dans son propre temps. Mais il a sauvegardé son idéal. Seulement c'est un idéal d'*autrefois*. Il pourrait être dans ses parties d'honneur, de probité et de dignité humaine l'idéal de demain, et celui de toujours.

II

Quelle jeune fille sensible ou quel adolescent délicat n'a répandu quelques larmes sur le *Récit d'une sœur* de Mme Craven ? On sait que cette tante du comte Albert de Mun trouva dans les papiers de la famille La Ferronnays une mine inépuisable d'émotion. Dans cette famille nombreuse et portée à la tendresse, se recrutait un choix exceptionnel d'âmes de qualité, de ces âmes qui sont toujours prêtes pour tous les dévouements, qui sont coquettes dans le bien avec autant d'art que d'autres le sont dans le mal, et cette vertu agissante de la grâce qui communique à tout son enchantement. N'est-ce pas une petite La Ferronnays qui prononçait cette parole si gentiment excessive : « Entre deux sacrifices pour qui l'on aime, peut-on hésiter à choisir le plus rude ? » C'était même une manie, dans cette race passionnée pour les voluptés supraterrestres, de chercher les plus rudes façons de se dévouer. Seulement elle y introduisait un charme qui acclimatait leur frénésie. Mme Craven n'avait point compris quel mer-

veilleux parti un écrivain pouvait tirer de ces documents si riches et si abondants, et quel crédit ils pouvaient jeter sur les forces de la famille française inspiratrice de telles affections. Eblouie, et d'ailleurs retenue par trop de liens naturels, elle ne sut ni élaguer ni expliquer : pêle-mêle elle présenta au public les lettres et les *journaux* de ses père, mère, frères et sœurs, sans souci de violer des intimités sacrées avant que les temps écoulés aient justifié ce petit sacrilège domestique. Le public, tout en admirant, estima que décidément on avait la plume facile chez les La Ferronnays, et qu'on n'y attendait point la mise en bière pour rédiger sur les morts de copieuses notices. Mais le livre fit beaucoup pleurer et de bonnes larmes. On oublia ses taches pour ses beautés qui sont d'un sentiment rare, d'une sentimentalité exquise avec quelques incursions dans le mysticisme. Par là, par cette puissance d'émotion, par cette chaleur amoureuse dont il est enveloppé, le *Récit d'une sœur* gardera longtemps des lecteurs, et demeurera le témoignage d'une sorte de tendresse où se confondent harmonieusement l'humain et le divin.

Le comte de la Ferronnays, qui peuple de ses enfants l'ouvrage de Mme Craven, joua un rôle historique. Il fut tour à tour sous la Restauration, comme Chateaubriand dont il était le compatriote, ambassadeur et ministre des affaires étrangères. Exilé pendant la Révolution et l'Empire, il avait vécu à l'étranger, errant et misérable, conspirant pour son roi, traqué et mis à prix. C'est son existence mouvementée que nous livre jusqu'en 1814 M. Costa de Beauregard. « On l'aime, dit son biographe, parce qu'il croit à ses princes qu'il blâme, à sa religion qu'il ne pratique pas, à sa monarchie dont il désespère. » Dans sa vie fiévreuse nous allons trouver un roman d'amour. Il appartient à cette race bretonne dont Renan nous a dit l'étrange force affectueuse et taciturne. Comme tous les grands

amoureux, il passe ses jours d'enfance à la campagne, dans le commerce de la nature. Elle s'entend incomparablement à façonner des âmes méditatives et passionnées. « Les lieux nous entrent dans l'âme par les yeux et s'incorporent à nos sensations et ces sensations deviennent des caractères (1). » Il n'est pas indifférent d'avoir vécu, enfant, dans l'enceinte fermée des villes, ou d'avoir senti sur son visage le vent frais qui vient de la mer ou de la montagne et de s'être trouvé en un contact frémissant avec les beautés éparses de l'univers. A quinze ans, avant d'avoir aimé, notre sensibilité est formée. Accoutumée aux vastes horizons, à ce frisson permanent de la terre qu'est la vie des choses, elle s'arrange des plus grands désirs et puise dans un goût invétéré de solitude cette énergie insatiable qu'émoussent promptement chez les jeunes gens du monde les plaisirs de société et les parades de salon. Il faut beaucoup de rêve, et une certaine candeur, pour préparer un grand amour.

Mlle de Montsoreau, qui doit être aimée d'Auguste de la Ferronnays, avait montré toute enfant, elle aussi, les heureux désordres d'une sensibilité excessive. Dans ses *Mémoires d'une pauvre vieille*, dont le marquis Costa a utilisé le manuscrit pour son ouvrage, elle nous raconte après le récit de ses premières années : « Et puis, et puis je suis devenue une bonne petite fille, toujours de belle humeur, sauf que je m'attendrissais au moindre mot un peu triste. Ma bonne avait une chanson qui commençait par : « Pleurez, « pleurez, mes yeux, et fondez-vous en eau ; » dès qu'elle l'entonnait, je sanglotais sans avoir jamais su le reste de la chanson, ni pourquoi il me fallait pleurer... »

Loin de la France, bien loin sur les frontières de la Croatie, au château de Rann, le roman des deux jeunes

(1) Lamartine, *Souvenirs et portraits.*

gens devait s'épanouir et connaître ses plus heureuses pages. La Révolution avait dispersé, avec tant d'autres, les La Ferronnays et les Montsoreau. A l'armée de Condé, dans les villes étrangères, les malheureux exilés que leurs malheurs mêmes ne corrigeaient point, se retrouvaient pour opposer à leur commune misère l'esprit et le courage de la France. Le jour on travaillait pour vivre, et le soir, par un invincible besoin de sociabilité, on se réunissait pour se distraire, et même jouer la tragédie en costume Watteau, symbole assez exact de cette classe désemparée qui confondait le drame et l'opérette : au camp, la veille des combats, ces singuliers soldats ne s'avisaient-ils pas de jouer au pharaon en éclairant leurs cartes avec des vers luisants ?

Attaché au duc de Berry, Auguste de la Ferronnays voyageait sans cesse d'un pays à l'autre, tantôt soldat, et tantôt diplomate, voué à la tâche, alors impossible, d'un retour de la royauté. Mlle de Montsoreau n'était point sans avoir remarqué ce jeune homme dont l'extérieur était, comme la vie, romanesque. Cependant, lorsqu'il demanda sa main, des obstacles inattendus se dressèrent devant leur bonheur. M. de Montsoreau avait deux filles, et ne voulait point marier la cadette, Albertine, avant l'aînée, malgré les instances de celle-ci; puis il avait ses raisons, il faut le reconnaître, pour estimer l'avenir peu favorable à l'établissement d'un foyer. Peu fortuné, et le comte de la Ferronnays pas du tout, il aurait voulu attendre. Mais l'amour n'attend pas, et n'est-ce point sa force ou sa faiblesse de fermer les regards sur ce qui peut, selon les âmes, le consolider ou le détruire ? On finit par trouver à peu près de quoi doter les deux jeunes gens : quelques petites rentes et quelques modiques pensions, principalement du duc de Berry. M. de Montsoreau dut consentir; il le fit avec mélancolie : « Il mit pour condition absolue, nous raconte sa fille, que ma mère s'assurerait de mon consen-

tement. Il lui recommanda de bien m'examiner quand elle me dirait ce dont il s'agissait, de bien regarder si aucun nuage ne passait sur ma physionomie. » Tous les pères ne sont pas aussi psychologues. Une vieille parente avertissait la jeune fille de ces grands préparatifs. Et l'enquête fut faite cérémonieusement sur l'état de son cœur. C'est elle encore qui va nous le raconter : « Ma mère m'appela donc un matin, me fit asseoir près d'elle avec solennité, et puis me dit : « Ma chère Alber- « tine, j'ai une nouvelle à vous apprendre, c'est que « nous allons vous marier. » Je fis d'abord l'étonnée, et croirait-on que j'eus le front de dire : « Et avec qui ? « — Avec M. de la Ferronnays, » reprit ma mère, qui, sans doute, trouvait tout simple que je n'en susse rien. Je ne répondis qu'en parlant de mon regret de me marier avant ma sœur ; cela était bien vrai ! et puis, je me rendis à une seule condition : c'est que mon titre de dame ne me ferait jamais passer devant cette bonne Félicie qui avait tant fait pour me l'assurer. — Elle m'attendait avec mon père dans le salon. Ma mère ouvrit la porte et les fit entrer ; nous nous jetâmes dans les bras les uns des autres. Cependant mon père me mena à la fenêtre et me regarda au grand jour pour voir par lui-même ce que j'avais au fond de l'âme. — Il me sembla qu'il était rassuré. »

En tous cas, Auguste de la Ferronnays l'était sans avoir jamais interrogé la jeune fille sur ses sentiments. Il paraît que le langage du cœur se passe de paroles. En l'honneur de ces fiançailles, on donna quelques petites fêtes. Et même l'on joua la comédie. Le spectacle se composait des *Fausses infidélités.* Mais, par prudence et bienséance, il avait été convenu que Mlle de Montsoreau ne tiendrait pas de rôle qui la mît en rapport direct avec M. de la Ferronnays ; Mme de Vérac, cette parente qui avait tant contribué au mariage, fut chargée de ces scènes reconnues dangereuses.

« Nous avions quand même, Auguste et moi, — disent encore les mémoires, — bien des occasions de nous parler et nous n'en profitions pas du tout. Pour rien au monde, je n'aurais dit un mot à celui qui devait être mon mari, à moins que ce ne fût devant ma mère... Depuis, je l'ai peut-être un peu regretté. Une fois cependant, que par hasard nous étions seuls dans la coulisse, mon pauvre Auguste pensa qu'il était impoli de ne pas profiter d'une si belle occasion. Il hésita longtemps et finit par me dire : « Ah ! que Mme de Vérac est « donc bonne ! » A quoi je répondis : « C'est vrai, elle « est excellente, » et ce fut tout. — J'étais si bien élevée ! »

Il y a bien des manières de dire : *Je vous aime.* Les deux fiancés prenaient une voie un peu détournée. Ils traduisaient : *Ah! que Mme de Vérac est donc bonne!* par un aveu de tendresse. Et puis, les yeux sont tenus à moins de réserve que les bouches. Mais n'est-il pas charmant, ce soupir de jeune fille devenue femme : *Depuis, je l'ai peut-être un peu regretté?*

Un ancien magistrat émigré fut prié de rédiger le contrat. Et, détail qui sent son professionnel, il le rédigea dans les formes de l'ancien temps, en y faisant figurer tout ce qu'il était d'usage d'y mettre avant la Révolution : il stipulait des équipages imaginaires et des diamants illusoires. Probablement on redoutait moins alors cette infatigable institution de l'enregistrement qui n'eût point manquer de taxer ces fantômes. Rien ne put détourner l'homme de loi de sa fantaisie. Et il lut gravement son papier mirifique. Veut-on connaître la dot de Mlle de Montsoreau ? Elle fut de douze cents francs de rente, et « proportionnée à son trousseau ». Le duc de Berry avait un peu alourdi la corbeille légère de la mariée; il offrait une boîte de Vienne, renfermant une parure de cornalines montées en or; il y avait un collier, un bracelet, des boucles

d'oreille et une agrafe de ceinture. « Après avoir fait ses présents, — dit le manuscrit, — le prince s'en alla, laissant Auguste avec nous. On causa quelque temps, puis quelqu'un rappela que l'usage français voulait que l'on embrassât sa femme après la signature du contrat. « Eh bien, dit mon père, il faut qu'il en soit ainsi. » Il me prit par le bras, appela Auguste et nous fit nous embrasser... »

Ici, le livre, qui était charmant, devient grave et douloureux. Ceux qui ne goûtent les aventures sentimentales que lorsqu'elles sont heureuses ne devraient pas lire plus avant. Ceux qui se plaisent aux émotions humaines qui élargissent le cœur trouveront, au contraire, plus loin cette fermeté de la tendresse qui plane sur les malheurs comme un vaisseau sur la mer orageuse. — « J'étais sa femme, — dit Albertine de Montsoreau, devenue comtesse de la Ferronnays, — j'étais sa femme, et pour moi, c'était tout. Les chances de la vie allèrent comme Dieu les fit. Les vicissitudes se succédèrent. Des angoisses sans nombre survinrent. Mais j'étais sa femme! *Que le bonheur de vivre uniquement pour ceux qu'on aime est donc grand!* Ce bonheur, je l'ai eu dès que j'ai été à lui, je l'ai éprouvé près de mes enfants dès qu'ils ont été à moi. » Son biographe dit, de cette jeune femme dévouée jusqu'à la passion du sacrifice, qu'elle avait comme la pudeur de ses séductions, et qu'une sorte de douce résignation mêlait déjà ses pressentiments aux expressions presque enfantines de sa physionomie. Mais elle se savait aimée : c'est un tel réconfort dans la vie! Comment en aurait-elle douté, celle qui recevait cette lettre si ardente au lendemain d'une première séparation que tant d'autres devaient suivre : « ... Je t'adorais depuis longtemps, tu le savais, tu pouvais le lire dans mes yeux... Si tu n'avais pas encore de l'amour, n'avais-tu pas au moins un sentiment de préférence pour celui qui ne vivait que pour

toi?... Inconsolable quand l'obstacle survenait, je débordais de bonheur quand je reprenais quelque espoir... Toujours, ah! toujours, je t'aimais. Dis-le-moi, le jour qui a assuré mon bonheur, compte-t-il aussi parmi tes jours heureux?... Peut-être ne suis-je pas digne de toi!... Mon être tout entier ne me semble pourtant créé et organisé que pour aimer... Si tu savais comme cet être pénètre le sentiment jusque dans les nuances les plus cachées pour les autres!... J'avais, avant de t'avoir rencontrée, une âme ardente, mon Alberte, un cœur insatiable, une tête pleine de chimères... J'avais besoin d'aimer et j'ignorais ce que c'était vraiment. J'étais dans cet état de fièvre et de délire lorsque je t'ai rencontrée. C'est sur toi seule que se sont concentrés tout de suite les sentiments dont mon cœur débordait. *O cara, idol' mio*, ce que j'éprouve pour toi est quelque chose encore plus fort que l'amour, et surtout au-dessus de l'amour... Je ne sais ce qui m'arriverait, si tu cessais de m'aimer!... »

Ce La Ferronnays, par son exubérance de vie mêlée à quelque mépris des actions humaines, offre parfois de l'analogie avec Chateaubriand. L'analogie se retrouve-t-elle jusque dans les orages du cœur? Le manuscrit de la comtesse ne le laisse point soupçonner, mais la légende le murmure. Dans les premiers feux de son amour, il lui arriva de faire quatre lieues à pied pour aller voir une femme qui ressemblait à la sienne. « Elle te ressemble bien, en effet, un peu, écrit-il. Mais elle a un regard hardi qui est bien loin du tien. Je n'ai trouvé, se rapprochant de toi, que sa bouche qu'elle a charmante. Tu n'as pas idée combien cet espoir de trouver quelqu'un ressemblant à mon Alberte avait fait battre mon cœur. » Cet espoir fit-il battre aussi agréablement le cœur de sa femme? Le doute est permis, et peut-être eût-elle moins de goût pour les sosies que son époux vagabond et trop amoureux des réalités.

La suite de leur vie est douloureuse. Séparations fréquentes et durables, perte cruelle de deux enfants, pauvreté, dangers pour le mari et angoisses pour sa femme, ils connaissent toute l'amertume de la destinée. Cette plainte échappe à La Ferronnays malgré son courage : « Pourquoi faut-il que, si chétifs, nous ayons une part si grande aux calamités du moment ?... » Je ne les suivrai pas dans toutes leurs vicissitudes. Aussi bien mon but n'est-il point rempli, qui était de montrer leur amour fleurissant sur les ruines.

III

L'ouvrage du marquis Costa de Beauregard, rapproché des *Souvenirs sur l'émigration* du comte de Puymaigre, des *Papiers d'un émigré* du colonel de Guilhermy, de *la Révolution française vue de l'étranger* de M. François Descostes, et surtout du livre de M. de Broc, *Dix Ans de la vie d'une femme pendant l'émigration*, si riche d'anecdotes et d'aventures, nous donnerait la physionomie complète de la vie dispersée de l'ancienne société française sous la Révolution et l'Empire. Et même il nous donne ce rare spectacle d'un émigré *qui pense*. La Ferronnays comprend la trop rapide création d'un monde nouveau, et lassé de la sottise de toute cette noblesse exilée qui devait plus tard revenir en France, après la plus effroyable crise de l'histoire, sans avoir rien appris, il va jusqu'à dire : « Le plus habile chez nous ne serait pas en état de tenir un quart d'heure contre le dernier secrétaire du dernier bureau du dernier département de l'Empire. »

Mais je m'aventure sur un terrain qui n'est pas le mien. C'est le département de mon excellent et savant

confrère M. Funck-Brentano. Pour moi, j'ai simplement voulu montrer dans M. Costa de Beauregard le peintre élégant, délicat et nuancé de l'amour fidèle dont la fidélité se manifeste plus héroïquement dans les dangers et les misères : trois figures de femmes, la marquise Costa, la comtesse de Virieu et la comtesse de la Ferronnays, nous attirent vers ses ouvrages ; elles ont la grâce du temps passé, avec cette parure de la douleur qui est de tous les temps.

Henry BORDEAUX.

CHRONIQUE

Le banquet des maires. — Les discours de M. Loubet. — Paroles et actes. — L'épuration de Saint-Cyr. — Comment on gouverne. — Paris décoré. — Les élections en Angleterre. — Les conseils de la *Westminster Gazette*. — M. Chamberlain. — Le silence de l'Europe. — La Hollande et le président Krüger.

Quinze jours, voici quinze jours qu'après avoir interdit le banquet municipal que voulait offrir la Ville de Paris, le gouvernement a reçu à déjeuner 22,000 maires. Le président de la République a prononcé pour eux un discours tout plein d'appels à la concorde et à l'apaisement, tout chaud d'amour pour l'armée et si éloigné de l'esprit de parti qu'il attribuait à cette fête non pas seulement un caractère républicain autrement large que ne le voulaient les gens au pouvoir, mais même un caractère national; il n'y avait, dans l'allocution présidentielle, rien à reprendre pour les Français de bonne volonté et de confiance facile; seuls les sectaires y pouvaient trouver à redire : *verba et voces*... N'est-ce en vérité que des mots, que des événements qui ne dépendent pas de la volonté présidentielle, des actes auxquels il ne peut s'opposer, rendraient menteurs? Mieux vaut l'admettre. Il en coûte moins de croire à l'impuissance de la fonction prési-

dentielle ou même de la personne du président que de s'arrêter à une autre hypothèse. Quoi qu'il en soit, le discours du 22 septembre, précédé du discours à l'armée du 20 septembre, reçut des faits un démenti qui ne se fit pas longtemps attendre, et « l'épuration » du personnel enseignant de l'Ecole de Saint-Cyr montra bientôt de quelle façon le ministère entendait pratiquer l'apaisement. L'insolence de ses amis ne laissait d'ailleurs aucun doute sur ses intentions; où qu'elle s'exerce, l'autorité gouvernementale, guidée et stimulée par une arrogante faction, agit ouvertement ou sournoisement contre la volonté aussi bien que contre l'intérêt du pays. Il y a du défi et de la frénésie, on se sait quel vertige et quelle démence dans ces décisions du pouvoir, dans tous ses actes, grands ou petits, aussi funestes à la société qu'à la patrie, à la République qu'à la France. Un Parlement corrompu et servile, gagné par l'argent et les faveurs, secrètement mené par les Loges, approuvera peut-être ces mesures; car, diverti par l'alcool, la luxure et le jeu qui sont devenus des moyens de gouvernement, et les seuls même, le peuple semble avoir perdu la conscience du danger ou remet aux prochaines élections le soin de demander des comptes à ses mandataires. On le craint pourtant, et naturellement on le trompe. On lui jette des discours et des professions de foi. On l'endort avec de belles paroles. On essaie de le flatter par les caresses les plus saugrenues, et voilà Paris décoré de la Légion d'honneur, trente ans après la guerre, pour le siège qu'il a soutenu, à l'occasion, sans doute, d'une Exposition qui est la troisième depuis 1870. Quelle niaiserie!

Ce grand Paris est décoré comme les domestiques de ministres qui écrivent dans les journaux officieux. Quel honneur! Et vaut-il pas mieux rire de tant de sottise?

*
* *

M. Chamberlain se fait plébisciter, et les élections anglaises ont lieu sur la question de l'impérialisme. Le résultat n'en est pas douteux, bien qu'il ne paraisse pas devoir être aussi brillant que l'espérait le gouvernement. Les incidents de ces élections ne relèveront pas le peuple anglais dans l'estime des nations. Jamais bravades plus grossières ne furent débitées avec plus d'audace et applaudies avec un tel enthousiasme. L'orgueil anglais semble en ce moment en état d'ivresse, et la désapprobation qu'ont partout suscitée les procédés sauvages employés dans le Sud africain l'a porté à son paroxysme. Cette Angleterre, qui fut si longtemps l'idole de nos libérâtres, met une sorte de sombre fureur à se dégrader et à se déshonorer. Lisez cet extrait de la *Wesminster Gazette :* « En commentant dernièrement la tournure que prenait la guerre sud-africaine, nous avons signalé l'avantage qu'il y aurait pour nous à employer le système des *reconcentrados* », tel que le général Weyler l'appliquait à Cuba. *Lord Roberts vient d'adopter notre manière de voir.* Sa dernière proclamation contient des dispositions qui sont une imitation, non voulue, mais *imposée par la nécessité, des mesures draconiennes par lesquelles le général espagnol chercha à pacifier la perle des Antilles. Les circonstances sont pratiquement les mêmes.* Le général Weyler chassait tous les habitants dans certaines villes où les garnisons espagnoles pouvaient les surveiller. *C'est là, en somme, le plan adopté par lord Roberts.* Tous les habitants (c'est-à-dire les femmes et les enfants, les autres devant être déportés) sont tenus *à dénoncer leurs compatriotes* qui viennent en armes dans les districts occupés par nous. Faute de le faire, on les regardera comme *complices de l'ennemi,*

et ils seront déportés ou fusillés... Les femmes et les enfants sont souvent employés pour porter des messages. *Ils doivent être soumis aux lois militaires et déportés ou fusillés.* Nous avons entrepris la *conquête* du Transvaal, et si nous ne pouvons y arriver *qu'en déportant toute la population hollandaise, il faut déporter les hommes, les femmes et les enfants.* »

Au Cap, la haute société anglaise s'exerce au tir sur des mannequins représentant le président Krüger et les autres héros de la guerre d'indépendance. Cependant, en Angleterre, un ministre, convaincu de mensonge et de fraude, accusé de concussion, insulte en un langage de lutteur forain ces malheureux qu'il dépouille et qu'il tue. Les gouvernements assistent impassibles et muets à ces tristes scandales : seule, la Hollande, que n'intimident pas les menaces anglaises, offre au vieux Krüger une nouvelle patrie et envoie au-devant du vaincu un de ses vaisseaux de guerre.

CLAYEURES.

8 octobre.

Le directeur-gérant : P. Mainguet. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie — 1538

L'Instantané

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

3e Année. N° 47 | 2e semestre | 20 Octobre 1900



247. — M. JONNART

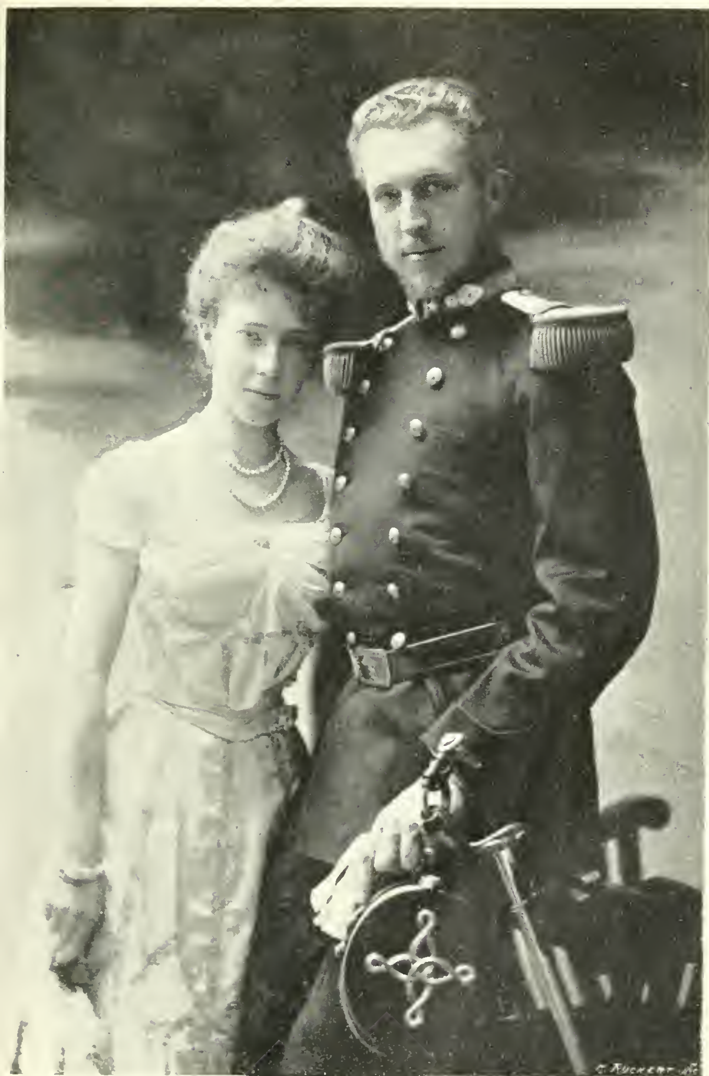
Gouverneur général de l'Algérie

Cliché de Ladrey-Disderi. Gravure de Ruckert.



248. — LE PALAIS D'ÉTÉ DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE

Gr. de Bourdon et Keilhauer



49. — LL. AA. RR. LE PRINCE ALBERT DE BELGIQUE ET LA PRINCESSE ÉLISABETH

Cl. de Elvira. Gr. de Ruckert.



250. — LE PRINCE YUKANTHOR

Cl. de Piro.ı, boul. Saint-Germa·n. — Gr. de Reymond.

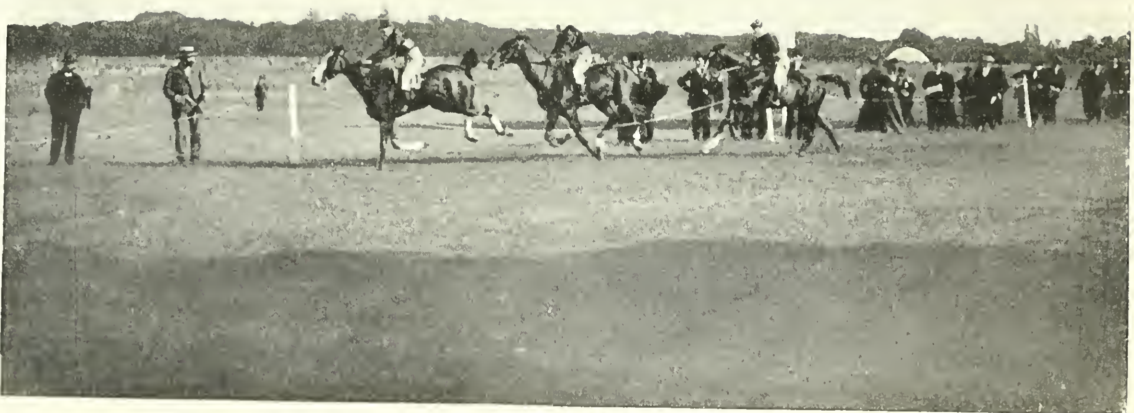
251. — LES MAIRES DU LOT-ET-GARONNE ET LE PRÉSIDENT DU SÉNAT

252. — LE BANQUET DES MAIRES

Cl. de M. Raymond Bazin. Gr. de Reymond.



253. — PRIX DU CONSEIL MUNICIPAL



254. — PRIX SAINT ROMAN

Obtenu avec jumelle Mackenstein.

Gr. de Reymond.



255. — LA GRANDE MURAILLE PRÈS DE PÉKIN

256. — EN TEMPS DE PAIX

257. — EN TEMPS DE GUERRE



258. — Mme SADA YACCO
(Théâtre Loie Fuller)

Cl. de Nadar. Gr. de Bourdon et Keilhauër.



259. — M. KAWAKAMI
(Théâtre Loïe Fuller)

Cl. de Nadar. Gr. de Bourdon et Keilhauër.



260. — LE PALAIS LUMINEUX

Cl. de Coulon. Gr. de Ruckert.

NOS GRAVURES

247. — **M. Charles Jonnart**, député du Pas-de-Calais, est chargé, à titre de mission temporaire, des fonctions de gouverneur général de l'Algérie, qu'abandonne M. Laferrière. Ainsi libellée, cette nomination lui permet de conserver son siège au Palais-Bourbon, suivant les précédents établis pour Paul Bert, pour Albert Grévy, et actuellement encore pour M. Constans, sénateur de la Haute-Garonne et ambassadeur à Constantinople.

Né le 27 décembre 1857 à Fléchin, dans le Pas-de-Calais, M. Charles Jonnart représente depuis les élections de 1889 la deuxième circonscription de Saint-Omer. Avant d'entrer à la Chambre, il appartint à l'administration et fut successivement chef de cabinet de M. Tirman, au gouvernement général de l'Algérie, puis directeur des affaires algériennes au ministère de l'intérieur, et enfin commissaire du gouvernement près le conseil de préfecture de la Seine. Il a été ministre des travaux publics, du 3 décembre 1893 au 22 mai 1894, dans le cabinet Casimir Perier ; il y combattit l'application aux ouvriers et employés de l'État de la loi de 1884 sur les syndicats professionnels.

248. — **Le palais d'été du gouverneur général de l'Algérie.**

249. — **Le prince Albert**, fils du comte de Flandre et de la princesse Marie de Hohenzollern, neveu du roi Léopold II et héritier présomptif du trône de Belgique, vient d'épouser la **princesse Elisabeth**, duchesse en Bavière.

Le prince Albert est né à Bruxelles en 1875. La princesse Élisabeth-Valérie est née à Possenhofen en 1876. Elle est la fille du duc Charles-Théodore, docteur en médecine, et de la princesse Marie-Josèphe, duchesse de Bragance, infante de Portugal.

Les sœurs du prince Albert, la princesse Henriette et la princesse Joséphine, ont épousé, la première, le prince Emmanuel d'Orléans, duc de Vendôme ; l'autre, le prince Charles-Antoine de Hohenzollern.

250. — **Le prince Yukanthor**, qui a occupé récemment la chronique, est l'un des fils de S. M. Norodom Ier, roi du Cambodge, et protégé de la France. Il était venu à Paris, où il fut reçu officiellement, avec le mandat de faire entendre au gouvernement les doléances de son père. Le mémoire qu'il a adressé au président du conseil et où il résume les plaintes de la dynastie et de la nation cambodgiennes contient de graves accusations contre l'administration française. Le prince Yukanthor a, du reste, été désavoué par son père; mais les faits qu'il énonce dans son mémoire, s'ils sont vrais même en la moindre mesure, enlèvent toute signification à ce désaveu. Quoi qu'il en soit, le prince, qui devait s'embarquer à Marseille et retourner au Cambodge, a préféré, jusqu'à présent, élire domicile à Bruxelles.

M. Ducos, résident supérieur au Cambodge, en ce moment en France, a eu l'occasion de répondre aux accusations du prince Yukanthor :

« Tout d'abord, a-t-il dit, Yukanthor est un véritable imposteur, lorsqu'il se présente et parle au gouvernement français comme « prince héritier » du roi Norodom.

« Il n'est rien à la cour de Pnom-Penh — rien que l'un quelconque des trente-quatre enfants du roi... Et il est loin même d'en être le préféré. Bien au contraire, il fut toujours, jusqu'à ces derniers temps, le mauvais fils détesté dans la famille. En voici la preuve dans un fait matériel caractéristique : Le roi Norodom, qui touche lui-même la dotation, d'ailleurs modeste, que nous lui payons pour ses enfants, et qui la répartit entre eux à son gré, n'attribuait mensuellement à Yukanthor que quarante piastres, alors qu'il en donnait à peu près cent à chacun de ses autres enfants.

« Depuis quelque temps, il était rentré en faveur par suite d'intrigues intimes. La favorite actuelle du roi est, en effet, la belle-mère de Yukanthor, et même sa belle-mère à double titre, d'une part comme femme de Norodom son père, d'autre part parce que Yukanthor a épousé une fille de cette femme — car là-bas on convole ainsi entre membres de la même famille.

« Le prince Yukanthor, intelligent, intrigant, audacieux, a paru momentanément à Norodom, qui ne l'aime ni ne l'estime, un instrument propre à servir ses menées.

« Mais il n'a, ni en droit, ni en fait, aucun titre à succéder au roi actuel. »

Le résident supérieur montre ensuite que la principale cause

de l'agitation que Yukanthor cherche à créer est la question des jeux.

« C'est uniquement sur ce point, dit M. Ducos, que porte la campagne louche à laquelle se livre la cour de Pnom-Penh, mal conseillée par des gens intéressés.

« Campagne coûteuse, car je sais pertinemment que le roi Norodom a envoyé en France, en dehors de ce qui a pu être confié à Yukanthor, de quatre-vingts à cent mille piastres, destinées à payer des concours, à acheter des influences.

« Or, dans cette affaire des jeux (c'est bien une « affaire » pour certains), le roi Norodom avait usé déjà de tous les subterfuges, de toutes les habiletés, je puis dire de toutes les indélicatesses.

« Pour l'édification publique, il faut rapporter en détail les divers incidents qui ont abouti à la situation actuelle.

« Dès mon arrivée au Cambodge comme résident supérieur, en remplacement de M. de Verneville mis à la retraite, ma première préoccupation fut d'arriver à la suppression des jeux.

« Pour qui, comme moi, a vécu longtemps en Extrême-Orient, cette mesure s'impose. Les jeux pratiqués en ces pays sont l'exploitation immorale et scandaleuse des pauvres gens au profit des tenanciers de jeux qui, eux-mêmes, paient sur leurs bénéfices illicites des redevances énormes aux hauts mandarins et à la cour. Tout l'argent du peuple cambodgien allait, par le jeu, dans la poche des grands de là-bas. Il en résultait un état général de misère et une dépopulation toujours croissante, car les indigènes ruinés désertaient peu à peu le pays.

« A cette époque, c'est-à-dire au commencement de 1897, la fièvre des jeux et tous les autres abus commis par l'administration cambodgienne avaient conduit la population à un état d'énervement tel que l'on pouvait craindre un bouleversement général, une véritable révolution. »

Le traité de 1897, qui confiait au protectorat français toute l'administration du Cambodge, supprimait d'abord les jeux. Pourtant il y eut une période de tolérance qui devait prendre fin le 1er janvier 1899. Le gouverneur général de l'Indo-Chine, M. Doumer, était disposé à proroger jusqu'au 1er juillet cette tolérance, lorsqu'on apprit que, contrairement aux engagements pris, Norodom avait accepté pour la ferme des jeux des offres supérieures et un autre fermier; de plus, sous ce nouveau fermier, des tenanciers allaient de village en village et propageaient la funeste passion. Ce fut alors que M. Ducos décida la suppression

des jeux, et de ce jour Norodom médita d'envoyer en France un mandataire chargé d'intéresser des bonnes volontés à leur rétablissement. Le prince Yukanthor ne paraît pas, du reste, avoir réussi dans sa mission. Qu'il s'en console; il peut gagner sa vie comme journaliste, ainsi qu'en fait foi un curieux article publié par *le Figaro*, et même le mémoire destiné au gouvernement; ce mémoire parut dans *le Matin* qui accueillit aussi la réponse de M. Ducos dont nous venons de donner des extraits.

Le premier effet de cette réfutation des griefs du prince fut, il faut l'ajouter, la mise en disponibilité de son auteur : M. Ducos n'est plus résident supérieur au Cambodge.

251, 252. — **Le banquet des maires.** — « Sans doute, il est trop tard... » Pourtant ces deux photographies que nous adresse M. Raymond Bazin ne pouvaient manquer de trouver leur place dans *l'Instantané*; elles y perpétueront le souvenir de la journée du 22 septembre pour MM. les maires du Lot-et-Garonne, groupés autour de M. Fallières, sénateur du Lot-et-Garonne, président du Sénat, et portraiturés par leur collègue de Castelnau-sur-Gupie.

253, 254. — **Aux courses du Bois de Boulogne.** — Le 7 octobre, le prix de la Ville de Paris (100,000 francs) a été couru sur l'hippodrome du Bois de Boulogne. Il a été gagné par Codoman, à M. Maurice Ephrussi, monté par Sloan et entraîné par Richard Carter. La course — de 2,400 mètres — a duré deux minutes trente et une secondes.

Auparavant s'était couru le prix Saint-Roman (10,000 francs, 3,000 mètres), gagné par Kroshka à Mme Albert Menier.

255, 256, 257. — **En Chine. — La grande muraille pres de Pékin. — En temps de paix. — En temps de guerre.**

258, 259, 260. — **Exposition de 1900. — Mme Sada Yacco et M. Kawakami,** acteurs japonais en représentation au théâtre Loïe Fuller, rue de Paris.

Le directeur-gérant : P. Maingubt. Paris. Typ. Plon-Nourrit et Cie. — 1553.

LE FRIQUET

(*Suite*)

III

A Hourville, on attendait pour déjeuner le retour de Mme Schlemmer.

Assis sur la terrasse, tous les invités saluèrent sa venue de cris divers. Et en apercevant le Friquet, qui apparaissait toute petite dans sa robe luisante, Hector d'Hourville poussa un « Hip!... Hip!... Hurrah! » retentissant.

Puis il courut à la voiture arrêtée devant le perron et, s'inclinant gravement devant l'enfant qui descendait, rouge et ébouriffée, il se découvrit en disant avec un respect comique :

— Mademoiselle Friquette, je vous présente mes hommages...

La petite se mit à rire, nullement déconcertée de ce qu'elle comprenait pourtant être une moquerie. Timide en présence d'Hubert de Ganges et de sa mère, elle n'éprouvait pas le moindre embarras à se sentir blaguée par ce beau monsieur et regardée par tous ces gens chics, qui l'examinaient curieuse-

ment sans se gêner, comme on examine un objet.

En route, le Friquet avait pleuré, en cachant son petit visage bouleversé à la belle Dame qui voulait bien se charger d'elle. Et Mme Schlemmer, occupée à conduire, ne s'était pas aperçue du chagrin de sa petite compagne.

En se séparant d'Hubert, l'enfant avait éprouvé un déchirement affreux, qu'elle-même ne parvenait pas à s'expliquer et qu'elle se reprochait en pensant :

— J'ai eu moins de chagrin de quitter le Mafflu, qui s'est occupé de moi pendant treize ans, qu'en quittant ce monsieur qui ne s'occupe de moi que depuis hier... c'est très mal !...

Et, s'efforçant de sentir autrement, elle avait conclu, dépitée :

— Mais c'est plus fort que moi !...

Maintenant, elle regardait ce beau château qu'elle reconnaissait pour l'avoir admiré quelques jours auparavant, pendant la promenade que faisait le cirque pour annoncer ses représentations et y attirer du monde.

Si alors on lui eût dit qu'elle habiterait ce château, elle eût cru la chose impossible.

Et ces messieurs ?... Et cette dame ?... Elle reconnaissait vaguement — lui semblait-il — des visages aperçus dans le cercle formé autour d'elle l'autre soir, lors de sa dispute avec M. Jacobson...

Tout à coup sa figure expressive s'éclaira d'un sourire heureux. Elle venait de découvrir Baugé qui debout dans un coin, semblait indifférent sinon hostile. Et dans ce grand homme à l'air grognon, elle reconnaissait avec joie l'ami de celui qu'elle continuait à appeler « monsieur l' maire ».

Elle se souvenait de l'avoir vu, « c' grand-là !... » tout le temps de la représentation d'hier. C'est même sur ses genoux qu'elle était tombée !... Et il l'avait ramas-

sée doucement, au lieu d' gronder comme les autres spectateurs sur qui elle tombait... car c'était pas la première fois qu' ça lui arrivait d' rouler... Non, bien sûr!...

Mme Schlemmer, après avoir répondu aux questions de ses hôtes, appela le Friquet qui restait plantée à quelques pas et expliqua :

— Vous allez déjeuner... ensuite je vous enverrai à Caen avec ma femme de chambre pour acheter du linge, des robes, enfin ce qui est nécessaire pour vous habiller...

L'enfant balbutia :

— Merci, madame... merci beaucoup!...

Elle parlait sans trop savoir ce qu'elle disait. Sa pensée était visiblement ailleurs.

Tandis qu'elle s'éloignait de son pas souple, elle entendit Hector d'Hourville qui demandait à sa sœur :

— Comment vas-tu l'habiller?...

Mme Schlemmer répondit :

— Comment?... Au fait, je n'en sais trop rien!...

— Qu'est-ce que tu en feras, de cette petite saltimbanque?...

— Mais, je ne sais pas!... je n'ai encore pensé à rien!... Déjeunons d'abord... nous causerons après... il est très tard...

— Il est presque une heure!... Si ton mari était là, il y a longtemps que nous serions à table...

— Oui! mais il n'y est pas!... — s'écria la jeune femme d'un air heureux.

Et le Friquet qui s'en allait, emmenée par Mlle Julie, la femme de chambre, pensa :

— Elle a l'air content qu'il ne soit pas là, son mari!... c'est donc qu'il est méchant?...

Elle aurait bien voulu savoir... Le tact qui lui tenait lieu d'éducation la retint. Elle sentait vaguement qu'elle ne devait pas questionner les domes-

tiques. Mais Mlle Julie lui apprit ce qu'elle désirait savoir.

C'était une fille intelligente. Du premier coup, elle jugea que le Friquet allait prendre sur sa maîtresse une influence contre laquelle on ne pourrait pas lutter. Elle sut comprendre tout de suite le charme de l'enfant et l'originale beauté que le sculpteur Baugé essayait en vain d'indiquer à M. de Ganges.

Elle se dit : « — Avec madame qui est mollasse et monsieur qui est un vieux paillard, cette petite, si elle le veut, va devenir la maîtresse de la maison... autant s'en faire une amie... »

Convaincue que c'était M. Schlemmer — dont elle connaissait les goûts — qui avait introduit le Friquet chez lui, elle demanda :

— Où donc vous a-t-il connue, monsieur?...

— Monsieur?... — fit la petite, cherchant de qui la femme de chambre voulait parler, — quel monsieur?...

— Ben, M. Schlemmer... vous avez l'air de ne pas comprendre de qui on vous parle?...

— Je ne connais pas M. Schlemmer... je ne connais, d'ici, que la belle dame qui me prend...

— Ah!...

La petite demanda, un peu effarée :

— Est-ce qu'il ne voudra pas que je reste, que vous croyez?...

Mlle Julie se récria :

— Mais si, il voudra que vous restiez!... il voudra peut-être même trop!...

— Comment?...

— Oui... faut vous méfier, ma petite... Vous êtes jolie...

— Jolie!... — fit le Friquet ahurie, — jolie?... vous vous fichez d' moi... vous vous payez ma fiole?...

Mlle Julie regarda la petite écuyère.

— Avec ça qu'on ne vous l'a pas déjà dit?...

— Non!... — s'écria Friquette en riant, — ah! non!... parole!...

— Eh bien, soyez tranquille, on vous le dira...

— C'est madame qui est belle!... — dit la petite qui réfléchissait, — madame... comment donc son nom déjà?...

— Mme Schlemmer...

— Schlemmer!... c'est français, ça?...

— Il paraît!...

— Tiens!... on n' dirait pas!... Et monsieur?... est-c' qu'il est beau comme sa femme?...

La femme de chambre se mit à rire :

— Ah! sapristi non, il n'est pas beau!...

— Où est-il?...

— A Paris...

— Pour longtemps?...

— Non, malheureusement!... Il y va souvent... mais il n'est jamais longtemps parti...

Le Friquet et Julie suivaient un long couloir et la petite fille s'amusait d'entendre le bruit de son pas s'étouffer sur les tapis. Elle dit :

— C'est beau, les tapis!...

— Oui... vous n'en aviez jamais vu?...

— Comme ça partout... non, jamais...

— Comment trouvez-vous ça?...

— J' trouve ça doux!... au château d' Ganges, il n' y a pas comme ça des tapis dans l' couloir...

— C'est qu'à Ganges on n'est pas si riche qu'ici!...

— Ah!... — fit la petite avec indifférence.

Mlle Julie s'arrêta devant une porte qu'elle ouvrit, et fit entrer le Friquet dans une chambre en disant :

— On ne m'a pas donné d'ordres... alors, je vous mets là... à côté de moi...

L'enfant regarda la pièce claire, aux meubles de pitchpin tout neufs :

— C'est une bien belle chambre!... on n' vous grondera pas d' me mettre là-dedans?...

— Dame!... c'est une chambre de domestique...

— Mâtin!... — fit le Friquet ébahie; — ben, y s' mettent bien, les domestiques!... ils ont des tapis aussi!...

Julie expliqua :

— C'est pour empêcher le bruit... les maîtres sont dessous... alors ils entendraient marcher...

Indiquant un robinet, elle montra au Friquet que l'eau montait dans la chambre, regarda s'il y avait des serviettes sur la toilette et dit :

— Débarbouillez-vous... recoiffez-vous... et tout à l'heure, quand vous entendrez sonner une cloche, descendez... ça sera notre déjeuner... Vous prendrez l'escalier de service... là au bout du corridor... et vous me retrouverez en bas...

— Oui, mademoiselle, merci bien!... et pardon de la peine que je vous donne...

Elle regardait autour d'elle; la femme de chambre demanda :

— Vous cherchez quelque chose?...

— Oui... un encrier... et du papier... j'aurais voulu écrire un' lettre...

Elle pensait à M. de Ganges. Elle souhaitait lui dire ce qu'elle devenait; le remercier encore; lui répéter sa reconnaissance infinie.

Mlle Julie la regarda d'un air étonné en disant :

— Comment?... vous savez écrire?...

Le Friquet rougit et répondit, un peu piquée :

— Si à quatorze ans j' savais pas écrire, ça serait vraiment malheureux!...

— Pardon!... — fit la femme de chambre, — je ne voulais pas vous froisser...

— J' pense bien!... — dit simplement la petite; — pourquoi voudriez-vous m' froisser?...

Julie se mit à rire. Elle trouvait que la gosse était décidément un type. Elle sortit en disant :

— Je vais vous envoyer de l'encre et du papier...

— J'irai bien les chercher... j' veux pas donner la peine à que'qu'un...

Soudain, elle s'arrêta tendant l'oreille :

— Tiens!... un ch'val échappé!...

La femme de chambre se mit à la fenêtre et répondit :

— Il y a plus d'une heure qu'il est lâché... ils ont beau courir après... va t' faire fiche!...

Le Friquet était venue aussi regarder. Elle dit :

— Un chic cheval!...

— C'est un cheval de pur sang...

— J' vois bien!...

— Et ce que monsieur y tient, à ce cheval-là!... On l'a retiré de l'entraînement pour faire un cheval de selle pour madame... avant, il était dans l'écurie de courses...

Le cheval, qui s'était lancé dans une prairie, arrivait à présent à plein train en face du château. Une haute barrière blanche clôturait l'herbage. Il la franchit d'un bond superbe, allongé, qui enthousiasma le Friquet.

— Mâtin!... y saute, ce ch'val-là!...

— J' vous crois, qu'il saute!... il a couru à Auteuil...

A présent le cheval galopait autour de la pelouse. Un homme rasé, avec des yeux bleus à fleur de tête et des cheveux roux soigneusement pommadés; un peu gros; le cou très court, surgit tout à coup au tournant d'une allée, essayant de happer au passage les rênes du filet qui pendaient le long de l'encolure moirée du poulain. Mais il manqua son coup et le cheval effrayé, faisant un brusque bond de côté, retomba des quatre pieds dans une corbeille de fleurs.

Un juron énorme retentit et la femme de chambre dit en riant :

— C'est le jardinier qui n'est pas content qu'on lui abîme ses bégonias!... Et le cocher!... ce qu'il est vexé de pas pouvoir rattraper son cheval!... surtout que voilà tout le monde qui vient regarder...

Attirés par le bruit, Mme Schlemmer et ses invités avaient quitté la salle à manger pour venir voir ce qui se passait. Ils étaient tous sur le perron, criant ou donnant des conseils. Et comme le poulain dans sa course venait de raser les marches du perron, Mme de Vertancourt se mit à pousser des cris de putois.

— Qu' c'est bête!... elle va lui faire peur, cette gourde-là!... — s'écria le Friquet indignée.

— Eh là!... — fit Mlle Julie à moitié riant, à moitié sévère, — faut pas parler comme ça des maîtres, mon petit...

La fillette regimba :

— Des maîtres?... C'est pas mon maître, cette petite dame qui s' bouche les oreilles en criant... Oh! là là! en v'là des magnes!...

— Charley!... — demanda la belle voix claire de Mme Schlemmer, — est-ce qu'il n'y a pas moyen de rattraper Némorin?... il va finir par s'abîmer... ou par faire un accident...

Et Hector d'Hourville proposa malencontreusement :

— Si on vous envoyait des hommes?...

Cette offre exaspéra le cocher déjà énervé de sa poursuite inutile. Il s'élança vers le poulain, qui maintenant tournait régulièrement très vite autour de la pelouse, et parvint à saisir une rêne. Le cheval s'arrêta court et, se raidissant d'abord sur ses jarrets, se mit à tirer au renard. Puis il secoua violemment la tête, essayant de se retourner, se mit à ruer de toutes ses jambes dans les arbres qui bordaient l'allée et, finalement, d'une secousse plus violente, échappa à l'homme, qui poussa un grognement de colère et dit avec un fort accent :

— On ne peut jamais le mener en main, ce carcan-là!...

Hector se mit à rire et demanda à sa sœur :

— Crois-tu que ton mari serait content d'entendre traiter Némorin de carcan... même par mossieu Charley?...

Il était l'ennemi déclaré du piqueur de son beau-frère. En rivalité avec lui pour les achats de chevaux et les commissions à toucher, il ne pardonnait pas à l'Anglais de l'avoir en partie supplanté dans la confiance du banquier et d'avoir ainsi diminué le tour du bâton accoutumé. L'entrée de Charley dans la maison Schlemmer nuisait au marquis d'Hourville de toutes les façons. Sans parler du partage des pourboires, Hector souffrait aussi au point de vue du prestige de la venue du piqueur.

Comme tous les parvenus, Nephtali Schlemmer s'était mis à aimer passionnément les chevaux et les tableaux. Et, en dépit de laborieux efforts, il ne parvenait à connaître ni les uns ni les autres. Pendant des années Hector avait été son directeur, sportivement parlant. Personne — au dire de son beau-frère — ne s'entendait aux chevaux aussi bien que lui. Et aujourd'hui il n'hésitait pas à affirmer que Charley s'y entendait encore mieux!

Némorin, superbe, la queue droite, les oreilles piquées, continuait sa course autour du gazon, passant et repassant à côté du piqueur.

De la fenêtre, le Friquet cria malgré elle :

— Mais montez donc d'ssus!...

L'Anglais leva la tête, vit l'enfant qui apparaissait toute petite à côté de Mlle Julie et haussa les épaules.

— Tiens!... le Friquet!... — dit Hector.

Mme Schlemmer regarda, mais déjà la petite fille avait disparu et, au même instant, on l'aperçut qui dévalait de la terrasse. Elle hésita, regardant alternati-

vement le cheval et le groupe des invités. Puis, prenant son parti, elle arriva au pied du perron et demanda, suppliant du regard Mme Schlemmer :

— Voul'-vous permettre que je l' rattrape, dites, madame ?...

— Je voudrais voir ça !... — murmura le piqueur arrêté à quelques pas.

Le Friquet répondit :

— Ben, mon vieux, tu vas l' voir !...

Et, sans écouter la réponse de Mme Schlemmer qui objectait le danger, elle s'en fut se planter dans l'allée, attendant le poulain qui arrivait. Les coudes au corps, bien campée sur ses jambes, elle était vraiment amusante à regarder.

Baugé la montra en disant :

— Est-elle bâtie, cette gamine !... Voyez-moi si c'est solide... et souple, avec ça !... c'est superbe !...

A ce moment, Némorin passait, le cou tendu, la tête droite. Le Friquet se mit à courir à côté de lui.

Puis, s'allongeant pour arriver à toucher l'encolure, elle attrapa de la main gauche une poignée de crins, tandis que, la main droite posée sur le dos du cheval, elle s'enlevait sur son poignet.

Surpris, Némorin s'arrêta court et fit un tête-à-queue suivi de sauts de mouton successifs. A califourchon, sa petite jupe relevée laissant voir des bas troués bien tendus sur des jambes de statue, le Friquet avait pris le filet et ajustait ses rênes aussi paisiblement que si elle eût été assise dans un fauteuil.

— Bravo, Friquet !... — cria Baugé enthousiasmé.

— Bravo !... — répéta Hector d'Hourville, enchanté de voir rager sa bête noire.

Et le petit Barfleur — qui montait à cheval comme un pied et avait le culte des bons cavaliers — répétait, éperdu d'admiration :

— Non !... mais monte-t-elle à cheval, cette gosse-

là!... monte-t-elle!... Regardez-moi comme elle tient!... et avec des défenses pareilles!...

— Elle tient comme une tique à la peau d'un chien!... — déclara Baugé; — et c'est pas étonnant avec des jambes pareilles!... pas une parcelle de tissu adipeux... c'est tout muscle!...

Le Friquet prenait peu à peu possession du poulain. Après lui avoir laissé faire au galop deux ou trois tours de pelouse, elle le caressa, lui parla et, le remettant au pas, l'amena enfin devant l'Anglais vexé en lui demandant, narquoise :

— Où faut-y le r'conduire, vot' cheval?...

Le piqueur était hors de lui. Il répondit, en prenant Némorin par la figure :

— C'est bon!... vous pouvez descendre... je vais l'emmener moi-même...

Et, tandis que la petite écuyère descendait et tenait gentiment le poulain pour qu'il pût monter à son tour, il dit, en s'éloignant sur le cheval qui, sous lui, recommençait à se traverser et à ruer :

— Je n'aime pas qu'on touche à mes chevaux!... je vous engage à ne pas l'oublier si vous ne voulez pas que je vous tire les oreilles...

Le Friquet se mit à rire :

— Me tirer les oreilles!... oh! là là!... Eh, va donc, bouffi!...

Et se tournant vers les invités qui riaient, elle conclut :

— Y rage!... Y rage à blanc!...

IV

On s'était remis à table. Hector d'Hourville déclara :

— Elle est épatante, cette petite!...

— Mon Dieu! — fit Mme de Vertancourt qui po-

sait pour ne s'étonner de rien, — je ne vois pas en quoi elle est épatante, étant donné qu'elle est d'un cirque...

— Aussi n'est-ce pas parce qu'elle a sauté sur Némorin en marche que...

Le petit Barfleur interrompit :

— En marche à un bon train!...

— A un très bon train... mais ce n'est pas là ce que j'admire... c'est la façon dont la chose a été faite qui m'épate...

— M. d'Hourville a raison, — affirma Baugé; — ce qui est surprenant, c'est l'air et l'allure de cette gosse...

Mme de Vertancourt demanda, gouailleuse :

— Vous trouvez qu'elle a grand air, peut-être?...

— Vous l'avez dit!... — répondit le sculpteur.

Il ne pouvait pas sentir Mme de Vertancourt. Cette petite femme trop élégante, trop chic, trop apprêtée, l'horripilait. Il lui en voulait de tout ce qui était son charme aux yeux du monde. Sa minceur chétive, sa pâleur de gardénia, son esprit assez vif, tout ça lui semblait voulu, travaillé, frelaté. Aussi, lorsqu'elle déclara :

— J'avoue que je ne vois pas ça!... — s'empressa-t-il de répliquer, agressif :

— Chacun voit avec l'œil qu'il a!...

Le déjeuner finissait. Mme Schlemmer, qui s'aperçut que ça tournait à l'aigre, se leva de table.

En passant au salon, Hector d'Hourville, resté en arrière avec Baugé, fit en riant :

— Ksss!... ksss!... vous ne l'aimez pas, cette pauvre Mme de Vertancourt?...

— Ah! ma foi, non!... vous la trouvez agréable, vous?...

— Non plus!... mais je trouve qu'elle ne vaut pas vos tracasseries... c'est une névrosée... un pauvre petit oiseau pour le chat...

— Soit!... mais alors le chat a manqué à tous ses devoirs en ne l'emportant pas...

— Dans ce cas, je n'ose pas vous faire une commission dont je suis chargé par elle...

— Pour moi?...

— Pour vous...

— J'écoute...

— Vous vous doutez bien un peu de ce que c'est?...

— Ah! fichtre non, par exemple!...

— Eh bien, voici... elle admire beaucoup ce que vous faites...

— Elle est bien bonne!... — fit le sculpteur furieux.

L'approbation des gens du monde le chipotait toujours parce qu'elle l'inquiétait sur la qualité de son talent. L'admiration de Mme de Vertancourt, qu'il considérait comme une sotte exceptionnelle, le vexa. Hector ne s'aperçut de rien et conclut :

— Alors, elle voudrait que vous fassiez son buste...

— Son buste?... et à l'œil peut-être bien?...

— Pourquoi, à l'œil?... mais pas du tout!... au contraire, il faut demander cher!... ils sont riches, les Vertancourt, vous savez?... rats, mais riches...

La jeune femme marchait vers eux, une tasse de café à la main. Le marquis insista :

— Vous pouvez faire le prix fort...

Baugé regardait venir la petite de Vertancourt d'un air féroce. Elle s'approcha et, lui offrant la tasse, demanda en s'efforçant de rendre aimable son petit sourire mince et travaillé :

— Est-ce que M. d'Hourville vous a parlé, maître?...

Ce «maître» qu'elle flanquait dans toutes ses phrases, croyant être agréable au sculpteur, avait précisément pour effet de l'exaspérer. Il répondit, bourru :

— Pour le buste... oui... je vous suis très reconnaissant, madame, d'avoir pensé à moi... mais je...

Elle devina un refus et s'écria, suppliante et câline :

— Oh! maître!... ne dites pas non, je vous en prie!... Je me suis mis dans la tête d'avoir mon buste au prochain Salon...

— Alors, — répondit Baugé, — il faut vous adresser à un salonard... ça n'est pas mon affaire... pas du tout!...

Et comme elle insistait, gentille, minaudant, se donnant — pour apprivoiser l'artiste qui passait pour choisir ses modèles — une peine dont elle rageait derrière son sourire engageant, il répondit, distrait et sans aucune idée cette fois de se montrer grinchu :

— Je ne pourrais pas, madame, vraiment, je vous assure... j'ai assez des gargouilles extérieures du château... vous n'imaginez pas quel travail c'est... et le froid qui va me gêner...

A ce moment la silhouette svelte de Julie s'encadra dans une porte et Mme Schlemmer s'étonna. Jamais sa femme de chambre n'entrait au salon sans y être appelée.

— Qu'est-ce qu'il y a donc?... — demanda-t-elle.

— C'est... c'est que j'ai peur qu'il n'arrive du mal à la petite que madame a ramenée ce matin...

— Du mal?... quel mal?... — fit Mme Schlemmer, qui se leva; — qu'est-ce qu'elle a fait?...

— Rien, Madame... c'est Charley... Madame sait comme il est brutal... il a été très vexé que la petite ait maté le cheval sous son nez... Madame comprend... et alors, à déjeuner il l'a injuriée et il a voulu la gifler... mais elle lui a envoyé un coup de poing... ah!... mais on n'imagine pas quel coup de poing!...

— J'imagine, moi!... — s'écria Baugé qui jubilait; — elle est bâtie en force, cette enfant-là!... c'est admirable!...

— Oh! oui, monsieur!... elle est d'une force!...

Charley a reçu le coup moitié sur le nez, moitié sur le front... et il a une de ces têtes!... il a cherché à se jeter sur elle... mais Baptiste, et Joseph, et les valets de pied l'en ont empêché... les hommes de l'écurie n'ont pas osé bouger... Alors, il a crié au Friquet qu'elle était lâche, qu'elle ameutait tout l'office contre lui... et qu'elle l'avait boxé par surprise... mais qu'elle n'avait de courage qu'au milieu du monde et qu'elle n'oserait pas s'attaquer à lui dans son écurie... et des tas d'autres provocations... si bien que la gamine s'est piquée et qu'elle lui a dit : « Ben, j'irai vous y voir, dans votre écurie... et ça sera comme ici, dans votre écurie!... » et alors Charley va l'assommer... Madame sait comme il est mauvais...

— Est-ce qu'elle est allée le trouver?...

— Pas encore, Madame... sans ça il ne serait plus temps!... non, elle déjeune... oh! sans se presser!... elle perd pas une bouchée!... et elle n'est pas effarouchée... pas du tout!... Oh! c'est une drôle de petite bonne femme!... elle amuse tout le monde...

— Sauf Charley?... — dit Hector d'Hourville.

Il était ravi de penser que le piqueur avait reçu un pochon de la petite saltimbanque, et il ajouta, très égayé :

— Savez-vous?... il faut nous cacher dans les massifs près de l'écurie et assister... si c'est possible, à la rencontre... ça n'est probablement pas à l'intérieur qu'ils se battront...

— Monsieur le marquis veut dire qu'il la battra!... — fit la femme de chambre effarée; — monsieur le marquis ne connaît pas Charley...

— Julie a raison, — dit Mme Schlemmer. — Charley est une brute et il ne faut pas laisser le Friquet arriver jusqu'à lui... d'autant plus qu'elle ne doute de rien, cette petite!... nous l'avons bien vu tout à l'heure...

— Justement!... ça va être très drôle!... et nous serons là... nous interviendrons quand il faudra...

— Ça va être délicieux!... — cria Mme de Vertancourt, — bien plus amusant qu'un combat de taureaux...

Et elle se mit à trottiner, nerveuse, en quête d'un plaisir nouveau, craignant de manquer le début de la rencontre.

Les écuries étaient à une centaine de mètres du château. Elles disparaissaient derrière des massifs d'acacias et de lilas. Au milieu d'une cour sablée, une haute fontaine se dressait, en pierre verdie où les armes des Hourville disparaissaient à demi sous les mousses.

— Oh! oh!... — fit Hector, écoutant une voix irritée qui partait de la cour, — oh! oh!... master Charley n'a pas l'air d'être de bonne humeur!... gare dessous!...

Le piqueur gourmandait en anglais ses hommes. L'un frottait un mors avec nonchalance; un autre remuait mollement un barbotage dont le clapotement gras s'entendait à travers les phrases hachées.

Mme de Vertancourt, qui s'agaçait à piétiner sur place, s'exclama, dépitée :

— Vous allez voir qu'elle ne viendra pas!...

— Pchttt!... — fit Baugé, indiquant l'allée qui conduisait des écuries aux communs.

Le Friquet arrivait paisiblement, très occupée à coller sur une lettre un timbre qui avait l'air de ne pas prendre facilement. Elle appuyait dessus son petit pouce carré, à ongle court mais très rose et brillant, un pouce volontaire et solide en diable. Lorsque, appliquée, un petit bout de langue sortant un peu entre ses lèvres, elle eut réussi à faire tenir le timbre récalcitrant, elle glissa la lettre dans sa poche, reprit sa marche un instant ralentie et passa souple, allongeant son pas

élastique et rythmé. Ses yeux clairs fouillaient le taillis. Elle cherchait à s'orienter.

La voix du piqueur retentit de nouveau. La petite fille s'arrêta, huma l'air et, cette fois, se mit à marcher très rapidement.

— Ah!... — fit Mme de Vertancourt, — enfin!... je croyais qu'elle allait caner!...

— Caner?... — dit Baugé agacé; — elle n'a pas une tête à ça!... ce front têtu!... cette mâchoire!... Voilà une figure intéressante!... Ah!... si elle voulait poser!... c'est ça qui serait amusant!...

— Je croyais — fit observer Mme de Vertancourt avec un peu d'aigreur — que les gargouilles de l'extérieur d'Hourville vous suffisaient pleinement... et que vous ne pouviez songer à entreprendre aucun autre travail?...

— C'est vrai, que j'ai fort à faire, — répondit le sculpteur; — mais cette petite est tellement intéressante que je trouverais toujours un moment...

Le Friquet venait — en mettant la lettre dans sa poche — de constater une énorme déchirure à sa jupe. Elle regarda et dit, insoucieuse :

— Allons, bon!... v'là ma robe qui rit, à c't' heure!...

Elle entrait dans la cour. Tout de suite elle aperçut le piqueur. Il lui tournait le dos, debout devant la porte de l'écurie, regardant ce qui se passait à l'intérieur. Silencieuse, elle glissa jusqu'à lui et, comme il n'apercevait pas sa présence, elle dit :

— Me v'là, sale English!...

Charley se retourna brusquement et marcha menaçant sur le Friquet qu'il voulut saisir. Mais la petite l'évita et bondit hors de portée en prévenant :

— Cette fois-ci, c'est pas pour rire!... je cogne!...

L'Anglais se campa, les poings ramenés, prêt à frapper. Le Friquet s'était ramassée sur elle-même en boule. Cette fois encore elle laissa venir le piqueur.

— Faut-il les séparer?... — demanda Hector à Mme Schlemmer.

Elle allait répondre oui, mais Baugé intervint :

— Pas la peine, allez!... elle est de force...

Un coup de poing lancé par Charley rencontra le vide, tandis qu'un pied du Friquet arrivait dans le nez de l'Anglais.

Il se mit à saigner violemment et se jeta, éperdu, sur l'enfant qui l'évita encore et qui, revenant sur lui, le renversa d'un violent coup de tête dans l'estomac. Elle le laissa se relever et alors la vraie lutte commença. Une première fois, il prit à bras-le-corps la petite, mais elle lui échappa d'une secousse et le saisit à son tour.

— Assez bons bras, l'Anglais!... — fit Baugé, — mais mal jambé!... c'est grêle... pas suffisant pour bien porter le buste!... pas d'aplomb, pas d'assiette pour deux sous!... Et elle?... regardez-moi ça?... est-ce râblé?... est-ce musclé?... est-ce beau?...

Sous l'effort, la petite robe noire élimée et luisante se tendait, modelant le corps nerveux du Friquet.

D'un revers de main, Charley avait écarté la petite. Elle revint bondissante, sauta sur lui, le renversa et, rageuse, le gifla par deux fois lorsqu'il fut à terre. Puis, terminant la lutte par une gaminerie, elle recula de deux pas et fit le saut périlleux qu'elle affectionnait.

Meurtri, le piqueur se relevait couvert de poussière, le visage en sang et humilié atrocement d'avoir été battu devant ses hommes d'écurie.

Ils riaient sournoisement, les hommes! Sur leurs faces d'Anglais miséreux et abrutis, se lisait une joie de voir le patron rossé — et rossé royalement — par la gosse.

Et, tandis que le Friquet qui se rajustait, s'apercevant que les déchirures de sa robe étaient considérablement élargies, murmurait :

— A présent, la v'là qui rit aux éclats!...

Charley étendit vers elle un doigt menaçant et dit d'une voix que la fureur étranglait :

— Toi, je te retrouverai, je te le promets!...

Mme Schlemmer se montra :

— Et moi, je vous promets que si vous la touchez encore, vous serez mis à la porte!... vous entendez?...

Le piqueur s'inclina. La place était bonne. Encore une paire d'années et il pourrait se retirer fortune faite. Mais il lança un regard si haineux à la petite écuyère, qu'Hector d'Hourville dit à sa sœur :

— Dis donc, Iseult?... le séjour de l'office ne sera pas commode pour le Friquet?...

Et Mme Schlemmer répondit :

— C'est justement ce que je pensais!...

V

« Monsieur » Charley était exécré un peu parce que Anglais et beaucoup parce que exécrable.

En lui flanquant une pile, le Friquet avait conquis d'un seul coup tout le personnel du château. Sa rentrée dans les cuisines — où déjà un homme d'écurie s'était précipité pour raconter la bataille — fut un véritable triomphe. On lui fit boire du cidre mousseux. Chacun voulut tâter ses biceps et faire jouer ses muscles. La petite, étonnée, regardait.

Pourquoi tous ces compliments?... C'était si naturel, ce qu'elle avait fait!... Tant de fois, Mlle Friquette, sujet du Grand Cirque Américain Jacobson, avait ainsi réglé ses comptes!

Sa force?... voilà-t-il pas une affaire!...

Le chef — qui détestait spécialement l'Anglais, difficile à satisfaire et toujours mécontent de tout ce qu'on lui servait—était ravi. Il enleva la petite écuyère

dans ses bras, l'embrassa sur les deux joues et, la remettant à terre, dit en la voyant si gosse :

— Qui est-ce qui aurait jamais cru?... un petit poulet de grain comme ça!...

Le Friquet répondit :

— Y a rien d'étonnant!... c'est mon métier d'être forte...

Puis, se souvenant du vieux compagnon qui lui avait donné, par un entraînement habile et proportionné, cette force dont elle venait de faire un si heureux usage, elle murmura :

— Pauv' Mafflu!... ça l'aurait épaté d' voir ça!...

Lors des adieux, le Mafflu avait soufflé à l'oreille du Friquet :

— Sois bien obéissante à monsieur l' maire... bien gentille... ne garde pas trop tes manières de cirque...

Et la petite se disait :

— Elles ont pourtant du bon, mes manières d' cirque!... d'abord le ch'val et puis après l' cocher... y a encore qu'elles qui m'ont servi!...

Mlle Julie, qui était ravie elle aussi, avait arraché le Friquet aux effusions de l'office. Madame lui avait donné l'ordre de conduire la petite à Caen pour lui acheter du linge, un chapeau, des chaussures, un costume, enfin l'habiller convenablement.

Au moment de monter dans le breack qui attendait devant les écuries, Friquette regarda en souriant le sable piétiné et profondément égratigné à la place où s'était livré le combat. Puis, examinant la voiture, elle déclara avec un sifflement admiratif :

— Phuuu!... C'est chic'ment attelé, ça!...

Et jetant un coup d'œil narquois sur sa robe luisante et pleine de trous, elle conclut en riant :

— J' suis chouette, moi!... pour monter comme me v'là dans un' roulante pareille!...

Quand la voiture fila sur la route, elle déclara, se

carrant, surprise du silence des roues caoutchoutées :

— Dieu ! qu' c'est doux !... et pas d' musique !...

Mlle Julie demanda :

— Vous n'êtes jamais allée en voiture ?...

— Que si donc !... mais dans les roulottes... alors, vous savez... on entend un boucan de vieille ferraille !... ça ressemble pas beaucoup à ça !...

— Vous ne regrettez pas votre cirque ?...

— J' le r'grette pas... non, certainement... mais je r'grette l' Mafflu... et Charlemagne... y doit être malheureux, lui aussi, sans son Friquet...

— Charlemagne ?...

— Mon ch'val... un gros ch'val blanc avec un dos qu'on pourrait dîner d'ssus... Il est ridicule, Charlemagne, mais j' l'aime comme il est !... et lui aussi, y m'aimait comme j' suis !... C' qu'on doit l'y en flanquer des tatouilles maint'nant qu' j'y suis plus !...

Elle sortit deux lettres de sa poche et demanda :

— Mademoiselle, je pourrai-t'y les mettre à la poste, ces lettres-là ?... y en a une qu'est pour monsieur l' maire... l'autre pour le Mafflu... avec Charlemagne, y a qu' ça qu' j'aime !...

La femme de chambre, qui examinait curieusement le Friquet, questionna :

— Et maintenant que vous ne ferez plus de tours de force, qu'est-ce que vous allez faire ?...

— Dame !... j' sais pas, moi !... c' que Mme Schlemmer voudra... J' sais coudre... et même un peu broder... j' sais écrire des noms avec des paillettes et tendre les cerceaux en papier... mais tout ça, c'est pas des choses pour ici !... et puis, c' que j' sais l' mieux, c'est soigner les ch'vaux !... Ah !... si vot' patronne veut m' confier ses canassons, j' vous promets qu'y r'luiront... et qu'y aura pas une couche d' crasse dessus eux comme sus celui qu' j'ai arrêté c' matin...

Mlle Julie se mit à rire :

— N'empêche que je ne vous vois pas beaucoup sous les ordres de Charley!...

— Tiens!... c'est vrai!... j' serais sous les ordres de c' grand dépendeur d'andouilles!... Ah! non!... ah! zut!...

La femme de chambre demanda encore :

— Y a-t-il des couleurs que vous préférez?... comme nous allons acheter vos effets...

— J'aime que l' blanc!... alors, comme j' peux pas en mettre... je n' serai jamais à m' n'idée...

A Caen, le Friquet s'arrêta devant le papetier-libraire de la rue Saint-Jean. Elle regardait les livres avec envie. Elle ne pouvait s'arracher de la boutique. Julie demanda :

— Vous aimez les livres?...

— J' crois que j' les aimerais... j'en ai jamais eu!...

Et voyant l'étonnement de la femme de chambre, elle expliqua :

— Oh! c'est pas que l' Mafflu m'en aurait pas bien donné si j' lui en avais d'mandé... mais c'est qu' pour lire y avait pas l' temps!...

Plus Mlle Julie observait le Friquet, plus elle jugeait que ce n'était pas « une petite fille pour être à l'office ». Sans parler de l'indépendance relative où jusqu'ici elle avait vécu, elle semblait avoir la volonté bien arrêtée de s'isoler, de ne se mêler ni aux conversations ni aux gaietés de ses camarades.

Tout en sachant être gentille et aimable et en ayant une liberté de langage et d'allure plutôt excessive, elle avait, dès le premier contact, marqué ce qu'elle entendait que ce contact fût.

Ce qu'avait indiqué ce matin la petite fille, c'était la ligne suivie au Grand Cirque Américain par ordre du Mafflu.

Très avertie de bien des choses, l'enfant flairait le danger des familiarités trop grandes et son laisser-aller

n'était qu'apparent. Et puis, il y avait, dans cette âme gamine et drôle, une noblesse native et une horreur instinctive de la vulgarité.

Julie, qui était une fille pratique, comprenait bien que, avec les domestiques, ça ne pourrait pas marcher.

D'autre part, elle savait que Mme Schlemmer s'ennuyait de toutes ses forces et qu'elle avait pensé souvent à prendre quelqu'un pour la sauver de la solitude qu'elle redoutait ou, pis encore, du tête-à-tête avec son mari.

Un instant elle avait eu l'idée de faire venir une de ses cousines d'Hourville. La jeunesse et la beauté de la jeune fille l'avaient — croyait Julie — inquiétée. Elle ne s'était pas souciée d'avoir toujours à côté d'elle une jolie créature de vingt ans qui lui ressemblait.

Mais cette petite, qui tombait du ciel, n'était-elle point indiquée pour distraire la jeune femme et lui tenir compagnie sans la gêner ?

Le Friquet — pas tout à fait une « personne » et un peu plus qu'un chien — était précisément indiquée pour distraire Mme Schlemmer. Alors la femme de chambre procéda de façon à diriger la petite écuyère dans la voie qu'elle lui choisissait. Au lieu de l'habiller en ouvrière, elle l'habilla en « demoiselle », malgré les protestations effarées de la petite qui voulait refuser ces choses coûteuses et qu'elle trouvait en disproportion avec sa très modeste condition.

Une boutade du Friquet avait achevé de lui gagner le cœur de Julie.

Comme elles entraient dans un magasin de nouveautés, la petite écuyère l'avait tirée par sa robe et lui avait dit, véhémente et convaincue :

— Mademoiselle !... Oh ! mademoiselle !... venons-nous-en !... faut rien leur acheter... c'est des sales youtres !...

La femme de chambre — qui était de Nancy —

reconnaissait bien que c'étaient des « sales youtres », mais une sorte de veulerie la poussait à acheter quand même chez eux. Et elle avait su gré à la petite fille, autant de partager sa répulsion de Lorraine pour les juifs que de l'avoir empêchée de passer outre à cette répulsion.

A la sortie du magasin, elle demanda au Friquet qui la suivait à grands pas souples et allongés :

— Est-ce que vous êtes Lorraine, que vous détestez comme ça les Juifs ?...

Et l'enfant avait répondu, en secouant sa petite tête rieuse :

— J' sais pas !... mais y a pas besoin d'être Lorraine pour détester les youtres... y a qu'à être propre !...

— Sans doute !... — fit Julie, frappée de la simplicité du raisonnement, — sans doute... mais il ne faudra pas parler des Juifs au château... ni à personne... jamais...

— Pourquoi ?... on les aime, au château ?... — demanda l'enfant ahurie.

— On ne les aime pas précisément... mais il ne faut tout de même pas les bêcher... on vous expliquera ça plus tard...

Puis, redoutant une autre question, elle conclut :

— Les maîtres ont des parents juifs...

— Oh !... des parents juifs !... en v'là un' déveine !... Mme Schlemmer qu' est si jolie !...

— Ce n'est pas elle qui a des parents juifs... c'est son mari...

— Ah !... Comment est-il, son mari ?...

— Il est...

La femme de chambre s'arrêta au moment des explications et dit, prudente :

— Vous le verrez !...

A l'hôtel d'Angleterre, la voiture attendait dans la cour. Julie avait dit d'atteler à quatre heures, mais les

courses avaient été longues et la femme de chambre et le Friquet s'étaient attardées un peu.

Un garçon d'écurie les prévint :

— On a apporté des tas de paquets... je les ai rangés dans le breack... Mazette!... vous en emmenez des affaires!...

En parlant, il regardait avec curiosité la petite écuyère. Evidemment le cocher avait raconté l'aventure de Charley et, comme le piqueur de M. Schlemmer était exécré à l'hôtel aussi bien qu'au château et dans toute la plaine de Caen, la curiosité qui enveloppait le Friquet devenait sympathique, respectueuse presque.

L'Anglais s'était acquis, à coups de menaces et de hâbleries, une réputation de force qui n'ayant jamais été contrôlée s'était à l'état de légende incrustée dans les cerveaux normands. Or, le Normand, sans respecter la force autant que l'argent, est tout de même disposé à s'incliner devant elle.

— C'est vrai qu'il y en a, des paquets!... — dit le Friquet lorsque la voiture roula sur la route d'Hourville; — et dire que tout ça c'est pour moi!... moi qui n'ai jamais eu plus d' trois ch'mises, d' trois pantalons, et d'une seule robe... C'est à M. le maire pourtant que j' dois tout ça!...

— Et aussi à Mme Schlemmer!...

— Oui... à elle aussi... faudrait pas croire que j' l'oublie!... Oh! mais non!... seul'ment, voyez-vous, mad'moiselle, c'est pas elle qui m'a prise au cirque quand c't affreux Jacobson voulait m' garder d' force... c'est lui qui s'est embarrassé d' moi sans seul'ment savoir où qu'il allait pouvoir m' fourrer l' lendemain... Madame, elle, elle a réfléchi la nuit avant de m' prendre... et puis...

— Et puis?...

— Rien... — fit la petite qui avait rougi; — j' sais plus c' que j' voulais dire...

Elle allait expliquer :

« — Et puis, si Mme Schlemmer m'a prise, c'est plutôt pour faire plaisir à M. le maire que par intérêt pour moi... »

Son adoration pour Hubert la rendait perspicace et jalouse. Tout de suite elle avait deviné en apercevant Mme Schlemmer dans le grand salon de Ganges que cette belle dame était préoccupée de M. le maire plutôt que d'elle, la petite sauvage à qui elle ne s'intéressait que par ricochet.

— En rentrant, — dit Julie, — je vais vous habiller et vous coiffer... et quand vous serez bien belle, nous irons vous montrer à madame...

— Bien belle, moi!... — fit la petite en riant; — belle, le Friquet!... Oh! là là!...

Puis revenant à son idée fixe :

— Quand il est là... est-ce qu'il vient souvent au château?...

— Qui donc?...

— Ben... M. l' maire?...

— Ah!... je n'y étais plus!... Mais non!... il n'y vient jamais... il n'est pas en relations avec M. et Mme Schlemmer...

— Tiens!... comment ça s' fait-il?... y sont pourtant du même pays...

— Oui... mais M. le vicomte de Ganges vit avec sa mère... et c'est du monde très difficile... qui ne fréquente pas les premiers venus...

Et comme le regard de la petite, éveillé et curieux, interrogeait, elle expliqua :

— Et si madame est du grand monde, comme M. de Ganges et sa maman, monsieur est un parvenu...

La voiture tourna dans l'avenue et vint s'arrêter dans la cour des communs. Un valet de pied qui semblait attendre s'approcha :

— Madame demande mademoiselle Friquette tout de suite...

— Mon Dieu!... — fit la petite effarée, redoutant un changement quelconque, — mon Dieu!... est-ce que M. Jacobson me r'prend?...

Elle tremblait en entrant dans la haute pièce où Mme Schlemmer déjà habillée pour le dîner l'attendait. Le Friquet leva sur elle un regard inquiet, hésitant à questionner, lorsque la jeune femme lui dit :

— J'ai réfléchi, ma petite Friquette... après les incidents de ce matin il est impossible que vous viviez avec les domestiques en bonne intelligence... vous le comprenez bien, n'est-ce pas?...

— Ça y est... — pensa le Friquet, — elle me renvoie!...

Et résignée, elle répondit :

— Oui... j' comprends qu' vous n' pouvez pas m' garder... c'est ma faute!... j'aurais pas dû battre monsieur vot' cocher...

Mme Schlemmer sourit :

— Nous ne nous comprenons pas du tout, — dit-elle avec bienveillance; — vous ne pouvez pas vivre avec les domestiques, alors je vais vous garder avec moi...

— Avec vous?... — fit la petite qui ne se doutait pas de ce que voulait dire la jeune femme; où ça, avec vous?...

— Eh bien, mais ici... partout... vous prendrez vos repas avec moi, nous sortirons quelquefois en voiture, nous monterons à cheval ensemble...

— Oh!... — murmura le Friquet suffoquée, — oh!... mais j'oserai jamais!... j'ai pas des manières pour du monde comme vous, moi, madame!...

— Vous les prendrez, si vous ne les avez pas... J'ai idée que nous nous entendrons très bien, au contraire...

Elle jeta un coup d'œil sur la petite robe noire, trouée et luisante, et dit :

— Allez trouver Julie... et qu'elle vous habille convenablement... ou plutôt, envoyez-la-moi... je lui parlerai moi-même...

— Oh! madame!... — balbutia la petite écuyère, très émue, — oh! madame!... vous êtes rud'ment bonne, vous, toujours!...

Un quart d'heure plus tard, Mlle Julie, très occupée à nouer d'un ruban blanc les cheveux blonds du Friquet, la réconfortait de son mieux. L'idée de manger à table surtout affolait l'enfant qui disait :

— C'est pas que j' mange sal'ment, vous savez?... seul'ment j'ai peur d' pas être comme y sont, eux!...

Et secouant rageusement sa crinière, à présent brillante et bouclée, elle répéta :

— Enfin, j'ai peur, quoi!...

Ensuite elle se mit à rire, se blaguant elle-même; remercia gentiment la femme de chambre de ses soins; tapota sa jupe et, se regardant dans la haute glace, déclara :

— J' me r'connais pas!...

Puis gravement elle descendit le grand escalier de marbre blanc et, prenant tout son courage, entra résolument dans le salon.

Un cri de surprise la salua.

Dans cette jolie petite fille habillée de blanc, les cheveux flottants, les pieds chaussés de fins souliers, les invités de Mme Schlemmer ne reconnaissaient pas, eux non plus, le Friquet loqueteux et désordonné entrevu le matin sur le dos du cheval échappé, ou roulant le piqueur dans le sable de la cour.

Ils étaient stupéfaits de l'aisance avec laquelle la petite écuyère entrait dans la peau de ce nouveau personnage. Et ils constataient avec surprise que Baugé avait raison lorsqu'il la déclarait charmante.

Campée au milieu du salon, souple, fine, élégante dans sa petite robe de piqué blanc, le Friquet restait un peu interdite. Ses longs yeux verts très doux glissaient leur regard singulièrement tendre à travers les cils touffus et frisés. Sa bouche d'un rouge humide s'entr'ouvrait, laissant voir des dents courtes et serrées d'un blanc éclatant, pointues comme des dents de petit loup. Les oreilles toutes mignonnes se détachaient en rouge sur le blond délicat des cheveux.

Et il se dégageait de cette petite créature un parfum de santé, de fraîcheur, d'honnêteté et de force qui attirait.

Pour rompre le silence, Mme Schlemmer demanda :

— Etes-vous contente ?...

Le Friquet coula un regard tout plein d'admiration sur sa petite robe si blanche et si neuve et répondit, convaincue :

— J' vous crois !... me v'là en blanc !... mon rêve !...

GYP.

(*A suivre.*)

LA POLITIQUE ORIENTALE
DE NAPOLÉON

L'AMBASSADE DE FRANCE A CONSTANTINOPLE
(1803 — 1805)
(*Suite*)

Pendant que ses camarades de la flotte et de l'armée de terre se préparent à une descente en Angleterre, Brune soutiendra contre le même ennemi une lutte diplomatique inégale, car M. de Drummond a, sans compter M. de Ludolf, en M. d'Italinski un allié qui n'attend pas, pour agir, les ordres de Pétersbourg. Le bruit courait depuis plusieurs mois dans Constantinople que nous débarquions incessamment des armes en Morée pour les habitants dont nous préparions la sédition. Des préparatifs faits à Toulon pour l'expédition de Saint-Domingue avaient en leur temps donné lieu à l'insinuation qu'ils étaient destinés à l'Egypte. La publication du mémoire de Sébastiani confirma tous les soupçons qu'on avait suggérés aux Turcs. Savamment mis en défiance, il imaginèrent que notre pensée était de leur enlever l'Egypte à main armée et sans dédommagements. Le crédit de la France à Constantinople chancela : « J'ai pu d'abord m'en apercevoir, se plaint Brune au premier Consul, car je n'ai plus trouvé que

des promesses et de l'embarras là où j'avais éprouvé de la confiance et de l'abandon (1). » En janvier, Sa Hautesse avait fait revêtir de la robe d'honneur Halet-effendi qu'elle voulait nommer son ambassadeur à Paris. On pouvait croire que ce ministre se hâterait vers sa nouvelle résidence. Après six mois, la question est encore de savoir s'il rejoindra son poste. La Porte hésitait néanmoins à se prononcer entre les belligérants. Un Divan réuni en juillet avait été vraiment orageux : les partisans de l'Angleterre y avaient dépensé de suprêmes et vains efforts; la majorité eût aimé à connaître celui des partis qu'embrasserait la Russie; cette question étant encore très obscure, on avait décidé « d'égales démonstrations d'amitié aux deux puissances ». Soumis au Grand Seigneur, cet avis avait obtenu son approbation. Brune sut même que Sélim avait mis dans l'expression de ses sentiments « une préférence marquée pour la République ». Malheureusement, dans l'instant où l'active amitié de la Russie nous serait, à tant d'égards, nécessaire, la « bonne cause » triomphe, comme sous Catherine, aux b rds de la Néva. Les nécessités de la guerre avaient exigé sur le continent l'invasion par la France du Hanovre, la présence d'un corps d'observation à Otrante et une nouvelle occupation du royaume de Naples. Le Tzar, toujours très attaché aux intérêts du roi des Deux-Siciles, fut troublé par le sentiment du déplaisir de Ferdinand. Un semblable état d'esprit était favorable aux projets du nouveau chancelier, le comte Woronzoff, tout gagné par son frère, l'ambassadeur, à l'Angleterre. L'insolence des menées de M. de Morcoff à Paris, l'ayant obligé à remettre ses lettres de rappel, avait fait passer la direction de la légation impériale sous la direction, moins autorisée,

(1) Affaires étrangères, *Turquie*, t. 206. (Dépêche de Brune au premier Consul, 5 germinal an XI.)

d'un chargé d'affaires, M. d'Oubril : incident d'autant plus fâcheux qu'affichant un désaccord encore peu marqué, il devient un argument pour nos ennemis, affaiblit la France dans l'opinion effarée de la Porte et soumet plus étroitement celle-ci à M. d'Italinski.

Peu à peu les ministres ottomans s'enhardissent; c'est par le canal des Anglais qu'ils négocient avec les beys d'Egypte. Leur partialité se manifeste d'abord par des faveurs personnelles : M. d'Italinski et M. de Drummond reçoivent la grand'croix de l'ordre du Croissant; cependant ni l'un ni l'autre n'a précédé à la cour l'ambassadeur français dédaigné, et le second, — considération qui eût dû conseiller ou de ne pas décorer le ministre britannique ou de penser en même temps à Brune, — est l'agent d'une puissance en guerre avec la France. A ces témoignages de bienveillance accordés aux ministres succéderont, pour les gouvernements de Londres et de Pétersbourg, des actes de moins en moins conciliables avec la neutralité que le Divan promet au cabinet des Tuileries d'observer. La division navale de Sébastopol, se portant dans l'Archipel et à Corfou, est fournie de vivres par l'administration des subsistances militaires turques. La Porte affecte de nouvelles craintes pour la Morée; elle envoie dans ce pays plusieurs bataillons; elle arme avec ostentation; tous ses arsenaux sont en mouvement; on presse les levées d'hommes; on laisse dire tout haut que cette agitation belliqueuse est contre la France. Dans un grand nombre d'Echelles nos nationaux sont insultés, maltraités, pillés; nos consuls sont outragés, emprisonnés ou forcés d'abandonner leurs postes. Les événements de chaque jour donnent aux protestations d'amitié un scandaleux démenti : à Corfou, le commissaire des relations commerciales de la République ne peut sortir de sa maison sans danger d'injures; la cocarde tricolore est, à Patras, arrachée à un citoyen français; le waivode d'Athènes viole les

habitations et les propriétés de nos négociants; notre agent aux Dardanelles est mis en péril de mort par Hadum-Zade et ne peut vaquer à ses fonctions; celui d'Héraclée s'est réfugié à Constantinople pour échapper aux sévices de l'aga; après une longue et dure détention, M. Rousseau a dû fuir Bagdad pour Alep; un brick battant notre pavillon à l'ancre dans les eaux de Milo a été pris par les Anglais en violation du droit des gens. Des beyrats qui nous ont été promis pour l'installation de nos consuls à Rosette et à Varna sont refusés. Les douaniers turcs trouvent joie et profit à vexer les marchands de notre nation par des séquestres ou des perceptions de taxes contraires aux capitulations. Cependant les Russes ne se montrent plus au palais de France; le prince Ipsilanti, hospodar de Valachie par la grâce de Sa Hautesse et la toute-puissante protection du Tzar, défend à ses boyards, — destituant ceux qui désobéissent à cet ordre, — de voir M. de Sainte-Luce, consul général de la République à Bucharest. De cette cour vassale de la Porte partent pour toute la Péninsule, contre le premier Consul et son armée, les venimeux pamphlets qu'on fabrique à Londres; les fausses nouvelles nuisibles à nos affaires sont de la compétence de ce Grec impudent : il les propage ou les invente.

En si graves conjonctures, les instructions de Brune lui dictaient une action énergique. C'est avec le grand vizir qu'il voulut s'expliquer. Trois fois celui-ci lui refusa audience; à la fin, un ordre du Sultan décida l'entrevue. Quand le jour fut venu, l'ambassadeur s'y rendit accompagné d'un seul drogman et précédé des janissaires de garde. Reviendrait-il le soir à la légation? Tout Péra, nos négociants les premiers, en doutait et le voyait déjà enfermé aux Sept-Tours, tant les ennemis de la France triomphaient bruyamment. Aussi la satisfaction des uns et la surprise de tous furent-elles extrêmes à connaître bientôt que toutes nos demandes étaient ac-

cordées. Brune avait été excellent; aussi sincèrement soucieux des vrais besoins de la Turquie que préoccupé de nos avantages et de notre situation en Orient, il avait heureusement mêlé à beaucoup de fermeté et de dialectique autant de bienveillance. Pour achever ce qu'il a si bien commencé, il rencontre d'ailleurs dans la personne d'Halet-effendi un auxiliaire docile aux conseils de M. de Talleyrand. L'ambassadeur de Sélim était enfin à Paris. Par toutes sortes de soins, le premier Consul avait réussi à se l'attacher. Ce Turc, fort savant, qui, aussitôt désigné pour résider parmi nous, a voulu apprendre notre langue, se faire instruire de nos manières et vivre en tout à la française, était de bonne volonté. Appelé, un jour de cette crise, chez le général Bonaparte, il en était sorti ému au plus haut degré. Rapportant à Constantinople le langage tour à tour impérieux et caressant, sentimental et tout politique, qu'il lui avait été donné d'entendre, il exprima aussi avec force l'étonnement et l'admiration qu'il avait ressentis. « Le seul Etat, avait démontré le premier Consul, avec lequel la Porte soit réellement dans les rapports d'une véritable union, est la France contre laquelle cependant on est parvenu à lui inspirer des craintes, tandis que l'Angleterre perpétue les dissensions qui affaiblissent et détruisent les bases de son autorité dans l'une de ses principales provinces, l'Egypte. La Russie, sous les dehors d'une harmonie qui n'existe qu'en apparence, attente au pouvoir du Sultan dans plusieurs parties de sa domination; elle ne lui laisse en Moldavie et en Valachie qu'un droit de suprématie inférieur à l'ascendant qu'elle exerce elle-même; elle s'est emparée de toute l'influence dans les Sept-Iles que le gouvernement ottoman est cependant autorisé à protéger aux mêmes titres que la Russie (1). » La dépêche d'Halet-

(1) Compte rendu par Talleyrand à Brune de la conversation du

effendi donnait du poids aux démarches de Brune. Elle ranima le zèle de nos amis dans le Divan; elle acheva d'y déconcerter ceux des ministres acquis à l'Angleterre; « elle a rendu ceux-ci fort souples. » De « sec et contraint qu'il était, le reis-effendi devient liant et facile (1) ». On s'efforça à faire disparaître tous les motifs de nous plaindre. Les indemnités encore dues aux Français depuis la dernière guerre seront réglées. Des conférences pour la rédaction d'un tarif douanier sont décidées; le général, M. Parandier et M. Franchini, premier drogman, y feront valoir les intérêts de notre commerce; avec Ismet-bey, cazi-asker de Roumélie, et le secrétaire d'Etat, le ministre des affaires étrangères y prendra part; « ayant manqué de loyauté avec l'ambassadeur de la République, » celui-ci veut qu'on sache au sérail que « la voie des réparations est ouverte » au personnage qui les a, plus que personne, rendues nécessaires. Ipsilanti s'empresse. Avant de l'avoir à fond pénétré, le premier Consul ne nourrissait à son égard, non plus qu'envers le prince Moruzzi, hospodar de Moldavie, aucune prévention qui leur fût décidément contraire; bien plutôt, sur des rapports favorables, se fût-il appliqué à les fixer de notre côté : « Je vous invite, avait-il été recommandé à Brune par Talleyrand, à

premier Consul avec l'ambassadeur ottoman. (AFFAIRES ÉTRANGÈRES, *Turquie*, t. 206; 10 ventôse.)

(1) Il était au fond très fâché contre Halet-effendi. Brune l'ayant fait féliciter, à l'ordinaire, de l'arrivée d'un courrier de la Porte venant de Paris, le reis-effendi avait répondu : « L'ambassadeur a, en effet, envoyé un courrier, sans qu'on sache pourquoi, car il n'a rien écrit qui méritât cet envoi. » Le courrier ayant bavardé, il le fit arrêter et voulait l'envoyer aux galères. Le drogman de la Porte lui observa que l'ambassadeur aurait, d'un pareil châtiment infligé à un homme de son service, un grand déplaisir : « J'y enverrais, s'emporta-t-il, Halet-effendi lui-même s'il était ici; cet homme ne sait ce qu'il fait. » (Dépêche de Brune à Talleyrand.)

cultiver les bonnes dispositions de ces deux princes qui, par la situation géographique de leurs Etats et par leurs relations mixtes avec la Porte et la Russie, ont des droits particuliers à l'intérêt de la France.» Par suite de ce principe, le comte de Belleval, secrétaire d'Etat de Valachie, avait été — avant qu'on sût à Paris l'animosité du prince et sa haine contre le premier Consul — rayé de la liste des émigrés. Dans cette mesure clémente, Ipsilanti trouva l'occasion d'une palinodie; il écrivit à l'ambassadeur de France à Constantinople pour lui dire tout le contentement qu'il en avait; mais l'effusion de sa gratitude va au delà du remerciement : il sollicite l'amitié du général et exprime cette crainte d'avoir été calomnié auprès de lui! Brune goûtait tous les plaisirs de la revanche, même celui de l'humiliation d'un fourbe infatué.

Ces succès divers n'étaient au vrai que des rétractations. Ils autorisaient des espérances plus qu'ils n'étaient proprement des gains et ne pouvaient contenter qu'à demi le premier Consul. L'Egypte ensanglantée et désolée occupait sa pensée : « Aidez-nous par votre médiation auprès de la Sublime Porte, supplient Ibrahim-bey et Osman Bardissy; nous nous soumettrons aux conditions qu'il vous plaira de nous imposer et, pour vous témoigner notre reconnaissance de vos bons offices, nous ferons pour le commerce de votre nation les privilèges les plus étendus.» Cet appel adressé au « général Bonaparte » était tentant. S'il ne fut pas sans effet, du moins il resta sans réponse. Le général Brou, qui l'avait reçu à Livourne où il commandait, eut ordre de retenir en Italie l'émissaire des beys. Cette conduite prudente était pour plaire aux Turcs et présentait un parfait contraste avec celle de la Grande-Bretagne : Mohammed l'Elfy, envoyé d'un parti révolté et lui-même séditieux, déployait alors à Londres l'appareil d'un ambassadeur, — accueilli et traité comme

tel par les ministres du roi (1). L'esprit de scrupule et de loyauté qu'apportait dans ses rapports avec l'Empire ottoman le gouvernement français était propre à l'autoriser dans ses conseils. Plus pressants devinrent donc ses avertissements à Constantinople : « L'Egypte est divisée par des factions. Des autorités jalouses ou ennemies, tantôt semblent se concerter pour refuser l'autorité qu'elles doivent à la Sublime Porte, tantôt semblent se faire une guerre ouverte pour y avoir un pouvoir indépendant. Les instigations de l'Angleterre, dont les vues ne peuvent tendre qu'à perpétuer en Egypte un état de désordre qui en rende un jour pour elle l'invasion facile, se font apercevoir dans toutes les crises sanglantes dont ce malheureux pays est le théâtre. Il est à croire que le gouvernement de la Sublime Porte est dépourvu d'aucun des renseignements de détails qui montrent la réalité et le but de ces instigations... Ce qui dans ce moment excite toute la sollicitude du premier Consul sur les intérêts de la Turquie et ce qui doit l'alarmer elle-même, c'est que l'état actuel de l'Egypte semble offrir à l'Angleterre la perspective d'une invasion que ses vaisseaux et les troupes qu'elle entretient à Malte peuvent lui faire envisager comme facile. Il n'est pas permis de douter, d'après la notoriété de son ambition sans bornes, qu'elle n'en ait conçu le projet et que ce projet ne soit destiné à une exécution prochaine (2). » Moins que jamais Bo-

(1) Le général Stuart se fait auprès du vice-roi l'interprète des prétentions des beys. Il réclame pour eux, par exemple, une part de prise « sur ces magasins que leur valeur nous a aidés à prendre à l'ennemi commun dans Alexandrie, — afin de subvenir à leurs besoins. Ils ont de justes titres ». (*Lettre à S. A. Mahomet Kousrew-pacha.*) Quant au major Misett qui réside au Caire, il est tellement convaincu que si l'Égypte n'est pas encore à l'Angleterre, elle n'est déjà plus à la Turquie, qu'il change son titre commercial pour celui de chargé d'affaires.

(2) AFFAIRES ÉTRANGÈRES, *Turquie*, t. 206. (Note de Talleyrand à Halet-effendi, 19 brumaire.)

naparte médite le démembrement de l'Empire ottoman. Au contraire, il y est alors tout opposé. Il voit avec peine les tentatives des pachas pour échapper à l'autorité du Sultan; Ali Tébeleni, Paswan-Oglou sont en rébellion ouverte; les Mahabites menacent Médine et la Mecque; les Serbes s'agitent. Tout ce désordre où s'enfonce, s'estropie et se rompt la Turquie est favorable aux empiétemenots britanniques et moscovites.

Malgré les récents débats du Parlement, le Tzar n'avait pas compris que les Anglais ne voulaient dans la Méditerranée personne qu'eux-mêmes. Espagnols, Français ou Slaves leur y devaient céder toute la place. La Russie s'en approchait cependant par l'Archipel où elle cherchait à s'affermir tout en affirmant dans les Balkans son rôle de tutrice et d'émancipatrice. En quelques mois, de janvier 1803 en août 1804, à mesure que le malentendu croît entre le premier Consul et lui, Alexandre fait, par petits paquets, passer le Bosphore à dix-huit mille hommes. Il les masse dans les Sept-Iles ou en Albanie. Il envoie de ses officiers à Widdin, à Belgrade, à Raguse, au Monténégro. Ses agents sont dans tous les soulèvements de la péninsule. Le général de Sprengporten va visiter la Grèce. Il traverse Constantinople. Il a eu, quatre ans plus tôt, une mission à Paris; il parle bien de la France et du premier Consul et se répand partout disant qu'il aimerait à faire la campagne d'Angleterre sous le général Bonaparte. Il visite Brune et ne prend pas souci de déguiser sa mission ou sa pensée : « Je vais à Corfou, conte-t-il avec une bonhomie presque narquoise; c'est un pays un peu dans notre dépendance. Les Turcs sont de bonnes gens; si on les chasse d'Europe, il ne faudra pas les inquiéter en Asie. » Il est nécessaire que la Porte s'en rende compte et y prenne garde : la Turquie est cernée. La Russie, en s'ingérant dans des insurrections dont elle est sous main l'instigatrice et dont elle profite pour

grossir le chiffre de ses troupes sur le territoire ottoman, s'y établit à demeure; un jour le Sultan n'aura plus le pouvoir de s'affranchir de sa présence. D'autre part, entre Alexandre et Napoléon, les relations empirent. La dernière visite qui soit venue des Russes à l'ambassade de France à Constantinople est celle du général de Sprengporten. Une messe d'action de grâces a été célébrée dans la chapelle de Saint-Louis à l'occasion de l'attentat commis par les protégés de l'Angleterre sur le chef du gouvernement français, sans que M. d'Italinski ni personne de sa Légation y ait paru. Les événements justifient de cette inconvenance l'envoyé du Tzar auprès de son maître : l'exécution du duc d'Enghien dans les fossés de Vincennes cause la cessation des rapports officiels entre la Russie et la France. Il faudra bien, à la fin, que celle-ci, si optimiste qu'elle soit, s'alarme des mouvements militaires que commande en Orient le cabinet de Pétersbourg. De toutes les instructions qui sont dressées pour Brune se dégage en plein relief le vœu de Napoléon : «Les Russes, expose-t-il magistralement, ne peuvent gagner les Sept-Iles et l'Albanie que par le détroit des Dardanelles dont la Turquie est maîtresse et dont elle ne doit laisser le passage ouvert qu'autant que sa propre sûreté le permet. L'on a pu remarquer que c'est par des transports de deux à trois mille hommes à la fois que les régiments russes se sont sucessivement accrus dans les Sept-Iles. En évitant d'y porter d'un seul coup toutes ses forces, le Tzar excitait moins la surveillance et l'inquiétude de la Porte ottomane. Mais aujourd'hui celle-ci doit avoir les yeux ouverts sur tous ces dangers. Il est de son plus pressant intérêt de fermer tout passage à de nouvelles troupes qui seraient prêtes à se porter contre elle. Il est même de son devoir, comme puissance neutre et amie de la France, de ne pas seconder par des facilités de passage des rassemblements qui,

dans le cas où elle ne les supposerait pas dirigés contre elle, ne pourraient l'être que contre la France. — Quoique les dispositions de la Russie envers nous ne soient pas précisément hostiles, il suffit qu'on lui suppose quelque indécision, qu'il reste encore quelques nuages sur l'avenir pour que la Porte ottomane ne se prête envers cette puissance à aucune disposition dont la France puisse être blessée. On ne peut douter que l'Angleterre ne cherche à profiter des hésitations de la Russie pour l'attirer dans sa cause. Partout les agents anglais recherchent ceux de Russie, s'attachent à diriger leur opinion, à leur présenter sous un faux jour la situation de la France, à influer sur les rapports qu'ils font à la cour et à faire au moyen de ces intrigues subalternes remonter l'opinion des ministres britanniques jusqu'au cabinet de Pétersbourg. Leurs espérances se fondent sur la malhabileté de cette cour, sur son défaut de système, sur la facilité avec laquelle elle se laisse diriger par des passions personnelles et par des vues étrangères à ses intérêts. Avec un tel défaut de principes et de caractère, on a toujours à craindre que les agents dominés par ceux d'Angleterre n'entraînent à leur tour la cour de Russie plus loin qu'elle ne voudrait aller et ne précipitent des événements qu'il est encore possible d'écarter. — Moins la Russie trouvera de facilités à porter des troupes dans la Méditerranée, plus il sera aisé de conserver la paix avec elle. La position géographique de la Russie et de la France ne leur laisse aucun intérêt commun à discuter. Il faut pour l'avantage des deux pays qu'ils se maintiennent à cette distance et qu'une rupture ne puisse pas naître de la facilité plus ou moins grande d'une agression directe ou d'une diversion. — La Porte ottomane doit donc, *dans toutes les suppositions*, empêcher un rassemblement de Russes plus nombreux; son empire, menacé si habituellement et de si près, ne peut, dans un tel danger, et au

milieu des déchirements qui l'affaiblissent, se reposer de sa conservation que sur l'amitié de la France qui, de toutes les grandes puissances, est la seule qui soit intéressée et disposée à le protéger. Si les Russes se concentrent pour attaquer l'Empire ottoman, la France seule peut le défendre ; s'ils se concentrent dans des vues hostiles à la France, la Porte ottomane doit s'y opposer. Ici les intérêts des deux pays sont si étroitement liés que, quels que soient les projets que la Sublime Porte puisse prêter aux Russes, sa conduite doit être la même (1). »

Ces conseils s'imposaient aux esprits les moins réfléchis parmi les Turcs. Pour les suivre, le patriotisme de tous n'eût pas suffi ; la tendance même de Sélim vers la France était d'un faible prix si le Divan demeurait formé en majorité de conseillers corrompus ou énervés par la peur et impuissants. Le premier Consul se fortifiait dans la pensée d'une tentative pour le modifier. A cette fin, il voulut « instruire lui-même le Sultan de son opinion sur le gouvernement des ministres ottomans et le prémunir contre l'abus que ceux-ci faisaient de sa confiance et de son autorité ». Sa lettre avait été portée à Constantinople par un envoyé spécial, M. Jaubert, l'un des agents qu'il emploiera le plus volontiers et à juste raison dans ces sortes d'affaires. On espérait le renvoi du grand vizir et du reis-effendi : ils furent blâmés. Encore cette rigueur sembla-t-elle insoutenable à Sa Hautesse qui, quelques jours plus tard, sur les instances de la Sultane Validé, se rendait à la Porte, témoignant ainsi publiquement de sa confiance en des hommes dont l'administration était condamnée par le peuple et par lui-même. Le gouvernement français nourrissait des illusions sur la fermeté de Sélim.

(1) AFFAIRES ÉTRANGÈRES, *Turquie*, t. 206. (Instructions au général Brune, 8 fructidor an XII-26 août 1804.)

Lorsque les complots où l'Angleterre se faisait complice eurent eu ce résultat de conduire le général Bonaparte à vouloir se mettre par l'empire au-dessus de l'ambition d'un Moreau ou d'un Pichegru et de rendre acceptable à la France républicaine la fondation d'une dynastie nouvelle, — M. de Talleyrand eut à pressentir les puissances sur l'établissement du régime impérial en France. On se flatta d'avoir des Turcs mieux qu'une opinion favorable. « L'occasion de la réponse que le Grand Seigneur doit à la lettre du premier Consul peut être présentée, pensait Talleyrand, comme singulièrement favorable pour devancer à quelques égards la reconnaissance de la dignité nouvelle dont le chef du gouvernement doit être investi... Que le Sultan soit le premier à manifester ses sentiments, qu'il les manifeste même avant que l'événement soit entièrement accompli et qu'il soit informé de son accomplissement, il peut être dans la manière de penser des Ottomans d'en tirer vanité comme d'une demande qui constate la supériorité de leurs lumières et la prévoyance de leur discernement... » Sélim n'était pas maître de donner cours à ses sympathies. Bien loin qu'il pût suivre la noble inclination qui le portait par l'admiration vers Napoléon, il allait être contraint à disputer très misérablement sur les titres qu'il accorderait à l'Empereur des Français.

L'élévation du premier Consul ayant été officiellement notifiée à la Porte, elle crut de bon goût et de politique excellente d'en marquer de la joie. Elle se dit prête à une reconnaissance immédiate et annonça avec transport que des lettres de créance seraient à ce dessein très promptement envoyées à Halet-effendi. Brune demanda alors que les expressions *imperador we padischah* y fussent insérées pour qualifier Napoléon. Sans montrer moins d'enthousiasme, le reis-effendi opposa de vagues objections : le mot *imperador* n'est

pas de la langue turque; sans doute il est donné à d'autres puissances; mais le Divan n'en a pas la libre disposition; cette affaire regarde l'Europe. Le titre de padischah fut accordé depuis Soliman à tous les rois de France, on le concède bien volontiers. Mais la double formule ne peut être consentie avant que la majorité des Etats ne se soit prononcée sur les modifications advenues dans la constitution républicaine; il est nécessaire d'en traiter à Londres et à Pétersbourg. La Porte atermoyait. « On ne connaît pas les ordres de Sa Hautesse, répondait Mahmoud pressé par Brune; on les demandera. » On nous traînait de faux-fuyants en échappatoires. Toutes les tentatives pour avoir enfin « une réponse définitive » demeuraient vaines. La reconnaissance des Etats, si grave au fond, est liée à des questions d'étiquette qui paraissent puériles. Plus qu'ailleurs et dans tous les temps elles ont à Constantinople une importance extrême : un avantage dans le cérémonial équivaut en Orient pour une nation à la consécration manifeste de son influence. Aussi la Russie se jugeait-elle grandement intéressée à faire refuser à l'Empereur des Français un titre que le Tzar recevait seul encore dans le protocole ottoman. Pour ne pas souffrir ce dommage d'une qualification partagée avec le souverain d'un pays avec lequel il était sur le Bosphore en rivalité et à Paris momentanément en bouderie, Alexandre devait faire jouer tous les ressorts de la politique. Il était évident que les défaites et les mauvaises excuses dont nous payait le reis-effendi avaient pour cause la crainte de déplaire aux Russes. Ainsi cette querelle sur des épithètes devenait sérieuse et grave; elle mettait, dans un temps où il nous importait de connaître ses intentions, la Porte en demeure de marquer ses préférences entre la dépendance moscovite et notre amitié. Napoléon n'eut donc pas tort de la vouloir décidée par une réponse nette. Brune poussait

les ministres ottomans de manière à ne plus leur laisser de biais; un jour fut fixé comme dernier délai à la décision qu'il attendait depuis quatre mois. Mais nos ennemis avaient bien employé le temps gagné par Mahmoud. Les nouvellistes russes publièrent que les adversaires du reis-effendi étaient à la fois ceux d'Alexandre et de Sélim. Après quatre délibérations longues et pénibles, le Divan se prononça contre les prétentions françaises. Orgueilleux de ce succès, le reis-effendi n'attacha pas beaucoup de soin à garder le secret de la communication qu'il devait à Brune. Il confia à M. Testa, premier drogman d'Allemagne, que la Porte reconnaîtrait seulement Napoléon quand le Tzar l'aurait lui-même reconnu. Le général était aussitôt prévenu par l'internonce dont l'avis fut confirmé par celui de l'envoyé d'Espagne. Les Grecs et les Turcs avec qui nous étions en intelligence donnaient les mêmes renseignements. L'ambassadeur de France s'exposerait-il à recevoir en face l'impertinence dont on se réjouissait de l'insulter? Le 19 septembre, le prince Callimachi, drogman de la Porte, écrivit à M. Franchini que la conférence promise au général serait tenue le lendemain, au kiosque de Bebeck sur le Bosphore. Brune était résolu à ne point supporter d'affront. De Thérapia, à onze heures du soir, il réplique par la question préalable : «Il me revient, mande-t-il au prince, de diverses parts que la réponse que doit me faire S. E. le reis-effendi sera dénégative. Vous jugez bien qu'il serait hors de toute convenance que l'on m'invitât à recevoir un refus. Il est donc de mon devoir de demander officiellement si ces rapports sont vrais ou faux. Dans le premier cas, il m'est impossible d'accepter aucun entretien.» Mahmoud dut à regret s'engager à la courtoisie des usages diplomatiques; mais la marche que le général semble vouloir dorénavant imprimer à cet incident ramène la Porte aux équivoques. Tandis

que le reis-effendi cherche à prolonger une fastidieuse discussion, Brune l'accule sans emporter encore cette fois que des déclarations ambiguës :

L'AMBASSADEUR. — Il a été convenu d'écrire le titre d'imperador dans les protocoles dès que l'Europe en majorité l'aurait admis. On veut prolonger la négociation... Parlons franchement et à cœur ouvert. La Sublime Porte n'est-elle pas un gouvernement libre ? Y aurait-il quelque puissance qui l'asservît à ses caprices ?...

LE REIS-EFFENDI. — La Sublime Porte n'a point intérêt à gagner du temps. Elle ne fait point de difficulté.

L'AMBASSADEUR. — Alors, terminons.

Sur cet appel à conclure, Mahmoud invoque les traités de 1798 qui lient l'Empire ottoman aux Anglais et aux Russes. Argument de peu de poids et malheureux qui d'abord irrite dans le diplomate le soldat qui mena si vivement la campagne de Helder. Brune résume et ramasse toutes les faiblesses des Turcs pour les Russes dont de nombreux soldats ont depuis dix-huit mois passé le Bosphore sous pavillon marchand et pris position contre la France. Du reste, que la Porte ne se méprenne pas sur le sens de ce reproche; l'effroi ne l'inspire pas : « Dix-huit mille hommes ne sont pas pour nous faire peur. *Ils* peuvent venir deux cent mille; nous les connaissons bien; la France estime la Russie, mais elle ne la craint pas. Elle attache du prix à la paix; elle n'appréhende point la guerre. » Quelle est, en vérité, l'étendue des obligations souscrites par la Turquie en 1798 ? « Ces contrats sont nuls. Ils ne peuvent, soutient le général, m'être opposés. Le traité de Paris les a rendus caducs. »

LE REIS-EFFENDI — Je ne peux comprendre comment un traité de paix postérieur détruit un traité antérieur. D'ailleurs, jamais la Sublime Porte n'a en

rien altéré le traité de Paris : ce traité n'est pas une alliance.

L'AMBASSADEUR. — Votre Excellence ne veut pas jouer sur les mots. Sans doute le traité de Paris n'est pas intitulé traité d'alliance. Mais il est bien plus fort, bien plus solennel : c'est un traité de garantie. La France s'engage à maintenir votre indépendance, votre existence politique, votre territoire. Pour prix de sa sollicitude et de son ancienne amitié, les Sultans l'ont déclarée la nation la plus privilégiée... Les traités de 1798 ont été arrachés à la Sublime Porte dans des circonstances qui n'existent plus. Supposez qu'ils aient encore quelque valeur, où trouverez-vous que le titre que je demande blesse les intérêts de la Russie? La caducité de ces traités a été reconnue par l'Angleterre, la Russie et la Porte; par la Russie qui ne vous a pas consultés pour faire la paix avec la France et qui ne vous consulte pour rien; par vous qui avez fait, malgré la Russie, cette même paix avec la France et qui avez proclamé un acte de neutralité lors de notre rupture avec l'Angleterre; par l'Angleterre qui n'a pas protesté contre cet acte... La paix de Paris vous a dégagés de tous les liens de la guerre... Plus vous tarderez, plus vous serez embarrassés.

LE REIS-EFFENDI. — Aujourd'hui, il y a de la froideur entre la Russie et la France. Votre Excellence croit-elle qu'il en viendra du bien ou du mal? La Sublime Porte est entre deux puissances.

L'AMBASSADEUR. — C'est pourquoi vous devez en finir sans plus de débats. Vous vous trouverez ainsi en dehors de tous démêlés. Si vous tardez, vous indisposerez la France et vous n'aurez jamais contenté la Russie. Ses caprices croîtront à mesure que vous y céderez. Je vous parle ici comme parlerait un membre du Divan.

LE REIS-EFFENDI — N'est-il pas bien que la Su-

blime Porte intervienne pour faire cesser ce refroidissement ?

L'AMBASSADEUR. — L'occasion ne serait pas bien saisie. Cette froideur peut cesser naturellement et sans aucune intervention. D'ailleurs ceci est hors de notre sujet. Comment, après le traité de Paris, vous allez consulter la Russie sur une affaire qui regarde la France et qui n'a pour objet qu'un témoignage d'amitié ! Vous consultez la Russie qui, à la faveur de la religion, embauche vos soldats et vos matelots ! Au lieu d'accorder les deux puissances, vous pourrez bien les désobliger toutes les deux... Si le refroidissement dont vous parlez venait à augmenter, la Sublime Porte, s'étant engagée à prendre les avis de la Russie, ne serait plus libre dans sa détermination ; c'est alors qu'elle se trouverait réellement gênée. Et encore, si l'intérêt de la Russie était d'entraîner la Sublime Porte dans son démêlé avec nous, il faudrait donc nous déclarer la guerre ?

LE REIS-EFFENDI — Les choses ne peuvent en venir à ce point. La Sublime Porte saura éclairer ses alliés.

L'AMBASSADEUR. — Votre Excellence ne répond pas à mes raisons... Faites attention que les cabinets, une fois en mouvement, vont leur train... Dégagez-vous de l'importunité de quelques hommes qui semblent vouer ici leur fortune et leur vie à une haine stupide contre la France... S'ils se fâchent, vous leur opposerez la raison ; vous leur donnerez, si vous voulez, de bonnes paroles. Cette manière est d'autant plus sûre qu'elle est dans votre talent et votre penchant à tout concilier (1).

(1) « La Russie, disait encore le reis-effendi, peut dire : « C'est à « moi seule que vous avez donné le tire *d'imperador we padischah ;* il « m'appartient comme celui de *padischah* appartient à la France et « celui d'*imperador* à l'Allemagne. » « Si le titre de *padischah*, répliquait Brune, nous appartient, pourquoi le donnâtes-vous à la

Le 24 septembre, un hatti-cherif du Sultan était officiellement communiqué à Brune : « Mon vizir, y lit-on, j'ai vu le protocole de la conférence. Les effendis plénipotentiaires ont bien notifié à M. l'ambassadeur. » Sélim ajoutait que « toute diligence serait donnée à l'arrangement de cette affaire ». Véritablement, on se moquait de nous. Il apparaissait clairement entre les lignes que la Porte remettait à plus tard la reconnaissance de l'Empire français dans les termes où nous la voulions. Elle se soumettait décidément à M. d'Italinski, alors en parfaite communauté de jugement avec son gouvernement. Le 18 septembre, M. d'Oubril était sorti du territoire de l'Empire et le général Hédouville avait passé la frontière russe. Napoléon, tout en affectant de l'indifférence sur les suites d'une mésintelligence dont il ne s'imputait pas la faute, la déplorait. La discussion entre lui et le Tzar lui paraissait « interrompue et suspendue plutôt que terminée ». S'il pensait « n'avoir pas d'avances à faire », il jugeait aussi qu'il ne devait « se refuser à aucune démarche propre à rétablir de meilleurs rapports ». Le grand empire du Nord, rapproché de la République et uni depuis trois ans de système et d'intérêts avec elle, a consolidé la paix de l'Europe, organisé l'Allemagne et accru son influence en Europe; c'est la réflexion de tous les bons esprits à Pétersbourg. Mais la cour est toujours pauvre en hommes habiles; la Russie n'est pas aux Russes; la faction anglaise est en possession de tous les emplois dont ne sont pas maîtres les Allemands; le voile n'est pas encore déchiré ni le temps de l'erreur passé. De même que la coutume de la Grande-Bretagne fut toujours d'affaiblir par des dissensions in-

Russie ? La France alors avait un Roi et la Russie un Grand-Duc. Celle-ci a obtenu ces titres après vous avoir enlevé des provinces, et vous les refuseriez à celle-là qui ne vous a rien pris et qui est votre amie ? » (Protocole de la conférence du 20 septembre.)

testines les Etats dont elle redoute la vie, la force et l'expansion, elle a aussi pour principe d'inspirer la défiance entre puissances amies. Le désaccord de la France et de la Russie lui livrait la Méditerranée, l'Orient et l'Asie ; elle le cultiva, faisant naître et entretenant les soupçons et la défiance de l'une contre l'autre : Waterloo, Sébastopol, Sadowa, Sedan en furent les conséquences. Il fallut le Congrès de Berlin pour que la diplomatie russe se reconnût dupée par ceux en qui elle avait eu le plus longtemps foi. M. d'Italinski n'était pas d'esprit à découvrir, fût-ce par fugitives lueurs et partiellement, tout cet avenir; il ne voyait pas d'autres concurrents que les Français à la prépondérance de sa nation en Turquie. Si, dans le temps où Alexandre recherchait l'intimité de Napoléon, il n'avait pas craint de se compromettre en cour ni d'encourir une disgrâce par une assistance trop assidûment prêtée aux ministres britanniques, que n'allait-il se permettre le jour où la fortune lui ménageait des occasions de nous combattre, à visage découvert, sans risque d'un désaveu? La guerre n'est pas encore décidée dans l'esprit du Tzar que M. d'Italinski déjà nous menace et nous attaque dans des documents de chancellerie.

Le hatti-cherif du 24 septembre décida Brune : après avoir attendu dix jours la solution dont le Grand Seigneur avait renouvelé la promesse dans ce document, il envoya le 4 octobre M. Franchini prévenir en son nom le reis-effendi qu'il avait besoin de firmans de voyage pour se « rendre auprès de l'Empereur son maître ». Immédiatement informé de cette démarche, d'Italinski en craignit l'effet. Le soir même il rédigeait un office comminatoire où il se découvre aussi bon Anglais que Russe imprévoyant : « Il a eu l'honneur de déclarer au ministère ottoman que son auguste souverain, allié de Sa Hautesse, désirait et demandait qu'elle voulût bien ne reconnaître l'Empereur des Fran-

çais que simultanément et de concert avec lui... Il ne saurait imaginer que la déclaration faite aujourd'hui par l'ambassadeur Brune de vouloir s'en aller puisse ébranler la Sublime Porte ni l'entraîner à quelque détermination différente. Elle respecte trop sans doute sa propre dignité et ses engagements. Elle connaît trop bien ses véritables intérêts, sa position, celle de ses alliés et des Français pour pouvoir balancer un seul moment. Elle doit voir d'un côté le gouvernement français multipliant à son égard les outrages et les actes de mauvaise foi depuis le traité de Paris, menaçant sans cesse ses provinces par la station permanente d'une armée nombreuse près de ses frontières, expédiant des munitions de guerre au Magne, cherchant à séduire les chrétiens et notamment le clergé de la Morée par la promesse d'attribuer aux couvents et aux églises les vacoufs des mosquées de cette presqu'île, incorporant en Egypte plusieurs de ses nationaux parmi les mamelouks et ne différant enfin la réalisation de ses vues hostiles et révolutionnaires que par l'impossibilité absolue de les exécuter. Elle doit voir, d'un autre côté, ses deux alliés, la Russie et l'Angleterre, celle-ci, dans une guerre purement défensive de sa part, acceptant la neutralité de l'Empire ottoman, malgré la stipulation contraire du traité d'alliance, et néanmoins opposant par ses forces de mer un obstacle infranchissable au passage des Français sur le territoire ottoman; celle-là envoyant à grands frais un corps de troupes considérable à Corfou, pour veiller de là sur leurs mouvements et empêcher leurs progrès, cherchant à déjouer leurs intrigues et à raffermir les Grecs sujets de la Sublime Porte dans leur fidélité pour leur souverain par l'envoi d'officiers de marque et de consuls au Monténégro, en Morée et dans la Roumélie. Elle doit enfin voir l'Angleterre, maîtresse de toutes les mers, pouvant, d'un moment à l'autre, couvrir de ses vaisseaux celle de

cet Empire, — et la Russie limitrophe des Etats ottomans sur une ligne d'une étendue immense tant par terre que par eau; mais ne voulant l'une et l'autre employer leurs moyens de puissance que pour la conservation de la Turquie qu'elles ont déjà soutenue et dont le gouvernement français ne cesse de méditer la destruction totale. Ces considérations seront sans doute de quelque poids auprès d'un ministre aussi sage, aussi éclairé que celui de la Sublime Porte. Mais si, par impossible, oubliant ce qu'elle se doit à elle-même et ce qu'elle a dû et doit encore à ses deux alliés, elle avait la funeste et honteuse faiblesse de révoquer ou modifier en quoi que ce soit une détermination solennellement prise, solennellement confirmée par Sa Hautesse elle-même et solennellement notifiée à l'ambassadeur de France (1), — le soussigné est en devoir de déclarer qu'elle aurait prononcé dès lors elle-même la résiliation de ses alliances et le renversement de son système politique, et que les deux cours, ses alliées, changeant aussi dans le moment même le leur, prendraient alors le parti que leur dignité, leurs intérêts et leur position locale pourraient leur conseiller.

« L'ambassadeur de France imagine gratuitement que son gouvernement ne peut plus le laisser ici, parce que la Sublime Porte diffère, pour des raisons majeures et irréfutables, la reconnaissance de l'Empereur Bonaparte. La Sublime Porte peut juger elle-même si, dans l'hypothèse contraire, la dignité de S. M. Impériale et la convenance future de ses Etats n'exigeraient pas des mesures incompatibles avec la résidence d'un ministre ici de sa part; car S. M. Impériale ne pourrait dès lors plus considérer l'Empire ottoman que comme une province française et son ministère que comme entièrement subordonné aux volontés du gouvernement fran-

(1) Celle du refus de reconnaissance.

çais. Le soussigné éprouve un sentiment bien pénible en mettant ces observations sous les yeux de la Sublime Porte, mais il y est autorisé et même contraint par les ordres successifs qu'il a reçus de son auguste souverain depuis le commencement de l'affaire de la reconnaissance et dont il a retardé de faire usage tant que les circonstances lui ont paru ne le pas exiger. Elles semblent urgentes aujourd'hui. La Sublime Porte ne peut plus balancer. Elle doit opter entre ses alliés et la France et peser dans sa sagesse les avantages et les inconvénients qui peuvent résulter pour elle de l'une ou de l'autre opinion, si toutefois cet objet peut même être mis en question. En conséquence, le soussigné requiert la Sublime Porte, au nom de sa cour, de lui déclarer officiellement, par écrit et dans le plus bref délai, si elle veut ou non s'en tenir à ses alliances, maintenir dès lors en son entier sa dernière détermination relative au nouveau titre de Bonaparte et ne le reconnaître, soit pour empereur soit pour padischah des Français, que simultanément et de concert avec la Russie. Il la requiert aussi de mettre cette note sous les yeux de Sa Hautesse et de lui faire donner une réponse claire et précise pour qu'il puisse l'expédier sur-le-champ à son auguste souverain par un courrier exprès. Il espère que cette réponse... préviendra les conséquences incalculables qu'elle provoquerait nécessairement si elle avait le malheur de se laisser égarer par les protestations affectueuses ou les intimidations du gouvernement français. »

La lâcheté menait toutes les affaires dans l'Empire ottoman. Le Divan espéra encore être « ami de tout le monde ». Le reis-effendi s'évertua en protestations équivoques; le grand vizir feignit un moment de croire que le maréchal (1) s'éloignait parce que Napoléon

(1) Napoléon avait fait Brune maréchal et grand officier de la Légion d'honneur.

l'appelait à un commandement de son grade. Désabusé par Franchini : « Cela s'arrangera, s'exclame-t-il, s'il plaît à Dieu ! » Depuis ce jour il crut décent de paraître ne pas consentir facilement au départ de l'ambassadeur de France. Brune, de son côté, désireux de ramener, s'il se pouvait, la bonne harmonie, différait le moment de partir. « L'intention de Sa Majesté, lui avait écrit Talleyrand le 5 novembre, est que vous quittiez dans trois jours votre résidence... Il ne conviendrait pas que le ministre de Sa Majesté et l'un des principaux officiers de l'Empire continuât d'être témoin de la déférence de la Porte ottomane aux conseils d'une cour dont il n'est conforme ni aux intérêts de la Turquie ni à ses rapports avec la France d'embrasser la cause. » Le 13 décembre seulement Brune prenait congé de la « nation » assemblée par les soins des députés du commerce et laissait pour représenter la France à Constantinople, en qualité de chargé d'affaires, M. Parandier.

GEORGES GROSJEAN.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LA FAUTE D'AUTRUI

(*Suite*)

Et Thérèse était venue.

Maintenant, assise dans le landau auprès de la marquise de Kergoz, ayant devant elle le doux visage de Marthe et la figure ravie de Liane qui lui souriait, elle se demandait, les yeux charmés par le pittoresque décor de la route, pourquoi elle avait tant hésité à faire cette promenade dans un pays qu'elle aimait...

Pourquoi? parce qu'elle prévoyait ce qui était arrivé, que Philippe de Gardannes y prendrait part aussi, qu'il l'eût ou non refusé à l'avance... Parce qu'elle s'irritait de ne pouvoir plus considérer en lui un étranger et se souvenir, d'un esprit détaché et calme, de ses étranges paroles, un soir... Parce qu'elle s'effrayait de sentir que ces paroles, dites avec confiance, écoutées avec une pitié émue, avaient renoué entre eux une sorte de lien qui lui était insupportable?

Et après?... Peu importait, en somme, qu'elle éprouvât tous ces sentiments, démêlés par sa clairvoyance d'analyste. Encore une semaine à peu près, et la vie se chargerait de les séparer, sans que les ombres qui enveloppaient leur commun passé eussent été dissipées. Tous deux devaient le laisser dans le silence. Elle n'avait pas le droit de chercher à savoir enfin ce qu'il avait pensé d'elle, ce qu'il avait cru, ce qu'il croyait encore ; car le mystère qui les éloignait était de ceux qu'une femme comme elle respecte toujours...

Aussi, de toute la force de sa volonté, elle s'interdisait de se demander comment il la jugeait, s'enfermant avec lui dans son personnage de femme du monde, fuyant toute conversation qui pût prendre, de nouveau, un caractère d'intimité, toute occasion même de rapprochement. C'est pourquoi elle se fût résolument dérobée aux instances de ses amies, si elle eût su qu'il viendrait aux Roches.

Mais seulement à la minute du départ, elle avait appris qu'il était au nombre des promeneurs, ainsi que Nora, entraînée par un subit caprice. Et avec Pierre de Kergoz, d'Orioles et Hennebert, il accompagnait à cheval les deux landaus. Elle apercevait devant elle la silhouette altière, tantôt précédant les voitures, tantôt s'en rapprochant. Par moments, retenant son cheval, il venait causer avec elle de sa manière vivante, pittoresque, évocatrice d'idées autant que de sensations ; et sa conversation avait une aisance tranquille, toujours un peu ironique, que démentait l'ardente flamme du regard. Puis, bientôt, comme s'il eût trouvé à charge la contrainte mise dans sa causerie par la présence de Mme de Kergoz et des deux jeunes filles, il lançait de nouveau son cheval en avant, sans s'arrêter auprès de l'autre landau où Antoinette Arthuise avait dû prendre place, sans enthousiasme et par pure politesse, auprès de Nora envers qui son mari se montrait fort empressé !

Alors c'était Kergoz qui se rapprochait ; point causeur, lui ; laissant Thérèse bercée par sa songerie, mais tout de suite attentif, une lueur inaccoutumée dans son regard, quand, avec une grâce déférente, elle se reprenait à parler à Mme de Kergoz; trouvant, sans effort apparent, des sujets de conversation capables d'intéresser la vieille dame. Elle ne soupçonnait guère combien il lui était reconnaissant de cette délicatesse; ni quelle espèce de joie contenue il éprouvait à la voir ainsi auprès de sa mère et de ses jeunes sœurs; si gaie avec Liane, simple comme eût pu l'être une modeste petite pensionnaire ; et cela, sans rien perdre de son charme troublant de femme, du mystère de ses

yeux pensifs qui semblaient une eau lumineuse et profonde sous le reflet blond du grand chapeau de paille.

Et tout bas, il se prenait, lui, l'austère Kergoz, à désirer que longtemps encore la route serpentât ainsi, en courbes capricieuses, tantôt adossée à la gigantesque muraille rocheuse que dominaient bizarrement de grêles bouquets d'arbres, tantôt fuyant en corniche sur le bord des ravins tourmentés que veloutait la verdure vivace...

Mais au contraire le cocher annonçait :

— Nous arrivons. Voici le lac de Guéry.

Et, en effet, sous une intense clarté de soleil, le petit lac épandait sa nappe éblouissante, d'abord lointaine, puis plus proche de minute en minute. Les landaus alors s'arrêtèrent. On était arrivé. D'autres voitures stationnaient déjà là; et dans la prairie herbue qui longeait l'eau dormante, des touristes buvaient du lait que leur vendait une vieille Auvergnate.

Toutes descendirent. Les hommes avaient laissé leurs chevaux. Nora, de sa démarche nonchalante de créole, avançait sur la pelouse, frileusement enveloppée, malgré le soleil, de sa grande mante à bouquets, qui lui donnait un air charmant de femme du temps passé. Et déjà Paul Arthuise s'affairait auprès de l'Auvergnate pour lui trouver une chaise, qu'elle accepta, d'ailleurs, sans aucune cérémonie, à l'égard de la vieille marquise, à qui Philippe s'empressait de découvrir un siège. Antoinette, Thérèse et les deux jeunes filles restaient debout, elles, éprouvant une jouissance à marcher sur cette herbe souple après l'immobilité de la longue course en voiture, le visage délicieusement rafraîchi par l'air vif qui excitait l'impatience de Nora, toujours craintive pour sa santé et son teint. Un des cochers expliquait à Liane qui le questionnait :

— La chaîne des puys?... Dame, si vous voulez bien la voir dans son entier, faut avancer, un peu plus loin, sur la route, à un petit quart d'heure d'ici...

— Eh bien, Liane, fit Antoinette, si le spectacle vous tente, allez le voir avec ces messieurs... Votre

mère, Mme de Gardannes et moi, nous vous attendrons patiemment... Thérèse et votre sœur vous chaperonneront.

Mais Thérèse fit un signe négatif ; ses traits semblaient tout à coup s'être assombris.

— Ne parlez pas pour moi, Antoinette; je vais, moi aussi, rester à me reposer.

Liane eut un cri de regret.

— Comment, vous ne venez pas?... Pour vous reposer?... Vous qui n'êtes jamais fatiguée!... C'est impossible...

— Si, c'est possible, Liane. Je suis déjà allée jusqu'aux Roches et je préfère n'y pas retourner.

Il y avait quelque chose de si résolu dans la voix de Thérèse que Liane cessa d'insister ; et, sans un mot de plus, malgré sa déception, elle se résigna à partir avec son frère, Hennebert, Gardannes et Henri d'Orioles. Seul, Paul Arthuise restait, beaucoup plus sensible à la beauté de Nora qu'à celle du paysage.

Thérèse revint s'asseoir dans la prairie, regardant les promeneurs qui s'éloignaient, mordue par un bizarre regret d'avoir eu cette instinctive sagesse de rester, parce qu'elle avait cru lire une prière dans les yeux de Gardannes. Lui, comme Kergoz, comme Liane, avait été déçu qu'elle ne les accompagnât pas; elle le savait bien... Ah! pourquoi tout était-il si compliqué? Pourquoi avait-elle cru devoir renoncer à la douce impression de marcher un instant auprès de lui, dans ce pays dont la beauté large la pénétrait toute; causant avec lui, mon Dieu! seulement comme causent deux étrangers, la pensée soigneusement fermée à l'ironique et triste souvenir de leurs promenades d'autrefois?

Et l'esprit distrait, elle entendait Antoinette échanger de rares paroles avec Mme de Kergoz, toutes deux fatiguées de la promenade, et Paul Arthuise causer avec Nora, qui, en idole superbe, à laquelle tout encens était dû, recueillait avec un plaisir gourmand celui qu'il lui offrait galamment.

— Thérèse, comme vous êtes grave! remarqua sou-

dain Mme Arthuise. Avouez que vous regrettez d'être restée dans le clan des mères de famille, au lieu de suivre la jeunesse! Savez-vous, ma chérie? allez retrouver les promeneurs. Ils ont dû grimper sur une petite colline qui est là-bas et d'où l'on a la vue de toute la chaîne des puys... Vous les attendrez au pied si l'ascension ne vous dit rien. Le panorama est très beau de ce point de la route!

Thérèse hésita malgré le désir obscur qui palpitait en elle, comme un pauvre oiseau fou... Pourtant c'eût été pour elle une jouissance, d'aller revoir une fois encore ce paysage dont elle aimait la grâce sauvage!... Comme le disait Antoinette, ou les promeneurs étaient déjà sur la colline, ou bien ils se mettaient en route pour revenir... Mais, de toute façon, il lui serait facile d'éviter une conversation avec Gardannes... Brusquement elle se décida, refusant l'escorte de Paul Arthuise qui, par courtoisie, s'offrait à l'accompagner.

Ah! elle aimait bien mieux marcher seule sur cette route pittoresque dont le silence lui était bienfaisant... Car toujours la nature avait eu, sur elle, cette puissance d'apaisement.

A chaque pas, l'horizon se découvrait plus large, noyé de brumes bleuâtres qui éveillaient la vision d'un océan; et, à chaque pas aussi, se découpaient plus hardiment les deux roches géantes, isolées, qui, jaillies du sol tourmenté, se dressaient parmi le chaos sombre des pins, du fond de la vallée, bien haut par-dessus la route en corniche, vers le plein ciel que semblaient chercher leurs cimes gigantesques.

Puis, à leur pied, brusquement, c'était la plaine, la terre bariolée de cultures, le filet sinueux d'un ruisseau qui fuyait vers les lointains où la ligne des puys ondulait avec une souplesse de vagues.

Thérèse allait, les yeux perdus dans l'immensité de cet horizon bleu, ne pensant plus, dans un désir de se laisser envahir par la paix de cette solitude superbe, bercée par la caresse de l'air qu'imprégnait la senteur des pins. Mais la route tourna une fois encore.

Cette fois elle était en face même des formidables roches, au pied du coteau, dont avait parlé Antoinette. Un bruit de voix apporté par le vent lui fit relever la tête. Ceux qu'elle venait retrouver montaient justement la petite colline. Ils étaient presque arrivés et la robe blanche de Liane ne semblait plus, sur l'herbe rousse, qu'une petite tache de fleur. Les silhouettes des hommes aussi paraissaient toutes menues. Thérèse les regarda une seconde, cherchant à les distinguer les unes des autres, étonnée de ne pas reconnaître l'une d'elles, d'allure si hautaine.

Puis, quittant la route, elle avança sur la plate-forme herbue qui dominait le ravin. Un homme y était assis. Il tourna la tête quand l'ombre de la jeune femme s'allongea sur le sol. Alors elle reconnut Philippe de Gardannes.

Elle s'attendait si peu à le trouver là, qu'elle demeura une seconde à le regarder, se refusant à l'évidence.

Il s'était levé. Une lueur brûlait dans ses yeux, mais il gardait son masque d'altière impassibilité.

La voix incertaine, elle dit :

— Comment êtes-vous ici?... Je croyais que vous deviez monter avec les autres?

— Pourquoi serais-je monté? D'ici la vue est suffisamment belle.

Elle reprit machinalement : « Oui, très belle! » et fit quelques pas en avant... Pour mieux voir?... Pour le fuir? Elle n'eût pu le dire. Puis elle s'arrêta, les lèvres entr'ouvertes au souffle vif, comme un souffle d'océan, qui lui nimbait le visage de petits cheveux légers; son regard s'attachant à l'horizon où la terre et le ciel se fondaient en un lointain fuyant qui dégageait une telle sensation d'infini qu'inconsciemment, elle murmura :

— On dirait la mer!

Mais aussitôt, à ses côtés, s'éleva la voix de Philippe, impérieuse et suppliante :

— Ne parlez pas de la mer... Je ne peux vous en entendre parler, pas plus que je ne pourrais vous revoir sur ses bords!

Elle eut un geste faible qui l'arrêta brusquement; et il y eut entre eux un silence. Dans les aiguilles des pins, le vent bruissait avec un murmure de flot berceur... Il reprit d'un ton plus bas :

— Je vous demande pardon; mais, comme je crois vous l'avoir avoué déjà, les années ne m'ont pas corrigé... Je ne sais pas plus me maîtriser qu'au temps de ma jeunesse. Vous avez, d'ailleurs, pu vous en apercevoir... Pourquoi ne me répondez-vous pas?... Vous ai-je donc à ce point offensée?

Elle répéta lentement, presque d'un accent de rêve :

— Non, vous ne m'avez pas offensée. Il m'a semblé seulement un peu étrange de vous entendre ainsi me parler...

— Vous avez raison; ce n'est, en effet, pas ainsi qu'un homme doit se permettre de parler à une femme qui lui est étrangère... Car nous sommes maintenant des étrangers l'un pour l'autre, n'est-il pas vrai? C'est même parce que j'en suis convaincu, aussi bien que vous, que je voulais vous adresser des excuses...

— Des excuses?

— Oui, pour vous avoir si ridiculement entretenue de moi, le soir où j'ai eu l'honneur de vous rencontrer dans la montagne. C'était pour vous les adresser plus librement, que je n'ai pas suivi vos amis...

Et il indiquait le groupe arrêté sur le sommet de la colline.

— Avais-je donc dit que je viendrais ici?...

— Non, mais je savais bien que vous ne résisteriez pas à la tentation de revoir cet horizon... quand vous vous croiriez à peu près assurée de ne rencontrer ici que la solitude. Il n'est pas facile de vous approcher, j'en ai eu la preuve; si je ne vous ai pas plus tôt exprimé mes très humbles regrets, c'est que, tous ces derniers jours, vous avez daigné prendre la peine de me tenir à distance... Sans doute pour me faire comprendre à quel point j'avais péché contre toute convenance!

Il avait repris son accent d'ironie où semblait gronder une menace d'orage.

Elle dit, sans le regarder, contemplant toujours les lointains exquis :

— Vous n'avez aucune excuse à me faire. Même je vous remercie d'avoir eu confiance en moi et je regrette...

— De ne pouvoir me faire l'aumône de votre sympathie ? Oui, vous avez bien voulu me dire cela. Vous avez été divinement indulgente et bonne le soir dont nous parlons; indulgente comme on doit l'être à l'égard des gens qui ne sont pas précisément heureux, — pour une raison ou pour une autre ! Soyez tranquille, je ne veux pas recommencer le cours de mes récriminations; d'autant moins que je ne veux pas ajouter l'ennui de les entendre à vos propres tristesses...

Elle releva la tête d'un mouvement vif.

— Mes tristesses ? Qu'entendez-vous par là ?... Où avez-vous pris que j'étais triste ?

— J'avoue que c'est une pure supposition de ma part. Mais ne vous ai-je pas dit que votre jeu vous trahissait ? Il est parfois si douloureux ! Est-ce qu'une femme heureuse pourrait jouer comme vous l'avez fait l'autre soir, par exemple, dans cette église ?

Elle croisa ses deux mains d'un geste inconscient de lassitude.

— J'ai, comme tout le monde, des soucis, des inquiétudes, des tourments... Mais je ne suis pas triste ! Mes amis vous diront même que je suis parfois très gaie. Seulement, quoique je ne sois pas bien vieille, j'ai déjà beaucoup vécu ; et ce n'est pas en vivant qu'on se fait une âme souriante !

Il ne parut pas l'avoir entendue. Comme s'il eût seulement pensé tout haut, il poursuivait, avec une âpreté qui contrastait bizarrement avec ses paroles :

— Je m'étais imaginé que ce serait pour moi une douceur de vous voir éprouver, sous une forme ou sous une autre, quelque chose de la douleur qui m'est venue un jour par vous... Et maintenant, la seule supposition que vous n'êtes pas heureuse m'est insupportable ! Il me faut bien le reconnaître, je me suis trompé quand j'ai pensé que la vengeance était le plaisir des dieux...

L'une contre l'autre, elle serra ses lèvres pour re-

tenir toute parole imprudente qui pût aviver cette résolution de revenir sur le passé qu'elle sentait grandir en lui... Il continuait, ironique et rude :

— Ainsi vous ne daignez même pas me remercier de cette générosité dont j'avoue que je ne me croyais guère capable?... Me ferez-vous la grâce, au moins, de répondre à une question qui me brûle les lèvres depuis... bien des jours?... Oh! je n'ignore pas qu'il est fort indiscret de questionner. Mais je sais bien aussi que voici sans doute une des dernières fois où nous nous trouvons seul à seule, et je ne puis résister à la tentation d'en profiter... D'ailleurs, si vous ne jugez pas à propos de me répondre, c'est bien inutilement que je vous supplierai de le faire!

— Vous avez raison, fit-elle gravement; je ne dis jamais que ce que je veux...

— Ecoutez ceci : que pensez-vous d'une femme qui, aimée aussi absolument qu'elle ait pu souhaiter l'être par un homme, se dérobe à lui, sans lui faire même la charité banale d'un mot d'explication?

Ainsi, il y venait, avec cette invincible puissance de volonté qu'elle lui avait toujours connue, qui brisait les obstacles comme des joncs fragiles...

Et cette chose presque invraisemblable s'était produite : il ignorait encore pourquoi elle s'était arrachée à lui, autrefois!...

— Dites, que pensez-vous de cette femme?

— Je pense que si elle peut agir ainsi, c'est qu'elle y est sans doute contrainte par des raisons très graves... et qu'il faut beaucoup pardonner quand on ne sait pas les secrets motifs des actes des autres...

— Mais vous comprenez, n'est-ce pas, que l'homme garde le désir torturant de savoir pourquoi le mal lui a été fait ; que l'idée le hante d'en demander la raison à qui peut la lui dire, quand, pour lui, l'occasion s'en présente?...

Elle fit, sourdement, tandis que, soudain lasse, elle s'asseyait sur une roche :

— A quoi bon revenir sur ce qui a été quand le mal est, sans doute, irréparable!...

— Soit, c'est inutile! c'est insensé! C'est... tout ce que voudra votre impeccable sagesse! Mais cette sagesse, je ne l'ai pas, moi, et je ne puis accepter l'idée que, de nouveau, nous allons être emportés loin l'un de l'autre, sans que j'aie su de vous...

Mais elle l'arrêta, impérieuse, devenue très pâle.

— Ne touchez pas au passé! C'est un mort... Il faut laisser dormir les morts en paix.

— On parle des morts!

— Quand on en a le droit. Vous ne l'avez pas! Ni moi!...

— Je ne l'ai pas? Pourquoi?

Elle le regarda bien en face; ses yeux étincelants semblaient immenses dans son visage sans couleur.

— Vous vous êtes demandé plus d'une fois quelle femme j'étais?... Quoi que vous ayez jamais pu supposer, ou supposiez encore, j'espère que vous avez bien voulu me faire l'honneur de ne pas me ranger dans la catégorie de celles qui acceptent, ou qui prennent jamais le bien des autres; pour qui même il existe! Aujourd'hui, votre vie appartient à Mme de Gardannes et je vous jure bien que je serais incapable de l'oublier!

Il eut une exclamation de colère et son talon broya le sol dans un mouvement de révolte orgueilleuse. Leurs regards se croisèrent, également pleins de flammes :

— Alors c'est à cause de Mme de Gardannes que vous vous dérobez aujourd'hui? Ne vous êtes-vous donc pas encore aperçue que nous nous étions accordé mutuellement, elle et moi, l'entière liberté de nos actes? Soyez sûre que nos existences sont trop parfaitement séparées pour que je lui fasse le moindre tort en vous parlant de... ce qui me tient au cœur... Chose qui ne m'arrivera pas plus avec elle que d'aller lui dire que vous avez été pour moi la femme unique dans une vie d'homme... La femme qu'on n'arrive jamais, vous entendez, *jamais!* à oublier! surtout quand on a toutes les raisons de la haïr!...

Un pli ironique souleva les lèvres frémissantes de

Thérèse. Une « femme unique » qu'il avait remplacée en quelques jours. Il parlait de la blessure des curiosités inassouvies... Est-ce qu'elle aussi n'en souffrait pas, obsédée tant de fois par la soif de savoir pourquoi il s'était si aisément résigné à la perdre sans même un dernier mot d'appel vers elle, l'*unique*, comme il l'appelait ?... Pourtant elle se taisait ! alors que lui poursuivait, avec le même emportement passionné :

— Je vous le répète, je n'ignore pas plus que vous que c'est folie, surtout en cette circonstance, de regarder en arrière ! Mais je n'ai pas, en ce moment, de plus ardent désir que de tenter de le faire encore une fois ; et j'en suis arrivé depuis longtemps déjà à ne plus reconnaître d'autre loi que ma volonté et mon bon plaisir. Ne me jugez pas trop impitoyablement, si j'en suis tombé là, car, je vous le jure, vous en êtes plus responsable que sûrement vous ne l'imaginez... Ah ! enfin vous me regardez !... Même sévères, j'ai besoin de voir vos yeux qui sont incapables de tromper... Peut-être me diront-ils enfin pourquoi vous m'avez fait tant de mal autrefois !

Elle tressaillit, atteinte dans l'âme même, et un cri lui échappa :

— Est-il possible que vous ayez vraiment souffert ainsi par moi ?

— Vous en doutez ?... Alors c'est que jamais vous n'avez compris ce que vous étiez pour moi, ni ce que j'avais mis en vous ! Dans aucune femme, je n'avais eu pareillement foi... Mais par aucune, d'ailleurs, je n'ai été aussi atrocement déçu !

Tout bas, elle murmura en une supplication inconsciente :

— Mon Dieu ! Mon Dieu !

Et, d'instinct, elle tourna la tête pour voir si les promeneurs ne redescendaient pas enfin et n'allaient pas la délivrer de ce tête-à-tête qui était pour elle une lutte épuisante. Encore quelques minutes à peine et ils seraient là...

Alors, arrêtant ses yeux sur ceux qui l'imploraient, elle dit, avec une douceur suppliante :

— Il faut me pardonner le mal que je vous ai fait, je l'ai payé si durement!... Mais ne parlons plus de ce temps-là, de ce qui n'existe plus... Aujourd'hui, nous sommes aussi séparés que ces roches qui ne se rapprocheront jamais...

Et elle indiquait les formidables jets de pierre aux assises immuables...

— Je vous en prie, ne me tourmentez plus à me questionner sur ce qui a été... Ayez un peu pitié de moi, car je vous jure que les jours ont été très lourds aussi pour moi... Autrefois, nous avions fait ensemble un rêve... Nous en sommes depuis longtemps réveillés... Et je ne veux plus me rappeler que j'ai rêvé un instant... Je ne *veux* plus... Faites comme moi, ayez le courage de renoncer, même au souvenir. Pensez au passé, seulement comme l'on pense à des morts qui ont été chers... Et vous aurez au moins la paix!

— Cette paix des âmes glacées que vous enviiez aux béguines de Bruges... Ne m'en parlez pas, j'en ai l'horreur... Et vous aussi, vous le savez bien!...

Il se tut brusquement. La voix de Liane s'élevait tout près de lui :

— Comment, mademoiselle Thérèse, vous êtes ici! Et après avoir refusé de nous accompagner! C'est bien mal!

Thérèse ne se détourna pas, faible soudain devant la nécessité de se montrer maîtresse d'elle-même; et, d'un geste instinctif, elle passa les mains sur son visage, comme pour en effacer l'altération. Alors seulement, tandis que les paroles de tous se croisaient et détournaient d'elle l'attention, elle put faire l'effort de se tourner vers Liane. Même, elle parvint à trouver un sourire pour lui répondre...

Puis elle se rapprocha de Marthe qui l'attendait pour partir, car il était l'heure de regagner les voitures.

Philippe était près de la jeune fille. Elle ne parut pas le voir. Une seconde, elle s'arrêta pour envelopper du regard, une fois encore, ce paysage d'Auvergne que, jamais plus, elle n'oublierait... Puis, elle reprit sa marche...

Dans la prairie, les chevaux étaient déjà attelés, Nora se plaignant de la fraîcheur, car le soleil commençait à se voiler de brumes. Un lunch debout fut rapidement servi aux promeneurs. Puis tous remontèrent en voiture. Cette fois, le hasard ironique avait réuni dans le même landau Thérèse et Nora de Gardannes, entre qui, heureusement, vinrent se placer Liane et Paul Arthuise. Mais, seule, pendant le retour, Liane fut animée, joyeuse de causer avec Henri d'Orioles, qui escortait la voiture. Nora, très préoccupée du froid et de la poussière, se contentait de recevoir, avec une bienveillance de déesse, les soins empressés de Paul Arthuise ; et Thérèse essayait en vain de soutenir une ombre de conversation, hantée par le souvenir des moments passés aux Roches, l'âme douloureuse et troublée comme aux mauvais jours...

Pas une fois, Gardannes ne se rapprocha, comme au départ, du landau où elle était. Le visage dur, il allait solitairement.

Seulement, quand, la promenade finie, ils pénétrèrent ensemble dans le jardin de l'hôtel, au moment où ils allaient atteindre le perron que Nora avait gravi déjà, il lui dit, soudain, rude et suppliant :

— Alors, c'est chose certaine, jamais vous ne répondrez à ma question ?

— Je n'ai rien à y répondre, fit-elle avec une amertume dont il ne pouvait mesurer la profondeur.

Et elle passa, tandis qu'il s'effaçait et la suivait lentement. Nora les regardait, une lueur mauvaise dans ses prunelles noires. Elle tenait une lettre.

— Philippe, votre courrier vous attend. Mais j'ai, de mon côté, un mot de votre mère qui réclame fort votre présence le plus tôt possible, ainsi qu'elle vous l'écrit, sans doute, aussi. Il lui est arrivé une chose fort ennuyeuse. Sa lampe a mis le feu aux rideaux de sa chambre dont la tenture et le mobilier ont été presque détruits. Elle n'a eu aucun mal ; mais il paraît que votre présence lui serait utile, ces jours-ci, au sujet de je ne sais quelles constatations ou réparations à faire,

par suite de cet accident... Irez-vous?... Croyez-vous pouvoir quitter la Bourboule?

Son accent, d'ordinaire nonchalant, avait pris soudain quelque chose de presque provocant... Philippe le sentit tout de suite.

— Et pourquoi n'irais-je pas?

— Mais... pour toute sorte de raisons... Parce que vous m'avez l'air de découvrir à la Bourboule un charme irrésistible... et nouveau!...

Il devina l'allusion. Alors, très maître de lui-même, il répondit, railleur :

— Je vous assure, Nora, que vous faites trop d'honneur à la Bourboule! beaucoup plus qu'elle n'en mérite...

XII

La destinée s'était si longtemps montrée bienveillante pour Mme de Gardannes, devenue la douairière de Gardannes, que ç'avait été une stupeur pour elle quand, après sa chute de voiture, elle avait eu conscience qu'elle venait d'être frappée comme la plus humble des mortelles. Puis, lorsque les médecins lui eurent laissé entrevoir qu'il faudrait bien des mois pour qu'elle pût marcher — si tant était que ce moment dût jamais arriver — elle eut une crise de désespoir farouche qui fut suivie de bien d'autres; car, elle non plus n'était pas de la race des résignés. Toutefois, peu à peu, la violence de ce désespoir s'était usée par son intensité même; et son fils la trouva plus calme qu'il ne l'avait vue depuis un certain temps quand il arriva à l'Hersandrie.

Même, l'émotion que lui avait donnée l'incendie de sa chambre semblait avoir eu surtout le résultat de la distraire de son continuel tourment. Philippe en fit la remarque quand il l'entendit, dès son arrivée, le lui raconter avec une animation qu'elle avait perdue depuis son accident, quand il ne s'agissait pas de parler de cet accident même.

— Tu verras ma chambre tout à l'heure... Presque

tous les meubles ont été atteints. Mon petit bureau, auquel je tenais tant, a surtout souffert! Tu me ferais plaisir en examinant s'il n'y aurait pas moyen d'y faire pratiquer de savantes réparations qui me le conserveraient...

Philippe promit. Mais ce fut elle encore qui alimenta la conversation. Il l'écoutait en silence, remarquant l'éclat conservé par sa beauté de femme que n'avaient pu lui enlever ni les années ni la maladie. Avec le temps, cette beauté s'était comme spiritualisée, ayant perdu sa séduction troublante. Les cheveux étaient maintenant couleur de neige, avivant ainsi l'éclair de l'iris très noir; la peau était demeurée ferme et blanche, les dents superbes sous les belles lèvres souples, impérieuses, comme le trait hardi du sourcil. La main très soignée apparaissait de forme toujours impeccable dans le frissonnement des précieuses vieilles dentelles qui ourlaient la manche, car elle gardait, même dans sa solitude d'été, son besoin d'élégance raffinée.

Près d'elle, sur une petite table, où les revues et les livres s'empilaient, au milieu des menus bibelots qui lui étaient familiers, quelques roses d'une espèce très rare et très odorante s'épanouissaient, et leur parfum imprégnait la grande pièce; encore que toutes les fenêtres fussent ouvertes sur le parc.

Oh! ce parc désert! de quel charme il se revêtait sous la mourante clarté rose de cette fin de jour qui enveloppait doucement d'ombre les allées profondes, sous le dôme des branches rapprochées! Et quelle impression de calme, quelle fraîcheur distillait la sombre masse des arbres qui se déchirait, par endroits, sur l'horizon des plaines!...

Etait-ce donc pour cela que Philippe en contemplait maintenant si obstinément les profondeurs vertes, tandis qu'il écoutait sa mère, la pensée tellement absente, qu'elle s'en aperçut enfin, et, après l'avoir considéré une seconde, lui demanda brusquement :

— Qu'as-tu donc? Philippe. Tu n'étais certainement pas ici...

Il eut un faible tressaillement; et, d'un geste distrait, prenant une des revues, il en tourmenta les pages.

— Je vous demande pardon, ma mère, d'être un si piètre causeur. Excusez-moi et prenez-vous-en à la beauté de votre parc, si paisible qu'il invite au silence!

— Tant mieux! si c'est là ta raison. Je craignais que la Bourboule ne te manquât déjà...

Une lueur fugitive s'alluma dans les yeux de Philippe, mais elle n'en vit rien, car il ne regardait pas vers elle.

— La Bourboule me manquer? Non, sincèrement, ma mère, je crois qu'il m'est au contraire fort salutaire d'en être loin et que je me serais bien trouvé de n'y avoir jamais mis les pieds...

— Vraiment? fit-elle surprise de l'ironie de son accent.

Mais elle ne l'interrogea pas davantage, sachant, par expérience, que, comme elle, il supportait mal les questions. Et, sans insister, elle demanda négligemment :

— Y a-t-il beaucoup de monde à la Bourboule? Nora s'y plaît-elle?

— Nora y est surtout occupée à soigner sa santé et sa beauté!... Et, l'air de la Bourboule lui réussissant en particulier à ce dernier point de vue, elle regrette fort de n'oser y demander son portrait à Mlle Erlennes, le peintre, qui s'y trouve en ce moment...

Le nom lui était jailli des lèvres, comme si, privé de la présence de Thérèse, il lui fallait au moins parler d'elle. Mais il eut le regret intense de sa faiblesse, quand il sentit peser sur lui les yeux de Mme de Gardannes. D'un rapide mouvement, elle avait relevé sa tête, appuyée sur les coussins :

— Thérèse Erlennes, le peintre, est à la Bourboule?

— Oui; à notre hôtel même.

Elle fit « Ah! » d'un accent si bizarre que Philippe, étonné à son tour, la regarda, attendant un mot d'explication. Mais, après un imperceptible silence, elle dit en souriant, la voix un peu assourdie :

— Quelle singulière coïncidence! Est-ce que cette Thérèse Erlennes est celle que j'ai vue autrefois à

Etretat? qui jouait du violon, au Casino?... Une jolie fille que protégeait la colonie étrangère...

Les paroles étaient dédaigneuses. Il ne les releva pas.

— C'est elle... Seulement la jeune fille est devenue femme.

— Ah! elle a changé? Elle a vieilli?... Beaucoup?

— Vieilli?

Et Philippe eut un étrange sourire. Dans son souvenir, passait le visage de Thérèse, souple et fine, dans son éclat de belle fleur vivante, avec ses yeux profonds, couleur de violette, et ses lèvres fraîches autant que des lèvres d'enfant, qui gardaient si jalousement les secrets.

— Quelle phrase ai-je donc faite qui puisse vous amener à supposer pareille chose? J'ai voulu dire simplement qu'elle était aujourd'hui dans tout son éclat de femme et la possession de son talent d'artiste.

Un pli creusa le front de Mme de Gardannes.

— J'imagine que Nora n'est pas en relations avec elle?

— Vous imaginez? Pourquoi? Vous pensez donc que Nora, étant donnés ses goûts artistiques, ne méritait pas de se lier avec Mlle Erlennes qu'elle a rencontrée plusieurs fois chez Mme Arthuise?

— Ah çà! Philippe, c'est un jeu, n'est-ce pas? Je le trouve, permets-moi de te le dire, d'un goût discutable. J'imagine, en effet, que tu avais toute sorte de raisons pour ne pas laisser ta femme admettre cette personne dans sa société...

Il se leva, jetant au hasard la revue qu'il avait gardée.

Elle répéta :

— Cette personne qui n'est, en définitive, pas de notre monde.

— De notre monde? En effet, elle est de beaucoup supérieure à la foule des femmes qui composent « notre monde », pour employer vos propres expressions.

Tout obstacle éveillait en elle, comme en lui, l'ins-

tinct de la lutte; et, vivement, elle jeta, avec une raillerie mordante :

— Supérieure en quoi? En honorabilité, peut-être?

Leurs yeux se rencontrèrent avec l'éclair soudain de deux armes qui se choquent. Et, à son tour, il répliqua, ironique :

— Supérieure en honorabilité, je le crois sans peine. La chose est facile et je souhaiterais que toutes les femmes que Nora appelle ses amies fussent aussi inattaquables que Mlle Erlennes.

— Inattaquable, la chose serait à vérifier! Mais inattaquée, les preuves sont faites. Tu as mauvaise mémoire, Philippe; cherche dans ton souvenir, remonte vers ce séjour à Etretat dont nous parlions tout à l'heure, et rappelle-toi ce qu'on disait alors...

— Quoi?... Des infamies bonnes à laisser retomber dans la boue d'où elles étaient sorties! Et dites par qui!...

— Tu les as crues pourtant, autrefois...

Il l'interrompit, presque violent :

— Ma mère, ne parlez pas d'autrefois; si j'ai cru ces calomnies...

— C'est parce que tu étais fou de cette femme qui s'était jouée de toi... Et j'ajouterai que tu me parais en chemin pour le redevenir. Ce qui ne doit pas être!

Il s'adossa à la cheminée, sa tête orgueilleuse rejetée en arrière; un pli d'amertume crispait sa bouche :

— Ma mère, que vous êtes donc prévoyante! Et quel souci vous avez de ma fidélité conjugale! Tranquillisez-vous... C'est par pure chevalerie que je viens de m'improviser le champion de Mlle Erlennes, parce que les jugements injustes me font partir en guerre! et rien de ce que vous redoutez n'arrivera sans doute. Ah! quand bien même je me sentirais induit en tentation, parce que je suis un homme de piètre vertu, Mlle Erlennes saurait bien m'obliger à en rester à ladite tentation. Si vous avez cru, — comme moi, c'est entendu, — les misérables propos tenus sur son compte, par envie ou par vengeance, vous avez été aussi aveugle que moi-même! Vous pouvez vous en

rapporter, sur ce point, à mon expérience très chèrement acquise; cette femme-là n'est pas de celles qu'on achète, ni de celles qui se laissent prendre...

— Conclusion, elle est de celles qui se donnent! Ce qui, au point de vue où nous nous plaçons, est absolument la même chose.

Il réprima un geste de colère.

— Décidément, ma mère, vous en voulez fort à Mlle Erlennes. Et vous devez avoir pour cela de bien graves raisons; car enfin, il serait assez naturel que vous lui montriez, au contraire, quelque bienveillance, puisqu'elle est la fille d'un homme que j'ai vu reçu chez vous, en ami, autrefois!...

Les prunelles noires de Mme de Gardannes semblèrent tout à coup s'agrandir :

— Quoi? Que veux-tu dire?

— Ne savez-vous donc pas que le vrai nom de Mlle Erlennes est Thérèse Rigal?

Elle ne répondit pas tout de suite. Quand elle parla, sa voix avait pris quelque chose de lointain.

— Qu'est-ce que cette nouveauté? C'est à la Bourboule qu'elle a surgi?

— C'est une nouveauté que nous étions, vous et moi, fort ignorants de ne pas connaître... si, toutefois, vous n'étiez pas mieux renseignée que moi! Tout le monde en paraît très au fait; et Hennebert, dès qu'il m'a parlé du talent de Mlle Erlennes, m'a tout de suite fait remarquer qu'il avait certaines qualités dont elle a hérité de son père. Par la même occasion, il m'a servi sur le compte de ce dernier une série de petites histoires, vraisemblablement authentiques, qui tendent toutes, plus ou moins, à prouver qu'il se montra un parfait drôle en plusieurs circonstances de sa vie privée, à l'égard de sa femme et de sa fille. Mais c'était un drôle doublé d'un admirable artiste, il est vrai. Le *Condottiere* que vous avez de lui, pour lequel il s'est pris comme modèle, est un pur chef-d'œuvre, comme aussi le portrait qu'il a fait de vous...

Elle ne répondit pas, et Philippe fut étonné de l'expression de fatigue qu'avaient prise soudain ses traits,

comme de la fixité inaccoutumée de son regard. Mais, à l'observation qu'il lui en fit, elle redevint elle-même; les yeux encore un peu voilés pourtant.

— Ce que j'ai? Un léger étourdissement... J'y suis sujette maintenant. Ce n'est rien.

Et comme si son malaise lui eût fait oublier le sujet de conversation qui venait de l'agiter, elle n'y revint pas. Changeant de ton, elle pria son fils de sonner sa demoiselle de compagnie pour un ordre à lui donner et s'affaira longuement avec elle. Si bien que Philippe n'eut plus avec sa mère un instant de solitude jusqu'au dîner qui fut annoncé peu après.

Elle lui en fit les honneurs avec le même souci de se montrer séduisante hôtesse que s'il eût été un étranger, n'ayant aucune allusion à Thérèse dont elle semblait s'être désintéressée, autant que des sentiments de son fils pour la jeune femme. Elle parla peu de Nora, mais beaucoup de l'enfant qu'elle se plaignait de ne pas voir assez souvent; et son nom, jeté tout à coup entre eux, les rapprocha un instant dans une commune affection. Puis, le dîner fini, se disant un peu fatiguée, elle lui rendit la liberté et déclara qu'elle allait se faire remonter dans son appartement.

Alors, resté seul, Philippe s'en alla fumer dans une allée qui fuyait toute feuillue. Mais son corps seul y errait. Sa pensée lui avait échappé, enfuie vers le petit pays d'Auvergne où était la femme qui demeurait pour lui une indéchiffrable énigme.

Pendant des années, affolé de jalousie par son départ subit et inexpliqué, il avait pu croire vraies les accusations insultantes portées sur elle par des lettres anonymes, même les insinuations perfides de sa mère, parce que les faits, comme son silence persistant, semblaient y avoir donné raison. Mais maintenant qu'il l'avait revue, toutes ces accusations étaient tombées, ainsi qu'une vaine poussière. Lui, si sceptique sur la vertu féminine, il avait aujourd'hui l'invincible conviction que Thérèse était et avait toujours été impeccable. Le mystère de sa conduite autrefois, sa volonté de se dérober à toute explication, excitaient en lui une cu-

riosité douloureuse et irritante dont la morsure le meurtrissait incessamment, avivant en lui le désir insensé de lui arracher son secret, au nom de cet amour dont il l'avait si passionnément enveloppée... Pourtant il se maîtrisait, bien que ce fût, pour sa nature fougueuse, un supplice de toutes les minutes, que cette obligation, devant laquelle il devait se courber en galant homme, de respecter la réserve où elle s'enfermait...

Et les jours passaient; une semaine peut-être encore, et ils seraient séparés; elle partirait sans lui laisser, il en était certain, aucun espoir de la retrouver, alors qu'en lui se réveillait au contraire, dominateur, comme autrefois, le besoin de la voir, de l'entendre, d'être mêlé à sa vie, de pénétrer dans son âme fermée, pour y chercher l'ancienne Thérèse, ardente et jeune, la Thérèse d'Etretat dont le seul rire lui était un charme, aux heures délicieuses où il l'aimait.

Ah! il l'avait bien aimée! et avec le meilleur de lui-même! Jamais aucune femme ne lui avait inspiré ce mélange d'admiration et de respect, nulle autre n'avait eu sur son impérieuse volonté, sur son âme passionnée, indépendante et altière, la toute-puissance de celle-ci qui eût pu faire de lui un homme tout autre... Mais elle n'avait pas voulu...

De nouveau, comme il l'avait fait pendant les longues heures de son voyage jusqu'à l'Hersandrie, il revécut tous les jours qu'il venait de passer auprès d'elle. Déjà plus de trois semaines, depuis leur rencontre inattendue au Parc, où elle lui était soudainement apparue, résurrection poignante d'un rêve fini.

Où était-elle à cette heure? Se promenait-elle solitairement, comme elle l'aimait? Etait-elle montée sur cette plate-forme rocheuse où, un soir, il avait laissé échapper devant elle le cri de sa misère? Ou bien, se trouvait-elle chez Mme Arthuise, y rencontrant ce Kergoz que, jalousement, il devinait tout occupé d'elle?

Et la seule idée que, peut-être, ils étaient ensemble, lui fut si intolérable qu'il jeta son cigare et revint vers le château pour fuir cette ombre silencieuse qui le livrait trop à lui-même. Une lampe brûlait dans le salon

où personne n'avait désiré son retour. La seule créature pour qui sa présence était une joie, sa toute petite Suzette, était loin... Sa mère...? Ah! que leurs âmes étaient étrangères l'une à l'autre! aussi étrangères que l'avaient été leurs deux vies, au temps de son enfance, puis de sa jeunesse.

Avec quelle âpreté elle avait attaqué Thérèse! Pourquoi?... Il songea, invinciblement ramené vers l'absente. Avec une obstination douloureuse, il se prenait à ressusciter le passé, essayant de lui arracher le secret de Thérèse, la fille d'Olivier Rigal.

Ressemblait-elle à son père, comme le prétendait Hennebert? Dans son impuissance à se distraire d'elle, il prit brusquement la lampe pour aller voir le portrait, resté dans l'appartement de sa mère, dans la chambre où le feu s'était déclaré. Il entra et posa la lampe sur le petit bureau à demi brûlé, dépouillé de tous les papiers qu'il avait enfermés et que Mme de Gardannes avait recueillis. Les flammes avaient dévoré les rideaux et marbré les tentures de taches rousses; mais elles n'avaient pas touché le portrait de Rigal qui, violemment éclairé par la lumière crue de la lampe, dévoilée de son abat-jour, s'animait d'un éclat de vie. Et Philippe eut la brusque sensation de voir tout à coup surgir du passé ce beau grand garçon qui avait, un soir de bal travesti chez Mme de Gardannes, porté ce costume de *condottiere* avec une si haute mine, qu'elle avait voulu son image ainsi.

Philippe regarda avidement le portrait, secoué d'une crainte obscure que Thérèse ne ressemblât à cet homme qui lui avait toujours inspiré une antipathie étrange. Elle avait le même dessin de bouche, volontaire et caressant, la même ligne ferme de sourcils, la même allure fière, pourtant d'une grâce extrême... Mais c'était tout; et l'expression des yeux, comme des lèvres, était si différente qu'elle effaçait toute ressemblance entre eux.

Philippe alors se détourna et revint vers le petit bureau pour prendre la lampe qui en éclairait brutalement l'ouverture béante. La tablette supérieure n'existait

plus, laissant à découvert les tiroirs éventrés où demeuraient abandonnés des débris de papiers roussis par la flamme. D'un doigt machinal, il les écarta pour examiner mieux l'état du petit meuble qu'il savait être cher à sa mère, que ce même Rigal avait choisi pour elle... Il se le rappelait tout à coup, et ce souvenir lui fut désagréable, comme tout ce qui concernait cet homme.

D'un geste brusque, il retira le tiroir secret dont la serrure avait sauté, déchirant le bois. Il était vide comme les autres; mais quelques chiffons de papier, à demi brûlés, avaient glissé derrière. Philippe les écarta; ils tombèrent en poussière; un seul feuillet resta, moins atteint que les autres. Il le prit et ses yeux tombèrent sur la ligne tracée en haut, d'une grande écriture féminine :

« Etretat, 1er septembre 189... »

Etretat... Et cette date...

Un choc l'ébranla tout entier. Qui avait écrit ces mots? Non pas sa mère. Ce n'était pas là son écriture capricieuse. Celle-là était faite de caractères fermes et pourtant fiévreux. Il regarda les lignes tracées un peu plus bas :

« Mon ami, je sens que je vais vous faire bien du mal. Pourtant il faut que je vous dise moi-même ce qui est si cruel... L'apprenant par une autre, même par Manuela, je sais que vous ne croiriez pas! Et pourtant... Mon ami, nous avions fait l'un et l'autre un rêve divinement bon, mais seulement un rêve, en espérant que nous pourrions vivre ensemble... Ecoutez-moi, avec toute votre âme, comme je vous parle avec la mienne... Je ne suis pas libre de vous donner ma... »

Mais ici la flamme avait passé, dévorant le bas de la page. Philippe eut une exclamation sourde. Ces lignes datées du jour où, pour la dernière fois, il avait vu Thérèse à Etretat, elle seule avait pu les écrire! Elle seule...

Et maintenant voici qu'il n'en pouvait plus douter. Sur le second feuillet, il demeurait, échappées au feu, quelques lettres d'une signature : Thér...

Ainsi, elle lui avait écrit!... une lettre, un mot qui n'était pas arrivé jusqu'à lui et qui, peut-être, avait décidé de leurs vies à tous deux... Qui avait supprimé cette lettre, sinon sa mère qui *voulait* les séparer, comme elle savait vouloir?... Mais pourquoi le voulait-elle? A cause de lui seul, pour qui elle était ambitieuse? Ou bien à cause d'elle, l'aimée?...

Et la soif de la vérité, qui le torturait depuis tant de jours déjà, le domina soudain si absolument que, d'une main brutale, il arracha les tiroirs du meuble, dans l'espoir fou d'y trouver quelque autre reste de cette lettre qui lui livrerait enfin le secret tant cherché... Un cri bas lui échappa... Parmi les cendres, il distinguait encore un chiffon de papier; et il lut, sans réfléchir, sans hésiter, sans s'apercevoir même que l'écriture n'était plus celle de Thérèse :

« Puisque votre fils est absent, ma très aimée, puisque je suis moi-même délivré de mes deux entraves, — Thér... ayant décidé sa mère à partir pour Barbizon, — je serai *chez nous* tantôt, vous attendant! mon beau modèle adoré... Dites que... »

Philippe n'alla pas plus loin. D'un œil machinal, une fois, puis deux, il parcourut les lignes tracées par une main d'homme, dont l'encre était très ancienne, toute pâle. Puis, violemment, il froissa le papier et le rejeta sur le bureau. Un seul homme avait pu écrire ces lignes à celle qu'il appelait son « beau modèle adoré »... Philippe n'eut pas une seule seconde de doute. Dans la lueur soudaine qui incendiait sa pensée, une certitude invincible s'abattait sur lui... Une de ces certitudes avec lesquelles les plus forts sentent l'impossibilité de lutter. Clairement, il comprenait...

Mais en lui ne s'éleva point cette révolte désespérée et menaçante du fils atteint dans son culte filial. L'heure était lointaine maintenant où ce culte avait été irréparablement brisé et elle restait l'une des plus atrocement cruelles que Philippe de Gardannes eût jamais traversées; l'une de celles vers lesquelles sa pensée ne retournait jamais. Mais ce fut comme un torrent d'amertume qui passait sur lui, l'ébranlant d'un frisson d'an-

goisse et de dégoût, lui laissant dans le cerveau une seule idée très nette; cette vérité qu'il découvrait tout à coup par hasard, après tant d'années, Thérèse, elle, la connaissait... C'était là l'explication de son refus, de son inexplicable départ, de ce soin obstiné qu'elle apportait à fuir toute question, tout retour sur le passé...

Et cela lui parut tout à coup d'une évidence telle qu'un mépris le cingla pour son long aveuglement.

Au hasard, il fit quelques pas dans la chambre, puis s'arrêta court devant le portrait, et son regard, dur et fixe, se posa sur le beau garçon, si hardiment séduisant, dans son costume d'aventurier italien... Il sondait la nuit d'autrefois, forçant, par une tension aiguë de sa mémoire, les dates, les faits à venir contrôler sa première impression instinctive.

Et impitoyablement, les dates, les faits parlaient, sous l'effort de sa volonté. Les souvenirs surgissaient, d'abord incertains et voilés, puis plus nets, du temps où Rigal était un des familiers de sa mère; alors que lui-même vivait très souvent loin d'elle, déjà entraîné par les caprices de son humeur voyageuse! De menus incidents lui revenaient, paroles, regards surpris dont il n'avait pas alors cherché à démêler le sens, absorbé par l'intensité de sa propre vie d'homme, — et qui aujourd'hui lui criaient la vérité... cette vérité qui, sans doute, avait rendu sa mère capable d'intercepter l'adieu de Thérèse, qui lui avait inspiré l'infâme lettre anonyme devant consommer la séparation entre son fils et la fille de l'homme dont elle avait fait son maître et sa chose... qui, plus tard, lui avait fait écrire les lignes détruisant, par des récits mensongers, son espoir insensé de reconquérir l'aimée. Ainsi, il avait été jeté vers Nora, livré à sa froide coquetterie, parce qu'il ne voulait plus demander à la femme que sa beauté, puisque celle dont il avait si haut placé l'âme était, comme les autres, une créature de trahison...

Que ce fût cette vérité ou tout autre motif qui avait fait agir sa mère, lui, il s'était laissé jouer comme un enfant qu'on leurre avec des mots. Il avait été ridicule-

ment, stupidement aveuglé, jusqu'à l'invraisemblance, puisque le jour où Hennebert lui révélait le vrai nom de Thérèse et lui racontait l'histoire de Rigal, il n'avait rien pressenti de ce qui lui paraissait aujourd'hui d'une évidence monstrueuse.

Mais sûrement, Thérèse savait... Elle devait savoir, non pas peut-être pendant les premières semaines bénies de leur commun séjour à Etretat, mais plus tard, quand elle s'était dérobée, acceptant l'injure des soupçons éveillés par son brusque départ... L'acceptant pourquoi? Pour lui éviter, à lui, une révélation atrocement cruelle? ou bien parce qu'elle avait le dégoût de l'abîme moral creusé entre eux?...

Quoi enfin? Toujours des questions sans réponse... Et il eut tout à coup si intense le besoin de voir se dissiper, même au prix de nouvelles douleurs, toutes ces ombres entre elle et lui, d'être enfin délivré de la torture de l'incertitude, que si l'impossibilité matérielle ne l'en eût empêché, il fût parti en cette minute pour aller à elle et l'interroger une dernière fois.

Instinctivement, il se rapprocha de la fenêtre, fuyant maintenant le portrait redoutable et le petit bureau où gisaient les deux feuillets, parmi les cendres, l'âme ravagée par une tempête qui y soulevait tout le limon des mauvais jours. Elle y ravivait la conscience de sa vie gâchée dont le vide le suppliciait à ce point que, dans toutes ses folies, il y avait eu l'invincible soif d'en étouffer le sentiment, autant que d'oublier la blessure inguérissable dont il n'avait jamais permis à personne de mesurer la profondeur.

Au dehors, c'était une nuit bleue, claire comme celle-là même où il avait parlé à Thérèse dans la montagne. Il y songea... Et alors, refoulant en arrière toute autre impression, le regret dévorant cria en lui d'avoir perdu l'aimée, de l'avoir perdue sans retour... Après ce qu'il avait lu, il n'en pouvait plus douter!

Pourtant, en cette minute il eût donné tout ce que l'existence pouvait encore lui réserver de douceur, tout, tout! pour la sentir d'âme, au moins, bien à lui... seulement pour rencontrer dans ses yeux l'expression

d'autrefois, celle qu'il y avait vue une minute, au bord du gouffre de la falaise, alors que ni lui ni elle ne savaient...

XIII

C'était le lendemain matin. Un éclatant soleil trouait les rideaux.

— Madame fait demander si Monsieur veut bien passer chez elle.

Il eut une hésitation. Puis il répondit :

— C'est bien. J'y vais.

Après tout, il fallait bien qu'il revît sa mère avant de partir, comme il fallait aussi qu'elle ignorât les découvertes que le hasard lui avait fait faire.

— Madame est dans le salon bleu.

Il entra dans la grande pièce où elle était installée depuis que sa chambre était devenue inhabitable. Comme la veille, elle était sur sa chaise longue, habillée avec le même raffinement délicat. Sur sa petite table, était demeurée la même revue qu'il avait feuilletée et, comme la veille encore, en le voyant, la demoiselle de compagnie disparut avec une légèreté d'ombre. La mère et le fils demeurèrent seuls dans la pièce où la lumière entrait tamisée par le store que la brise agitait d'un battement d'aile... Pourtant, quand Mme de Gardannes leva les yeux vers son fils, une exclamation lui vint :

— Qu'as-tu donc ? Philippe.

— Ce que j'ai ?...

— Une mine affreuse. Regarde-toi.

D'un mouvement machinal, il tourna la tête vers la grande psyché. Oui, les épreuves de la nuit avaient laissé une rude empreinte sur ses traits. Il dit :

— J'ai passé une mauvaise nuit...

— Pourquoi ?

— Je ne pouvais dormir.

— Vraiment ?...

Mais elle n'insista pas, sentant qu'il n'était point disposé à donner d'explications. Et elle continua :

— Je voulais te demander... Ah! d'abord autre chose, pendant que j'y pense. C'est toi qui es sorti hier soir vers onze heures? J'ai entendu un bruit de porte ouverte sur le parc, qui m'avait inquiétée, quand je me suis souvenue que tu avais un goût excessif pour les promenades dans la nuit.

— J'ai, en effet, conservé le grand amour des courses nocturnes et j'ai longuement marché hier soir. Je regrette de vous avoir effrayée.

— Oh! pas bien longtemps. Je me suis vite rendormie et j'ai eu, moi, une nuit excellente.

Et ce devait être vrai, car le visage avait un éclat reposé. Tandis qu'il passait ces heures torturantes, elle dormait en paix, sans soupçonner quelle course son fils faisait, poussé par un besoin exaspéré de fuir la maison où lui était plus intolérable encore le tumulte de ses pensées. Elle ne savait pas qu'il avait marché, inconscient du temps; à la fin, avide seulement d'engourdir, au moins un instant, le souvenir en lui; qu'il n'était rentré que vers l'aube, s'était jeté sur son lit pour y tomber dans un lourd sommeil sans rêve, où pourtant lui demeurait la conscience d'une douleur.

Brutalement, il pensa à quel point les créatures sont loin les unes des autres, enfermées chacune dans la prison de ce qui les touche. Ainsi, elle avait dormi en paix, tandis que son fils découvrait le roman fini de sa jeunesse de femme, que peut-être, après tout, elle avait oublié... Des années avaient passé, faisant de la créature de passion une aïeule respectée qui avait gardé juste assez de sa puissance séductrice pour rester de celles qui charment, même sous leurs cheveux blancs. Elle ne regrettait rien de ce qui avait été, n'ayant point de gênants préjugés, estimant la vie une assez sombre aventure pour qu'il fût sage d'en savourer les fugitives douceurs. Elle avait été heureuse, et pouvait l'être, sans que son égoïste quiétude fût troublée par le souvenir du mal que sa propre jouissance avait faite à d'autres, par la plainte mystérieuse de deux

existences qu'elle avait brisées. Si elle regrettait quelque chose, c'était sa jeune beauté dont la vision lui demeurait vivante dans le portrait toujours suspendu sous ses yeux...

Philippe eut l'intuition de tout cela, tandis que ses yeux devenus durs contemplaient le visage apaisé de sa mère. Certes, elle ne soupçonnait rien de la tourmente qui le bouleversait. Mais elle sentit une espèce de gêne de l'acuité de son regard et, souriant un peu, elle dit :

— Ne m'examine pas ainsi, Philippe; je ne suis plus bonne à voir. C'est fini ce temps-là! Pour me convaincre que je n'ai pas toujours été une vieille femme impotente, il me faut regarder en arrière...

Et, d'un geste léger, elle indiquait le portrait.

Un frémissement le crispa. Mais, changeant de ton, elle poursuivait déjà :

— Pourrais-tu me dire, Philippe, d'où sort cette nouvelle qui m'a été apportée tout à l'heure, que tu devais partir aujourd'hui même?

— C'est la vérité. Je compte reprendre le train tantôt. Je vais donner ce matin les ordres pour la réparation de votre chambre et...

Mme de Gardannes l'interrompit. Jamais elle n'avait admis que personne, même son fils, pût la quitter. C'était elle qui, seule, pouvait quitter les autres...

— Ainsi, c'est tout ce que tu daignes m'accorder? Quelques heures à peine! Je croyais pourtant que Nora et toi vous étiez des époux très capables de supporter sans déchirement une séparation.

Nora! Le nom de sa femme sonna bizarrement à son oreille. Ils étaient devenus si étrangers l'un à l'autre qu'il n'avait pas une fois songé à elle, durant toute la nuit.

— Avouez, ma mère, qu'il n'est guère généreux de me rappeler si souvent mon peu de bonheur conjugal. Ce n'est, en effet, pas Nora qui doit désirer promptement mon retour à la Bourboule, mais vous oubliez que j'y ai ma fille.

— Ah! Alors c'est pour ta fille que tu es si pressé

de repartir? pour ta fille que tu restes des semaines et même des mois sans voir, quand la passion des voyages te reprend, et tu voudrais me faire admettre que c'est elle qui te rappelle si précipitamment en Auvergne?... Allons donc! Tu me crois trop naïve, Philippe. La simple vérité est que tu es attendu!

Il sentit l'allusion, mais, impassible, il fit :

— Vous vous trompez. Je ne suis pas attendu.

— Pas même par une belle artiste que tu places sur un piédestal de femme supérieure et irréprochable?

L'ironie cinglante de sa voix donnait à ses paroles un tel caractère d'insolence à l'égard de Thérèse qu'un vent de colère enveloppa Philippe. Pourtant, il se contint encore. Mais sa voix sonnait très rude, quand il jeta, debout :

— Ma mère, je croyais vous avoir dit hier que je considérais comme mensongère et méprisable toute insinuation contre Mlle Erlennes? Ce matin, je pense comme hier.

Un éclair courut dans les yeux noirs de Mme de Gardannes :

— Je ne m'en étonne pas... Quoique tu t'en défendes, te voilà de nouveau ensorcelé!... A ce point que toute ton expérience, qui doit être grande pourtant! t'empêche de voir dans le jeu de cette fille, qui, n'étant pas parvenue autrefois à se faire épouser, veut au moins aujourd'hui t'avoir pour...

Elle n'acheva pas. Sur le visage de son fils, il y avait une telle expression qu'elle ne prononça pas le mot. Ce fut lui qui parla, incapable de se maîtriser davantage; et, plus forts que sa volonté, les mots irréparables lui échappèrent :

— Ma mère, pourquoi haïssez-vous ainsi Mlle Erlennes et essayez-vous de me la faire mépriser, de m'éloigner d'elle? Craignez-vous donc qu'elle ne me dise ce qu'elle m'écrivait autrefois?...

— Autrefois?

— Oui, autrefois, le jour où elle a quitté Etretat... Ce qu'elle m'écrivait dans une lettre qui ne m'a pas été remise!

Il y eut une seconde de silence très lourd, où vibrait, par la fenêtre ouverte, la lointaine rumeur des champs.

Une stupeur avait contracté les traits de Mme de Gardannes, mais elle se ressaisit tout de suite :

— C'est Thérèse Erlennes qui t'a raconté cette histoire de lettre ?

— Elle ? Jamais, vous m'entendez, jamais elle ne m'a permis de faire une allusion même... au passé.

— Alors, comment imagines-tu ?...

— Je n'imagine rien, je *sais*... J'ai vu la lettre...

— Tu as vu ?...

Elle était devenue blanche autant que la dentelle qui nimbait ses cheveux. Mais son regard était impérieux :

— Et où as-tu vu ?...

— Ici même...

— Ici ? Quand cela ?...

— Hier soir...

Elle le regarda, soulevée sur ses coussins avec un visage de cire où flambaient des yeux ardents qui interrogeaient, tandis qu'il poursuivait en paroles martelées, dominé de nouveau par cette soif de vérité qui emportait toutes ses résolutions de silence :

— Dans le petit bureau que vous m'avez demandé d'examiner et que j'ai regardé hier soir, il était resté des chiffons de papier presque en cendres. Je les ai pris, par hasard, pour les jeter. Sur l'un d'eux, il y avait ceci d'écrit...

Il prit le portefeuille où était enfermé le fragment de la lettre de Thérèse. L'autre billet n'était plus que poussière et il en avait rejeté le souvenir derrière lui, comme on laisse tomber des cendres mortes.

— Il y avait ceci d'écrit...

Et, la voix sourde, il lut lentement les quelques lignes. Mme de Gardannes n'avait pas eu un mouvement. Ses traits semblaient figés dans la même expression de volonté qui durcissait ceux de son fils. Jamais plus qu'à cette heure, ils ne s'étaient ressemblés... Seulement, quand il s'arrêta, elle demanda sans le regarder, les yeux arrêtés sur les cimes vertes du parc :

— Et alors?...

— Alors, vous comprenez que je veux savoir quelle était la raison donnée par Thérèse Erlennes pour me faire tant de mal quand elle n'ignorait plus que je l'adorais... Ne soupçonnez-vous ce qu'elle disait dans cette lettre?

Presque violemment, Mme de Gardannes jeta :

— Comment le saurais-je? Je n'étais pas la confidente de cette personne!

— Non... Seulement j'ai la conviction que vous avez eu connaissance de cette lettre qui ne m'est jamais arrivée parce que vous...

Elle l'interrompit, la tête orgueilleusement redressée :

— Tais-toi... Eh bien, oui, c'est vrai. Je l'ai gardée, cette lettre qu'un hasard te jette aujourd'hui entre les mains. Je l'ai gardée, parce que je ne voulais pas te voir gâcher ton avenir par un mariage insensé dont cette fille elle-même sentait si bien l'impossibilité, qu'elle s'est dérobée au moment où tu avais la folie de le lui offrir!

Si sa mère n'eût pas été, à cette heure, une pauvre créature immobilisée par la paralysie, il n'eût peut-être pas été le maître d'arrêter les mots qui jaillissaient de sa pensée. Mais elle était à sa merci, et les lèvres blanches, serrées, il dit seulement :

— Vous ne vouliez pas me voir gâcher mon avenir! Dites-moi donc ce qu'il a été, grâce à vos soins, paraît-il. Savez-vous bien que pour avoir perdu Thérèse Erlennes, je suis aujourd'hui un homme qui a le mépris de lui-même et l'horreur de son existence manquée, si aiguë, que je me demande si je résisterai encore longtemps à cet écroulement de tout ce que j'ai souhaité et espéré une fois seulement, mais de façon à ne pouvoir l'oublier jamais! Ah! vous pouvez être satisfaite de votre œuvre! Elle a été complète, car si j'ai commis cette irréparable sottise d'épouser une femme qui n'était qu'un caprice à satisfaire, comme je n'étais pour elle qu'un nom à prendre, c'est que vous étiez enfin parvenue à m'enlever tout espoir d'être heureux par la seule femme que j'aie aimée! Ah! si sincè-

rement vous avez cru préparer mon bonheur, je vous jure que vous vous êtes bien trompée!...

Il s'arrêta une seconde. Impassible, les yeux à demi clos, elle demeurait immobile autant que si elle n'eût pas entendu les paroles de son fils. Mais elle eut un léger tressaillement quand il finit, de ce même accent douloureux et violent qui, sur ses lèvres impérieuses, résonnait étrangement, pareil à une plainte :

— Comprenez-vous, maintenant, qu'il faut que je parte? que, pour le moment, il m'est impossible d'oublier que vous...

— Quoi?... Si vous aviez lu cette lettre...

Elle ne le tutoyait plus.

— Si vous aviez lu cette lettre, qu'en aurait-il été de plus? puisque Thérèse Erlennes refusait de devenir votre femme, sous prétexte, — si toutefois je me souviens bien encore! — qu'elle ne s'appartenait pas; sa mère ne pouvant se passer de ses soins...

Toujours ce même motif donné... Mais Philippe maintenant était impuissant à croire que ce fût le vrai... Il eut la pensée déchirée par le souvenir de l'autre obstacle, inarticulé celui-là, dressé entre eux, immuable, qui les avait séparés bien plus sûrement que toutes les paroles et les intrigues de Mme de Gardannes.

Mais sur cette raison-là, ses lèvres étaient scellées, et il répéta seulement :

— Si j'avais connu la réponse de Mlle Erlennes, je n'aurais pas cru qu'elle était la misérable coquette, l'espèce d'aventurière que vous étiez arrivée à me faire voir en elle, parce que j'étais stupidement jaloux! Je me serais peut-être incliné devant la raison qu'elle m'aurait donnée, mais, du moins, je n'aurais pas vécu presque toute ma jeunesse d'homme, avec le mépris de la femme en qui je ne pouvais plus voir qu'un objet de plaisir misérable!

Elle ne répondit pas. Peut-être pour la première fois, elle venait de mesurer la profondeur du mal qu'elle avait fait à son fils et éprouvait l'acuité d'un remords. Mais elle était trop orgueilleuse pour rien

trahir de son impression intime. Seulement jamais elle n'avait éprouvé un sentiment plus voisin de la haine pour cette Thérèse Erlennes qu'elle avait voulu, à Etretat, séparer de son fils, par ambition maternelle, d'abord... Plus tard, apprenant le vrai nom de la jeune fille, elle avait moins encore hésité à tout tenter pour les éloigner l'un de l'autre...

Il était allé vers la fenêtre, comme pour y chercher un peu d'apaisement dans le calme qu'épandait le grand parc ombreux et, par delà les arbres, le large infini des champs, des prairies herbues. Ah! qu'il eût été bon d'être impassible comme les choses, de ne plus rien sentir de la misère des pauvres vies humaines!... Pourquoi ne pouvait-il aller à *elle*, l'aimée d'autrefois, et oublier tout ce qui n'était pas ses yeux profonds, son âme close, sa forme charmante?... Pourquoi sa volonté à lui, invincible et audacieuse, était-elle, cette fois, aussi impuissante qu'une volonté d'enfant?... Et une révolte l'ébranla. Il se détourna :

— Vous comprenez, n'est-ce pas, ma mère, qu'il est mieux que je parte?

Elle fit « oui », se sentant vaincue par la force mystérieuse qui déjoue les calculs les plus certains... Mais, quand il sortit de la pièce, elle, autant que lui, savait que, pour la dernière fois, ils avaient ensemble effleuré le passé.

HENRI ARDEL.

(*A suivre.*)

LA

PROMENADE ENSOLEILLÉE

(*Suite et fin*)

V

AUBADE

Le lendemain, à sept heures, comme je viens de m'éveiller, je perçois de menus bruits autour de ma tourelle. Bruits de pas. Bruits de voix. On s'installe sous ma fenêtre avec mille précautions. Et on chuchote :

— Non, pas là. Ici on sera mieux.

— Pas si fort. Tu vas l'éveiller.

— Oh! il dort encore! A cette heure-ci!...

Ici la voix de Dizé qui commande :

— Déposez vos instruments. Là. Attention!... Je commence.

— Non, dit Samuel, un peu de musique d'abord.

— C'est vrai. Attention!... Vous y êtes?... Une, deux, trois.

Sur ce, grand charivari de casseroles remuées et de tambours battus. Mlles Totótes et Samuel me donnent une aubade. C'est si jeune, si gamin, si mutin, si gentiment espiègle, que j'en souris dans la pénombre de ma chambre. Quel événement pour ce petit monde!

Insomnie, réveil matinal, impatience : quelle fièvre dépensée pour réaliser ce beau projet! Ici, Mlle Dizé dit :

— Arrêtez la musique.

On obéit. Et sa petite voix claire monte à moi :

A ta fenêtre
Daigne apparaître,
Brave ton maître,
Ton Bartholo.
Vois, la nuit brille,
Le ciel scintille;
Viens, ma gentille,
Viens au Prado.

Le couplet fini, elle crie :

— Musique!

Et le charivari recommence. Je n'ai pas bougé. Je n'ai pas besoin d'ouvrir les volets pour voir le tableau. L'eau s'est retirée. L'étendue des sables gris sèche au soleil naissant. Et mon petit monde est là, installé sur les marches de la tourelle, à la fois rieur et inquiet, dans l'attente de ce qui va se passer.

— Il faut prendre garde, dit Totote. Il pourrait bien nous jeter un verre d'eau sur la tête.

Il se fait un remue-ménage. On change de place. On parle à voix basse. Sans doute on prépare quelque chose de neuf. Mlle Dizé ordonne :

— Encore un peu de musique, allez!

Nouveau charivari. Ça manque un peu de variété. Les casseroles font fureur et le tambour est battu avec frénésie. Après quelques minutes de ce beau tapage, on se fatigue, on fait silence pour aviser, on se recueille. Comme nulle réponse ne vient, c'est le désarroi. On a tout prévu, sauf cela.

— Il faut qu'il ait un rude sommeil, déclare Samuel.

— Moi, je l'ai entendu tousser, affirme Dizé.

Totote, elle, demeure prudente.

— Méfiez-vous. Il prépare quelque chose.

— Allons, reprend Dizé, encore un couplet.

Et elle entonne par devoir :

A ta fenêtre
Daigne apparaître...

Mais sa voix se nuance d'impatience. Je la sens frémir. La plaisanterie ne lui paraît plus drôle. Aussi s'interrompt-elle brusquement pour me crier :

— Oh! vous nous entendez très bien. Mais vous le faites exprès de ne pas répondre. Ça n'est pas très spirituel, ça, monsieur.

Elle ajoute :

— Allons, venez, vous autres.

Et j'entends mon petit monde qui s'en retourne, vexé.

VI

LA FÊTE DE FONTARABIE

Quelques heures plus tard, sur la Bidassoa que sillonne la flottille des barques. C'est dimanche et c'est la fête de Fontarabie. On est venu de Bayonne, de Biarritz, de Guétary, de Saint-Jean-de-Luz pour y assister. Les bateliers sont en joie, car la journée sera bonne. Un ciel bleu. Du soleil. Des toilettes, des ombrelles : c'est un papillonnement de couleurs sur l'eau luisante et tiède de la rivière. On dirait une jonchée de confettis.

Et Fontarabie ressuscite. Sa vieille rue, tirée de son silence et de son oubli, arbore des tentures rouges qui pendent des balcons. Des gens partout, à toutes les ouvertures. Un peu de fièvre anime ce lieu et contraste avec lui. Une fièvre de réunion mondaine. Des groupes

s'abordent. On se salue. On se connaît. On est chez soi. Des bruits de parlotes s'élèvent, se croisent, se confondent, dominés par des coups de fusil qui partent à chaque instant. Pétarade belliqueuse des armes à feu! La vieille Espagne dépense sa poudre et semble convier le ciel à ses réjouissances. Voici des alguazils qui font évacuer la foule, et la rue se vide comme par enchantement. Alors une procession se forme. Des musiciens coiffés du béret rouge la précèdent. Une allègre fanfare retentit. On va chercher le clergé à l'église et on le conduit à la maison du peuple. Magie de la musique! les sonorités des cuivres animent toutes ces ruines. L'antique église semble de toutes ses pierres dorées de soleil participer à la fête. L'air s'électrise. Les coups de fusil ne cessent pas. C'est joyeux, ardent et farouche. Et c'est curieux aussi par la réunion de tant d'éléments contraires, toute une vie bariolée et bruyante dans cette cité d'oubli, un singulier mélange de tradition et de modernisme, la vieille croyance qui passe dans l'atmosphère artificielle de ce public élégant, et cette procession pieuse parmi ces détonations qui parlent de mort et de massacre. Toute la sauvagerie des anciens âges est là. Un sentiment cruel se lève de ce sol et domine ce peuple. L'idée de mort est associée à toutes ses réjouissances. Et la mort ici fait partie de la fête. Dans la ville, au soleil, des chevaux caracolent qui usent sans le savoir leurs derniers instants. Tout à l'heure, perdant leur sang et leur vie, échoués sur le sable de la plaza de toros, aux trépignements de milliers d'êtres, un homme vêtu de rouge les achèvera.

Il est devenu banal de s'apitoyer sur la mort du cheval, et la plupart des Français et surtout des Françaises qui reviennent d'Espagne vous disent : « Qu'on tue le taureau, soit. Il se défend. Mais les pauvres chevaux, c'est horrible. » Pourtant la volupté du spectacle

l'exige. Le taureau doit au cheval son plus beau geste. Traqué, joué par ses adversaires, il s'essouffle, il piétine, il donne de la corne à tort et à travers; il est lourd et maladroit. Mais son heurt avec le cheval est magnifique. Il apparaît là dans sa beauté brutale, dans la violence de son instinct et la puissance meurtrière de sa force.

Le voici. On vient d'ouvrir le toril et la lumière l'éblouit. Cependant il court droit devant lui, il ne sait où, d'un élan impétueux et superbe. Tout fuit à son approche, et c'est une débandade de petits bonshommes verts, bleus, jaunes ou rouges qui se ressaisissent derrière lui. Il arrive près de la barrière et s'arrête, après une glissade de quelques mètres, les jambes raidies, sur le sable. Alors il renifle et regarde. Une masse se dresse, à droite : un cavalier l'invite de sa lance, pendant qu'à gauche des capes rouges l'attirent. Il semble se recueillir et se dire : « Voyons, par qui vais-je commencer ? » Les capes rouges présentent peu de surface et bougent et fuient. C'est un jeu de moucheron. L'adversaire à cheval est plus digne de lui. Il bondit. C'est le heurt.

D'abord, on ne distingue rien qu'une chose confuse et désordonnée, quelque chose comme un animal monstrueux qui aurait deux têtes et huit pattes, et sur lequel serait juché un homme bardé de fer. Cela se sépare. Le cheval, soulevé à un mètre de terre, retombe. Il a un trou au poitrail, d'où coule un ruisseau de sang, et sa peau pend, déchirée, comme une toile de décor derrière laquelle il n'y a rien. Surtout les chevaux blancs donnent cette impression, bêtes si maigres qu'elles semblent vides en effet, et dont le sang vous étonne. Cependant le taureau s'est éloigné. Il ne s'acharne pas sur une victime. Il est fier et court à d'autres adversaires.

Au milieu du tumulte et du délire de tout un peuple

de spectateurs passionnés, j'assiste à la course qui suit la procession. Dans l'espace rond de l'arène, sous l'ardent soleil, le taureau s'affole. Un picador est tombé. Des cris d'effroi sont partis de la foule. Il s'est relevé et on l'applaudit. Deux chevaux sont hors de combat. L'un a la cheville cassée, et, le pied retourné, il marche sur son os. Le public manifeste pour qu'on l'abatte. Il continue de sa marche affreuse. L'autre ne peut plus se relever. Les valets d'écurie le frappent à tour de bras. Il lève seulement la tête ; son corps demeure inerte. Alors, le mors et la bride enlevés, un des valets maintient sa tête sur le sable, pendant qu'un autre lui plante une sorte de clou dans la cervelle. L'animal frémit. Ses jambes se raidissent, agitées d'un court tremblement. Sa bouche s'ouvre, découvrant de longues dents jaunes. Et c'est fini.

A ce moment, une fanfare qui retentit ordonne le départ des picadores. La foule proteste. Les chevaux s'en vont. C'est la pose des banderilles. Le jeu est gracieux. Les ors des costumes brillent sous le soleil. Un élan vers le taureau, un saut de côté : c'est fait. Et la bête exaspérée cherche vainement à s'extirper ces harpons plantés dans sa chair. Des capes dansent sous ses yeux. Elle bondit, donne de la corne et trouve du vide. La candeur du taureau est singulière. Il manque, si l'on peut ainsi dire, de suite dans les idées. Une cape l'invite à gauche, il y va. Une cape l'appelle à droite, il y va. Attiré de tous côtés, il éparpille son effort et s'épuise. Sa défaite vient de là. S'il choisissait son homme et ne le quittait plus, en cinq minutes il serait maître du lieu.

Un nouveau coup de fanfare et voici Reverte. Il est jeune, bien pris, et, nu-tête, s'avance en souriant. Il tient l'épée qui donnera la mort et le lambeau d'étoffe rouge qui trompera la bête. Sans bouger de place, par ce chiffon rouge, il la fait bondir autour de lui, achève

de la fatiguer, lui fait lever, baisser la tête, choisit son moment, et, minute décisive, tire son épée, vise. La bête a fait un mouvement. C'est manqué.

Reverte sourit toujours sous les injures dont le public l'accable. L'épée s'est à demi enfoncée dans le dos du taureau. Il est averti désormais et se méfiera. L'action devient périlleuse. Reverte, avec adresse, saisit l'arme par la poignée, la retire sanglante et l'essuie dans un pli du lambeau rouge où elle disparaît. Et le jeu recommence. J'admire le sang-froid de l'homme qui, parmi cette foule irritée, seul, dans cette atmosphère d'orage, demeure impassible et maître de soi. Infatigable, le chiffon rouge se déploie, flotte ondule, s'arrête soudain, offre une surface immobile à la colère de l'ennemi. Celui-ci hésite. Cette chose qui ne bouge plus, là, devant lui, n'a pas de corps. C'est une chose inconsistante et légère qui fuira sous sa corne. Il semble mesurer ses forces et chercher à déjouer les finesses dont il se sent obscurément la dupe. L'étoffe remue, frétille sur le sol. Il la suit du regard. Il semble fasciné par elle. C'est une ruse. Tout à l'heure il va bondir. Cependant l'épée luit. Nouvel éclair. Un geste, une feinte. Et la foule, prête à huer, applaudit avec fureur, car l'arme s'est enfoncée entre les deux épaules, jusqu'à la garde.

C'est fini. Le taureau oscille un instant, veut aspirer l'air, étouffe et tombe comme une masse, sur le côté. Alors, pendant que des valets d'écurie l'entourent et l'achèvent, parmi les objets qui tombent dans l'arène aux pieds du vainqueur, un chapeau-claque fait rire. Il est comique. Il part fermé, franchit l'air, tombe sur le sol et s'ouvre comme un diable. Il était plat en touchant le sable; il déploie maintenant sa forme cylindrique. Reverte, au hasard, le renvoie à la foule. Celle-ci, égayée, le lui relance. Cela devient un amusement. Le chapeau part fermé et revient ouvert. Mais la plai-

santerie n'est pas du goût du propriétaire qui, en habit, dans une loge, au-dessus du toril, se démène. Je le vois escalader les gradins, venir jusqu'à la barrière qu'il veut enjamber. Là, un agent de police s'interpose, et l'homme, après avoir parlementé vainement, doit battre en retraite. Toute l'attention est portée sur lui. Son désespoir fait la joie générale. C'est l'intermède inattendu, l'incident de l'entr'acte au cirque, l'emploi d'Auguste tenu sincèrement par un monsieur qu'on n'a pas payé pour ça, ce qui n'en est que plus drôle. Or, le plus curieux de l'affaire, c'est qu'arrivé dans sa loge il y retrouve son chapeau, qui l'attendait, son chapeau qui, au milieu de dix mille personnes, par miracle, tranquillement avait regagné sa place tout seul.

A présent, une allègre sonorité de fanfare préside au départ du taureau que traînent trois mules harnachées de jaune et de rouge et pourvues de grelots. Ce départ est triomphal. Le sable vole en poussière sur le passage de la lourde bête et les mules galopent joyeusement dans un tintement de grelots et des claquements de fouet.

Le propre de ce spectacle est de vous composer une âme mobile et qui ne s'appartient pas. Les impressions se succèdent si rapidement que la raison ne peut les contrôler. L'attention est sans cesse en éveil, requise à la fois de tous côtés. On n'a pas le temps de se ressaisir. On est plongé dans du bruit, dans le désordre de sentiments d'une foule en délire. De chauds effluves vous pénètrent. Bientôt on participe à la fièvre ambiante. Les soies, les ors, les formes, les couleurs, le danger, l'agonie des bêtes et le soleil ardent qui tombe sur ces choses, tout cela peu à peu agit sur vous d'une façon magnétique. Vous vous sentez cruel avec délice et la barbarie de ces jeux vous est douce. Plus tard, rendu à votre sensibilité, vous ferez des réserves, ou

bien vous tenterez d'expliquer au nom de la beauté plastique l'attrait que vous avez subi. En attendant, vous assistez avec une férocité sereine à cette lutte de l'instinct primitif contre l'adresse, à ces heurts de bêtes, à ces éventrements, à cette mort.

Certains tempéraments même se mirent dans ce spectacle. Ce qu'ils sentent en soi de puissances indisciplinées, d'énergies obscures, de bravoure physique, est dans l'élan de ce taureau qui fonce. Par contre, ce que la vie leur a insufflé de calcul et d'artifice est dans l'habileté de l'adversaire. Le conflit de ces forces contraires éclate ici magnifiquement. Sursauts intérieurs des âmes violentes, tout ce que l'éducation endigue, comprime, emprisonne, tout ce qui bout, la fougue aveugle, la colère, la haine sont là. Et c'est l'éternelle histoire de la passion vaincue avec grâce par de la jolie traîtrise.

Pour ma part, le geste si prompt de tuer le taureau me laisse toujours comme un étonnement. Cela se fait si vite qu'on n'a pas le temps de rien voir et que je suis tenté de croire à une supercherie. Est-ce ce décor de cirque, évocateur d'acrobaties ? J'ai toujours à cette minute la même impression exempte de gravité. L'émotion du combat cesse ici brusquement et l'issue à la fois trop prévue et trop soudaine me désenchante et me déçoit.

Aussi, quand le second taureau franchit les portes du toril, pourrais-je croire un instant que c'est le même qui revient. Même poil, mêmes cornes courtes et aiguës, même impétuosité, même glissade sur le sable. Il ne s'arrête qu'à la barrière et le bois vole en éclats. Puis il se retourne et bondit sur le premier cheval qu'il rencontre. C'est celui qui fut troué au poitrail tout à l'heure. Entre les deux courses, on a recousu sa peau, après avoir bourré de son sa blessure. C'est au poitrail encore qu'il est atteint, et le son s'échappe de ce

nouveau trou. Poupée qui se vide! Toujours cette apparence de supercherie! N'est-on pas dupe ici d'un artifice? N'est-on pas, comme au théâtre, prévenu que le cadre est factice et l'action simulée, que « cela n'est pas arrivé » ? Par un sentiment bizarre et vite évanoui, la bête qu'on sait être une vraie bête, qu'on voit tomber et se débattre dans la douleur, vous apparaît une seconde comme un automate perfectionné qu'animerait un truc secret et destiné, le tour joué, à retourner dormir au magasin d'accessoires.

Mais l'attention déjà est attirée ailleurs. Un picador désarçonné est tombé sur la tête. Il ne bouge plus, et il faut le transporter hors de l'arène pendant que sa monture galope affolée, balançant entre ses jambes un lourd paquet d'entrailles. Deux ou trois autres, bientôt, sont couchées sur le sable, expirantes. Seul le cheval au pied cassé, qui marche sur son os, n'est pas atteint. Et jusqu'à la sixième course il ira, de sa marche boiteuse et pénible à voir, s'offrir au taureau qui ne voudra pas de lui.

Il ne demande qu'à mourir, pourtant, le pauvre estropié. Un coup de corne abrégerait son supplice. Il faut voir comme il attend, résigné, ce geste qui le délivrera. Le bandeau qui couvre ses yeux a dévié. Un œil est libre. Il s'ouvre sur cette étendue de sable, sur la houle du public, sur l'ennemi fougueux dont le mufle s'approche et qui repart, comme s'il ne daignait même pas lui faire grâce de la mort. Par quelle fatalité est-il sans cesse épargné? Le sabot retourné pend lamentablement à un morceau de chair, et, chaque fois qu'il lève la jambe, il secoue cette chose inerte qui ne se détache pas. Il va, il va. Un tressaillement agite, au repos, son flanc décharné. Un de ses frères est mort de peur, oui, mort de peur, foudroyé net à l'approche du taureau. Il souhaite sans doute une fin semblable. Mais, pour mourir de peur, il faut aimer la vie!

Un frémissement dans la foule. Reverte, jouant avec le taureau, lui a montré le dos et a mis, par bravade, un genou en terre. La tête retournée, il le suit du coin de l'œil, pourtant, prêt à l'esquiver quand il bondira. Comme il ne bouge pas, l'homme enhardi met l'autre genou. A ce moment, le taureau fonce; Reverte veut fuir, fait un faux pas, et, aussitôt, se sentant perdu, s'aplatit sur le ventre pour offrir à la corne le moins de surface possible. Et il était perdu, en effet, si son camarade Bonbita, par quelques jeux savants de cape, n'avait attiré d'un autre côté la fureur de l'ennemi.

Ce taureau appartenait à Bonbita qui, le moment venu, l'estoque lestement avec des gestes de danseur et des grâces de clown. L'épée a disparu dans le corps de l'animal et celui-ci reste debout. On va siffler. Bonbita fait signe qu'il a son compte. C'est vrai. Il titube, fait quelques pas lourdement. Il semble convenir qu'il a son compte et dire : « Du moins, je me suis défendu vaillamment!... » Puis, il s'agenouille, pose son mufle sur le sable, tristement, si tristement!... et se relève. Quelques pas encore et il retombe, toujours agenouillé, cherchant une place pour poser sa tête. Et c'est presque humain, cette agonie. D'un dernier effort il parvient à se redresser. Il va vers la barrière, comme pour céder la place à son adversaire, et se dirige d'instinct vers la partie de l'arène où commence l'ombre. Les banderilles dont on l'a criblé tressautent sur son dos; le soleil avive une dernière fois le sang de ses blessures. Le voici au seuil de la région éteinte. Là, il semble dire adieu à la lumière, au combat, à la vie. Et Bonbita qui l'accompagne, le poing sur la hanche, le coude contre sa corne, un peu théâtral d'allure, attend qu'il s'abatte enfin, pose le pied sur lui et le regarde mourir, vainqueur.

Et plus tard, la course finie, dans Fontarabie qu'illuminent les derniers feux de la journée, dans la vieille

rue où la foule se répand et coule comme un fleuve, c'est un bavardage du public français, des gens venus de Biarritz et des plages à la mode, et dont beaucoup ont vu ce spectacle pour la première fois; c'est un échange d'impressions, toujours les mêmes, où dominent des voix féminines : « C'est affreux, ces pauvres chevaux! — Moi, je trouve ça répugnant. — Comprenez-vous le plaisir que trouve mon mari à ces jeux cruels? »

Près de moi, dans la barque qui me ramène à Hendaye, quelqu'un cite le fait de ce colonel de cuirassiers français qui, à Lisbonne, fit le pari de descendre dans l'arène, de prendre le taureau par les cornes et de le renverser, pari qu'il tint séance tenante aux applaudissements de l'assistance. Un autre raconte la mort d'Espartero tué d'un coup de corne à Madrid. De là on parle de taureaux « collants », de ceux qui choisissent leur adversaire et ne le quittent plus. La conversation devient générale entre gens qui ne se connaissent pas et qui s'empilent dans cette barque. Et j'ai retenu l'anecdote suivante qui m'a frappé par sa dramatique simplicité :

Dans d'immenses parcs appartenant au duc de la Veragua, sont élevés à l'état sauvage des taureaux destinés aux courses et réputés pour leur férocité. Un homme, longeant à cheval la limite d'un de ces parcs, s'amusa, un jour, à frapper de son bâton les cornes d'un taureau qu'une barrière séparait de lui. Ce dernier, furieux, se mit à courir et l'homme, satisfait de sa plaisanterie, le regardait s'éloigner, quand, arrivé à une certaine distance, l'animal se retourna, revint sur la barrière et, emporté par son élan, réussit à la franchir. Alors l'homme, perdant la tête, éperonna son cheval. Le cheval, sentant le danger, galopa d'abord, puis s'arrêta, paralysé par la peur. L'homme se laissa glisser à terre et se mit à fuir à toutes jambes. Il sentait derrière lui

souffler l'ennemi. La bête gagnait du terrain. L'homme regarda éperdu de tous côtés, vit un poteau télégraphique et y grimpa. Une fois au faîte, en sûreté pour un instant, il se mit à pousser des cris pour attirer l'attention de cavaliers qui passaient dans la campagne. Pendant ce temps, le taureau, arrivé au pied du poteau, tentait de le déraciner. Mais l'obstacle manquait de surface. Il le comprit, ne s'y acharna pas, et, comme l'eût fait un être doué de raison, il se mit à attendre.

Les cavaliers étaient trop éloignés pour percevoir les cris de l'homme. Ils s'éloignèrent davantage, ne furent plus qu'un point négligeable dans la campagne nue. Quelques instants s'écoulèrent, tragiques. L'homme sentit ses forces décroître. Il se tenait accroché au poteau de toute la force de ses muscles. Ses muscles défaillirent et son étreinte se relâcha. Il se sentit glisser, fit pour se retenir un suprême effort. En bas, le taureau attendait. Encore quelques secondes. L'angoisse de l'homme dut dépasser en horreur tout ce qu'on peut se représenter. Il glissa de nouveau, se retint, glissa encore. Et j'imagine qu'il devait être à demi mort en arrivant à terre, au moment où le taureau l'acheva.

VII

VÉRA

Je me serais reproché d'avoir quitté le pays basque sans avoir vu Véra. C'est un petit village espagnol perdu dans la chaîne des Pyrénées. Comme un objet précieux jeté au fond d'une coupe, il repose dans le creux naturel et que forment à leur base des monts entre-croisés. Pour s'y rendre, c'est assez compliqué, car nombreuses sont les formalités qu'entraîne le passage d'une voiture sur la route espagnole. De loin

en loin, un carabinero, fusil au poing, vous intime l'ordre de vous arrêter. Il faut acquitter un droit de péage. Et, à la porte de Véra, vous devez descendre chez le receveur qui, derrière son bureau, vous interroge comme un juge. Il est grand, très barbu, avec des yeux d'Oriental. Si vous ne parlez pas espagnol et si vous avez l'esprit enclin à la gaieté, la scène ne vous apparaît pas dénuée de comique. Cela peut devenir même du vaudeville par les malentendus qui naissent et la pantomime à laquelle on doit se livrer des deux côtés pour se faire comprendre. Le receveur inscrit sur un registre des indications interminables : vos nom, prénoms, qualité; les nom et adresse du cocher; le nom des chevaux, leur âge, leur taille, leur sexe. Après quoi il vous délivre un laissez-passer que vous payez sept pesetas. Et vous pourrez enfin franchir le seuil de Véra.

Il faut renoncer à décrire ce vieux village. Les lignes qu'on en pourrait retracer ne feraient pas naître chez le lecteur le sentiment grave et en même temps rêveur qu'il inspire. Il est apaisant. Il vous pénètre l'âme par un charme qui semble venir de loin, de très loin, au delà des objets visibles. Il ouvre en vous comme une multitude de petites portes, et des choses qui dormaient dans l'ombre y sont aérées et par la lumière tirées de leur sommeil. Le pas se fait léger sur ses dalles. Il semble qu'insensiblement une force élastique et sûre vous caresse et vous transporte. Et ce que l'on éprouve, à la fois doux et complet, ne se saurait traduire.

Ce n'est pourtant qu'un ensemble de vieilles maisons très simples. Or, à vouloir faire tenir cela dans des mots, je sens que toute la grâce s'en échappe. Elle fuit sous la plume comme fuit entre les doigts l'air qu'on voudrait étreindre, l'eau qu'on voudrait saisir. C'est fluide et imprenable. Les formes apparentes ne sont rien. C'est leur expression qui les transfigure. Comment dire, par exemple, l'adorable poésie de deux petits

saules qui pleurent sur une vieille fontaine, tout contre un mur d'où tombe une marge d'ombre ? La tristesse de ces deux petits arbres sur cette fontaine, l'atmosphère qui les baigne, le morceau de sol gris qui les entoure, le mur, le soleil, la marge d'ombre : autant d'inexprimables choses !...

Aussi n'essayerai-je pas de peindre la beauté de ce coin du monde où vivent des êtres qui sont nés là, y mourront, qui n'en ont vu d'autre et qu'aucun rêve ne tourmente, de même que je me résigne à ne rendre ici ni la paix, ni le silence, ni la merveilleuse mélancolie de ce lieu où, dans l'ardeur de midi, les maisons semblent mortes, les vieilles maisons toutes ridées, aux fenêtres closes, derrière lesquelles pourtant s'agitent des existences. Avec cela, la couleur des pierres est chose que seuls les villages méridionaux offrent aux yeux du voyageur, nuance si particulière qui tient de la rouille, ton à la fois éteint et chaud et qui, dirait-on, rayonne tout alentour.

Il y a là des murs qu'on regarde avec recueillement, et qu'on écoute aussi, comme on écoute certains vieillards quand ils se racontent. Véra est plein d'ouvertures subites, imprévues, couloirs de ruelles, fuites vers l'horizon, échappées vers de l'espace. De tous côtés à la fois, entre chaque maison, par cette baie, par ce vide, par cette fente, la nature magnifique reparaît, vous sourit, atteste qu'elle est là, s'impose à l'attention. Et il y a surtout un plateau devant l'église, un carré d'herbe, une sorte de terrasse qui domine la place et d'où l'on découvre le panorama des montagnes, tout un paysage prodigieux de reliefs et d'accidents. Cette terrasse est bordée d'un parapet où l'on s'accoude. Et l'on songe. Les vieilles choses, les vieilles demeures, tout ce qui a longtemps enfermé de la vie, tout ce qui en a reçu le contact, jette dans l'âme de l'homme le même sentiment de rêverie. Flacons vides encore im-

prégnés de l'odeur qu'ils continrent! On y respire le passé; on y évoque ce qui n'est plus. Ici, ailleurs, partout, l'impression est la même. Grandes salles du château de Jeanne la Folle! Voitures paralysées d'Hendaye! Murs de Véra! Les gens qui se sont assis sur ce parapet, les jambes pendantes, je les vois. Des pères, des fils, des amoureux, des fiancés. Que de promesses s'y sont faites! Que d'allégresses, que de résignations s'y sont penchées! Et combien d'étrangers, de curieux ont eu à cette même place cette même songerie! De tous les gens qui, depuis des siècles, se sont appuyés sur elles, ces pierres ont gardé comme une chaleur vivante. Alors, d'où vient que, loin de constater mon passage éphémère dans ce décor durable de la nature, j'aie conscience d'être très vieux, comme ces montagnes, vieux comme les pierres de ce village? Je songe que j'étais en germe dans mon premier ancêtre, que j'ai vécu dans tous les êtres de ma race, que j'en suis le prolongement pour une destinée que j'ignore et qui, peut-être, ira de moi à d'autres êtres en qui je revivrai. A ce moment, comme je me suis retourné machinalement, des lézards qui dormaient près de moi, sur les marches ensoleillées d'un escalier, s'enfuient en frétillant. Quelle indication de paix, de silence et de solitude donne au passant la sécurité d'un lézard! Une ombre suffit à troubler cet animal timide et fier. A présent, à chaque fissure, une petite tête fine apparaît qui m'interroge d'un œil prudent et malicieux. Ainsi les marches de l'escalier semblent tressaillir de vie.

La porte de l'église est close. Mais, par une partie ajourée, mon regard plonge à l'intérieur. Eclat éteint de l'autel doré, galeries de bois, pénombre et mystère. C'est dans ces vieilles églises que se manifeste la force des religions, et l'incroyant n'a pas envie de sourire devant la trace muette laissée sur ces bancs par des siècles de foi. En ce pays basque, surtout, si fidèle à ses

traditions, l'église est l'âme du village et sa note dominante. C'est là qu'il faut chercher le secret du caractère d'immuabilité dont on est frappé sur ce sol et la clé des impressions profondes qu'il vous donne. Aussi ne comptais-je pas quitter Véra sans entrer dans ce lieu. Porte close. Prestige des choses entrevues et devinées ! Il me faut bien dire que cela avait son charme. Le bedeau ne devait pas être bien loin. Pour quelques sous il m'eût ouvert. J'avoue que j'ai préféré ne pas me mettre en quête de lui et que la réalité, par suite, n'a pu déranger ni réduire ce que j'ai imaginé au seuil de cette église.

VIII

Et voici que j'arrive au bout de ces trop courtes notes, peut-être trop longues au gré du lecteur. Quelques heures de chemin de fer ont mis des distances entre moi et ce pays au charme singulier. La Bidassoa, la rive espagnole, Fontarabie, Hendaye et la ligne des montagnes bleues, tout cela est loin. Je n'ai plus comme horizon que de blanches façades et des toits. Eteints les bruits qui complétaient le paysage, chansons d'insectes, heurts de feuilles, rumeur de la mer, assaut des vagues sous ma fenêtre, vent qui passe. Comme bruit, je n'ai que celui des voitures qui cahotent sur le pavé de la rue. Tout est gris, car c'est l'hiver. Et je regarde ma page où j'aurais voulu faire revivre tant de rêveries et tant d'émotions. Comment rendre par des mots assez subtils, et ingénieusement assemblés, tout ce qui me transporta d'allégresse ? Comment verser en des paroles froides tout ce qui me faisait chaud à l'âme ? Les mots m'apparaissent inertes. Je voudrais les rendre palpitants. Je voudrais dire la magie de certaines heures où il ne s'est rien passé, l'enchantement de certains

éclairages, le langage du silence et la griserie de l'espace. Je voudrais être clair, être profond, être compris. Je voudrais trouver des nuances fuyantes par lesquelles la mobilité de mes sensations serait traduite ici. Mais elles sont comme ces ailes de papillons qui chatoient dans l'air et ne vous laissent aux doigts, quand on les saisit, qu'une sorte de cendre incolore. Eveils d'oiseaux, vallées au brouillard lumineux, gaze brillante des matins, tournants de routes, petites mares pensives, attelages lents des bœufs, avec le geste auguste du conducteur, dos courbés de laboureurs, comment restituer cela, comment dire ?...

Je dois me résigner. Et je le fais en songeant que d'autres, meilleurs peintres sans doute, passeront par là et fixeront en des images définitives ce que je n'ai fait ici qu'indiquer.

Louis DE ROBERT.

PORTRAITS DE JEUNES FILLES (1)

AVANT LA FÊTE

PERSONNAGES

LUCILE, 21 ans; PAULETTE, 18 ans

Un petit salon très éclairé dans un appartement parisien. Par une baie largement ouverte, on aperçoit un grand salon démeublé et étincelant de lumières. Le long des murs, les chaises et les fauteuils sont alignés comme des soldats sous les armes attendant l'ennemi. Malgré l'illumination, tout cela a un air figé, solennel.

Lucile est assise en toilette de bal sur un petit fauteuil, la robe soigneusement tirée de manière à ne pas se chiffonner. Elle s'évente machinalement en bâillant.

On entend un bruit de paroles dans la coulisse. D'abord tout est confus. Puis on perçoit la voix de Paulette répondant à celle de sa mère qui se perd dans l'éloignement : « Oui, maman. — Bien, maman. — Je t'assure que non. — Je puis passer ma main dans la ceinture. — Non, n'aie pas peur. — Mais oui, c'est entendu. — Tu vas être en retard. »

Entre Paulette. — Toilette de bal pareille à celle de sa sœur. Toutes deux se ressemblent. Lucile est plus jolie. Paulette a quelque chose de plus vif, le verbe plus haut, le geste plus décidé. Elle paraît d'une humeur massacrante et s'effondre dans un fauteuil en poussant un profond soupir.

LUCILE

Veux-tu mon flacon ?

(1) Voir *la Revue* du 18 août et du 6 octobre 1900.

PAULETTE

Tiens! tu es là? je ne t'avais pas vue. Non, merci, ça va.

(Un silence; elles s'éventent en bâillant de temps en temps.)

LUCILE

Eh bien, voyons, tu n'as pas l'air de t'amuser?

PAULETTE

Oh! je m'ennuie moins qu'à la pension.

LUCILE, *riant*

A la bonne heure! voilà qui est flatteur pour tes danseurs!

PAULETTE

Ecoute, ma chère, parlons sérieusement puisque nous sommes seules. Est-ce que ça t'amuse, toi, cette maudite soirée qui met la maison à l'envers depuis huit jours?

LUCILE

Moi? oh! mon Dieu, non! Tu vois bien. *(Elle bâille.)* J'ai un sommeil.

PAULETTE

A la bonne heure! Mais comment fais-tu pour être si placide?

LUCILE

Il faut bien prendre son parti des petites misères de la vie. Quand il pleut, j'ouvre un parapluie au lieu de me lamenter.

PAULETTE

Oui, mais au moins ce n'est pas toi qui fais pleuvoir. Tandis que cette soirée! Voyons, as-tu l'idée d'une personne qu'elle puisse amuser? Ce n'est ni toi ni moi, à coup sûr. Ça n'est pas non plus papa. Depuis huit jours il est d'une humeur de dogue; on a démeublé son cabinet; il ne fait que bougonner tout le long des repas, parce qu'il n'est question que d'invitations, de réponses,

de toilettes, de vestiaires, etc., et que ça l'horripile. Tu ne me soutiendras pas que c'est maman, n'est-ce pas? Toute la semaine elle n'a fait que s'éreinter à courir de la fleuriste au pâtissier, du glacier aux musiciens, du tapissier au loueur de chaises. Elle passe son temps à se torturer le cerveau, à chercher ce qu'elle a oublié, à déranger ce qui est bien, à houspiller les domestiques et à se battre contre les meubles. Il n'y a qu'à la regarder, du reste. On croirait qu'elle relève de maladie. Elle a tout le temps l'air égarée, éreintée ou désespérée. Depuis le jour où papa a été renversé par un fiacre, je ne l'ai pas vue dans un état pareil. Alors si ce n'est ni pour elle, ni pour lui, ni pour nous (je ne pense pas que ce soit pour les domestiques, qui sont sur les dents), pour qui est-ce?

LUCILE

Eh bien, mais c'est pour nos amis. Il faut bien rendre les politesses.

PAULETTE

Tu n'es pas chrétienne. L'Evangile dit que quand on a reçu une gifle, il ne faut pas la rendre, mais tendre l'autre joue. N'invitons pas les gens, attendons qu'ils nous réinvitent. Voyons, ma chère, sérieusement, combien t'imagines-tu qu'il y ait en ce moment de gens réellement contents de venir chez nous? N'entends-tu pas d'ici les soupirs des pères qui endossent leurs habits et grommellent en songeant qu'on se couchera tard? et les mères énervées qui se font sangler par leurs femmes de chambre épuisées, tandis qu'elles maudissent du fond de l'âme l'obligation d'aller faire tapisserie jusqu'à cinq heures du matin? Et les jeunes filles, t'imagines-tu par hasard qu'elles se réjouissent? Allons donc! elles s'étirent en se disant qu'hier elles étaient à l'Opéra, que demain matin on pourra patiner et qu'il ferait bon dormir ce soir. Je ne te parle pas des jeunes

gens; il a fallu les menaces et les objurgations de toute la famille pour les forcer à mettre une cravate blanche; ils calculent l'heure à laquelle ils pourront décemment s'esquiver et ne sont préoccupés que de dénicher en attendant un petit coin sûr, pas trop loin du buffet, où ils pourront causer théâtre et se moquer de nous sans être dérangés. Ah! je voudrais bien les voir, les mines joyeuses de nos invités de tout à l'heure!

LUCILE

Il faut bien que les gens qui le peuvent donnent des fêtes. Ça fait marcher le commerce. Comment vivraient les fleuristes, les pianistes et les glaciers? Et puis, il y a un tas de pauvres diables qui vont chercher les voitures, qui ouvrent les portières, etc.

PAULETTE

Qu'on donne un dîner de plus, si l'on veut, pour dépenser son argent. Au moins tout est éteint à minuit. Et qu'on distribue des gros sous aux mendiants dans la rue. Ça nous coûtera moins cher et ça leur donnera moins de peine. Franchement tu ne me soutiendras pas que c'est par humanité pour eux que nous allons passer une nuit blanche.

LUCILE

La danse est un exercice excellent; en hiver on ne marche pas assez; les soirées empêchent d'engraisser.

PAULETTE

Ma chère, tu es simplement répugnante. Si on craint d'être obèse, on se fait masser, on mange du pain grillé, on ne boit pas, on fait de l'escrime. Si tu crois que ça me flatte de servir de cure à mes valseurs!

LUCILE

Tu exagères toujours. Il y a des tas de gens qui s'amusent beaucoup en soirée. On regarde les toilettes, on grignote des bonbons, on se voit, on cause, on rit...

PAULETTE

Je t'accorde cela. En d'autres termes, les soirées sont une de ces vieilles institutions qui paraissent sacrées parce qu'elles satisfont nos instincts les plus médiocres et nos penchants les plus mesquins.

LUCILE

Je t'assure, Paulette, que tu es ridicule.

PAULETTE

Tu ne t'imagines pas, n'est-ce pas, que c'est pour le plaisir d'admirer que chacune va regarder tout à l'heure et disséquer à fond la toilette de sa voisine; et tu ne supposes pas que ce sont des compliments qu'on se chuchotera avec des sourires officiels derrière les éventails : « Non, ma chère, regardez quelle caricature! Peut-on se fagoter ainsi! — Avez-vous vu ces diamants? si ce n'est pas ridicule, quand on habite un cinquième, d'étaler toute cette verroterie! — Jusqu'à quel âge cette pauvre Mme X... s'habillera-t-elle comme si elle avait seize ans! » Et ça va, ça va! Il y en a pour tout le monde. Il n'y a personne qui ne soit égratigné, lacéré, éreinté; et ce n'est que justice, puisque chacune éreinte, lacère et égratigne. Je te dis, ma chère, que c'est un péché de fournir à ses semblables une si belle occasion de déchirer leur prochain. Les meilleurs sont ceux qui dorment sur leurs chaises ou qui s'empiffrent au buffet. Et puis, tu auras beau dire, parmi toutes nos conventions grotesques, il n'y en a pas qui le soient plus que celle-ci : il y a un instant, tu ne te serais pas montrée en cache-corset à ton frère, et tu aurais donné un soufflet à un monsieur qui t'aurait pincé la taille. Et tout à l'heure ta toilette sera correcte, tu te feras serrer dans les bras de vingt jeunes gens, et ce sera convenable, parce qu'il y aura deux cents personnes, de la musique, et qu'on tournera au lieu de rester immobile.

LUCILE

Mon Dieu, ma chère, que tu es donc austère!

PAULETTE

Il n'est pas question d'austérité. Je ne suis pas choquée du tout que les nègres se promènent dans le costume d'Adam. Je veux seulement qu'on soit logique. Il est parfaitement ridicule et déraisonnable de juger correct à dix heures du soir ce qui eût fait scandale à huit heures.

LUCILE

Mon Dieu, je ne dirai pas que tu as complètement tort. Mais, que veux-tu, c'est l'usage.

PAULETTE

C'est l'usage, voilà le grand mot. Parce que nous avons des habitudes absurdes, assommantes, baroques, il faudra que nous y restions soumises à toute éternité. Oh! les traditions, les convenances, les coutumes, quel tas de sottises les gens sérieux se transmettent d'âge en âge! Ne se trouvera-t-il jamais personne pour faire justice de toutes ces misères?

LUCILE

Le 93 de la danse! Pourquoi n'en serais-tu pas le Robespierre?

PAULETTE

Moque-toi tant que tu veux. C'est effrayant de songer combien de futilités, de niaiseries, de vétilles occupent les trois quarts de nos journées. Si nous retranchions de notre vie toutes les heures sottement gaspillées, vraiment, que resterait-il? Supprime toutes les leçons absurdes dont nous ne retiendrons pas un mot, les séances de couturière ou de modiste, les visites officielles où l'on est perché sur sa chaise comme un perroquet empaillé, les allées et venues inutiles, les réceptions, les soirées assommantes comme celle-ci, à quoi se

réduit notre vie? combien d'heures vivons-nous chaque jour?

LUCILE

Ma terrible sœur, il est facile de constater en effet que les occupations que tu dis mangent une bonne partie de notre temps. Mais que veux-tu? puisque notre existence est ainsi réglée...

PAULETTE

Et voilà justement ce que je déclare monstrueux. Je ne peux pas comprendre comment des créatures raisonnables peuvent s'imaginer avoir été mises au monde pour essayer des chapeaux, rouler des gammes ou apprendre des règles de grammaire. Nous avons autre chose à faire.

LUCILE

C'est évident. Mais un chapeau ne se fait pas tout seul; tout le monde ne naît pas pianiste; il est bon de ne pas faire de cuirs. Tandis que, je l'espère, nous n'avons pas besoin de leçons pour savoir qu'il faut être honnête et aimer ses parents.

PAULETTE

En es-tu sûre? Je me suis dit bien souvent que nous deviendrions beaucoup meilleures si on nous faisait consacrer à des choses sérieuses un peu du temps que nous gaspillons à des billevesées. Veux-tu un exemple? Je suppose que nous nous marierons un jour. C'est un accident qui arrive à presque tout le monde. Je trouve que c'est faire beaucoup d'honneur à notre inspiration que de se figurer que du jour au lendemain nous saurons tout ce qu'il faudra pour plaire à notre mari, élever nos enfants et gouverner notre intérieur, quand jamais on ne nous y aura rendues attentives. Voyons, Lucile, t'y vois-tu?

LUCILE

Ce sont des expériences de quelque temps, qui se

font toutes seules. Il n'y a pas de livre qui puisse nous apprendre tout cela. C'est à notre tact et à notre amour, si nous en avons, à nous dicter notre conduite.

PAULETTE

Notre tact, notre amour, c'est très joli tout ça. Une poule qui ne sait pas qu'elle a couvé des canards n'aura jamais l'idée de les mener à l'eau quand même elle les aime de tout son cœur. Avec les meilleures intentions, je me sens très capable de faire les pires sottises.

LUCILE

Tu te calomnies. Et puis, ma chère, apprends, si tu te méfies tant de toi, qu'il y a des livres qui t'enseigneront les devoirs de la jeune épouse, de la tendre mère et de la parfaite maîtresse de maison.

PAULETTE

Tu plaisantes toujours. Mais tu sais parfaitement que ce n'est pas dans les livres de ce genre qu'on peut se former l'âme et le caractère. Ce n'est pas quelques leçons de plus que je voudrais que l'on nous donnât. C'est tout notre genre d'existence qui devrait être transformé, orienté différemment, vers des choses plus sérieuses, plus élevées, plus pratiques. Quelquefois, je t'assure, je suis effrayée du peu que je sais de tout.

LUCILE

Mais, ma chérie, ne vois-tu pas que tu nous voudrais une existence de moines ou de galériens ?

PAULETTE

Je ne sais pas. Ce n'est pas sûr. Il y a des jeunes filles qui vivent comme ça et qui n'en ont pas l'air plus sottes ni plus malheureuses. Est-ce que tu crois que tu t'amuseras beaucoup plus tout à l'heure en faisant la révérence dans un quadrille qu'en causant comme nous venons de le faire ?

LUCILE

Non, certainement.

PAULETTE

Alors ?

LUCILE

Alors je ne dis pas que tu aies tort. Peut-être bien des choses seraient à modifier. Mais ça ne doit pas être une réforme facile à opérer.

PAULETTE

Je n'en sais rien. Je n'ai pas la moindre idée là-dessus. Mais il y a des gens pour ça. Il n'y a qu'à faire une loi.

LUCILE

Qu'est-ce qu'elle dira, ta loi ?

PAULETTE

Mais je ne sais pas. Il faudra examiner.

LUCILE

On punira d'une amende quiconque fera plus de six visites par jour, et il sera interdit sous peine de prison de passer plus d'une demi-heure à sa coiffure ?

PAULETTE

Va toujours. Moque-toi de moi. Tu sais bien que j'ai raison.

LUCILE

Je n'en suis pas tout à fait sûre. Assurément l'apparence de notre vie est frivole et peut-être déraisonnable. Je ne crois pas pourtant que ce soit par une loi, en nous forçant à employer différemment nos journées, qu'on y remédiera.

PAULETTE

Et comment s'y prendra-t-on alors ?

LUCILE

Il me semble que la réforme que tu veux nous im-

poser, chacune de nous est libre de l'opérer en elle-même, et je suppose qu'il y a pas mal d'entre nous qui l'opèrent plus ou moins. Nos occupations assez médiocres que tu énumères sont comme des cadres vides où nous pouvons mettre tout ce que nous voulons. Il y a moyen de rêver à toutes les sottises du monde devant un livre de morale et au sermon. Il y a moyen de tirer beaucoup d'enseignements sérieux d'une visite ou d'une soirée. On peut y puiser des leçons meilleures que dans des livres.

PAULETTE

Mais qu'est-ce qui te prend, Lucile? Te voilà tout à fait lancée!

LUCILE

A prêcheuse, prêcheuse et demie. Nos mères ont mené à peu près la vie que nous menons; elles n'en sont pas plus mauvaises, je crois. Il se transmet, comme tu dis, d'âge en âge, une série d'usages qui ne sont pas parfaitement judicieux ni infiniment amusants. Qu'y faire? Se révolter contre eux? A quoi bon? Cela m'est bien égal que mon verre soit blanc ou bleu pourvu que j'y boive ce que je veux; et en somme tout ce que tu énumères, c'est l'enveloppe extérieure de notre vie; nous y mettons ce que nous voulons. A quoi bon nous attaquer en elle? Elle n'en vaut guère la peine. Je ne dis pas que j'aime follement la danse; cela me priverait pourtant de ne pas danser. Le décolletage du soir est peut-être une coutume illogique; cela ne me gêne pas, je n'y fais pas attention, et je n'ai même pas la pensée de m'étonner de tourner au bras d'un monsieur tant je trouve cela de peu d'importance. Je suppose qu'une des raisons qui ont fait inventer les réunions comme celle que nous donnons ce soir est le souci de faire se rencontrer des jeunes gens qui seront un jour des hommes et des jeunes filles qui seront des femmes. Il ne s'y échange pas de propos transcendants, c'est

certain. Mais il faut bien faire connaissance d'une manière ou d'une autre, et l'on ne disserte pas sur l'immortalité de l'âme la première fois qu'on se rencontre. Alors autant vaut que les jambes se chargent d'une partie de la conversation. Non, je ne trouve pas cela si sot. Quand je me dis que c'est peut-être ce soir que je verrai pour la première fois mon futur fiancé, cela me paraît au contraire plus que solennel. Et il se peut bien qu'entre deux tours de valse j'aie des pensées très graves, presque recueillies.

PAULETTE

Tu parles d'or, ma chère. D'où te vient cette sagesse?

LUCILE

C'est que j'ai trois ans de plus que toi. Alors je pense que la plupart des choses ne sont ni très bonnes ni très mauvaises, ni absurdes ni merveilleuses. Tout est un peu mélangé de tout. Et je crois que la sagesse consiste à picorer partout le petit grain de mil qui doit faire notre affaire, sans faire trop attention au sable et aux cailloux qui peuvent gêner notre chemin.

PAULETTE

Les sept sages de la Grèce étaient des bélîtres auprès de toi. *(On entend un coup de sonnette.)* Allons, ma chère, garde à nous : picorons!

ANDRÉ LICHTENBERGER.

SIX CROQUIS ET FANTAISIES

EN FORME DE SONNETS

A Félix Jeantet.

I

LA PATRIE INCONNUE

Le jour, sur les clartés aveuglantes des flots,
Au crépuscule, sur des roseurs attendries,
A l'aurore, dans des brumes de rêverie,
La nuit, dans l'insondable où passent des sanglots,

Ils vont, vers le point d'or où la lumière éclot,
Chercher dans l'Inconnu, pour leurs âmes meurtries,
Une terre clémente où demeurer, Patrie
Que la fièvre leur montre en mirages sur l'eau.

Mais la voilà... les voiles tombent, l'ancre plonge,
Car les Naïades, qu'ils ont vu fuir comme un songe,
Sont là, qui dorment au murmure de la mer;

Sur le sable obscurci, ils les voient, pâles, nues...
— Et le parfum de fleur vivante qu'a leur chair
Retient ceux qui cherchaient la Patrie inconnue.

II

VÉNUS ACCROUPIE

(*Antiques du Louvre*).

Le dos brille : dans la lumière ruisselante,
Il lustre des luisants sur son modelé gris ;
Et, dans l'ombre, le ventre, où le nombril sourit,
S'estompe; les seins durs ont des pointes brillantes.

De face, le bassin et les cuisses puissantes
Font un cercle que clôt la taille avec son pli.
De la nuque brisée et des bras abolis,
L'épaule souple unit les attaches naissantes.

Mais le corps de Vénus brave l'éternité :
Triomphant à jamais du Temps par la Beauté,
Sans bras pour la caresse et sans front pour le rêve,

Magnifique et meurtri, marbre divin et sourd,
Il vit, car le Désir des hommes vient sans trêve
L'animer en mêlant leur âme à ses contours.

III

LA BOHÉMIENNE DE FRANS HALS

(*Au Louvre. Collection Lacaze*).

Avec la brosse en pleine pâte, à larges touches,
Coups de lumière autour des yeux, au nez, au front;
Et, dans le masque court, bon vivant, large, rond,
Le retroussis rieur des lèvres peu farouches.

C'est la Bohémienne : au soir, la bande couche
Sous les étoiles; l'enfant naît, le matin prompt
Se lève, on part... Et mendiants, jongleurs, larrons,
De l'air des routes ont nourri sa fraîche bouche.

— Son épaule est si svelte, avec son cou musclé
Caressé par le flot de ses cheveux bouclés,
Qu'elle laisse glisser l'épaulette des manches;

Et l'on voit ses beaux seins que le soleil brunit
Palpiter comme deux oiseaux... elle se penche,
Et l'on dirait qu'ils vont s'envoler de leur nid.

IV

INFANTE VÉLASQUEZ

Dans le cadre châtain des frisons réguliers,
L'ennui blafard de son visage de chlorose
Fait plus vives la lèvre et les pommettes, roses
Comme les nœuds de soie en ses tresses liés.

Le torse maigre, long, dans un corset d'acier
Se raidit, fatigué de son altière pose.
On voit trembler, aux doigts de sa main ferme, close,
Les béryls inquiets de ses anneaux princiers.

On devine ses bras : sous les cassures droites
Du satin, froid comme du givre qui miroite,
Tout le printemps de ce corps vierge est étouffé.

Et ses grands yeux d'enfant, grisâtres et sans charme,
Sont si secs, que jamais ils n'auront d'autres larmes
Que par bonheur pieux devant l'auto-da-fé.

V

BACCHANTE FRAGONARD

Claire, légère, autant que la mousse du lait,
Pâle comme une fleur de serre, la Bacchante,
Dans le mol abandon d'une pose élégante,
Fait dormir la blancheur de son beau corps replet.

Une à une, les dentelles qui la voilaient
Comme de l'air tramé qu'un rayon d'aube argente,
Glissent, tombent... pudeur coquette et provocante,
Le sommeil l'a livrée à l'amant qui lui plaît!...

Sur sa tête, descend un rideau rose et mauve.
— Est-elle une Bacchante, ou bien, en son alcôve
Une Duchesse? — Habitués au clavecin,

Ses doigts souples sont mi-fermés... Près de sa bouche
Moqueuse et douce, et sur la naissance du sein,
On cherche où la soubrette a dû placer les mouches.

VI

MUSIQUE AU CRÉPUSCULE

Dans la blondeur, brumeuse et vague, des vesprées,
Près des choses, on ne sait plus ce qu'elles sont :
Serait-ce un rêve, que ces prés où nous passons
Sur le velours épais des herbes empourprées?

...Tu t'es assise; la lumière mordorée
Qui se glisse, par l'échancrure du buisson,
S'enlace d'or, et l'air s'anime de frissons :
Ta lèvre fait trembler ta flûte énamourée.

Les brebis passent; le berger, venant vers nous,
Attiré par ton chant mystérieux et doux,
S'assied auprès de toi comme auprès d'une Muse;

Moi, j'éveille d'un doigt les cordes de mon luth;
Le berger, préludant, gonfle sa cornemuse,
Et la fontaine, goutte à goutte, dit ut..., ut...

ADOLPHE BOSCHOT.

NUANCES MORALES

Les grands cœurs ont beau se donner, il reste toujours de l'infini en eux.

*

Nous sommes toujours attirés vers ceux qui ont beaucoup aimé.

*

Comme nous aimerions certaines gens, si nous n'étions pas obligés de vivre avec eux!

*

La douleur est la plus sûre gardienne d'un souvenir.

*

Donner est une joie; se donner est la joie suprême.

*

Nous craignons nos amis : nous savons qu'ils peuvent nous faire souffrir plus que nos ennemis.

*

Après un long silence, toutes les paroles sonnent faux.

*

Faire souffrir ceux qui vous aiment, c'est trop facile pour ne pas être lâche.

*

Tu n'as même pas le droit d'être triste, car tu dois

garder dans ton cœur en deuil une place pour la joie des autres.

*

Il y a des choses que l'on ne sait bien qu'à la condition de les avoir devinées.

*

On n'est grand qu'à la condition d'aller au delà de ses qualités, de ses facultés et de sa fortune.

*

Oui, le bonheur est en nous, puisqu'en amitié comme en amour on jouit surtout de ce que l'on donne.

*

Certains êtres privilégiés donnent du bonheur par leur seule présence, par la musique de leur voix, la caresse de leur regard, l'harmonie de leurs gestes.

*

Ceux qui dorment à leur gré, quand ils veulent, ne sont guère à plaindre : ils mettent des points suspensifs dans leur vie toutes les fois qu'elle leur paraît triste ou trop bête.

*

Les animaux nous donnent une belle leçon de tenue ; ils se cachent pour souffrir.

*

L'amitié ne peut rien sur le désespoir ; elle peut tout sur la tristesse et la mélancolie qui sont la convalescence de l'âme.

*

On prend mieux son parti de ne pas compter que de ne plus compter.

*

L'affection, à un certain moment de la vie, acquiert toute sa valeur et tout son charme ; elle a des recherches

exquises, qui sont les roses d'arrière-saison de l'amitié.

*

Il faut voir la réalité et poursuivre l'idéal.

*

L'éducation affine certaines qualités en leur ôtant leur saveur, et il est des gens qui préfèrent les fruits de plein vent aux fruits d'espalier.

*

Combien de gens ne sont salués que le jour de leur mort !

*

On peut être tout simplement grand par la bonté.

*

L'histoire d'une âme, c'est tout ce qui ne s'écrit pas.

*

On prend l'homme d'esprit par l'esprit, l'homme de cœur par le cœur et le sot par la sottise.

*

Le souvenir a ses fleurs, ses fruits, et aussi, hélas ! ses racines amères dans le regret.

*

Il faut beaucoup de tact pour parler des autres ; il en faut plus encore pour parler de soi.

*

On ne se confie pas à tous ceux qu'on aime, on n'aime pas tous ceux auxquels on se confie.

MARIE VALYÈRE.

A TRAVERS L'HISTOIRE

REVUE MENSUELLE DES LIVRES ET DES ÉCRIVAINS

UNE AMBASSADE EN ORIENT SOUS LOUIS XIV
LE MARQUIS DE NOINTEL (1)

L'histoire diplomatique, terne et insignifiante, s'anime et se colore sous la plume de M. Albert Vandal. Nul ne peint d'un plus beau style, large et ample et, en même temps, pittoresque. M. Vandal démêle, sous la phraséologie insignifiante des ambassadeurs, le fond des caractères; il montre les situations véritables, la valeur des intérêts en jeu. Cette fois, il est vrai, le sujet l'a admirablement servi. Cette poétique et charmante odyssée d'un ambassadeur archéologue et dilettante l'avait séduit sans doute. M. Albert Vandal la replace avec éclat dans son beau cadre, où chatoient les étoffes, où les pierreries scintillent — les Echelles du Levant.

M. Vandal expose en des pages fortes et précises la situation de la France vis-à-vis de l'empire turc dans la première partie du règne de Louis XIV. L'insolence et la brutalité des sultans, des vizirs et de leurs agents, les pirateries des corsaires barbaresques, les vexations sans nombre, les «avanies», qu'avaient à essuyer nos commerçants tout le long des fameuses Echelles, enfin l'éternel sentiment chrétien qui haïssait les infidèles do-

(1) M. Albert VANDAL, de l'Académie française, *les Voyages du marquis de Nointel (1670-1680)*. Paris (librairie Plon), 1900, in-8°, avec quatre héliogravures.

minateurs des lieux saints, auraient poussé le jeune monarque, chevaleresque et avide de gloire, à relever l'épée de saint Louis. Mais, comme le dit très bien l'éminent historien, Louis XIV ambitionnait tous les genres de gloire. Il voulait la France grande et forte, non seulement par le prestige des armes, mais par le commerce et l'industrie. Il se passionnait pour les projets de Colbert et n'oubliait pas que le Levant avait fait la richesse de plusieurs de nos provinces. La compagnie des Indes venait d'être fondée sous le patronage du roi. Ouvrir la mer Rouge à notre marine marchande, en faisant annuler les ordonnances qui l'interdisaient aux navires chrétiens à cause de la proximité de la Mecque; remettre en Orient nos commerçants sur un pied d'égalité avec les Hollandais et les Anglais, dont les marchandises ne payaient qu'un droit de trois pour cent, tandis que les Français payaient cinq; remettre enfin en vigueur le droit de protectorat du pavillon français sur les navires voguant dans les eaux méditerranéennes entre la Grèce et l'Asie Mineure : c'étaient les projets du grand ministre et le roi en comprenait la valeur.

Et il en résulta une politique de ballottement, tantôt fière et impétueuse, tantôt condescendante : des démonstrations de navires faisant tonner leur artillerie sous les murs mêmes du sérail, et, d'autre part, des humiliations d'ambassadeurs essuyant les grossièretés des vizirs brutaux et hautains.

A un moment de rapprochement entre le roi de France et le « Grand Seigneur » se rapporte la célèbre mission de Suleiman-Aga, qui débarqua à Toulon le 4 août 1669 avec une suite de vingt personnes. On le reçut comme un illustre personnage. C'était en réalité un individu d'extraction obscure qui s'était élevé à la cour d'Andrinople jusqu'à la position de « mutaferraca », laquelle n'était elle-même que de second rang.

« Au physique, il offrait un vrai type d'Oriental, visage long et maigre, teint olivâtre, yeux ardents, barbe noire, corps sec et nerveux. Au moral, les traits dominants de son caractère étaient le fanatisme religieux, un orgueil emporté, qui n'excluait point l'esprit d'observation et de repartie, et, par-dessus tout, le mépris des infidèles. »

Il prouva sa hauteur en n'accordant aucune attention aux honneurs extraordinaires que les villes avaient cru devoir lui accorder sur son passage. Aux portes de Marseille, il prétendit recevoir le compliment des échevins, sans descendre de cheval. A Versailles, ce fut une vraie comédie. On ne voulait pas lui témoigner trop d'honneurs; mais, d'un autre côté, il importait de faire les choses de manière correcte. On résolut, pour se tirer d'embarras, d'agir à l'orientale et de recevoir Suleiman-Aga exactement de la façon dont le sultan accueillait les envoyés français qui n'avaient pas rang d'ambassadeur. A M. de Lionne fut imparti le rôle de grand vizir, et à M. de Rives celui du *kiaya-bey* — ainsi se nommait le secrétaire des principaux dignitaires de la Porte. L'aménagement de la pièce, les étoffes et les coussins, tout fut exactement copié. Au bout de quelque temps des serviteurs apportèrent le café, le sorbet, les parfums fumant dans des cassolettes, et les offrirent à genoux à Hugues de Lionne, secrétaire d'Etat, puis, se retournant vers son interlocuteur, ils les lui présentèrent debout. Car c'était la façon dont, en Turquie, le grand vizir donnait le signal du congé.

Suleiman-Aga fut ensuite admis en présence du roi. On avait tout préparé avec soin pour l'éblouir de l'éclat et de la puissance de la cour de France; mais le musulman ne fut pas ébloui du tout. Comme on lui parlait des pierres précieuses dont Louis XIV était couvert, il répondit que le cheval de son maître, le sultan, en avait de bien plus belles. Suleiman-Aga monta hardiment les marches du trône et poussa l'ir-

révérence jusqu'à prétendre que Louis XIV se levât pour recevoir la lettre du Grand Seigneur. Et comme cette prétention fut rejetée, Suleiman se retira en maugréant et en haussant les épaules.

Afin de réduire cet orgueil, auquel les pompes de la cour de Versailles étaient impuissantes à en imposer, les officiers de Louis XIV ne trouvèrent rien de mieux que de garder le mutaferraca en charte privée. Il ne put voir âme qui vive, et, dans cette solitude salutaire, il médita tristement sur les inconvénients qu'il y avait à manquer d'égards à Louis XIV. Le malheureux en perdit l'appétit, sa santé en fut compromise. Les visiteurs qui, après un certain temps, furent admis à le contempler, le trouvèrent dans un état d'abattement pitoyable.

Cet épisode a conservé pour nous un vivant intérêt parce qu'il inspira directement la cérémonie turque du *Bourgeois gentilhomme*. Un jeune Marseillais, Laurent d'Arvieux, qui connaissait fort bien l'Orient, avait été le metteur en scène de la réception faite par de Lionne à Suleiman et ce fut lui qui, sur le désir exprimé par Louis XIV, documenta Molière. Il apprit aux Mahométans, mis en scène par le grand comique, quelques mots de véritable turc et beaucoup de ce jargon cosmopolite qu'il avait souvent entendu sur les quais de Smyrne et au bazar d'Alep. Au troisième acte, l'un des personnages prononçant la phrase suivante : « Il s'est fait depuis peu une certaine mascarade qui vient le mieux du monde ici, » le parterre, songeant à la réception de Suleiman-Aga, éclata en applaudissements.

Pour répondre à cette mission, le choix de Louis XIV tomba sur le marquis de Nointel, conseiller au parlement de Paris : il lui confia le soin de rapatrier Suleiman et de renouveler les fameuses capitulations.

Charles-Marie-François Olier, marquis de Nointel

et d'Angervilliers, appartenait à une bonne famille de robe, originaire de Picardie. Son père, Edouard Olier, secrétaire du roi et conseiller au Parlement, avait obtenu l'érection en marquisat de sa terre de Nointel en Beauvaisis. C'était un pur Parisien, un Parisien de Paris, né sur la paroisse Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie. Il accepta avec joie cette ambassade où les questions d'étiquette et de commerce devaient jouer le rôle principal, bien que l'étiquette et le commerce ne l'intéressassent que médiocrement. Mais l'Orient le fascinait, l'Orient légendaire et mystérieux, l'Egypte des Pharaons, la Grèce de Périclès, la Palestine du Christ et des apôtres, le monde musulman tout entier dans le chatoiement des contes arabes et des lumineuses couleurs. La mission commerciale se doublait d'une mission religieuse. Les protestants prétendaient alors que les chrétiens d'Orient n'admettaient pas la présence réelle. Il s'agissait d'obtenir des patriarches et des métropolites les plus autorisés des déclarations favorables au dogme catholique. A cet effet fut adjoint à Nointel un jeune homme de vingt-cinq ans, Galland, qui devait jeter sur la mission de l'ambassadeur une renommée éternelle, en rapportant dans les bagages de son maître *les Mille et une Nuits*. Il était alors très pauvre, simple professeur au collège Mazarin, cherchant à se faire une spécialité de l'orientalisme et montrant pour ce genre d'études une véritable passion.

Afin que son arrivée en Orient eût plus d'éclat, Nointel était accompagné de toute une escadre. Elle prit le large le 2 août 1670, l'ambassadeur étant à bord de *la Princesse*.

Nonobstant le faste et l'appareil militaire dont il s'entoura, Nointel eut à supporter les mêmes ennuis, à essuyer les mêmes humiliations que ses prédécesseurs. Il fut enfin admis en présence du sultan. « Introduit dans l'appartement impérial, entre deux *tchaouchs*

ou huissiers, qui le soutenaient de chaque côté, et qui, pesant sur ses épaules, l'obligeaient fréquemment à de profondes révérences, il aperçut, à travers un demi-jour respectueux, le sultan Mohammed transformé en une immobile divinité, appuyé à des coussins, assis sous un dais décoré de panaches et scintillant de pierreries. Malgré la posture incommode dans laquelle on le maintenait, il entama un discours où il touchait mot de la politique; mais au milieu de sa harangue, tandis qu'il vantait la puissance de Louis XIV et le prix de son amitié, la voix du sultan s'éleva pour l'interrompre : « Adressez-vous, lui dit-il, à mon père nourricier. » C'est ainsi qu'il désignait son grand visir. Après l'audience, Mohammed fit demander si l'ambassadeur avait prétendu l'insulter en mêlant à son éloge celui d'un souverain étranger. Le grand vizir était alors le terrible Ahmed Kupruly, de cette dynastie des Kupruly qui, depuis des générations, se transmettaient héréditairement la toute-puissance au nom des princes dégénérés. Ces Kupruly étaient des guerriers redoutables et des justiciers féroces. Mohammed, le premier du nom, ordonnait, disait-on, cinq cents supplices par mois : le double de ce qui était légalement permis en Turquie d'après une tradition populaire. A ses formes rudes de soudard impudent, Ahmed joignait la finesse et l'art de la diplomatie orientale de traîner en longueur. Enfin, le 5 juin 1673, il remit à Nointel le texte des capitulations. Quelques semaines après, des crieurs se répandaient dans Paris. C'était la manière du temps d'annoncer au public les nouvelles à sensation. Les victoires foudroyantes des armées de Louis XIV sur les Hollandais avaient contribué au résultat final, non moins que la ténacité de l'ambassadeur. Au demeurant, ces capitulations n'étaient pas ce que Nointel avait espéré. Au dernier moment, Kupruly était revenu sur des concessions formellement accordées. En Oriental,

il avait joué sur les mots, il avait introduit dans le texte définitif des réticences et avait réduit les faveurs promises. Les eaux de la mer Rouge demeuraient interdites aux vaisseaux chrétiens. Néanmoins, ainsi que le fait observer M. Vandal, en obtenant pour ses produits l'égalité de traitement avec les nations les plus favorisées, en faisant reconnaître son protectorat religieux, la France se donnait les moyens de ressaisir dans le Levant son ancienne suprématie et y consolidait le fondement de sa grandeur morale.

Une fois de plus on ne saurait assez admirer avec quel soin, quelle activité, quel vrai et solide patriotisme, le gouvernement de Louis XIV — sous l'impulsion du roi lui-même — travaillait à la prédominance morale, commerciale et industrielle de la France, non seulement en Europe, mais dans le monde entier. M. Gabriel Syveton le faisait déjà remarquer dans son bel ouvrage, *le Camp d'Altranstadt*, que nous analysions récemment, M. Vandal, avec sa haute autorité, sa science si sûre et si bien informée, en apporte un nouveau et brillant témoignage.

Le principal but de l'ambassade de Nointel paraissait atteint; tandis qu'à ses yeux sa mission ne faisait que commencer. Nous avons dit qu'il était un artiste, un dilettante, un collectionneur passionné : figure que l'on aurait crue particulière à notre temps, que l'on aurait estimée surtout inconnue à ce dix-septième siècle que nous jugeons si absolu dans sa grandeur intransigeante. Allant à Constantinople, Nointel avait aperçu au loin les caps de la Morée, le profil vaporeux des îles, le rivage ionien, cette Grèce d'Asie, non moins belle ni moins poétique que l'autre. Son devoir d'ambassadeur accompli, il ne jugea pas qu'il lui était interdit, après deux ans de tribulations et de labeur, d'aller vers ces contrées de rêve, vers les mers bleues et les îles roses, de les contempler à loisir. Il

annonça le projet de visiter quelques parties de l'Archipel, les plus rapprochées de Constantinople, se fit délivrer un firman d'autorisation et obtint qu'un *tchaouch* de la Porte lui servirait de guide et de passeport vivant. D'ailleurs, comme l'observait Nointel, n'avait-il pas à relever le commerce français en ces parages et à y faire connaître, avec l'autorité qui s'attachait à sa personnalité, les capitulations nouvellement obtenues?

Il voyageait en grande pompe, d'une manière digne d'un représentant du grand roi. L'archéologie, les vestiges historiques, les singularités des mœurs et les beautés de la nature, avaient pour lui un égal attrait. Il voit et note tout, et M. Vandal, avec l'art que nous lui connaissons, fait revivre ses relations pittoresques. Sous sa plume, cette odyssée — odyssée au sens presque rigoureusement géographique du mot — prend un charme captivant.

Dans ces contrées, où les civilisations chrétienne et mahométane se heurtaient en les plus singuliers contrastes et en une rivalité séculaire, les mœurs offraient des spectacles inattendus.

Les jolies Cyclades, encore toutes parfumées des légendes d'Ionie, sont un repaire de pirates. « Les Africains faisaient leurs récoltes d'esclaves chrétiens. Les corsaires d'Europe donnaient la chasse aux Turcs et n'épargnaient pas leurs propres coreligionnaires. En vain les villages s'étaient réfugiés au sommet des montagnes, pelotonnés dans le creux des vallées; ils n'échappaient pas aux incursions périodiques. « Messieurs du cours » devenaient seigneurs des îles et punissaient comme crime de rébellion toute résistance à leurs ordres. Ils prélevaient partout un tribut de vivres, de fruits, de femmes. En certaines îles, comme Milo et l'Argentière, la population féminine était mise chaque année en réquisition par les chevaliers de Malte. D'autres îles servaient aux corsaires de lieux d'hiver-

nage. Ils s'établissaient à terre, s'installaient pour de longs mois, se partageaient les prises et faisaient bombance. Au reste, dans ces mers d'Orient, mal gardées et ouvertes à tout venant, chacun vivait aux dépens d'autrui. Les insulaires pillaient les navires naufragés. La côte méridionale de la Grèce fourmillait de pirates. Il n'était pas jusqu'aux moines de l'Athos, retranchés dans leurs couvents, qui ne prissent et vendissent comme esclaves les marins que la tempête jetait au pied de leur promontoire. »

Dans l'îlot d'Antiparos, on signale à Nointel une statue colossale. Il s'y rend. Ce n'est qu'une stalactite. Il cherchait une œuvre d'art et va trouver une des merveilles de la nature. La montagne tout entière est creuse, évidée à l'intérieur : c'est une succession de cavernes où pendent en festons gigantesques les rangées de stalactites. Nointel restait suffoqué d'admiration. A mesure qu'il avançait, le spectacle prenait plus d'ampleur et déployait une beauté plus étonnante. « De longues colonnades, des orgues avec leurs tuyaux admirablement formés, éclatant d'une « argentine blancheur »; des lacs gelés étalant leur nappe glissante; des branchages de pierre et des arbres formant de hautes forêts pétrifiées avec les nuances les plus diverses, « du vert de mousse, du blanc, du noir, de l'obscur, du clair, du bleuâtre, » les aspects les plus divers, « un abrégé du monde, » dit Nointel.

On était à la veille de Noël. Voici qui devient intéressant pour nous. Le trait peint notre homme. Nointel eut la pensée, toute moderne eût-on cru, de faire dire dans ce décor la messe de minuit. « Des hommes grimpent le long des murailles. S'aidant de toutes les anfractuosités, ils plantent de tous côtés des torches, des cierges allumés, et, frappées par ces feux, les pointes des stalactites s'endiamantent, les congélations s'éclairent, se renvoient et multiplient les reflets par d'in-

finies transparences : toute cette végétation devient lumineuse. Au-dessus de l'autel, dans une stalactite creuse, quelqu'un va enfermer une flamme et pique l'étoile du berger. La messe de minuit commence, devant une foule de spectateurs : au *Gloria in excelsis*, des décharges de pierrières et de boîtes retentissent, éveillant les échos profonds, d'interminables résonnances, tandis que cinq cents flambeaux de cire, une infinité de torches et de lampes inondent de clarté la cathédrale improvisée et font ressortir les richesses d'une décoration ciselée par la nature. »

Des Cyclades, Nointel gagna l'Asie Mineure, pénétra en Palestine, entra à Jérusalem. Mais ici, il semble avoir eu une désillusion. Il s'attendait à une nature plus grandiose, en harmonie avec la majesté des événements qui s'y étaient déroulés. Il ne pouvait expliquer que par un miracle de Dieu que de telles choses se fussent passées en si petit pays. A Jérusalem, son séjour est attristé par les querelles entre les prêtres de la religion grecque et ceux de la religion latine. Il donnera même lieu à un conflit qui sera porté devant le tribunal du sultan où les Grecs obtiendront gain de cause.

Nointel allait entrer dans la terre antique des Pharaons, berceau de toute civilisation humaine, quand des ordres du sultan l'arrêtèrent. Force lui fut de rebrousser chemin. L'idée de revenir par la Grèce héroïque, de voir la divine Athènes, d'admirer la gloire du Parthénon, fut seule pour adoucir son chagrin. Le passage de Nointel en Grèce et sa visite au Parthénon ont laissé une trace impérissable. Il fut le dernier Européen admis à visiter ce chef-d'œuvre de l'art avant qu'une bombe vénitienne en fît crouler les parties centrales, avant que la barbarie rapace d'un diplomate anglais en eût transporté les métopes les plus beaux dans les caves humides et laides du *British Museum*. « Treize ans après le passage de Nointel, la guerre s'étant rallumée

entre Venise et la Porte, l'armée du provéditeur Morosoni vint assiéger Athènes. Les Turcs firent de l'Acropole le centre de la résistance et du Parthénon leur poudrière. Le 28 septembre 1686, une bombe vénitienne creva la toiture de l'édifice et détermina une explosion qui le coupa en deux : tout le centre s'écroula, une partie des sculptures latérales vola en éclats. Après la prise de l'Acropole, les Vénitiens aggravèrent leur forfait en essayant d'enlever la décoration du fronton occidental, pour la transporter dans leur ville. Sous la main de ces spoliateurs, les statues tombèrent sur le sol et se pulvérisèrent. Plus tard, en 1787, un ambassadeur de France, Choiseul-Gouffier, aidé du savant Fauvel, fit main basse sur quelques morceaux. Une suprême injure était réservée au noble monument. On sait comment, de 1801 à 1803, l'ambassadeur anglais Elgin, abusant d'une permission surprise au gouvernement turc, procéda à une dévastation méthodique, fit arracher, emballer, embarquer un grand nombre de métopes et la majeure partie de la frise, échappée à la destruction de 1686. Des dépouilles exquises passèrent dans le musée de Londres, à l'exception d'un certain nombre d'entre elles qui se perdirent dans la mer. » On imagine donc quelle est aujourd'hui la valeur des dessins et tableaux exécutés par les artistes que Nointel avait amenés avec lui. Les érudits et archéologues ne cessent d'y recourir. Grâce à la passion pour l'art de l'ambassadeur de Louis XIV, la science peut reconstituer dans son intégrité le chef-d'œuvre antique, tout en déplorant de ne plus pouvoir en contempler les lignes fermes et précises, traçant leur dessin sublime sur le ciel d'un bleu profond.

Le palais de Nointel à Constantinople en arriva de la sorte à offrir un spectacle curieux et qu'on ne devait pas voir une seconde fois en pareille résidence. Ce sont des ateliers où l'on broie des couleurs; des échafau-

dages pour dresser les vastes peintures, illustrations du voyage accompli; à terre, sur les meubles, traînent les étoffes chatoyantes, toutes sortes d'habillements, car Nointel a eu la fantaisie d'acheter les spécimens les plus brillants des costumes féminins de tous les pays qu'il a parcourus : pelisses lourdes d'or et d'argent, caftans brodés de fleurs, turbans, babouches, casques crêtés d'un rouge plumage, longs mousquets, dont la crosse aplatie s'incruste d'ivoire; de tous côtés les marbres provenant des fouilles, les bas-reliefs, les stelles à inscription.

C'était un beau rêve digne des contrées qu'il traversait et qui finit, comme les rêves finissent ici-bas, dans la vilaine réalité. Nointel avait une fortune médiocre. Ses appointements, en y ajoutant même la gratification annuelle du commerce de Marseille, ne pouvaient suffire à pareilles dépenses. L'ambassadeur avait dû lever des contributions sur les marchands français de Smyrne; ceux-ci s'étaient plaints à la cour du roi, et Louis XIV n'admettait pas qu'on touchât à ses marchands. De là, colère royale, la disgrâce dans l'esprit du souverain, « la mort civile, comme dit si bien M. Vandal, pour un gentilhomme du temps. » Pour son supplice, Nointel fut encore maintenu de longs mois en fonction, mais sans que ses appointements lui fussent payés. Il devient bientôt la proie des créanciers, se voit obligé de vendre les chevaux et les selles de ses écuries. Il en arrive à devoir emprunter pour acheter du pain. Enfin il est rappelé. Louis XIV le reçoit avec une extrême froideur.

Nointel se retira à Paris, dans le quartier Saint-Roch, où il occupait un médiocre logement. « Les détails de son infortune, dit M. Vandal, sont navrants. Pour prendre soin de lui, il n'avait plus sa mère, celle-ci étant morte en 1676 à Port-Royal, après avoir espéré jusqu'au bout que la fortune brillante de son fils la

consolerait de ses propres disgrâces. Le frère qu'il avait emmené en pays turc était mort à Constantinople; un autre était chevalier de Malte et courait les mers. Des collatéraux s'émurent de pitié. La maréchale de Matignon lui fit une pension très modique, d'autres ajoutèrent quelque chose. Tout compris, Nointel finit par avoir, pour vivre et se défrayer entièrement, trente sols par jour. Et, toujours chimérique, se nourrissant d'illusions, il continuait à regarder du côté de la cour, » — espérant que l'astre majestueux ferait parvenir jusqu'à lui le rayon qui ranimerait son existence.

Pour s'occuper et revivre, dans la tristesse du moment, les joies et les belles émotions du passé, il écrivait l'histoire de ses voyages, notait ses impressions. « Soudain le manuscrit s'arrête court, au milieu d'une ligne. Le bas de la page reste blanc. La mort a passé et glacé la main de l'écrivain. Miné par le chagrin, usé, vieilli, Nointel mourut le 31 mars 1685, la plume entre les doigts, pour ainsi dire : on l'inhuma à Saint-Roch. »

Et cependant quels résultats sa mission avait obtenus! « En prévenant la rupture de nos relations traditionnelles avec la Porte, en évitant ce grand brisement, il empêcha toute solution de continuité dans des rapports dont la permanence, la stabilité, furent précisément ce qui nous assura près des Turcs, jusqu'à la Révolution, une position exceptionnelle et privilégiée. » Sans parler de ses dessins du Parthénon, sans parler des *Mille et une Nuits* rapportées parmi ses effets, rappelons que les inscriptions et les marbres recueillis par Nointel ont commencé nos collections épigraphiques et notre collection d'antiques. Ses manuscrits orientaux sont encore aujourd'hui les plus précieux de la Bibliothèque nationale. Il marchait les yeux dans son rêve d'art et d'idéal, et ceux qui vont ainsi se heurtent le front aux linteaux des portes, lesquelles sont souvent très basses.

Frantz FUNCK-BRENTANO.

BILLETS DE QUINZAINE

LE MAL ÉLECTORAL

Le récent volume de M. Léouzon le Duc, *La Demi-République* (1), est, selon le mot consacré, singulièrement suggestif. Peu de livres, d'abord, parmi les ouvrages parus depuis quelques années, révèlent un talent d'écrivain aussi solide, aussi clair en même temps qu'aussi nourri. La première qualité d'un livre sera toujours, en somme, d'être *bien écrit*, de pouvoir être lu pour être lu, pour la figure de sa phrase et le timbre de son métal. Au fond, et tout en ne tombant pas dans « l'art pour l'art », on doit, d'une certaine façon, écrire pour écrire, comme on peint pour peindre et comme on dessine pour dessiner. Il est convenu, je ne sais pourquoi, que tout le monde aujourd'hui a du talent, et jamais, au contraire, on n'a étalé plus de platitude et d'incohérence ; jamais on n'a noyé le public sous plus de prétention et de médiocrité inondantes. La démocratie est là comme dans tout le reste. Mais M. Léouzon le Duc s'en est scrupuleusement préservé dans sa langue. Il est net, sensé, concis, imprévu, incisif, serré, documenté, familier. Vous pouvez, au hasard, ouvrir *La Demi-République*, en lire deux ou trois pages, et, rien que du ton des pages, de leur son, il vous restera quelque

(1) Librairie Plon.

chose… Pourquoi faut-il, avec tout cela, qu'il soit aussi quelquefois, à côté de l'écrivain qu'il est, le politique qu'il se montre? Par suite de quel phénomène, ou en vertu de quelle ambiance, se laisse-t-il gagner par le mal démocratique, dans ses conclusions et sa doctrine, après s'en être aussi complètement gardé dans sa critique? Comment l'ouvrier, chez lui, est-il, ou semble-t-il être, en si étrange contradiction avec le démolisseur?

La « demi-république », c'est la république actuelle, celle qui est à la véritable ce que le « demi-monde » est au « monde », et la femme galante à l'honnête femme. C'est toujours, en somme, sous un nom moins meurtrissant, celle qu'on appelait déjà la « gueuse », et vous ne pourrez rien lire de plus cruellement informé, de plus continuellement intense, que toute la partie où se trouve exposé par le menu le désordre à la fois honteux et pittoresque de cette république de mauvais lieu. C'est le résultat de vingt ans d'observation sur le vif, faite par un esprit particulièrement aigu, qui a tout vu, tout guetté, tout retenu, tout fureté, tout pénétré, et qui en rapporte ce qu'on peut rapporter de l'intime et longue connaissance d'un régime qui n'est qu'un pillage, une farce et un partage de butin. Farceurs! disait déjà Proudhon, avant la république, en parlant des républicains, et toute la première moitié de *La Demi-République*, toute la série des chapitres : *L'Automate* (lisez le Président), *Les Quinze-Vingts* (lisez le Sénat), *La Chambre basse* (lisez la Chambre des députés), *L'Inexécutif* (lisez l'Exécutif), pourrait s'intituler : *Chez les Farceurs.* Il faut avoir un tel volume sur sa table, le reprendre de temps à autre, et y relire certains portraits, certaines analyses, certains coins d'étude sur les choses et les gens, sur la boutique et sur les boutiquiers. Il y a là des pages de chevet.

Aussi, après ces pages-là, la seconde partie du livre, celle où M. Léouzon le Duc reconstruit après avoir dé-

truit, m'étonne un peu. L'erreur d'où sont issus tous les maux politiques, moraux et sociaux dont nous souffrons, l'erreur-mère du temps actuel, réside, d'après M. Léouzon le Duc lui-même, dans l'adoption du rationalisme et de l'idéologie du dix-huitième siècle. Rien de plus exact! Et toute la critique de la « demi-république » est trop imprégnée de réalisme, et du réalisme le plus vigoureux, pour que son mordant auteur ne soit pas, en effet, énergiquement réaliste. Mais ne retombe-t-il pas lui-même dans le rationalisme et l'idéologie, en concluant, comme ce rationalisme et cette idéologie mêmes, à la souveraineté populaire et à la neutralité religieuse de l'Etat? Que nous enseigne, effectivement, le réalisme, et que nous enseigne-t-il impérieusement? Il nous apprend qu'il existe certains grands faits, explicables ou non, mystérieux ou non, mais évidents, éternels, et auxquels la raison, si elle veut demeurer raisonnable, doit humblement, très humblement, se soumettre. La race, la religion, l'impossibilité de *savoir* pour l'humanité, la possibilité de *sentir* pour la même humanité, la nécessité d'une morale et d'une autorité antérieures et supérieures, sont de ces faits qui échappent à une analyse satisfaisante, mais qui n'en sont pas moins des faits, d'éclatants et d'inébranlables faits, contre lesquels la science même nous interdit d'aller. Or, s'il est deux formes de révolte, amplement expérimentées, contre ces grands faits sacrés auxquels on ne touche pas sans en mourir, n'est-ce donc pas justement l'Etat libre penseur et le peuple déclaré souverain par principe? M. Léouzon le Duc aime à invoquer les paroles et les idées de Bismarck, et Bismarck, assurément, fut un réaliste éminent. Eh bien, que M. Léouzon le Duc se rappelle bien le vrai Bismarck, et il verra ce qu'il pensait de l'espèce de « miroir » qu'est le Suffrage Universel. Et non seulement du « miroir brisé », mais même du « miroir » intact!

Le grand mal d'aujourd'hui est le « mal électoral », et je ne l'entends pas ici dans le sens désobligeant ou bas qu'on pourrait prêter au mot. Le « souverain populaire », depuis cent ans, est le seul qui règne réellement. C'est à lui seul, en conséquence, que s'adressent les requêtes utiles, que se dédient les bons ouvrages sur la politique et sur l'Etat, et les auteurs de ces requêtes et de ces ouvrages doivent lui parler la langue qu'il est convenu de lui parler. Peut-être ce souverain collectif est-il, comme beaucoup d'autres souverains, meilleur, plus intelligent, moins obstrué de préjugés, que ne le prétend sa cour. Mais sa cour est là, l'entoure, passe pour le bien connaître, détermine ce qu'on peut dire ou ne pas dire, ce qu'on doit taire ou ne pas taire; décrète que le César du jour, notre Suffrage Universel, ferme d'avance l'oreille à tout ce qui peut lui sembler venir d'un sujet traditionnaliste, et les plus traditionnalistes ne songent plus, dès lors, devant lui, qu'à soigneusement cacher leur traditionnalisme, fût-ce même dans l'intérêt du traditionnalisme. Ont-ils raison? Ont-ils tort? Je pense qu'ils n'ont peut-être pas tout à fait raison. Mais n'est-ce pas là, dans tous les cas, le mal du temps, le « mal électoral », celui dont est victime plus d'un excellent esprit, et, je le crois un peu, M. Léouzon le Duc?... Il vient d'écrire *La Demi-République*, un savant et délicieux livre! Laissons-le édifier le gouvernement dont il nous propose les matériaux, et il nous reviendra bientôt de lui-même avec un livre nouveau, *Le Quart de République*, non moins savant que le premier, et encore plus délicieux!

MAURICE TALMEYR.

CHRONIQUE

Paris s'ennuie. — Les promesses de l'hiver. — Le téléphone à l'Institut. — Plaisanteries prévues. — Portraits de comédiens. — Les nouveaux ballets. — Enfin seuls.

Ah! que la vie est quotidienne!...

comme disait Jules Laforgue; comme elle se traîne lente et toujours la même depuis des jours et des jours, et jamais entrée d'automne prolongea-t-elle de façon plus monotone un plus ennuyeux été? Paris tarde à s'éveiller. Attend-il que la province et l'étranger qui l'ont envahi aient regagné leurs foyers? Est-ce l'effet du surmenage produit par ces mois d'Exposition, ou la fatigue résultant d'une trop vive excitation politique? Et pour le lendemain de la fête, que nous réserve-t-il? Quelles promesses lui font cette année ceux qui l'illustrent par leur talent, celles qui l'embellissent de leur grâce? Pour le consoler du départ de M. Coquelin et de Mme Bernhardt qui vont repartir pour le Nouveau-Monde avec nos derniers visiteurs américains, n'aura-t-il vraiment que le retour du Parlement et le nouvel exode de la Comédie-Française dont les déménagements successifs ont déjà causé tant d'embarras de voitures et d'accidents de tramways?

On ne nous laisse pas espérer, d'ailleurs, que cet

hiver doive être bien gai, et je ne crois pas que les prédictions de Mme de Thèbes se soient départies pour cette saison de leur habituelle tristesse; car cette pythonisse n'a pas le trépied folâtre. Guerre en Afrique, guerre en Chine, difficultés diplomatiques un peu partout; on prévoit des grèves, des accidents de chemins de fer, des conférences à l'Odéon. Heureusement l'Institut sera bientôt pourvu d'un téléphone, et ce sera l'inépuisable source de plaisanteries bien parisiennes, où, grâce à l'agréable étourderie des demoiselles intermédiaires, Bobette Langlois, croyant s'adresser à M. Henri Lavedan, effarouchera les vertueuses et dévotes oreilles de M. Guillaume par la hardiesse de sa morale et la nouveauté de ses formules, et je n'oserais pas soutenir qu'on ne nous montrera point le *famulus* de M. Anatole France, le verbeux monsieur Bergeret, mis, négligemment, en communication avec M. Jules Lemaître et lui récitant sa leçon comme à son maître. Ces plaisanteries seront absurdes, voilà tout. Depuis trop longtemps c'était une habitude de « blaguer » l'esprit rétrograde de l'Institut ; il n'y a qu'à louer dans la hardie résolution qu'il vient de prendre. Ses murs vont avoir des oreilles; il se remet en relations avec le monde vivant. Le tout aimable chef du secrétariat de l'Institut, M. Pingard, se déclare enchanté de cette décision à laquelle, dit-il, il n'est pas étranger; il se fait une fête d'« étrenner » l'appareil la veille de la réception de M. Emile Faguet.

*
* *

Une exposition vient de s'ouvrir, qui, grâce au goût des Parisiens pour le théâtre et les gens de théâtre, ne peut manquer de faire recette. C'est, à la galerie Georges Petit, l'exposition des portraits de comédiens organisée, au profit de l'Association des artistes drama-

tiques, par M. Coquelin. On l'y voit lui-même trente fois représenté par Duez, par Friant, Madrazzo, Charlemont, Detaille, Cazin, Jean Béraud, Boldini, Detaille, Dagnan-Bouveret, Edelfelt, Picard; en sculpture par Mme Marie Cazin et M. Puech; on l'y voit dans Tartufe, dans Cyrano, dans Napoléon, Jean Valjean, Jean Dacier, don César, Figaro, Annibal de *l'Aventurière*, *Fanfan la Tulipe*, etc., etc. Mais on n'y voit pas que lui; vous y admirerez aussi de nombreux portraits de Mme Bernhardt, de Mme Bartet, de Mme Réjane et le Talma d'Eugène Delacroix. Et cette exposition, c'est tout de même le premier signe de la rentrée de Paris chez soi. Mais le renouvellement de l'affiche de nos *music-halls* en est un autre. A l'Olympia, le ballet de MM. Jean Lorrain et Diet, *Watteau*, anime de la grâce vivante de Mmes Liane de Pougy et J. Thylda le désor des *Fêtes galantes;* aux Folies-Bergère, on fait danser *Madame Bonaparte;* au Casino de Paris, ils se sont mis trois, comme le veut la chanson, pour nous représenter en ballet *Cadet-Roussel*. Et cependant le marchand de marrons a fait son apparition et repris son encoignure, les feuilles achèvent de mourir sur les pelouses des jardins que les chrysanthèmes fleurissent, le vent se fait aigre et méchant : ce sont les avant-courriers de l'hiver, et comme cette année, après ce tumulte de l'Exposition, on se plaît à l'espérer intime, entre soi, enfin seuls!

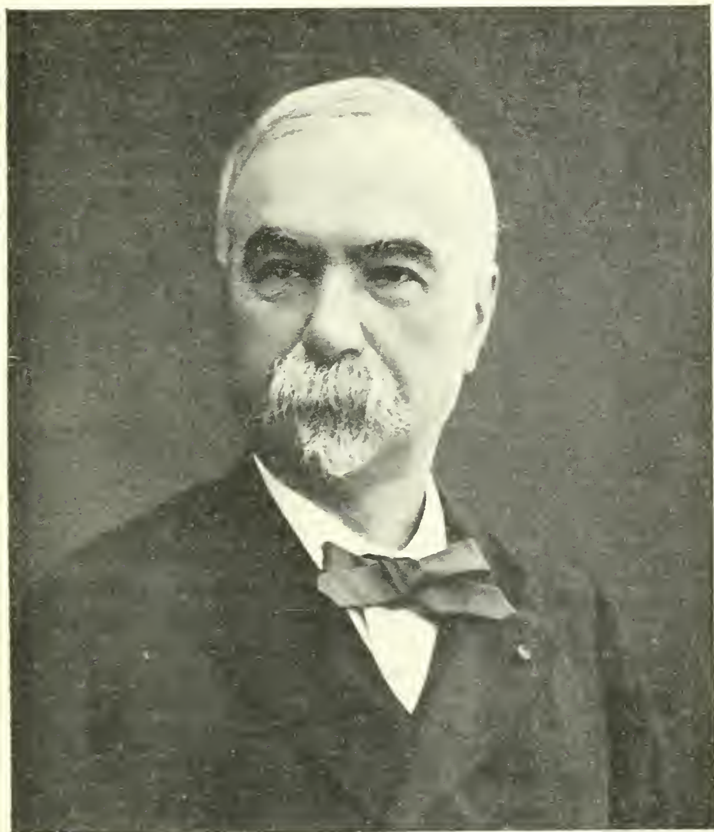
CLAYEURES.

Le directeur-gérant : P. MAINGUET. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie — 1553

L'Instantané

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

3e Année. N° 48 | 2e semestre | 27 Octobre 1900



261. — LE COLONEL LAUSSÉDAT

Ancien directeur du Conservatoire des Arts et Métiers

Cliché de Pirou, boul. St-Germain. Gravure de Reymond.



262. — UN TEMPLE A TIEN-TSIN



263. — CHARIOTS FERMANT L'ENTRÉE D'UN CAMP RUSSE



264. — LE COUVENT DE CORBARA



265. — LE R. P. DIDON



266. — LE COLONEL DETALLE
des sapeurs-pompiers

Cl. de Marmand

Gr. de Reymond.



267. — L'ANCIEN HOTEL DE LÉON ET DE SOURDÉAC, 8, RUE GARANCIÈRE
Occupé aujourd'hui par la librairie Plon et *la Revue hebdomadaire*

Gr. de G. de Résener.



268. — S. M. LÉOPOLD II
roi des Belges

Gr. de Rousset.



269. — S. M. GEORGES Ier
roi des Hellènes

Gr. de Rousset.



270. — « JEANNE D'ARC »

Théâtre en plein air de la Mothe-Saint-Héray



271. — « JEANNE D'ARC »
Théâtre en plein air de la Mothe-Saint-Héray
Communiqué par Th. Janvrais. Gr. de Ruckert.





272. — AU VILLAGE SUISSE

Cl. de M. le capitaine S... Gr. de Ruckert.

NOS GRAVURES

261. — **Le colonel Laussédat,** directeur du Conservatoire des arts et métiers, prend sa retraite après soixante années de services et de travaux scientifiques particulièrement estimés. Malgré son grand âge, c'est un homme d'esprit encore actif et vigoureux. Il trouvera à l'employer à l'Académie des sciences, où il occupe un fauteuil d'académicien libre. On doit à ce savant, modeste autant que laborieux, nombre d'intéressantes découvertes, notamment en astronomie et en géodésie; il a perfectionné aussi plusieurs instruments d'observation courante; il est l'inventeur d'un appareil adopté pour l'étude du passage de Vénus; on lui doit enfin l'application de la photographie aux observations astronomiques.

M. Aimé Laussédat est né à Moulins le 19 avril 1819. Sorti de l'Ecole polytechnique et de l'école de Metz dans le génie militaire, il fut d'abord employé aux travaux de défense des Pyrénées-Orientales; puis, capitaine en 1853, chef de bataillon en 1863 et lieutenant-colonel en 1870, il fut tour à tour membre du comité des fortifications, professeur de géodésie et directeur des études à l'Ecole polytechnique, professeur de géométrie au Conservatoire des arts et métiers. Pendant le siège de Paris, il reprit du service actif et fut chargé de la défense des fortifications de la rive gauche. Après la guerre, il fut nommé vice-président de la commission de délimitation de la frontière allemande. Promu colonel en 1874 et retraité dans ce grade en 1879, il avait, entre temps, comme président de la commission des ballons, organisé le service de la télégraphie optique et des pigeons voyageurs. Il avait succédé au général Morin, en 1881, à la direction du Conservatoire des arts et métiers.

262, 263. — **Expédition de Chine. — Un temple à Tien-Tsin,** dans lequel est installé le quartier général américain. — **Chariots fermant l'entrée d'un camp russe.**

264. — **Corbara,** sur la côte N.-O. de la Corse, à vingt kilomètres de Calvi. C'est là qu'est situé le couvent des Dominicains où fut envoyé le P. Didon, après ses conférences du Carême à Saint-Philippe-du-Roule, en 1880. Il y resta dix-huit mois.

265. — **Le R. P. Didon.** — D'un volume de *Lettres du R. P. Didon à Mlle Th. V...*, que fera paraître prochainement la librairie Plon-Nourrit et Cie, *la Revue hebdomadaire* extrait un certain nombre de lettres écrites de Corbara, en 1880-1881, par l'éloquent dominicain. A cette occasion, nous pensons devoir retracer à grands traits la vie du P. Didon.

Henri Didon naquit en 1840 au Touvet, dans l'Isère. Il fit ses études au séminaire de Grenoble et entra à dix-huit ans, comme novice, dans l'ordre des Frères Prêcheurs. Il y connut Lacordaire dont l'influence fut alors grande sur son esprit et sur la direction de sa vie et prononça ses vœux perpétuels en 1862. A Rome, au couvent de la Minerva, il se prépara à la prédication et, de retour en France, il prêcha à Saint-Germain-des-Prés à Paris, puis à Nancy et à Marseille. En 1876, il fut désigné comme prieur des Dominicains de Paris, prêcha à Saint-Roch, puis à Saint-Philippe-du-Roule (sur le divorce), et enfin à la Trinité. Ses conférences de Saint-Philippe-du-Roule avaient été suspendues par ordre de l'archevêque de Paris ; celles de la Trinité, où il avait pris comme sujet *l'Eglise devant la société moderne,* le firent appeler à Rome où le Maître général des Dominicains lui donna l'ordre de se retirer au couvent de Corbara en Corse. Il y resta d'avril 1880 au mois d'octobre 1881. Il fit ensuite un séjour en Allemagne, puis un voyage en Orient, et fut enfin chargé de la direction des écoles dominicaines d'Arcueil et de Paris. C'est dans ce poste où, loin des éclats de la chaire, il continuait son apostolat, que la mort le surprit, au cours d'un voyage à Toulouse, au mois de mars 1900.

Les principales œuvres du P. Didon sont : *Jésus-Christ*, ouvrage auquel il commença de travailler dans sa retraite de Corbara ; ses conférences de Saint-Philippe-du-Roule publiées sous le titre *Indissolubilité et Divorce ;* ses conférences de Nancy sous le titre *Deux Problèmes religieux ;* un livre sur *l'Education présente ;* des discours : *l'Union des Catholiques de l'Eglise de France, l'Ecole libre, le Rôle de la mère dans l'éducation de ses fils*, un livre sur *la Foi en la divinité de Jésus*, un remarquable ouvrage sur *les Allemands*, etc., etc. Le volume de lettres à Mlle Th. V... qui sera prochainement publié comprend 178 lettres, de 1885 à 1898.

266. — **Le colonel Detalle**, commandant des sapeurs-pompiers de Paris, qui vient d'être admis à la retraite.

267. — **La cour de « la Revue hebdomadaire ».** — La maison Plon-Nourrit et Cie, *la Revue hebdomadaire* et *l'Instantané* occupent au nº 8 de la rue Garancière (VIe arrondissement) un hôtel dont il peut être intéressant de retracer rapidement l'histoire.

Il fut construit entre 1645 et 1648, par Adam Robelin, appelé aussi Roblin et Robelni, pour René de Rieux, évêque de Léon, maître de l'oratoire de Louis XIII. L'évêque mourut en 1651 et laissa l'hôtel de la rue Garancière à son neveu Alexandre, chevalier de Rieux, marquis de Sourdéac, marquis d'Oixant, baron de Neubourg. Le marquis mourut en 1695, mais l'hôtel avait été vendu en 1693 à la présidente du Gué, née Françoise de Paris. Sous le marquis de Sourdéac, l'hôtel avait déjà vu des représentations théâtrales; en 1705, la présidente du Gué prêta son théâtre à une troupe d'amateurs parmi lesquels se trouvait Adrienne Lecouvreur, alors âgée d'environ quinze ans, qui y fit ses débuts dans Pauline de *Polyeucte*. A la mort de la présidente du Gué (1720), l'hôtel passa à sa fille, la marquise de La Chaise d'Aix, nièce du Père La Chaise. La marquise d'Aix de La Chaise mourut en 1732 et l'hôtel devint la propriété de sa fille qui avait épousé le comte de Montaigu, qui fut ambassadeur à Venise où il eut comme secrétaire J.-J. Rousseau. Jusqu'en 1805, la maison appartint à la famille Montaigu. A cette date, elle fut achetée par le président Droin de Saint-Leu. En 1821, elle fut vendue au baron Caylus et à son gendre M. Desvallières, maire de l'arrondissement, et devint le siège de la mairie. Elle fut plus tard achetée par M. Henri Plon.

L'hôtel de la rue Garancière s'appela successivement hôtel de Léon, de Rieux, de Sourdéac, de Montaigu, et enfin de Roquelaure, M. de Roquelaure, évêque de Senlis, y ayant demeuré sans doute comme principal locataire vers 1780.

268. — **S. M. Léopold II**, un des trois souverains européens qui sont venus visiter l'Exposition de 1900, les deux autres étant le roi de Suède et de Norvège et le roi de Grèce.

Léopold II, roi des Belges, souverain de l'Etat indépendant du Congo, duc de Saxe, prince de Saxe-Cobourg et Gotha, est né à Bruxelles en 1835. Il est le fils du roi Léopold Ier et de la princesse Louise d'Orléans, fille de Louis-Philippe. Il a épousé l'archiduchesse Marie-Henriette.

269. — **S. M. Georges Ier**, roi des Hellènes, est né à Copenhague en 1845. Il est le troisième enfant du roi Chris-

tian IX, de Danemark. Avant son avènement au trône de Grèce, il s'appelait le prince Guillaume. La couronne de Grèce lui fut offerte en 1863, par l'Assemblée nationale grecque, en vertu d'un protocole signé à Londres par la France, l'Angleterre et la Russie. Le roi Georges a épousé, en 1867, la grande-duchesse Olga.

Le prince Constantin, son fils aîné, héritier du trône, a épousé la princesse Sophie de Prusse, sœur de l'empereur allemand.

Son second fils, le prince Georges, est commissaire général des puissances en Crète depuis le 28 décembre 1898.

270, 271. — **« Jeanne d'Arc » au théâtre de La Mothe-Saint-Héray.** — On connaît les grandes scènes en plein air d'Orange et de Béziers où eurent lieu, cette année et les précédentes, de solennelles représentations dramatiques.

Mais ce sont là surtout divertissements de lettrés et curiosités d'érudits. Le véritable théâtre populaire est plutôt représenté sur les scènes de Bussang, dans les Vosges, où M. Maurice Pottecher fait jouer ses pièces : *Le Diable marchand de goutte, Liberté, l'Héritage*, etc. ; de Ménil en Xaintois (Vosges), où l'on donne *la Passion;* de Ploujean, en Bretagne, où l'on interprète *le Mystère de Saint-Gwennolé*, et de La Mothe-Saint-Héray, en Poitou.

A La Mothe-Saint-Héray, c'est un coin pittoresque et naturel du jardin public qui sert de scène en plein air, avec un fourré, des sentiers touffus pour coulisses, de vertes frondaisons, une caverne, une rustique chaumine pour décor, et une clairière pour foyer. Tout est sous bois.

Le peuple est acteur et spectateur — sur des bancs rustiques, encore en plein air, sous les étoiles qui servent de lustres à ces soirées. Les pièces jouées sont adaptées à cet auditoire et à ce décor rustique et original, et l'on y fait surtout figurer des héros d'essence populaire ou tirés des légendes patriotiques.

Ainsi, dans *Erinna*, c'est la défense de la Gaule avec Vercingétorix ; puis l'héroïsme des Francs avec Clovis, dans *Par la Clémence;* et ces jours-ci, c'est Jeanne d'Arc, dans la nouvelle pièce de M. Corneille, *Au Temps de Charles VII.* Th. J.

272. — **Exposition de 1900. — Au village suisse.**

Le directeur-gérant : P. Mainguet. Paris. typ. Plon-Nourrit et Cie — 1570.

LE FRIQUET

(*Suite*)

VI

— Jamais ce cheval ne sera dressé!... — murmura Mme Schlemmer en quittant la fenêtre avec un geste d'humeur.

— Jamais!... — répéta en riant Hector.

La jeune femme s'énerva :

— Ça te fait rire!... tu crois que j'exagère... regarde!... il n'est pas mieux mis que le premier jour...

— Je n'ai pas besoin de regarder!... je sais comment s'y prend la perle que ton mari paye douze mille francs par an...

Les douze mille francs du piqueur exaspéraient le marquis d'Hourville. Il se disait que, pour ce prix-là, il tiendrait l'écurie de son beau-frère infiniment mieux et en le volant beaucoup moins que l'Anglais.

Mme Schlemmer ne répondait rien; alors il reprit :

— Il attelle bien, master Charley, très bien, il faut être juste... mais il ne se doute pas de ce que c'est que monter à cheval...

— Si tu le dressais, toi, Némorin?...

— Pour que ton mari me prie de me mêler de ce qui me regarde?... non!... merci!...

— Dans ce cas, je ne profiterai pas du cheval pen-

dant le beau temps... et je suis privée de monter, puisque, comptant sur celui-là, je n'en ai pas amené d'autre...

— Veux-tu que j'aille t'en acheter un à Paris?...

Il espérait, en faisant le marché, happer quelques louis au passage. Mais Mme Schlemmer répondit :

— Non, certes!... je trouve que c'est bien assez d'avoir un cheval pour moi...

— C'est trop?... — fit Hector, gouailleur — tu pourrais peut-être même t'en passer tout à fait... tu ne crois pas?...

La jeune femme dit sèchement :

— Tu sais que nous n'avons pas la même façon de comprendre certaines choses!... Il me déplaît, à moi, de dépenser de l'argent pour mon usage personnel, dans une maison où je n'ai pas apporté un sou...

Iseult d'Hourville avait accepté le marché qui assurait l'existence de sa famille parce qu'elle comprenait qu'en le refusant elle se faisait de cette famille une terrible ennemie. Mais autant les siens grugeaient sans honte le banquier, le harcelant de demandes et l'exploitant à qui mieux mieux, autant elle était réservée et désireuse d'éviter toute dépense qui ne fût pas nécessaire.

Des cinq mille francs que son mari lui donnait par mois pour sa toilette, Hector absorbait régulièrement trois mille. Elle eût abandonné plus encore, si le banquier n'avait exigé qu'elle fût élégante pour affirmer la prospérité de sa maison.

Sa grande beauté aidant, la jeune femme trouvait moyen d'être mieux mise en dépensant vingt-quatre mille francs par an que des femmes qui en dépensaient quatre-vingt mille, mais M. Schlemmer ne trouvait jamais qu'elle eût assez de robes nouvelles et de chapeaux variés. A chaque instant, il lui apportait un bijou ou un bibelot quelconque en demandant :

— Avez-vous assez pour votre toilette?... Voulez-vous plus d'argent?... Soixante mille francs, ce n'est guère, au fond?...

Et, tout de même, en regardant sa femme si admirablement jolie et élégante, il se disait qu'elle était rudement mieux mise que la cocotte à laquelle il donnait trois fois autant qu'à elle.

Il se disait aussi qu'elle était plus aimable et meilleure. Et le fait est que, quelle que fût la répugnance qu'elle éprouvait pour son mari, Iseult tenait loyalement le marché conclu. Jamais, depuis quinze ans qu'elle était mariée, elle n'avait trompé l'affreux bonhomme auquel elle avait livré sa vie et sa beauté. Elle souffrait de la situation qu'elle jugeait abominable, mais elle prenait sur elle assez pour n'en rien laisser voir.

Comme elle s'était tue, son frère pensa qu'il l'avait froissée. Il chercha un moyen de reprendre la conversation et dit, pour rompre un silence gênant :

— Sais-tu ce que tu devrais faire?...

Elle répondit, aigre-douce :

— Je ne m'en doute pas!...

— Eh bien, tu devrais le faire dresser par le Friquet, ton cheval!...

— Tiens!... c'est une idée!...

— Et une riche idée, j'ose le dire!... Sais-tu qu'elle est épatante, le Friquet?...

— Elle est très gentille...

— C'est pas seulement ça... mais elle a une aisance!... un air d'être née là-dedans!... Combien y a-t-il de jours que tu l'as?...

— Trois jours, je crois...

— Eh bien, elle n'a pas fait une gaffe, pas une bêtise... elle a un tact!... et elle porte la toilette comme si elle n'avait jamais fait que ça!... elle est capable de trouver grâce devant ton mari... Quand revient-il, ton mari?...

— Il devait revenir aujourd'hui, mais je n'ai pas reçu de dépêche pour lui envoyer la voiture à la gare... Ça me fait penser que si je me décide à donner à dresser Némorin au Friquet, il vaut mieux faire ce coup d'état en son absence...

Elle sonna et dit au domestique qui entrait :

— Dites au Friq...

Mais elle se reprit et acheva :

— ... A Mlle Friquette de venir me parler...

Et, quand le domestique fut sorti, elle expliqua :

— C'est très gênant!... on ne sait comment la traiter vis-à-vis des domestiques...

Le fait est que la petite se trouvait dans une situation fausse, ni chair ni poisson, assez difficile à déterminer de façon précise. Mme Schlemmer craignait d'indisposer le personnel si elle la traitait en demoiselle, et, d'autre part, puisqu'elle se décidait à faire du Friquet une petite compagne qui serait mieux qu'une dame de compagnie, il fallait bien la mettre à sa vraie place.

Au sujet des domestiques, les craintes de la jeune femme étaient superflues. Tous aimaient beaucoup le Friquet. Nul ne lui en voulait de son élévation — sauf master Charley — dont les membres étaient encore enkylosés et la figure en compote. Tous se réjouissaient de penser que l'Anglais ne pourrait plus toucher à la crâne petite gosse, et que, même le pouvant, il ne l'oserait pas.

Le Friquet entrait en coup de vent. Mme Schlemmer demanda :

— Dis-moi, Friquet, ça t'irait-il de dresser Némorin?...

La petite devint rouge et répondit, avec de la joie sur toute sa frimousse :

— J' vous crois, qu' ça m'irait!... et vous verrez, si vous me l' donnez à dresser... J' vous l' rendrai mis au bouton, vot' Némorin...

— On va t'arranger tout de suite une de mes amazones...

— Ça, ça s'ra pour après, si vous voulez bien... pour dresser l' cheval faut que je l' monte en homme... pour commencer...

Puis, riant à la pensée du piqueur, elle acheva, dans le langage qu'elle conservait en dépit de ses efforts pour le changer :

— C'est là qu'y va gueuler, l'English!...

Comme Hector riait, elle s'excusa :

— V'là que j' parle encore!... malheur!... j'ai beau m' pincer chaque fois, c'est plus fort que moi!... Vous n' m'en voulez pas, dites, madame?...

Regardant autour d'elle, elle ajouta avec un sourire rassuré :

— D'ailleurs, y a que d'mi-mal... les gens hurph ont pas entendu...

Pour elle les gens « hurph », c'était les Vertancourt et le petit Barfleur.

— Ces trois-là j' peux pas les sentir!... — disait-elle dans les accès de franchise que Mme Schlemmer cherchait vainement à modérer.

Au contraire, elle avait pour Baugé une prédilection dont la jeune femme était un peu jalouse.

Voyant que le Friquet attendait toujours, piquée au milieu du salon, Mme Schlemmer expliqua :

— Je vais donner les ordres à l'écurie... toi, tu t'occuperas de l'amazone : parce que, dès que Némorin sera prêt, je t'emmènerai avec moi quand je me promènerai... Qu'est-ce que tu attends?...

La petite fouilla dans sa poche et en sortit deux lettres qu'elle tendit, en disant :

— L' Mafflu est à Caen... y d'mande qu' j'aille l' voir... est-ce que vous voulez bien, dites, madame?... après y s'en va pour si longtemps!...

Madame Schlemmer avait ouvert une des lettres. Sa

peau si blanche se colora un peu et elle dit avec un sourire aimable :

— Mais ce n'est pas du Mafflu...

— Ah!... non!... ça, c'est d' monsieur l' maire!... j' vous la donne pac' qu'y a des choses pour vous d'dans...

Une petite médaille d'or roula à terre, s'échappant de la lettre. Le Friquet se précipita et la ramassa en expliquant :

— Y en a une aussi dans la lett' du Mafflu, d' médaille...

Et pensive, elle conclut :

— Y se r'ssemblent pas, tous les deux!... et ils ont pourtant eu tous les deux une idée pareille...

Mme Schlemmer avait déplié la lettre d'Hubert de Ganges. Elle lut de sa voix un peu blanche :

« Mon petit Friquet,

« Je vous recommande encore d'être très sage, de bien obéir à Mme Schlemmer qui s'est chargée de vous avec tant de bonté, et de lui dire que je suis infiniment touché et reconnaissant de sa bonne grâce. Aimez-la bien et priez pour elle sur cette petite médaille que j'ai rapportée hier des Saintes-Marie à votre intention.

« Toutes mes amitiés, mon petit Friquet.

« GANGES.

« Arles. Hôtel du Forum (où je suis pour une semaine encore, afin de laisser reposer ma mère), puis je partirai pour Marseille et ensuite pour le Caire. »

Pendant tout le temps que Mme Schlemmer lisait, son frère l'avait regardée d'un air narquois qu'elle ne pouvait pas apercevoir mais que le Friquet avait très bien remarqué. La petite écuyère sut constater également-

ment que cet air narquois, qui s'effaçait absolument tandis que Mme Schlemmer lisait la lettre du Mafflu, ne s'adressait pas à sa façon de lire. Très observatrice, l'enfant vit aussi s'effacer peu à peu la fine rougeur de la jeune femme, qui déchiffrait en ânonnant un peu la lettre bizarrement écrite qu'elle tenait au bout de ses doigts délicats :

« Mon chere Friquet, je me fai vieu depui ces trois jour que je ne té vu. Je t'anvoi une petitte médal ke je tai acheté a la Dellivrand en passan pour aler à Caen ou ke nou som au moin pour une kinzaine. Si tu pouvé me dir un tou peti bonjour je seré bien eureu. Méfi toi dun sal Anglé ki et dans la méson ou que tu et, kil a di à Luc ki se rvengra de toi paski parai ke tu y a fai du mal ki di. Alors pran gard à toi mon peti Friquet. Ton vieu Mafflu ki t'aime et ki pans à toi. »

— Certainement !... — fit Mme Schlemmer, regardant la petite médaille d'argent et la remettant dans la lettre, — certainement, il faudra aller voir le Mafflu à Caen... Je vous y conduirai moi-même après le déjeuner...

— Vous êtes joliment bonne, madame !... — s'écria le Friquet, radieuse, et se retenant de faire le saut périlleux par lequel, depuis si longtemps, elle avait coutume d'exprimer ses joies.

Tout ce matin-là lui souriait. Elle avait des nouvelles de « monsieur le maire » qui, dans sa pensée, commençait à s'appeler M. de Ganges. Des nouvelles aussi du bon Mafflu qu'elle verrait aujourd'hui. Et enfin, elle allait dresser Némorin, le cheval de madame !... ce qui ferait bisquer l'English dans les grands prix.

Dans la longue galerie qui précédait le hall, elle voyait s'avancer M. et Mme de Vertancourt et le petit Barfleur.

Pour la seconde fois, elle arrêta le désir de saut périlleux qui démangeait ses reins souples et forts, et, pirouettant sur elle-même en avertissant d'un geste vague qui se tendait vers les arrivants, elle les annonça en disant :

— V'là les raseurs!...

Puis elle s'en fut par la terrasse. M. d'Hourville regarda sa sœur qui secouait la tête, agacée, et affirma en riant :

— Je crois que tu auras de la peine à lui donner des grandes manières!...

Bien qu'un peu gênée — côté Mafflu — par la présence de Mme Schlemmer, l'entrevue du clown et de la petite fille fut très tendre.

Malgré l'émoi du pauvre homme, effaré de l'élégance et de la beauté de celle qu'il appelait « la patronne au Friquet », une heure s'écoula douce et courte à son gré.

A la fin de la visite, Mme Schlemmer qui avait commandé sa voiture à quatre heures et ne voulait pas faire attendre les chevaux, offrit de laisser la petite se promener avec son oncle sur le grand cours. Elle allait retourner seule à l'hôtel et prendrait le Friquet en passant, puisque c'était le chemin pour gagner la route d'Hourville.

Dès que la jeune femme eut disparu, Friquette raconta au Mafflu ce qu'elle appelait « ses affaires avec l'Anglais ».

Elle dit l'histoire du cheval rattrapé par elle; la gifle du déjeuner; la bataille finale de l'écurie.

Et le bon clown, tout ému et fier de sa petite élève, la regardait avec admiration et tâtait ses solides petits bras, en disant :

— Tâche de conserver ça, mon Friquet!... la force, vois-tu, y a pas d' meilleur ami qu' ça!... et toi, si tu

travailles tes muscles, si même seulement tu n' les laisses pas s' ramollir, ben, y en aura pas beaucoup qui pourront piger avec toi, tu sais...

Le Friquet expliqua :

— J' vais avoir des barres... et un trapèze... Mme Schlemmer me les a promis... Tu sais, Mafflu, tu vas l' voir, l'English?... avec madame, y conduit souvent... et quand c'est les alezans, y conduit toujours... Aujourd'hui c'est les alezans qu'on a...

Quand le Mafflu aperçut l'attelage superbe, quand il vit son Friquet, jolie et élégante, avec sa robe de toile rose et son petit canotier posé sur ses beaux cheveux blonds flottants, monter dans la victoria et s'y asseoir à côté de cette belle dame comme si toute sa vie elle n'eût pas fait autre chose, il resta pétrifié de stupéfaction.

Et l'image de la petite, crevant tête baissée des cerceaux en papier ou sautant à la corde avec des roses sur le dos du gros Charlemagne, lui apparut lointaine, presque effacée déjà. Il ne pouvait pas croire que le Friquet, quatre jours auparavant, faisait le saut périlleux dans la poussière du grand cirque américain!...

Tandis que ses grosses lèvres s'avançaient, envoyant à la petite un dernier baiser, il était surtout préoccupé d'arrêter par le bras M. Jacobson qui passait.

Surpris de cette familiarité, le Juif suivit la main du Mafflu qui se tendait vers la voiture et, apercevant l'attelage, crut que c'était sa beauté que la main signalait. Et il admira condescendant :

— Oui... jolis chevaux!...

Mais le Mafflu cette fois secoua presque son patron.

— C'est pas des chevaux, c'est la petite rose... Vous voyez pas la petite rose...

— Cette jeune fille...

— Oui... ben vous pouvez la r'luquer... c'est l' Friquet...

Le cocher touchait du fouet la croupe de ses chevaux. M. Jacobson se retourna brusquement vers la voiture.

Et, tandis que le clown, écroulé sur le banc dans un éclat de rire, s'amusait de sa surprise, M. Jacobson souleva son chapeau d'un geste ahuri.

C'était bien le Friquet, qui, du fond de la victoria, lui envoyait en souriant un gentil bonjour.

Pendant le trajet de Caen à Hourville, Mme Schlemmer causa beaucoup avec la petite fille. Elle lui parla de son oncle avec bonté, mais le Friquet comprit que, tout de même, des relations suivies avec le Mafflu ne plairaient pas à la belle dame.

Dans les instants qu'il avait passés seul avec sa nièce, le clown avait, lui aussi, émis cette idée très sage que des relations suivies étaient impossibles à présent. Il faudrait s'écrire beaucoup et se voir très rarement, pour ne pas dire jamais. Mme Schlemmer semblait vouloir aider la petite à secouer tout ce passé mauvais, il fallait marcher bien d'accord avec elle, ne rien faire qui pût contrarier son projet. Si le Mafflu était malade, il avertirait Friquette, et si elle avait quelque accident, il était entendu qu'elle ferait prévenir le Mafflu. Et puis, qui sait! peut-être qu'elle se marierait, qu'elle pourrait prendre avec elle le vieil oncle?... En lui-même, le clown, émerveillé de la transformation de la petite, n'était pas éloigné de penser qu'un jour ou l'autre elle épouserait quelque beau monsieur comme « monsieur le maire ».

Il n'éprouvait aucune crainte pour l'avenir de l'enfant. Il savait qu'elle avait l'âme haute et fière et que toujours, si jolie qu'elle fût, les tentations seraient

sans danger pour elle. Il était sûr de la dignité morale du Friquet.

En rentrant, la petite monta dans sa chambre — située maintenant au premier — et se mit en devoir de se faire belle pour le dîner. Comme sa robe blanche était froissée, elle s'en fut à la lingerie la repasser.

Puis elle se coiffa lentement, s'amusant de pouvoir faire sa toilette à loisir et de s'habiller autrement que dans une écurie, derrière les planches hérissées de clous qui lui servaient de paravent.

A la fin, elle se hâta. Déjà elle entendait les voix des invités qui causaient avant le dîner en prenant le frais sur la terrasse. On allait sûrement sonner le premier coup.

Elle enfila sa robe et descendit l'escalier en deux bonds. Et, pour aller à la terrasse par le plus court chemin elle traversait le salon ventre à terre, lorsque brusquement elle s'arrêta.

Sur le grand divan où chaque soir elle s'asseyait après avoir servi le café pour écouter, observer et apprendre, un gros homme était vautré.

Sa graisse molle déferlait sur les coussins et se tassait en cascade dans son gilet blanc. L'habit se tendait sur des bosses qu'on eût dit faites de son mouillé; plusieurs mentons d'un blanc jaune s'étalaient sur la cravate et le plastron de la chemise.

Aux côtés de la figure bouffie et blafarde, les oreilles apparaissaient immenses, écartées, telles les lanternes d'une voiture. Des pochons graisseux remontaient sur les yeux, des yeux bruns qui avaient dû être beaux. Les cheveux, laineux et rares, bouffaient en petites touffes au-dessus des oreilles exsangues et en accusaient davantage la pâleur. Le nez gros, lourd, luisant, couvert de points noirs, se terminait par cette sorte de goutte de chair que le Friquet connaissait si bien.

Comme le gros homme, surpris lui aussi à la vue de la petite écuyère, se dressait avec un sourire ignoble et engageant, Friquette effarée reprit ses jambes à son cou.

Elle buta dans une chaise qui fila sur le parquet avec un bruit odieux; trébucha sur un coussin; et, s'élançant sur la terrasse, vint tomber dans le cercle formé par les causeurs.

L'étrangeté de ce qu'elle venait de voir l'avait émue au point de lui faire négliger toute préoccupation de politesse. Elle enjamba M. de Vertancourt qui la gênait et chercha Mme Schlemmer.

La jeune femme était assise sur une berceuse, exquise, dans une robe diaphane qui alanguissait sa beauté.

Le Friquet bondit vers elle et, oubliant les recommandations de Mlle Julie, oubliant tout, elle lui dit d'une voix étouffée et que l'émotion scandait :

— Madame!... y a un youtre dans l' salon!...

Et elle acheva sa confidence, en relatant ce détail extraordinaire qui bouleversait toutes ses petites idées :

— Un youtre en sifflet!...

VII

Le Friquet fut longue à se remettre du coup que lui avait porté la découverte de M. Schlemmer et les révélations qui la suivirent.

Comme elle s'était précipitée pour faire part à Mme Schlemmer de cette découverte à l'instant précis où Joseph, le valet de chambre, apportait le plateau sur lequel était posé le courrier du soir, l'office avait été renseigné tout de suite et Julie s'était

permis de faire quelques remontrances au Friquet.

— Dame, oui!... — avait répondu la petite, encore troublée de ce qu'elle venait d'apprendre, — c'est la gaffe!... la grande gaffe, je le sais bien...

— Et moi qui vous avais tant recommandé de ne pas parler de juifs au château!... — s'exclamait la femme de chambre — moi qui vous avais dit qu'il y avait des parents juifs...

Malgré sa consternation, le Friquet se mit à rire :

— J' pouvais pas penser qu' c'était un parent qu'avait une pareille touche!... et dire que c'est l' maître d'ici!... que c'est chez lui que j' suis!...

Une vague envie de s'enfuir venait à l'enfant. Avoir quitté Jacobson pour tomber chez cet autre youtre, qui n'était probablement ni plus poli, ni meilleur, c'était vraiment la guigne noire.

Le Friquet avait non seulement l'horreur physique mais encore la peur du juif.

Au cirque elle ne parvenait pas à trouver belle Mlle Mariquita, que le public admirait si fort, et quand elle l'apercevait dans l'allée de l'écurie, elle se jetait dans une stalle pour ne pas la rencontrer. Elle aimait mieux risquer un coup de pied du cheval surpris, que de dire le bonjour obligatoire à la nièce du patron.

D'ailleurs, elle l'évitait même quand elle ne la voyait pas. Elle sentait venir de loin Jacobson et Mariquita, et c'était l'amusement des écuyers et des clowns de regarder le Friquet remuer ses petites narines inquiètes et piquer une course — qui était toujours piquée dans la direction qu'il fallait — pour éviter « les youtres », comme elle s'obstinait à appeler les patrons malgré les supplications du Mafflu.

Au bout d'un instant, la petite fille n'y avait pas tenu. Elle avait résolument formulé sa pensée en disant à Julie :

— Si j' m'en allais?...

— Vous en aller?... — s'écria la femme de chambre effarée — vous en aller?... Où ça?...

— Dame!... retrouver l' Mafflu... et mes premiers juifs!... J'aime autant... pac' que, voyez-vous, à m'sieu Jacobson, j' lui dois rien... au contraire... c'est lui qui m' doit beaucoup d'argent... et encore d' la r'connaissance avec...

Et comme Julie riait, elle se hérissa :

— Oui, j' vous dis!... Y va payer quatre cents francs par mois une qui ne fera pas tout c' que j' faisais!... certain'ment non!... Si j' voulais entrer dans un aut' cirque, j' parie qu'on m' donnerait plus qu' ça quand on m'aurait vu travailler...

— Mais, — reprit la femme de chambre qui avait remarqué que Mme Schlemmer était de meilleure humeur depuis la venue du Friquet et qui, pour ce motif, tenait à garder la petite — mais madame?... vous ne pensez pas à elle?...

— Mon Dieu, si!...

— Ça va lui faire du chagrin?...

— Ah! ouat!... — fit le Friquet peu convaincue — demain elle n'y pensera plus!...

Ce que ne disait pas l'enfant c'est que, depuis qu'elle avait vu le mari de Mme Schlemmer, elle se souciait beaucoup moins d'elle.

L'idée qu'une jolie femme comme celle-là avait épousé un juif pour avoir de l'argent — car ce ne pouvait être pour autre chose — la dégoûtait affreusement. Elle voulait cependant se renseigner d'une façon certaine. Pour ce, et quelque répugnance qu'elle eût à faire ainsi, elle se décida à questionner sommairement Julie.

— Est-ce qu'elle a de la fortune aussi, Mme Schlemmer?...

— Si elle en avait — repartit la femme de chambre

— vous pensez bien qu'elle aurait pas épousé c' coco-là, voyons ?...

— Et ça n' vous répugne pas, à vous ?...

Julie ne se compromettait pas volontiers. Elle fit d'un air chargé de sous-entendus cette réponse qui manquait de clarté :

— Ça m' répugne, sans m' répugner...

— Moi, ça m' répugne en m' répugnant, alors, j'aime mieux fiche mon camp... d'autant plus qu'ici, — comme j' vous l' disais — c'est plus comme au cirque... j' gagne pas ma nourriture...

Un dernier argument de Julie décida la petite à abandonner son projet de départ.

— Et M. le vicomte de Ganges ?... — demanda la femme de chambre — croyez-vous qu'il sera content de vous voir agir de la sorte ?...

C'est vrai !... il y avait M. de Ganges !... Qu'est-ce qu'il dirait de cette fugue ?... Le Friquet — qui avait encore sa lettre du matin dans les yeux et dans le cœur — ne supporta pas un instant la pensée de le mécontenter. Elle dit, résignée :

— Vous avez raison, mad'moiselle Julie, vaut core mieux que j' reste !...

Après avoir crié très fort sur l'introduction à Hourville de cette petite sauvage « qui s'était mise à hurler en l'apercevant et qui, tout le temps du dîner, l'avait regardé avec de gros yeux stupides », M. Schlemmer s'était adouci en apprenant la provenance du Friquet.

Dans le service rendu, il voyait un moyen formel d'entrer en relations avec ces Ganges, qui ne lui avaient jamais rendu sa visite et que tout son argent ne parvenait pas à lui amener.

Longtemps il s'était cramponné à l'idée de connaître « ces hobereaux » qui se permettaient de dédai-

gner sa maison, mais depuis quelques années il avait abandonné tout espoir.

Si Hubert eût été marié, le banquier n'aurait pas renoncé à l'attirer chez lui. Il savait, par expérience, que les jeunes femmes du faubourg vont toujours où l'on s'amuse sans regarder dans quoi il faut marcher pour y arriver.

Mais près de cette grande vieille femme mince et souple comme une jeune fille, qu'il croisait dans ses promenades, il comprenait de reste qu'il n'y avait rien à tenter.

Le curé d'Hourville — qui, naturellement, n'avait pas de paroissien meilleur ni plus généreux que M. Schlemmer — avait, à son instigation, essayé de petites ruses (messes en musique, quêtes ou bonnes œuvres quelconques) qui, toutes, avaient pitoyablement échoué.

La vicomtesse envoyait l'obole sollicitée par Mme Schlemmer ou remerciait par un billet gracieux de la magnifique offrande spontanément faite par la jeune femme pour les pauvres de Saint-Séverin, et les choses en restaient là.

Questionné par le banquier au sujet de Mme de Ganges et de son fils, l'abbé Moulard avait avoué avec un peu d'embarras :

— M. Hubert ne demanderait pas mieux que de venir chez vous... mais c'est sa maman qui ne veut pas!...

Le brave homme, en effet, savait à quoi s'en tenir. Autrefois curé de Saint-Séverin, il donnait des leçons à Hubert enfant et lui avait fait faire sa première communion.

Puis, un beau jour, abandonnant la cure très importante de Saint-Séverin-sur-Mer, il avait à la prière de l'évêque et à la stupéfaction de tout le diocèse, accepté la modeste cure d'Hourville et fait un chassé-croisé avec l'abbé Guislain.

Celui-ci désolait Monseigneur! Sa Grandeur ne se consolait pas de voir que cet excellent prêtre, intelligent, lettré même, et admirablement charitable, s'obstinait à tenir son paroissien pour juif, tout comme si le baptême n'avait pas mouillé son front. Monseigneur avait représenté — avec bonté d'abord et avec fermeté ensuite — au prêtre récalcitrant que l'Eglise devait dans son propre intérêt ménager ces ouailles nouvelles qui pouvaient aider à sa puissance et, partant, à sa prospérité!

Mais le prélat avait parlé dans le désert! Le curé d'Hourville s'était ancré dans son idée de ne faire pour son paroissien que ce qu'il était absolument forcé de faire. Il lui ouvrait son église; lui réservait son banc; se tenait à sa disposition pour tel sacrement qu'il lui plairait de demander, mais n'irait pas au delà de ces obligations strictes. Jamais il ne prendrait aucun repas au château, jamais il n'y ferait aucune visite.

Rappelé peu après à l'évêché l'abbé Guislain, très surpris, s'entendait expliquer — par le grand vicaire cette fois, — que sa belle intelligence et sa grande éloquence le rendaient plus apte que l'abbé Moulard à occuper la cure de Saint-Séverin-sur-Mer. Cette cure, vu l'affluence des baigneurs, était un peu au-dessus des forces de ce bon abbé. Lui-même reconnaissait qu'il n'avait pas les qualités de premier ordre exigibles pour représenter dignement l'Eglise auprès du monde élégant, et comprenait qu'il serait beaucoup mieux à sa place dans la petite paroisse d'Hourville.

La vérité, c'est que le banquier s'était plaint amèrement à l'évêque de la quarantaine où le tenait son curé. Et il avait proposé de parfaire la différence des appointements existant entre les deux cures, si l'on voulait lui donner un prêtre docile à son gré.

En plaçant à Hourville l'abbé Moulard, Sa Gran-

deur avait eu la main heureuse. Tout marchait à ravir et le banquier et le curé s'entendaient — selon l'expression du garde champêtre — comme larrons en foire. N'était qu'il n'avait pu vaincre la résistance de Mme de Ganges et de son fils, M. Schlemmer se déclarait pleinement satisfait de son curé, et se faisait fort d'obtenir au premier jour le chapeau pour le sympathique évêque.

En apprenant par quelle voie le Friquet avait passé avant de s'échouer chez lui, le banquier se promit, dès le retour des Ganges, de revenir à la charge et, en attendant, il décida de faire bonne mine à la petite protégée du voisin de la mer, ainsi avait-il coutume de désigner Hubert.

Dès le lendemain de son retour, M. Schlemmer s'était étonné de ne pas voir sortir sa femme à cheval. Hector lui avait répondu que Némorin n'était pas plus prêt que le jour où on l'avait ramené de l'entraînement et que sa sœur ne pouvait pas le monter tel quel.

Le banquier s'en fut aux écuries pour interroger Charley. Là, il apprit que le piqueur venait précisément d'envoyer le cheval au manège où il devait être en train de le monter.

Le manège était une prairie battue, passée au rouleau et entourée de hautes barrières blanches. Quand M. Schlemmer y arriva, l'Anglais, debout devant le cheval qu'il tenait par la figure, lui touchait les genoux, les jambes et l'encolure à petits coups de cravache, le faisait avancer, reculer, tourner, mais ne montait pas dessus. Appuyé contre la barrière, un homme d'écurie ricanait.

Le piqueur fut très ennuyé d'apercevoir son patron, d'autant plus que le patron semblait ce matin d'assez méchante humeur. Lorsque Charley voulut, comme d'habitude, le prendre de très haut et condescendre à

expliquer à monsieur — bien qu'il n'entendît rien aux chevaux — que, dans ce cas, le dressage à la cravache était préférable au dressage monté, le banquier regimba et demanda le pourquoi de cette préférence.

L'Anglais raconta, à grand renfort de mots techniques, que son poids était trop considérable pour le cheval et que, pour cette raison, il valait mieux le dresser à pied. La vérité est qu'il avait de Némorin une peur abominable et qu'il était incapable d'en obtenir quoi que ce fût.

M. Schlemmer, s'il ne connaissait pas les chevaux, connaissait fort bien les chiffres. Il démontra prestement à Charley que, pesant soixante-dix kilos, il ne pesait pas plus lourd que Mme Schlemmer ne pèserait avec sa selle, que le cheval pouvait fort bien la porter et qu'il entendait qu'on le mît promptement en état de le faire. Puis il rentra furieux, pensant que peut-être son beau-frère avait raison de dire que le piqueur ne valait pas le prix qu'on le payait.

Et quand au déjeuner Mme Schlemmer proposa de confier Némorin au Friquet, son mari y consentit tout de suite, trouvant excellente la combinaison qui permettait d'employer cette nouvelle bouche inutile.

Le dressage dura huit jours. On avait érigé en passe-temps d'y assister. Le petit Barfleur déclarait que le Friquet montait de premier ordre; Baugé trouvait admirables tous les mouvements de l'enfant; Hector était radieux de voir rager le piqueur, et Mme de Vertancourt admirait le Friquet de toutes ses forces jusqu'au jour où elle la jalousa.

Ce jour-là, au lieu du gamin en culotte et montant en selle d'homme, on vit arriver une jeune fille moulée dans une amazone qui collait comme une peau sur son petit corps charmant. Et ce fut non seulement la perfection de sa forme qui horripila Mme de Vertancourt, mais encore son élégance extrême.

M. Schlemmer déclara, très impressionné :

— Elle est épatante!... épatante!... je ne trouve pas d'autre mot!...

Pendant tout l'été, les séries successives d'invités admirèrent le Friquet qui devenait réellement jolie.

Mangeant à sa faim, vivant au grand air, dormant tout son soûl, la petite fille grandit énormément, s'allongea et perdit son aspect trop râblé sans pour cela rien perdre de sa force.

Et tandis que son éducation se perfectionnait, elle conservait quand même son gazouillis clair et vibrant et ses envolées d'argot.

Elle eut, à l'automne, la joie d'avoir des nouvelles de M. de Ganges. Baugé reçut une lettre du Caire.

« Mon vieux Pierre — disait Hubert — je vais avoir bientôt le plaisir de te dérastaquouériser — comme tu dis.

« Je te dérastaquouériserai même encore plus que tu ne le penses, car ma pauvre maman ne se gendarme plus contre nos voisins depuis que Mme Schlemmer nous a pris le Friquet avec tant de bonne grâce.

« Ça doit te sembler plutôt bizarre, ce retour juste pour l'hiver, dans un pays froid après avoir passé la belle saison dans le Midi ?... Mais ce retour, si imprudent qu'il puisse être, vaudra mieux que l'énervement de ma chère malade loin de son chez-soi qu'elle aime par-dessus tout. Nous arriverons dans huit ou dix jours à Ganges et nous y resterons quelques semaines avant de rentrer à Paris.

« Je pense que tes gargouilles ne sont pas encore terminées et que nous allons te retrouver en plein travail.

« Mes hommages à ta belle hôtesse, mes amitiés au Friquet, et à toi, mon vieux Pierre, toute mon affection.

« HUBERT. »

Le Friquet rentrait d'une tournée chez les pauvres de Mme Schlemmer, lorsque Baugé l'appela pour lui montrer la lettre de Ganges.

Depuis un instant il la regardait venir dans l'avenue, tenant d'une main son grand panier, vide à présent, et de l'autre le fouet destiné à empêcher les nombreux chiens qui l'accompagnaient de courir après les poules.

C'était toujours un plaisir pour le sculpteur de voir marcher Friquette. La démarche étranglée des femmes à corset l'horripilait, alors que — disait-il — ce pas harmonieux, si allongé et si facile lui rinçait l'œil.

Apercevant de loin Baugé qui lui faisait signe, elle se mit à courir tandis que les chiens ravis sautaient autour d'elle en faisant une extravagante musique.

Elle s'arrêta toute rose à un pas du sculpteur et demanda :

— Qu'est-ce que c'est ?...

— C'est que j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer...

La petite rougit encore et dit :

— M. de Ganges revient ?...

— Tiens !... — fit Baugé surpris — comment as-tu pensé à lui ?...

Elle répondit, sincère :

— Parce que j'y pense toujours !...

Et après un instant, elle ajouta :

— Il va me trouver grandie !...

Elle se cambrait, très fière de sa robe qui effleurait le gravier de l'allée.

Depuis quelques jours, le Friquet portait des robes longues ! Elle avait grandi tant et si vite, elle s'était si brusquement transformée en femme, que les robes courtes, devenues choquantes, avaient été radicalement supprimées par ordre de Mme Schlemmer.

Baugé regarda la petite qui faisait la roue, étalant sa jupe autour d'elle et questionna en riant :

— Tu es contente d'avoir des robes longues?... Ça te flatte?...

Le Friquet répondit :

— Ça m' flatte... mais ça m' gêne!...

Le fait est qu'elle avait besoin de toute son attention pour ne pas tomber plus d'une dizaine de fois par jour.

Elle ne pouvait pas prendre l'habitude de cette continuelle entrave avec laquelle il lui fallait compter.

Elle demanda :

— Quand c'est qu'il vient?...

— Qui ça?... — fit le sculpteur taquin.

— Ben, M. de Ganges?...

— Dans huit ou dix jours...

La petite se mit à danser de joie.

— Quel bonheur!... monsieur Baugé!... Quel bonheur!...

Elle réfléchit et conclut :

— Quelle embêtation qu'il ne vienne pas ici!...

— Il y viendra!... — expliqua Baugé — il me dit qu'il entrera — précisément à cause de toi — en relations avec Mme Schlemmer qui a eu la bonté de te prendre...

Le Friquet leva son petit nez et demanda, incrédule :

— Sa maman voudra bien?...

— Oui!... ça t'étonne?...

— Tell'ment qu' j'y crois pas, ainsi...

Et comme le sculpteur ne comprenait pas que Friquette fût aussi renseignée sur les volontés et les antipathies de Mme de Ganges, la petite écuyère lui raconta ce qui s'était passé devant elle et ce qu'elle avait observé. Elle ne dit pas tout, cependant.

Elle aimait bien Baugé. Il était le seul qu'elle reconnût de même espèce qu'elle-même, le seul vers qui elle se sentait attirée. Mais ce qu'elle avait deviné —

c'est-à-dire que Mme Schlemmer plaisait infiniment à M. de Ganges et réciproquement — elle jugeait que c'était les affaires des autres et non les siennes, et qu'elle n'en devait point parler.

La série d'Hourville était composée alors des Villiers-Neaufle, de Vauban et du petit Barfleur, intermittent parce que voisin. On attendait les Tripoly, c'est-à-dire M. Tripoly tout seul, car on savait à n'en pas douter que deux jours avant la date fixée pour son arrivée, la petite Mme Tripoly annoncerait par un mot qu'elle était décidément trop souffrante pour accepter l'aimable invitation, etc., etc., ainsi qu'elle avait coutume d'agir depuis que Mme de Villiers-Neaufle avait fait dans la Seine le mystérieux plongeon dont s'était si fort égayé le tout-Paris mondain.

Pendant le déjeuner M. Schlemmer, qui était allé à Saint-Séverin, annonça :

— Je crois bien que nos voisins de la mer sont de retour...

La peau si blanche de Mme Schlemmer se colora tandis qu'elle demandait d'un air indifférent :

— Ah!... pourquoi croyez-vous ça?...

— Mais parce qu'il m'a semblé que les volets de Ganges étaient ouverts... et quand je suis passé tout à l'heure au bout du parc, j'ai vu un tas d'ouvriers qui ratissaient les allées... enfin ça a l'air habité...

— Ça va l'être!... — fit Baugé — j'ai reçu un mot de Ganges ce matin... il revient dans huit ou dix jours seulement...

Il fit un mouvement et sortant la lettre d'Hubert de sa poche, il expliqua :

— Mais, au fait, je ne sais pas... je n'ai pas regardé quand il m'a écrit...

Il déplia la lettre et conclut :

— Parfaitement!... sa lettre est de mardi... ça fait...

Il compta sur ses doigts :

— Cinq, six, sept, huit, neuf... il y a aujourd'hui neuf jours qu'il m'a écrit... il a dû prendre le même bateau que sa lettre... il est très probable qu'il est là...

D'ordinaire, le Friquet ne parlait jamais la première. Mais, cette fois, elle n'y tint pas, et tendant vers Mme Schlemmer sa frimousse toute rouge de plaisir, elle demanda, suppliante :

— Oh!... Voulez-vous m' permettre d'aller voir à Ganges après l' déjeuner?...

Ensemble, la jeune femme et le banquier répondirent :

— Certainement!...

Et le Friquet joyeuse se mit à rire, en pensant que c'était la première fois qu'elle voyait le ménage d'accord.

GYP.

(*A suivre.*)

LETTRES DE CORBARA

Les éditeurs Plon-Nourrit et Cie vont faire paraître prochainement des *Lettres du R. P. Didon à Mlle Th. V...*, qui comprennent une période de vingt-trois années — de 1875 à 1898. Ces lettres sont au nombre de 178. On pourra juger de l'intérêt qu'elles présentent par celles que nous avons l'heureuse fortune de placer sous les yeux de nos lecteurs.

Les lettres que nous publions se rapportent à ce moment douloureux de la vie de l'éloquent Dominicain où le général de son Ordre, l'arrachant à la chaire de la Trinité de Paris, lui enjoignit de se retirer au couvent de Corbara en Corse.

Nous les faisons précéder d'une lettre où le P. Didon trace le portrait de Léon XIII, en 1879, dans la deuxième année de son pontificat, alors que se formaient dans l'esprit du Saint-Père une doctrine et, si l'on peut dire, une politique en tous points semblables à celles qui, l'année d'après, devaient valoir au prédicateur — qui avait choisi comme sujet de ses conférences du Carême *l'Eglise devant la société moderne* et tenté la réconciliation de la démocratie et de l'Église — les rigueurs du P. Larocca et l'amertume de l'exil.

Les deux lettres qui suivent cette première lettre forment, en quelque sorte, le prologue du drame de Corbara, où aucune douleur n'est épargnée au P. Didon. frappé comme apôtre, et, pendant sa dure retraite, atteint, dans son cœur de fils, par la mort d'une mère tendrement chérie, et, dans son amour pour la France, pour l'Église et pour son Ordre, par l'exécution des décrets contre les congrégations religieuses (1).

(1) Voir dans *l'Instantané* le portrait et la biographie du R. P. Didon et la photographie du couvent de Corbara.

I

Rome, 23 mai 1879.

Ma chère Enfant,

J'ai eu la grande joie et le grand honneur que j'ambitionnais. J'ai vu enfin Léon XIII. Sa Sainteté a daigné m'honorer d'une audience privée et intime. Vous en serez heureuse comme moi, et il me semble que vous avez dû tressaillir des saintes émotions auxquelles mon âme a été livrée.

Mon audience a eu lieu lundi, 19 mai, à deux heures moins un quart. Le chambellan du Pape, Mgr Macchi, un excellent prélat auquel je dois beaucoup, m'a introduit dans la chambre de Léon XIII.

Je sentais mon cœur ému, mais l'émotion, je la domine, et je me suis avancé bravement, comme un chevalier qui va faire bénir ses armes et qui sait bien qu'elles sont de bonne trempe.

En ouvrant la porte du Saint-Père, le chambellan a dit à haute voix : « Le P. Didon, prieur des Dominicains de Paris. »

Le Pape était debout près de sa table de travail chargée de livres et de papiers. C'est un homme laborieux, studieux. Il m'a regardé d'un œil plein de bonté et il m'a dit : « Ah ! le P. Didon... il a déjà un nom célèbre dans le monde ! » J'ai fait, suivant l'étiquette, mes trois génuflexions, j'ai baisé la mule du Pape, et je lui ai dit à genoux : « Très Saint-Père, je suis venu pour exprimer à vos pieds mon dévouement filial à votre personne et mon attachement inviolable au Saint-Siège. »

En même temps, je lui offrais mes œuvres en lui disant : « Oserai-je offrir à Votre Sainteté ces petits volumes ? Ce sont des primeurs. Sans doute, il y a dans ces pages beaucoup d'imperfection, mais, Très Saint-Père, elles sont pleines de bonne volonté. »

Léon XIII prit les volumes en souriant et les ouvrit,

puis il les déposa sur sa table. Alors il me fit signe de me lever. Je me tins debout devant lui et, pendant vingt minutes, nous causâmes.

Je lui exposai simplement la nature de l'apostolat que j'exerçais à Paris, au milieu de la jeunesse incroyante, éblouie par la fausse science et entraînée souvent par une folle liberté. Je lui dis que la science et les généreux instincts des sociétés modernes captivent et passionnent les esprits : j'avais pour tactique de ramener à la Foi par la science et par la liberté ceux qui s'en éloignaient.

Le Saint-Père m'écoutait et me regardait d'un œil plein de lumière et de bonté qui, parfois, s'ouvrait plus grand, comme si une clarté nouvelle l'avait éclairé.

Il m'encouragea vivement à poursuivre ma tâche et il me dit avec un accent pénétrant : « Oui, consacrez à la jeunesse votre science, toute votre science, toute votre éloquence et votre pouvoir sur elle; — ramenez-la à Dieu et à la foi. »

Et, comme je lui disais que c'était une tâche difficile de démêler dans la science le vrai du faux et dans les passions qui remuent la Société, le juste de l'injuste : — « Difficile, reprit le Saint-Père; mais tout ce qui n'est pas contraire à la loi naturelle, à la raison, à l'Evangile, tout cela est juste, et la Foi ne saurait lui être opposée. »

J'aime ces réponses larges et saines : elles dénotent un esprit ouvert qui accueille la lumière d'où qu'elle vienne, persuadée que la lumière est de Dieu, fille de l'Eternel Regard et mère de l'Eternel Amour.

Puis, nous avons parlé de l'insuffisance de la philosophie dans la formation des intelligences. Le Saint-Père a daigné me dire qu'il préparait sur ce sujet une encyclique aux évêques et il en espérait, pour l'Eglise, un grand bien.

Léon XIII est un partisan de la philosophie de saint Thomas : « Il faut la faire revivre, me disait-il; c'est la philosophie des siècles, des docteurs, des Pères de l'Eglise. » — « Votre Sainteté, ai-je répondu, sait à quel point l'Ordre de Saint-Dominique est resté fidèle à

l'enseignement de saint Thomas, son maître; me permettra-t-Elle toutefois d'ajouter que, les sciences naturelles ayant pris sur les intelligences de notre génération un si puissant empire, il serait opportun de joindre à la métaphysique de saint Thomas la connaissance des sciences naturelles?

« En acquérant ces lumières nouvelles, d'ailleurs nous ne faisons qu'imiter le Docteur Angélique lui-même qui connaissait à fond toutes les sciences de son temps. »

Le regard du Saint-Père s'est éclairé encore, et il m'a approuvé avec ce mot italien que vous devez bien connaître, vous, chère Italienne : *già, già*. C'est la façon de dire : sans aucun doute.

Léon XIII a multiplié ces approbations à tout instant pendant que je lui parlais.

Il a fait l'éloge des Dominicains de France, et il m'a dit que beaucoup d'évêques lui avaient rendu sur nous le témoignage le plus flatteur et le plus consolant.

Il paraît que le Pape est poète. Cette nature doit aimer la forme, l'élégance, le rythme. Je l'ai reconnu à un signe. A propos de saint Dominique, il m'a cité, en vrai dilettante, scandant et mesurant les syllabes, de beaux vers du divin poète de l'Italie, l'immortel Dante. Ce sont les vers du *Paradis*, où le poète parle des deux grands défenseurs de l'Eglise : saint François et saint Dominique : l'un enflammé de l'ardeur des séraphins, l'autre tout lumineux de la clarté des chérubins.

« Ah! Très Saint-Père, ai-je dit, comme il nous faudrait aujourd'hui, pour ramener le monde à Dieu, de petits saint Paul et de petits saint Dominique à la clarté des chérubins! »

Il a souri d'un sourire de Père et, moi, j'étais grandement ému.

C'est sous cette émotion que je me suis agenouillé de nouveau et que j'ai demandé, pour ma mère, pour tous mes amis, pour mes religieux, pour les Dominicains et les Dominicaines de France une bénédiction spéciale.

Le Saint-Père a daigné me parler de ma mère et il

m'a répondu : « Quand vous la verrez, quand vous retournerez à Paris, donnez à votre mère, à vos amis, à vos religieux une bénédiction spéciale. »

Je vous la donne, chère Fille unique, recevez-la à genoux.

Et, comme je sortais, le Saint-Père me mit la main sur l'épaule; il m'accompagna deux ou trois pas. J'aimais cette main du Christ sur moi. J'allais sortir lorsqu'il me dit à voix haute et avec un geste hardi : *Continuez, Didon, continuez!*

Ce fut le dernier mot. Je l'ai emporté comme un mot d'ordre, et je me disais en descendant les escaliers du Vatican : « Oui, en avant! »

Un vieux monde finit, chère Enfant; un nouveau naît avec labeur : Léon XIII en sera le parrain.

. . . .

. . . .

II

Le Touvet (1), 2 avril 1880.

Mon Enfant,

J'ai hâte de vous envoyer du nid où je repose un instant le souvenir et le baiser maternels. Qu'ils vous soient une bénédiction.

Je suis arrivé moins tôt que je ne pensais. Voilà pourquoi ces lignes ne seront près de vous que demain. Le Touvet n'est pas Paris; nous n'avons qu'un courrier chaque jour.

Vivez de vos souvenirs, mon Enfant, et enivrez-vous de vos espérances. Gravissez peu à peu les cimes escarpées où plane l'Esprit et vers lesquelles je ne cesse de vous élever. J'aime à vous voir dans l'auréole des sacrifiées vivantes et dans le reflet de la beauté de Dieu.

(1) Henri Didon était né en 1840 au Touvet, dans l'Isère, et sa joie la plus vive était de retourner dans son pays natal et de s'y reposer auprès de sa mère.

Ma mère est vaillante toujours. Elle n'est pas trop effrayée par la tempête qui m'enveloppe. Elle sait bien, la noble femme, de quel sang je suis, et elle me couve avec une tendresse infinie de toute la force de Dieu.

J'ai revu ma montagne. C'est ravissant. Le printemps naît; on le voit jeter ses premières fleurs et sa première verdure et on respire les brises tièdes qui mettent la sève en mouvement. Les grandes cimes sont toutes blanches de neige. Quelle beauté superbe dans ces névés et ces glaciers, quand le soleil les fait luire comme des blocs et des nappes d'argent! J'ai trouvé, en arrivant, ma chère petite Fille, votre lettre au crayon. Ecrivez et ne me demandez pas si je lis tout. N'ai-je pas des yeux pour tout voir et des oreilles pour tout entendre?

Je vais partir, ce soir même; je coucherai à Chambéry et puis d'un vol je m'abattrai sur Rome.

Priez et veillez. Nous sommes au Christ. Reposez-vous doucement. Ne vous consumez pas. Laissez la flamme monter; vous êtes un autel, vous ne devez pas être un volcan.

Je vous bénis avec une tendresse infinie, et je vous envoie mon affection profonde sur l'aile de cette brise qui entre par ma fenêtre et qui vient des hauteurs immaculées du glacier.

A vous dans le Christ.

III

Rome, 9 avril 1880.

Ma chère Enfant,

Vous devez être inquiète, et je crains que mon silence forcé n'ait été pour vous une trop dure épreuve.

Hélas! cette lettre ne vous consolera guère. J'ai des nouvelles tragiques à vous apprendre.

Je ne suis arrivé à Rome que jeudi, avant-hier. Ma

première démarche a été de me rendre auprès du Général de l'Ordre, le P. Larocca.

. . . .

Quand je suis entré chez lui, en me prosternant selon l'étiquette dominicaine, il s'est levé, m'a embrassé; puis, il s'est rassis dans son fauteuil. J'étais à côté de lui, à gauche. J'ai pris la parole et je lui ai dit : « Mon Révérendissime Père, me voici pour recevoir vos ordres. » — « Eh bien! m'a-t-il répondu, d'une voix émue et étouffée, c'est grave et triste. Vous n'êtes pas sans savoir la fâcheuse impression produite par vos Conférences; vous avez pris une mauvaise voie, vous n'êtes pas un apôtre, vous êtes un tribun; vous ne convertissez pas les incroyants, vous les confirmez dans leur incrédulité; vous n'avez pas l'Esprit de l'Evangile; vous avez compromis l'Ordre en disant qu'il était dans vos idées. »

J'ai écouté tout cela sans mot dire. Il me semblait qu'une force plus haute me commandait de me taire. Je me suis tu, dans la plus parfaite quiétude et la plus inaltérable sérénité.

Alors j'ai dit au Général : « Eh bien! Révérendissime Père, que faut-il que je fasse ? »

Il a hésité un instant et il a répondu : « Il faut que vous vous retiriez en Corse, à Corbara, dans un Couvent solitaire. Vous n'y prêcherez pas; vous n'y confesserez pas; vous prierez et vous étudierez jusqu'à nouvel ordre. »

— « Quand voulez-vous que je parte ? » — « Le plus tôt possible et dès que vous serez reposé. » — « Je vous demande seulement, mon Révérendissime Père, de ne pas quitter Rome avant d'avoir vu le Pape et d'attendre quelques jours mon audience. » Il me l'a permis.

Voilà, ma chère Enfant, le récit de mon entrevue avec le Maître Général que Dieu a mis sur ma route et qui affirme son existence et son droit sur moi par un décret d'*exil*.

J'ai accepté avec une sérénité et une joie étranges cette première grande épreuve à laquelle le Christ a permis que je fusse exposé. Je suis heureux d'avoir été

jugé digne de souffrir pour la cause sainte à laquelle j'ai voué ma vie. C'est le commencement du long martyre. Je suis prêt à tout. Qu'importe ma personne! l'œuvre sainte à laquelle je me suis voué, l'œuvre du salut des païens modernes, voilà l'essentiel. Nulle force ne m'arrêtera.

Je suis ici, chère Enfant, jusqu'à ce que j'aie obtenu mon audience, c'est-à-dire une semaine au plus tard. Après avoir vu le Saint-Père, s'il daigne me recevoir, je verrai ce qu'il convient de dire au Maître Général.

IV

Corbara, 22 avril 1880.

Ma chère Enfant,

Me voilà dans ma solitude. Je ne vois plus rien de la patrie; des montagnes âpres et nues, la mer, le ciel... Corbara est une chartreuse, un tombeau tout blanc. Les oiseaux chantent autour et semblent vouloir réveiller ceux qui dorment là.

L'apôtre est enseveli. Etrange! la destinée a des *inattendus* foudroyants. Tout d'un coup, le chemin s'arrête, un gouffre s'entr'ouvre. Il faut y descendre. Moi qui vais en avant sans regarder en arrière et qui ne veux écouter que la voix de Dieu, je n'hésite jamais. Il y aurait la fosse aux lions, là, sous mes pas; Dieu me dirait : « Va vivre avec ces bêtes, » j'irais passer la main dans leurs sauvages crinières.

Il est doux et grand pour moi de souffrir quelque chose et de m'immoler dans l'intérêt de la cause sainte du salut de ce monde moderne auquel je tiens si profondément et auquel ma vie tout entière est vouée.

Je ne veux pas être un vulgaire parleur, un académicien, un apôtre du bout des lèvres; je veux être un souffrant, un éprouvé, un martyr.

Je veux être... ai-je bien le droit de dire ce mot? Non, car il n'appartient point à l'homme d'être ceci ou cela, — c'est la Providence qui nous choisit, malgré

notre indignité, et c'est Dieu, le maître des destinées, qui nous dit : « Va mourir, pour que la Vérité et la Justice triomphent. »

Je vous dis ces choses, mon Enfant, afin que votre âme en soit relevée et que, consciente de ma destinée austère, vous vous y associiez par le sacrifice et l'immolation.

Cette phase douloureuse de ma vie, chère Enfant, sera rude pour vous comme pour moi. Je n'ai pas ici la liberté de ma correspondance; vous serez enchaînée comme je le suis, mais prenez patience. L'hiver passera, la tempête des jours de mort n'aura qu'une heure. Soyons dignes de la douleur que Dieu nous envoie.

Vous m'écrirez chaque semaine et vous me donnerez des nouvelles de ces chers amis d'E... Ayez confiance, tous, au vaillant que Dieu soutient. Ne vous inquiétez pas de cette presse insensée qui me fait une guerre si lâche et si déloyale...

Je me suis soumis, mais la soumission du chrétien s'alliera toujours en moi à la fierté et à la dignité de l'homme.

V

Corbara, 26 avril 1880.

Je viens de recevoir votre lettre pleine d'angoisse, ma pauvre Enfant, et aussi pleine de reproches. Peut-être l'auriez-vous tempérée, si vous aviez eu, malgré tout, une foi absolue en votre Père.

Mais ne craignez pas, allez. Je m'efforce de tout comprendre, afin de pouvoir tout excuser, tout pardonner.

Quelle rude chose que l'épreuve! Quand Dieu lui dit : « Va visiter mon serviteur, » elle s'abat foudroyante, implacable comme un oiseau de proie dévorant. Elle n'épargne rien. Je ne me plains pas d'avoir été choisi pour souffrir. Au fond, j'en éprouve une joie infinie. Saint Paul a dit : « Je surabonde de joie

dans l'universelle tribulation. » Je vis en esprit avec mon Maître et j'essaye de comprendre sa grande âme à la clarté terrible du feu de l'immolation.

Ce que j'ai enduré de plus cruel, ç'a été cette trahison de l'amitié. J'ai appris cela à Livourne au moment de m'embarquer. J'ai levé les mains vers le ciel, comme si tout un monde s'effondrait sous mes pieds. Le plus atroce encore, c'est la défiance des amis!

Aux heures de son agonie, dans cet hymne sanglotant que le Christ a récité, il y a ces mots criés vers Dieu : « Tu as fait passer sur moi tous les flots de ta colère. »

Et qu'avait-Il fait, le Christ? Du bien. Nous, nous avons à expier; rien de mieux que la flamme nous dévore et qu'elle consume nos misères accablantes. Je ne m'en plaindrai pas.

Oh! la trahison des amis, leur défiance, leur soupçon, leur doute, leur abandon... voilà la vraie douleur. Ceux qui ne l'ont pas connue n'ont rien senti. Ils n'ont pas même été égratignés à la peau. Maintenant je ne compte plus les coups que Dieu frappe, je laisse aller Celui qui se plaît à éprouver ses serviteurs.

J'ai la conscience profonde du bien à accomplir. Plus que jamais, j'ai foi en l'avenir du règne du Christ dans nos sociétés nouvelles. Ma vocation m'apparaît toujours plus lumineuse et vous osez craindre, ma pauvre Enfant, qu'un être quelconque soit capable de lutter contre Dieu. Je me sauverais au Pôle, entendez-vous, plutôt que d'entamer mon honneur. Ils me connaissent bien peu, ceux qui s'imaginent que je suis un homme à instincts vulgaires. Dieu m'a donné, dans sa Providence insondable, le sens d'une destinée tout apostolique; il m'a gardé malgré mon indignité et mes fautes. Il n'y a pas de puissance au ciel, ni sur la terre, qui prévaudra contre ma destinée et contre Lui.

Que les faux amis me trahissent, qu'ils me compromettent, que les timides m'abandonnent, que les ennemis s'acharnent!

Le Christ ne se retirera pas de moi. Il sait bien, Lui qui sonde les reins et les cœurs, que je suis son apôtre

et que tout, en moi, jusqu'au dernier atome, voudrait crier son nom.

Après tout, que m'importent les hommes et la façon dont ils me jugent? Comme le disait saint Paul, je ne me juge pas moi-même, c'est Dieu qui juge seul.

O Dieu, pardonnez à ceux qui me font du mal, car ils ne savent pas ce qu'ils font.

Vous, soyez en paix et soyez dans la Foi. Sachez que la force des éprouvés est, après Dieu, la confiance inébranlable des amis. Certaines lettres d'amis me causent plus de peine, à leur insu, que certaines lettres d'injure. J'en reçois, chaque jour, quinze et vingt. Si j'étais impressionnable, je perdrais la tête. Grâce à Dieu, je vis dans mon rocher inaccessible, et je laisse passer le flot des opinions humaines. Mon unique pensée est d'accomplir le devoir douloureux que Dieu m'impose. Je ne me lasserai pas. Je n'ai point d'ambition humaine et personnelle; je n'en ai jamais eu, et, plus que jamais, je tâche de me désintéresser de tout ce qui est égoïste et vulgaire, comprenant que, pour semer la Foi vivante, il faut dans un homme autre chose que de la logique, de la littérature et des passions humaines. Pour semer la Foi, il faut avoir Dieu même, le Christ vivant en soi. Voilà la logique irrésistible, la poésie éblouissante, la passion qui emporte tout. Vivez unie à ma solitude et à ma prière, mon Enfant.

Je suis peiné de vous voir envahie par ce bruit de la presse parisienne à mon sujet. Ne vous en attristez pas. C'est une poussière que le vent emporte, ne vous en laissez point aveugler.

Je voudrais avoir des ailes; je m'envolerais un instant du côté d'E... et il me suffirait d'un mot pour vous apaiser.

Je pense qu'à Paris, au Couvent, on est plus tranquille. J'ai écrit au P. S..., au P. M..., au P. D..., au P. Mil... Qu'ils aient donc foi en moi! Ma nature ne leur est-elle pas connue? Qu'ils ne se laissent donc pas décourager au moindre obstacle!

J'ai souvent présent à la pensée, pendant ces jours, le mot de Jésus à ses disciples, au jardin de Gethsé-

mani. Jésus priait : les apôtres dormaient épuisés. Jésus revint vers eux et leur dit : « Comment ! vous ne pouvez pas même veiller une heure avec moi ! »

Oh ! les amis, les amis, les amis indomptables, les amis plus inébranlables que le roc ! Les amis qui ne bronchent pas, qui ne doutent pas ; les amis qui ont la Foi vivante... ô les amis, où êtes-vous ?

. . . .

VI

Corbara, 9 mai 1880.

Mon Enfant, ayez la paix de Dieu. Dégageons-nous peu à peu de tout ce qui, dans nos vies, est personnel, égoïste, étroit ; comprenons que nous sommes au service du Père, sur les traces du Christ, et immolons-nous, sans trêve et sans calcul, au devoir. La main de Dieu est sur moi ; elle frappe et elle relève tour à tour, elle s'appesantit et elle s'allège, elle fait œuvre de justice et de miséricorde infinie. Je suis cloué par elle sur ce granit et je me livre sans plainte à son action souveraine. Je n'ai peur de rien, et je ne reculerai devant rien. J'agis dans la plénitude de ma conscience éveillée, affranchie de tout humain et résolue à ne suivre que le devoir. N'ayez aucune crainte. Un Dieu bon veille sur nous. L'être en pleine conscience est inattaquable, invincible. On peut le faire souffrir, on peut le martyriser ; tant mieux. On lui fournit les occasions de satisfaire à l'inexorable justice et de mériter la miséricorde de Dieu.

Mais ce que nulle puissance humaine, nulle trahison, nulle perfidie, nulle haine, nulle hypocrisie féroce ne peut faire, c'est de le diminuer. Je me sens à Dieu dans la plénitude de ma volonté. Je comprends que ma vocation et ma destinée exigent tout de moi. Je leur sacrifierai tout.

Moi aussi, sur ce rocher, j'ai entendu la voix du Christ ; elle m'a parlé comme elle a parlé à l'apôtre

foudroyé sur le chemin de Damas. Cette voix est irrésistible. Je comprends qu'un seul regard de cet Etre divin ait subjugué des foules. A deux mille ans de distance, on se sent encore remué jusqu'aux dernières fibres par l'action étrange, toujours jeune, toujours triomphante, de Celui qui, seul, mène en ses destinées hautes la pauvre humanité.

Mon exil m'est doux, ma solitude m'est chère. Je suis dans le creuset de Dieu, sous des flammes d'une implacable subtilité.

Que tout ce qui n'est pas droit en moi soit rectifié, que tout ce qui n'est pas pur métal soit rejeté comme une vile scorie, que tout ce qui est pur métal soit ciselé et travaillé... Et puis, à l'Eternel ciseleur de buriner comme il l'entendra : l'œuvre est à lui.

Je laisse aller ma plume, mon Enfant, au gré des pensées dont mon âme déborde.

Vous pouvez vous appliquer à vous-même tout cela; car votre destinée supérieure est de marcher dans ces sentiers escarpés où Dieu me conduit. Apaisez-vous. Ne vous effrayez pas des épreuves par lesquelles l'Esprit de Dieu me fait passer. Tout se dénouera dans l'harmonie et dans la paix et Dieu sera glorifié.

J'ignorais absolument tout ce que votre lettre me raconte. C'est étrange, c'est douloureux, mais, encore une fois, qu'importe! La conscience droite et éclairée fera son œuvre en toute justice et en toute bonté.

J'ai une droiture confiante qui me rend la victime des fourbes. Je suis réservé pourtant et j'ai mes profondeurs où ne pénètre *personne*. Je parle de mes profondeurs de conscience. Or, il y a une providence particulière pour ces êtres-là : elle se révèle, en ce qui me concerne, d'une façon éblouissante. En quelque mauvais pas qu'on se voie engagé, il n'y a plus qu'une politique à suivre pour en sortir : *le devoir*. Dieu se charge alors du dénouement, et Il a dit de ses élus : « Ils marcheront sur l'aspic et la vipère et ils broieront les mâchoires des lions et des dragons. »

Vous pouvez tout me dire, j'ai la force de tout entendre. Je ne demande à mes amis qu'une chose, c'est

de ne jamais me mettre en avant et de me laisser toujours la responsabilité et l'initiative des actes où ma destinée est en jeu.

Vous, chère Enfant, reposez-vous. Je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous prolongiez votre séjour chez Mme L... Soyez-y une douceur de plus pour elle; soutenez-la dans ses tristesses maternelles. Partout où vous êtes, songez que vous portez le Christ et laissez rayonner l'Esprit vivant qui habite en vous.

Ma pauvre mère a passé de terribles jours, maintenant elle se calme. Mais quel coup elle a reçu, la chère et vaillante femme! Elle a le génie maternel, elle m'écrit une lettre superbe de tendresse et de force. Elle a le secret des grands cris qui montent vers Dieu, qui partent du cœur et qui vont au cœur. Elle me demande si elle me reverra. Elle me presse sur son cœur brisé et elle dit à Dieu dans son langage vigoureux : « N'est-ce pas assez d'épreuves? » Tout ce qui m'est venu d'elle est sain et bon. Vivent les mères! La première prédestination est d'avoir été porté dans un sein que les vertus ont gardé. Je n'ai jamais eu peur de la vie quand j'ai songé à ma mère.

Et puis, j'ai au ciel d'invisibles puissances (1), qui veillent, douces comme des hirondelles du toit paternel, terribles comme des anges au glaive de feu. Je me sais entouré. C'est une de mes *fois*, à moi. Malgré mes misères, ces puissances ne m'ont pas trahi; et je reconquiers, dans la douleur et dans l'épreuve, leur tendresse forte et terrible.

Est-ce doux, mon Enfant, de se sentir ainsi livré à Dieu et de se voir emporté au flot de son Esprit!

Chose étrange! il y a deux mois, un mois et demi peut-être, je disais — était-ce à vous? — je disais au milieu du feu de la bataille : « Oh! si je pouvais me sauver, dans la montagne, seul, loin des hommes et de tout, face à face avec ma conscience et avec Dieu... plus rien d'humain. Le Christ, mon passé, mon avenir, mon éternité. »

(1) Son père, ses sœurs.

C'était un rêve alors, et je croyais n'émettre qu'un vain désir. Dieu, qui fait bien tout ce qu'il fait, me prenait au mot ; mais, pour m'amener en cette solitude rêvée, sur ce granit idéal, il m'a fait passer par le fer et par le feu. Qu'il soit béni !

Lorsque vous écrirez à A. B..., vous le remercierez du souvenir affectueux qu'il garde de moi et de la sympathie avec laquelle il s'associe à mon épreuve. Dites-lui que je suis heureux d'avoir accompli mon devoir et qu'en toutes circonstances, Dieu aidant, je ne reculerai jamais devant le sacrifice auquel mon ministère d'apôtre m'a voué.

Adieu. Je vous donne au Christ. Qu'Il vous prenne comme il m'a pris, dût-il vous faire passer par ses agonies sanglantes.

Le calice n'est plus amer depuis que ses lèvres y ont trempé.

Je vous bénis, ma fille unique.

VII

Corbara, 28 mai 1880.

Mon Enfant, ma Fille unique,

Mettez-vous aux pieds du Christ, comme Magdeleine, et, après avoir brisé votre cœur, là, vous entendrez, je pense, le Christ vous dire : « Beaucoup de péchés lui seront remis parce qu'elle a beaucoup aimé. » Moi, je vous pardonne.

Vous avez douté de moi, vous aussi. C'est mal. Je vous avais donné une affection divine, j'avais gardé mon cœur haut, et je vous avais ravie sur une cime où votre beauté morale pouvait s'épanouir à force de sacrifice. Je vous avais donné cette preuve *unique* d'un dévouement et d'une tendresse que l'Infini, seul, peut inspirer.

Dans un instant de délire, vous avez tout méconnu. Je pourrais me retirer. Je reste. Je vous pardonne. Je demande au Christ qu'Il vous sauve. Un jour peut-être,

plus tard, je vous raconterai toute ma vie. Vous en lirez les pages, vous verrez ce que Dieu y a écrit, ce que d'autres y auraient voulu écrire, et vous bénirez ces forces invisibles et cette Providence qui gardent les simples et les sincères dans leur voie.

La main du Christ est sur moi. Il saccage en ma vie tout ce qui est humain. Une force irrésistible me pousse en haut et en avant. Je la laisse faire et je n'ai qu'un but : le règne en moi du Christ vivant et aimant.

Dieu voit le fond de mon âme. Il a jugé, dans sa miséricorde infinie, que l'heure était venue, pour moi, d'être secoué, brisé, épuré. Il a bien fait. Grâce à Lui, je ne trahirai pas sa souveraine et irrésistible inspiration. J'irai où Il me dira d'aller.

Mais Lui seul sait les chemins qu'il me faut prendre.

J'ai une situation délicate à éclairer et à équilibrer. Ce que ma conscience, éveillée et avertie, sous le regard de Dieu, me dira de faire, je le ferai sans me soucier d'aucun jugement humain, ennemi ou ami, peu importe! J'agirai en toute clairvoyance, en toute fermeté, en toute charité.

Je ne veux pas être la cause de la perte d'aucune âme, moi qui en ai déjà sauvé — je l'espère — et qui, sans mes misères, en aurais sauvé bien plus. Je ne veux pas que devant le Christ, pour avoir agi inconsidérément ou maladroitement, j'aie l'éternelle destinée d'un être à porter comme un poids.

Je ne vous dis que cela, mon Enfant. A votre cœur de comprendre le reste.

Si vous avez foi en mon caractère, allez, et faites ce que je vous ai dit.

Si vous n'avez plus foi... vous êtes libre. Un jour, brisée et accablée à votre tour, vous reviendrez vers ce Christ que j'ai voulu vous faire aimer par-dessus tout, et que je réussirai — coûte que coûte — à vous faire aimer.

Pour le moment, il ne me reste qu'à prier, à souffrir, à attendre.

Tout est vain, dans la vie, sauf le devoir, le sacrifice, l'amour de Dieu et en Dieu.

Je suis dans mon jardin de Gethsémani, au milieu des oliviers qui me rappellent ceux contre lesquels le Sauveur s'est appuyé, dans son angoisse. J'y mourrai peut-être; pourquoi pas? Le Christ me fait boire à son calice, mais, je le répète, son calice n'est plus amer depuis que ses lèvres y ont trempé.

Que son Esprit vous garde!

Soyez comme moi dans la main souveraine de ce Christ auquel j'ai voué ma vie et pour lequel je combattrai jusqu'à mon dernier souffle.

Le D[r] P... a accompagné X... J'ai eu des joies de patrie, en les voyant. Ils vont repartir. X... sera samedi à Paris, et cette lettre, plus heureuse que moi, entrera dans le petit parloir désert. Je n'ai pas besoin de vous dire que *ma prison est inaccessible.*

Que le Christ vous pardonne, avec la tendresse du Crucifié, comme je vous pardonne en Lui, et puissé-je vous aimer, comme il vous aime, dans l'Infini de son amour.

VIII

Corbara, 22 juin 1880.

Ecoutez-moi. Je ne réponds ni avec ma tête, ni avec mon cœur. La tête peut avoir ses duretés et le cœur ses faiblesses. Je vous réponds après avoir prié longuement, ardemment, douloureusement prié. Je vous réponds avec l'Esprit vivant du Christ auquel je voudrais livrer ma vie sans réserve et que je sens travailler en moi avec une suave et irrésistible énergie. Ce que je vais vous écrire, vous le graverez au plus profond de vous-même, vous en ferez votre force et, — si je venais à vous être enlevé, — votre testament. Je ne vous parlerais pas autrement, à la veille de mourir, un pied dans la tombe, au seuil de mon éternité.

Je suis convaincu que votre destinée est d'être à Dieu et au Christ dans la plénitude du sacrifice. Je suis convaincu que le milieu du monde vous est mauvais et

qu'il est urgent pour vous d'en être sevrée... jusqu'à ce que *la femme* soit morte en vous.

Je suis convaincu que ce refuge de Saint-A... gardé par M. T... est, en ce moment, votre abri providentiel.

Je suis convaincu, mon Enfant, que fussé-je mort ou enseveli dans quelque Couvent perdu, votre vocation à être à Dieu et au Christ ne doit pas varier. Je suis convaincu, *ma Fille unique*, que, malgré tout, vous n'avez pas perdu la foi en moi. Dieu m'a donné, par une grâce exquise, d'être pour vous le révélateur de sa vertu.

L'esprit mauvais a essayé de diminuer ou de fausser à vos yeux cette révélation dont j'ai été le médiateur, — il ne prévaudra pas. Vous ne pourrez oublier que je vous ai réservée à Celui auquel seul, entendez-vous — vous devez appartenir.

Je suis convaincu encore que je vous sauverai avec l'aide du Christ, que je rejetterai dans la fournaise de Dieu les morceaux du métal brisé. Oui, je les remettrai à la flamme terrible qui fond et refond, qui vaporise et qui épure tout ce qu'elle touche, et le chef-d'œuvre se fera.

Qu'on dise que je suis un exalté, peu m'importe! Je vous parle au nom de cet Esprit irrésistible du Christ qui m'a envahi comme un feu dévorant.

Je suis convaincu, ma Fille unique, qu'il faut orienter vos affections *en haut*, les dégager de la terre et de l'homme, leur donner ce caractère divin sans lequel, au lieu d'être pour vous un moyen, elles seraient un obstacle et un piège.

Allez donc et soyez ferme. Faites comme moi, si mon exemple peut vous aider.

J'ai vécu en ces trois mois de longues années. Comment avez-vous pu, même à la surface, douter de moi, vous, vous... à l'heure où, saisi par Dieu, rudement éprouvé, je portais le signe du Christ, ses stigmates, cette marque des prédestinés? Quand tous les autres me condamneraient et me délaisseraient, me jetteraient la pierre, vous, vous, vous devriez me défendre, veiller près de moi et me garder intact, non seulement devant

les autres... mais surtout au plus profond de votre conscience. Il est vrai que là, dans ce fond secret, vous m'avez respecté. Je n'ai été outragé par vous que dans ce milieu des impressions fugitives où s'amoncellent vos tempêtes et où vous devrez vous efforcer, ma pauvre Enfant, de mettre de la sérénité. Nous y veillerons.

Si je voulais relever toutes les inexactitudes, toute la fausseté des renseignements, je n'en finirais pas. Et puis, ces contentieux-là me répugnent. Avez-vous pu croire — pour ne prendre que ce détail — que j'aie jamais hésité une seconde entre X... et Dieu!!!... Mais vous savez bien, pauvre Petite, que ma vocation m'est chère au delà de tout et que je ne pourrais jamais regimber contre cet aiguillon divin qui m'emporte vers le Christ!... Non... non... vous avez été induite en erreur, et je veux croire que ceux qui vous ont parlé ainsi se sont trompés eux-mêmes.

Laissez tout cela, croyez-moi. Ayez confiance. Vous en serez bénie. Ne vous scandalisez pas de ce qui vous a été dit de-ci de-là. Ne jugez pas, vous vous méprendriez sur ma vie. Gardez votre foi.

Si j'étais un homme, je me serais retiré de vous et jamais vous n'eussiez revu... même mon ombre; mais non! Je ne vous abandonnerai pas. L'Esprit auquel j'obéis vous a confié à moi, je vous garderai en Lui. Non seulement je vous pardonne, mais j'oublierai... j'oublie. Il ne restera pas un nuage entre vous et moi de toutes ces tempêtes. Je ne vous en reparlerai jamais. C'est anéanti.

Lorsque la Providence a marqué un être, il faut qu'il aille en haut et droit. Pas d'arrêt, pas de zigzag. Le chemin raide, escarpé, le sentier des cimes. L'éducation se fait peu à peu, les illusions s'en vont, les écailles tombent des yeux, le cœur se raffermit, la conscience parle en souveraine et l'Esprit du Christ s'empare pleinement de sa raison et de sa volonté. Il enveloppe le corps lui-même, il y apaise les instincts matériels, et il les rend un instrument docile, un vrai membre de l'esprit.

Venez et montez, mon Enfant. Vous serez éblouie dans la lumière de Dieu et vous obéirez avec enthousiasme à son attrait. Ne cherchez pas la consolation *humaine*. Ne dites pas : Il me faut ceci, cela. Non il vous faut le Christ. Lui seul vous donnera la plénitude de cette paix et la satisfaction totale de cette faim du Divin que j'aime en vous.

Je ne suis, moi, qu'un médiateur entre vous et Lui et je serais indigne de ma fonction si je ne m'efforçais de vous ravir au-dessus de tout pour vous donner à Dieu et au Christ vivant.

Ce n'est pas moi, chère Fille unique, qui vous plaindrai. L'homme peut vous plaindre, l'Esprit ne le peut et ne le doit pas. N'avez-vous pas eu la belle part? Quand un être a été gardé comme vous l'avez été, quand il a vu la douceur et la force de Dieu l'envelopper aux heures les plus difficiles, cet être-là n'est pas à plaindre.

Cet être-là, c'est vous.

L'avenir vous apprendra combien Dieu vous a aimée.

Et, maintenant, je vous le demande encore. Donnez-moi de faire vivre et grandir en vous cet Idéal que j'ai rêvé dès la première heure où mon regard est tombé sur vous.

Allez voir et embrassez votre mère.

Je suis ici comme un novice, ne pouvant pas sortir sans être accompagné, ne pouvant rien écrire sans que le Prieur l'ait vu, ne pouvant rien recevoir sans qu'il l'ait examiné?

Saviez-vous cela?

Et, avez-vous pu croire, chère Enfant que je jouais ici une comédie, que je faisais de la politique... transcendante!

Que ces idées traversent d'autres têtes, je le comprends, mais qu'elles puissent tomber dans celle de ma Fille, c'est... diabolique! Je vous redis cela, mais sans récriminer. Ce qui est oublié est oublié. A l'avenir, vous pouvez tout me confier,... mais dites-moi, au moins, chère Enfant, que toutes ces choses sont des impressions qui n'effleurent même pas votre volonté. Alors le

mieux est de dédaigner cela, car les impressions ne comptent pas dans la vie. Ce qui vaut seul, devant Dieu, c'est la volonté, c'est la conduite.

Adieu. J'aurais bien des choses à vous écrire encore, mais l'Infini ne s'écrit pas.

Il me semble que je vous retrouve après *la mort.*

Mort! Je le suis vraiment et l'effusion de l'Esprit du Christ a été telle en moi qu'en me regardant je me trouve, sûr bien des points, autre. La vie est une série de transformations, et il n'y a pas de transformation sans une mort préalable. C'est la loi pour l'être humain.

Je voudrais, mon Enfant, que mes transformations fussent les vôtres et qu'à mesure que la grâce de Dieu fait en moi son œuvre, elle l'accomplisse en vous.

Malgré tout, je suis et j'ai été ici dans l'inaltérable paix du Christ, dans cette paix qui dépasse tout sentiment. Au milieu de mes douleurs, j'ai senti les consolations ineffables de Dieu. Vous savez que, dans l'agonie de Jésus, en ce fameux jardin de Gethsémani, sous les oliviers, il est dit que les anges de Dieu s'approchèrent de l'Agonisant divin et le réconfortèrent. La loi miséricordieuse est la même pour nous. Quand Dieu nous fait boire à son calice, il nous envoie ses anges.

Et maintenant, soyez dans la sérénité, vous. Je vous donne mon pardon et mon oubli. Que ce soit le pardon de Dieu. Que la main du Sauveur soit sur votre tête, ma Fille unique et privilégiée. Je vous vois devant moi, je vous bénis. Ayez foi. Je suis à vous dans l'inexprimable tendresse de ceux que le Christ a aimés et qui ont souffert.

. . . .

P.-S. Vous pouvez parler à M. T... sans réticence sur moi. Je vous y autorise, afin que vous souffriez moins.

IX

Corbara, 1er juillet 1880.

Enfin, ma pauvre et chère Fille unique, je vous ai retrouvée. Ma joie est profonde et votre bonheur est

inexprimable. Tout ce qui est profond ne peut se traduire.

Tenez, voici votre épitaphe : *obedientiâ, fide et amore!* obéissance, foi, amour!

Vous obéirez parce que vous avez foi, et vous avez foi parce que vous aimez. Toute obéissance qui ne s'appuie point sur la Foi totale est aveugle, et il est impossible d'avoir la Foi totale si l'on n'aime.

L'obéissance répond au Père qui a l'autorité; la Foi au Verbe qui a la Sagesse; l'amour répond à l'Esprit. Voilà mes commentaires mystérieux, apocalyptiques. Ecrivez ces mots, mon Enfant, non pas sur le papier, ni sur le parchemin, mais dans l'âme, là où est le granit indestructible, là où les signes ne s'effacent pas, là où habite l'Esprit! — Oui, Enfant, soyez au Christ et à Dieu avant tout. C'est l'ordre, et c'est la garantie de notre œuvre. Tout ce qui commence autrement est à l'avance frappé de mort. Soyez donc en paix devant Celui qui nous jugera. Ne vous effarouchez de rien à l'avenir. Laissez dire, laissez juger. Vous, ayez foi et allez où vous emmène l'Esprit vivant du Christ.

Peu à peu vous me comprendrez.

Est-ce ma faute si je ne suis pas un petit ruisseau bien clair, roulant sur des cailloux bien blancs qu'on voit à travers son onde transparente?

Est-ce ma faute si je suis parfois un torrent gonflé par les trombes? un lac mystérieux encaissé dans de hautes montagnes qui voilent son fond, bien que son eau soit l'eau pure du glacier?

Est-ce ma faute, enfin, ma Fille, si je suis une mer aux falaises escarpées et dont les pêcheurs, qui se croient avisés, n'ont pas pu trouver, en certains endroits, les dernières profondeurs?

Vivez en paix, vous dis-je; les âmes se pénètrent peu à peu lentement, à la clarté et sous la chaude influence de Dieu.

Vous aurez, je le crains, ainsi que M. T..., à souffrir à cause de moi. Il ne faut pas se faire d'illusion. Les épreuves que je traverse, non seulement ne désarmeront pas mes adversaires, elles les irriteront. Savez-vous

pourquoi ? Parce que Dieu m'a donné de les supporter vaillamment. Il faut que ceux qui mêlent leur vie à la mienne le sachent bien, ils seront secoués par toutes mes tempêtes et ils partageront ma douloureuse fortune.

Tant mieux, n'est-ce pas, chère Enfant, s'il y a à souffrir. Il y aura à souffrir, je vous le dis. Il y aura à souffrir de toutes sortes et de tous les côtés. Cette conviction est, en moi, absolue, et c'est là que je puise la certitude de l'apostolat divin auquel Dieu me destine ainsi que d'autres qui me sont encore inconnus.

Je n'ai pas la naïveté de croire que nous verrons de nos yeux lever la belle moisson jetée en terre. Non. Nous ne serons, sans doute, que d'obscurs semeurs, nous ouvrirons la terre aride de cette génération sans Dieu, nous l'ouvrirons comme un sol brûlé où la pluie du ciel n'est pas tombée depuis longtemps et nous arroserons de nos douleurs la graine divine.

Qui donc nous soutiendra dans ce labeur atroce ? Qui a soutenu le Christ ? At-il vu, lui, son royaume ? Paul a-t-il vu le triomphe ?

Nous sommes dans des temps qui ressemblent à ceux du vieil empire romain vermoulu de septicisme et d'incrédulité ; mais l'Esprit vivant de Dieu n'est point vermoulu, lui, et il renouvellera encore la face de cette terre. O ma pauvre Enfant, comme il m'est doux de vous sentir en tressaillement sous cet Esprit-là ! S'il vous a envahie, il peut bien en gagner d'autres. S'il vous a conquise, vous, l'insaisissable, pourquoi n'en conquerrait-il pas d'autres ?

Je parlerais des jours et des nuits sur ce sujet qui est sans cesse dans mes pensées. Que de lumière m'a ébloui sur mon rocher nu ! Que de fois j'ai senti passer, sur moi et en moi, le souffle irrésistible et doux du Christ ! Que de fois, à ma fenêtre, le soir, perdu en contemplation devant la mer endormie et les étoiles éveillées, je disais au Christ : « Si tu es vivant, parle-moi donc et, toi, qui as foudroyé Paul, *frappe-moi !* »

Ce n'est point, mon Enfant, un vain rêve, ce n'est point un effet de mon imagination exaltée et enivrée

par la solitude; non, je vous le dis, je sentais l'Esprit du Maître, comme si je l'avais touché, Lui, aux jours de sa vie terrestre, quand il disait à ce jeune homme : « Suis-moi. »

Le corps lui-même subit l'inclination sublime que le Christ invisible, mais vivant et priant, communique aux grandes facultés de l'âme. On expérimente les huit béatitudes. On sent et on voit que les pauvres et les désintéressés sont les heureux; on sent et on voit que les attristés sont dans la joie divine, que les affamés de justice sont dans le rassasiement; que les cœurs purs, que les doux, les pacifiques verront Dieu, possèdent la terre et sont les vrais fils de l'Infini; on voit et on sent que les persécutés pour le Christ, pour la Vérité et pour la Justice sont dignes d'envie.

Oui, chère Enfant, on voit, on sent tout cela et *on veut* être tout cela.

Pourquoi? Parce que l'Esprit vivant du Christ habite en vous et vous communique ces sentiments surhumains, ces visions d'ordre éternel et ces volontés qui feraient frémir l'homme animal.

Je vous dis ces choses dont mon âme déborde. Il y en a bien d'autres dont elle est remplie et qui se remuent en moi comme les laves bouillonnant dans les cratères des volcans; vous les devinerez, vous les soupçonnerez et vous en demanderez, dans la prière ardente, le secret à Dieu.

Nous voilà au 1er juillet. Les décrets du 29 mars ne nous ont pas encore frappés. Nous attendons sur le qui-vive, chaque jour, l'ordre d'expulsion, qui, sans doute, n'épargnera pas plus la Corse que la France. Je ne sais donc pas, mon Enfant, ce que je vais devenir, Depuis que je suis ici, voilà deux mois et demi, je n'ai pas eu signe de vie ni de mon Provincial, ni du Maître Général. Je suis bien comme un mort dans son sépulcre. Je ne m'en plains pas. Il ne faut jamais se plaindre; ce n'est pas digne d'un homme et surtout ce n'est pas digne d'un disciple du Christ. Cependant, le Père Prieur de Corbara — dont j'ai maintes fois pu apprécier le tact et la cordialité envers moi, bien que sa

nature soit peu expansive — a écrit au Maître Général pour lui demander ce qu'il ferait de moi, en cas de dispersion.

La réponse, après plus de douze jours, n'est pas venue; il l'attend ce soir même. N'ayez pas d'inquiétude. Si mon sort devait être changé brusquement, je vous en préviendrais par une dépêche. Je suis abandonné à la volonté souveraine de Dieu et, à cette heure, il me semble que ma fonction est de me taire, de me recueillir, de prier et de souffrir.

Ma vie est celle d'un Chartreux doublé d'un Bénédictin. Ma journée active est de quatorze à quinze heures. Je me lève à cinq, et je me couche à dix. Mon temps est partagé, à peu près, en deux portions égales, entre l'étude et la prière.

Debout à cinq heures, je descends au chœur à cinq heures et quart. Je prie jusqu'à six. A six heures, je dis ma messe; à sept, je remonte dans ma cellule que je balaye avec soin, car j'aime l'ordre et la propreté. Un valet de chambre soigneux et stylé ne ferait pas mieux que moi ce travail intéressant. A sept heures un quart, je prends un peu de café, puis je travaille jusqu'à huit heures et demie. Ce temps est consacré ordinairement à ma correspondance.

A huit heures et demie, je redescends au chœur, je dis l'office, j'entends la messe et je remonte à neuf heures et demie.

Travail intense jusqu'à midi. Dîner et récréation jusqu'à une heure et demie. A une heure et demie, je repose une petite demi-heure, puis je reprends mon travail jusqu'à deux heures et demie.

A deux heures et demie, prière et office jusqu'à trois heures et demie. Après, travail jusqu'à cinq heures. A cinq heures, office jusqu'à six. A six heures, travail intense jusqu'à huit. A huit heures, souper et récréation jusqu'à neuf. A neuf heures, prières jusqu'à dix.

Voilà ma vie, chère Enfant, depuis bientôt quatre-vingts jours. Au milieu des épreuves de tout genre qui m'ont assailli, rien n'a troublé l'âme en ce point où elle se sent à Dieu. Quelle vie!

Je n'ai rien écrit de particulier, rien. Je n'aurais pas pu. Ce que j'ai éprouvé ne se met pas dehors. On en vit, on en est torturé, on en tressaille, on en meurt. L'heure venue, tout cela sortira peut-être comme le feu central des planètes... par des fissures volcaniques. Mais qu'importe! si l'âme s'élève et se sanctifie.

J'aurai bientôt des photographies de ma solitude. Je vous les enverrai, chère Enfant, et vous jugerez par ces pâles reproductions de la beauté enchanteresse de ma tombe.

J'ai écrit à E. L... et je lui dis de vous aimer. Adieu. Je vous redis, ma chère Fille unique, ma joie divine de vous sentir apaisée et en mouvement vers Dieu. Vous avez la belle part, soyez-en sûre, et elle ne vous sera point ôtée. Je suis à vous dans le Christ.

X

Corbara, 6 juillet 1880.

Ma chère Enfant,

Rien de nouveau dans ma solitude depuis la date du 29 juin. Les Jésuites ont été dispersés, le 30, à Bastia. Les autres Congrégations non autorisées sont encore tranquilles. Elles attendent l'heure, et l'heure viendra. La guerre religieuse commencée dans notre pays ne s'arrêtera pas là. On ira jusqu'à la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et il me semble que l'on ne puisse éviter ce terme qui épouvante beaucoup trop, à mon avis, la majorité du clergé. Je ne crois pas que nous recommencions les massacres de 93. L'histoire ne se refait pas. Peut-être y aura-t-il quelques soulèvements et quelques représailles d'instincts grossiers et homicides mal contenus, mais ce ne sera pas une *Terreur* comme à la fin du dix-huitième siècle ou une Commune comme en 1871.

Ce qui me semble le plus clair, dans tout ceci, c'est le résultat désastreux de l'antagonisme perpétué, aggravé, envenimé entre le catholicisme et la société mo-

derne. Les partis politiques ont exploité sataniquement cet antagonisme à leur profit, croyaient-ils. C'est une des fautes les plus énormes que nous ayons commises depuis un siècle. Nous y perdrons tous : l'Eglise y perdra, l'Etat y perdra, la France y perdra, l'avenir y perdra.

Il n'y a de salut que dans l'harmonie. Tous ces événements ne la préparent guère et nous, pauvres prêcheurs de la paix, nous les apôtres de la grande religion, mère de tous les progrès scientifiques, politiques et sociaux, nous qui voulions changer les épées en croix et les lances en socs de charrue, nous les pacifiques, les affamés de justice... nous voilà bien loin.

J'aurais des volumes à écrire sur cette situation lamentable du pays et sur les causes qui l'ont amenée et sur les remèdes qui pourraient tout guérir. Mais je suis un mort.

Il faut que je dorme sans bruit dans ma tombe et que je parle silencieusement à Dieu avec mes désirs dévorants et étouffés.

Pauvre chère Petite, prions et souffrons ensemble. Les épreuves peuvent devenir un breuvage enivrant, quand on les boit à la coupe même où le Christ les a bues à longs traits. Elles ne sont plus un mélange de fiel, de vinaigre et de myrrhe, elles sont un vin généreux qui donne des visions de Dieu.

Vous voulez savoir comment je vais; mais ne sentez-vous pas que je vais bien? Lorsque l'Esprit du Christ envahit un pauvre cœur d'homme, il est impossible que cet être ne soit pas dans l'harmonie, dans la paix, dans la vie, par conséquent dans la santé. La vraie santé du corps, c'est la santé de l'âme. Oui, ma Fille unique, je vais bien, très bien.

Sans être devenu un sylphe, j'ai maigri. J'ai perdu *trois trous* à ma ceinture de cuir et je boutonne mes cols de chemise sans difficulté.

Je fais des ascensions fréquentes au mont Sant'Angelo et ça ne me coûte guère plus qu'aux chèvres corses qui bondissent sur les rochers.

Je dors bien, d'un sommeil harmonique qui ne

n'alourdit pas; je mange comme tout le monde à notre table austère et je me soutiens sans défaillance. J'aime ce climat corse. Il est sec, lumineux, chaud, ardent, plein de vivacité. Il n'engraisse pas, il stimule, et cependant il ne dévore pas. Je le trouve très favorable au travail et à l'étude. La tête n'est pas lourde; on ne se sent pas pris de sommeil comme en France aux jours accablants de juillet. La Providence m'a ménagé une tombe saine. Le cadavre s'y conserve.

Aussi, mon Enfant, quelles belles heures je donne à l'étude et à la prière! Je vous l'ai écrit, ma journée est d'au moins quatorze heures... et cela, depuis bientôt trois mois.

Oh! ne craignez pas, ma Fille unique, que la monotonie de ma vie me pèse. Est-ce que le Christ vivant n'est pas avec moi dans ce désert? Croyez-vous qu'il ne suffise pas à l'homme qu'il visite de son Esprit? A la rigueur, moi que vous connaissez si militant, si guerroyant, si apôtre, si évangélisateur, je puis vivre comme un Chartreux; je puis aller dans un de ces couvents, m'y ensevelir, ne parlant plus qu'à Dieu de tout ce que j'aime. Je le puis, sans illusion, en toute tranquillité.

Je le puis, non parce que je suis un homme capable de vouloir, mais parce que le Christ me suffit. Qui me l'enlèvera, Lui?

La seule chose atroce pour moi, ce serait de laisser périr des âmes que je dois sauver. Et aujourd'hui encore, mon Enfant, ce qui me pèse d'un poids accablant, à de certaines heures, c'est de voir *le déluge épouvantable* qui engloutit dans ma race et dans mon pays des multitudes d'âmes... Et je suis là... captif, *lié par l'Esprit*, assistant, immobile, à ces naufrages, entendant le cri des désespérés.

Voilà le supplice des apôtres. Pensez-y quand vous lirez ces lignes et demandez-vous comment, avec cela, je puis néanmoins surabonder de joie en ma tribulation. Cela est pourtant; je suis heureux.

Il me semble que, *lié par l'Esprit*, je reste actif dans l'Esprit. Mes désirs demeurent indomptables, mais dévorants. Je me tais, mais je prie. Je ne fais pas un mou-

vement, mais j'aime et rien ne m'enlèvera de l'âme cette conviction absolue que les grands désirs, les grandes douleurs muettes, les prières sanglantes peuvent tout devant Dieu.

Et puis, il est doux de se livrer à l'Esprit du Christ sans réserve. Sous son action, je renonce gaiement à mon ambition humaine. La gloire m'importe peu. Je n'ai aucun souci de jouer mon petit rôle éclatant dans le drame humain. Etre méconnu m'est doux, être traité avec toutes sortes de duretés me paraît un sort enviable. — Ce que je vous écris là, chère Enfant, me coûte à écrire; ces profondeurs de l'âme, je n'ai pas l'habitude de les révéler, même aux amis. Je suis une nature qui a ses *pudeurs* d'un genre étrange. C'est comme ça. Il est rare que *le dedans* se révèle tout entier chez moi. Il faut le deviner. Il faut que je sois pris aujourd'hui d'un étrange sentiment pour que je vous écrive ainsi.

Vous lirez ces lignes chez votre mère; qu'elles vous donnent la lumière et l'élan supérieur dont vous aurez besoin pendant ces jours que vous passerez en famille.

Une autre fois, je vous parlerai de mes travaux. Ils vous intéresseront. Ce qui me les rend chers, c'est qu'ils me fournissent des armes pour les combats futurs. Vous voyez que *le militant* se retrouve toujours en moi jusque dans le contemplatif et le spéculatif.

XI

Corbara, 18 juillet 1880.

Ma chère Enfant,

Ces lignes vous parviendront le jour de sainte Marie-Magdeleine. Qu'elles vous soient douces, qu'elles vous arrivent comme un parfum d'Eternité!

Je suis toujours ému par le souvenir de cette femme étrange que Jésus a transformée et dont il a fait un des types immortels de notre pauvre race humaine.

Il y a des destinées douloureuses. On ne se choisit

point sa route. Une force souveraine vous dit d'aller en avant. On va. Le chemin est entrecoupé d'abîmes sans fond; on y descend et on va toujours. Il y a des bêtes fauves, des sirènes, des sphinx, des êtres venimeux et rampants : on va quand même.

Il faut se déchirer soi-même aux flancs de la roche escarpée, au tranchant du granit; on va, on va toujours. Il faut être méconnu, foulé aux pieds. La force qui vous pousse ne vous permet pas un instant d'arrêt. On suit le destin qu'elle vous impose. Quel étrange et sublime mystère, mon Enfant! Et ceux qui sont ainsi menés sont heureux. Ils n'échangeraient pas leur martyre contre toutes les joies et leur calvaire leur est plus cher que tous les triomphes. Un amour infini les garde, les comble, les sauve : pourquoi refuseraient-ils le calice que le Christ a épuisé jusqu'à la lie?

Il m'est doux de penser que je participe un peu aux souffrances de mon seul Maître, et il m'est réconfortant d'espérer que ma part sera toujours plus large et plus amère.

Allons, chère Enfant, ne perdons pas le temps; grandissons dans la vie, à travers la douleur et le sacrifice. Il faut travailler et marcher pendant que le jour luit, car la nuit venue, la mort présente, c'est fini.

Savez-vous ce que je vais vous demander, à vous? C'est de dominer votre nature.

Je voudrais, mon Enfant, que la grande œuvre à laquelle je travaille en vous inaugurât l'ère des progrès ardents.

Je voudrais, pour exprimer d'un mot mon vœu profond, que votre *terrible puissance d'impression* fût enfin captivée, maîtrisée par une volonté totalement soumise à l'Esprit du Christ.

Je voudrais, chère Fille unique, que le printemps de votre nature toujours en feu laissât pressentir la saison des fruits mûrs ; je voudrais enfin que vous prissiez la robuste stature des forts qui ne se laissent plus gouverner au vent des impressions, mais qui vont — hauts et fermes — là où leur volonté, aidée de Dieu, leur a dit d'aller. La gamme des impressions en nous est

d'une étendue et d'une volubilité étranges. Vous montez jusqu'au céleste, vous vous précipitez jusqu'au terrestre avec la même énergie.

Laissez, Enfant, laissez toutes ces oscillations. Ce n'est point l'âme, cela, c'est son enveloppe; ce n'est pas sa *substance*, c'est son atmosphère.

Ne vous occupez désormais ni de l'enveloppe, ni de l'atmosphère; occupez-vous de l'âme, de sa substance. L'âme est un *vouloir*, l'âme est une *résolution*, l'âme est une *liberté*, l'âme est une *pensée*, l'âme est une *force au service de l'Esprit*. Vivez désormais dans un vouloir unique, dans une résolution qui ne change pas, dans une *liberté maîtresse de toutes les impressions*, dans une *pensée fixe*, dans la *conscience toujours éveillée par l'Esprit*. Soyez ma vraie Fille, non pas seulement par l'affection, mais par la ressemblance des mêmes luttes, des mêmes douleurs, des mêmes vertus, des mêmes sacrifices, de la même œuvre laborieusement, héroïquement accomplie.

Hélas! cette pauvre Saint-Henri, nous l'avons fêtée quand même, à travers la séparation, l'épreuve, l'exil. Les corps étaient absents, mais combien l'Esprit réunissait les âmes!

Qui m'eût dit, l'an passé, au 15 juillet, que la prochaine Saint-Henri se fêterait pour moi sur ce rocher au soleil ardent de la Corse, loin des amis! Voilà les imprévus de la vie. Qui m'eût dit que d'une Saint-Henri à l'autre, tant de tempêtes passeraient sur moi!

Je ne regrette rien, je ne me plains de rien. J'adore, dans sa bonté et dans sa justice, dans sa miséricorde, plus encore que dans sa sévérité, le Christ vivant qui me conduit. Les vents contraires peuvent rugir à leur aise. Je dors à fond de cale, dans ma pauvre petite barque dont le gouvernail est aux mains de Dieu.

J'ai eu une sorte d'effusion torrentielle de prière le jour de la Saint-Henri, à cette heure des étoiles que j'aime tant. Jamais, depuis que j'ai conscience de ma vie avec Dieu, je n'ai éprouvé pareils envahissements de l'Esprit. Comme la vérité rayonne dans l'âme à ces

heures-là! Comme le Bien vous attire! Comme la terre est peu de chose! Comme on se sent immortel! Comme on a faim et soif de ce qui ne passe plus, de ce qui est éternel! Comme le Christ est visible! Comme l'atome humain comprend sa vanité et son impuissance, sa stérilité et son néant! Comme on se dégage de soi-même! Comme on abdique sa vaine personnalité! Comme les ambitions s'évanouissent devant l'Infini dont le sentiment nous enivre! Comme on voudrait mourir!

Qu'est-ce que ces quelques années de vie active? J'ai quarante ans. J'aurai peut-être dix, quinze, *vingt ans* de lutte. Et puis, vieil athlète brisé, quand je défaillerai dans l'arène, devant les lions qui ne voudront plus de moi, devant les bêtes fauves qui me donneront un dernier coup de griffe… vaudra-t-il la peine d'avoir vécu, combattu, souffert?

Si le Christ ne me disait pas *oui*, je m'ensevelirais dans la retraite absolue et je commencerais à mourir. Mais non! — Il faut que je sauve quelques égarés, il faut que je fasse entendre un cri à cette génération perdue, il faut que j'évangélise les publicains; il faut que cette société nouvelle voie, de ses yeux, un être sincère qui est de son sang et qui est resté fidèle au Christ; il faut que l'harmonie se rétablisse entre les modernes sans foi et les croyants sans *modernité;* il faut que les premiers retrouvent Dieu, et il faut que les seconds marchent en avant sur terre.

Oui, mon Enfant, il faut que cette grande œuvre se fasse, et la seule chose pour laquelle je vis, c'est que peut-être Dieu veut que je sois un des ouvriers de cette œuvre.

Avez-vous passé de bons jours près de votre mère? Etes-vous reposée? Avez-vous reçu ma dernière lettre le jour de la Saint-Henri?

Allons, il faut nous hâter, chère Enfant; les jours se font rares et l'œuvre est longue.

Vous me demandez, mon Enfant, ce que c'est qu'un clérical. Je n'aime pas ces *mots de guerre* qui ne signifient rien de précis et dont on peut, à son gré, étendre ou resserrer le sens mal défini.

Ce mot est, d'ordinaire, odieux pour le clergé ou pour les hommes favorables au clergé.

Il signifie aujourd'hui le parti politique qui se sert de la religion pour combattre ce qu'on est convenu d'appeler les institutions modernes. A ce compte-là, nous qui ne combattons point les institutions modernes, ni en tant que libérales, ni en tant que républicaines, ni en tant que démocratiques, mais qui, au contraire, cherchons à mettre l'harmonie entre la religion et un régime républicain, honnête, libéral, démocratique, nous ne saurions être des cléricaux. Mais, si l'on force le sens de cette expression élastique et si l'on entend par clérical quiconque est catholique, quiconque croit au Christ, quiconque croit en Dieu, quiconque croit à l'autorité... alors, non seulement tous les catholiques, non seulement tous les protestants, mais tous les déistes... mais M. Gambetta lui-même est un clérical... puisqu'il croit à l'autorité envers et contre MM. Rochefort et Trinquet.

Quant à la question de la loi militaire appliquée à tous, sans distinction, même aux jeunes gens qui se destinent au sacerdoce, elle est d'une égalité par trop brutale. Je ne pense pas qu'elle soit à l'avantage des vocations ecclésiastiques. Evidemment, celles qui résisteront à cette épreuve seront plus solides. Quand on est vraiment appelé, on peut passer par le feu : le feu ne vous brûle pas; mais c'est le petit nombre des braves, ceux-là. Pour les autres, il faut les *préserver*, il faut les cultiver, il faut les choisir, les mettre à part; ils ne sont pas capables de dominer leur milieu.

De là, les *écoles ecclésiastiques*. Elles ont des inconvénients aussi, car elles manquent trop souvent de cette sagacité nécessaire au triage des vraies et des fausses vocations. Mais, à tout prendre, il n'y a pas de doute pour moi, la loi militaire fera plus de tort au clergé que n'en pourront faire les écoles d'aujourd'hui avec leurs très grands défauts et leurs nombreuses insuffisances.

Si le Gouvernement avait la notion large et profonde de ce que doit être un peuple prospère, il saurait qu'un clergé intelligent, fortement instruit, charitable, évangélique, est une des meilleures ressources de la prospé-

rité nationale, et il essayerait d'en favoriser la formation. Malheureusement il n'a en vue qu'un clergé hostile et défiant qui s'est jeté dans l'arène politique, qui lutte en secret, en sourdine, et alors il fait tout pour l'entraver, le tracasser, l'expulser.

Ah! qu'il serait donc facile à un ministère courageux de rallier à lui le clergé! Mais on est lancé dans cette voie de l'antagonisme, on ne peut s'arrêter et je ne sais vraiment pas où cela mènera l'Eglise et l'Etat.

Allons, voilà que je fais de la politique. Est-ce bien ce qui convient à un mort comme moi?

. . . .

XII

Corbara, 15 août 1880.

Ma chère Fille unique,

Comme il m'est doux de vous savoir calme, à Dieu, au Christ! Ce qu'il y a d'ardent dans votre nature se concentre en Dieu, dans l'Infini. Vous pouvez être heureuse, car je suis heureux aussi à cause de vous...

Allons, chère Enfant, apprenons l'un et l'autre à mourir. Je suis plus que vous à l'école de la mort. Savoir mourir : voilà la science suprême. Nous tenons à tant de choses et par tant de fils et de fibres, en dehors de Dieu et du Christ, et il faut arriver peu à peu à cet état simple, lucide, transparent où il ne reste plus en nous que le *moi* soumis à Dieu. Et encore ce moi n'est plus, car il a perdu ce qui le fait être un *moi*... l'indépendance. Il est lié, garrotté, captif. Il voudrait faire ceci, il fait le contraire. Il voudrait aller sur tel rivage, il va en pleine mer. Il voudrait s'exalter lui-même, il s'anéantit; il voudrait agir, il reste immobile.

Comprenez-vous cela, chère Enfant? Moi, j'en ai à de certaines heures le frisson.

O Christ, si je ne t'avais pas voué ma vie, si tu

n'étais pas mon premier et mon dernier amour, si tu n'étais qu'un homme, si le Dieu, en toi, ne me terrassait, si je n'avais pas eu la révélation de ta beauté morale, si je n'étais pas rivé à ta destinée... O Christ, si je n'étais pas un croyant jusqu'à la moelle de mes os, si des forces étranges, insaisissables, plus hautes que moi, ne m'enveloppaient point d'une étreinte suave pour me maintenir en Toi... que de tempêtes dans ce cœur et dans ce crâne rugiraient, ébranleraient ma vie et amoncelleraient de ruines en moi et autour de moi!

Voilà le prodige de cette action du Christ, chère Enfant. Les loups s'adoucissent comme des agneaux et les lions deviennent caressants comme des chiens fidèles. Leur patte n'a plus de griffes, et cette langue, altérée de sang, apprend à lécher les plaies.

Un de mes travaux les plus chers dans mon exil, c'est justement le Christ et sa Divinité. Depuis trois mois, je m'y suis mis et je consolide en moi cette pierre angulaire qui porte toutes mes convictions religieuses.

L'histoire me mène à cette figure sans pareille qui a nom Jésus.

J'observe ce que cet Etre a dit, ce qu'Il a fait, ce qu'Il a enseigné, ce qu'Il a pensé, ce qu'Il a voulu. D'un tel examen ressort pour moi, en caractères évidents et rationnellement inattaquables, sa Divinité.

Dès que Dieu est trouvé, tout est trouvé. Il peut me parler : j'écoute. Il peut me commander : j'obéis! Son enseignement dépasse ma raison; je crois et je dis : tant mieux! Si la parole divine ne dominait point ma science humaine, elle serait courte comme elle.

J'ai donc étudié et j'étudie encore à fond cette question souveraine de la divinité de Jésus. Je l'étudie les pièces en mains, n'évitant aucune difficulté, me mesurant avec les auteurs les plus hostiles à ma foi, et je vais rédiger bientôt le sommaire de mes idées. Je vous communiquerai cela l'heure venue, afin que votre intelligence dans le Christ progresse, et que vous soyez raffermie dans vos convictions chrétiennes. Mais il faut bien le dire : quelque rigoureuses que soient les preuves,

dans les sujets moraux et religieux, elles ne suffisent pas à convertir. Elles peuvent embarrasser l'esprit d'un incroyant, elles ne vont pas jusqu'à l'âme.

L'Esprit vivant du Christ, seul, atteint à ces profondeurs, et voilà pourquoi je ne me contente point, dans ma solitude, d'étudier et de creuser la vérité; je me préoccupe plus encore de me mettre en communion intime avec l'Esprit.

Je vous renvoie, ma Fille, les lettres de votre petite X... et son portrait. C'est une jolie nature aimante, aimante, aimante. Elle a de l'intelligence, elle est vive, elle est *volontaire*, elle sera très passionnée. Mille forces inconscientes se remuent dans cet être à demi éveillé.

Il faut vous hâter, ma Fille, de dégager en elle plus énergiquement le sentiment du devoir. Le devoir n'est ni le plaisir, ni l'amour, *ni le sacrifice fait par amour*, pour quelqu'un. Le devoir, c'est ce qui oblige la conscience au nom de Dieu, ce dont nulle puissance ne peut nous affranchir. Le devoir, c'est tout. Quand vous aurez accompli en ce cœur-là cette première œuvre, vous verrez *quelle dose de sacrifice* il peut porter. Il se classera de lui-même ou parmi les héroïques, ou parmi les autres. Il y a évidemment dans cette nature de grandes ressources.

Quant au mystère de la destinée, ma pauvre Enfant, qui peut approfondir ses abîmes? Retenez bien ceci. Tout rapport entre l'Infini, qui est Dieu, et le Fini, qui est la créature — matière ou esprit — est incommensurable. Par conséquent, inexprimable à nos intelligences bornées. La création! inexprimable! La prédestination! inexprimable! — Nous savons que le fini dérive de l'infini par création. — Qu'est-ce que la création? mystère. Nous savons que Dieu est la cause suprême de tout... même de nos actes libres. Comment cela s'accorde-t-il avec le fait indéniable de notre liberté? Mystère!

Adore et tais-toi.

Adieu, ma Fille unique; faites une bonne retraite.

Aimez M. T... et dites-lui que je suis heureux de ce

que son cœur maternel fait pour vous. Je vous bénis dans le Christ, avec une tendresse infinie.

XIII

Corbara, 22 août 1880.

Ma chère Fille unique,

Laissez parler votre conscience. Ecoutez sa voix austère. Faites taire en vous les voix enchanteresses du sentiment; elles vous enveloppent parfois de leurs chaudes, de leurs brûlantes harmonies, et l'âme ne gagne rien à être ainsi enveloppée, enivrée. Elle se détend, elle se perd dans les rêves sans fin, elle a des hallucinations. Ne consumez point vos forces ainsi; réservez-les pour les combats de la vie, pour suivre les ordres douloureux de la conscience et pour accomplir tout ce que le devoir nous demande au nom du Christ.

Je tressaille quand j'entends votre conscience parler dans vos lettres.

Ma pauvre chère Enfant, vous me demandez comment je fais pour être au Christ dans la plénitude de ma volonté et de mes sentiments. Que vous répondrai-je? Ceux qui sont à Lui, c'est que le Père les attire, car nul ne vient qui n'ait été appelé. Cela touche à ce profond mystère de la prédestination où l'œil humain se perd quand il veut regarder dans les secrets de Dieu. Mais ce que je sais bien, ce que je constate avec une évidence irrésistible, c'est que toute la fièvre des passions n'a jamais comblé la cent millionième partie de mon âme. Ce que je vois, ce que j'observe, c'est que l'humain m'a toujours paru court et borné. Les plus fiers génies ne m'ont jamais dit le mot dont mon esprit a besoin, et j'ai toujours trouvé l'affection humaine au-dessous de mes grands rêves. Alors, ne pouvant m'abaisser dans la matière, ni me satisfaire dans l'humain, j'ai cherché l'Infini. Je l'ai trouvé dans le Christ, Homme-Dieu et, en le trouvant, j'ai eu le

mot suprême de ma destinée terrestre et céleste, de mon individualité et de ma vie totale.

La plus grande preuve d'affection divine que je puisse vous donner est de vous transporter dans la sphère où j'habite et où vous trouverez la paix. Votre nature est trop grande pour que rien de *bas* la satisfasse; elle est trop religieuse pour que rien d'humain la comble. Il lui faut l'Infini humanisé dans le Christ. Allez-y, chère Enfant et comprenez que vous avez été aimée de Dieu puisqu'il a mis sur votre route quelqu'un qui vous a révélé la vie vraie : celle des crucifiés.

Le Christ seul est capable de faire cela, et ceux en qui l'Esprit du Christ habite.

Eloignez donc de vos lèvres tout calice enivrant; buvez à longs traits à celui de la douleur. Il ne nous restera de bon que la douleur bien portée. Tout se flétrit en nous, tout, sauf les fleurs rouges du sacrifice.

Des fleurs!... Vous me demandez des fleurs du mont Sant'Angelo. C'est un rocher, un granit austère.

Ne demandez d'autres fleurs que celles qui ne se fanent pas. Quand je monte sur ma chère cime, je cueille pour vous des fleurs invisibles, d'un arome qui n'enivre pas, mais qui apaise; qui n'amollit pas, qui réconforte; qui ne fait pas rêver, qui fait penser; qui n'endort pas, qui pousse à la vie. Contentez-vous, chère Fille, de ces fleurs divines; les autres ne sont pas même dignes de leur servir d'emblème.

Mettez-vous à la rude école, mais sans réserve. Et surtout, et surtout, et surtout maîtrisez votre impressionnabilité. Perdez la vieille habitude que vous avez d'agir sous l'*impression du moment*. Quand vous faites n'importe quoi, ayez toujours comme mobile une idée et un vouloir divin, jamais un plaisir, vous entendez : *un plaisir*. Faites ce que vous *devez faire*, jamais ce que vous *aimez* à faire. Alors même qu'un devoir vous sera doux, accomplissez-le non pas parce qu'il est doux, mais parce qu'il est bien. Cette virile habitude vous permettra d'arriver à la charité des parfaits, de ceux qui vont à la mort comme à un festin quand Dieu leur a dit d'aller mourir.

A mesure que vous monterez dans ces voies rudes, nous nous rapprocherons, car Dieu sera en vous, et c'est Dieu qui fait, par sa présence, l'union intime des âmes...

XIV

Corbara, 4 septembre 1880.

Non, ma pauvre chère Fille unique, non, hélas! Je ne suis pas un Jérôme, et il faut bien vous le dire, vous n'êtes point non plus une Paula.

Nous sommes du dix-neuvième siècle, temps de crise et d'épouvantables tempêtes. Ils étaient du quatrième. En retournant la tête, ils pouvaient voir les dernières lueurs du nimbe de Jésus. Et nous, il faut plonger au fond de dix-huit cents ans pour ressaisir le Dieu disparu. Eux baisaient une terre encore toute chaude de son souffle; et nous, nous cherchons péniblement dans les débris accumulés : cendres de volcan et cendres de générations — la trace des pas du maître. Eux... ils avaient la flamme divine, et nous... nous n'avons qu'une étincelle.

Jérôme, le rude Dalmate, l'ardent jeune homme que la Rome païenne avait grisé un instant, devint, aux pieds du Christ, le lion dompté. Quels superbes rugissements que les siens dans ce désert où il cultiva, le grand ermite, l'éternelle science de Dieu et du Christ! et où sa tendresse divine désaltérait sans jamais tarir, comme une eau vive, des âmes qui avaient soif de vérité et d'amour.

Et, moi, moi, je suis un pauvre soldat vaillant, gardant à force de luttes personnelles, au milieu d'un siècle sans Dieu, ma foi indomptable. Je suis un *moderne* dans la pleine valeur du mot; oui, un moderne, un homme de mon temps, sentant sa sève en moi et en partageant toutes les ardeurs. Et, pourtant, je reste jusqu'à la dernière fibre un croyant du Christ, je confesse sa Divinité, je la vois à travers le voile de sa chair crucifiée; je mets

toute ma vie à ses pieds, comme le faisaient ces élus de la première heure, ces apôtres qui l'ont vu de leurs yeux, touché de leurs mains, entendu de leurs oreilles, et qui nous ont raconté ce qu'il a dit, ce qu'il a fait, ce qu'il a voulu.

J'essaye, malgré mes misères, de sauver ceux qui se perdent et il s'en perd en foule aujourd'hui. C'est pour moi une tristesse infinie de songer à ce déluge qui, sous nos yeux, engloutit des mondes. J'en ai, au plus profond de moi, des rugissements déchirants.

Enfant très chère, soyez compatissante pour ce monde qui se perd et que, par vos sacrifices, unis avec les miens, dans la charité du Christ crucifié, nous ayons la joie et l'honneur de sauver quelques-unes de ces âmes perdues.

. . . .

. . . .

R. P. DIDON.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LA FAUTE D'AUTRUI

(*Suite*)

XIV

Tout le petit cercle que le hasard avait un moment groupé autour de Thérèse Erlennes allait être dispersé.

La saison avançait à la Bourboule et le mouvement des départs s'accentuait avec la fin d'août. Antoinette Arthuise, la première, venait de quitter le petit pays, reconduite par son frère. Puis c'était maintenant le tour des Kergoz que Thérèse devait suivre le lendemain. Pour elle aussi, ce séjour qu'elle n'oublierait pas était fini.

Elle le rappelait encore à Liane qu'elle était venue embrasser une dernière fois ce matin de leur départ et qui, le regard humide, lui répétait tendrement :

— Comme c'est triste de vous laisser derrière nous, de penser qu'il va maintenant falloir rester des semaines et des semaines sans vous voir !... Et dire que nous aurions pu ne partir que demain, en même temps que vous, si Pierre n'était attendu à Kergoz !... Tu es bien sûr, Pierre, que tu ne pouvais pas retarder ton retour ?...

— Très sûr, Liane, sinon je serais resté bien volontiers.

Sa voix avait son habituelle fermeté ; mais une sorte de regret y frémissait, et Thérèse le regarda, étonnée.

Comme à l'ordinaire, il était froidement maître de lui-même. Alors, revenant à Liane, elle lui dit, caressant les petites mains glissées dans les siennes :

— Ne regrettez pas, chérie, à cause de moi, de partir aujourd'hui. Nous n'aurions guère pu jouir l'une de l'autre ; tantôt, j'appartiendrai toute à mes bagages. A peine aurai-je un petit moment pour aller faire mes adieux à la Bourboule.

— Vous la regrettez aussi ?

Thérèse resta silencieuse une seconde.

— J'y ai passé de très bonnes heures et je ne me souviens plus que de celles-là... Vous savez, ma petite Liane, quand on se sépare de ses amis, il ne faut plus se rappeler que ce qui nous les a fait aimer...

Liane n'eut pas le loisir de répondre. De la fenêtre, Marthe appelait :

— Liane, veux-tu monter un instant ? Maman a besoin de toi.

Elle cria :

— Je viens.

Puis, se tournant vers Thérèse, elle implora :

— Attendez-moi, je redescends. D'ailleurs, vous m'avez promis que vous resteriez jusqu'au moment où la voiture nous emportera !

Elle s'échappa. Pierre restait debout, silencieux, regardant vers les promeneurs qui passaient devant la grille du petit jardin où il était à peu près seul avec Thérèse. Ce fut elle qui reprit :

— Quelle délicieuse petite sœur vous avez !... J'ai à vous remercier beaucoup de m'avoir fait souvent le plaisir de me la confier...

Il eut un mouvement pour l'arrêter.

— Je vous en prie, ne me remerciez pas. Je suis très heureux, trop heureux ! si j'ai pu ainsi vous être agréable, puisque c'était la seule manière dont je pouvais y réussir.

— Parce que ? fit-elle, surprise.

— Parce que je n'avais rien de ce qu'il fallait pour que ma société pût être du moindre intérêt pour une femme comme vous !

— Une femme comme moi ?... Monsieur de Kergoz, quelle étrange idée vous êtes-vous donc faite de ma pauvre personne !

Il dit simplement :

— Une idée telle que vous me demeurerez inoubliable. J'ai appris et compris bien des choses, depuis que je vis près de vous. L'expérience m'a quelquefois paru pénible à acquérir. Mais il y a des leçons qu'on n'achète pas trop cher... Non, je ne regrette rien de mon séjour à la Bourboule !

Elle l'écoutait, cherchant à démêler le sens caché de ses paroles ; il continua :

— Vous m'avez donné une très grande leçon d'humilité en me faisant mesurer ce qu'il y a de sottise et de ridicule à se croire toujours absolument en possession de la vérité et à juger les autres au nom de cette vérité. Parce que je m'efforce en toute circonstance de faire ce qui me semble devoir l'être, j'en étais venu, sans m'en apercevoir, à m'accorder le droit de condamner ceux qui agissent autrement... Maintenant, je me rends compte de tout ce qui me manque à moi-même. Et je vous prie de m'excuser pour toutes les fois où je vous ai choquée par l'étroitesse de mes opinions et de mes idées...

Il avait toujours sa même apparence de froideur sérieuse. Mais sa voix avait des vibrations inaccoutumées, qui donnaient à ses paroles quelque chose de sourdement ému.

— Je crois, fit Thérèse avec sa grâce attirante, que si les femmes n'étaient dispensées de faire des excuses aux hommes, je pourrais, moi, vous retourner vos paroles ; car, bien que vous ayez eu la courtoisie de n'en vouloir jamais convenir, j'ai été, sans le vouloir, souvent à l'encontre, par ma trop grande indépendance de pensée, d'idées qui vous étaient chères, que je respectais même en ne les partageant pas, et dont j'emporte l'estime... Ah ! ne regrettez pas d'avoir des convictions très fermes ! Elles n'empêchent pas l'indulgence ; et il est si bon et si rare de savoir où s'attacher sûrement !

Il ne répondit pas, bien qu'il eût senti l'obscure an-

goisse de son exclamation. Mais, tout de suite, elle s'était reprise et, changeant de ton, elle achevait avec un sourire :

— La morale de ceci est que, si l'avenir nous réunit de nouveau, nous devrons faire de mutuelles concessions à nos différentes manières de juger les choses. Vous verrons-nous cet hiver à Paris ?

— C'est peu probable. Moins que jamais, je suis maintenant disposé à quitter ma solitude bretonne où je me trouve à ma vraie place.

— Ne soyez pas misanthrope, fit-elle doucement. Vous quitterez votre Bretagne pour nous amener Liane à Paris...

— Pensez-vous que je le doive ? que ce soit utile pour elle ?

De nouveau, elle s'étonna. Comment lui, toujours si entier dans ses décisions, lui demandait-il son avis ? Elle sourit.

— Je ne suis pas très bon juge de la question, car je n'en connais pas toutes les faces. Aussi je n'oserais prendre la responsabilité de vous donner un conseil. Mais je souhaite très vivement que, les circonstances aidant, vous m'ameniez ma petite amie Liane... Si toutefois, à Paris, ma qualité d'artiste ne vous fait pas peur !

Sous une brusque impulsion, elle avait laissé échapper ces derniers mots, craignant d'avoir, dans sa sympathie pour Liane, adressé une invitation que Mme de Kergoz n'accepterait peut-être pas. Elle regretta ses paroles, voyant se contracter les traits de Kergoz.

— Vous êtes dure, mademoiselle, fit-il avec une amertume qu'elle ne lui connaissait pas. Je vous en prie, ne me laissez pas partir sur cette impression... Voyez, notre voiture arrive. Il faut que je vous adresse mes adieux.

Et il montrait le landau qui venait de s'arrêter devant la grille.

Elle arrêta sur lui les yeux qu'il savait bien ne plus pouvoir oublier...

— Je regrette, si je vous ai blessé. Je désire, moi

aussi, que nous nous séparions en amis... Quand on a vécu ainsi les uns près des autres, il est impossible, n'est-ce pas, de se considérer comme des étrangers? Aussi ce n'est pas adieu, mais au revoir, que je vous demande de me dire...

— Je vous en remercie profondément et je vous prie, mademoiselle, de me faire l'honneur de me compter toujours parmi ceux qui vous sont absolument dévoués.

Il s'inclina très bas sur la main qu'elle lui avait tendue. Liane accourait, dépitée d'avoir été retenue par de menus arrangements de la dernière minute. Puis Mme de Kergoz apparut avec Marthe, reconduite par la directrice de l'hôtel, très empressée. Avec sa politesse cérémonieuse, un peu compassée, elle prit congé de Thérèse. Moins encore que son fils, elle était arrivée à comprendre cette jeune femme dont la position d'artiste choquait secrètement ses idées aristocratiques. Mais Marthe et Liane, celle-ci surtout, l'embrassèrent en amies; même, des larmes luisaient dans les yeux clairs de Liane. Pierre, à dessein ou non, lui dit adieu le dernier. Encore une fois, il reçut dans la sienne sa main dégantée qu'il effleura des lèvres. Puis, il monta en voiture; le cocher enleva ses chevaux.

Et Thérèse resta seule sur le seuil, regardant fuir le landau. Un moment encore, elle distingua la lumière des cheveux de Liane, la robuste silhouette de Kergoz. Mais la voiture tourna et elle ne vit plus rien...

Alors une bizarre sensation d'isolement lui traversa l'âme. Devant elle, autour d'elle, il n'y avait plus que des étrangers indifférents. C'était fini la douceur de se sentir enveloppée d'affection. Elle restait seule en présence, pour un jour unique, heureusement! de celui qui, en dépit d'elle-même, était de nouveau entré dans sa vie.

Il était revenu de son voyage de quelques jours, plus sombre encore, plus nerveux, ayant au fond des prunelles comme une lueur d'orage... Mais ce qu'il avait, elle n'en saurait rien. Ce soir, elle lui dirait adieu, banalement, dans le salon de l'hôtel, après avoir fait une

correcte visite à Nora qui, sans doute, ne la recevrait pas, se disant souffrante depuis plusieurs jours. Et puis, ce serait fini, bien fini entre eux... Il ne saurait jamais quelle pitié émue et chaude elle éprouvait pour lui, ni quel immense désir de lui faire un peu de bien, en souvenir de leur amour d'autrefois. Elle devrait s'en aller les lèvres toujours muettes, enfermée dans la réserve farouche contre laquelle il s'était de nouveau brisé. Tout bas, elle murmura :

— Mon pauvre ami, que je vous aurai donc fait souffrir !

Mais à quoi bon songer à cette fatalité qui pesait sur leurs deux pauvres existences et dont ni lui ni elle ne triompheraient jamais !... Elle eut un haussement d'épaules et se prit à marcher vite pour regagner l'hôtel...

... Toute la journée, comme elle l'avait dit à Liane, elle fut occupée par d'ennuyeuses courses, par le souci des bagages, par les soins, aussi, à donner à sa mère que l'idée du départ agitait et qui, par un subit changement d'humeur, réclamait sans cesse sa présence. Au crépuscule seulement, Mme Erlennes finit par s'assoupir. Alors, laissant la femme de chambre près d'elle, Thérèse put enfin s'accorder la mélancolique douceur d'aller revoir encore une fois les horizons qui lui avaient été chers, dans ce pays qu'elle n'oublierait jamais.

Une dernière fois, elle suivit le sentier qui gravissait le mont de la Bourboule. La plate-forme où Gardannes lui avait parlé était déserte. Elle s'assit à la même place que l'inoubliable soir. Un crépuscule gris voilait les lointains d'une ombre morne..., morne comme l'avenir qui l'attendait. Qu'allait-elle faire, en effet, pendant les mois qui se succéderaient, sans doute, pour elle, sinon travailler, pour ne plus penser, se réfugier toute dans la tendresse de la pauvre créature dont l'âme lui échappait, user de nouveau toutes ses forces à l'oublier, *lui!* Si cela pouvait jamais être possible maintenant...

Sans s'apercevoir même des larmes qui ruisselaient soudain sur son visage, elle murmura :

— Ah! Dieu! pourquoi l'ai-je revu?...

Une détresse affreuse s'abattait sur elle, dans cette solitude dont le calme immense laissait enfin parler tout haut la révolte de son pauvre cœur de femme devant la séparation inévitable! Comment donc avait-elle pu avoir ce courage insensé de le fuir résolument tout le jour, même de choisir, pour aller chez Nora, l'heure où il était absent?... Alors que ces heures étaient les dernières où il leur était donné de vivre l'un près de l'autre...

— Thérèse, fit une voix près d'elle, très basse.

Elle tourna la tête et ses yeux rencontrèrent ceux de Gardannes qui la regardait. Elle se redressa avec un frémissement :

— Que venez-vous faire ici? Pourquoi m'avez-vous suivie?

— Je ne vous ai pas suivie. Je vous croyais absorbée par vos préparatifs de départ; que sais-je?... Je suis monté ici, comme on vient en pèlerinage aux lieux où l'on a laissé des lambeaux de son cœur... Mais je ne veux pourtant pas vous tromper. Contre toute vraisemblance, j'espérais que vous auriez voulu venir revoir une dernière fois cet endroit que vous avez aimé... Car vous partez demain, n'est-ce pas?...

— Oui, demain matin...

— Et telle que je vous connais, c'est un véritable adieu que vous allez exiger de moi. Quand vous serez loin d'ici, à Paris, je suis bien certain de n'avoir jamais la permission de vous approcher, parce que vous avez résolu de m'éloigner de vous pour obéir à quelque raison dont vous gardez le secret.

Elle dit très grave, mais une douleur lui étreignait l'âme :

— Vous avez raison de me juger ainsi. Je pense qu'il est inutile, qu'il vaut mieux que nous ne nous revoyions pas.

— Parce que?...

— Parce que nous n'avons plus rien de commun. Ce qui a été autrefois, nous l'avons oublié l'un et l'autre.

— Vous savez bien que je n'ai pas oublié, moi!...

Elle tressaillit devant la violence de son accent :

— Pourtant vous le devez comme moi... Le... roman auquel vous faites allusion est fini. Ni vous ni moi, nous ne sommes plus les êtres que nous étions alors. Ces jours du passé auxquels vous pensez, je ne *veux* pas les évoquer... Je ne le veux pas !

Et sa voix s'éleva, avec une sorte de résolution passionnée.

— Je vous l'ai dit déjà, il faut laisser les morts dormir en paix. A ce prix-là seulement, les vivants peuvent accomplir leur tâche jusqu'au bout.

Il la regarda. Ses traits avaient pris une expression d'indomptable volonté.

— Demain, soit, il en sera fait ainsi. Je laisserai, à votre exemple, tomber dans le silence ce passé dont le souvenir me hante, moi, si vous l'avez rejeté comme on rejette un chiffon hors d'usage !... Peut-être, jamais plus, nous ne nous rencontrerons ainsi complètement seul à seule, comme ce soir, du moins par votre volonté ! Eh bien...

Et soudain sa voix devint presque suppliante :

— Eh bien, puisque le hasard m'a été bienfaisant, puisque je vous ai retrouvée ici comme j'avais rêvé, soyez bonne... A cette place même, il y a quelques semaines, vous m'avez dit que vous me plaigniez. Avant de nous séparer, laissez-moi vous demander une grâce...

Elle eut un mouvement pour l'arrêter, mais il lui semblait que si elle parlait, sa voix se briserait dans un sanglot. Il se méprit sur sa pensée ; et amèrement, il jeta :

— Soyez sans crainte, je ne prétends pas vous importuner encore en essayant de vous arracher un secret que vous croyez devoir garder. Je veux vous demander une seule chose...

— Laquelle ? murmura-t-elle faiblement.

— Dites-moi seulement ceci : est-il vrai que vous m'ayez écrit autrefois avant de quitter Etretat ?

— Et ne le savez-vous pas ? Pourquoi cette question ?

Dans l'ombre, elle ne pouvait distinguer son visage. Mais elle entendit le frémissement de sa voix devenue dure.

— Je ne le sais que depuis quelques jours.

Elle eut une exclamation sourde, oublieuse toute, dans sa stupeur, de l'inflexible loi du silence qu'elle s'était imposée.

— Depuis quelques jours!

— Oui... Votre lettre était tombée entre des mains autres que les miennes. Je l'ai retrouvée par hasard... Du moins, j'en ai retrouvé les débris. Répétez-moi, je vous en supplie, si vous vous en souvenez encore, la raison que vous me donniez pour me repousser, car maintenant, il *faut* que la lumière se fasse!

Jamais encore, il ne lui avait parlé avec cette autorité dans laquelle vibrait une résolution exaspérée de connaître la vérité enfin... Elle rassembla toutes ses forces puisqu'elle devait lutter encore, toujours! alors que la soif la torturait de laisser dissiper toute ombre entre eux, et de lui donner, pendant ces derniers instants passés ensemble, la joie de savoir combien elle avait été à lui. Mais c'était impossible. Elle devait se taire... Pour lui!

Alors, elle fit lentement, avec effort :

— Je vous disais que je ne m'appartenais pas... Ma mère ne pouvait supporter l'idée de mon mariage...

— De votre mariage avec moi, ou avec n'importe quel autre?

— Que sais-je? J'imagine que, faible et nerveuse comme elle l'était, tout mariage pour moi lui eût été pénible.

— Oh! si je pouvais vous croire!... Mais je ne le puis pas... Ecoutez-moi... Le doute m'est un supplice que je suis incapable de supporter plus longtemps. Nous allons nous séparer... Eh bien, avant, faites-moi la charité d'un dernier mot que vous me répondrez en me regardant de vos yeux qui, pas plus que vos lèvres, ne savent mentir... J'en suis certain maintenant! Quand vous m'avez fui... n'était-ce pas...

Il s'arrêta, et elle répéta machinalement :

— N'était-ce pas ?

— Par pitié pour moi... que vous refusiez de me donner la raison vraie de votre brusque départ ?...

Ses lèvres restèrent muettes. Mais il s'était penché sur elle, cherchant désespérément les yeux « qui ne savaient pas mentir ».

— Thérèse, répondez-moi...

Vaincue, elle leva la tête vers lui, devinant qu'il savait enfin !...

Tout bas, il dit, le regard perdu dans les prunelles attachées sur les siennes :

— Ainsi, c'est bien vrai ! C'est seulement pour m'éviter une révélation... cruelle, que vous êtes partie en silence, sans craindre de vous exposer à de misérables suppositions ?...

Elle inclina lentement la tête, les lèvres toujours closes. Alors, se courbant, il prit les deux mains tremblantes et y appuya son visage, les brûlant de ses lèvres qui murmuraient :

— Oh ! chère, chère et vaillante ! que j'ai perdue par la faute des autres ; la seule adorée, l'unique...

Jamais il ne l'avait plus aimée, ni mise plus haut dans sa pensée, même au temps de leur jeune amour dont l'écho grondait en eux... Mais en lui, cet écho soulevait une tempête ; en elle seulement une joie poignante, l'ivresse d'une délivrance, parce qu'enfin, il ne pouvait plus douter d'elle !...

A son tour, elle murmura :

— Qui vous a dit ?... Quand ?...

— J'ai appris par hasard aussi, il y a quelques jours, en trouvant une vieille lettre avec la vôtre...

Du même ton assourdi, il interrogea encore :

— Saviez-vous, le matin où je vous ai demandé devant la mer... quand vous n'avez voulu me promettre rien...

— Non... Si je ne vous ai pas répondu, c'est que je pensais que j'étais pauvre, moi, tandis que vous...

— Quand avez-vous appris ?...

Elle eut un frisson comme si elle eût senti encore l'angoisse affreuse de ce jour lointain...

— Manuela avait écrit à ma mère pour lui parler de vous... Alors j'ai su la vérité et j'ai compris que nous étions perdus l'un pour l'autre...

— Et tout de suite, vous avez accepté qu'il en fût ainsi! Vous vous y êtes résignée sans hésiter, sans songer que...

Elle l'interrompit et d'un geste de souffrance :

— Sans songer!... Ah! Dieu, à quoi n'ai-je pas songé pendant l'horrible nuit qui a suivi cet écroulement de toute ma vie et pendant le jour qui est venu ensuite, jusqu'à cette minute, où je vous ai dit adieu!... Vraiment mon cœur devait être déjà mort à ce moment pour que j'aie pu avoir la force de ne vous rien laisser deviner, comme il le fallait... Puisqu'en parlant, comme en me taisant, je ne pouvais que vous faire du mal, j'ai essayé de vous éviter l'épreuve la plus cruelle...

— La plus cruelle!... Ah! qu'en savez-vous?

Mais elle continuait avec la même douceur douloureuse :

— J'ai choisi l'épreuve inévitable... Même, si vous n'aviez pas su la vérité, nous devions nous séparer. Nous n'avions pas le droit de vivre l'un pour l'autre...

Il rejeta en arrière sa tête volontaire, d'un mouvement de révolte :

— Pas le droit... En êtes-vous sûre? Est-ce que toutes les créatures n'ont pas le droit d'être heureuses? Est-ce que nous étions obligés, nous, d'accepter les conséquences d'actes qui ne nous regardaient point?...

— Qui ne nous regardaient point! Mon pauvre ami, tout ce que vous pouvez dire, penser, souffrir à cette heure, je l'ai connu, moi, il y a neuf ans! Moi aussi je me suis révoltée contre la monstrueuse injustice qui veut que les innocents subissent le contre-coup des erreurs des autres... Et maintenant, je comprends que c'était une pure folie, parce que je me débattais devant *l'inévitable*, devant cette fatalité impitoyable, qui fait porter aux enfants la responsabilité des actes des pères... C'est odieux, c'est révoltant... Mais à quoi bon dire tout cela, puisque c'est ainsi!...

— Et parce que le fait brutal existe, vous voulez

que je me résigne à l'accepter?... Je suis incapable, moi, de cette philosophie résignée, parce que vous m'aviez pris tout entier... Tellement que je n'ai jamais pu parvenir à vous oublier, bien que j'aie cherché à y arriver à n'importe quel prix; même en me lançant dans la lugubre comédie de mon mariage, pour me prouver à moi-même qu'entre vous et moi, tout était bien fini!

Elle l'écoutait, le visage caché dans ses mains. Les mots qu'il disait avec cet emportement amer lui étaient ensemble une torture et une joie...

Mais, le ton changé soudain, voici qu'il l'implorait, d'une voix suppliante :

— Laissez-moi voir votre visage... Laissez-moi... Et maintenant, dites que vous me pardonnez le mal que j'ai cru de vous, parce que j'étais fou de jalousie, parce que je vous aimais comme je n'ai aimé aucune femme... Thérèse!

Sourdement, elle fit :

— Ne m'appelez pas ainsi... Nous ne sommes plus aujourd'hui que des étrangers l'un pour l'autre...

— O mon amie, croyez-vous que ce soit possible? que je puisse jamais accepter de vous perdre encore? que...

Elle l'arrêta avec une autorité passionnée :

— Il le faut pourtant puisque rien ne peut nous réunir... Vous n'êtes plus même libre comme autrefois! Quoi que vous ayez pu penser de moi...

— Thérèse!...

— Quoi que vous ayez pu penser de moi, dans vos heures mauvaises, vous savez bien maintenant que je suis incapable d'oublier tous les obstacles qui nous séparent; et celui de votre mariage est pour moi tout aussi grave que les autres... plus infranchissable encore... Jamais...

Et la voix de Thérèse tomba dans le silence, avec une solennité de serment.

— Jamais, volontairement, je ne ferai une chose dont puissent un jour souffrir des innocents. J'ai trop cruellement appris ce qu'il en coûte... Je ne veux pas que d'autres, par ma faute, puissent jamais con-

naître le supplice que j'ai connu... Et c'est pour cela...

Elle hésita... Sa volonté était ferme, mais son pauvre cœur de femme aimée se révoltait devant l'impitoyable loi...

— Et c'est pour cela qu'il faut que nous nous disions adieu... Mais, même en ne nous voyant pas, nous aurons maintenant cette joie, n'est-ce pas, de savoir que nous pouvons absolument compter l'un sur l'autre... que cet horrible silence qui nous a tant torturés tous les deux, est enfin expliqué!... De toute mon âme, je souhaite que vous soyez heureux dans l'avenir... Suzette vous apportera le bonheur que je n'ai pu vous donner... Et puis je souhaite encore que, comme moi, vous appreniez à accepter... En s'occupant sans cesse, en travaillant surtout, on endort son mal, je vous assure...

Elle voulait dire encore : « Je souhaite que vous m'oubliiez... » mais le courage lui manqua pour articuler ce mensonge... Eh bien, non, elle ne désirait pas qu'il l'oubliât... Maintenant ce serait son viatique aux heures de désespérance, que cette pensée qu'il l'avait aimée ainsi, que si elle l'eût voulu, il eût été de nouveau tout à elle...

La vision affolante de la vie auprès de lui, dont l'amour l'envelopperait, passa en elle, comme un torrent, l'ébranlant toute d'une sensation de vertige si intense qu'elle eut peur. Et, raidissant son énergie défaillante, elle se dressa...

Il comprit, et dans un cri de révolte, il supplia :

— Thérèse, ne partez pas encore!

— Si... Il le faut!

Le mot tomba lourdement, comme le sceau même de leur destinée.

Dans l'ombre qui les enveloppait, il la vit blanche, les traits durcis dans une expression de résolution inflexible. Il se rappela; elle était ainsi le dernier soir où il l'avait vue, neuf ans plus tôt; et une souffrance contracta son visage.

— Alors, c'est bien vrai? Vous voulez vous en aller?... Je vous ai retrouvée... Je sais que vous étiez

à moi... Et pourtant rien, rien ne peut nous rapprocher...

Elle répéta :

— Non, rien...

— Il faut que j'admette l'idée qu'un jour arrivera où vous serez à un autre...

— Oh! cela jamais!

— Pourquoi?...

Elle hésita encore. Puis un étrange sourire passa sur ses lèvres pâlies :

— Parce que je n'ai plus de cœur... Mon cœur est mort autrefois; il y a neuf ans. Aujourd'hui, je ne suis qu'un cerveau... Je ne peux plus aimer d'amour... Je vous l'ai dit déjà, la Thérèse d'autrefois n'existe plus. C'était *votre* Thérèse. Celle de maintenant est une femme vieillie avant le temps, sceptique, qui n'espère plus rien...

— Thérèse, Thérèse, par pitié, taisez-vous...

Elle n'insista pas, brisée par l'infini de désespérance qui lui emplissait le cœur; et elle ne soupçonna pas qu'en lui, grondait le désir de l'emporter comme une proie adorée, pour aller goûter avec elle, reconquise à force d'amour, l'avenir rêvé autrefois... Mais il ne fit pas un mouvement vers elle, certain que ce serait la perdre à jamais, sans espoir de la retrouver...

Et ce fut elle qui lui tendit la main :

— Vous voulez bien la recevoir, maintenant qu'il n'y a plus d'ombres entre nous? Dites-moi adieu, mon ami...

— Adieu!... Non pas adieu... Comment pouvez-vous croire que j'accepterai de ne pas vous revoir?... Il faut que vous me promettiez que je saurai tout ce qui vous touche, que jamais nous ne serons, comme vous en avez eu l'idée cruelle, des étrangers l'un pour l'autre, mais... des amis...

Elle ne répondit pas.

— Thérèse, vous ne me refuserez pas cette misérable joie!

La voix lente, elle dit :

— Croyez-vous réellement que nous puissions être

des amis, de *vrais* amis, après ce que nous avons été l'un pour l'autre ?...

Il savait, aussi bien qu'elle, qu'il était un être fragile devant la passion. Mais elle lui apparaissait tellement différente des autres, que, vraiment, il ne lui semblait pas impossible qu'elle demeurât pour lui l'idéale aimée, très haute, très pure, l'*amie* sacrée, seulement l'*amie !*...

Et elle, savait quel bien elle pouvait lui faire, si elle était capable d'être forte, pour lui et pour elle ! Assez forte pour ne pas lui permettre jamais d'oublier, ni oublier elle-même, l'infranchissable abîme... Cette force, en la sincérité de son âme généreuse, avec sa vaillance de femme trempée par l'épreuve et son mépris hautain des lâchetés, elle sentait qu'elle la possédait... A cette heure, du moins !

Grave, il lui répondait :

— Je crois possible, moi, ce dont vous paraissez douter, Thérèse. Pourtant, voulez-vous ma parole, que le jour où je sentirai que j'avais trop présumé de moi, je vous en ferai l'aveu ?... Et vous déciderez...

Elle le regarda une seconde, dans l'âme même. Puis du même accent, dont il venait de parler, elle dit simplement, acceptant sa promesse :

— *Au revoir*, mon ami.

XV

C'était l'hiver maintenant, l'hiver en pays breton. Une brise mordante cinglait les rameaux dénudés, soulevant au loin l'écume frissonnante des vagues, heurtant les vitraux de la petite église où les vêpres s'achevaient. Et Liane, qui finissait sa prière, eut un frileux mouvement d'épaules, quand elle se leva pour suivre son frère qui l'appelait du geste, car le prêtre, la bénédiction donnée, descendait de l'autel.

Pierre de Kergoz, en effet, se dispensait rarement des offices religieux du dimanche, non seulement parce

que ses convictions l'y amenaient, mais plus encore parce qu'il accomplissait ainsi ce devoir d'exemple auquel il se soumettait inflexiblement. Comme de coutume, il sortit le premier du banc familial ; puis, s'effaça pour laisser passer sa mère et ses jeunes sœurs, qui, après une génuflexion profonde devant l'autel, se dirigèrent vers la porte large ouverte d'où s'échappait le flot des fidèles. Très respectueusement, tous s'écartaient pour leur laisser passage, et tandis qu'elles descendaient les marches du porche, les hommes soulevaient leur feutre aux longs rubans flottants ; les femmes inclinaient la tête dans un salut qui faisait palpiter les ailes blanches de leur coiffe.

Pierre accompagna sa mère jusqu'à la voiture qui l'attendait comme toujours à quelques pas de l'église. Marthe y monta auprès d'elle. Mais comme Liane s'apprêtait à la suivre, Pierre demanda :

— Veux-tu rentrer à pied avec moi en nous promenant ? Liane.

Elle eut une exclamation ravie.

— Oh! oui. Ce sera délicieux! Mère, vous consentez, n'est-ce pas ?

Et l'autorisation accordée, elle s'en alla joyeuse auprès de lui, sur la route, durcie par la gelée, qui filait à travers les champs déserts. Au loin, jusqu'à l'horizon, c'était l'infini de la mer grise, sous un ciel terne et bas où le vent emportait de lourdes nuées errantes. Pourtant Liane, tout à coup se souvint :

— Oh! Pierre, te rappelles-tu cette matinée où, nous promenant tous les deux, nous avons rencontré Mlle Erlennes dont nous ne savions pas encore le nom ? Elle était en blanc avec des roses jaunes dans sa ceinture, et tu te moquais de moi parce que je la trouvais exquise!... Te souviens-tu ?... Oh! Pierre, quel temps charmant que celui de la Bourboule!

Presque machinalement, il fit :

— Tu t'y es plu ?

— Oui, beaucoup! Quand j'y repense, j'ai l'impression d'avoir fait alors un rêve très lumineux, très bon, un de ces rêves qu'on voudrait recommencer...

Elle dit cela d'un ton contenu, vibrant de tant de choses inavouées, qu'en un autre moment, Pierre en eût été frappé. Mais, comme le matin auquel il venait de faire allusion, il l'écoutait à peine, soudain songeur. Elle lui demandait s'il se rappelait!... Ah! il ne se rappelait que trop bien... Quel être faible était-il donc pour ne pas mieux parvenir à arracher complètement de sa pensée certains des souvenirs de son séjour en Auvergne!

Combien de fois déjà il s'était surpris, l'esprit distrait de ses occupations, songeant à cette étrange Thérèse Erlennes, qui avait gardé pour lui un charme irritant d'énigme! Elle n'avait rien de ses idées, de ses goûts, même de ses croyances peut-être; elle ne répondait en rien au seul type de femme qu'il pût apprécier. Même plus, elle en était l'inverse et allait à l'encontre de tous ses préjugés... Et pourtant, sans qu'elle eût rien fait pour cela, elle avait exercé sur lui une séduction si forte, qu'il n'arrivait pas à l'oublier; qu'à certaines minutes de défaillance dans sa rigoureuse sagesse, il succombait à la tentation de la retrouver dans son souvenir, telle qu'il l'avait connue quelques semaines; de chercher encore quelle femme elle était...

Est-ce parce qu'il n'avait pas su le démêler, que le sourd désir lui restait d'apprendre quelque chose d'elle?... A quoi bon, pourtant?... Retournée maintenant dans son Paris, occupée de sa peinture, de sa musique, entourée, recherchée, elle ne songeait certes pas au gauche provincial dont les idées étroites l'avaient plus d'une fois choquée, qui vivait hors de l'atmosphère intelligente et artistique qu'elle goûtait si naturellement...

De nouveau, cette conviction lui déchira l'esprit et il tressaillit, arraché à l'inconsciente rêverie où l'avait jeté la réflexion de Liane. L'enfant, elle aussi, s'était tue. Elle marchait songeuse. Il la regarda une seconde sans qu'elle s'en aperçût. Mais comme il allait l'interroger, un galop de cheval sur la route lui fit tourner la tête. Deux cavaliers encore éloignés avançaient, et

l'air vif apportait le bruit des sabots de leurs chevaux. Liane s'était arrêtée, regardant...

Une exclamation lui échappa.

— Oh! on dirait...

Elle ne continua pas. Mais une flamme fugitive avait couru dans ses prunelles; et ce fut Pierre qui finit.

— Non seulement on dirait, mais il est certain que le premier des promeneurs est Henri d'Orioles et son compagnon m'a tout l'air d'être Hennebert...

Les cavaliers n'étaient plus qu'à quelques pas. Ils se découvrirent, puis, l'un d'eux, arrêtant net son cheval, sauta à terre.

— Alors, nous ne nous trompions pas!... C'est bien vous, d'Orioles! Comment diable êtes-vous ici?

— Moi-même, mon cher ami, et non pas mon ombre! Quelle excellente surprise de vous rencontrer!

Il en paraissait, en effet, sincèrement charmé, tandis qu'il recevait dans la sienne la petite main de Liane. Mais, très correct, il la laissa aussitôt retomber et poursuivit avec une vivacité joyeuse :

— Comment nous sommes en Bretagne?... Parce que l'amour de la chasse fait faire des prodiges aux fanatiques. J'ai arraché Hennebert à son Paris pour qu'il vienne avec moi occire le plus de gibier possible dans les environs de Kerdanec. Mais aujourd'hui, pour notre dimanche, nous nous sommes accordé le plaisir de venir présenter nos hommages à Mme de Kergoz...

Etait-ce vraiment en l'honneur de la douairière de Kergoz, qu'il venait de franchir allégrement la respectable distance qui séparait Kerdanec de Kergoz? Ni Pierre, ni le sceptique Hennebert, ni même Liane, ne crurent grand'chose à cette assurance courtoise. Hennebert, à son tour, était descendu de cheval, et, en bon ami, il se mit à causer avec Pierre, laissant d'Orioles reprendre tout de suite auprès de Liane la place qui était toujours la sienne, dans les promenades en Auvergne. Sans le savoir, il réalisait ainsi le plan secret arrêté par d'Orioles, qui ne l'avait guère amené ce jour-là à Kergoz que pour servir d'interlocuteur à Pierre.

Mais c'était un interlocuteur qui n'arrivait pas, si charmant causeur qu'il sût être, à absorber l'entière attention de Kergoz. En effet, tout en répondant, Pierre, malgré lui, considérait sa petite Liane, qui marchait quelques pas en avant, d'Orioles près d'elle... Quel air heureux elle avait et comme elle était déjà femme dans sa façon d'être avec lui, où il entrait de la grâce — une grâce rieuse et jeune — et aussi une dignité innée, mêlée à cette jolie coquetterie naïve qu'éveille chez les plus pures le sentiment, soudain révélé, de leur puissance !...

Et combien *lui* aussi paraissait jouir de cette réunion fugitive ! avec quelle attention il l'écoutait et quel plaisir il semblait trouver à lui répondre !... Le vent jetait aux oreilles de Pierre quelques-unes de leurs paroles. Ce qu'ils disaient, le monde entier eût pu l'entendre ; mais pour eux seuls, était la mystérieuse harmonie qui chantait tout bas dans leurs deux cœurs et dont le murmure les berçait délicieusement.

Sans en avoir conscience, ils avaient un peu pressé le pas dans un instinctif désir de solitude ensemble. Pierre alors appela, avec une impatience irraisonnée :

— Pas si vite, Liane.

Elle tourna la tête vers lui, surprise de son accent ; et devant ce regard candide, il eut honte de son mouvement de jalousie. Alors il expliqua avec un sourire, sur un ton de plaisanterie :

— Vous êtes trop jeunes pour moi... Je ne puis plus vous suivre !... Vous courez !...

Elle ralentit le pas docilement et, tous ensemble, ils atteignirent le village que dominait la haute silhouette de Kergoz, entrevue dans l'éclaircie des cimes dépouillées par l'hiver. Comme une jeune reine, Liane répondait, avec un joli sourire, aux saluts incessants qui accompagnaient son passage, s'arrêtant pour embrasser des petits qui couraient à elle, lui marmottant un bonjour confus dans leur langue bretonne.

— Vous avez l'air d'une souveraine dans son royaume ! fit doucement d'Orioles.

Il ne l'avait jamais trouvée plus exquise que dans l'humble décor de cette rue de village, remplissant avec tant de grâce et de bonté vraie son rôle de jeune châtelaine. Et si charmante dans l'élégance de sa petite personne svelte, emprisonnée dans la veste d'astrakan, avec ses yeux si bleus et si limpides, sous la mousse blonde de ses cheveux, avec l'éclatante fraîcheur de sa peau fine que le grand jour pouvait impunément éclairer!...

Il songea, saisi d'une espèce de joie :

— Et penser que l'âme est aussi fraîche que le visage!

Car il était bien de sa génération, Henri d'Orioles. Il avait à son actif une respectable somme d'aventures sentimentales et autres; mais, justement pour cela, il trouvait délicieux le charme pur de cette enfant, s'étant juré, comme bien d'autres, qu'il ne ferait jamais sienne qu'une *vraie* jeune fille dont il serait vraiment le premier maître...

Et maintenant qu'il avait revu la petite Liane, il s'étonnait d'avoir pu si longtemps se priver du plaisir de venir respirer le parfum de sa jeunesse en fleur. C'est qu'il avait un peu peur de se laisser tout à fait griser par ce parfum au point d'en arriver au mariage. Or, si la vie de garçon perdait de plus en plus tout agrément à ses yeux, le bonheur conjugal n'était toutefois pas encore pour lui un fruit assez mûr pour devenir tentateur. Mais en lui-même, tandis qu'il suivait, guidé par elle, l'allée amenant au château, il pensait que, par ce jour froid d'hiver, ledit fruit était en train de faire un grand pas vers sa maturité...

Pierre fit prévenir sa mère, tout en introduisant les deux hommes dans un des salons du rez-de-chaussée. Liane avait disparu pour enlever ses vêtements de sortie. Mais la chose fut faite si prestement, que, derrière Mme de Kergoz, elle entra dans le salon, en même temps que sa sœur. Et aussitôt Henri d'Orioles cessa de trouver mortellement austère l'aspect de cette grande pièce, que la flambée d'un beau feu de bois n'arrivait pas à rendre chaude. Seulement, avec impa-

tience, il pensa qu'il allait pouvoir bien peu causer avec *elle*, pour qui il était là.. Oh! les convenances maudites qui lui interdisaient sans pitié de laisser de côté tous ces indifférents, pour s'occuper d'*elle* seule, d'entendre pour lui seul sa jolie voix claire et son rire d'enfant...

Mais un hasard bienveillant lui venait en aide. Sur un signe de sa mère, elle venait de se lever pour faire les honneurs du goûter qu'un domestique apportait ; et vite, sous un prétexte habile, il se rapprocha d'elle, laissant Hennebert employer toutes les ressources de son esprit à entretenir une conversation avec Mme de Kergoz, silencieuse par nature et avec laquelle il avait si peu de points de contact intellectuellement. D'ailleurs, Pierre et Marthe étaient là pour lui donner la réplique.

Mais il se trompait, quant à Pierre qui, au contraire, paraissait se désintéresser de la causerie. Une phrase de Liane à d'Orioles venait de lui arriver.

— Y a-t-il longtemps que vous avez vu Mlle Erlennes? Donnez-moi de ses nouvelles... Et parlez-moi d'elle le plus que vous pourrez!

Malicieusement, lui, répondait :

— Alors, la passion dure toujours?

— Mais oui, toujours!... Je ne suis pas aussi inconstante que vous daignez le croire!

— Eh bien, alors, je vous dirai que j'ai fort peu aperçu votre belle amie depuis l'automne, car elle elle s'est laissé absorber tout à fait, d'abord par sa mère qui était fort souffrante et ne voulait plus se passer d'elle; puis, d'autre part, par sa peinture qui a achevé de la rendre invisible... Heureusement, maintenant la vieille dame est mieux et j'ai eu le plaisir de dîner tout dernièrement avec Mlle Erlennes chez ma sœur, dans une demi-intimité. Elle était dans un de ses jours brillants et a eu un succès à rendre jalouses jusque dans les moelles toutes les femmes présentes!... Il y avait pourtant ce soir-là chez Antoinette une collection de jolies créatures! Eh bien, aucune, même la belle Mme de Gardannes, n'a été capable d'éclipser

Mlle Erlennes qui était exquise à voir et à entendre... Elle s'habille comme elle joue, en artiste!

Liane jeta un coup d'œil rapide vers son frère. Il était impassible ; mais il ne causait plus avec Hennebert. Alors elle questionna encore :

— Mlle Thérèse vous a fait de la musique?

— Demandez cela à Hennebert, qui est encore sous le charme...

— Le charme de quoi? jeta-t-il, entendant son nom.

— De la musique qu'il nous a été donné d'écouter l'autre soir, grâce à Mlle Erlennes, chez Antoinette...

— Ah! certes oui, je suis encore sous le charme... Vous n'imaginez pas comme Mlle Thérèse a joué!... de façon à me faire rêver des folies tandis qu'elle donnait à son violon cette voix humaine qui vous prend tout entier... moi, du moins... Mais pourtant je n'étais pas seul à être pareillement empoigné... Gardannes, pour sa part, était à mon diapason — quoiqu'il manifestât moins, — lui qui est un passionné de musique! Elle l'a accompagné quand Mme Arthuise, qui a découvert sa superbe voix, a pu obtenir qu'il nous en fît jouir... Ah! quels artistes ils se sont montrés tous les deux... Et, ma foi, quel beau couple ils faisaient!... C'est une femme comme elle, qu'il aurait fallu à Gardannes!... Elle l'aurait empêché de gaspiller à tous les vents des dons merveilleux... Chose que ne fait et même ne daigne pas faire Mme de Gardannes, probablement parce que, d'instinct, elle s'en sait incapable...

Hennebert s'arrêta court, ne voulant pas s'aventurer à Kergoz sur aucun terrain délicat, et Henri d'Orioles vint à son secours en reprenant :

— Toujours est-il que Mme de Gardannes est pénétrée du talent de peintre de Mlle Erlennes; si bien qu'elle s'est mise en tête de lui demander son portrait et celui de la petite Suzette. Ma sœur avait été chargée des négociations ; mais toute son adresse diplomatique a échoué, quant au portrait de Mme de Gardannes, que Mlle Thérèse a nettement esquivé, sous prétexte de manque de temps... Hum!... Enfin,

passons! Et Antoinette a même difficilement obtenu le pastel de la petite Suzette qui, d'ailleurs, est un pur chef-d'œuvre.

Liane et Marthe firent quelques questions sur le portrait, demandant en quoi il était particulièrement remarquable. Puis, sur une réflexion de Mme de Kergoz que les arts n'intéressaient pas, la conversation dévia, se faisant un peu monotone.

Le jour baissait. Un domestique apporta les lampes. Henri d'Orioles alors tressaillit. Il avait laissé les minutes couler très douces! Mais, subitement, il avait conscience que sa visite était aussi longue que la discrétion le lui permettait... Et il se leva.

— Hennebert, nous oublions le temps, et... nous ne sommes pas à Kerdanec!

Ils s'en trouvaient, en effet, à une distance suffisante pour que personne ne pût insister pour les retenir, si hospitaliers que fussent les châtelains de Kergoz.

Liane pourtant demanda :

— Est-il donc si tard?

— Hélas, oui, fit Henri d'un accent si sincère de regret qu'une bouffée de joie monta au cœur de l'enfant.

Il continuait, plus bas :

— Mais, avant de partir, laissez-moi emporter de vous la permission de revenir dès que je le pourrai et aussi souvent qu'il me sera possible. Vous me rendrez très heureux!

— Alors... Soyez heureux, fit-elle avec son délicieux mélange de dignité et de coquetterie inconsciente... Vous serez toujours ici le bienvenu!

Il eût voulu la remercier avec des mots qui eussent été pour elle seule. Mais tous les entouraient.

— Liane, fit affectueusement Pierre, si tu n'as pas peur d'avoir froid, viens avec Marthe et moi reconduire ces messieurs jusqu'à la grille.

Elle ne se fit pas répéter la proposition et vite, tandis que les hommes présentaient leurs adieux à Mme de Kergoz, elle s'enveloppa dans une mante saisie au passage dont le capuchon faisait paraître

plus blonde encore et plus fraîche sa petite figure menue. Mais alors, contre son ordinaire, elle ne glissa pas son bras sous celui de son frère, se contentant de marcher entre lui et d'Orioles.

Les chevaux attendaient devant la grille... Il fallait enfin qu'Henri d'Orioles prît congé, si peu d'envie qu'il en eût. Il serra la main de Kergoz, salua Marthe avec une courtoisie respectueuse; et, se courbant, il baisa les petits doigts de Liane qu'elle lui avait tendus... Puis il jeta gaiement :

— Kergoz, je vous préviens que ce n'est pas adieu que je vous dis, mais seulement «au revoir». J'ai la ferme résolution de venir vous rappeler que ma sœur réclame votre visite à Paris, solennellement promise cet été...

— Promise!... C'est beaucoup trop dire... Nous sommes des campagnards... Paris nous fait peur!

— Pas à moi! protesta Liane si spontanément que tous se mirent à rire.

— Vous entendez, Kergoz... Maintenant, sous peine d'être un frère barbare, il ne vous est plus permis de refuser à Mlle Liane le séjour de notre Paris qui la tente...

— C'est à voir!... Nous en reparlerons!

Hennebert, qui n'était pas amoureux et sentait la morsure du froid, appelait son compagnon qui dut s'exécuter ; il eut un dernier salut, un dernier regard sur la blonde figure encapuchonnée de noir ; puis il lança son cheval à la suite de celui d'Hennebert déjà en route. Et quand leurs silhouettes se perdirent dans la nuit, Pierre et les deux jeunes filles revinrent vers le château. Liane marchait en avant, fredonnant une chanson si joyeuse que Pierre et Marthe échangèrent un regard, une même idée dans l'esprit. Mais ils ne dirent rien et laissèrent l'enfant monter, d'un pas qui effleurait les marches, auprès de Mme de Kergoz déjà revenue dans son appartement.

Seulement, quand ils furent seuls dans le grand salon, presque obscur malgré la lampe qui y brûlait, Marthe dit avec sa douceur sérieuse :

— Pierre, si tu juges qu'il n'est pas bon que Liane s'attache à M. d'Orioles, il faut lui éviter l'occasion de le revoir.

Il inclina la tête, mordu par le même sourd regret en constatant que les autres pensaient, comme lui, que sa petite Liane était presque une femme.

— C'est vrai... Elle nous échappe... Mme Arthuise la désire beaucoup pour son frère qui, lui aussi, recherche évidemment notre petite... L'enfant, elle, est déjà conquise... Comme je n'ai vraiment, contre un tel mariage, aucune sérieuse objection à présenter, il est probable que le jour où d'Orioles nous la demandera, elle sera perdue pour nous... C'est fatal, c'est dans l'ordre, mais c'est dur!

— En cette circonstance, Pierre, nous ne devons penser qu'à Liane...

— Bien entendu... Mais qui sait, en somme, pourquoi il est ainsi entré dans sa vie?... Peut-être seulement parce qu'il est le premier qui s'occupe d'elle... Avant qu'elle se décide, il faudrait qu'elle fût un peu sortie de notre solitude, qu'elle eût rencontré d'autres hommes pour pouvoir au moins comparer...

Marthe attacha sur lui un regard profond.

— Que veux-tu dire?

— Qu'il me semblerait sage de conduire, quelques mois, Liane à Paris, de la mener dans le monde...

Il s'arrêta. Marthe le considérait avec la même expression sérieuse où il entrait maintenant une intense surprise. Etait-ce bien lui, dont elle connaissait l'horreur pour Paris, qui parlait d'aller s'y installer, aussi simplement que si c'eût été, chez lui, l'expression d'une résolution depuis longtemps prise? Et, très attentive, elle l'écouta reprendre :

— Il n'est pas bon de demeurer ainsi en dehors de tout frottement avec la foule de ses semblables. Je le sais... Et je ne veux pas que Liane ait jamais à souffrir d'une situation dont je connais maintenant les amertumes.

— Maintenant?...

— Oui... depuis cet été... Tant que je restais en-

fermé à Kergoz, je pouvais m'illusionner sur mon compte, n'ayant guère de points de comparaison. Mais, en Auvergne, je me suis trouvé en contact avec d'autres hommes et j'ai dû mesurer mon piètre mérite. Je ne suis qu'un provincial, un campagnard, et tout ce qui me reste à faire, c'est d'en prendre mon parti...

Il y avait dans la rudesse de son accent quelque chose d'obscurément douloureux que le cœur de Marthe sentit tout de suite.

— Pierre, tu te calomnies à plaisir... Ce n'est point un piètre mérite de remplir son devoir, même dans les plus petites choses, avec le soin que tu y apportes.

Il l'interrompit avec une ironie amère dont il n'était pas coutumier.

— C'est en tout cas un genre de mérite si austère qu'il peut tout au plus attirer l'estime des gens scrupuleux et n'empêche pas son homme d'être intellectuellement une quantité négligeable... Un mérite!... Pour nous, peut-être, qui avons de la vie une conception rigoureusement sévère et ne la considérons que comme un ensemble d'obligations... Mais il y a des minutes où j'en arrive à me demander si elle n'est pas autre chose encore... s'ils se trompent, ceux qui s'efforcent, de plus et sans cesse, de la faire harmonieuse, intelligente pour l'aliment de leur âme et de leur pensée.

Jamais Marthe n'avait entendu son frère énoncer de pareilles idées, et sur un ton qui semblait prouver qu'elles lui étaient familières... Aussi, un instant, elle resta silencieuse, ne le comprenant pas bien. Puis, hésitante, elle dit, avec toute la foi de son idéal très élevé :

— Ne crois-tu pas, Pierre, que nous devons surtout être préoccupés de la faire telle que l'exige notre devoir? Quand nous l'accomplissons de notre mieux, tout est bien pour nous...

— Oui, je devrais m'enfermer dans cette pensée et ne pas désirer d'autre bonheur que celui qu'elle peut donner... Mais je ne suis pas comme toi, Marthe, je ne suis pas capable de mettre toutes mes espérances hors de cette terre... Et vraiment, par moments, je me

sens si lâche devant la conscience du seul avenir qui m'attend, que j'ai honte de moi-même!

— Et cet avenir, ne peux-tu le faire ce que tu aurais souhaité?...

— Non, c'est impossible!... Et c'est la certitude même de cette impossibilité qui me rend si faible à certaines heures...

Après tant de semaines de luttes avec lui-même, pour échapper à la hantise du souvenir, il éprouvait un tel allégement à se sentir écouté par une âme de femme, tendrement compatissante, qu'il reprit encore, comme s'il eût pensé tout haut, et sa voix avait la même âpreté triste :

— Ce qui m'arrive est ma faute. J'ai péché par orgueil. J'ai cru que je serais toujours capable de me suffire à moi-même... J'ai cru que mon affection pour vous comblerait tous les vides pour moi ; que je n'avais pas besoin de mener l'existence normale qui est celle des autres hommes, d'avoir enfin un foyer! Tant pis pour moi! Maintenant il est trop tard...

— Pourquoi?

Brusquement, dans l'esprit de Marthe, venait de s'élever le souvenir d'une réflexion de Liane, à la Bourboule, au sujet de son frère et de Thérèse Erlennes. Fallait-il y chercher le secret de l'étrange découragement de Pierre qu'elle avait toujours connu si ferme et résolu? de cette amertume aussi que trahissaient parfois ses paroles depuis leur voyage en Auvergne...

Et un peu hésitante, dans sa crainte de toucher à quelque secrète blessure, elle répéta très doucement :

— Est-il vraiment trop tard?... Tu es encore d'âge, il me semble, Pierre, si tu rencontrais une femme qui puisse te rendre heureux, à...

Mais il l'interrompit.

— Marthe, aie pitié de moi, ne me donne même pas la vision d'espoirs irréalisables!...

Son regard rencontra les yeux limpides de sa sœur, fixés sur lui avec une affection grave ; et il comprit que, dans sa tendresse, elle venait d'avoir l'intuition de la vérité. Mais, détournant la tête, il finit :

— Ne rêve rien pour moi ; je ne connais aucune femme à qui je puisse offrir de venir partager notre solitude ; et je n'aurai pas l'égoïsme de souhaiter en rencontrer une...

Son accent était si absolu que Marthe n'essaya pas de lui répondre. Dans la pièce voisine, le piano de Liane se faisait soudain entendre et les notes s'élevaient avec une sonorité joyeuse. Pierre tressaillit et, se rapprochant de Marthe, il prit sa main et la baisa dans un muet remerciement. Puis, la gardant dans la sienne, après un léger silence, il reprit avec un sourire mélancolique :

— J'ai été fou de te laisser voir ainsi ma faiblesse. Ne t'en inquiète pas, ma fidèle amie. Avec l'aide de Dieu...

Et ces mots, chez lui, n'étaient pas une phrase vaine.

— ... Avec l'aide de Dieu, j'arriverai bien à en triompher. Maintenant, il ne faut plus songer qu'à notre Liane, à ce voyage à Paris, qui serait peut-être précieux pour elle, et à l'avance nous préparer à la perdre.

Marthe lui répondit par un regard d'affection émue ; et tous deux demeurèrent silencieux, écoutant la chanson d'allégresse que disaient les doigts de l'heureuse petite Liane.

HENRI ARDEL.

(*A suivre.*)

LA POLITIQUE ORIENTALE
DE NAPOLÉON

L'AMBASSADE DE FRANCE A CONSTANTINOPLE
(1803 — 1805)
(*Suite et fin*)

Tandis que Brune se hâtait à travers l'Allemagne, Halet-effendi demeurait à Paris où sa situation était délicate. D'abord gagné, ainsi qu'on le sait, à toutes nos vues, il en avait été à la Porte l'interprète empressé; mais, gourmandé par le reis-effendi dont il contrariait la politique, il s'était vite renfermé dans une circonspection ombrageuse. L'Empereur ayant pensé l'en faire sortir par un présent d'importance, M. de Rémusat avait tenté l'épreuve au mois d'août avec plein succès; quarante mille francs dans une très précieuse boîte ont « produit, relate au ministre un jeune fonctionnaire du département des Relations extérieures, M. Charles Franchini, chargé de visiter l'ambassadeur, la métamorphose la plus grande et la plus belle; il y a apparence qu'il sera entièrement à votre disposition (1) ». Halet-effendi eût aimé, en effet, à ne pas se montrer ingrat. Seulement l'effort de la reconnaissance

(1) Billet de Charles Franchini à Talleyrand, 22 thermidor an XII.

lui était d'une vertu difficile; il chercha une conduite qui ne l'exposât pas, de part ou d'autre, à des chagrins trop douloureux ou à des renoncements pour lesquels, tout intellectuel et philosophe qu'il fût, il ne se sentait pas né; celle qu'il adopta pouvait même n'être pas sans bénéfices : on ne le vit plus aux audiences de Talleyrand, et il cessa d'écrire à Constantinople (1). Un jour de février, le ministre, ayant appris qu'un courrier de Turquie était depuis une semaine arrivé, envoya M. Jaubert aux informations chez Halet-effendi. Ce diplomate, « de très haute taille et de fort belle figure, » était tout à fait dolent. Il a reçu une lettre du grand vizir écrite au nom du sultan Sélim; certainement aurait-il « demandé à communiquer tout de suite et directement avec Son Excellence le ministre des affaires étrangères sans une indisposition qu'il regarde comme une suite des inquiétudes que lui cause l'attitude de son gouvernement ». Et sans doute la maladie dont il souffrait pour l'amour de la France lui semblait de grave conséquence, car sans prendre la peine d'aucune transition il engagea son visiteur « à lui procurer une somme de trente à quarante mille francs, à titre personnel », — détour dont l'honnête Jaubert n'eut pas l'indiscrétion de sourire et dont Talleyrand devait se souvenir quelques années plus tard dans son commerce avec le Tzar Magnanime. Le Grand Seigneur désire toujours vivement « éviter une rupture avec la France, mais soit afin de gagner du temps pour des négociations avec la cour de Pétersbourg, soit en vue de se préparer contre les Russes, il demande non comme un droit mais comme une marque d'amitié de la part de l'Empereur des Français que Sa Majesté lui accorde un délai au bout duquel il promet de la reconnaître ou

(1) Le reis-effendi disait en mars à Antoine Franchini : « Trois courriers lui ont été expédiés : nous n'avons pas encore de réponse. » (Dépêche de Parandier à Talleyrand, 7 ventôse an XIII.)

de déclarer, s'il le faut, la guerre à la Russie (1) ». Ces vaines propositions par où la Porte essayait de masquer l'humiliant aveu de son asservissement aux cabinets russe et anglais parurent à Napoléon intolérables comme une plaisanterie trop longue. A défaut du « prêt » qu'il attendait, Halet-effendi reçut de Talleyrand une note très raide où l'Empereur exprimait « son extrême et juste mécontentement » des mauvais procédés du ministère ottoman. « Les refus qui ont provoqué le départ de l'ambassadeur de France sont une offense et un scandale aux yeux de l'Europe entière. L'Empereur est loin de les attribuer à Sa Hautesse dont il connaît le discernement et les lumières en même temps qu'il est assuré de l'estime et de l'affection que cet excellent Prince porte à la France. Mais déjà depuis longtemps Sa Majesté, en pénétrant les replis secrets de cette politique funeste qui a si souvent dans ces derniers temps égaré les conseils de la Sublime Porte, a vu avec la plus vive affliction une portion considérable du Divan mériter par sa faiblesse, par sa servilité envers la Russie, la réprobation de tous les vrais Musulmans, — et c'est à ces hommes infidèles à leur foi et à leur Prince qu'Elle doit s'en prendre des dernières déterminations de la Porte à son égard. L'Empereur ne peut se résoudre à abandonner un Etat dont la conservation lui est chère et que de mauvais serviteurs précipitent vers sa ruine... Il espère que le Sultan ne sera point insensible à l'outrage que ses ministres viennent de faire au plus vrai, au plus ancien et au plus fidèle ami de sa couronne. Persuadé comme elle l'est que l'empereur Sélim est digne du rang élevé où la destinée l'a placé, Sa Majesté ne doute pas qu'il ne s'indigne de voir le Croissant abaissé et près de devenir le jouet de ses continuels et implacables ennemis. Toutefois, si

(1) Compte rendu de Jaubert à Talleyrand.

son espérance était trompée et si les ministres de Sa Hautesse avaient tellement réussi à circonvenir l'esprit de leur souverain que tout accès fût fermé pour lui aux vérités qu'il lui importe le plus de connaître, Sa Majesté se verrait obligée de cesser toute relation avec un Empire qui n'existe plus. Elle prendrait sans doute à regret une telle détermination ; mais la dignité de sa couronne et l'affection que dans tous les temps le gouvernement français a portée aux Musulmans lui feraient une loi de s'éloigner de la Sublime Porte à l'époque de sa dégénération, pour ne pas paraître, aux yeux de l'Europe et à ceux des vrais Musulmans, spectateur indifférent ou complice de la chute de leur Empire. Ce dernier attentat ne serait pas, au reste, impuni. Il se joindrait dans l'esprit de Sa Majesté l'empereur au souvenir de l'injure dont il a été l'objet. Les coupables qu'il connaît parfaitement en resteraient responsables : ils doivent savoir si le souverain auquel ils ont osé adresser leur offense manque de prévoyance, s'il est un homme faible et un prince irrésolu (1). »

Il était incertain qu'Halet-effendi s'empressât beaucoup de transmettre à la Porte cette rude semonce. Lui supposât-on le courage d'une prompte et fidèle commission, encore devait-on prévoir que les ministres accusés s'efforceraient de laisser ignorer au Grand Seigneur le réquisitoire dressé contre eux; ils en avaient le moyen; ils en avaient l'audace (2). Depuis quelques semaines le grand vizir et le reis-effendi trouvaient, en effet, des encouragements et des suggestions dans des diplomates qui jusque-là avaient mis toute leur science du monde à demeurer impénétrables. Le mi-

(1) Note de Talleyrand à Halet-effendi, 28 ventôse an XIII.

(2) Le grand vizir accuse quelques jours plus tard, dans une conversation avec le drogman de France, le reis-effendi de lui avoir caché, ainsi qu'au Sultan, deux notes capitales émanées de l'ambassade de France.

nistre de Suède, M. de Kœnig, ne fut jamais qu'un intrigant subalterne ; M. de Ludolff était bon à tous les rôles, même à celui d'agent provocateur : il se démasqua ; le baron de Hubsch demeura correctement neutre. Dans nos intérêts, nous n'avions tout à fait que M. de Corral et M. Van Dedem qui représentaient des puissances alliées de la France, l'Espagne et la Hollande. Le baron de Knobelsdorff, qui était le gendre du second et dont Brune avait toujours eu à se louer, dirigeait la légation de Prusse. Il venait malheureusement d'être remplacé par M. de Bielfield. Celui-ci, qui « nous était fort peu ami (1) », suivait néanmoins assez scrupuleusement les instructions de sa cour ; mais son premier drogman, M. Bosgiwich, cabalait et clabaudait pour deux contre les Français et leur Empereur. Les confidences de l'internonce impérial nous avaient été souvent utiles : M. de Sturmer les cessa peu à peu, en même temps qu'il se rapprochait des ministres d'Angleterre et de Russie. Il se contenta d'abord de soutenir sentencieusement qu'il y avait dans nos demandes à la Porte matière aux plus sérieuses réflexions ; il devait bientôt hasarder davantage et pousser plus avant l'indiscrétion. Toutes ces circonstances décidèrent Napoléon à entrer une seconde fois en communication directe avec le Sultan : il lui écrivit de sa main et chargea Jaubert de remettre sa lettre à Sa Hautesse même. Afin de donner plus de poids à cette démarche, il fit savoir à Berlin qu'il désirait que « ses conseils... fussent confirmés par la sagesse éclairée du roi de Prusse ». Déjà M. de Laforest avait reçu l'ordre de mettre l'office de M. d'Italinski au Divan sous les yeux de Frédéric-Guillaume III : « Dans aucun temps, écrivait Talleyrand, pas même lors du départ de M. d'Oubril, la cour de Russie ne s'est exprimée avec autant d'animosité et n'a aussi claire-

(1) Brune à Talleyrand.

ment dévoilé la propension de s'unir et de faire cause commune avec l'Angleterre... J'ai tout lieu de penser que le ministère prussien sera surpris et scandalisé (1). » Le ministre des Relations extérieures fit tenir par le marquis de Lucchesini à M. de Hardenberg un exposé précis de nos griefs envers la Porte : « La France et la Prusse, concluait-il, ont toujours prétendu exercer à Constantinople une portion de cet ascendant légitime que l'affection pour un Empire de tout temps uni d'intérêt avec elles leur donnent le droit d'y avoir. Toute influence, unique, jalouse et privilégiée est donc pour elles un vrai dommage et une véritable offense. Le soussigné a l'ordre de présenter ces considérations à la politique éclairée du cabinet de Berlin. Il est dans la persuasion que le ministère de S. M. le roi de Prusse en sentira toute la justesse et qu'elles le détermineront à faire, tant à Pétersbourg qu'à Berlin, les démarches les plus décisives pour rétablir à Constantinople ce juste équilibre d'influence qui n'est pas moins nécessaire au maintien de la dignité des souverains qu'à la conservation des rapports politiques qui entretiennent les communications entre les peuples et perpétuent la paix entre les gouvernements (2). »

Pour ne pas tomber dans les pièges qu'on lui préparait, Parandier aurait eu besoin de tact : c'était la moindre de ses qualités. Les conseils des excellents collaborateurs que le maréchal avait laissés à Péra ne lui eussent point été à négliger ; il s'en priva d'abord et ne sut pas même obéir à son chef. « Vous ne devez pas faire de démarches sur la négociation que j'ai entamée, » telle est la recommandation que lui avait laissée en

(1) Dépêche de Talleyrand à Laforest, ministre de France à Berlin, 28 frimaire an XIII.

(2) Note de Talleyrand au marquis de Lucchesini, ministre de Prusse à Paris, 28 ventôse an XIII.

partant l'ambassadeur. Il entend autrement « sa tâche »; il la « voit grande et importante » et, pour la mieux remplir, sollicite une audience du reis-effendi : « Cette visite lui a paru désirée par la Porte. » Mahmoud avait de l'esprit et du plus perfide : c'est dans sa kotchi (1), et afin que nul n'en ignore, que le chargé d'affaires de France traversera la ville pour le venir voir. « Je crois, se rengorge Parandier, être le premier étranger qui soit allé à Constantinople dans une voiture dont le grand muphti peut seul se servir. » « Je pris la parole, poursuit-il; je dis qu'en l'absence du maréchal Brune, j'étais chargé par mon gouvernement de maintenir auprès de la Sublime Porte tous les rapports de bonne intelligence... J'ajoutai que dès que je commençai à méditer sur ma patrie et sur ses intérêts, j'avais vu avec plaisir l'Empire ottoman occupant le plus beau sol de l'univers, placé entre l'Asie et l'Europe, semblant devoir être l'intermédiaire de tout ce que les arts et le commerce peuvent procurer aux hommes d'avantages et de bienfaits... Je louai la Porte reconnue en Europe comme religieuse observatrice de ses engagements, si rarement mêlée et encore forcément dans les petites intrigues dont certains cabinets avaient été les agitateurs... Je dis encore au reis-effendi combien ma satisfaction était grande de me voir en rapport avec un premier ministre de la puissance ottomane dont tous les intérêts tenaient essentiellement à la gloire, à la considération et à la force de l'Empire français. » Parandier « parla longtemps dans ce sens et sur le même ton »; il « répéta tous les lieux communs qu'on peut tenir en pareille circonstance », tant et si bien que Mahmoud fut pleinement convaincu qu'il avait pour partenaire un fat. « Il m'assura, dit notre agent, qu'il comptait beaucoup sur moi pour l'avancement de la

(1) Voiture de campagne.

réussite des affaires.» Le premier secrétaire était tellement satisfait de soi et de la kotchi dont on l'avait honoré si extraordinairement qu'il ne prenait pas garde à la présence du Secrétaire d'Etat. Profitant d'un instant où son collègue reprenait haleine, Franchini l'avertit à voix basse : « Ma conversation devenait conférence et prenait un caractère différent de celui que je m'étais proposé, remarque-t-il enfin; je déclarai donc au reis-effendi que je comptais faire une simple visite de politesse... mais que, voyant auprès de lui Son Excellence le Secrétaire d'Etat, je lui en témoignais toute ma surprise. Il demanda si la présence de son collègue me faisait de la peine. Je répliquai qu'elle me causait au contraire d'autant plus de plaisir qu'elle me montrait toute l'importance que la Sublime Porte mettait à une première démarche et que je la regardais comme un heureux augure pour la suite de mes communications avec elle (1). » Mahmoud chercha un diplomate de ses amis qui répétât à Parandier la sympathie qu'il lui avait inspirée : M. de Ludolff, en s'acquittant de sa commission, ne craignit pas d'ajouter des réflexions sur « la hauteur des manières de Brune ». De telles congratulations frisaient l'insolence. Cependant un rapport avait été fait au Sultan. « J'ai été, écrivit-il au grand vizir, extrêmement content du chargé d'affaires de France, notre ami. C'est un homme de bien qui, s'il plaît à Dieu, servira fidèlement les intérêts de ma Porte et ceux de son propre Empereur (2). » Tandis que ce hatti-cherif de satisfaction était transmis à Paris par celui qui l'avait obtenu, Talleyrand lui mandait : « Vous n'avez point saisi l'esprit de votre position... Sa Majesté m'a ordonné de vous rappeler aux sentiments de réserve, de mesure et de circonspection

(1) Dépêche de Parandier à Talleyrand, 8 nivôse an XIII.
(2) Dépêche de Parandier à Talleyrand, 18 nivôse an XIII.

dont vous vous êtes écarté. Dans votre situation, il ne pouvait y avoir que de la vanité à se mettre en avant. Vous deviez attendre, écouter et me transmettre ce qu'on pouvait vous dire. Vous ne deviez rien demander et pas même répondre... Je me vois à regret forcé de vous exprimer la désapprobation de Sa Majesté. » Si sévère que fût cette admonestation, elle était méritée. En affaiblissant par un stupide « écart de zèle » l'impression d'inquiétude qu'avait causée le départ de Brune, Parandier avait, à son insu mais efficacement, détourné la crise que devait précipiter dans le Divan cette résolution.

Cependant croissait l'anxiété de Sélim. Comment le déplorable état de son empire ne l'eût-il pas alarmé ? Dans ce mois de mars 1805, la Russie commande aux îles Ioniennes et au Monténégro. Par l'érection de nouvelles églises orthodoxes, elle instaure son pouvoir spirituel dans toute la Turquie d'Europe ; la République de Raguse, très attachée au culte catholique, a été obligée, sur les impérieuses instances du commissaire Fonton, de recevoir un métropolite grec ; à l'instigation de M. d'Italinski, nos privilèges en matière de religion sont contestés par l'archevêque arménien. On ne s'en tient pas à la propagande des idées. Sur tout le domaine du Grand Seigneur les Moscovites empiètent ; ils envahissent par tous les côtés à la fois. Le Tzar fait débarquer des soldats dans les ports ottomans de la mer Noire. Il demande que la Porte lui restitue les places qui jadis appartinrent à l'ancienne Géorgie dont il est, récemment, devenu maître et seigneur. Les émissaires agitent les provinces restées calmes et suscitent à Andrinople, à Rodosto, à Héraclée, à Amasia des insurrections qui attirent les forces turques loin des principautés danubiennes où conspire toujours Ipsilanti. A l'exemple des Serbes et des gouverneurs insoumis, les Grecs, la veille encore si docilement assu-

jettis, s'insurgent avec impunité; ceux des îles deviennent matelots au service de la Russie; leurs navires amènent leur pavillon pour prendre celui qu'on leur envoie de Pétersbourg. Alexandre a fait signer aux Albanais, le 24 juillet 1804, la promesse « d'efforts infinis pour combattre et repousser les Français ou *toute autre puissance qui menacerait de rompre avec lui* ». Six mois n'ont point passé qu'il entre dans leur province et donne pour motif à cette invasion la louable intention de ramener Ali, pacha de Janina, à l'obéissance de la Porte. Les Anglais, guettant l'Egypte, remettaient à plus tard d'entraver la descente des Russes vers Constantinople, l'Archipel et la Méditerranée. Deux de leurs vaisseaux avaient naguère paru devant Alexandrie, offrant au commandant de la place d'y faire entrer des bataillons sous l'insidieux prétexte de la conserver aux Ottomans. Ils avaient été remerciés et congédiés. Mais Nelson rôdait maintenant dans les mers du Levant. Pour expliquer tous ces mouvements, ce fut, pendant longtemps, assez que des calomnies contre les Français. Toutes les légations étaient conjurées contre la nôtre, l'élévation de Napoléon au trône d'Italie ayant déchaîné toute l'Europe. M. de Sturmer divulgue que M. de Talleyrand avait récemment fait à la cour de Vienne la proposition que l'Autriche s'emparât de quelques districts turcs à sa convenance. Le Sultan est persuadé que la flotte sortie de Toulon a pour objectif la Morée puis l'Egypte. Le chargé d'affaires britannique n'a-t-il pas reçu une lettre qui nous signale naviguant dans les parages de la Sicile? Neuf vaisseaux sont armés. Les pachas des provinces menacées, en outre ceux de Chypre et de Candie, sont par courriers spéciaux invités à se mettre en défense contre l'agression de Bonaparte. Il ne s'agissait pour les Russes que d'obtenir à la faveur de l'émotion publique le mandat « de pourvoir à la sûreté de la Morée » avec les régiments

dont ils ont renforcé la garnison de Corfou. Mais toutes ces rumeurs sont démenties : le Grand Seigneur est désabusé. Ce n'est donc pas vrai que la France qui lui a fait rendre l'Egypte veuille la lui arracher; si cette partie de son territoire est à l'abri d'un coup de main, c'est aux conseils de Brune qu'il en est redevable. Que ne s'est-il également prémuni contre la politique de la Russie que le maréchal lui a tant de fois représenté être envers la Turquie « offensive, usurpatrice et subversive » ? Il est las d'être dupe. « Mes ministres, se plaint-il, m'assuraient que la flotte française avait quitté Toulon pour venir envahir la Morée. Ils me disent aujourd'hui qu'elle est rentrée au port. Ils m'ont fait donner des ordres pour un rassemblement de marins. Ils me font dissiper mes trésors dans l'appréhension d'une incursion des Français qui sont bien loin, tandis que les Russes se montrent sur les côtes de la mer Noire. Qu'est-ce que cela signifie ? Mes ministres sont-ils trompés ? Veulent-ils me tromper ? » La trahison du grand vizir et du reis-effendi qu'il soupçonne est manifeste au peuple et aux janissaires qui murmurent. Leur coul-kiayassi, ou lieutenant général, fait éclater tout haut son indignation (1). Des troubles dans la capitale sont à ce point à craindre qu'on est obligé de différer l'inauguration à Scutari — Sa Hautesse devant s'y rendre — d'une mosquée placée sous la protection du nom de Sélim. Alors le Sultan est transporté de fureur. Elhaz Jussuf sera déposé.

(1) Il alla si loin qu'il fut destitué. Cette peine lui fut infligée le jour même où fut frappé le grand vizir : on disgraciait en même temps et comme par un souci d'impartialité un ami de la France et l'un de ses plus acharnés ennemis. Le coul-kiayassi des janissaires commandait à la fin de l'an VI le 44e régiment, qui avait la garde des Sept-Tours, quand le chargé d'affaires de France et le général Menant y furent détenus. Des liens d'amitié se formèrent entre les prisonniers et le colonel turc.

Mahmoud est dans le Divan si malmené et menacé par son maître qu'il se trouve mal, chancelle et reste malade, au lit, plus de quinze jours. Il était encore peu remis de cette chaude alerte et, rentré en grâce par la constante faveur de la Sultane Validé, revenait à peine à la Porte, que le messager de Napoléon annonçait, le 12 avril 1805, sa mission. Sous la pression de M. d'Italinski qui le visita le 15, le reis-effendi s'entêtait dans sa haine contre la France. A trois reprises il répondit que, l'ambassadeur impérial étant absent, il était impossible que le Grand Seigneur vît M. Jaubert.

Le 22 avril, Elhaz Jussuf-pacha avait un successeur. Ancien grand maître de la marine et ayant été longtemps intendant des jardins du sérail, Ismaïl-pacha était particulièrement attaché à la personne du Sultan et ne mettait rien au-dessus de la gloire des Ottomans. Son premier acte fut de mander à la légation de France par Franchini que, désireux d'entretenir l'envoyé de l'Empereur, il lui accordait une entrevue pour le lendemain à deux heures. Reçu en présence du reis-effendi, du secrétaire d'Etat et du drogman de la Porte, Jaubert apportait une note de M. Parandier : elle avait été précédée de trois communications du même genre progressivement comminatoires et elle était, conformément aux instructions de Talleyrand, très forte. Notre chargé d'affaires y mettait en cause vivement « les ennemis de la France et de la Sublime Porte, parmi lesquels on devait compter une partie des ministres de celle-ci ». A ce passage, le reis-effendi, interrompant le prince Callimachi qui lisait : « Demandez, s'écria-t-il d'un air de mépris, qui sont ces ministres? Quel est leur nom? » Jaubert répondit froidement : « Votre Excellence doit le savoir mieux que personne. » Mahmoud se tut jusqu'à la fin de l'entretien. Mais le grand vizir chercha avec beaucoup d'adresse des concessions. Que la lettre lui fût confiée, il serait fidèle à la remettre à Sa Hau-

tesse. Pouvait-il inspirer aucune des défiances qu'avait encourues Jussuf-pacha? Jaubert remplissait ses ordres tels qu'il les avait : précis et clairs, il n'avait pas à les interpréter; il ne les enfreindrait pas. Il pria qu'on lui fît tenir ses passeports; puis il se retira sans attendre les cérémonies et compliments d'usage.

Au moment de se séparer, le reis-effendi s'était approché de Franchini : « Engagez, lui avait-il dit, M. Jaubert à vouloir bien attendre un moment. Je désire avoir le plaisir de le voir chez moi. » Mahmoud fut affable, préoccupé surtout de se justifier. Il risqua quelques récriminations contre Brune. « Mais, releva Jaubert, je ne suis pas venu ici pour entendre des injures contre un ambassadeur de l'Empereur qui a suivi les intentions de Sa Majesté, qui a l'honneur de jouir de son estime et dont la conduite a été entièrement approuvée. » Le jour suivant le kiaya-bey, Ibrahim-effendi, dont le dévouement à la France était connu, intercéda. Il appela Franchini auprès de lui. Il s'étendit sur la malheureuse situation où se trouvait l'Empire par la force que la Russie y avait prise : « La Turquie, se lamentait-il, est toujours un corps robuste, mais il est couvert de blessures et, ces blessures, le grand homme, le héros qui gouverne la France peut les cicatriser et les guérir. Sans lui elles seront mortelles. L'Empereur des Français voudra-t-il employer des remèdes prompts et violents que notre constitution ne pourra supporter ou s'assurer d'une guérison certaine par des remèdes doux qui agiraient insensiblement? La Russie menace de faire entrer ses troupes sur notre territoire si le sultan Sélim accorde une réception particulière à M. Jaubert. Dans cette occurrence, pourquoi celui-ci et le chargé d'affaires ne prendraient-ils pas sur eux de consentir à la solution que propose le grand vizir? » Ismaïl-pacha crut enfin gagner du temps en amenant Jaubert à négocier sur la reconnaissance des titres de Napoléon.

Jaubert fut inflexible. Il déclara qu'il était chargé, sans plus, de remettre une lettre aux mains du Sultan et d'en recevoir la réponse telle que Sa Hautesse jugerait à propos de l'écrire. « J'ai ordre du chargé d'affaires de France, intervint Franchini, de faire connaître à Votre Altesse qu'après le départ de M. Jaubert, la Porte sera responsable de tous les événements et qu'on envisagera son refus comme un commencement d'hostilité envers la France. » Nécessité était de sortir des tergiversations et de prendre parti. L'audience fut décidée, mais secrète. Le 2 mai, M. Jaubert et M. Franchini se rendaient aux Eaux-Douces; un caïk pasa à côté du leur : c'était celui du Sultan. Sélim fit lui-même signe aux bateliers d'avancer vers le kiosque. L'envoyé parut en uniforme, selon la coutume, Sa Hautesse reçut de lui la lettre impériale par l'intermédiaire d'un officier et fit dire que « la réponse parviendrait (1) ».

Si cachée qu'eût été cette rencontre, le bruit en courut dans Péra. La légation russe assura que le message de Napoléon resterait sans suite. Elle se jura de n'être pas démentie; l'or fut semé à pleines mains. L'Angleterre proclama qu'une nouvelle « faiblesse » du Sultan amènerait ses navires aux Dardanelles. En opposition, la Prusse, désapprouvant la Porte dans sa conduite passée envers nous, l'engageait à satisfaire Napoléon. Bogowitch, dont les commérages se trouvaient de la sorte controuvés, voyant entrer Parandier chez M. de Sturmer, quittait le cercle, « hagard » et presque en fuite. Ainsi tiraillé, Sélim pensa trouver le salut dans un moyen terme. Le 17 mai, le grand vizir, ayant à ses côtés le kiaya-bey et le reis-effendi, lisait à Franchini ce hatti-cherif : « Mon vizir, ayant reçu une lettre amicale de l'Empereur des Français et le contenu de cette

(1) Dépêches de Jaubert et de Parandier à Talleyrand, 17 et 20 floréal an XIII (7 et 10 mai 1805).

lettre étant de nature à ne pouvoir être connu de personne, je vous ordonne de répondre au ministre de Sa Majesté en y ajoutant beaucoup de politesses de ma part. » L'énergie de la légation de France l'emportera sur tous les obstacles. Quatre jours plus tard Jaubert est introduit chez le grand vizir. Ismaïl-pacha tire de sa poche un pli dont il porte le sceau sur son front et sur sa bouche : c'est la réponse autographe de Sa Hautesse; elle est accompagnée d'une lettre du premier ministre à Talleyrand (1).

A la vérité, l'Empereur ne recevrait pas dans ce document les qualifications d'*imperador we padischah ;* mais la mission de Jaubert n'avait pas cet objet. Le résultat en devait être le renvoi des membres du Divan systématiquement hostiles à la France. Il est plus qu'à moitié atteint. La destitution prochaine de Mahmoud est sûre; l'assurance en est donnée à notre envoyé. En attendant, Ibrahim-effendi, muni de pleins pouvoirs connus seulement du grand vizir, dirigera le ministère. Ismaïl-pacha n'a pas de parti pris; il est honnête et probe. Par-dessus tout, ce gouvernement se vouerait volontiers à la neutralité, après s'être affranchi de l'oppression russe et britannique. S'il lui fallait une alliance, il préférerait la française. Mais aux précautions dont il s'entoure pour des actes qui tiennent à l'indépendance des Etats, on le sent paralysé par une persistante angoisse. C'est ainsi que, pour le renvoi de Mahmoud, on usera d'artifice; le scénario est ingénieux. On fera de cette disgrâce une sorte de satisfaction donnée aux Russes et aux Anglais. Les premiers — en cet instant un peu gênés à Constantinople par la mission pacifique de M. de Novlitzow annoncée à Paris — avaient obtenu de M. Stratton l'initiative d'une plainte sur la réception de la lettre impériale par le Sultan. M. d'Italinski de

(1) Une boîte ornée de diamants fut donnée à Jaubert.

vait se contenter d'appuyer cette démarche par un office. Le grand vizir présenterait aussitôt un rapport à Sa Hautesse. Alors, Sélim rusant, exprima sa surprise du mécontentement des alliés, car il n'a jamais varié, dira-t-il, dans ses sentiments pour eux; il en attribuera la cause à la malveillance ou à l'impéritie du reis-effendi et il autorisera le grand vizir à remplacer ce ministre en donnant à son successeur les ordres les plus positifs de cultiver l'amitié des cabinets de Saint-James et de Pétersbourg (1). En prenant congé de Jaubert, le kiaya-bey lui fait jurer d'être secret sur tout ce qui vient de se passer : « Le moindre éveil occasionnerait les plus grands malheurs à l'Empire ottoman, puisqu'il est sous les coups du Tzar. Il importe de ne rien dire en bien ni sur les intentions de Sa Hautesse, ni sur le grand vizir, ni sur moi-même; il n'est pas moins nécessaire de mettre la plus grande réserve sur le ressentiment que la conduite du reis-effendi peut inspirer à l'Empereur. Le silence le plus absolu est l'unique moyen d'empêcher des tracasseries ainsi que l'effet des menées anglaises et russes, sans omettre celles des autres missions; il permettra de préparer les mesures convenables au bien des deux nations (2). » Ibrahim-effendi parla ainsi pendant trois heures, toujours avec chaleur, et finit ses recommandations par une sentence de Soliman : « Il est aussi impossible à un ancien ami de devenir ennemi qu'à un ennemi de devenir un véritable ami. »

Des perplexités que la Porte laissait voir et des causes qu'elle-même y donnait, Napoléon conclut que la France devait, si elle voulait relever à Constanti-

(1) Dépêche de Parandier à Talleyrand, 21 prairial an XIII (10 juin 1805).

(2) Dépêche de Parandier à Talleyrand, 7 prairial an XIII (27 mai 1805).

nople son influence ardemment battue en brèche, se mettre en mesure et à portée d'aider — par la certitude d'un secours prompt — Sélim à surmonter ses sentiments de crainte, de timidité et de déférence pour nos rivaux. Ne pouvant pas compter sur sa marine, inférieure par le nombre des bâtiments à celle de l'Angleterre, il songe à se rendre par terre voisin du Sultan : l'occupation de la Dalmatie ferait ses Etats limitrophes des possessions ottomanes ; la bataille d'Austerlitz et le traité de Presbourg la lui donnent. Pour la Grande-Bretagne, victorieuse à Trafalgar, il combine et multiplie les moyens d'une revanche.

GEORGES GROSJEAN.

POÉSIES

L'AUTOMNE

La fête de l'été magnifique s'achève
Dans le morne abandon des jardins et des bois.
Dénudés, les taillis déjà n'ont plus de voix,
Et leur dépouille au vent tourbillonne sans trêve.

Le chemin creux, hier du soleil abrité,
S'est affranchi de l'ombre éphémère des branches;
La Vierge en leur réseau tisse ses toiles blanches.
La forêt sèche vibre en sa sonorité.

Solitaire, l'étang rêve dans le silence :
On voit, comme un serpent, l'image du bouleau
Qui se désarticule en le miroir de l'eau,
Parmi les nénufars que la brise balance.

Octobre encor sourit de son sourire las,
Mais le ciel est voilé de brumes diaphanes.
Dans les récents labours on consume les fanes
D'où monte la fumée en panache lilas.

Au logis, l'âtre flambe et la lampe s'allume;
Dans l'humide cellier s'entassent les fruits mûrs.
La vigne vierge, torse, ensanglante les murs.
La tourterelle dort, sa tête sous la plume...

Nous n'irons plus cueillir, sous le feuillage vert,
Le muguet innocent éclos parmi les mousses;
Rapides, sans retour, ont fui ces heures douces
Que des milliers d'oiseaux charmaient de leur concert.

Tout a passé : — les soirs où, vers le ciel sans voiles,
S'exhalait une odeur fraîche de foins coupés;
Les transparentes nuits aux beaux rêves drapés
Dans un manteau d'azur éblouissant d'étoiles.

Nous ne laisserons plus, sur le bateau léger,
Nos yeux lents s'éblouir aux iris de la berge...
Et je n'entendrai plus sur vos lèvres de vierge
L'abeille des chansons bruire et voltiger...

Ah! plus de rires clairs! Adieu la causerie
Sur le vieux banc de bois, désormais triste et seul,
Où je me reposais à côté de l'aïeul,
Sous le regard d'argent de la lune fleurie.

Nul ne doit s'attrister, pourtant, de voir périr
Ton prestige, ô Nature! en l'éternel mystère;
Non plus que s'indigner de porter à la terre
La cendre de son cœur que Dieu fit pour mourir.

On fauche les épis quand la récolte est mûre.
Le vent fatal effeuille, inconscient, les bois.
Pourquoi gémirions-nous sur les communes lois?
Hommes, acceptons-les sans pleurs et sans murmure.

ÉLÉGIE

Dans le décor froid de l'automne,
Je suis allé seul, à pas lents,
Le long des enclos que festonne
La vigne vierge aux tons sanglants;

J'ai, de la route aux talus d'herbe
Roussis par les derniers soleils,
Vu dans leur parure superbe
Resplendir les arbres vermeils;

J'ai suivi, sur les paysages
Tristes de l'arrière-saison,
L'escadre mauve des nuages
Hâtant leur fuite à l'horizon;

Et, passant auprès des charmilles,
J'ai fait bruire sous mes pieds,
Dans les jardins fermés de grilles,
Les feuilles d'or des marronniers...

Dans le parc aux coins taciturnes,
A l'heure du soleil tombant,
Entouré de vasques et d'urnes,
Je me suis assis sur un banc...

Et toujours, sous le ciel limpide,
Je revoyais tes yeux d'azur,
Ton front qui demeura sans ride,
Ton sourire qui resta pur.

— Aux souvenirs qui se dérobe? —
J'étais hanté, morose et las,
Par ton fantôme dont la robe
A la couleur des frais lilas;

Partout, je te sentais me suivre;
Et, dans leur gloire, tes cheveux
Aux rayonnants reflets de cuivre
Consumaient mon cœur à leurs feux.

Pauvre amie! où, loin de ce monde,
Émigra ton âme? En quel lieu?
Ah! ma souffrance est si profonde
Que je doute parfois de Dieu.

De grâce, soulève le voile!
Dis-moi que nous nous reverrons,
Et qu'un jour une même étoile
Encor luira sur nos deux fronts!...

Georges DRUILHET.

LE MOIS SCIENTIFIQUE

L'atmosphère des grandes villes. — La viciation par les foyers industriels et domestiques est-elle réelle ? — Les fumées seules sont dangereuses. — Elles peuvent et doivent être détruites. — Un cas remarquable de précocité musicale : Pepito Rodriguez Arriola, pianiste et compositeur, âgé de trois ans et demi.

Tout le monde, ou presque tout le monde admet que l'air des grandes villes est nuisible à la santé; et la supériorité hygiénique de l'air de la campagne paraît pouvoir se passer de toute démonstration. Mais il faut se méfier de ces vérités trop banales, qui souvent ne résistent pas à la moindre critique; et précisément, dans cette comparaison de l'air des villes et de l'air des campagnes, les analyses de la chimie ne nous ont pas encore montré des différences suffisantes pour décider d'une façon péremptoire de la supériorité de l'un sur l'autre.

Il y aurait donc à rechercher s'il existe des causes, je ne dirai pas de l'insalubrité des grandes villes — car sur ce point il n'y a pas à discuter, — mais de l'infériorité des qualités vivifiantes de l'air des grandes villes, et aussi, dans l'affirmative, s'il est en notre pouvoir d'atténuer ces causes et de limiter leurs effets.

Paris, en particulier, par la beauté de son site et de ses monuments, la douceur de son climat, l'extériorisation de sa vie en plein air, mérite qu'on lui conserve

au moins les conditions de pureté et de transparence relatives de son atmosphère, alors même que la salubrité de son air respirable ne serait pas menacée, au même titre que la propreté de ses rues et de ses édifices.

La question a été présentée et discutée au Congrès international d'hygiène qui vient de se tenir à l'Exposition, et a donné lieu à un rapport de MM. Gautier et Gréhant, rapport richement documenté, et où nous puiserons les éléments d'une saine appréciation de la valeur hygiénique de l'air des grandes villes, considéré en lui-même, dans sa constitution chimique, et indépendamment des éléments fermentescibles qu'y peuvent verser des eaux contaminées ou des foyers infectieux localisés.

Voyons d'abord quelle peut être l'influence qu'exercent les foyers industriels et domestiques sur l'atmosphère d'une grande ville comme Paris.

La superficie de Paris est d'environ 8,000 hectares *intra muros*. Sur cette énorme surface, il se brûle annuellement 3 millions de tonnes de combustible minéral, soit 375 tonnes par hectare, ou environ une tonne par jour et par hectare, ce qui répond à 100 grammes de combustible par vingt-quatre heures et par mètre carré superficiel. Ces 100 grammes de charbon minéral contiennent environ 74 grammes de carbone réel, pur, qui, en brûlant entièrement, donnent 246 grammes d'acide carbonique, ou 125 litres.

L'évent des cheminées étant à une hauteur moyenne de 20 mètres au-dessus du sol, si l'on suppose — ce qui est vrai dans un air tranquille — que les gaz de la combustion se répandent peu à peu par égale part en haut et en bas de l'ouverture du tuyau de cheminée, lorsque ces gaz se seront mêlés à l'air jusqu'à atteindre le sol, ils se seront dilués dans une colonne de 40 mètres de hauteur, et, par chaque mètre carré de surface, dans un volume de 40,000 litres.

Un calcul très simple nous montre donc que, si cet air ne se renouvelait pas, il contiendrait tout juste 3 centimètres cubes d'acide carbonique par litre. Cette

proportion est exactement dix fois plus considérable que la proportion normale de l'acide carbonique dans l'air des montagnes ou l'air marin; et ceci paraît tout d'abord assez grave pour la réputation de l'air des grandes villes.

Mais en réalité l'analyse chimique ne décèle, dans l'air de Paris, en plus de l'acide carbonique normal de la haute atmosphère, qu'une quantité d'acide carbonique cent fois inférieure à celle donnée par ce calcul. Ce qui veut dire que les produits de combustion des foyers urbains se répartissent, non pas dans 40 mètres, mais jusqu'à 4,000 mètres environ au-dessus du sol, grâce aux remous continuels de l'atmosphère.

Il est vrai que les foyers ne répandent pas que de l'acide carbonique dans l'air ambiant : ils y déversent des produits beaucoup plus accessibles à nos sens, c'est-à-dire des fumées, c'est-à-dire de la suie. Le poids de ces fumées est assez variable, suivant le combustible employé, et le mode de combustion. Ainsi, pour les cheminées ouvertes à grille ordinaire, un kilo de houille donne près de un décigramme de suie, et un kilo de coke n'en donne que deux centigrammes; et ces quantités sont considérablement abaissées avec les poêles perfectionnés, dans lesquels un kilo de houille ne donne plus guère que cinq centigrammes de suie, et un kilo de coke à peine un centigramme.

Partant de ces données, on pourrait donc admettre, à Paris, par mètre de surface, une production annuelle de deux grammes environ de suie solide, soit cinq milligrammes par jour.

Il est évident que la majeure partie de ces substances, d'une extrême ténuité, reste en suspension dans l'air et va se répandre hors Paris. Mais, par les temps très calmes, ces fumées restent au-dessus de la ville, sur une hauteur de 4,000 mètres environ.

Si la petitesse du poids de ces parties solides les fait échapper dans l'air à toute mesure pondérable directe, il n'en est pas moins vrai que ces faibles proportions suffisent, s'il n'y a pas de vent et si l'atmosphère est humide, pour former d'épais brouillards, comme à

Londres, et ce léger trouble qui fait connaître de loin, au voyageur qui vient à Paris, la place de la capitale.

Assurément, il nous faut attribuer à cet élément une importance plus grande qu'à l'acide carbonique, car ces corps solides de la fumée en suspension dans l'atmosphère de la cité, quelque faible que soit leur poids, diminuent dans une large mesure la transparence de l'air, et la puissance actinométrique et vivifiante de la lumière solaire.

Or cette action de la lumière solaire constitue un agent hygiénique de premier ordre, puisque c'est elle qui atteint le plus vivement les microbes dans leur vitalité. Le plus grand nombre des agents infectieux ne résistent pas à quelques heures de vive insolation, et c'est ainsi que, par la lumière qui les pénètre, les milieux les plus dangereux sont assainis en peu de temps, et qu'en somme, nous ne sommes pas envahis par les légions de nos microscopiques ennemis.

Nous n'avons pas encore parlé de l'oxyde de carbone, qui est un gaz extrêmement toxique cependant.

Dans une cheminée, les gaz recueillis à un mètre du foyer en contiennent une quantité qui est le tiers de la quantité d'acide carbonique produit ; avec les poêles mobiles, dits américains, chargés d'anthracite, en grande marche, cette quantité est énorme, et peut égaler celle de l'acide carbonique, et même la dépasser d'un tiers.

Ces résultats expliquent naturellement les accidents nombreux et souvent mortels dus aux poêles mobiles chaque fois que les produits de la combustion, au lieu de se dégager par les tuyaux des cheminées, se répandent dans les appartements, par suite d'un reflux plus ou moins complet. Ils expliquent aussi ces cas d'anémie profonde et rebelle à toute thérapeutique, observés chez les personnes qui vivent dans des pièces dont l'atmosphère est viciée par les gaz émanant de tels poêles, grâce à la porosité de la fonte, en dehors même de leurs reflux en masse, rapidement homicides.

Mais, tout compte fait, la quantité totale d'oxyde de carbone répandu dans l'atmosphère urbaine ne dépasse

pas sensiblement 2,7 millionièmes ; et cette proportion est vraiment négligeable au point de vue de l'hygiène.

On trouve encore dans l'air de Paris — et c'est M. A. Gautier qui nous l'a appris par ses récentes recherches, des gaz combustibles, hydrogène et hydrocarbures, deux à trois milligrammes par dix litres, soit 6 fois plus que dans l'air des bois et 20 fois plus que dans l'air des hautes montagnes ; mais si la présence de ces gaz, dans d'aussi faibles proportions, est fort intéressante au point de vue scientifique, elle ne saurait que faiblement émouvoir l'hygiéniste.

Peut-être faudrait-il apporter plus d'attention à la diminution, dans l'atmosphère des grandes villes, d'un élément de haute valeur sanitaire. Il s'agit de l'ozone, dont la proportion est, à Paris, bien inférieure en général à ce qu'elle est dans les campagnes. Or, comme la lumière, l'ozone est un agent important de destruction bactérienne, et il est aussi un excitant remarquable des muqueuses respiratoires. Il serait donc peut-être légitime de voir, dans la privation de cet élément, la raison principale de l'abaissement des qualités excitantes de l'atmosphère urbaine.

Au total, cependant, après cette analyse et cette critique sommaires, il semble bien qu'on ne puisse pas regarder comme très redoutables les causes d'insalubrité des villes d'origine chimique, tant industrielles que ménagères.

Tout en étant rejetés par nos usines et nos foyers en volumes énormes, l'acide carbonique et l'oxyde de carbone n'ajoutent à l'atmosphère des grandes cités que de faibles proportions de ces gaz offensifs, proportions presque insignifiantes, qui restent à la limite accessible de nos moyens d'investigations et de dosage.

Le plus gros danger qui menace les villes, au point de vue de leur aspect extérieur et de leur charme, ainsi que leurs habitants, au point de vue de leur hygiène respiratoire et de leur préservation des maladies d'origine microbienne, c'est la masse de fumées qui y sont déversées chaque jour plus abondamment, fumées

qui certainement arrêtent l'action actinique, bienfaisante et microbicide de la lumière.

Mais précisément cet élément n'échappe pas à l'action de l'hygiéniste, qui a proposé depuis longtemps sa correction par l'usage d'appareils fumivores, appareils que notre industrie produit maintenant à un grand degré de perfection, et dont il ne reste plus aux pouvoirs publics qu'à imposer l'emploi général.

Et vraiment, quand Paris sera purgé des fumées qui commencent à compromettre son aspect artistique, nous ne voyons plus ce qu'on pourra sérieusement reprocher à l'air de la capitale.

Bien entendu, nous ne parlons pas de ses poussières, dont nous avons eu déjà l'occasion de parler, et sur lesquelles l'action de l'hygiène publique sera d'ailleurs également très puissante, quand elle voudra s'en donner la peine.

Mais comme les poussières, les fumées sont des corps étrangers dans l'air des villes; la constitution physique de celui-ci peut en être altérée, mais sa constitution chimique n'en est nullement modifiée. Nous pouvons donc conclure que, de l'accusation qui pèse sur l'air des grandes villes, d'être insalubre, il ne reste absolument rien qui puisse être attribué à l'air lui-même, considéré dans les gaz qui le constituent; et que si cet air est nocif, c'est par les poussières et les fumées qui sont déversées, mais qui sont des corps étrangers à sa constitution, et par suite évitables dans une large mesure.

*
* *

Les cas de précocité sont toujours d'une observation curieuse; outre leur intérêt pittoresque, s'il est permis d'employer cette expression, ils jettent quelque lueur sur le mécanisme des fonctions psychiques, qui est encore si obscur et si mystérieux. Car, par l'hypertrophie localisée d'une de ces fonctions, dans un cerveau dont le fonctionnement général n'est d'ailleurs

pas encore organisé, ces cas de précocité nous sont comme une étude à la loupe d'un département isolé de l'organe où s'élaborent, avec les idées et les sentiments, nos tendances et nos aptitudes.

Bien entendu, la précocité ne peut se montrer que dans les domaines des dispositions naturelles, et non dans ceux où l'érudition et l'étude tiennent un rôle important. Dans les lettres donc, pas de précocité, à proprement parler, au moins de celles qui se montrent dans les premières années de la vie; non plus que dans les sciences d'observation. Mais dans les sciences mathématiques, la précocité s'observe déjà. C'est dans quelques arts qu'elle atteint son maximum d'intensité et de fréquence : déjà assez banale dans les arts du dessin, c'est la musique qui est son terrain le plus favorable.

Il semblerait que rien ne fût plus facile que de réunir d'intéressants documents sur les cas de précocité célèbres dans l'histoire, et que tout le monde cite. Il n'en est rien cependant, et quand on remonte aux sources, on ne rencontre que des renseignements vagues, absolument insuffisants pour établir une observation scientifique des cas en question.

C'est pourquoi nous ne croyons pas inutile de parler ici du jeune Pepito Rodriguez Arriola, musicien de trois ans et demi, que mon ami le professeur Charles Richet a présenté au récent Congrès international de psychologie, et dont l'histoire, du fait de cette présentation officielle, se trouve assurément bien mieux établie que celle de tous ses prédécesseurs en précocité. Le jeune Pepito a été déjà surnommé « le nouveau Mozart »; mais nous sommes si mal renseignés sur les premières années de Mozart, qu'il nous est tout à fait impossible d'établir une comparaison entre le Mozart d'aujourd'hui et son ancêtre.

On dit bien que Mozart, à l'âge de quatre ans et demi, jouait d'une manière merveilleuse et qu'il improvisait avec une rare perfection; mais ce sont là appréciations fort vagues.

D'autre part, nous sommes dans une complète igno-

rance relativement à l'éducation musicale du jeune Mozart, et il serait bien important de savoir quelle a été cette éducation. Le père de Mozart était excellent musicien; il était en outre professeur de piano. Il est donc bien probable que ce papa doublé d'un professeur s'était occupé de son jeune fils dès ses premières années. On admet d'ailleurs que Wolfgang avait appris le piano en assistant aux leçons qui étaient données à sa sœur plus âgée.

Sous ce rapport, le jeune Pepito, né le 14 décembre 1896 à la Coruña, petite ville près du Ferrol, en Espagne, et enfant unique, serait supérieur à Mozart, car, s'il y a de l'hérédité musicale dans sa famille, son éducation paraît avoir été absolument nulle.

Nul musicien du côté paternel; mais la mère de Pepito jouait du piano de façon surprenante dès l'âge de cinq ans — ce qui suppose des aptitudes mises au jour au moins deux ou trois ans auparavant; et il paraît que la grand'mère maternelle, à l'âge de onze ans, jouait de la guitare avec une rare perfection.

Pour donner une juste idée de ce qu'a pu être l'éducation musicale du jeune Pepito, nous ne pouvons mieux faire que rapporter textuellement le récit que fait sa mère des circonstances dans lesquelles, pour la première fois, elle s'aperçut des dons musicaux extraordinaires de son fils.

« L'enfant avait à peu près deux ans et demi, raconte Mme Arriola, lorsque je découvris pour la première fois, et par hasard, ses aptitudes musicales. A cette époque, un musicien de mes amis m'adressa une sienne composition musicale, et je me mis à la jouer au piano assez fréquemment. Il est probable que l'enfant y faisait attention, mais je ne m'en aperçus pas. Or, un matin, j'entendis jouer dans une chambre voisine ce même air musical, mais avec tant d'autorité et de justesse, que je voulus savoir qui se permettait de jouer ainsi du piano chez moi.

« J'entrai dans le salon, et je vis mon petit garçon qui était seul et qui jouait cet air. Il était assis sur un siège élevé, où il s'était mis tout seul, et, en me

voyant, il se mit à rire et me dit : *coco, mama!* Je crus qu'il y avait là un miracle véritable. »

A partir de ce moment, le jeune Pepito se mit à jouer, sans presque que sa mère lui donnât de leçons, tantôt les airs qu'elle jouait elle-même devant lui au piano, tantôt des airs qu'il improvisait. En réalité, il était assez difficile de dire qu'il faisait des progrès, car sa première exécution sur le piano était déjà remarquable, et son mécanisme ne se perfectionnait guère. Il était tel cependant que, le 4 décembre 1899, c'est-à-dire n'ayant pas encore trois ans, Pepito fut capable de jouer devant un nombreux auditoire de musiciens et de critiques; et que le 26 décembre de la même année, il jouait au Palais-Royal de Madrid, devant le roi et la reine-mère.

A ce moment, il joua six compositions musicales de son invention; compositions qui ont été notées, et où il serait bon qu'on pût faire la part, sans doute importante, du transcripteur.

Pepito, d'après l'observation de M. Richet, est un enfant d'intelligence et de développement physique moyens. C'est, pour toutes choses autres que la musique, un enfant de son âge.

Au point de vue musical, il convient de distinguer l'exécution, la mémoire et l'invention.

L'exécution est tout enfantine; et il est manifeste qu'elle n'est pas le produit de l'éducation maternelle. Pepito a certainement imaginé son doigté, de toutes pièces; et cependant ce doigté, très gauche, très naïf, est d'une grande habileté, d'autant plus surprenante. Notez que la main du petit bonhomme ne lui permet pas — elle en est loin — d'embrasser l'octave. Aussi notre petit prodige a-t-il imaginé de remplacer l'octave par de rapides arpèges, qui permettent le port de sa main de la note basse à la note haute.

Remarquez aussi que Pepito joue des deux mains, que sa main droite fait des traits rapides, ou frappe des notes d'une remarquable vigueur; et que la main gauche se charge de l'harmonie, qui est tout à fait extraordinaire, comme justesse, bien que généralement

très simple. Parfois cependant, elle plaque des accords surprenants.

Une particularité de l'exécution de Pepito, c'est d'avoir des trous, des absences. De temps en temps, le musicien disparaît, l'enfant bredouille; puis tout d'un coup, comme s'il était inspiré, il se met à jouer avec agilité et précision.

Alors l'exécution est marquée par une richesse d'expression étonnante, qui est bien la caractéristique de la précocité de cet enfant, plus encore que son mécanisme, sa mémoire et son invention, dont nous allons parler.

Qu'il s'agisse d'un morceau triste, ou gai, ou martial, l'expression est en effet saisissante, et bien supérieure à celle du jeu maternel. Et c'est en cela que se révèle surtout l'âme du musicien.

La mémoire musicale est assurément très développée chez Pepito, et ce petit garçon sait par cœur une vingtaine de morceaux, harmonie et mélodie comprises. Il faut noter que tous ces morceaux ont été appris uniquement par l'audition, sans avoir été serinés phrases par phrases. Mais qu'est cette mémoire, quelque surprenante qu'elle soit, comparée à la justesse de l'expression, qui semblerait supposer des sentiments déjà éprouvés, des situations comparées, en somme une vie déjà un peu vécue ?

D'ailleurs, Pepito est rebelle aux leçons maternelles, et ne souffre pas qu'on le corrige. Sa mère, toujours en admiration devant lui, n'ose en rien le contrarier, et le petit bonhomme n'en fait qu'à sa guise. Tantôt on ne peut le décider à quitter le piano, tantôt, et c'est le plus souvent, il s'obstine à ne pas vouloir s'y mettre; et il est certain qu'il n'a jamais fait d'études méthodiques, et que le fameux exercice des gammes, supplice de nos apprentis pianistes et terreur de leurs voisins, lui est complètement inconnu.

Non seulement Pepito joue les morceaux qu'il vient d'entendre jouer au piano, mais il peut encore, bien qu'avec plus de difficulté, jouer au piano les airs chantés qu'il a entendus. C'est merveille de lui voir alors

trouver, imaginer, reconstituer les accords de la basse et l'harmonie, comme pourrait le faire un musicien expérimenté.

L'invention de Pepito est d'une appréciation plus difficile, car ce n'est pas chose aisée, à l'audition d'un improvisateur, de discerner la part de la mémoire et celle de l'invention.

Toujours est-il que notre petit musicien, quand il se met au piano, n'est jamais à court, que ses morceaux ont un commencement, un milieu, une fin, que ses mélodies sont intéressantes, et qu'il sait se mouvoir dans les régions des belles sonorités, ce qui est stupéfiant chez un enfant de trois ans.

Dans ses bons moments, Pepito a des combinaisons de rythme, des pauses, des passages enharmoniques, des changements de ton tels, qu'on dirait qu'un vrai musicien lui dicte ces petits chefs-d'œuvre. Les *leit motiv* même ne lui sont pas étrangers, et sont amenés toujours avec art.

Nous allions oublier une dernière et bien curieuse caractéristique de notre jeune prodige : c'est qu'il n'est prodige que sur son propre piano, qui est bien le plus abominable chaudron qu'on puisse imaginer. Sur tout autre instrument, les essais sont déplorables ; le jeu de Pepito est criblé de fausses notes, et l'inspiration s'envole.

Ainsi il semble que la couleur, la forme spéciale des touches de son piano, ses sons particuliers, tout pitoyables qu'ils soient, correspondent chez l'enfant à des sensations auditives spéciales et en éveillent la succession et l'enchaînement.

C'est là d'ailleurs tout ce que la psychologie actuelle peut trouver comme explication de ce phénomène, qu'elle se borne en somme à constater.

Sans doute pareille intelligence musicale est stupéfiante chez un enfant de trois ans ; mais ces sortes d'aptitudes n'ont rien à faire avec l'âge ; elles correspondent à des mécanismes évidemment élémentaires ; et il ne faut pas oublier que des aptitudes musicales étonnantes ont été notées par divers observateurs chez des

sauvages, et que ces aptitudes, d'une façon générale, ne sont pas la caractéristique des mentalités supérieures.

Ceci dit, il resterait encore à pronostiquer l'avenir du jeune Pepito. On s'est demandé si, Mozart déjà, il serait Mozart jusqu'au bout, ou s'il tomberait du côté banal des petits prodiges de l'exécution qui, virtuoses à cinq ans, sont pris d'un tel dégoût de leur art en grandissant, qu'ils n'en peuvent plus toucher l'instrument à vingt ans, et sont les types les plus réussis des fruits secs.

Autrement dit, qui prendra le dessus chez Pepito, du compositeur ou de l'exécutant? L'avenir le dira.

Dr J. HÉRICOURT.

LES LIVRES ET LES MOEURS

LES PREMIERS ROMANS DE M. PAUL BOURGET (1)

I

La publication des œuvres complètes de M. Paul Bourget nous permet de mieux embrasser du regard le chemin qu'a parcouru sa pensée. J'ai tenté de montrer, lorsque parut le premier volume, qui contenait les *Essais de psychologie contemporaine*, que le développement de cette pensée était parfaitement logique, et qu'on ne pouvait relever de contradiction véritable entre l'état d'inquiétude sincère qui marquait cet ouvrage et l'état d'affirmation sereine où les conclusions d'*Outre-Mer* nous attestent que l'écrivain est parvenu. M. Bourget a bien compris qu'en prenant nettement aujourd'hui position de moraliste, et de moraliste catholique, il risquait de se voir opposer la sensibilité raffinée et quelquefois maladive de ses premiers romans. Aussi, en republiant ces premiers romans, *Cruelle Enigme*, *Un Crime d'amour*, *André Cornélis*, a-t-il voulu résoudre cette objection et expliquer sa façon de con-

(1) *Œuvres complètes de Paul Bourget :* 1re série des romans : *Cruelle Énigme, Un Crime d'amour, André Cornélis,* avec préface inédite. (Plon, édit.)

cevoir l'art littéraire. Il l'a fait dans une préface qui est singulièrement vigoureuse, et dont le ton énergique et la précision d'argumentation sont une nouvelle preuve de cette force intellectuelle que les véritables admirateurs du romancier avaient toujours su deviner sous l'élégance un peu maniérée de la forme.

Il faut relever tout d'abord l'importance attachée par M. Bourget à la littérature du roman, importance si mal comprise par la plupart des romanciers eux-mêmes et par la grande masse du public. Le roman, qui est une enquête sur l'homme, se rapproche de la science par sa méthode. A côté de sa valeur d'art, il doit avoir une valeur de document. Or tout, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, est soumis à des lois. *Il y a une nature des choses, et on ne lui commande qu'en lui obéissant* (1). Mais les lois de l'ordre physique, leur fatalité nous permet de les fixer définitivement. Tandis que le mot de *science* ne peut pas être formellement appliqué aux analyses de ce monde moral, dont la perfection n'est assurée que par de continuelles victoires sur les instincts naturels. Il y a néanmoins une vérité humaine vers laquelle doit tendre toute œuvre d'art. Et M. Bourget a raison de rappeler les romanciers à la rigueur de l'observation : sur ce point, il n'a jamais varié, et il peut écrire avec fierté ces mots : « ... Imprimer de plus en plus chez ceux qui lisent cette conviction qu'à la racine de tous les problèmes de la vie morale, comme à la racine de tous les problèmes de la vie physique, il y a des faits à observer, une réalité à connaître; dégager quelques-uns de ces faits, les décrire, en montrer les liaisons nécessaires; accroître la psychologie de quelques témoignages authentiques; apporter quelque preuve à l'appui ou à l'encontre des grandes doctrines, qui, servant de directives aux individus et aux sociétés,

(1) Bacon.

les aiguillent, si elles sont exactes, vers la santé, si elles sont inexactes, vers la décadence, — telle me semblait être une des fonctions bienfaisantes de la littérature quand je commençai d'écrire. Je n'en connais pas de plus haute encore aujourd'hui. »

Il avait puisé ce respect du *fait* dans l'enseignement positiviste. Mais lui, qui joignait à une sensibilité d'artiste une intelligence de philosophe, il avait bien vu qu'un fait ne vaut que s'il est significatif, s'il résume toute une série d'autres faits, s'il est gros, non pas peut-être, comme il le dit, d'une loi, tout au moins d'une conséquence durable. Et, dès lors, l'analyse n'a pas sa fin en elle-même. S'il y a quelque ordre dans le monde moral, — et cet ordre existe, — l'observation de la vie doit nous amener à conclure conformément à cet ordre. Seulement, comme en médecine, le diagnostic précède la thérapeutique, l'analyse précède la conclusion. « La littérature supérieure est bien, comme la grande médecine, une analyse qui guérit, mais, comme la médecine, elle ne saurait guérir qu'après avoir analysé. » Et M. Paul Bourget revendique pour l'écrivain moraliste l'obligation d'étudier beaucoup de cas, de se livrer à de nombreuses monographies sentimentales avant de généraliser, avant de tirer une conclusion. Cette conclusion peut ainsi servir après la publication de bien des volumes d'analyse, et surprendre la critique qui, n'ayant pas attendu de saisir la liaison des divers moments d'une même pensée, s'est contentée de juger chaque œuvre isolément. « Peindre les passions dans leur vérité, c'est toujours présenter des tableaux coupables, et il arrive aisément que la critique prend l'exactitude de la peinture pour une complaisance du peintre. Elle s'étonne alors de rencontrer un moraliste où elle n'avait cru voir qu'un chroniqueur indifférent. » M. Bourget, passant de la théorie à son cas personnel, explique par là son œuvre; ses premiers ouvrages l'ont

amené logiquement par leurs analyses à sa conclusion actuelle que nous verrons tout à l'heure. Il y a eu développement dans sa pensée, et non contradiction.

Je reconnais qu'il y a eu, dans l'œuvre totale, développement de sa pensée et non pas contradiction. Je vais même plus loin, et je découvre en relisant *Cruelle Enigme* et surtout *Un Crime d'amour*, qui est peut-être le chef-d'œuvre du romancier, un lien étroit entre la pensée actuelle de M. Bourget et sa pensée de jeune homme. Entre les deux, il n'y a que la vie qui a passé. Mais la théorie qui autorise un écrivain à réserver sa conclusion pour les volumes postérieurs, qui prescrit au critique de ne juger un ouvrage qu'en le rapprochant de tous les autres du même auteur, parce qu'il y a menace d'erreur à juger une œuvre isolément, ne me convainc point. Admettrait-on qu'un médecin visitant un malade et analysant son cas, lui dise : « Pour vous, je me contente de diagnostiquer. Mais ce diagnostic m'est fort précieux, et plus tard je guérirai un autre malade » ? Car le diagnostic n'est qu'un moyen comme l'analyse, et c'est sur le même sujet que la thérapeutique doit opérer. Il m'est indifférent que vous donniez un nom à ma maladie, si vous ne m'empêchez pas d'en mourir. C'est donc avant d'écrire que l'écrivain moraliste doit avoir analysé, et c'est pour conclure qu'il doit écrire : le praticien a dû faire beaucoup d'études, mais c'est avant de pratiquer; la pratique doit le perfectionner, et non le former. Ainsi la critique a parfaitement le droit de juger toute œuvre en elle-même; elle n'a pas besoin d'attendre. Si tel ouvrage est d'un simple observateur de la vie humaine, et tel autre, du même auteur, d'un moraliste, elle n'a pas à chercher dans le second la morale du premier.

Elle a d'autant moins à opérer de cette manière, à propos de M. Paul Bourget lui-même, qu'elle est assurée de découvrir une conclusion dans chacun de ses

romans. Cette conclusion est merveilleusement une, en effet. Ce qui s'est modifié chez M. Bourget, c'est la volonté, et non pas l'intelligence. Il a toujours vu clair dans la vie humaine, et, par là même qu'il choisissait des faits significatifs, ces faits devaient aboutir à une démonstration. Mais il n'a pas toujours senti comme à présent la nécessité individuelle et sociale de répandre, d'imposer cette démonstration. Il se contentait de dire, et avec une certaine nonchalance; il n'affirmait pas. Il parvenait au même but, mais il ne montrait pas constamment ce but auquel on doit atteindre; il regardait le chemin, bordé de fleurs et de fruits. L'analyse doit précéder la conclusion, dit-il : oui, et dans chaque œuvre; seulement, l'analyse doit être toujours imprégnée de cette recherche de la conclusion. Un médecin peut avoir des privautés singulières : c'est qu'un intérêt supérieur et une pensée désintéressée leur ôtent toute audace; on ne peut soupçonner leur libertinage. Et plus je reprends cette comparaison, plus je la trouve exacte. Oui, le romancier moraliste a le droit d'analyser toutes les passions humaines, toutes ces pauvres maladies de l'âme plus compliquées et plus hideuses parfois que celles du corps. Et ce n'est point de ne pas conclure qu'on le pourra généralement accuser. Car, je l'ai déjà dit, les faits, pour avoir une importance d'observation, contiennent forcément une conclusion, à tel point qu'un observateur rigoureux est amené à conclure, même s'il n'est aucunement soucieux de morale : exemples, Flaubert dans *Madame Bovary*, Alphonse Daudet dans *Sapho*, Maupassant dans *Une Vie*. Mais, si le goût de l'analyse a pris le pas sur la recherche du résultat, ne pourra-t-on, malgré l'excellence de ce résultat, instruire le procès du moraliste? Quel exemple serait plus frappant que celui des *Liaisons dangereuses?* Certes la conclusion du livre est terrible; que de cadavres et de ruines ont suivi l'outrage fait à la vertu et à

l'amour! Et même, cette fin est morale avec exagération : le vice n'amène pas tant de catastrophes dans la réalité; il tue des âmes et non des vies; souvent, il montre un visage éclatant de succès. Voilà donc un roman dont l'enseignement est que la corruption provoque non seulement des désastres moraux, mais encore des désastres matériels. Peut-on néanmoins le dire *moral?* Je sais bien que dans un de ses livres de méditations artistiques et sentimentales, *Sensations d'Italie*, je crois, M. Paul Bourget a défendu Laclos du reproche que je reprends aujourd'hui. Mais il est trop soucieux de sincérité pour ne pas accepter la discussion. Ces types de perversité, Valmont, Mme de Merteuil, tristes amants du mal qui voient en lui un piment de la volupté, j'accorde qu'ils sont faits pour inspirer de la répulsion. Mais, le roman achevé, que demeurera-t-il de leurs coupables manœuvres dans l'esprit des jeunes hommes et des jeunes femmes qui l'auront parcouru? Le spectacle de la corruption se modifiera dans le souvenir qui retiendra cette corruption même, plutôt que son ignominie, et substituera des pratiques de roué à des réflexions de confesseur. Est-ce un résultat inattendu? Je ne le crois pas; la séduction de la dévergondée Cécile de Volange, celle de l'exquise présidente de Tourvel, sont présentées avec trop de détails pour qu'on n'y relève point la complaisance de l'auteur. Puis, de tels ouvrages donnent le goût des sensations violentes du cœur ou de la chair, et le dégoût des joies calmes et limpides. Par là, ils exercent une malsaine influence; ils habituent à une recherche constante d'excitations nouvelles. Rien n'est plus difficile à vaincre. « Les hommes, gâtés jusque dans la moelle des os par l'ébranlement et les enchantements des plaisirs violents et raffinés, ne trouvent plus qu'une douceur fade dans les consolations d'une vie innocente; ils tombent dans les langueurs mortelles de l'ennui, dès qu'ils ne sont

plus animés par la fureur de quelque passion (1)... » Rendre le bien insipide par la représentation captivante du mal, dont on fait un jeu, — un jeu mortel, il est vrai, mais un jeu, — est-ce là faire œuvre de moraliste ? Enfin, les *Liaisons dangereuses* n'accoutument-elles point l'esprit à ne plus considérer la société sans imaginer des dessous répugnants, et ne laissent-elles pas au cœur le désir d'exercer une domination comparable à celle de Valmont qui, si elle le perd, ne manque pas auparavant de le parer d'une fausse gloire éclatante, fertile en séduction sur de jeunes tempéraments ? La conclusion n'importe donc pas toute seule dans un livre ; ou plutôt la conclusion, c'est dans la tendance de tout le livre qu'il la faut chercher, et non pas dans le seul dénouement.

M. Paul Bourget écrirait aujourd'hui *Cruelle Enigme* ou *Un Crime d'amour*, qu'il ne changerait point leur conclusion. Tout au plus, l'auteur ferme et net de *l'Echéance* modifierait-il peut-être quelques passages d'une langoureuse miévrerie. Mais il a le droit de dire que ces études sentimentales, par la résolution de leurs cas passionnels, plutôt que par leur écriture, peuvent prendre rang dans ce grand courant d'idées fécondes et réparatrices qui semble nous agiter aujourd'hui et dont il contribue à hâter le cours. Car il est exact de prétendre que dans leur observation de la vie humaine elles concordent avec la vérité du christianisme dont M. Bourget ne manque guère l'occasion d'indiquer aujourd'hui l'excellence sociale. Elles constatent *les désordres qui suivent la méconnaissance de la religion*, si elles ne marquent pas encore *les signes de santé ou de guérison qui suivent son accomplissement*. Elles se raccordent à ce que leur auteur a appelé l'apologétique expérimentale. « Cette apologétique consiste à établir, suivant une ex-

(1) Fénelon.

pression chère aux mathématiciens, qu'étant donné une série d'observations sur la vie humaine, tout dans ces observations s'est passé *comme si* le Christianisme était la vérité. » Seulement cette apologétique est précisément assez large pour qu'on y puisse faire rentrer des ouvrages dont la conclusion est rigoureusement chrétienne, et dont l'esprit ne l'est point : ainsi, les *Liaisons dangereuses*. Le mal de la chair est de simple observation humaine : si la religion n'avait fait que prévoir les dangers de l'amour, elle n'eût fait que confirmer la sagesse antique; sa nouveauté n'est pas là, mais dans la sanctification de l'amour. Il me reste à démontrer que M. Paul Bourget, dès ses premiers livres, ne l'a pas ignoré.

II

André Cornélis est, comme le dit l'auteur, une planche d'anatomie morale. Sa grandeur pathétique et la progression de son émotion lui assurent un intérêt durable. Mais son sujet est trop spécial pour nous renseigner sur la sensibilité de notre temps. Sans doute on peut faire la même objection à *Hamlet*, dont il est inspiré, et aux tragiques grecs qui ne craignent point d'entasser les horreurs, les crimes et les atrocités pour en faire jaillir de beaux cris d'humanité. Mais Shakespeare a mis dans *Hamlet* l'éternelle dualité de la réflexion et de l'action, cette conscience qui fait la grandeur de l'homme, mais se dresse aussi devant ses énergies instinctives, et, par son abus, peut *faire de lui un lâche*. Et chez les tragiques grecs se retrouve toujours le combat inégal de l'homme et de son destin.

Dans *Cruelle énigme* et dans *Un Crime d'amour*, je chercherai l'analyse de notre cœur. Sans doute on peut dire de ces deux livres qu'ils s'attardent aux dangers de la chair, au risque d'en communiquer la fièvre. A

cette critique toute morale, on en peut ajouter une autre, qui touche plutôt à l'art et qui est celle-ci : les héros du romancier sont possédés d'une véritable frénésie d'analyse; ils veulent à tout prix démêler l'exacte étendue de leurs sentiments; or, nous voyons dans la réalité que les hommes s'accommodent fort bien d'un peu d'obscurité : ils vivent sans en souffrir dans la contradiction, et que de croyances et de passions fondées sur des équivoques qu'on n'a jamais pris la peine ou qu'on n'a jamais eu la volonté d'éclaircir! La différence tient sans doute à la forme même du roman d'analyse qui vaut spécialement par la franchise et la netteté dans l'étude des passions. Cette forme nous offre la peinture de caractères un peu plus tournés sur eux-mêmes que ceux du commun. Mais par là elle invite davantage à la réflexion. C'est en France que ce genre littéraire a donné ses fleurs les plus belles; M. Bourget lui a fait produire de luxueuses et précieuses orchidées.

La conception catholique de l'amour, elle résulte, chez M. Paul Bourget, de l'impossibilité pour ses personnages de s'en tenir à la recherche du plaisir. Ou bien, s'ils s'en contentent, ceux-ci ne se font aucune illusion sur leur libertinage et le méprisent en s'y livrant : ils n'y trouvent que dégoût et avilissement. Ils sont devenus incapables de la tranquille jouissance païenne. Ils imaginent un duel entre leur chair et leur esprit, quand, en réalité, leur chair a corrompu leur esprit (Hubert Liauran), ou réciproquement (Armand de Querne). Ils sont ainsi devenus merveilleusement aptes à se tourmenter et à tourmenter. Ils ne peuvent plus avoir la sérénité de ce courtisan du siècle dernier, qui répondait à Louis XV lui demandant comment il faisait l'amour : — « Sire, je l'achète tout fait. » — On dirait qu'ils ont la hantise du péché, et que dans la volupté même ils entendent la protestation de leur âme infinie.

La femme, qui ne tente pas, elle, de séparer les choses du plaisir de celles du cœur, et qui ne connaît habituellement les unes qu'étroitement unies aux autres, montrera autrement chez M. Bourget la persistance de la tradition chrétienne. Elle mêlera à l'amour un désir de se dévouer, de se sacrifier à celui qu'elle aime. Ainsi, dans *Un Crime d'amour*, Hélène Chazel, honnête femme jusque-là, s'en va toute tremblante à l'adultère, soutenue, bien plus que par son amour, par l'idée du bonheur qu'elle va donner. Sa passion n'est pas de jouir, mais d'apporter de la félicité, dût-elle en souffrir, et même en mourir. C'est là une transposition du sentiment chrétien. Hélène ne se comprendrait pas plus que les femmes de Racine dans la société antique. Elle est la sœur de cette douce Eloa qui préfère la souffrance avec Satan au bonheur éternel.

Enfin M. Paul Bourget ne se laisse pas abuser par les sophismes amoureux. Nul plus que lui n'ose prendre corps à corps la passion pour en montrer les vilenies et les lâchetés ; il ne craint pas de montrer qu'elle est capable de corrompre les plus nobles exaltations par lesquelles elle s'introduit dans les cœurs (*Cruelle Enigme*). Il connaît aussi l'importance des choses de l'amour. — *Veillez et priez*, dit l'Evangile, *afin que vous ne tombiez point dans la tentation : l'esprit est prompt et la chair est faible.* — Mais les tentations, elles, sont de tout instant dans la société oisive où il choisit ses héros. Et même, je m'étonne qu'il n'ait point signalé plus énergiquement les dangers de cette oisiveté luxueuse, et souligné plus vivement, en jetant quelque mépris sur le monde des désœuvrés, l'admirable vertu du travail, véritable noblesse de l'homme et sa meilleure sauvegarde. Casuiste averti, il sait que les démons, symboles des mille attraits de la chair et des cent mille perversités de l'esprit, rôdent autour de nous comme des lions dévorants qui cherchent leur proie. Il

nous fait toucher du doigt, — et longuement, et pas désagréablement, hélas! — le mal de la volupté, les ravages qu'elle peut causer dans notre cœur, dans notre volonté, dans notre énergie, en nous et autour de nous; et il le fait avec une amertume digne de l'Ecclésiaste. Et tout cela sent son christianisme.

Le héros d'*Un Crime d'amour*, Armand de Querne, est un des types les plus complets qu'ait enfantés notre littérature moderne. Il ressemble à Valmont dont il n'a pas l'âpre goût de domination, et à de Ryons dont il n'a pas — fort heureusement — l'agaçante impertinence et la décourageante supériorité. Mais il porte la marque de notre temps. M. Paul Bourget nous le présente minutieusement dans ses origines, son éducation, ses habitudes physiques et intellectuelles. Sans doute le procédé d'art qui nous livre des êtres agissants, en nous laissant le soin de composer avec leurs actions des caractères, est plus vivant. Mais à quelle profondeur d'analyse le romancier parvient ici! Sans caresses d'enfance, sans ces affections réchauffantes des premières années dont la chaleur se conserve si longtemps, ayant souffert du bagne de l'internat, souillé par la débauche précoce, par des lectures malsaines, fils d'une époque dépourvue de foi et d'idéal, de Querne arrive à l'âge d'homme pour assister à l'écrasement de son pays, et ajouter à tant de dégoûts un nouveau désenchantement. « La vie de collège, dit-il, et la littérature moderne m'ont souillé la pensée avant que j'eusse vécu. Cette littérature m'a détaché de la religion à quinze ans. L'impiété m'a séduit comme une élégance, ô sottise! Les massacres de la Commune m'ont révélé le fond de l'homme, et les intrigues des années suivantes, le fond de la politique... » Peut-être attache-t-il aux livres une influence bien décisive; et le spectacle de tristes aventures héroïques n'a-t-il été pour lui si déprimant que parce qu'il a agi sur un caractère déjà porté à la désil-

lusion et au découragement : il y a tant de ressort dans une jeunesse vigoureuse ! Mais la sienne n'est pas vigoureuse : son intelligence trop tôt avertie, trop curieuse et d'avance désespérée, a tué en lui tout enthousiasme et toute fraîcheur. Son âme est née *déveloutée*. Quelle sera, dès lors, son attitude dans la vie ? Riche, dédaigneux de prendre part à la vie sociale, égoïste et de sens excités plutôt qu'ardents, il sera un nihiliste à bonnes fortunes et sans déclamations, un viveur triste et ironique, un débauché funèbre à l'âme desséchée. Cependant il sera très doué pour séduire, par ses élégances d'abord, et aussi par ce pli d'amertume qui creusera son front, qui signifiera de grandes souffrances à consoler, et qu'*elles* rêveront d'effacer. Car il attirera les femmes par ce qu'il y a de plus généreux en elles, la charité de la douleur. Et tandis qu'Hélène Chazel se donnera à lui pour se dévouer à son bonheur, il usera son cœur et son esprit à douter de lui, d'elle, à avilir le passé de sa maîtresse, et à interpréter faussement tous ses actes à la lueur de ce passé dont il aura, sans contrôle, accepté les plus dégradantes révélations. Ah ! oui, il a commis un *crime d'amour*, en séduisant cette femme, sans l'aimer, et seulement pour satisfaire un méprisable caprice d'orgueil, d'ennui et de sensualité. Oui, son âme morte a répandu autour d'elle la contagion de sa mort intime. Mais de ce crime même viendra son salut. Il comprendra — après quelles scènes tragiques et désolées ! — où l'a conduit son impuissance d'aimer, et sur son désespoir, sur celui de cette femme qu'il a indignement torturée, naîtra comme une fleur de consolation, *la religion de la souffrance humaine*.

Au fond de l'âme de cet Armand de Querne, tellement ennemi du bonheur qu'après l'avoir tué en lui il s'efforce de le tuer en d'autres cœurs, on pouvait découvrir, bien avant le dénouement, une sombre révolte.

Cette idée pessimiste du monde et de l'amour qu'il s'était faite avant même d'avoir réellement vécu, il en souffrait horriblement et ne voulait pas se l'avouer. C'est que l'homme ne vit pas sans une foi, — que ce soit à Dieu, que ce soit à un sentiment, à un art, à une science, à quelque rêve social; notre cœur est une terre qui doit être fécondée et qui, si elle ne produit rien, prend bientôt un aspect aride et désolé.

Ainsi *Un Crime d'amour* est une des meilleures, une des plus pénétrantes et vigoureuses analyses que nous offre notre littérature sur la nécessité morale, dans la vie humaine, de croire et d'aimer; il nous avertit qu'à force de ne pas vouloir être dupes, nous risquons, ce qui est pire, de duper, et qu'il ne faut jamais traiter avec légèreté ce qui doit être regardé comme la source de la vie, de la paix et du bonheur, — l'amour.

Henry BORDEAUX.

CHRONIQUE

Hors de France. — Les élections anglaises. — La guerre africaine et la carte à payer. — L'accord de l'Angleterre et de l'Allemagne sur la question chinoise. — Avantages communs. — Avantages particuliers. — La retraite du prince de Hohenlohe. — Le comte de Bulow. — Les fiançailles de la reine Wilhelmine. — Les souhaits de Guillaume II.

Les élections qui, à la suite de la dissolution de la Chambre des Communes, viennent d'avoir lieu en Angleterre, n'ont apporté aucune modification sensible dans la composition du Parlement. Elles se sont faites sur la question de l'impérialisme et, malgré les mensonges du gouvernement et des journaux qui masquaient avec soin la véritable situation dans le sud de l'Afrique, elles n'ont pas soulevé autant que le ministère y comptait les passions chauvines. Les conservateurs et leurs alliés, les anciens libéraux qui furent un moment les libéraux unionistes et que l'on continue d'appeler ainsi, donnent au ministère et à l'impérialisme la même majorité que dans la dernière Chambre; sans chef et sans programme, le parti libéral conserve également ses positions. A dire vrai, la majorité ministérielle ne se connaît non plus ni chef ni programme. Et d'ailleurs ces élections n'auront leur plein sens que le jour où les élus seront mis en face de la véritable situation, auront à examiner la carte à payer et devront

aviser aux mesures à prendre pour l'acquitter. C'est alors que M. Chamberlain comptera ses amis. On commence du reste à savoir à quoi s'en tenir sur ce qui se passe en Afrique. La guerre est loin d'être finie, les Boers reprennent partout l'offensive et l'inhumanité de leurs adversaires leur a donné de nouvelles forces pour la résistance.

Le Parlement anglais sera, dit-on, convoqué au mois de décembre. A cette date les événements de Chine auront sans doute pris une tournure décisive, et le gouvernement de lord Salisbury ne manquera pas de faire ressortir avec quelle adresse il s'est tiré de circonstances particulièrement difficiles en concluant un accord avec l'Allemagne sur la question chinoise. Cet accord établit pour toutes les puissances la liberté du commerce dans les ports maritimes et fluviaux du Céleste Empire et, en maintenant l'état matériel et moral des diverses puissances en Chine avant les derniers événements, il s'oppose ainsi à toute nouvelle acquisition de territoire de la part de l'une d'entre elles. Il a pour effet de contenir les intentions prêtées à la Russie en ce qui concerne la Mandchourie; l'une des parties contractantes, l'Angleterre, semble y renoncer à la prépondérance qu'elle poursuivait dans le Yang-tsé; l'autre, l'Allemagne, y trouve l'occasion de réduire les vastes desseins que d'abord elle avait affichés, et qui peut-être commençaient à l'embarrasser, et de se replacer sur un terrain pratique. Toutes deux proposent ensemble aux autres puissances une ébauche, à la fois assez vague et assez indiquée, pour les futures négociations, et prennent ainsi, toutes deux ensemble, le pas sur la Russie, l'Allemagne seule et la France dont les propositions isolées avaient soulevé des objections. Dans un autre ordre d'idées, en liant partie avec l'Allemagne en Extrême-Orient, l'Angleterre se flatte bien de se

donner plus de liberté dans le Sud-Africain et de fermer l'accès de la cour de Berlin au président Krüger qui fait route pour l'Europe. En Allemagne, cet accord calmera les craintes suscitées par certaines paroles et certains actes de l'empereur et rendra plus facile l'adoption par le Reichstag d'un bill d'indemnité pour tout ce qui s'est passé pendant ses longues vacances.

Il est le premier acte du nouveau chancelier de l'empire allemand, M. le comte de Bulow. Il serait exagéré de prétendre que la retraite du prince de Hohenlohe ait causé une grande surprise; on savait assez que le prince ne voyait pas sans inquiétude le développement de la politique mondiale; de plus en plus il s'écartait des affaires et laissait en tête-à-tête l'empereur et son conseiller favori, M. de Bulow, qui occupait les fonctions de secrétaire d'Etat à l'Office des Affaires étrangères. La retraite du prince de Hohenlohe était prévue; la prochaine réunion du Reichstag et les quatre-vingt-un ans du prince lui sont un prétexte plausible, et l'accession du comte de Bulow aux fonctions de chanlier paraît toute naturelle. La carrière du nouveau chef de la politique allemande et du ministère prussien a été rapide et brillante. Elle commence, d'aujourd'hui, à être difficile. Entre la couronne et le Parlement, ses responsabilités se précisent. Il est au premier rang; la faveur impériale ne lui donne plus cet éclairage avantageux qui l'allait chercher derrière l'ombre du prince de Hohenlohe; il est maintenant en pleine lumière, exposé à tous les regards. Il faut ajouter d'ailleurs qu'en Allemagne et en Europe le public lui est jusqu'à présent sympathique.

*
* *

La jeune reine de Hollande a fait choix d'un époux. Cette reine de vingt ans s'est fiancée à un lieutenant de

vingt-quatre ans, le duc Henri de Mecklembourg. Le duc Henri, qui est né du troisième mariage du duc Frédéric-François II, est l'oncle du grand-duc de Mecklembourg-Schverin et de la princesse Christian de Danemark, le frère de père de la grande-duchesse Vladimir et du duc Jean, régent du grand-duché de Mecklembourg-Schverin, et le frère de la grande-duchesse Auguste d'Oldenbourg. Le voici bientôt Altesse Royale et prince consort; mais il semble tout de même que l'empereur allemand, comme il y est enclin, exagère un peu en lui parlant de sa tâche lourde et féconde en travaux et en l'assurant qu'« à côté de la reine qui gouverne son peuple avec une claire compréhension des devoirs de sa charge, il réussira, avec l'aide de Dieu, à faire le bonheur du vigoureux peuple hollandais ». Le peuple hollandais voit surtout en lui le fiancé de la reine, et non point sans doute un conseiller prépondérant, encore moins un futur roi allemand sur le trône de Hollande. La dépendance économique, ou, si l'on veut, l'alliance douanière des Pays-Bas fait partie du plan allemand. Il n'est pas douteux que ce ne soit là, pour Guillaume II, un des moyens de faire le bonheur du vigoureux peuple hollandais. Reste à savoir si la Hollande est de cet avis et, en tout cas, il est prématuré et imprudent de mêler ainsi la politique à l'amour.

CLAYEURES

20 octobre.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME ONZIÈME

(2e SÉRIE. — 3e ANNÉE.)

(Octobre 1900)

ROMANS ET NOUVELLES

HISTOIRE ET SOUVENIRS

VOYAGES

VARIÉTÉS

POÉSIES

SCIENCES

CRITIQUE HISTORIQUE

CRITIQUE LITTÉRAIRE

CHRONIQUE MUSICALE

BILLETS DE QUINZAINE

Le directeur-gérant : P. Mainguet. PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie. — 1570.


1887